



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A

799,566





FROM THE LIBRARY OF  
**HUGO PAUL THIEME**  
PROFESSOR OF FRENCH  
1914 — 1940  
HIS GIFT TO  
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN







1. The first part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.



ESSAIS  
DE MICHEL  
DE MONTAIGNE,

AVEC LES NOTES  
DE TOUS LES COMMENTATEURS.

ÉDITION DUBLLET

PAR J.-V. LE CLERC,

DE LA BIBLIOTHÈQUE DES MANUSCRITS ET DES MONUMENTS, &c.

TOME PREMIER.



A PARIS,  
CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,  
RUE DE L'ÉPÉE, N° 6.

1830.

of

u.

**BIBLIOTHÈQUE**  
**D'AUTEURS CLASSIQUES.**



---

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR .  
Rue de la Vieille-Monnaie. n° 12.





CONFIDENTIAL

**ESSAIS**  
**DE MICHEL**  
**DE MONTAIGNE,**

**AVEC LES NOTES**

**DE TOUS LES COMMENTATEURS.**

**ÉDITION PUBLIÉE**

**PAR J.-V. LE CLERC,**

**DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, ETC.**

**TOME PREMIER.**



**A PARIS,**  
**CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,**  
**RUE DE L'ÉPERON, N° 6.**

**M DCCC XXXVI.**



Library  
H. P. Thoreau  
3-3-41

## AVERTISSEMENT

### DE L'ÉDITEUR.

Le texte des *Essais* de Montaigne, souvent altéré, avoit besoin d'être ramené aujourd'hui, par une critique sévère, à sa pureté primitive. Il n'y a, selon moi, que deux sources authentiques de ce texte : l'édition donnée en 1595, trois ans après la mort de l'auteur, par mademoiselle de Gournay, sa *filie d'alliance*, sur un exemplaire corrigé qu'elle tenoit de la confiance de la famille; et l'édition de 1802, faite sur un autre exemplaire corrigé, qui passa du château de Montaigne chez les Feuillants de Bordeaux, et depuis dans la bibliothèque publique de cette ville; édition récente, mais originale en partie, où le texte est formé de celui que Montaigne lui-même avoit publié en 1588, des additions manuscrites de l'exemplaire de Bordeaux, et des nombreux passages de l'édition de 1595, qu'on ne trouve ni dans celle de 1588, ni dans les suppléments manuscrits conservés jusqu'à nous.

Voilà, je pense, les seuls fondements du texte complet. Des deux éditions données par l'auteur même, l'une, celle de 1580 (Bordeaux, 2 vol. petit in-8°), ne renferme que les deux premiers livres, plus courts qu'ils ne le sont aujourd'hui, et avec fort peu de citations; l'autre, celle de 1588 (Paris, 1 vol. in-4°), *cinquiesme édition augmentee d'un troisieme livre et de six cents additions aux deux premiers*, fut augmentée encore, par l'auteur, d'un grand nombre d'observations et de citations écrites en marge ou sur des feuilles détachées, pendant les quatre dernières années de sa vie; on ne les connut que par l'édition posthume de 1595, *trouvée*, dit le titre, *aprez le deceds de l'auteur, revue et augmentee par luy d'un tiers plus qu'aux precedentes impressions*.

Ceux qui me reprocheroient de ne point comprendre parmi les autorités sur lesquelles repose le texte de Montaigne l'édition de 1635, que la plupart des gens de lettres et des bibliographes ont proclamée la meilleure de toutes, ignoreroient ou ne se souviendroient pas que mademoiselle de

Gournay, qui se chargea aussi de la publier, fit beaucoup de changements arbitraires, dans l'intention de rajeunir le style, et de rendre l'ouvrage plus facile à lire. Elle fit ces changements malgré elle, et elle dut les regarder comme une profanation, un sacrilège, elle qui montre partout un respect si religieux pour les moindres paroles de son père d'adoption, et qui, elle-même, à la tête du recueil de ses propres Œuvres, publié en 1626, lance ainsi l'anathème contre l'audacieux qui toucheroit à ses ouvrages : « Si ce livre me survit, ie deffends à toute personne, telle qu'elle soit, d'y adiouster, diminuer, ny changer jamais aucune chose, soit aux mots ou en la substance, sous peine, à ceux qui l'entreprendroient, d'estre tenus pour detestables aux yeux des gens d'honneur, comme violateurs d'un sepulchre innocent... Les insolences, voire les meurtres de reputation que ie voy tous les iours faire en cas pareil en cet impertinent siecle, me convient à lascher cette imprecation. » Elle répéta cette singulière menace à la fin de la seconde édition de ses Œuvres, en 1634, et cependant elle se disposoit dès lors à altérer le texte des *Essais*, l'ouvrage de son ami, de son père, pour obéir aux libraires qui lui en avoient fait une loi. Elle l'avoue vers les dernières pages de sa Préface de 1635, et il est étonnant qu'on l'ait si peu remarqué; elle semble rougir de sa condescendance; elle atténue, le plus qu'elle peut, sa faute; elle renvoie au *vieil et bon exemplaire in-folio* (1595) ceux qui préféreroient la véritable leçon, et elle interdit, quoiqu'elle n'en ait plus le droit, la même hardiesse aux éditeurs à venir : « Il n'appartiendroit jamais à nul aprez moy d'y mettre la main à mesme intention, d'autant que nul n'y apporteroit ny mesme reverence ou retenue. ny mesme adveu de l'auteur, ny mesme zele, ny peut estre une si particuliere cognoissance du livre. » Vaine précaution! combien d'éditeurs ont suivi l'exemple qu'elle avoit eu le malheur de donner, et ont voulu faire de Montaigne un écrivain de leur siècle! Il auroit fini, grace à eux, par disparoitre tout entier. Les corrections mêmes de mademoiselle de Gournay, fussent-elle aussi peu nombreuses qu'elle le dit (ce qui n'est pas), fussent-elles plus adroites, seroient toujours contraires à la saine critique. Ainsi l'édition de 1635, dédiée à Richelieu, qui, cette année même, fonda l'Académie françoise, et dont le purisme ne fut pas étranger sans doute au vœu des libraires peut encore intéresser comme monument des variations du langage; mais comme texte original de ce livre, elle mérite à peine quelque attention.

Toutes les autres ont été faites, ou sur celle de Bordeaux, 1580, comme les trois qui la suivirent (Paris, 1580; Bordeaux, 1582; Paris, 1587); ou sur celle de Paris, 1595 (Lyon, 1595; Paris, 1598; *ibid.*, 1600; *ibid.*, 1608; Leyde, 1609; Paris, 1611; *ibid.*, 1617; Rouen, 1617); ou sur celle de 1635



sans cesse reproduite (Paris, 1640, 1652; Amsterdam, 1659, etc.), jusqu'à la première édition de Pierre Coste. Ce savant homme, si digne de reconnaissance pour ses longs travaux sur le texte et les citations de Montaigne, vit bien que l'édition de 1635 ne devoit pas être prise aveuglément pour modèle; mais il s'y est encore beaucoup trop conformé, tout en recourant aux anciennes leçons. L'édition de Coste, publiée à Londres en 1724, a mérité d'être souvent réimprimée: Paris, 1725; La Haye, 1724; Londres, 1739; *ibid.*, 1745; Paris, 1754; Londres, 1769, etc. Mais, pour établir son texte, il n'a pas eu de ressources nouvelles, et n'a travaillé que sur des matériaux déjà connus.

On ne peut donc citer que deux éditions complètes vraiment originales, celle de 1595 et celle de 1802. Laquelle est préférable? Je n'hésite pas à dire que c'est la première.

Mademoiselle de Gournay la fit paroître à son retour de Guienne, où elle étoit allée consoler la veuve et la fille de Montaigne, qui lui remirent les *Essais*, tels que l'auteur les préparoit depuis quatre ans pour une nouvelle édition. « Madame de Montaigne, dit-elle dans sa courte préface de 1598, me les fit apporter pour estre mis au jour enrichis des traits de sa dernière main. » Un autre exemplaire de l'édition de 1588, chargé aussi de notes, resta dans la famille et fut déposé ensuite aux Feuillants de Bordeaux.

C'est cet exemplaire qui devint célèbre au commencement de ce siècle, et que Naigeon collationna pour l'édition de 1802. Je le trouve fort inférieur à celui dont mademoiselle de Gournay s'étoit servie. Sans parler d'un grand nombre d'expressions foibles que Montaigne a fortifiées depuis, des pages entières qu'il a perfectionnées, comme on le verra par mes notes, cette copie offre deux sortes de lacunes: souvent les feuilles volantes qui portoient les plus longues additions, et qui étoient indiquées par un renvoi, ont été distraites, pour être jointes probablement à l'exemplaire préféré; souvent aussi manquent des phrases importantes, des morceaux très étendus, dont les marges n'ont point conservé de trace. Qu'on juge de la défectuosité de cette copie par ce seul exemple que je choisis entre une foule d'autres, parcequ'on ne dira pas que c'est mademoiselle de Gournay qui s'est amusée à faire ainsi parler Montaigne, liv. II, chap. 8: « O mon amy! en vaulx le mieulx d'en avoir le goust? ou si l'en vaulx moins? l'en vaulx, certes, bien mieulx; son regret me console et m'honore: est-ce pas un pieux et plaisant office de ma vie, d'en faire à tout iamaïs les obseques? Est il iouissance qui vaille cette privation? » C'est bien Montaigne qui parle. Le texte où manquent ces lignes éloquentes n'étoit certainement pas celui qu'il destinoit à l'impression.

L'exemplaire de Bordeaux n'en est pas moins précieux pour la critique:

Il nous transmet fidèlement, dans les parties manuscrites, l'orthographe de l'auteur, que mademoiselle de Gournay, même en 1595, avoit trop peu respectée, et quelques heureuses corrections, quelques courtes phrases, qui n'avoient pas été transportées sur l'autre exemplaire. Profitons de ces avantages; mais ne défigurons pas l'ouvrage de Montaigne, pour le plaisir de suivre mot à mot une copie qu'il avoit lui-même évidemment abandonnée.

Voilà ce que j'avois à dire du texte adopté dans la présente édition.

Dans la signature des notes, la lettre C indique celles de Coste; N., celles de Naigeon, jointes à son édition de 1802; E. J., celles de M. Éloi Jehanneau, publiées en 1818; A. D., celles de M. Amaury Duval, qui ont paru en 1820.

J. V. L.

---

## L'AUCTEUR AU LECTEUR.

---

C'est icy un livre de bonne foy, lecteur. Il t'avertit dez l'entree, que ie ne m'y suis proposé aulcune fin, que domestique et privee : ie n'y ay eu nulle consideration de ton service, ny de ma gloire; mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Ie l'ay voué à la commodité particuliere de mes parents et amis : à ce que m'ayants perdu (ce qu'ils ont à faire bientost), ils y puissent retrouver quelques traicts de mes conditions et humeurs, et que par ce moyen ils nourrissent plus entiere et plus vifve la cognoissance qu'ils ont eüe de moy. Si c'eust esté pour rechercher la faveur du monde, ie me feusse paré de beautez empruntees : ie veulx qu'on m'y veoye en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans estude et artifice; car c'est moy que ie peinds. Mes deffauts s'y liront au vif, mes imperfections et ma forme naïfve, autant que la reverence publique me l'a permis. Que si i'eusse esté parmy ces nations qu'on dict vivre encores sous la douce liberté des premieres loix de nature, ie t'asseure que ie m'y feusse tres-volontiers peinct tout entier et tout nud. Ainsi, lecteur, ie suis moy mesme la matiere de mon livre : ce n'est pas raison que tu employes ton loisir en un subiect si frivole et si vain; adieu donc.

De Montaigne, ce 12 de juin 1580.

9

10

11

12

13

14

15

16

17

# ESSAIS DE MONTAIGNE.

---

## LIVRE PREMIER.

---

### CHAPITRE PREMIER.

PAR DIVERS MOYENS ON ARRIVE A PAREILLE FIN.

La plus commune façon d'amollir les cœurs de ceulx qu'on a offensez, lors qu'ayants la vengeance en main, ils nous tiennent à leur mercy, c'est de les esmouvoir, par soubmission, à commiseration et à pitié : toutesfois la braverie, la constance et la resolution, moyens tout contraires, ont quelquesfois servy à ce mesme effect.

Edouard<sup>1</sup>, prince de Galles, celui qui regenta si longtemps nostre Guienne, personnage duquel les conditions et la fortune ont beaucoup de notables parties de grandeur, ayant esté bien fort offensé par les Limosins, et prenant leur ville par force, ne peut estre arresté par les cris du peuple et des femmes et enfans abandonnez à la boucherie, luy criants mercy, et se jectants à ses pieds; iusqu'à ce que, passant tousiours oultre dans la ville, il appercent trois gentilshommes françois qui,

<sup>1</sup> Que les Anglois nomment communément *the black prince*, le prince noir, fils d'Edouard III, roi d'Angleterre et père de l'infortuné Richard II. Le trait suivant se trouve dans Froissart, vol. I, chap. 289, pag. 368 et 369. C.

d'une hardiesse incroyable, soustenoient seuls l'effort de son armee victorieuse. La consideration et le respect d'une si notable vertu reboucha premierement la poincte de sa cholere; et commença par ces trois à faire misericorde à tous les autres habitants de la ville.

Scanderberch, prince de l'Epire, suyvant un soldat des siens pour le tuer, ce soldat, ayant essayé par toute espee d'humilitez et de supplications de l'appaiser, se resolut à toute extremite de l'attendre l'espee au poing : cette sienne resolution arresta sus bout la furie de son maistre, qui pour luy avoir veu prendre un si honnorable party, le receut en grace. Cet exemple pourra souffrir aultre interpretation de ceulx qui n'auront leu la prodigieuse force et vaillance de ce prince là.

L'empereur Conrad troisieme, ayant assiegé Guelphe, duc de Bavieres<sup>1</sup>, ne voulut condescendre à plus doulces conditions, quelques viles et lasches satisfactions qu'on luy offrist, que de permettre seulement aux gentilsfemmes<sup>2</sup> qui estoient assiegees avecques le duc, de sortir, leur honneur sauve, à pied, avecques ce qu'elles pourroient emporter sur elles. Et elles, d'un cœur magnanime, s'adviserent de charger sur leurs espauls leurs maris, leurs enfants, et le duc mesme. L'empereur print si grand plaisir à veoir la gentillesse de leur courage, qu'il en pleura d'ayse, et amortit toute cette aigreur d'inimitié mortelle et capitale qu'il avoit portee à ce duc; et dez lors en avant traicta humainement luy et les siens.

L'un et l'autre de ces deux moyens m'emporteroit aysement; car i'ay une merveilleuse lascheté vers la misericorde et mansuetude. Tant y a, qu'à mon advis ie serois pour me rendre plus naturellement à la compassion qu'à l'estimation : si est la pitié passion vicieuse aux Stotiques; ils veulent qu'on secoure les affligez, mais non pas qu'on flechisse et compatisse avecques eulx. Or ces exemples me semblent plus à propos, d'autant qu'on veoit ces ames, assaillies et essayees par ces deux

<sup>1</sup> En 1140, dans Weinsberg, ville de la Haute-Bavière. Voy. *Calvisius, Opus chronologicum*. C.

<sup>2</sup> Aux femmes de gentilshommes.

moyens, en soustenir l'un sans s'esbranler, et courber sous l'autre. Il se peult dire que, de rompre son cœur à la commiseration, c'est l'effect de la facilité, de bonnairété et mollesse, d'où il advient que les natures plus foibles, comme celles des femmes, des enfants et du vulgaire, y sont plus subiectes; mais, ayant eu à desdaing les larmes et les pleurs, de se rendre à la seule reverence de la sainte image de la vertu, que c'est l'effect d'une ame forte et imployable, ayant en affection et en honneur une vigueur masle et obstinee. Toutesfois, ez ames moins genereuses, l'estonnement et l'admiration peuvent faire naistre un pareil effect : tesmoing le peuple thebain, lequel, ayant mis en iustice d'accusation capitale ses capitaines, pour avoir continué leur charge oultre le temps qui leur avoit esté prescript et preordonné, absolut à toute peine <sup>1</sup> Pelopidas qui plioit sous le faix de telles obiections, et n'employoit à se garantir que requestes et supplications; et au contraire Epaminondas, qui veint à raconter magnifiquement les choses par luy faictes, et à les reprocher au peuple d'une façon fiere et arrogante, il n'eut pas le cœur de prendre seulement les balotes <sup>2</sup> en main; et se departit l'assemblée, louant grandement la haultesse du courage de ce personnage <sup>3</sup>.

Dionysius le vieil, aprez des longueurs et difficultez extremes, ayant prins la ville de Regge, et en icelle le capitaine Phyton, grand homme de bien, qui l'avoit si obstineement deffendue, voulut en tirer un tragique exemple de vengeance. Il luy dict premierement, comme le iour avant il avoit faict noyer son fils, et tous ceulx de sa parenté : à quoy Phyton respondit seulement « Qu'ils en estoient d'un iour plus heureux que luy. » Aprez il le feit despouiller et saisir à des bourreaux, et le traïner par la ville, en le fouettant tres ignominieusement et cruellement, et en oultre le chargeant de felonnes paroles et contumelieuses : mais il eut le courage

<sup>1</sup> Avec beaucoup de peine.

<sup>2</sup> Petites balles, ou bulletins, employés, pour aller aux voix, dans les jugements ou les élections.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Comment on peut se louer soi-même*, chap. 3. C.



tousiours constant, sans se perdre; et, d'un visage ferme, alloit au contraire ramentevant ' à haulte voix l'honorable et glorieuse cause de sa mort, pour n'avoir voulu rendre son pais entre les mains d'un tyran; le menaçant d'une prochaine punition des dieux. Dionysius, lisant dans les yeulx de la commune de son armee, que, au lieu de s'animer des brava-des de cet ennemy vaincu, au mespris de leur chef et de son triumphe, elle alloit s'amollissant par l'estonnement d'une si rare vertu, et marchandoit de se mutiner et mesme d'arracher Phytton d'entre les mains de ses sergents, fait cesser ce martyre, et à cachettes l'envoya noyer en la mer '.

Certes c'est un subiect merveilleusement vain, divers et ondoyant, que l'homme: il est malaysé d'y fonder iugement constant et uniforme. Voylà Pompeius qui pardonna à toute la ville des Mamertins, contre laquelle il estoit fort animé, en consideration de la vertu et magnanimité du citoyen Zenon <sup>3</sup>, qui se chargeoit seul de la faulte publique, et ne requeroit aultre grace que d'en porter seul la peine: et l'hoste de Sylla, ayant usé, en la ville de Peruse <sup>4</sup>, de semblable vertu, n'y gaigna rien ny pour soy ny pour les aultres.

Et, directement contre mes premiers exemples, le plus hardy des hommes et si gracieux aux vaincus, Alexandre, forçant, aprez beaucoup de grandes difficultez, la ville de Gaza, rencontra Betis qui y commandoit, de la valeur duquel il avoit pendant ce siege senti des preuves merveilleuses, lors seul, abandonné des siens, ses armes despees, tout couvert de sang et de playes, combattant encores au milieu de plusieurs Macedoniens qui le chamoilloient de toutes parts; et luy dict, tout picqué d'une si chere victoire (car, entre aultres

<sup>1</sup> *Rappelant, remémorant.*

<sup>2</sup> DIODORE DE SICILE, XIV, 20. C. (Coste cite toujours, pour Diodore de Sicile, les chapitres de la traduction d'Amyot.)

<sup>3</sup> PLUTARQUE le nomme *Sthénon* dans l'*Instruction pour ceux qui manient affaires d'état*, chap. 47; *Sthennius* dans les *Apophthegmes*; et *Sthénis*, de la ville d'Himère, dans la *Vie de Pompée*, chap. 3. C.

<sup>4</sup> PLUTARQUE, d'où ceci a été tiré, dit *Préneste*, ville du Latium. (*Instruction pour ceux qui manient affaires d'état*, chap. 47.) Peruse ou Perouse est dans la Toscane. C.

dommages, il avoit receu deux fresches blessures sur sa personne): « Tu ne mourras pas comme tu as voulu, Betis; mais estat qu'il te fault souffrir toutes les sortes de torments qui se pourront inventer contre un captif : » l'autre, d'une mine non seulement asseuree, mais rogue et altiere, se teint sans mot dire à ces menaces. Lors Alexandre, voyant son fier et obstiné silence : « A il flechy un genouil? luy est il eschappé quelque voix suppliante? Vrayement, ie vainqueray ce silence; et si ie n'en puis arracher parole, i'en arracheray au moins du gémissement : » et, tournant sa cholere en rage, commanda qu'on luy perceast les talons; et le fait ainsi traîner tout vif, deschirer et desmembrer au cul d'une charrette. Seroit ce que la force de courage luy feust si naturelle et commune, que, pour ne l'admirer point, il la respectast moins? ou qu'il l'estimast si proprement sienne, qu'en cette haulteur il ne peust souffrir de la veoir en un aultre, sans le despit d'une passion envieuse? ou que l'impetuosité naturelle de sa cholere feust incapable d'opposition? De vray, si elle eust receu bride, il est à croire que, en la prinse et desolation de la ville de Thebes, elle l'eust receue, à veoir cruellement mettre au fil de l'espee tant de vaillants hommes perdus et n'ayants plus moyen de deffense publique; car il en feut tué bien six mille, desquels nul ne feut veu ny fuyant, ny demandant mercy; au rebours, cherchants, qui çà, qui là, par les rues, à affronter les ennemis victorieux; les provoquants à les faire mourir d'une mort honorable. Nul ne feut veu si abbattu de bleceures, qui n'essayast en son dernier soupir de se venger encores, et, à tout    les armes du desespoir, consoler sa mort en la mort de quelque ennemy. Si ne trouva l'affliction de leur vertu aulcune pitié, et ne suffit la longueur d'un iour à assouvir sa vengeance : ce carnage dura iusques à la derniere gout   de sang expandable, et ne s'arresta qu'aux personnes desarmees, vieillards, femmes et enfants, pour en tirer trente mille esclaves<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> QUINTE-CURCE, IV, 6. —    Avec.

<sup>2</sup> DIODORE DE SICILE, XVII, 4. C.

## CHAPITRE II.

## DE LA TRISTESSE.

Je suis des plus exempts de cette passion , et ne l'ayme ny l'estime ; quoyque le monde ayt entrepris , comme à prix fait , de l'honorer de faveur particuliere : ils en habillent la sagesse , la vertu , la conscience : sot et vilain ornement ! Les Italiens ont plus sortablement baptisé de son nom la malignité <sup>1</sup> : car c'est une qualité tousiours nuisible , tousiours folle ; et , comme tousiours couarde et basse , les Stoïciens en deffendent le sentiment à leur sage.

Mais le conte dict <sup>2</sup> que Psammenitus , roy d'Aegypte , ayant esté desfait et prins par Cambyse , roy de Perse , veoyant passer devant luy sa fille prisonniere habillee en servante , qu'on envoyoit puiser de l'eau , tous ses amis pleurants et lamentants autour de luy , se teint coy , sans mot dire , les yeulx fichez en terre ; et , veoyant encores tantost qu'on menoit son fils à la mort , se mainteint en cette mesme contenance ; mais qu'ayant apperceu un de ses domestiques <sup>3</sup> conduit entre les captifs , il se meit à battre sa teste , et mener un dueil extreme.

Cecy se pourroit apparier à ce qu'on voit dernièrement d'un prince des nostres , qui ayant ouy à Trente , où il estoit , nouvelles de la mort de son frere aîné , mais un frere en qui consistoit l'appuy et l'honneur de toute sa maison , et bientost aprez d'un puisné sa seconde esperance , et ayant soustenu ces deux charges d'une constance exemplaire ; comme , quelques iours aprez , un de ses gents veint à mourir , il se laissa emporter à ce dernier accident , et quittant sa resolution , s'abandonna au dueil et aux regrets , en maniere qu'aucuns en

<sup>1</sup> *Tristezza* signifie souvent *malignité* , *méchanceté*.

<sup>2</sup> HÉRODOTE , III , 14. J. V. L.

<sup>3</sup> *Domestique* ne signifie pas ici serviteur , mais ami de la maison , ami intime , sens qu'on donnoit encore à ce mot sous le règne de Louis XIV. Hérodote dit que cet homme étoit un vieillard qui mangeoit ordinairement à la table du roy. J. V. L.

prinrent argument qu'il n'avoit esté touché au vif que de cette dernière secousse ; mais , à la vérité , ce feut que , estant d'ailleurs plein et comblé de tristesse , la moindre surcharge brisa les barrières de la patience. Il s'en pourroit , dis-je , autant iuger de nostre histoire , n'estoit qu'elle adiousle que , Cambyses s'enquerant à Psammenitus pourquoy , ne s'estant esmeu au malheur de son fils et de sa fille , il portoit si impatiemment celui d'un de ses amis : C'est , respondit il , que ce seul dernier desplaisir se peult signifier par larmes , les deux premiers surpassants de bien loing tout moyen de se pouvoir exprimer.

A l'aventure reviendrait à ce propos l'invention de cet ancien peintre <sup>1</sup>, lequel , ayant à représenter , au sacrifice de Iphigenia , le dueil des assistants selon les degrez de l'interest que chascun apportoit à la mort de cette belle fille innocente , ayant espuisé les derniers efforts de son art , quand ce veint au pere de la vierge , il le peignit le visage couvert , comme si nulle contenance ne pouvoit rapporter ce degré de dueil. Voylà pourquoy les poëtes feignent cette miserable mere Niobé , ayant perdu premierement sept fils , et puis de suite autant de filles , surchargée de pertes , avoir esté enfin transformée en rochier ,

*Diriguisse malis* <sup>2</sup>,

pour exprimer cette morne , muette et sourde stupidité qui nous transit , lorsque les accidents nous accablent surpassants nostre portée. De vray , l'effort d'un desplaisir , pour estre extreme , doit estonner toute l'ame et luy empescher la liberté de ses actions : comme il nous advient , à la chaulde alarme d'une bien mauvaise nouvelle , de nous sentir saisis , transis , et comme perclus de tous mouvements ; de façon que l'ame , se relaschant aprez aux larmes et aux plaintes , semble se

<sup>1</sup> CICÉRON , *Orator* , c. 22 ; PLINÉ , XXXV. 40 ; VALÈRE MAXIME , VIII , 11 , *ext.* 6 ; QUINTILIEN , II , 13 . etc. J. V. L.

<sup>2</sup> Pétrifiée par la douleur. OVIDE , *Métam.* , VI , 304. Il y a dans le texte d'Ovide , *Diriguitque malis*.

desprendre, se desmesler, et se mettre plus au large et à son aise :

*Et via vix tandem voci laxata dolore est* <sup>1</sup>.

En la guerre que le roy Ferdinand mena contre la veufve du roy Iean de Hongrie, autour de Bude, un gendarme feut particulièrement remarqué de chascun, pour avoir excessivement bien faict de sa personne en certaine meslee, et, incogneu, haultement loué et plainct, y estant demouré, mais de nul tant que de Ratsciac, seigneur allemand, esprins d'une si rare vertu. Le corps estant rapporté, cettuy cy, d'une commune curiosité, s'approcha pour veoir qui c'estoit; et, les armes ostees au trespassé, il recogneut son fils. Cela augmenta la compassion aux assistants : luy seul, sans rien dire, sans ciller les yeulx, se teint debout, contemplant fixement le corps de son fils; iusques à ce que la vehemence de la tristesse, ayant accablé ses esprits vitaux, le porta roide mort par terre.

*Chi può dir com' egli arde, è in picciol fuoco* <sup>2</sup>.

disent les amoureux qui veulent représenter une passion insupportable :

Misero quod omnes  
Eripit sensus mihi : nam, simul te,  
Lesbia, adspexi, nihil est super mi  
Quod loquar amens :  
Lingua sed torpet; tenuis sub artus  
Flamma dimanat; sonitu suopte  
Tiñniunt aures; gemina teguntur  
Lumina nocte <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> La douleur ouvre enfin le passage à sa voix.

VIRG., *Æneid.*, XI, 451.

<sup>2</sup> C'est aimer peu que de pouvoir dire combien l'on aime. PÉTRARQUE, dernier vers du sonnet 137.

<sup>3</sup> CATULLE, *Carmin.*, LI, 5. Ces vers sont une imitation d'une ode de Sappho que Boileau a traduite. Deille a fait quelques changements à cette traduction, pour reproduire la forme de l'ode sapphique :

De veine en veine une subtile flamme  
Court dans mon sein sitôt que je te vois.  
Et, dans le trouble où s'égare mon âme.  
Je demeure sans voix.

Aussi n'est ce pas en la vive et plus cuysante chaleur de l'accez, que nous sommes propres à desployer nos plainctes et nos persuasions ; l'ame est trop aggravée de profondes pensees, et le corps abbattu et languissant d'amour : et de là s'engendre par fois la defaillance fortuite qui surprend les amoureux si hors de saison, et cette glace qui les saisit, par la force d'une ardeur extreme, au giron mesme de la iouissance. Toutes passions qui se laissent goustier et digerer ne sont que mediocres :

Curæ leves loquuntur, ingentes stupent<sup>1</sup>.

La surprinse d'un plaisir inespéré nous estonne de mesme :

Ut me conspexit venientem, et Troja circum  
Arma amens vidit : magnis exterrita monstria,  
Dirigit visu in medio ; calor ossa reliquit ;  
Labitur, et longo vix tandem tempore fatur<sup>2</sup>.

Oultre la femme romaine qui mourut surprinse d'ayse de veoir son fils revenu de la route de Cannes<sup>3</sup>, Sophocles et Denys le tyran qui trespasèrent d'ayse<sup>4</sup>, et Talva<sup>5</sup> qui mourut en Corseque, lisant les nouvelles des honneurs que le senat de Rome luy avoit decerne ; nous tenons, en notre siecle, que le pape Leon dixiesme, ayant esté adverty de la prinse de Milan qu'il avoit extremement souhaitee, entra en tel excez de ioye, que la fiebvre l'en print, et en mourut<sup>6</sup>. Et,

Je n'entends plus, un voile est sur ma vue ;  
Je rêve, et tombe en de douces langueurs ;  
Et sans haleine, interdite, éperdue,  
Je tremble, je me meurs !

<sup>1</sup> . . . . Légères, elles s'expriment ; extremes, elles se taisent. Sénèque, *Hipp.*, acte II, scène 3, v. 607.

<sup>2</sup> Dès qu'elle m'aperçoit, dès qu'elle reconnoit les armes troyennes. hors d'elle-même, frappée comme d'une vision effrayante, elle demeure immobile ; son sang se glace, elle tombe, et ce n'est que long-temps après qu'elle parvient à retrouver la voix. Virg., *Énéide*, III, 306.

<sup>3</sup> De la déroute de Cannes. Plaine, VII, 54.

<sup>4</sup> Id., VII, 88.

<sup>5</sup> Ou mieux Thalva. Valère Maxime, IX, 42. — Corseque, l'île de Corse, du latin *Corsica*.

<sup>6</sup> Guicciardin, *Hist. d'Italie*, liv. XIV. Le pape Léon fut bien aise de mourir de joye, dit Martin du Bellay dans ses *Mémoires*, liv. II, fol. 46. C.

pour un plus notable tesmoignage de l'imbecillité humaine, il a esté remarqué par les anciens<sup>1</sup>, que Diodorus le dialecticien mourut sur le champ, esprins d'une extreme passion de honte pour, en son eschole et en public, ne se pouvoir desenvolver d'un argument qu'on lui avoit faict. Je suis peu en prinse de ces violentes passions : i'ai l'apprehension naturellement dure ; et l'encrouste et espessis tous les iours par discours.

### CHAPITRE III.

#### NOS AFFECTIONS S'EMPORTENT AU DELA DE NOUS.

Ceux qui accusent les hommes d'aller tousiours beants<sup>2</sup> aprez les choses futures, et nous apprennent à nous saisir des biens presents et nous rasseoir en ceulx là, comme n'ayants aucune prinse sur ce qui est à venir, voire assez moins que nous n'avons sur ce qui est passé, touchent la plus commune des humaines erreurs, s'ils osent appeler erreur chose à quoy nature mesme nous achemine pour le service de la continuation de son ouvrage ; nous imprimant, comme assez d'aultres, cette imagination faulse, plus ialouse de nostre action que de nostre science.

Nous ne sommes iamais chez nous ; nous sommes touiours au delà ; la crainte, le desir, l'esperance, nous eslancent vers l'advenir, et nous desrobent le sentiment et la consideration de ce qui est, pour nous amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons plus. *Calamitosus est animus futuri anxius*<sup>3</sup>.

Ce grand precepte est souvent allegué en Platon : « Fay ton « faict, et te cognoy<sup>4</sup>. » Chascun de ces deux membres en-

<sup>1</sup> PLINIE, VII, 53.

<sup>2</sup> *Beer* avoit le sens du mot latin *inhiare*. Ce verbe n'est usité aujourd'hui qu'au participe, *bouche béante*.

<sup>3</sup> Tout esprit inquiet de l'avenir est malheureux. SÉNÈQUE, *Epist.* 96. — « La prévoyance ! La prévoyance qui nous porte sans cesse au-delà de nous, et souvent nous place où nous n'arriverions point, voilà la véritable source de toutes nos misères. » ROUSSEAU, *Émile*, liv. II.

<sup>4</sup> *Timée*, p. 544, édit. de Lyon, 1590. C.



veloppe generalement tout nostre devoir, et semblablement son compaignon. Qui auroit à faire son faict, verroit que sa premiere leçon, c'est cognoistre ce qu'il est, et ce qui lui est propre : et qui se cognoist, ne prend plus le faict estrangier pour le sien ; s'ayme et se cultive avant toute aultre chose ; refuse les occupations superflues et les pensees et propositions inutiles. Comme la folie, quand on luy octroyera ce qu'elle desire, ne sera pas contente ; aussi est la sagesse contente de ce qui est present, ne se desplaist iamaïs de soy. Epicurus dispense son sage de la prevoyance et soucy de l'advenir.

Entre les loix qui regardent les trespassez, celle icy me semble autant solide, qui oblige les actions des princes à estre examinees aprez leur mort<sup>1</sup>. Ils sont compaignons, sinon maistres, des loix : ce que la iustice n'a peu sur leurs testes, c'est raison qu'elle le puisse sur leur reputation, et biens de leurs successeurs ; choses que souvent nous preferons à la vie. C'est une usance qui apporte des commoditez singulieres aux nations où elle est observee, et desirable à tous bons princes qui ont à se plaindre de ce qu'on traicte la memoire des meschants comme la leur. Nous debvons la subiection et obeissance egalemeut à tous roys<sup>2</sup>, car elle regarde leur office ; mais l'estimation, non plus que l'affection, nous ne la debvons qu'à leur vertu. Donnons à l'ordre politique de les souffrir patiemment, indignes ; de celer leurs vices ; d'aider de nostre recommandation leurs actions indifferentes, pendant que leur auctorité a besoyn de notre appuy : mais nostre commerce finy, ce n'est pas raison de refuser à la iustice et à nostre liberte l'expression de nos vrayes ressentiments ; et nommeement de refuser aux bons subiects la gloire d'avoir reveremment et fidellement servy un maistre, les imperfections duquel

<sup>1</sup> DIODORE DE SICILE, I, 6. C.

<sup>2</sup> A moins qu'ils ne commandent le crime ; car le vicomte d'Orthès eut le droit de répondre à Charles IX : « Sire, j'ai communiqué le commandement de V. M. à ses fideles habitants et gens de guerre de la garnison ( de Bayonne ) ; je n'y ai trouvé que bons citoyens et fermes soldats, mais pas un bourreau. C'est pourquoy eux et moi supplions très-humblement V. M. vouloir employer en choses possibles, quelque hasardeuses qu'elles soient, nos bras et vies. » J. V. L.

leur estoient si bien cogneues; frustrant la posterité d'un si ntile exemple. Et ceulx qui, par respect de quelque obligation privee, espousent iniquement la memoire d'un prince meslouable, font iustice particuliere aux despens de la iustice publique. Titus Livius dict vray « que le langage des hommes nourris sous la royauté, est tousiours plein de vaines ostentations et faulx tesmoignages<sup>1</sup> : » chascun eslevant indifferemment son roy à l'extreme ligne de valeur et grandeur souveraine. On peult reprouver la magnanimité de ces deux soldats qui respondirent à Neron, à sa barbe, l'un enquis de luy pourquoy il luy vouloit mal : « Je t'aymoy quand tu le valois; mais depuis que tu es devenu parricide, boutefeux, basteleur, cochier, ie te hay comme tu merites; » l'autre, pourquoy il le vouloit tuer : « Parceque ie ne treuve aultre remede à tes continuels malefices<sup>2</sup> : » mais les publics et universels tesmoignages qui, aprez sa mort, ont esté rendus, et le seront à tout iamais à luy et à tous meschants comme luy, de ses tyranniques et vilains deportements, qui de sain entendement les peult reprouver?

Il me desplaist qu'en une si sainte police que la lacedemonienne, se feust meslee une si feincte cerimonie : A la mort des roys, tous les confederez et voisins, et tous les Ilotes, hommes, femmes, peslemesle, se descoupoient le front pour tesmoignage de dueil, et disoient en leurs cris et lamentations, que celuy là, quel qu'il eust esté, estoit le meilleur roy de tous les leurs<sup>3</sup>; attribuant au rang le loz qui appartenoit au merite, et qui appartient au premier merite, au postreme et dernier reng.

Aristote, qui remue toutes choses, s'enquiert, sur le mot de Solon que « Nul avant mourir ne peult estre dict heureux<sup>4</sup> », si celuy là mesme qui a vescu, et qui est mort à souhait, peult estre dict heureux si sa renommee va mal, si sa poste-

<sup>1</sup> TITE LIVE, XXXV, 48. C.

<sup>2</sup> TACITE, *Annal.* XV, 67. 68. C.

<sup>3</sup> HÉRODOTE, VI, 68. J. V. L.

<sup>4</sup> HÉRODOTE, I, 52; ARISTOTE, *Morale à Nicomaque*, I, 40. J. V. L.

rité est misérable. Pendant que nous nous remuons, nous nous portons par preoccupation où il nous plaist; mais étant hors de l'estre, nous n'avons aucune communication avecques ce qui est : et seroit meilleur de dire à Solon que iamais homme n'est donc heureux, puisqu'il ne l'est qu'aprez qu'il n'est plus.

Quisquam

Vix radicitus e vita se tollit, et eicit :

Sed facit esse sui quiddam super inscius ipse...

Nec removet satis a proiecto corpore sese, et

Vindicat<sup>1</sup>.

Bertrand du Glesquin mourut au siege du chasteau de Randon prez du Puy en Auvergne<sup>2</sup> : les assiegez, s'estants rendus aprez, feurent obligez de porter les clefs de la place sur le corps du trespasé. Barthelemy d'Alviane, general de l'armee des Venitiens, estant mort au service de leurs guerres en la Bresse, et son corps ayant esté rapporté à Venise par le Veronois, terre ennemie, la pluspart de ceulx de l'armee estoient d'avis qu'on demandast sauf-conduit pour le passage à ceulx de Verone : mais Theodore Trivulce y contredit; et choisit plustost de le passer par vifve force, au hazard du combat : « N'estant convenable, disoit il, que celuy qui en sa vie n'avoit iamais eu peur de ses ennemis, estant mort feist demonstration de les craindre<sup>3</sup>. » De vray, en chose voysine, par les loix grecques, celuy qui demandoit à l'ennemy un corps pour l'inhumer, renonçoit à la victoire, et ne luy estoit plus loisible d'en dresser trophée : à celuy qui en estoit requis, c'estoit tiltre de gaing. Ainsi perdit Nicias l'avantage qu'il avoit nettement gagné sur les Corinthiens; et, au rebours,

<sup>1</sup> On trouve à peine un sage qui s'arrache totalement à la vie. Incertain de l'avenir, l'homme s' imagine qu'une partie de son être lui survit; il ne peut s'affranchir de ce corps qui périt et tombe. *Lucrèce*, III, 890 et 895. Montaigne a fait ici quelques changements au texte de *Lucrèce*. J. V. L.

<sup>2</sup> Le 15 juillet 1380, au siège de Châteauneuf-de-Randon ou Randan, situé entre Mende et Le Puy. Voy. sur la mort de Du Guesclin les *Mémoires* de Brantôme, t. II, pag. 230.

<sup>3</sup> BRANTÔME, à l'article de *Barthelemy d'Alviano*, t. II, p. 219; et GUICCIARDIN, que Montaigne a traduit ici fort exactement, liv. XII, p. 406 et 406. C.

Agésilaus assura celui qui luy estoit bien douteusement acquis sur les Bœotiens<sup>1</sup>.

Ces traicts se pourroient trouver estranges, s'il n'estoit receu de tout temps non seulement d'estendre le soing de nous au delà cette vie, mais encores de croire que bien souvent les faveurs celestes nous accompagnent au tumbeau et continuent à nos reliques. De quoy il y a tant d'exemples anciens, laissant à part les nostres, qu'il n'est besoing que ie m'y estende. Edouard premier, roy d'Angleterre, ayant essayé aux longues guerres d'entre luy et Robert roy d'Escosse, combien sa presence donnoit d'avantage à ses affaires, rapportant tousiours la victoire de ce qu'il entreprenoit en personne; mourant<sup>2</sup>, obligea son fils, par solennel serment, à ce qu'estant trespasé il feist bouillir son corps pour desprendre sa chair d'avecques les os, laquelle il feist enterrer; et quant aux os, qu'il les reservast pour les porter avecques luy et en son armee, toutes les fois qu'il luy adviendrait d'avoir guerre contre les Escossois: comme si la destinee avoit fatalement attaché la victoire à ses membres. Jean Zischa<sup>3</sup>, qui troubla la Boëme pour la deffense des erreurs de Wiclef, voulut qu'on l'escorchast aprez sa mort, et de sa peau qu'on feist un tabourin à porter à la guerre contre ses ennemis; estimant que cela ayderoit à continuer les avantages qu'il avoit eus aux guerres par luy conduictes contre eulx. Certains Indiens portoient ainsi au combat contre les Espaignols les ossements d'un de leurs capitaines, en consideration de l'heur qu'il avoit eu en vivant: et d'aultres peuples, en ce mesme monde, traissent à la guerre les corps des vaillants hommes qui sont morts en leurs batailles, pour leur servir de bonne fortune et d'encouragement. Les premiers exemples ne reservent au tumbeau que la reputation acquise par leurs actions passees; mais ceulx cy y veulent encores mesler la puissance d'agir.

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Vie de Nicias*, c. 2; *Vie d'Agésilas*, c. 6. C.

<sup>2</sup> Le 7 juillet 1307, à l'âge de 69 ans, après en avoir régné 33. Voy. ANDRÉ DU CHESNE, *Hist. d'Angleterre*, liv. XIV. J. V. L.

<sup>3</sup> On lit Ziska, mort en 1424. On lit *J'ischa* dans les anciennes éditions.

Le faict du capitaine Bayard est de meilleure composition : lequel , se sentant blecé à mort d'une harquebusade dans le corps , conseillé de se retirer de la meslee , respondit qu'il ne commenceroit point sur sa fin à tourner le dos à l'ennemy ; et ayant combattu autant qu'il eut de force , se sentant defaillir et eschapper du cheval , commanda à son maistre d'hostel de le coucher au pied d'un arbre , mais que ce feust en façon qu'il mourust le visage tourné vers l'ennemy : comme il feit <sup>1</sup>.

Il me fault adiouster cet aultre exemple aussi remarquable , pour cette consideration , que nul des precedents. L'empereur Maximilian , bisayeul du roy Philippes qui est à present<sup>2</sup> , estoit prince doué de tout plein de grandes qualitez , et entre aultres d'une beaulté de corps singuliere : mais parmy ces humeurs il avoit cette cy , bien contraire à celle des princes qui , pour despescher les plus importants affaires , font leur throsne de leur chaire percee ; c'est qu'il n'eut iamais valet de chambre si privé , à qui il permeist de le veoir en sa garderobbe : il se desroboit pour tumber de l'eau , aussi religieux qu'une pucelle à ne descouvrir ny à medecin , ny à qui que ce feust , les parties qu'on a accoustumé de tenir cachees. Moï qui ay la bouche si effrontee , suis pourtant par complexion touché de cette honte : si ce n'est à une grande suasion de la necessité ou de la volupté , ie ne communique gueres aux yeulx de personne les membres et actions que nostre coustume ordonne estre couvertes ; i'y souffre plus de contrainctes que ie n'estime bienseant à un homme , et surtout à un homme de ma profession. Mais luy en veint à telle superstition , qu'il ordonna , par paroles expresses de son testament , qu'on luy attachast des calessons quand il seroit mort. Il debvoit adiouster , par codicille , que celui qui les luy monteroit eust les yeulx bandez. L'ordonnance que Cyrus faict à ses enfants que ny eulx , ny aultre , ne veoye et touche son corps aprez que l'ame en sera separee<sup>3</sup> , ie l'attribue à quelque sienne devotion ; car

<sup>1</sup> *Mémoires* de MARTIN DU BELLAY , liv. II , page 79 , édit. de Paris. 1586. C.

<sup>2</sup> Philippe II , roi d'Espagne. J. V. L.

<sup>3</sup> XENOPHON , *Cyropédie* , VIII , 7. C.

et son historien et luy, entre leurs grandes qualitez, ont semé par tout le cours de leur vie un singulier soing et reverence à la religion.

Ce conte me despleut, qu'un grand me fait d'un mien allié, homme assez cogneu et en paix et en guerre : c'est que, mourant bien vieil en sa court, tormenté de douleurs extremes de la pierre, il amusa toutes ses heures dernieres, avec un soing vehement, à disposer l'honneur et la cerimonie de son enterrement ; et somma toute la noblesse qui le visitoit de luy donner parole d'assister à son convoy : à ce prince mesme, qui le veit sur ses derniers traicts, il fit une instante supplication que sa maison feust commandee de s'y trouver, employant plusieurs exemples et raisons à prouver que c'estoit chose qui appartenoit à un homme de sa sorte ; et sembla expirer content, ayant retiré cette promesse, et ordonné à son gré la distribution et ordre de sa montre. Je n'ay gueres veu de vanité si perseverante.

Cette aultre curiosité contraire, en laquelle ie n'ay point aussi faulte d'exemple domestique, me semble germaine à cette cy ; d'aller se soignant et passionnant à ce dernier poinct, à regler son convoy à quelque particuliere et inusitee parcimonie, à un serviteur et une lanterne. Je veoy louer cette humeur, et l'ordonnance de Marcus Aemilius Lepidus, qui defendit à ses heritiers d'employer pour luy les cerimonies qu'on avoit accoustumé en telles choses<sup>1</sup>. Est ce encores temperance et frugalité d'éviter la despense et la volupté, desquelles l'usage et la cognoissance nous est imperceptible ? voilà une aysee reformation, et de peu de coust. S'il estoit besoing d'en ordonner, ie serois d'avis qu'en celle là, comme en toutes actions de la vie, chascun en rapportast la regle au degré de sa fortune. Et le philosophe Lycon prescrit sagement à ses amis de mettre son corps où ils adviseront pour le mieulx ; et quant aux funeraillies, de les faire ny superflues ny mechaniques<sup>2</sup>. Je lairray purement la coustume ordonner de cette

<sup>1</sup> TITE LIVE, *Epitom.* du liv. XLVIII. C.

<sup>2</sup> DIOGÈNE LAERCE, V. 74. C.

cerimonie, et m'en remettray à la discretion des premiers à qui ie tumberay en charge. *Totus hic locus est contemnendus in nobis, non negligendus in nostris*<sup>1</sup>. Et est saintement dict à un saint : *Curatio funeris, conditio sepulturæ, pompa exsequiarum, magis sunt vivorum solatia, quam subsidia mortuorum*<sup>2</sup>. Pour tant Socrates à Criton, qui sur l'heure de sa fin luy demande comment il veult estre enterré : « Comme vous voudrez<sup>3</sup>, » respond il. Si i'avois à m'en empescher plus avant, ie trouveroy plus galant d'imiter ceulx qui entreprennent, vivants et respirants, iouyr de l'ordre et honneur de leur sepulture, et qui se plaisent de veoir en marbre leur morte contenance. Heureux qui sachent resiouyr et gratifier leur sens par l'insensibilité, et vivre de leur mort !

A peu<sup>4</sup> que ie n'entre en haine irreconciliable contre toute domination populaire, quoyqu'elle me semble la plus naturelle et equitable, quand il me souvient de cette inhumaine iniustice du peuple athenien, de faire mourir sans remission, et sans les vouloir seulement ouyr en leurs deffenses, ces braves capitaines venants de gagner contre les Lacedemoniens la bataille navale prez les isles Argineuses, la plus contestee, la plus forte bataille que les Grecs ayent oncques donnee en mer de leurs forces; parcequ'aprez la victoire ils avoient suyvi les occasions que la loy de la guerre leur presentoit, plustost que de s'arrester à recueillir et inhumer leurs morts. Et rend cette execution plus odieuse le faict de Diomedon : celtuy cy est l'un des condemnez, homme de notable vertu et militaire et politique, lequel, se tirant avant pour parler, aprez avoir ouï l'arrest de leur condamnation, et trouvant seulement lors temps de paisible audience, au lieu de s'en servir au bien de sa cause, et à descouvrir l'evidente iniustice d'une si cruelle

<sup>1</sup> C'est un soin qu'il faut mépriser pour soi-même et ne pas négliger pour les siens. CICÉRON, *Tuscul. quæst.*, I, 45.

<sup>2</sup> Le soin des funérailles, le choix de la sépulture, la pompe des obsèques, sont moins nécessaires à la tranquillité des morts qu'à la consolation des vivants. SAINT AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, I, 42.

<sup>3</sup> PLATON, vers la fin du *Phédon*. C.

<sup>4</sup> Peu s'en faut.

conclusion, ne representa qu'un soing de la conservation de ses iuges; priant les dieux de tourner ce iugement à leur bien; et, à fin que, par faulte de rendre les vœux que luy et ses compaignons avoient vouez en recognoissance d'une illustre fortune, ils n'attirassent l'ire des dieux sur eulx, les advertissant quels vœux c'estoient; et, sans dire aultre chose, et sans marchander, s'achemina de ce pas courageusement au supplice<sup>1</sup>.

La fortune, quelques annees apres, les punit de mesme pain soupe: car Chabrias, capitaine general de leur armee de mer, ayant eu le dessus du combat contre Pollis, admiral de Sparte, en l'isle de Naxe, perdit le fruict tout net et comptant de sa victoire, tres important à leurs affaires, pour n'encourir le malheur de cet exemple; et, pour ne perdre peu de corps morts de ses amis qui flottoient en mer, laissa voguer en sauveté un monde d'ennemis vivants qui, depuis, leur feirent bien acheter cette importune superstition<sup>2</sup>.

Quæris, quo iaceas, post obitum, loco?  
Quo non nata iacent<sup>3</sup>.

Cet aultre redonne le sentiment du repos à un corps sans ame:

Neque sepulcrum, quo recipiatur, habeat, portum corporis;  
Ubi, remissa humana vita, corpus requiescat a malis<sup>4</sup>:

tout ainsi que nature nous faict veoir que plusieurs choses mortes ont encores des relations occultes à la vie: le vin s'altere aux caves, selon aulcunes mutations des saisons de sa vigne; et la chair de venaison change d'estat aux saloirs, et de goust, selon les loix de la chair vivve, à ce qu'on dict.

<sup>1</sup> DIODORE DE SICILE, XIII, 34, 32. C.

<sup>2</sup> DIODORE DE SICILE, XV, 9. C.

<sup>3</sup> Veux-tu savoir où tu seras après la mort? Où sont les choses à naître. SÉNÉQUE, *Troad.*, Chor. act. 2, v. 30.

<sup>4</sup> Loin de toi, pour jamais. cette paix des tombeaux,  
Où le corps fatigué trouve enfin le repos!

ENNIUS *apud Cic.*, *Tuscul.*, I, 44. J. V. L.



## CHAPITRE IV.

COMME L'ÂME DESCHARGE SES PASSIONS SUR DES OBJETS FAULS,  
QUAND LES VRAIS LUY DEFAILLENT.

Un gentilhomme des nostres, merveilleusement subiect à la goutte, estant pressé par les medecins de laisser du tout l'usage des viandes salees, avoit accoustumé de respondre plaisamment, que « Sur les efforts et torments du mal, il vouloit avoir à qu'en prendre; et que s'escriant, et mauldissant tantost le cervelat, tantost la langue de bœuf et le iambon, il s'en sentoît d'autant allegé. » Mais, en bon escient, comme le bras estant haulsé pour frapper, il nous deult<sup>1</sup> si le coup ne rencontre et qu'il aille au vent; aussi que pour rendre une veue plaisante, il ne fault pas qu'elle soit perdue et escartee dans le vague de l'air, ains qu'elle ayt butte pour la soustenir à raisonnable distance :

Ventus ut amittit vires, nisi robore densæ  
Occurrant silvæ, spatio diffusus inani<sup>2</sup> :

de mesme il semble que l'ame esbranlee et esmue se perde en soy mesme si on ne luy donne prinse; et fault tousiours luy fournir d'object où elle s'abbutte et agisse. Plutarque<sup>3</sup> dict, à propos de ceulx qui s'affectionnent aux guenons et petits chiens, que la partie amoureuse qui est en nous, à faulte de prinse legitime, plustost que de demourer en vain, s'en forge ainsin une faulse et frivole. Et nous veoyons que l'ame en ses passions se pipe plustost elle mesme, se dressant un fauls subiect et fantastique, voire contre sa propre creance, que de n'agir contre quelque chose. Ainsin emporte les bestes leur rage à s'attaquer à la pierre et au fer qui les a blecees, et à se

<sup>1</sup> Il nous fait mal. Deult, du latin dolet.

<sup>2</sup> Et comme le vent, si d'épaisses forêts n'irritent sa fureur, perd ses forces dissipées dans le vague de l'air. LUCAIN, III, 362.

<sup>3</sup> Dans la Vie de Périclés, au commencement. C.

venger à belles dents sur soy mesme du mal qu'elles sentent :

Pannonis haud aliter post ictum savior uras ,  
Cui isculum parva Libys amentavit habena ,  
Se rotat in vulnus , telumque irata receptum  
Impetit, et secum fugientem circuit hastam <sup>1</sup>.

Quelles causes n'inventons nous des malheurs qui nous ad-  
viennent? à quoy ne nous prenons nous, à tort ou à droict ,  
pour avoir où nous escrimer? Ce ne sont pas ces tresses blon-  
des que tu deschires, ny la blancheur de cette poitrine que  
despitee tu bats si cruellement, qui ont perdu d'un malheu-  
reux plomb ce frere bien aymé : prens t'en ailleurs. Livius  
parlant de l'armee romaine en Espagne, aprez la perte des  
deux freres, ses grands capitaines<sup>2</sup>, *flere omnes repente, et of-  
fensare capita* : c'est un usage commun. Et le philosophe Bion,  
de ce roy qui de dueil s'arrachoit les poils, feut il pas plai-  
sant? « Cestuy cy pense il que la pelade soulage le dueil<sup>3</sup>? »  
Qui n'a veu mascher et engloutir les chartes, se gorger d'une  
balle de dez, pour avoir où se venger de la perte de son ar-  
gent? Xerxes fouetta la mer, et escrivit un cartel de desfi au  
mont Athos<sup>4</sup>; et Cyrus amusa toute une armee<sup>5</sup> plusieurs  
iours à se venger de la riviere de Gyndus, pour la peur qu'il  
avoit eue en la passant; et Caligula ruina une tresbelle mai-  
son, pour le plaisir<sup>6</sup> que sa mere y avoit eu.

Le peuple disoit en ma ieunesse, qu'un roy de nos voysins<sup>7</sup>,  
ayant receu de Dieu une bastonade, iura de s'en venger, or-  
donnant que de dix ans on ne le priast ny parlast de luy, ny,

<sup>1</sup> Ainsi l'ourse, plus terrible après sa blessure, se replie sur sa plaie; furieuse, elle  
veut mordre le trait qui la déchire, et poursuit le fer qui tourne avec elle. LUCAIN,  
VI, 220.

<sup>2</sup> Publius et Cnèus Scipion. TITUS LIVI dit, XXV, 37, que « chacun se mit aussitôt  
à pleurer et à se frapper la tête. » J. V. L.

<sup>3</sup> CICÉRON, *Tuscul.*, III, 36. C.

<sup>4</sup> HÉRODOTE, VII, 24, 35; PLUTARQUE, *de la Colère*, page 435. J. V. L.

<sup>5</sup> HÉRODOTE, I, 189; SÉNÉQUE, *de Ira*, III, 21. J. V. L.

<sup>6</sup> Ou peut-être le déplaisir, car elle y avoit été renfermée. SÉNÉQUE, *de Ira*,  
III, 22. C.

<sup>7</sup> Je crois qu'il s'agit ici d'Alphonse XI, roi de Castille, mort en 1330. Voy. la *Géo-  
métrie pratique* de Charles de Bovelles, édit. de 1547. fol. 62. A. D.

autant qu'il estoit en son auctorité , qu'on ne creust en luy. Par où on vouloit peindre non tant la sottise que la gloire naturelle à la nation, dequoy estoit le conte; ce sont vices toujours conioincts : mais telles actions tiennent, à la verité, un peu plus encores d'oultrecuidance que de bestise. Augustus Cesar , ayant esté battu par la tempeste sur mer , se print à desfier le dieu Neptuneus , et en la pompe des ieux circenses fait oster son image du reng où elle estoit parmi les aultres dieux , pour se venger de lui <sup>1</sup> : en quoy il est encores moins excusable que les precedents , et moins qu'il ne feut depuis , lors qu'ayant perdu une bataille sous Quintilius Varus , en Allemagne , il alloit de cholere et de desespoir chocquant sa teste contre la muraille , en s'escriant : « Varus , rends moy mes soldats <sup>2</sup> : » car ceulx là surpassent toute folie , d'autant que l'impiété y est ioincte , qui s'en adressent à Dieu mesme ou à la fortune , comme si elle avoit des oreilles subiectes à nostre batterie; à l'exemple des Thraces , qui , quand il tonne ou esclaire , se mettent à tirer contre le ciel d'une vengeance titaniene , pour renger Dieu à raison , à coups de fleches <sup>3</sup>. Or , comme dict cet ancien poëte chez Plutarque <sup>4</sup>.

Point ne se fault courroucer aux affaires ;  
Il ne leur chault de toutes nos choleres.

Mais nous ne dirons iamais assez d'iniures au desreglement de notre esprit.

## CHAPITRE V.

SI LE CHEF D'UNE PLACE ASSIEGEE DOIT SORTIR  
POUR PARLEMENTER.

Lucius Marcius <sup>5</sup>, legat des Romains en la guerre contre Perseus , roy de Macedoine , voulant gagner le temps qu'il luy

<sup>1</sup> SUTONE, *Auguste*, c. 46. C.

<sup>2</sup> ID., *ibid.*, c. 23. C.

<sup>3</sup> HERODOTE, IV, 94. J. V. L.

<sup>4</sup> Dans son traité du Contentement ou Repos de l'esprit , c. 4 de la traduction d'Ammyot. C.

<sup>5</sup> TITE LIVE nomme ce lieutenant des Romains *Quintus Marcus*, XLII, 37. II

faillit encores à mettre en poinct son armee, sema des entre-iects d'accord, desquels le roy endormy accorda trefve pour quelques iours, fournissant par ce moyen son ennemy d'opportunité et loisir pour s'armer; d'où le roy encourut sa derreniere ruyne. Si est ce que les vieux du senat, memoratifs des mœurs de leurs peres, accuserent cette pratique, comme ennemie de leur style ancien, qui feut, disoient ils, combattre de vertu, non de finesse, ni par surprises et rencontres de nuict, ny par fuittes appostees et recharges inopinees; n'entreprenants guerre qu'aprez l'avoir denoncee, et souvent aprez avoir assigné l'heure et le lieu de la bataille. De cette conscience ils renvoyerent à Pyrrhus son traistre medecin, et aux Phaliques leur desloyal maistre d'eschole. C'estoient les formes vrayement romaines, non de la grecque subtilité et astuce punique, où le vaincre par force est moins glorieux que par fraude. Le tromper peult servir pour le coup: mais celuy seul se tient pour surmonté, qui sçait l'avoir esté ny par ruse ny de sort, mais par vaillance, de troupe à troupe, en une franche et iuste guerre. Il appert bien par ce langage de ces bonnes gents, qu'ils n'avoient encores receu cette belle sentence,

Dolus, an virtus, quis in hoste requirat \*?

Les Achaïens, dict Polybe<sup>3</sup>, detestoient toute voye de tromperie en leurs guerres, n'estimants victoire, sinon où les courages des ennemis sont abbattus. *Eam vir sanctus et sapiens sciet veram esse victoriam, quæ, salva fide et integra dignitate, parabitur*<sup>4</sup>, dict un aultre.

raconte, chap. 47, comment la ruse de Q. Marcus fut blâmée par quelques membres du sénat. J. V. L.

\* Ou, comme on a mis dans quelques éditions, *interjets*, c'est-à-dire *propositions ouvertures*. C.

<sup>3</sup> Qu'importe qu'on triomphe ou par force ou par ruse?

VING., ÉN., II, 380, trad. de Delille.

<sup>3</sup> L. XIII, c. 4. C.

<sup>4</sup> L'homme sage et vertueux doit savoir que la seule victoire véritable est celle que peuvent avouer la bonne foi et l'honneur. FLORUS, I, 12.

Vosne velit, an me, regnare hera, quidve ferat, fors,  
Virtute experiamur<sup>1</sup>.

Au royaume de Ternate, parmi ces nations que si à pleine bouche nous appellons barbares, la coustume porte qu'ils n'entreprennent guerre sans l'avoir premierement denoncee; y adioustants ample declaration des moyens qu'ils ont à y employer, quels, combien d'hommes, quelles munitions, quelles armes, offensives et defensives; mais aussi, cela faict, si leurs ennemis ne cedent et viennent à accord, ils se donnent loy de se servir à leur guerre, sans reproche, de tout ce qui aide à vaincre.

Les anciens Florentins estoient si esloingnez de vouloir gaigner advantage sur leurs ennemis par surprinse, qu'ils les advertissoient, un mois avant que de mettre leur exercite aux champs, par le continuel son de la cloche qu'ils nommoient *Martinella*<sup>2</sup>.

Quant à nous, moins superstitieux, qui tenons celuy avoir l'honneur de la guerre, qui en a le proufit, et qui, aprez Lysander, disons que, « où la peau du lyon ne peult suffire, il y fault coudre un loppin de celle du regnard<sup>3</sup>, » les plus ordinaires occasions de surprinse se tirent de cette pratique; et n'est heure, disons nous, où un chef doibve avoir plus l'œil au guet, que celle des parlements et traictez d'accord; et, pour cette cause, c'est une regle, en la bouche de tous les hommes de guerre de nostre temps, « qu'il ne fault iamais que le gouverneur en une place assiegee sorte luy mesme pour parler. » Du temps de nos peres cela feut reproché aux seigneurs de Montmord et de l'Assigny, deffendants Mou-

<sup>1</sup> Eprouvons par le courage, si c'est à vous ou à moi que la fortune, maitresse des événements, destine l'empire. ENNIUS *apud* CIC., *de Officiis*, I, 12.

<sup>2</sup> Du nom de saint Martin, dérivé de celui de Mars, dieu de la guerre. E. J. — Delà, peut-être, le mot de Pierre Capponi, premier secrétaire Florentin. qui, déchirant le papier où étoient écrites les conditions que leur faisoit présenter Charles VIII, s'écria : « Eh bien ! s'il en est ainsi, vous sonnerez vos trompettes, et nous sonnerons nos cloches. » Voy. *l'Histoire des Républiques Italiques*, par M. Sismondi, t. XII, p. 168. J. V. L.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Vie de Lysander*, c. 4. C.

son contre le comte de Nansau<sup>1</sup>. Mais aussi, à ce compte, celui là seroit excusable qui sortiroit en telle façon, que la seureté et l'avantage demourast de son costé; comme fait en la ville de Regge le comte Guy de Rangon (s'il en fault croire du Bellay, car Guicciardin dict que ce feut luy mesme<sup>2</sup>), lors que le seigneur de l'Escut s'en approcha pour parler; car il abandonna de si peu son fort, qu'un trouble s'estant esmeu pendant ce parlement, non seulement monsieur de l'Escut, et sa troupe qui estoit approchée avecques luy, se trouva le plus foible, de façon qu'Alexandre Trivulce y feut tué, mais luy mesme feut contrainct, pour le plus seur, de suyvre le comte, et se iecter, sur sa foi, à l'abri des coups dans la ville.

Eumenes, en la ville de Nora, pressé par Antigonus, qui l'assiegeoit, de sortir pour luy parler, alleguant que c'estoit raison qu'il veinst devers lui, attendu qu'il estoit le plus grand et le plus fort, aprez avoir faict cette noble response, « ie n'estimeray iamais homme plus grand que moy, tant que i'aurai mon espee en ma puissance, » n'y consentit, qu'Antigonus ne luy eust donné Ptolemeus son propre nepveu en ostage, comme il demandoit<sup>3</sup>.

Si est ce qu'encores en y a il qui se sont tresbien trouvez de sortir sur la parole de l'assaillant : tesmoing Henry de Vaux, chevalier champenois, lequel estant assiégué dans le chasteau de Commercy par les Anglois, Barthelemy de Bonnes<sup>4</sup>, qui commandoit au siege, ayant par dehors faict sapper la pluspart du chasteau, si qu'il ne restoit que le feu pour accabler les assiegez sous les ruynes, somma ledit Henry de sortir à parlementer pour son proufit, comme il fait luy quatriesme; et son evidente ruine luy ayant esté montree à l'œil, il s'en sentit singulierement obligé à l'ennemy; à la discretion duquel aprez qu'il se feut rendu et sa troupe, le feu estant

<sup>1</sup> Pont-à-Mousson contre le comte de Nassau. E. J.

<sup>2</sup> MARTIN DU BELLAY, liv. I, fol. 59; GUICCIARDIN, liv. XIV, p. 183, 184. C.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Vie d'Eumenes*, c. 5. G.

<sup>4</sup> FROISSART (vol. I, chap. 209), de qui Montaigne a pris tout ceci, le nomme Barthelemy de Brudes. C.

mis à la mine , les estansons de bois venus à faillir , le chateau feut emporté de fond en comble.

Je me fie ayseement à la foy d'aultruy ; mais malayseement le feroy ie, lors que ie donneroie à iuger l'avoir plustost faict par desespoir et faulte de cœur , que par franchise et fiance de sa loyauté.

## CHAPITRE VI.

## L'HEURE DES PARLEMENTS, DANGEREUSE.

Toutesfois ie veis dernièrement en mon voisinage de Musidan<sup>1</sup>, que ceulx qui en feurent deslogiez à force par nostre armee, et aultres de leur party, crioyent, comme de trahison, de ce que pendant les entremises d'accord, et le traicté se continuant encores, on les avoit surprins et mis en pieces : chose qui eust eu à l'aventure apparence en aultre siecle. Mais, comme ie viens de dire, nos façons sont entierement esloignees de ces regles; et ne se doit attendre fiance des uns aux aultres, que le dernier sceau d'obligation n'y soit passé; encores y a il lors assez à faire : et a tousiours esté conseil hazardeux, de fier à la licence d'une armee victorieuse l'observation de la foy qu'on a donnee à une ville, qui vient de se rendre par doulce et favorable composition, et d'en laisser, sur la chaulde, l'entree libre aux soldats.

L. Aemilius Regillus, preteur romain, ayant perdu son temps à essayer de prendre la ville de Phocees à force, pour la singuliere prouesse des habitants à se bien deffendre, fait pache avec eulx de les recevoir pour amis du peuple romain, et d'y entrer comme en ville confederee, leur ostant toute crainte d'action hostile : mais y ayant quand et luy introduict son armee pour s'y faire veoir en plus de pompe, il ne feut en sa puissance, quelque effort qu'il y employast, de tenir la bride à ses gents; et veit devant ses yeulx fourrager bonne partie de la ville, les droicts de l'avarice et de la vengeance suppe-

<sup>1</sup> On Musidan, petite ville du Périgord, dans le voisinage du château de Montaigne. C.

ditant<sup>1</sup> ceux de son auctorité et de la discipline militaire<sup>2</sup>.

Cleomenes disoit que quelque mal qu'on peust faire aux ennemis en guerre, cela estoit par dessus la iustice, et non subiect à icelle, tant envers les dieux qu'envers les hommes; et ayant faict trefve avec les Argiens pour sept iours, la troisieme nuit aprez il les alla charger tout endormis, et les desfeit, alleguant qu'en sa trefve il n'avoit pas esté parlé des nuicts; mais les dieux vengerent cette perfide subtilité<sup>3</sup>.

Pendant le parlement, et qu'ils musoient sur leurs seuretez, la ville de Casilinum feust saisie par surprise<sup>4</sup>; et cela pourtant au siecle et des plus iustes capitaines et de la plus parfaicte milice romaine: car il n'est pas dict qu'en temps et lieu il ne soit permis de nous prevaioir de la sottise de nos ennemis, comme nous faisons de leur lascheté. Et certes la guerre a naturellement beaucoup de privileges raisonnables, au preiudice de la raison; et icy fault la regle, *neminem id agere, ut ex alterius prædetur inscitia*<sup>5</sup>; mais ie m'estonne de l'estendue que Xenophon<sup>6</sup> leur donne, et par les propos, et par divers exploicts de son parfaict empereur; aucteur de merveilleux poids en telles choses, comme grand capitaine, et philosophe des premiers disciples de Socrates; et ne consens pas à la mesure de sa dispense en tout et par tout.

Monsieur d'Aubigny assiegeant Capoue, et aprez y avoir faict une furieuse batterie, le seigneur Fabrice Colonne, capitaine de la ville, ayant commencé à parlementer de dessus un bastion, et ses gents faisant plus molle garde, les nostres s'en emparerent et meirent tout en pieces. Et de plus

<sup>1</sup> *Suppeditar, subjuguar, dompter, fouler aux pieds.* COTGRAVE. — *Suppeditar, vaincre.* NICOT.

<sup>2</sup> TITE LIVE, XXXVII, 52. C.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*, à l'article Cléomène. Montaigne copie Amyot. C.

<sup>4</sup> TITE LIVE, XXIV, 49. C.

<sup>5</sup> Que personne ne doit chercher à faire son profit de la sottise d'autrui. CIC., *de Offic.*, III, 17.

<sup>6</sup> Dans sa *Cyropédie*. C.



fresche memoire , à Yvoy <sup>1</sup>, le seigneur Iulian Rommero , ayant fait ce pas de clerc de sortir pour parlementer avecques monsieur le connestable , trouva au retour sa place saisie. Mais à fin que nous ne nous en allions pas sans revanche , le marquis de Pesquaire assiegeant Genes , où le duc Octavian Fregose commandoit sous nostre protection , et l'accord entre eulx ayant esté poulcé si avant qu'on le tenoit pour fait ; sur le point de la conclusion , les Espaignols , s'estants coulés dedans , en userent comme en une victoire planiere <sup>2</sup>. Et depuis , à Ligny en Barrois , où le comte de Brienne commandoit , l'empereur l'ayant assiégué en personne , et Bertheville , lieutenant du dict comte , estant sorty pour parlementer , pendant le parlement la ville se trouva saisie <sup>3</sup>.

Fù il vincer sempremai laudabil cosa ,  
Vincasi o per fortuna , o per ingegno <sup>4</sup>,

disent ils : mais le philosophe Chrysippus n'eust pas esté de cet advis ; et moy aussi peu : car il disoit que ceulx qui courent à l'envy doibvent bien employer toutes leurs forces à la vistesse , mais il ne leur est pourtant aucunement loisible de mettre la main sur leur adversaire pour l'arrester , ny de lui tendre la iambe pour le faire cheoir <sup>5</sup>. Et plus genereusement encores ce grand Alexandre à Polypercon , qui luy suadoit de se servir de l'avantage que l'obscurité de la nuit luy donnoit pour assaillir Darius : « Point , dict il , ce n'est pas à moy de chercher des victoires desrobees : *malo me fortunæ pœniteat , quam victoriæ pudeat* <sup>6</sup>. »

Atque idem fugientem hand est dignatus Oroden  
Sternere , nec iacta cæcum dare cuspide vulnus :

<sup>1</sup> Yvoy ou Carignan , petite ville de l'ancien Luxembourg françois (département des Ardennes), sur la rivière de Chiers , à quatre lieues de Sedan. J. V. L.

<sup>2</sup> Mémoires de MARTIN DU BELLAY, liv. II, fol. 57, vers. C.

<sup>3</sup> Mémoires de GUILLAUME DU BELLAY, liv. IX, fol. 493. C.

<sup>4</sup> Que la victoire soit due au hasard ou à l'habileté , elle est toujours glorieuse. ARIOSTO , cant. XV, v. 4.

<sup>5</sup> CICÉRON , de Offic., III, 40. C.

<sup>6</sup> J'aime mieux avoir à me plaindre de la fortune , qu'à rougir de ma victoire. QUINTE CURCE , IV, 43.

Obvius, adversoque occurrit, seque viro vir  
Contulit, haud furto melior, sed fortibus armis <sup>1</sup>.

## CHAPITRE VII.

QUE L'INTENTION IUGE NOS ACTIONS.

La mort, dict on, nous acquitte de toutes nos obligations. I'en sçay qui l'ont prins en diverse façon. Henry septiesme, roy d'Angleterre, fait composition avec dom Philippe, fils de l'empereur Maximilian, ou, pour le confronter plus honnorablement, pere de l'empereur Charles cinquiesme, que le dict Philippe remettroit entre ses mains le duc de Suffolc de la Rose blanche, son ennemy, lequel s'en estoit fuy et retiré au Pats Bas, moyennant qu'il promettoit de n'attenter rien sur la vie dudict duc : toutesfois, venant à mourir, il commanda par son testament à son fils de le faire mourir soudain aprez qu'il seroit decédé <sup>2</sup>. Dernierement, en cette tragedie que le duc d'Albe nous fait voir à Bruxelles ez comtes de Horne et d'Aiguemond <sup>3</sup>, il y eut tout plein de choses remarquables; et, entre aultres, que le comte d'Aiguemond, sous la foy et assurance duquel le comte de Horne s'estoit venu rendre au duc d'Albe, requit avec grande instance qu'on le feist mourir le premier, à fin que sa mort l'affranchist de l'obligation qu'il avoit audict comte de Horne. Il semble que la mort n'ayt point deschargé le premier de sa foy donnee, et que le second en estoit quitte, mesme sans mourir. Nous ne pouvons estre tenus au delà de nos forces et de nos moyens; à cette cause, parce que les effects et executions ne sont aucunement en nostre puissance, et qu'il n'y a rien à bon escient en notre puissance, que la volonté; en celle là se fon-

<sup>1</sup> Le fier Mézence ne daigne pas frapper Orode dans sa fuite, ni lancer un dard que l'œil de son ennemi ne puisse voir partir; il le poursuit, l'atteint, l'attaque de front; ennemi de la ruse, il veut vaincre par la seule valeur. VIRGILE, *Énéide*, X, 782.

<sup>2</sup> *Mémoires de MARTIN DU BELLAY*, liv. I, fol. 9. C.

<sup>3</sup> Philippe II de Montmorency-Nivelles, comte de Horn, et Lamoral, comte d'Egmont, décapités le 4 juin 1568. J. V. L.

dent par nécessité, et s'établissent toutes les regles du debvoir de l'homme : par ainsi le comte d'Aiguemond tenant son ame et volonté endebtee à sa promesse, bien que la puissance de l'effectuer ne feust pas en ses mains, estoit sans doute absouls de son debvoir, quand il eust survescu le comte de Horne. Mais le roy d'Angleterre faillant à sa parole par son intention, ne se peult excuser pour avoir retardé iusques aprez sa mort l'execution de sa desloyauté; non plus que le masson de Herodote<sup>1</sup>, lequel ayant loyalement conservé durant sa vie le secret des thresors du roy d'Aegypte son maistre, mourant, le decouvrit à ses enfants.

L'ay veu plusieurs de mon temps, convaincus par leur conscience retenir de l'aultruy, se disposer à y satisfaire par leur testament et aprez leur decez. Ils ne font rien qui vaille, ny de prendre terme à chose si pressante, ny de vouloir restablir une iniure avecques si peu de leur ressentiment et interest. Ils doibvent du plus leur; et d'autant qu'ils payent plus poissamment et incommodeement, d'autant en est leur satisfaction plus iuste et meritoire : la penitence demande à charger. Ceulx là font encore pis, qui reservent la declaration de quelque haineuse volonté envers le proche, à leur derniere volonté, l'ayant cachee pendant la vie; et montrent avoir peu de soing du propre honneur, irritants l'offensé à l'encontre de leur memoire, et moins de leur conscience, n'ayants, pour le respect de la mort mesme, sceu faire mourir leur maltalent, et en estendant la vie oultre la leur. Iniques iuges, qui remettent à iuger alors qu'ils n'ont plus cognoissance de cause. Je me garderay, si ie puis, que ma mort die chose que ma vie n'ayt premierement dict, et apertement.

## CHAPITRE VIII.

### DE L'OYSIFVETÉ.

Comme nous veoyons des terres oysifves, si elles sont grasses et fertiles, foisonner en cent mille sortes d'herbes

<sup>1</sup> L'architecte du trésor de Rhampinile. HERODOTE. II, 121. J. V. L.

sauvages et inutiles, et que, pour les tenir en office, il les fault assubiectionner et employer à certaines semences pour nostre service; et comme nous veoyons que les femmes produisent bien toutes seules des amas et pieces de chair informes, mais que pour faire une generation bonne et naturelle, il les fault embesongner d'une autre semence : ainsi est il des esprits; si on ne les occupe à certain subiect qui les bride et contraigne, ils se iectent desreglez, par cy par là, dans le vague champ des imaginations,

Sicut aquæ tremulum labris ubi lumen abenis,  
Sole repperctum, aut radiantis imagine lunæ,  
Omnia pervolitat late loca; iamque sub auras  
Erigitur, summique ferit laquearia tecti<sup>1</sup>;

et n'est folie ny resverie qu'ils ne produisent en cette agitation,

Velut ægri somnia, vanæ  
Flugantur species<sup>2</sup>.

L'ame qui n'a point de but establi, elle se perd : car, comme on dict, c'est n'estre en aulcun lieu, que d'estre par tout.

Quisquis ubique habitat, Maxime, nusquam habitat<sup>3</sup>.

Dernierement que ie me retiray chez moy, deliberé, autant que ie pourroy, ne me mesler d'autre chose que de passer en repos et à part ce peu qui me reste de vie; il me sembloit ne pouvoir faire plus grande faveur à mon esprit, que de le laisser en pleine oysiveté s'entretenir soy mesme, et s'arrester et rasseoir en soy, ce que l'esperoy qu'il peust meshuy<sup>4</sup> faire plus ayseement, devenu avecques le temps plus poissant et plus meur : mais ie treuve, comme

Variam semper dant otia mentem<sup>5</sup>,

<sup>1</sup> Ainsi, lorsque dans un vase d'airain une onde agitée réfléchit l'image du soleil ou les pâles rayons de Phébé, la lumière voltige incertaine, monte, descend, et frappe les lambris de ses mobiles reflets. VIRGILE, *Énéide*, VIII, 22.

<sup>2</sup> Se forgeant des chimères, qui ressemblent aux songes d'un malade. HORACE, *Art poétique*, v. 7.

<sup>3</sup> MARTIAL, liv. VII, épig. 73. Montaigne a traduit ce vers avant de le citer. C.

<sup>4</sup> Désormais; meshuy, pour mais huy, du latin *magis hodie*. E. J.

<sup>5</sup> Dans l'oisiveté. L'esprit s'égare en mille pensées diverses. LUCAIN, IV, 704.

qu'au rebours, faisant le cheval eschappé, il se donne cent fois plus de carriere à soy mesme qu'il n'en prenoit pour autrui; et m'enfante tant de chimeres et monstres fantasques les uns sur les aultres, sans ordre et sans propos, que, pour en contempler à mon ayse l'ineptie et l'estrangeté, i'ay commencé de les mettre en roolle, esperant avecques le temps luy en faire honte à luy mesme.

## CHAPITRE IX.

## DES MENTEURS.

Il n'est hōmme à qui il siese si mal de se mesler de parler de memoire; car ie n'en recognois quasy trace en moy; et ne pense qu'il y en'ayt au monde une aultre si merveilleuse en defaillance. I'ay toutes mes aultres parties viles et communes; mais, en cette là, ie pense estre singulier et tresrare, et digne de gagner nom et reputation. Oultre l'inconvenient naturel que i'en souffre (car certes, veu sa necessité, Platon a raison de la nommer une grande et puissante deesse<sup>1</sup>), si en mon pais on veult dire qu'un homme n'a point de sens, ils disent qu'il n'a point de memoire; et quand ie me plains du default de la mienne<sup>2</sup>, ils me reprennent et mescroyent, comme si ie m'accusois d'estre insensé: ils ne veoyent pas de **choix** entre memoire et entendement. C'est bien empirer mon **marché**! Mais ils me font tort; car il se veoid par experience, **plustost** au rebours, que les memoires excellentes se ioignent volontiers aux iugements debiles. Ils me font tort aussi en cecy, qui ne sçay rien si bien faire qu'estre amy, que les mesmes pa-

<sup>1</sup> PLATON, *Critias*, pag. 1100, A, édition de Francfort, 1602. J. V. L.

<sup>2</sup> Il s'en plaint encore au chapitre 17 du second livre. Malbranche et quelques autres l'accusent d'avoir prétendu faussement qu'il n'avoit pas de mémoire. (Voyez surtout Baudius, *not. ad Iamb.*, lib. II, Leyde, 1607.) Ils en donnent pour preuve ses nombreuses citations. Mais, outre qu'elles ne sont pas toujours exactes, et qu'il lui arrive de se contredire, même en ne citant pas, ceux qui ont écrit savent, comme moi, qu'il ne faut pas beaucoup de mémoire pour citer, et citer souvent. *A faute de memoire naturelle*, dit l'oublieux Montaigne, *l'en forge de papier* (liv. III, chap. 13): voilà tout le secret. J. V. L.

roles qui accusent ma maladie representent l'ingratitude; on se prend de mon affection, à ma memoire; et d'un default naturel, on en faict un default de conscience : « Il a oublié, dict on, cette priere ou cette promesse : Il ne se souviënt point de ses amis : Il ne s'est point souvenu de dire, ou faire, ou taire cela, pour l'amour de moy. » Certes, ie puis ayseement oublier : mais de mettre à nonchaloir la charge que mon amy m'a donnee, ie ne le fois pas. Qu'on se contente de ma misere, sans en faire une espece de malice, et de la malice autant ennemie de mon humeur !

Ie me console aulcunement : Premièrement, sur ce, Que c'est un mal duquel principalement i'ay tiré la raison de corriger un mal pire, qui se feust facilement produit en moy, sçavoir est l'ambition; car cette defaillance est insupportable à qui s'empestre des negociations du monde : Que, comme disent plusieurs pareils exemples du progrez de nature, elle a volontiers fortifié d'aultres facultez en moy à mesure que cette cy s'est affoiblie; et irois facilement couchant et alanguissant mon esprit et mon iugement sur les traces d'aultruy, sans exercer leurs propres forces, si les inventions et opinions estrangieres m'estoient presentes par le benefice de la memoire : Que mon parler en est plus court; car le magasin de la memoire est volontiers plus fourny de matiere que n'est celui de l'invention. Si elle m'eust tenu bon, i'eusse assourdi tous mes amis de babil, les subjects esveillants cette telle quelle faculté que i'ay de les manier et employer, eschauffants et attirants mes discours. C'est pitié : ie l'essaye par la preuve d'aulcuns de mes privez amis; à mesure que la memoire leur fournit la chose entiere et presente, ils reculent si arriere leur narration, et la chargent de tant de vaines circonstances, que, si le conte est bon, ils en estouffent la bonté; s'il ne l'est pas, vous estes à mauldire ou l'heur de leur memoire, ou le malheur de leur iugement. Et c'est chose difficile de fermer un propos et de le couper depuis qu'on est arrouté<sup>1</sup>; et n'est rien où la force d'un cheval se cognoisse plus, qu'à faire un

<sup>1</sup> *Mis en route, en chemin, en train.* E. J.

arrest rond et net. Entre les pertinents mesmes, i'en veoy qui veulent et ne se peuvent desfaire de leur course : ce pendant qu'ils cherchent le poinct de clorre le pas, ils s'en vont balivernant et traissant comme des hommes qui defaillent de foiblesse. Surtout les vieillards sont dangereux, à qui la souvenance des choses passees demeure, et ont perdu la souvenance de leurs redictes : i'ai veu des recits bien plaisants devenir tresennuyeux en la bouche d'un seigneur, chacun de l'assistance en ayant esté abbruvé cent fois.

Secondement, qu'il me souvient moins des offenses receues, ainsi que disoit cet ancien<sup>1</sup> : il me faudroit un protocole; comme Darius, pour n'oublier l'offense qu'il avoit receue des Atheniens, faisoit qu'un page, à tous les coups qu'il se mettoit à table, luy veinst rechanter par trois fois à l'aureille : « Sire, souvienns vous des Atheniens »; » d'autre part, les lieux et les livres que je reveoy, me rient tousiours d'une fresche nouvelleté.

Ce n'est pas sans raison qu'on dict, que qui ne se sent point assez ferme de memoire, ne se doibt pas mesler d'estre menteur. Je sçay bien que les grammairiens<sup>3</sup> font difference entre dire mensonge, et mentir; et disent que dire mensonge, c'est dire chose faulse, mais qu'on a prins pour vraye; et que la definition du mot de mentir en latin, d'où nostre françois est party, porte autant comme aller contre sa conscience; et que, par conséquent, cela ne touche que ceulx qui disent contre ce qu'ils sçavent, desquels ie parle. Or ceulx icy, ou ils inventent marc et tout, ou ils deguisent et alterent un fond veritable. Lors qu'ils deguisent et changent, à les remettre souvent en ce mesme conte, il est malaysé qu'ils ne se desferrent; parce que la chose, comme elle est, s'estant logee la premiere dans la memoire, et s'y estant empreinte par la voye de la cognoissance et de la science, il est malaysé qu'elle ne se re-

<sup>1</sup> CICÉRON, *pro Ligar.*, c. 12: « Oblivisci nihil soles, nisi injurias. » J. V. L.

<sup>2</sup> HÉRODOTE, V, 105. J. V. L.

<sup>3</sup> *Nigidius*, dans AULE-GELLE, XI, 11, et dans NONIUS, V, 80. Montaigne ne fait ici que traduire ce grammairien. J. V. L.

presente à l'imagination, deslogeant la faulseté qui n'y peult avoir le pied si ferme ny si rassis, et que les circonstances du premier apprentissage, se coulants à tous coups dans l'esprit, ne facent perdre le souvenir des pieces rapportees faulses ou abastardies. En ce qu'ils inventent tout à faict, d'autant qu'il n'y a nulle impression contraire qui chocque leur faulseté, ils semblent avoir d'autant moins à craindre de se mescompter. Toutesfois encores cecy, parce que c'est un corps vain et sans prinse, eschappe volontiers à la memoire, si elle n'est bien asseuree. De quoi i'ay souvent veu l'experience, et plaisamment, aux despens de ceulx qui font profession de ne former aultrement leur parole que selon qu'il sert aux affaires qu'ils negocient, et qu'il plaist aux grands à qui ils parlent; car ces circonstances à quoy ils veulent asservir leur foy et leur conscience, estant subiectes à plusieurs changements, il fault que leur parole se diversifie quand et quand: d'où il advient que de mesme chose ils disent tantost gris, tantost iaune, à tel homme d'une sorte, à tel d'une aultre; et si par fortune ces hommes rapportent en butin leurs instructions si contraires, que devient cette belle art? oultre ce qu'imprudemment ils se desferrent eulx mesmes si souvent; car quelle memoire leur pourroit suffire à se souvenir de tant de diverses formes qu'ils ont forgees en un mesme subiect? I'ay veu plusieurs de mon temps envier la reputation de cette belle sorte de prudence; qui ne veoyent pas que si la reputation y est, l'effect n'y peult estre.

En verité le mentir est un mauldict vice: nous ne sommes hommes, et ne nous tenons les uns aux aultres, que par la parole. Si nous en cognoissons l'horreur et le poids, nous le poursuivrions à feu, plus iustement que d'aultres crimes. Je treuve qu'on s'amuse ordinairement à chastier aux enfants des erreurs innocentes, tresmal à propos, et qu'on les tormente pour des actions temerares qui n'ont ny impression ny suite. La menterie seule, et, un peu au dessoubz, l'opiniastreté, me semblent estre celles desquelles on debvroit à toute instance combattre la naissance et le progrez: elles croissent quand et eulx; et depuis qu'on a donné ce fauls train à la



langue, c'est merveillé combien il est impossible de l'en retirer : par où il advient que nous veoyons des honnestes hommes d'ailleurs, y estre subiects et asservis. L'ay un bon garçon de tailleur à qui ie n'ouy iamais dire une verité, non pas quand elle s'offre pour luy servir utilement. Si, comme la verité, le mensonge n'avoit qu'un visage, nous serions en meilleurs termes ; car nous prendrions pour certain l'opposé de ce que diroit le menteur : mais le revers de la verité a cent mille figures et un champ indefiny. Les Pythagoriens font le bien certain et finy, le mal infiny et incertain. Mille routes desvoyent du blanc <sup>1</sup> : une y va. Certes ie ne m'asseure pas que ie puisse venir à bout de moy, à garantir un danger evident et extreme par une effrontee et solenne mensonge. Un ancien Pere dict, que nous sommes mieulx en la compagnie d'un chien cogneu, qu'en celle d'un homme duquel le langage nous est incogneu. *Ut externus alieno non sit hominis vice* <sup>2</sup>. Et de combien est le langage fauls moins sociable que le silence !

Le roy François premier se vançoit d'avoir mis au rouet, par ce moyen, Francisque Taverna, ambassadeur de François Sforce, duc de Milan, homme tresfameux en science de parlerie. Cettuy-cy avoit esté despesché pour excuser son maistre vers sa maiesté, d'un faict de grande consequence, qui estoit tel : Le roy, pour maintenir tousiours quelques intelligences en Italie, d'où il avoit esté dernièrement chassé, mesme au duché de Milan, avoit advisé d'y tenir prez du duc un gentilhomme de sa part, ambassadeur par effect, mais par apparence homme privé, qui feist la mine d'y estre pour ses affaires particulieres ; d'autant que le duc, qui dependoit beaucoup plus de l'empereur (lors principalement qu'il estoit en traicté de mariage avec sa niepce, fille du roy de Danemarc, qui est à present douairiere de Lorraine), ne pouvoit descouvrir avoir aucune pratique et conference avecques nous, sans son

<sup>1</sup> *Detournent du but.* E. J.

<sup>2</sup> De sorte que deux hommes de différentes nations ne sont point hommes l'un à l'égard de l'autre. *PLINE, Nat. Hist.*, VII, 4.

grand interest. A cette commission se trouva propre un gentilhomme milannois, escuyer d'escurie chez le roy, nommé Merveille. Cettuy cy, despesché avecques lettres secrettes de creance et instructions d'ambassadeur, et avecques d'aultres lettres de recommandation envers le duc en faveur de ses affaires particulieres, pour le masque et la montre, feut si long temps auprez du duc, qu'il en veint quelque ressentiment à l'empereur; qui donna cause à ce qui s'ensuivit aprez, comme nous pensons : ce feut que, sous couleur de quelque meurtre, voilà le duc qui luy faict trencher la teste de belle nuit, et son procez faict en deux iours. Messire Francisque estant venu, prest d'une longue deduction contrefaite de cette histoire (car le roy s'en estoit adressé, pour demander raison, à tous les princes de chrestienté et au duc mesme), feut ouy aux affaires du matin; et ayant estably pour le fondement de sa cause, et dressé à cette fin plusieurs belles apparences du faict : que son maistre n'avoit iamais prins nostre homme que pour gentilhomme privé et sien subiect, qui estoit venu faire ses affaires à Milan, et qui n'avoit iamais vescu là sous aultre visage : desadvouant mesme avoir sceu qu'il feust en estat de la maison du roy, ny cogneu de luy, tant s'en fault qu'il le prinst pour ambassadeur : le roy, à son tour, le pressant de diverses obiections et demandes, et le chargeant de toutes parts, l'accula enfin sur le point de l'execution faicte de nuit et comme à la desrobee; à quoy le pauvre homme embarrassé respondit, pour faire l'honneste, que, pour le respect de sa maiesté, le duc eust été bien marry que telle execution se feust faicte de iour. Chacun peult penser comme il feut relevé, s'estant si lourdement couppé, à l'endroit d'un tel nez que celui du roy François<sup>1</sup>.

Le pape Iule second ayant envoyé un ambassadeur vers le roy d'Angleterre, pour l'animer contre le roy François, l'ambassadeur ayant esté ouy sur sa charge, et le roy d'Angleterre s'estant arrêté en sa response aux difficultez qu'il trouvoit à dresser les preparatifs qu'il faudroit pour combattre un roy

<sup>1</sup> Mémoires de MARTIN DU BELLAY, liv. IV, fol. 156 et suiv. Ce fait est de l'an 1554. C.

si puissant, et en alleguant quelques raisons ; l'ambassadeur repliqua mal à propos qu'il les avoit aussi considerees de sa part, et les avoit bien dictes au pape. De cette parole, si esloingnee de sa proposition, qui estoit de le poulser incontinent à la guerre, le roy d'Angleterre print le premier argument de ce qu'il trouva depuis par effect, que cet ambassadeur, de son intention particuliere, pendoit du costé de France ; et, en ayant adverty son maistre, ses biens feurent confisquez, et ne teint à gueres qu'il n'en perdist la vie<sup>1</sup>.

## CHAPITRE X.

DU PARLER PROMPT, OU TARDIF.

On ne furent à tous toutes graces donnees<sup>2</sup> :

aussi veoyons nous qu'au don d'eloquence, les uns ont la facilité et la promptitude, et, ce qu'on dict, le boutehors si aisé, qu'à chasque bout de champ ils sont prests ; les aultres, plus tardifs, ne parlent iamais rien qu'elaboré et premedité.

Comme on donne des regles aux dames de prendre les jeux et les exercices du corps, selon l'avantage de ce qu'elles ont le plus beau ; si i'avois à conseiller de mesme en ces deux divers avantages de l'eloquence, de laquelle il semble en nostre siecle que les prescheurs et les advocats facent principale profession, le tardif seroit mieulx prescheur, ce me semble, et l'aultre, mieulx advocat : parce que la charge de cettuy là luy donne autant qu'il luy plaist de loisir pour se preparer ; et puis sa carriere se passe d'un fil et d'une suite sans interruption : là où les commoditez de l'avocat le pressent à toute heure de se mettre en lice ; et les responses improuveues de sa partie adverse le reiectent de son bransle, où il luy fault

<sup>1</sup> ERASMI Op. tom. IV, col. 664, C, éd. de Leyde, 1703, in-fol. C.

<sup>2</sup> Ce vers, qui est du célèbre ami de Montaigne, Estienne de la Boëlle, ne se trouve point dans les vingt-neuf sonnets de ce jeune poëte, cités au chapitre vingt-huitième de ce premier livre des *Essais*. Il fait partie des *Vers françois* publiés par Montaigne en 1572, et il y termine le quatorzième sonnet, fol. 46 verso. J. V. L.

sur le champ prendre nouveau party. Si est ce qu'à l'entre-veue du pape Clement et du roy François à Marseille, il adveint, tout au rebours, que monsieur Poyet, homme toute sa vie nourry au barreau, en grande reputation, ayant charge de faire la harangue au pape, et l'ayant de longue main pour-pensee, voire, à ce qu'on dict, apportée de Paris toute preste; le iour mesme qu'elle debvoit estre prononcee, le pape, se craignant qu'on luy teinst propos qui peust offenser les ambassadeurs des aultres princes qui estoient autour de luy, manda au roy l'argument qui luy sembloit estre le plus propre au temps et au lieu, mais, de fortune, tout aultre que celui sur lequel monsieur Poyet s'estoit travaillé; de façon que sa harangue demouroit inutile, et luy en falloit promptement refaire une aultre: mais s'en sentant incapable, il fallut que monsieur le cardinal du Bellay en prinst la charge<sup>1</sup>. La part de l'avocat est plus difficile que celle du prescheur; et nous trouvons pourtant, ce m'est advis, plus de passables advocats que prescheurs, au moins en France. Il semble que ce soit plus le propre de l'esprit d'avoir son operation prompte et soubdaine; et plus le propre du iugement de l'avoir lente et posee. Mais qui demeure du tout muet, s'il n'a loisir de se preparer, et celui aussi à qui le loisir ne donne avantage de mieulx dire, sont en pareil degré d'estrangeté.

On recite de Severus Cassius, qu'il disoit mieulx sans y avoir pensé; qu'il debvoit plus à la fortune qu'à sa diligence; qu'il luy venoit à prouffit d'estre troublé en parlant; et que ses adversaires craignoient de le picquer, de peur que la cholere ne luy feist redoubler son eloquence<sup>2</sup>. Je cognoy par experience cette condition de nature, qui ne peult soutenir une vehemente premeditation et laborieuse: si elle ne va gayement et librement, elle ne va rien qui vaille. Nous disons d'aulcuns ouvrages, qu'ils puent à l'huyle et à la lampe, pour certaine aspreté et rudesse que le travail imprime en ceulx où il a grande part. Mais oultre cela, la sollicitude de bien faire,

<sup>1</sup> *Mémoires de MARTIN DU BELLAY*, liv. IV, fol. 163 et suiv. C.

<sup>2</sup> *Sénèque le rhéteur, Controvers.*, liv. III, p. 274, éd. de Genève, 1626. C.

et cette contention de l'ame trop bandee et trop tendue à son entreprinse, la rompt et l'empesche ; ainsi qu'il advient à l'eau qui, par force de se presser, de sa violence et abondance ne peult trouver issue en un goulet ouvert. En cette condition de nature dequoy ie parle, il y a quand et quand aussi cela, qu'elle demande à estre non pas esbranlee et picquee par ces passions fortes, comme la cholere de Cassius (car ce mouvement seroit trop aspre), elle veult estre non pas secouee, mais sollicitée ; elle veult estre eschauffée et resveillée par les occasions estrangeres, presentes, et fortuites : si elle va toute seule, elle ne faict que traisner et languir ; l'agitation est sa vie et sa grace. Je ne me tiens pas bien en ma possession et disposition : le hazard y a plus de droict que moy ; l'occasion, la compaignie, le ~~bransle~~ mesme de ma voix, tire plus de mon esprit, que ie n'y treuve lorsque ie le sonde et employe à part moy. Ainsi les paroles en valent mieulx que les escripts, s'il y peult avoir chois où il n'y a point de prix. Cecy m'advient aussi, que ie ne me treuve pas où ie me cherche ; et me treuve plus par rencontre, que par inquisition de mon iugement. J'auray eslançé quelque subtilité en escrivant (i'entens bien, mornee<sup>a</sup> pour un aultre, affilee pour moy : laissons toutes ces honnestetez ; cela se dict par chascun selon sa force) : ie l'ay si bien perdue, que ie ne sçay ce que i'ay voulu dire ; et l'a l'estranger descouverte par fois avant moy. Si ie portoy le rasoir par tout où cela m'advient, ie me desferoy tout. Le rencontre m'en offrira le iour quelque aultre fois, plus apparent que celui du midy, et me fera estonner de ma hesitation.

## CHAPITRE XI.

## DES PROGNOSTICATIONS.

Quant aux oracles, il est certain que bonne piece<sup>a</sup> avant la venue de Jesus-Christ, ils avoyent commencé à perdre leur

<sup>a</sup> C'est-à-dire, *émoussée, sans pointe*. E. J.

<sup>a</sup> *Long-temps*, ou, comme on a mis dans quelques éditions, *dès long-temps*. C'est

credit ; car nous veoyons que Cicero se met en peine de treuver la cause de leur defaillance ; et ces mots sont à luy : *Car isto modo iam oracula Delphis non eduntur, non modo nostra ætate, sed iamdiu ; ut nihil possit esse contemptius*<sup>1</sup> ? Mais quant aux aultres prognosticques qui se tiroient de l'anatomie des bestes aux sacrifices, ausquels Platon attribue en partie la constitution naturelle des membres internes d'icelles, du trepignement des poulets, du vol des oyseaux (*Aves quasdam... rerum augurandarum causa natas esse putamus*<sup>2</sup>), des fouldres, du tournoyement des rivières (*Multa cernunt aruspices, multa augures provident, multa oraculis declarantur, multa vaticinationibus, multa somniis, multa portentis*<sup>3</sup>), et aultres sur lesquels l'antiquité appuyoit la pluspart des entreprises tant publiques que privees, nostre religion les a abolies. Et encores qu'il reste entre nous quelques moyens de divination ez astres, ez esprits, ez figures du corps, ez songes, et ailleurs ; notable exemple de la forcenee curiosité de nostre nature, s'amusant à preoccuper les choses futures, comme si elle n'avoit pas assez à faire à digerer les presentes,

Cur hanc tibi, rector Olympi,  
Sollicitis visum mortalibus addere curam ;  
Noscant venturas ut dira per omina clades ?  
.....  
Sit subitum, quodcumque paras ; sit cæca futuri  
Mens hominum fati ; liceat sperare timenti :

*Ne utile quidem est scire, quid futurum sit ; miserum est enim,*

un italianisme, un *buon pezzo*. Montaigne dit ailleurs *pieça*, qu'on trouve encore dans Chaulieu. J. V. L.

<sup>1</sup> D'où vient que de nos jours, et même depuis long-temps, on ne rend plus de tels oracles ? d'où vient que le trépied de Delphes est si méprisé ? Cic. . *de Divinat.* , II, 57.

<sup>2</sup> Nous croyons qu'il est des oiseaux qui naissent exprès pour servir à l'art des augures. Cic. . *de Nat. deor.* , II, 64.

<sup>3</sup> Les aruspices voient quantité de choses ; les augures en prévoient aussi un grand nombre ; plusieurs événements sont annoncés par les oracles, et plusieurs par les devins, par les songes, par les prodiges. Id. , *ibid.* , c. 65.

<sup>4</sup> Pourquoi, souverain maître des dieux, avoir ajouté aux malheurs des humains cette triste inquiétude ? pourquoi leur faire connoître, par d'affreux présages, leurs désastres à venir ?... Fais que nos maux arrivent soudain, que l'avenir soit inconnu à l'homme, et qu'il puisse du moins espérer en tremblant ! LUCAIN, II, 4, 44.

*nihil proficientem angî* : si est ce qu'elle est de beaucoup moindre auctorité. Voilà pourquoy l'exemple de François, marquis de Sallusses, m'a semblé remarquable : car lieutenant du roy François en son armée delà les monts, infiniment favorisé de nostre court, et obligé au roy du marquisat mesme qui avoit esté confisqué de son frere; au reste ne se presentant occasion de le faire<sup>1</sup>, son affection mesme y contredisant, se laissa si fort espouvanter, comme il a esté adveré, aux belles prognostications qu'on faisoit lors courir de tous costez à l'avantage de l'empereur Charles cinquiesme, et à nostre desavantage (mesme en Italie, où ces propheties avoyent trouvé tant de place, qu'à Rome il feut baillé grande somme d'argent au change, pour cette opinion de nostre ruyné), qu'aprez s'estre souvent condolu à ses privez des maulx qu'il veoyoit inevitablement preparez à la couronne de France et aux amis qu'il y avoit, se revolta et changea de party; à son grand dommage pourtant, quelque constellation qu'il y eust. Mais il s'y conduisit en homme combattu de diverses passions : car ayant et villes et forces en sa main, l'armée ennemie sous Antoine de Leve à trois pas de luy, et nous sans souspeçons de son faict, il estoit en luy de faire pis qu'il ne feit; car pour sa trahison nous ne perdismes ny homme ny ville que Fossan<sup>2</sup>, encores aprez l'avoir longtemps contestee<sup>4</sup>.

Prudens futuri temporis exitum

Caliginosa nocte premit Deus;

Ridetque, si mortalis ultra

Fas trepidat.

. . . . . Ille potens sui,

Lætusque deget, cui licet in diem

Dixisse, vixi; cras vel atra

<sup>1</sup> On ne gagne rien à savoir ce qui doit nécessairement arriver; car c'est une misère de se tourmenter en vain. Cic., *de Nat. deor.*, III, 6.

<sup>2</sup> C'est-à-dire *de changer de parti*, comme Montaigne le dit plus bas. Quelques éditeurs, choqués de cette longue suspension de sens, ont substitué, *de tourner sa robe*, ce qui signifie *tourner casaque*. C.

<sup>3</sup> *Fossano*, en Piémont, près de Coni. E. J.

<sup>4</sup> Ce fait historique, de l'an 1536, est extrait des *Mémoires* de GUILLAUME DU BEL-LAY, liv. VI, fol. 276 et suiv.; liv. VIII, fol. 354 et suiv. C.

Wube polum pater occupato ,

Vel sole puro <sup>1</sup>.

Lætus in præsens animus , quod ultra est

Oderit curare <sup>2</sup>

Et ceulx qui croyent ce mot , au contraire<sup>3</sup>, le croyent à tort : *Ista sic reciprocantur, ut et, si divinatio sit, dii sint; et, si dii sint, sit divinatio* <sup>4</sup>. Beaucoup plus sagement Pacuvius,

Nam iætis, qui linguam avium intelligunt,

Plusque ex alieno iecore sapiunt, quam ex suo,

Magis audiendum, quam auscultandum censeo <sup>5</sup>.

Ce tant celebre art de deviner des Toscans nasquit ainsin : Un laboureur, perceant de son coultre profondement la terre, en veit soudre Tages, demi dieu, d'un visage enfantin, mais de senile prudence; chascun y accourut, et feurent ses paroles et sa science recueillie et conservee à plusieurs siecles, contenant les principes et moyens de cet art<sup>6</sup> : naissance conforme à son progres. L'aimeroiy bien mieulx reigler mes affaires par le sort des dez que par ces songes. Et de vray, en toutes republiques on a tousiours laissé bonne part d'auctorité au sort. Platon, en la police qu'il forge à discretion, lui attribue la decision de plusieurs effects d'importance, et veult, entre aultres choses, que les mariages se facent par sort entre les bons : et donne si grand poids à cette election fortuite, que les enfants qui en naissent, il ordonne qu'ils soyent nour-

<sup>1</sup> C'est par prudence que les dieux couvrent d'une nuit épaisse les événements de l'avenir; ils se rient d'un mortel qui porte ses inquiétudes plus loin qu'il ne doit... Celui-là est maître de lui-même, celui-là est heureux qui peut dire chaque jour : *J'ai vécu*; que demain Jupiter obscurcisse l'air de tristes nuages, ou nous donne un jour serein. HORACE, *Odes*, III, 29 et suiv.

<sup>2</sup> Un esprit satisfait du présent se gardera bien de s'inquiéter de l'avenir. Id., *ibid.*, II, 46, 25.

<sup>3</sup> C'est-à-dire, *Et au contraire* ceux qui croient ce mot (qui va suivre), le croient à tort.

<sup>4</sup> Voici leur argument : S'il y a une divination, il y a des dieux; et s'il y a des dieux, il y a une divination. CIC., *de Divin.*, I, 6.

<sup>5</sup> Quant à ceux qui entendent le langage des oiseaux, et qui consultent le foie d'un animal plutôt que leur propre raison, je pense qu'il vaut mieux les écouter que les croire. PACUVIUS *apud* CIC., *de Divin.*, I, 57.

<sup>6</sup> CIC., *ibid.*, II, 25. C.



ris au païs; ceulx qui naissent des mauvais, en soyent mis hors : toutesfois si quelqu'un de ces bannis venoit, par cas d'aventure, à montrer en croissant quelque bonne esperance de soy, qu'on le puisse rappeler; et exiler aussi celuy d'entre les retenus qui montrera peu d'esperance de son adolescence<sup>1</sup>.

I'en veoy qui estudient et glosent leurs almanacs, et nous en alleguent l'auctorité aux choses qui se passent. A tant dire, il fault qu'ils dient et la verité et le mensonge : *quis est enim, qui totum diem iaculans non aliquando collineet*?<sup>2</sup> Je ne les estime de rien mieulx, pour les veoir tumber en quelque rencontre. Ce seroit plus de certitude, s'il y avoit regle et verité à mentir tousiours : ioinct que personne ne tient registre de leurs mescomptes, d'autant qu'ils sont ordinaires et infinis; et faict on valoir leurs divinations de ce qu'elles sont rares, incroyables, et prodigieuses. Ainsi respondit Diagoras, qui feut surnommé l'athee, estant en la Samothrace, à celuy qui, en luy montrant au temple force vœux et tableaux de ceulx qui avoient eschappé le naufrage, lui dict : « Eh bien ! vous qui pensez que les dieux mettent à nonchaloir les choses humaines, que dictes vous de tant d'hommes sauvez par leur grace ? » — « Il se faict ainsi, respondit il; ceulx là ne sont pas peincts qui sont demourez noyez, en bien plus grand nombre<sup>3</sup>. »

Cicero dict que le seul Xenophanes colophonien, entre tous les philosophes qui ont advoué les dieux, a essayé de desraciner toute sorte de divination<sup>4</sup>. D'autant est il moins de merveille si nous avons veu, par fois à leur dommage, aulcunes de nos ames principesques s'arrester à ces vanitez. Je voudrois bien avoir recogneu de mes yeulx ces deux merveilles, du livre de Ioachim, abbé calabrois, qui predisoit tous les papes futurs, leurs noms et formes; et celuy de Leon l'empereur, qui predisoit les empereurs et patriarches de Grece.

<sup>1</sup> PLATON, *République*, V, 8, etc., édition de M. Ast, 1814. J. V. L.

<sup>2</sup> Si l'on tire tout le jour, il faut bien que l'on touche quelquefois au but. Cic., *de Divin.*, II, 59.

<sup>3</sup> CIC., *de Nat. deor.*, I, 37. C.

<sup>4</sup> Id., *de Divinat.*, I, 3. C.

Cecy ay ie recogneu de mes yeulx, qu'ez confusions publiques, les hommes, estonnez de leur fortune, se vont reiectants, comme à toute superstition, à rechercher au ciel les causes et menaces anciennes de leur malheur; et y sont si estrangement heureux de mon temps, qu'ils m'ont persuadé qu'ainsi que c'est un amusement d'esprits aigus et oysifs, ceulx qui sont duicts à cette subtilité de les replier et desnouer, seroyent en tous escripts capables de trouver tout ce qu'ils y demandent : mais sur tout leur preste beau ieu le parler obscur, ambigu et fantastique du iargon prophetique, auquel leurs auteurs ne donnent aucun sens clair, à fin que la posterité y en puisse appliquer de tels qu'il luy plaira.

Le daimon de Socrates estoit à l'aventure certaine impulsion de volonté, qui se presentoit à luy sans le conseil de son discours : en une ame bien espuree, comme la sienne, et preparee par continu exercice de sagesse et de vertu, il est vraysemblable que ces inclinations, quoyque temeraires et indigestes, estoient tousiours importantes et dignes d'estre suivies. Chacun sent en soy quelque image de telles agitations d'une opinion prompte, vehemente, et fortuite : c'est à moy de leur donner quelque auctorité, qui en donne si peu à nostre prudence; et en ay eu de pareillement foibles en raison, et violentes en persuasion, ou en dissuasion, qui estoient plus ordinaires à Socrates, auxquelles ie me suis laissé emporter si utilement et heureusement, qu'elles pourroient estre iugees tenir quelque chose d'inspiration divine.

## CHAPITRE XII.

### DE LA CONSTANCE.

La loy de la resolution et de la constance ne porte pas que nous ne nous debvions couvrir, autant qu'il est en nostre puissance, des maulx et inconveniens qui nous menacent,

<sup>1</sup> De sa raison.

<sup>2</sup> PLATON, *Théagès*. J. V. L.

ny par consequent d'avoir peur qu'ils nous surprennent : au rebours, tous moyens honnestes de se garantir des maux , sont non seulement permis, mais louables; et le ieu de la constance se ioue principalement à porter de pied ferme les inconveniens où il n'y a point de remede. De maniere qu'il n'y a souplesse de corps ny mouvement aux armes de main, que nous trouvions mauvais, s'il sert à nous garantir du coup qu'on nous rue.

Plusieurs nations tresbelliqueuses se servoyent, en leurs faicts d'armes, de la fuyte pour avantage principal, et mon-troyent le dos à l'ennemy plus dangereusement que leur vi-sage : les Turcs en retiennent quelque chose; et Socrates, en Platon, se mocque de Laches qui avoit definy la fortitude, « Se tenir ferme en son reng contre les ennemis. » Quoy, fait il, seroit ce doncques lascheté de les battre en leur faisant place? et luy allegue Homere, qui loue en Aeneas la science de fuir. Et, parce que Laches, se r'advisant, advoue cet usage aux Scythes et enfin generalement à tous gents de cheval, il luy allegue encores l'exemple des gents de pied lacedemoniens, nation sur toutes duiete à combattre de pied ferme, qui, en la journee de Platees, ne pouvant ouvrir la phalange persienne, s'adviserent de s'escarter et sier<sup>1</sup> arriere; pour, par l'opinion de leur fuyte, faire rompre et dissouldre cette masse, en les poursuivant; par où ils se donnerent la victoire<sup>2</sup>.

Touchant les Scythes, on dict d'eux, quand Darius alla pour les subjuguer, qu'il manda à leur roy force reproches, pour le veoir tousiours reculant devant luy, et gauchissant la mes-lee. A quoy Indathyrse<sup>3</sup>, car ainsi se nommoit il, fait res-ponse, « Que ce n'estoit pour avoir peur de luy ny d'homme vivant; mais que c'estoit la façon de marcher de sa nation, n'ayant ny terre cultivee, ny ville, ny maison à deffendre, et à craindre que l'ennemy en peust faire proufit : mais s'il avoit si grand'faim d'y mordre, qu'il approchast pour veoir le lieu

<sup>1</sup> Sier, pour se placer, du latin *sedere*. E. J.

<sup>2</sup> PLATON, *Lachés*, page 488, édit. de Francfort, 1602. J. V. L.

<sup>3</sup> Ou *Idanthyrse*. HÉRODOTE, IV, 127. J. V. L.

de leurs anciennes sepultures, et que là il trouveroit à qui parler tout son saoul. »

Toutesfois aux canonados, depuis qu'on leur est planté en butte, comme les occasions de la guerre portent souvent, il est messeant de s'esbranler pour la menace du coup; d'autant que, par sa violence et vistesse, nous le tenons inevitable; et en y a maint un qui pour avoir ou haulsé la main, ou baissé la teste, en a, pour le moins, appresté à rire à ses compaignons. Si est ce qu'au voyage que l'empereur Charles cinquiesme fait contre nous en Provence, le marquis de Guast estant allé recognoistre la ville d'Arles, et s'estant iecté hors du couvert d'un moulin à vent, à la faveur duquel il s'estoit approché, feut apperçu par les seigneurs de Bonneval et seneschal d'Aginois, qui se pourmenoyent sus le theatre aux arenes: lesquels l'ayant montré au sieur de Villiers, commissaire de l'artillerie, il braqua si à propos une couleuvrine, que sans ce que ledict marquis, veoyant mettre le feu, se lancea à quartier, il feut tenu qu'il en avoit dans le corps<sup>1</sup>. Et de mesme quelques annees auparavant, Laurent de Medicis, duc d'Urbin, pere de la royne mere du roy<sup>2</sup>, assiegeant Mondolphe, place d'Italie, aux terres qu'on nomme du Vicariat, veoyant mettre le feu à une piece qui le regardoit, bien luy servit de faire la cane; car aultrement le coup, qui ne lui raza que le dessus de la teste, lui donnoit sans doubte dans l'estomach. Pour en dire le vray, ie ne croy pas que ces mouvements se feissent avecques discours; car quel iugement pouvez vous faire de la mire haulte<sup>3</sup> ou basse en chose si soudaine? et est bien plus aisé à croire que la fortune favorisa leur frayeur; et que ce seroit moyen une aultre fois aussi bien pour se iecter dans le coup, que pour l'eviter. Ie ne me puis deffendre, si le bruit esclatant d'une harquebusade vient à me frapper les oreilles à l'improuveu, en lieu où ie ne le deusse pas attendre, que ie n'en tressaille: ce que i'ay veu encores advenir à d'autres qui valent mieulx que moy.

<sup>1</sup> *Mémoires de GUILLAUME DU BELLAY*, liv. VII, fol. 542, vers. C.

<sup>2</sup> Catherine de Médicis, mère de François II, de Charles IX, et de Henri III, alors régnant. J. V. L.

N'y n'entendent les Stotciens que l'ame de leur sage puisse resister aux premieres visions et fantasies qui luy surviennent ; ains, comme à une subiection naturelle, consentent qu'il cede au grand bruit du ciel ou d'une ruyne, pour exemple, iusques à la pasleur et contraction, ainsin aux aultres passions, pourveu que son opinion demeure saulve et entiere, et que l'assiette de son discours n'en souffre atteinte ny alteration quelconque, et qu'il ne preste nul consentement à son effroy et souffrance. De celuy qui n'est pas sage, il en va de mesme en la premiere partie ; mais tout aultrement en la seconde : car l'impression des passions ne demeure pas en luy superficielle, ains va penetrant iusques au siege de sa raison, l'infectant et la corrompant ; il iuge selon icelles, et s'y conforme<sup>1</sup>. Veoyez bien disertement et plainement l'estat du sage stoique :

Mens immota<sup>2</sup> manet ; lacrymæ volvuntur inanes<sup>3</sup>.

Le sage peripateticien ne s'exempte pas des perturbations, mais il les modere.

### CHAPITRE XIII.

#### CERIMONIE DE L'ENTREVEUE DES ROYS.

Il n'est subiect si vain qui ne merite un reng en cette rapsodie. A nos regles communes, ce seroit une notable discourtoisie, et à l'endroit d'un pareil, et plus à l'endroit d'un grand, de faillir à vous trouver chez vous quand il vous auroit adverty d'y debvoir venir : voire, adioustoit la royne de Navarre Marguerite à ce propos, que c'estoit incivilité à un gentilhomme de partir de sa maison, comme il se faict le plus souvent, pour aller au devant de celuy qui le vient trouver, pour grand qu'il soit ; et qu'il est plus respectueux et civil de

<sup>1</sup> Toutes ces pensées sont presque traduites d'AULU-GELLE (XIX, 1), qui les avoit traduites lui-même du cinquième livre, aujourd'hui perdu, des *Mémoires* d'Arrien sur *Épictète*. J. V. L.

<sup>2</sup> Il pleure, mais son cœur demeure inébranlable.

Ving., *Énéid.*, IV, 449, trad. de Delille.

l'attendre pour le recevoir, ne feust que de peur de faillir sa route; et qu'il suffist de l'accompagner à son parlement. Pour moy i'oublie souvent l'un et l'autre de ces vains offices; comme ie retransche en ma maison autant que ie puis de la cerimonie. Quelqu'un s'en offense, qu'y feroiy ie? Il vault mieulx que ie l'offense pour une fois, que moy tous les iours; ce seroit une subiection continuelle. A quoy faire fuit on la servitude des courts, si on l'entraîne iusques en sa taniere? C'est aussi une regle commune en toutes assemblees, qu'il touche aux moindres de se trouver les premiers à l'assignation, d'autant qu'il est mieulx deu aux plus apparents de se faire attendre.

Toutesfois, à l'entreveue qui se dressa du pape Clément<sup>1</sup> et du roy François à Marseille, le roy, y ayant ordonné les aprests necessaires, s'esloingna de la ville, et donna loisir au pape de deux ou trois iours pour son entree et refreschissement, avant qu'il le veinst trouver. Et de même, à l'entree aussi du pape<sup>2</sup> et de l'empereur à Bouloigne, l'empereur donna moyen au pape d'y estre le premier, et y survint aprez luy. C'est, disent ils, une cerimonie ordinaire aux abouchements de tels princes, que le plus grand soit avant les aultres au lieu assigné, voire avant celuy chez qui se faict l'assemblee; et le prennent de ce biais, que c'est à fin que cette apparence tesmoigne que c'est le plus grand que les moindres vont trouver, et le recherchent, non pas luy eulx.

Non seulement chasque pais, mais chasque cité, et chasque vacation<sup>3</sup>, a sa civilité particuliere. I'y ay esté assez soigneusement dressé en mon enfance, et ay vescu en assez bonne compaignie, pour n'ignorer pas les loix de la nostre françoise, et en tiendrois eschole. I'ayme à les ensuivre, mais non pas si couardement que ma vie en demeure contraincte: elles ont quelques formes penibles, lesquelles pourveu qu'on oublie par

<sup>1</sup> Septième du nom, en 1533. C.

<sup>2</sup> Du même pape Clément VII et de Charles-Quint, sur la fin de l'année 1532. La réflexion suivante est de GUICCIARDIN, liv. XX, page 533. C.

<sup>3</sup> Chaque état, chaque profession.

discretion, non par erreur, on n'en a pas moins de grace. l'ay veu souvent des hommes incivils par trop de civilité, et importuns de courtoisie.

C'est au demourant une tresutile science que la science de l'entregent. Elle est, comme la grace et la beaulté, conciliatrice des premiers abords de la société et familiarité; et par consequent nous ouvre la porte à nous instruire par les exemples d'aultruy, et à exploicter et produire nostre exemple, s'il a quelque chose d'intruisant et communicable.

CHAPITRE XIV<sup>1</sup>.

ON EST PUNY POUR S'OPINIASTRER A UNE PLACE SANS RAISON.

La vaillance a ses limites, comme les aultres vertus; lesquels franchis, on se treuve dans le train du vice: en maniere que par chez elle on se peut rendre à la temerité, obstination et folie, qui n'en sçait bien les bornes, malaysees en verité à choisir sur leurs confins. De cette consideration est nee la coustume que nous avons aux guerres, de punir, voire de mort, ceulx qui s'opiniastront à deffendre une place qui par les regles militaires ne peult estre soustenue. Aultrement, sous l'esperance de l'impunité, il n'y auroit poullier<sup>2</sup> qui n'arrestast une armee.

Monsieur le connestable de Montmorency, au siege de Pavie, ayant esté commis pour passer le Tesin, et se loger aux faulxbourgs saint Antoine, estant empesché d'une tour au bout du pont, qui s'opiniastra iusques à se faire battre, fait pendre tout ce qui estoit dedans<sup>3</sup>; et encores depuis, accompagnant monsieur le Dauphin au voyage delà les monts, ayant prins par force le chasteau de Villane, et tout ce qui estoit dedans ayant esté mis en pieces par la furie des soldats, horsmis le

<sup>1</sup> Montaigne plaçoit ici, dans l'édition de 1588, le chapitre intitulé, *Que le bonnet des biens et des maux depend, en bonne partie, de l'opinion que nous en avons*. Il en a fait, depuis, le quarantième de ce premier livre. J. V. L.

<sup>2</sup> Poulaillet (*bicoque*).

<sup>3</sup> *Mémoires de MARTIN DU BELLAY*, liv. II, fol. 82. C.

capitaine et l'enseigne, il les fait pendre et étrangler pour cette mesme raison \* : comme fait aussi le capitaine Martin du Bellay, lors gouverneur de Turin en cette mesme contree, le capitaine de Saint Bony, le reste de ses gents ayant esté massacré à la prinse de la place †.

Mais d'autant que le iugement de la valeur et foiblesse du lieu se prend par l'estimation et contrepoids des forces qui l'assaillent (car tel s'opiniastreroit iustement contre deux couleuvrines, qui feroit l'enragé d'attendre trente canons), où se met encores en compte la grandeur du prince conquerant, sa reputation, le respect qu'on luy doit; il y a danger qu'on presse un peu la balance de ce costé là : et en advient par ces mesmes termes, que tels ont si grande opinion d'eulx et de leurs moyens, que ne leur semblant raisonnable qu'il y ait rien digne de leur faire teste, ils passent le couteau partout où ils treuvent resistance, autant que fortune leur dure; comme il se veoid par les formes de sommation et desfi que les princes d'orient, et leurs successeurs qui sont encores, ont en usage, fiere, haultaine et pleine d'un commandement barbaresque. Et au quartier par où les Portugalois escornerent les Indes, ils trouverent des estats avecques cette loy universelle et inviolable, que tout ennemy vaincu par le roy en presence, ou par son lieutenant, est hors de composition de rançon et de mercy.

Ainsi sur tout il se fault garder, qui peult, de tumber entre les mains d'un iuge ennemy, victorieux et armé.

## CHAPITRE XV.

### DE LA PUNITION DE LA COUARDEISE.

L'ouy aultrefois tenir à un prince et tresgrand capitaine, que pour lascheté de cœur un soldat ne pouvoit estre condamné à mort; luy estant à table faict recit du procez du sei-

\* *Mémoires de GUILLAUME DU BELLAY*, liv. VIII, fol. 402. C.

† *Id.*, *ibid.*, liv. IX, fol. 425.



gneur de Vervins, qui feut condamné à mort pour avoir rendu Bouloigne <sup>1</sup>. A la verité c'est raison qu'on face grande difference entre les faultes qui viennent de nostre foiblesse, et celles qui viennent de nostre malice : car en celles icy nous nous sommes bandez à nostre escient contre les regles de la raison que nature a empreintes en nous ; et en celles là, il semble que nous puissions appeller à garant cette mesme nature, pour nous avoir laissez en telle imperfection et defaillance. De maniere que prou de gents ont pensé qu'on ne se pouvoit prendre à nous que de ce que nous faisons contre nostre conscience : et sur cette regle est en partie fondee l'opinion de ceulx qui condamnent les punitions capitales aux heretiques et mescreants, et celle qui establit qu'un advocat et un iuge ne puissent estre tenus de ce que par ignorance ils ont failly en leur charge.

Mais quant à la couardise, il est certain que la plus commune façon est de la chastier par honte et ignominie : et tient on que cette regle a esté premierement mise en usage par le legislateur Charondas ; et qu'avant luy les loix de Grece punissoient de mort ceulx qui s'en estoyent fuys d'une bataille : au lieu qu'il ordonna seulement qu'ils fussent par trois iours assis emmy la place publique, vestus de robe de femme ; esperant encores s'en pouvoir servir, leur ayant faict revenir le courage par cette honte <sup>2</sup>. *Suffundere malis hominis sanguinem, quam effundere* <sup>3</sup>. Il semble aussi que les loix romaines punissoient anciennement de mort ceulx qui avoient fuy : car Ammianus Marcellinus dict que l'empereur Iulien condamna dix de ses soldats, qui avoient tourné le dos en une charge contre les Parthes, à estre degradez, et, aprez, à souffrir mort, suyvant, dict il, les loix anciennes <sup>4</sup>. Toutesfois ailleurs, pour une pareille faulte, il en condamne d'autres seu-

<sup>1</sup> Au roi d'Angleterre Henri VIII, qui l'assiégeoit en personne. Voyez les *Mémoires* de MARTIN DU BELLAY, liv. X, fol. 306 et suiv. C.

<sup>2</sup> DIODORE DE SICILE, XII, 4. C.

<sup>3</sup> Songez plutôt à faire rougir le coupable qu'à répandre son sang. TERTULLIEN, *Apologétique*, page 563, éd. de Paris, 1506.

<sup>4</sup> AMMIAN MARCELLIN, XXIV, 4 ; et plus bas, XXV, 1. C.

lement à se tenir parmy les prisonniers soubz l'enseigne du bagage. L'aspre chastiment du peuple romain contre les soldats eschapez de Cannes, et, en cette mesme guerre, contre ceulx qui accompagnerent Cn. Fulvius en sa desfaicte, ne veint pas à la mort <sup>1</sup>. Si est il à craindre que la Monte les desespere, et les rende non froids amis seulement, mais ennemis.

Du temps de nos peres <sup>2</sup>, le seigneur de Franget, iadis lieutenant de la compaignie de monsieur le mareschal de Chastillon, ayant, par M. le mareschal de Chabannes, esté mis gouverneur de Fontarabie au lieu de monsieur du Lude, et l'ayant rendue aux Espaignols, fut condamné à estre degradé de noblesse, et tant luy que sa posterité déclaré roturier, taillable, et incapable de porter armes : et feut cette rude sentence executée à Lyon. Depuis, souffrirent pareille punition tous les gentilshommes qui se trouverent dans Guyse, lors que le comte de Nassau <sup>3</sup> y entra ; et aultres encores, depuis. Toutesfois quand il y auroit une si grossiere et apparente ou ignorance ou couardise, qu'elle surpassast toutes les ordinaires, ce seroit raison de la prendre pour suffisante preuve de meschanceté et de malice, et de la chastier pour telle.

## CHAPITRE XVI.

### UN TRAICT DE QUELQUES AMBASSADEURS.

J'observe en mes voyages cette pratique, pour apprendre tousiours quelque chose par la communication d'autrui (qui est une des plus belles escholes qui puisse estre), de ramener tousiours ceulx avecques qui ie confere, aux propos des choses qu'ils sçavent le mieulx ;

Basti al nocchiero ragionar de' venti,  
Al bifolco dei tori ; e le sue piaghe  
Conti 'l guerrier, conti 'l pastor gli armenti <sup>4</sup> ;

<sup>1</sup> TITE LIVE, XXV, 7, 22 ; XXVI, 2, 3. J. V. L.

<sup>2</sup> En 1523. Le seigneur de *Franget* est nommé *Franget* dans les *Mémoires* de MARTIN DU BELLAY, liv. II, fol. 69 et suiv. C.

<sup>3</sup> Ou *Nassau*. *Mém.* de GUILLAUME DU BELLAY, année 1536, liv. VII, fol. 324. C.

<sup>4</sup> Que le pilote se contente de parler des vents, le laboureur de ses taureaux, le

car il advient le plus souvent, au contraire, que chascun choisit plustost à discourir du mestier d'un aultre que du sien, estimant que c'est autant de nouvelle reputation acquise : tesmoing le reproche qu'Archidamus fait à Periander, qu'il quittoit la gloire de bon medecin, pour acquerir celle de mauvais poëte<sup>1</sup>. Veoyez combien Cesar se desploye largement à nous faire entendre ses inventions à bastir ponts et engins<sup>2</sup>; et combien, au prix, il va se serrant où il parle des offices de sa profession, de sa vaillance, et conduite de sa milice : ses exploits le verifient assez capitaine excellent; il se veult faire cognoistre excellent ingenieur<sup>3</sup> : qualité aulcunement estrangiere. Le vieil Dionysius estoit tresgrand chef de guerre, comme il convenoit à sa fortune : mais il se travailloit à donner principale recommandation de soy par la poësie; et si n'y sçavoit guere<sup>4</sup>. Un homme de vacation iuridique, mené ces iours passez veoir un'estude fournie de toute sorte de livres de son mestier et de tout aultre mestier, n'y trouva nulle occasion de s'entretenir; mais il s'arresta à gloser rudement et magistralement une barricade logee sur la vis<sup>5</sup> de l'estude, que cent capitaines et soldats recognoissent tous les iours sans remarque et sans offense.

Oplat ephippia bos piger, oplat arare caballus<sup>6</sup>.

guerrier de ses blessures, et le berger de ses troupeaux. *Traduction italienne de Properce*, II, 1, 43. Voici le texte latin :

Navita de ventis, de tauris narrat arator;  
Enumerat miles vulnera, pastor oves.

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*, à l'article *Archidamus*, fils d'*Agésilas*. C.

<sup>2</sup> Voyez surtout la description du pont jeté sur le Rhin, *de Bello Gall.*, IV, 17. J. V. L.

<sup>3</sup> Montaigne écrit *ingenieur* (ingénieur), du mot *engin* dont il se sert souvent. N.

<sup>4</sup> DIODORE DE SICILE, XV, 6. C.

<sup>5</sup> Montaigne, dans l'exemplaire corrigé de sa main, ajoutoit ici *par où il estoit monté*, ce qui explique cette expression *sur la vis*; on voit alors qu'il s'agit d'un escalier tournant : mais il a effacé ces mots, *par où il estoit monté*; et il a ajouté *de l'estude*. N.

<sup>6</sup> Le bœuf pesant voudroit porter la selle, et le cheval tirer la charrue. HORACE, *Epist.*, I, 14, 43.

Par ce train vous ne faictes iamais rien qui vaille. Ainsin il fault travailler de reiecter tousiours l'architecte, le peintre, le cordonnier, et ainsi du reste, chascun à son gibbier.

Et, à ce propos, à la lecture des histoires, qui est le subiect de toutes gents, i'ay accoustumé de considerer qui en sont les escrivains : si ce sont personnes qui ne facent aultre profession que de lettres, i'en apprends principalement le style et le langage; si ce sont medecins, ie les crois plus volontiers en ce qu'ils nous disent de la temperature de l'air, de la santé et complexion des princes, des bleceures et maladies; si iurisconsultes, il en fault prendre les controverses des droits, les loix, l'establissement des polices, et choses pareilles; si theologiens, les affaires de l'Eglise, censures ecclesiastiques, dispenses et mariages; si courtisans, les mœurs et les cerimonies; si gents de guerre, ce qui est de leur charge, et principalement les deductions des exploits où ils se sont trouvez en personne; si ambassadeurs, les menees, intelligences, et pratiques, et maniere de les conduire.

A cette cause, ce que i'eusse passé à un aultre sans m'y arrester, ie l'ay poisé et remarqué en l'histoire du seigneur de Langey<sup>1</sup>, tresentendu en telles choses : c'est qu'aprez avoir conté ces belles remonstrances de l'empereur Charles cinquiesme, faites au consistoire à Rome, presents l'evesque de Mascon et le seigneur du Velly, nos ambassadeurs, où il avoit meslé plusieurs paroles outrageuses contre nous, et, entre aultres, que si ses capitaines et soldats n'estoient d'aultre fidelité et suffisance en l'art militaire, que ceulx du roy, tout sur l'heure il s'attacheroit la chorde au col pour luy aller demander misericorde (et de cecy il semble qu'il en creust quelque chose, car deux ou trois fois en sa vie, depuis, il luy adveint de redire ces mesmes mots); aussi qu'il desfia le roy de le combattre en chemise, avecques l'espee et le poignard, dans un batteau : le dict seigneur de Langey, suyvant son histoire, adioust que lesdicts ambassadeurs faisant une despeche au roy de ces choses, luy en dissimulerent la plus grande partie,

<sup>1</sup> MARTIN DU BELLAY, seigneur de Langey, *Mémoires*, liv. V, fol. 227 et suiv. C.

mesme luy celerent les deux articles precedents. Or, i'ay trouvé bien estrange qu'il feust en la puissance d'un ambassadeur de dispenser sur les advertissements qu'il doit faire à son maistre, mesme de telle consequence, venants de telle personne, et dicts en si grand'assemblee : et m'eust semblé l'office du serviteur estre de fidelement représenter les choses en leur entier, comme ellès sont advenues, à fin que la liberté d'ordonner, iuger et choisir, demeurast au maistre ; car, de luy alterer ou cacher la verité, de peur qu'il ne la preigne aultrement qu'il ne doit et que cela ne le pousse à quelque mauvais party, et ce pendant le laisser ignorant de ses affaires, cela m'eust semblé appartenir à celuy qui donne la loy, non à celuy qui la receoit ; au curateur et maistre d'eschole, non à celuy qui se doit penser inferieur, non en auctorité seulement, mais aussi en prudence et bon conseil. Quoy qu'il en soit, ie ne voudrois pas estre servy de cette façon en mon petit faict.

Nous nous soustrayons si volontiers du commandement, sous quelque pretexte, et usurpons sur la maistrise ; chascun aspire si naturellement à la liberté et auctorité, qu'au supérieur nulle utilité ne doit estre si chere, venant de ceulx qui le servent, comme luy doit estre chere leur simple et naïve obeissance. On corrompt l'office du commander, quand on y obet par discretion, non par subiection <sup>1</sup>. Et P. Crassus, celuy que les Romains estimerent cinq fois heureux, lorsqu'il estoit en Asie consul, ayant mandé à un ingénieur grec de luy faire mener le plus grand des deux masts de navire qu'il avoit veus à Athenes, pour quelque engin de batterie qu'il en vouloit faire ; cettuy cy, sous tiltre de sa science, se donna loy de choisir aultrement, et mena le plus petit, et, selon la raison de son art, le plus commode. Crassus, ayant patiemment ouï ses raisons, luy fit tresbien donner le fouet, estimant l'intérêt de la discipline plus que l'intérêt de l'ouvrage.

D'aultre part pourtant, on pourroit aussi considerer que cette obeissance si contraincte n'appartient qu'aux comman-

<sup>1</sup> Pensée traduite d'AULU-GELLE (1, 43), à qui Montaigne emprunte aussi le fait suivant. C.

dements precis et prefix. Les ambassadeurs ont une charge plus libre, qui en plusieurs parties despend souverainement de leur disposition; ils n'executent pas simplement, mais forment aussi et dressent par leur conseil la volonté du maître. J'ay veu, en mon temps, des personnes de commandement reprins d'avoir plustost obel aux paroles des lettres du roy, qu'à l'occasion des affaires qui estoient prez d'eulx. Les hommes d'entendement accusent encores auioird'huy l'usage des roys de Perse de tailler les morceaux si courts à leurs agents et lieutenants, qu'aux moindres choses ils eussent à recourir à leur ordonnance; ce delay, en une si longue estendue de domination, ayant souvent apporté des notables domages à leurs affaires. Et Crassus, escrivant à un homme du mestier, et luy donnant advis de l'usage auquel il destinoit ce mast, sembloit il pas entrer en conférence de sa deliberation, et le convier à interposer son decret?

## CHAPITRE XVII.

### DE LA PEUR.

*Obstupui, steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit* <sup>1</sup>.

Je ne suis pas bon naturaliste (qu'ils disent) et ne sçais gueres par quels ressorts la peur agit en nous; mais tant y a que c'est une estrange passion; et disent les medecins qu'il n'en est aulcune qui emporte plustost nostre iugement hors de sa deue assiette. De vray, j'ay veu beaucoup de gents devenus insensez, de peur; et, au plus rassis, il est certain, pendant que son accez dure, qu'elle engendre de terribles esblouissements. Je laisse à part le vulgaire, à qui elle represente tantost les bisayeuls sortis du tumbeau enveloppez en leur suaire, tantost des loups-garous, des lutins et des chimeres; mais parmy les soldats mesmes, où elle debvroit trouver moins de place, combien de fois a elle changé un troupeau de brebis en

<sup>1</sup> Je frémis, ma voix meurt, et mes cheveux se dressent.

VING., trad. par Delille, *Én.*, II, 774.

esquadron de corselets<sup>1</sup> ? des roseaux et des cannes, en gendarmes et lanciers ? nos amis, en nos ennemis ? et la croix blanche, à la rouge ? Lors que monsieur de Bourbon print Rome<sup>2</sup>, un port' enseigne, qui estoit à la garde du bourg saint Pierre, feut saisi de tel effroy à la premiere alarme, que par le trou d'une ruyne, il se iecta, l'enseigne au poing, hors la ville, droict aux ennemis, pensant tirer vers le dedans de la ville; et à peine enfin, veoyant la troupe de monsieur de Bourbon se renger pour le soustenir, estimant que ce feust une sortie que ceulx de la ville feissent, il se recogneut, et, tournant teste, rentra par ce mesme trou, par lequel il estoit sorty plus de trois cents pas avant en la campagne. Il n'en adveint pas du tout si heureusement à l'enseigne du capitaine Iulle, lors que saint Paul feut prins sur nous par le comte de Bures et monsieur du Reu; car, estant si fort esperdu de frayeur, que de se iecter à tout son enseigne hors de la ville par une canoniere, il feut mis en pieces par les assaillants<sup>3</sup>: et, au mesme siege, feut memorable la peur qui serra, saisit et glacea si fort le cœur d'un gentilhomme, qu'il en tumba roide mort par terre, à la bresche, sans aucune bleceure. Pareille rage poulse par fois toute une multitude: en l'une des rencontres de Germanicus contre les Allemans, deux grosses troupes prinrent, d'effroy, deux routes opposites; l'une fuyoit d'où l'autre partoît<sup>4</sup>. Tantost elle nous donne des ailes aux talons, comme aux deux premiers; tantost elle nous cloue les pieds et les entrave, comme on lit de l'empereur Theophile, lequel, en une bataille qu'il perdit contre les Agarenes, deveint si estonné et si transi qu'il ne pouvoit prendre party des'enfuyr, *adeo pavor etiam auxilia formidat*<sup>5</sup>;

<sup>1</sup> Les corselets étoient de petites cuirasses que portoient les piquiers dans les régiments des gardes. E. J.

<sup>2</sup> En 1527. *Mém. de MARTIN DU BELLAY*, liv. III, fol. 104. C.

<sup>3</sup> Et cestuy cy ie le vey, dit GUILLAUME DU BELLAY. *Mémoires*, liv. VIII, fol. 184 vers. Il fut aussi témoin du fait suivant, *ibid.*, fol. 383. C.

<sup>4</sup> TACITE, *Annales*, I, 68. J. V. L.

<sup>5</sup> Tant la peur s'effraie même de ce qui pourroit lui donner du secours. QUINTE-CURCH, III, 41.

iusques à ce que Manuel, l'un des principaulx chefs de son armee, l'ayant tirassé et secoué, comme pour l'esveiller d'un profond somme, luy dict : « Si vous ne me suivez, ie vous tueray; car il vault mieulx que vous perdiez la vie, que si, estant prisonnier, vous veniez à perdre l'empire<sup>1</sup>. » Lors exprime elle sa derniere force, quand, pour son service, elle nous reiecte à la vaillance, qu'elle a soustraicte à nostre debvoir et à nostre honneur : en la premiere iuste bataille que les Romains perdirent contre Hannibal, sous le consul Sempronius, une troupe de bien dix mille hommes de pied qui print l'espouvante, ne veoyant ailleurs par où faire passage à sa lascheté, s'alla iecter au travers le gros des ennemis, lequel elle percea d'un merueilleux effort, avec grand meurtre de Carthaginois; achetant une honteuse fuyte au mesme prix qu'elle eust eu une glorieuse victoire<sup>2</sup>.

C'est de quoy i'ay le plus de peur que la peur : aussi surmonte elle en aigreur tous aultres accidents. Quelle affection peult estre plus aspre et plus iuste, que celle des amis de Pompeius, qui estoient en son navire, spectateurs de cet horrible massacre? Si est ce que la peur des voiles aegyptiennes, qui commenceoient à les approcher, l'estouffa de maniere qu'on a remarqué qu'ils ne s'amuserent qu'à haster les mariniers de diligenter et de se sauver à coups d'aviron; iusques à ce que, arrivez à Tyr, libres de crainte, ils eurent loy de tourner leur pensee à la perte qu'ils venoient de faire, et lascher la bride aux lamentations et aux larmes que cette aultre plus forte passion avoit suspendues<sup>3</sup>.

Tum pavor sapientiam omnem mihi ex animo expectorat<sup>4</sup>.

Ceulx qui auront esté bien frottez en quelque estour<sup>5</sup> de guerre, tous blecez encores et ensanglantez, on les rameine

<sup>1</sup> ZONARAS, liv. III, page 120, éd. de Bâle, 1557. C.

<sup>2</sup> TITE LIVE, XXI, 56. C.

<sup>3</sup> CICÉRON, *Tuscul.*, III, 26. C.

<sup>4</sup> L'effroi, loin de mon cœur, a chassé ma vertu.

ENNIUS, *ap. Cic. Tuscul.*, IV, 8. J. V. L.

<sup>5</sup> Un estour, dit Nicot, c'est un *conflict et combat*. C.



bien landemein <sup>1</sup> à la charge : mais ceulx qui ont conceu quelque bonne peur des ennemis, vous ne les leur feriez pas seulement regarder en face. Ceulx qui sont en pressante crainte de perdre leur bien, d'estre exiliez, d'estre subiuguez, vivent en continuelle angoisse, en perdant le boire, le manger, le repos : là où les pauvres, les bannis, les serfs, vivent souvent aussi ioyeusement que les aultres. Et tant de gents qui, de l'impatience des poinctures de la peur, se sont pendus, noyez et precipitez, nous ont bien appris qu'elle est encores plus importune et plus insupportable que la mort.

Les Grecs en recognoissent une aultre espece, qui est oultre l'erreur de nostre discours <sup>2</sup>, venant, disent ils, sans cause apparente et d'une impulsion celeste : des peuples entiers s'en veoyent souvent frapper, et des armées entières. Telle feut celle qui apporta à Carthage une merveilleuse desolation : on n'y oyoit que cris et voix effrayees ; on veoyoit les habitants sortir de leurs maisons comme à l'alarme, et se charger, bleccer et entretuer les uns les aultres, comme si ce feussent ennemis qui veinssent à occuper leur ville ; tout y estoit en desordre et en fureur, iusques à ce que, par oraisons et sacrifices, ils eussent appaisé l'ire des dieux <sup>3</sup>. Ils nomment cela *terreurs paniques* <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> C'est ainsi que Montaigne a écrit ce mot à la marge de l'exemplaire corrigé de sa main ; il l'orthographe même *lendemein*, ou *lendemain* ; et j'ai remarqué que ce mot est souvent écrit de ces deux manières dans plusieurs passages manuscrits dont il a chargé les marges de son exemplaire. Quelquefois aussi il écrit *le lendemain*, comme on parle aujourd'hui. J'ai conservé ces différentes orthographes du même mot, puisqu'il les emploie indistinctement et qu'elles sont d'ailleurs très remarquables pour ceux qui suivent et observent curieusement les divers changements que le temps, l'usage et le progrès des lumières ont produits dans notre langue, dans sa syntaxe, son orthographe, et sa prononciation. N.

<sup>2</sup> C'est-à-dire *qui n'est pas causée par une erreur de notre jugement*. C.

<sup>3</sup> DIODORE DE SICILE, XV, 7. C.

<sup>4</sup> Id. . *ibid.* PLUTARQUE, *Traité d'Isis et Osiris*, c. 8. C.

## CHAPITRE XVIII.

QU'IL NE FAULT JUGER DE NÔTRE HEUR QU'APREZ LA MORT <sup>1</sup>.

Scilicet ultima semper  
 Exspectanda dies homini est ; dicique beatus  
 Ante obitum nemo supremaque funera debet <sup>2</sup>.

Les enfants sçavent le conte du roy Croesus à ce propos : le quel ayant esté prins par Cyrus et condamné à la mort ; sur le point de l'exécution il s'escria : « O Solon ! Solon ! » Cela rapporté à Cyrus , et s'estant enquis que c'estoit à dire ; il luy fait entendre qu'il verifioit lors à ses despens l'avertissement qu'aultrefois luy avoit donné Solon : « Que les hommes, quelque beau visage que fortune leur face, ne se peuvent appeller heureux iusques à ce qu'on leur ayt veu passer le dernier iour de leur vie , » pour l'incertitude et variété des choses humaines, qui, d'un bien legier mouvement, se changent d'un estat en aultre tout divers. Et pourtant Agesilaus, à quelqu'un qui disoit heureux le roy de Perse, de ce qu'il estoit venu fort ieune à un si puissant estat : « Ouy ; mais, dict il, Priam en tel aage ne feut pas malheureux <sup>3</sup>. » Tantost, des roys de Macedoine, successeurs de ce grand Alexandre, il s'en faict des menuisiers et greffiers à Rome ; des tyrans de Sicile, des pedantes à Corinthe ; d'un conquerant de la moitié du monde et empereur de tant d'armees, il s'en faict un miserable suppliant des belitres officiers d'un roy d'Aegypte : tant cousta à ce grand Pompeius la prolongation de cinq ou six mois de vie ! Et du temps de nos peres, ce Ludovic Sforce, dixiesme duc de Milan, soubs qui avoit si longtems branslé

<sup>1</sup> Montaigne a déjà dit quelque chose à ce sujet dans le chapitre III de ce premier livre.

<sup>2</sup> . . . . Nul homme certain d'un bonheur sans retour  
 Ne peut se croire heureux avant son dernier jour.

OVIDE, trad. par Saint-Ange, *Métam.*, III, 435.

<sup>3</sup> HÉRODOTE, I, 86. J. V. L.

<sup>4</sup> PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*. C.

toute l'Italie, on l'a veu mourir prisonnier à Loches<sup>1</sup>, mais aprez y avoir vescu dix ans, qui est le pis de son marché. La plus belle royne<sup>2</sup>, veufve du plus grand roy de la chrestienté, vient elle pas de mourir par la main d'un bourreau? indigne et barbare cruauté! Et mille tels exemples; car il semble que, comme les orages et tempestes se picquent contre l'orgueil et haultaineté de nos bastiments, il y ayt aussi là hault des esprits envieux des grandeurs de ça bas;

Usque adeo res humanas vis abdita quædam  
Oblerit, et pulchros fasces, sævasque securos  
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur<sup>3</sup>!

et semble que la fortune quelquesfois guette à point nommé le dernier iour de nostre vie, pour montrer sa puissance de renverser en un moment ce qu'elle avoit basti en longues années; et nous faict crier, aprez Laberius,

Nimirum hac die  
Una plus vixi mihi, quam vivendum fuit<sup>4</sup>!

Ainsi se peult prendre avecques raison ce bon advis de Solon : mais d'autant que c'est un philosophe (à l'endroit desquels les faveurs et disgraces de la fortune ne tiennent reng ny d'heur ny de malheur, et sont les grandeurs et puissances accidents de qualité à peu prez indifferente), ie treuve vraysemblable qu'il ayt regardé plus avant, et voulu dire que ce mesme bonheur de nostre vie, qui depend de la tranquillité et contentement d'un esprit bien nay, et de la resolution et asseurance d'une ame reglee, ne se doibve iamais attribuer à l'homme, qu'on ne luy ayt veu iouer le dernier acte de sa co-

<sup>1</sup> En Touraine, sous le règne de Louis XII, qui l'y avoit fait enfermer en 1500. C. — Dans une cage de fer, que j'ai vue en 1788. E. J.

<sup>2</sup> Marie Stuart, reine d'Ecosse, et mère de Jacques I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, décapitée au château de Fotheringay, par l'ordre de la reine Elisabeth, le 18 février 1587. Elle avoit été mariée trois fois; la première à François II. N. — Ce passage ne se trouve pas encore dans l'édition de 1588, fol. 27. J. V. L.

<sup>3</sup> Tant il est vrai qu'une force secrète se joue des choses humaines, se plait à briser les haches consulaires, et foule aux pieds l'orgueil des faisceaux. Lucrèce, V, 1251.

<sup>4</sup> Ah! j'ai vécu trop d'un jour! Macrobe, Saturnales, II, 7.

medie, et sans doute le plus difficile. En tout le reste il y peut avoir du masque : ou ces beaux discours de la philosophie ne sont en nous que par contenance, ou les accidents ne nous essayant pas iusques au vif, nous donnent loisir de maintenir tousiours nostre visage rassis; mais à ce dernier roolle de la mort et de nous, il n'y a plus que feindre, il fault parler françois, il fault montrer ce qu'il y a de bon et de net dans le fond du pot.

Nam veræ voces tum demum pectore ab imo  
Eiciuntur; et eripitur persona, manet res<sup>1</sup>.

Voilà pourquoy se doibvent à ce dernier traict toucher et esprouver toutes les aultres actions de nostre vie : c'est le mais-tre iour; c'est le iour iuge de tous les aultres; c'est le iour, dict un ancien<sup>2</sup>, qui doibt iuger de toutes mes annees passees. Je remets à la mort l'essay du fruit de mes estudes : nous verrons là si mes discours me partent de la bouche ou du cœur. J'ay veu plusieurs donner par leur mort reputation en bien ou en mal à toute leur vie. Scipion, beau pere de Pompeius, rabilla en bien mourant la mauvaise opinion qu'on avoit eu de luy iusques alors<sup>3</sup>. Epaminondas, interrogé lequel des trois il estimoit le plus, ou Chabrias, ou Iphicrates, ou soy mesme : « Il nous fault veoir mourir, dict il, avant que d'en pouvoir resouldre<sup>4</sup>. » De vray, on desroberoit beaucoup à ce-luy là, qui le poiserait sans l'honneur et grandeur de sa fin.

Dieu l'a voulu comme il luy a pleu; mais en mon temps trois les plus exsecrables personnes que ie cogneusse en toute abomination de vie, et les plus infames, ont eu des morts reglees, et, en toute circonstance, composees iusques à la perfection. Il est des morts braves et fortunees : ie luy ay veu<sup>5</sup>

<sup>1</sup> Alors la nécessité nous arrache des paroles sincères; alors le masque tombe, et l'homme reste. *LUCIEN*, III, 57.

<sup>2</sup> *SÉNÈQUE*, *Epist.*, 102. — <sup>3</sup> *Id.*, *Epist.*, 24. J. V. L.

<sup>4</sup> *PLUTARQUE*, *Apophthegmes*. C.

<sup>5</sup> Mademoiselle de Gournay, dans son édition de 1638, page 41, a refait ainsi cette phrase : « L'en ay veu quelqu'une trencher le fil d'un progres de merveilleux advancement, et dans la fleur de son croist, d'une fin si pompeuse, qu'à mon advis les ambi-

trencher le fil d'un progrez de merveilleux advancement, et dans la fleur de son croist, à quelqu'un, d'une fin si pompeuse, qu'à mon advis ses ambitieux et courageux desseings n'avoient rien de si hault que feut leur interruption : il arriva, sans y aller, où il pretendoit, plus grandement et glorieusement que ne portoit son desir et esperance ; et devança par sa cheute le pouvoir et le nom où il aspiroit par sa course \*. Au iugement de la vie d'aultruy ie regarde tousiours comment s'en est porté le bout ; et des principaulx estudes de la mienne, c'est qu'il se porte bien, c'est à dire quietement et sourdement.

## CHAPITRE XIX.

QUE PHILOSOPHER C'EST APPRENDRE A MOURIR.

Cicero dict que philosopher ce n'est aultre chose que s'apprester à la mort \*. C'est d'autant que l'estude et la contemplation retirent aulcunement nostre ame hors de nous, et l'embesongnent à part du corps, qui est quelque apprentissage et ressemblance de la mort ; ou bien, c'est que toute la sagesse et discours du monde se resoult enfin à ce poinct, de nous apprendre à ne craindre point à mourir. De vray, ou la raison se moque, ou elle ne doit viser qu'à nostre contentement, et tout son travail tendre en somme à nous faire bien vivre, et à nostre aise, comme dict la sainte escriture †. Toutes les opinions du monde en sont là, que le plaisir est nostre but ; quoyqu'elles en prennent divers moyens : aultrement on

lieux et courageux desseings du mourant n'avoient rien de si hault que feut leur interruption. » Ce tour est peut-être un peu moins obscur ; mais l'auteur doit-il être corrigé par l'éditeur ? J. V. L.

\* Montaigne veut, sans doute, parler ici de son ami Estienne de La Boétie, à la mort duquel il assista en 1563. Voyez, dans cette édition, tome II, la lettre qu'il fit imprimer à Paris, en 1571, où il rapporte les particularités les plus remarquables de la maladie et de la mort de cet ami. J. V. L.

† *Tota philosophorum vita commentatio mortis est.* Tusc. quæst., I, 34. C'est une traduction du *Phédon* de PLATON. J. V. L.

‡ *Et cognovi, quod non esset melius, nisi latari et facere bene in vita sua.* Eccles., c. III, v. 12.

les chasseroit d'arrivée ; car qui esconteroit celui qui , pour sa fin , établiroit nostre peine et mesaise ? Les dissensions des sectes philosophiques en ce cas sont verbales ; *transcurramus solertissimas nugas* ; il y a plus d'opiniastreté et de picoterie qu'il n'appartient à une si sainte profession : mais quelque personnage que l'homme entreprenne, il ioue tousiours le sien parmy.

Quoy qu'ils dient, en la vertu mesme, le dernier but de nostre visee, c'est la volupté. Il me plaist de battre leurs oreilles de ce mot, qui leur est si fort à contrecœur : et s'il signifie quelque supreme plaisir et excessif contentement, il est mieulx deu à l'assistance de la vertu qu'à nulle aultre assistance. Cette volupté, pour estre plus gaillarde, nerveuse, robuste, virile, n'en est que plus serieusement voluptueuse : et luy debvions donner le nom du plaisir, plus favorable, plus doux et naturel, non celui de la vigueur, duquel nous l'avons denommée. Cette aultre volupté plus basse, si elle meritoit ce beau nom, ce devoit estre en concurrence, non par privilege : ie la treuve moins pure d'incommoditez et de traverses, que n'est la vertu ; outre que son goust est plus momentanée, fluide et caducque, elle a ses veilles, ses ieunes et ses travaux, et la sueur et le sang, et en outre particulièrement ses passions trenchantes de tant de sortes, et à son costé une satieté si lourde, qu'elle equipolle à penitence. Nous avons grand tort d'estimer que ces incommoditez luy servent d'aiguillon, et de condiment à sa douceur (comme en nature le contraire se vivifie par son contraire) ; et de dire, quand nous venons à la vertu, que pareilles suites et difficultez l'accablent, la rendent austere et inaccessible ; là où, beaucoup plus proprement qu'à la volupté, elles anoblissent, aiguissent et rehaussent le plaisir divin et parfait qu'elle nous moyenne. Celui là est certes bien indigne de son accointance, qui contrepoise son coust à son fruit ; et n'en cognoist ny les graces ny l'usage. Ceulx qui nous vont instruisant que sa queste est scabreuse et laborieuse, sa iouissance agreable ; que nous disent

\* Ne nous arrêtons pas à ces jeux d'esprit. SÉNÈQUE, *Epist.* 117.

ils par là, sinon qu'elle est tousiours desagreable? car quel moyen humain arriva iamais à sa iouissance? les plus parfaits se sont bien contentez d'y aspirer et de l'approcher, sans la posséder. Mais ils se trompent; veu que de tous les plaisirs que nous cognoissons, la poursuite mesme en est plaisante : l'entreprinse se sent de la qualité de la chose qu'elle regarde; car c'est une bonne portion de l'effect, et consubstantielle. L'heur et la beatitude qui reluit en la vertu remplit toutes ses appartenances et advenues, iusques à la premiere entree, et extreme barriere.

Or des principaulx bienfaicts de la vertu est le mespris de la mort : moyen qui fournit nostre vie d'une molle tranquillité, et nous en donne le goust pur et amiable; sans qui toute aultre volupté est esteincte. Voylà pourquoi toutes les regles se rencontrent et conviennent à cet article. Et combien qu'elles nous conduisent aussi toutes d'un commun accord à mespriser la douleur, la pauvreté, et aultres accidents à quoy la vie humaine est subiecte, ce n'est pas d'un pareil soing : tant parce que ces accidents ne sont pas de telle necessité (la pluspart des hommes passent leur vie sans gouter de la pauvreté, et tels encores sans sentiment de douleur et de maladie, comme Xenophilus le musicien qui vescu cent et six ans d'une entiere santé<sup>1</sup>); qu'aussi d'autant qu'au pis aller la mort peult mettre fin, quand il nous plaira, et couper broche à tous aultres inconveniens. Mais quant à la mort, elle est inevitable:

Omnes eodem cogimur; omnium  
Versatur urna serius ocios  
Sors exitura, et nos in æternum  
Exilium impositura cymbæ<sup>2</sup>;

et par consequent, si elle nous faict peur, c'est un subiect continuel de torment, et qui ne se peult aulcunement soula-

<sup>1</sup> Il y a dans l'édition in-4o de 1588, fol. 28, toutes les sectes des philosophes. C.

<sup>2</sup> VALÈRE MAXIME, VIII, 13, exl. 3. C.

<sup>3</sup> Nous sommes tous forcés d'arriver au même terme; le sort de chacun de nous s'agitte dans l'urne, pour en sortir tôt ou tard, et nous faire passer de la barque fatale dans un éternel exil. HORACE, *Od.*, II, 3, 23.

ger. Il n'est lieu d'où il ne nous vienne; nous pouvons tourner sans cesse la teste çà et là, comme en pais suspect : *que quasi saxum Tantalus, semper impendit* <sup>1</sup>. Nos parlements renvoyent souvent executer les criminels au lieu où le crime est commis : durant le chemin, promenez les par de belles maisons, faictes leur tant de bonne chere qu'il vous plaira,

Non Siculæ dapes  
Dulcem elaborabunt saporem;  
Non avium citharæque cantus  
Somnum reducent <sup>2</sup> :

pensez vous qu'ils s'en puissent resiourir; et que la finale intention de leur voyage leur estant ordinairement devant les yeulx, ne leur ayt alteré et affadi le goust à toutes ces commoditez ?

Audit iter, numeralque dies, spatique viarum  
Meditur vitam; torquetur peste futura <sup>3</sup>.

Le but de nostre carriere c'est la mort; c'est l'obiect necessaire de nostre visee : si elle nous effroye, comme est il possible d'aller un pas avant sans fiebvre? Le remede du vulgaire, c'est de n'y penser pas : mais de quelle brutale stupidité luy peult venir un si grossier aveuglement? Il luy fault faire brider l'asne par la queue :

Qui capite ipse suo instituit vestigia retro <sup>4</sup>.

Ce n'est pas de merveille s'il est si souvent prins au piege. On faict peur à nos gents seulement de nommer la mort; et la pluspart s'en seignent, comme du nom du diable. Et parce qu'il s'en faict mention aux testaments, ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main, que le medecin ne leur ayt donné

<sup>1</sup> Elle est toujours menaçante, comme le rocher de Tantale. CIC. , *de Finibus* , I, 16.

<sup>2</sup> Les mets les plus délicieux ne pourront réveiller leur goût; ni les chants des oiseaux, ni les accords de la lyre, ne leur rendront le sommeil. HOR. , *Od.* , III, 1, 18.

<sup>3</sup> Il s'inquiète du chemin, il compte les jours, et mesure sa vie sur la longueur de la route, tourmenté sans cesse par l'idée du supplice qui l'attend. CLAUDIEN, *in Ruf.* , II, 137.

<sup>4</sup> Puisque dans sa sottise il veut avancer à reculons. LUCRÈCE, IV, 472.



l'extreme sentence : et Dieu sçait lors , entre la douleur et la frayeur , de quel bon iugement ils vous le pastissent.

Parce que cette syllabe frappoit trop rudement leurs oreilles , et que cette voix leur sembloit malencontreuse , les Romains avoient apprins de l'amollir ou l'estendre en periphrases : au lieu de dire , il est mort : « Il a cessé de vivre , disent ils , il a vescu <sup>1</sup> : » pourveu que ce soit vie , soit elle passee , ils se consolent. Nous en avons emprunté nostre , *feu maistre Iehan*. A l'aventure est ce que , comme on dict , le terme vault l'argent. Je nasquis entre unze heures et midi , le dernier iour de febvrier , mille cinq cents trente trois , comme nous comptons à cette heure , commenceant l'an en ianvier <sup>2</sup>. Il n'y a iustement que quinze iours que i'ay franchi trente neuf ans : il m'en fault , pour le moins , encores autant <sup>3</sup>. Cependant s'empescher du pensement de chose si esloingnee , ce seroit folie. Mais quoy ? les ieunes et les vieux laissent la vie de mesme condition : nul n'en sort autrement que comme si tout presentement il y entroit ; ioinct qu'il n'est homme si decrepité , tant qu'il veoid Mathusalem devant , qui ne pense avoir encores vingt ans dans le corps. Davantage , pauvre fol que tu es , qui t'a estably les termes de ta vie ? Tu te fondes sur les contes des medecins : regarde plustost l'effect et l'experience. Par le commun train des choses , tu vis pieça <sup>4</sup> par faveur extraordinaire : tu as passé les termes accoutumez de vivre. Et qu'il soit ainsi , compte de tes cognoissants combien il en est mort avant ton aage plus qu'il n'en y a qui l'ayent atteint : et de ceulx mesmes qui ont anobli leur vie par renommee , fais en registre ; et i'entreray en gageure d'en trouver plus qui sont morts avant , qu'aprez trente cinq ans.

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Vie de Ciceron*, c. 22. J. V. L.

<sup>2</sup> Par une ordonnance de Charles IX, rendue en 1563, le commencement de l'année fut fixé au 1<sup>er</sup> janvier; auparavant elle commençoit à Pâques. En conséquence, le 1<sup>er</sup> janvier 1563 devint le premier jour de l'an 1564. Le parlement ne se conforma à cette ordonnance que deux ans après, et ne commença l'année le 1<sup>er</sup> janvier qu'en 1587. A. D.

<sup>3</sup> Montaigne n'obtint pas *ce qu'il lui falloit*, puisqu'il mourut en 1592, dans la soixantième année de son âge. A. D.

<sup>4</sup> Depuis long-temps. C.

Il est plein de raison et de piété de prendre exemple de l'humanité même de Iesus Christ : or il finit sa vie à trente et trois ans. Le plus grand homme, simplement homme, Alexandre, mourut aussi à ce terme. Combien a la mort de façons de surprendre !

Quid quisque vitet, numquam homini satis  
Cautum est in horas :

ie laisse à part les fiebvres et les pleuresies : qui eust iamais pensé qu'un duc de Bretagne deust estre estouffé de la presse, comme feut celui là à l'entree du pape Clement, mon voysin, à Lyon ? N'as tu pas veu tuer un de nos roys en se iouant<sup>3</sup> ? et un de ses ancestres mourut il pas chocqué par un pourceau<sup>4</sup> ? Aeschylus, menacé de la cheute d'une maison, a beau se tenir à l'airte<sup>5</sup> ; le voylà assommé d'un toict de tortue, qui eschappa des pattes d'un' aigle en l'air<sup>6</sup> : l'autre mourut d'un grain de raisin<sup>7</sup> ; un empereur, de l'esgratigneure d'un peigne en se testonnant ; Aemilius Lepidus, pour avoir heurté du pied contre le seuil de son huis<sup>8</sup> ; et Aufidius, pour avoir chocqué, en entrant, contre la porte de la chambre du conseil ; et entre les cuisses des femmes, Cornelius Gallus preteur, Tigillinus capitaine du guet à Rome, Ludovic fils de Guy de Gonsague, marquis de Mantoue ; et d'un encores pire exemple, Speusippus philosophe platonicien<sup>9</sup>, et l'un de nos papes.

<sup>1</sup> L'homme ne peut jamais assez prévoir quel danger le menace à chaque instant. Hon., *Od.*, II, 43, 43.

<sup>2</sup> En 1303, sous le règne de Philippe-le-Bel ; ce duc de Bretagne se nommoit Jean II. Le pape que Montaigne appelle son voysin étoit Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, qui fut élu pape le 5 juin 1305, et prit le nom de Clément V. A. D.

<sup>3</sup> Henri II, blessé à mort, le 10 juillet 1559, dans un tournoi, par le comte de Montgommery, un de ses capitaines des gardes. C.

<sup>4</sup> Philippe, fils aîné de Louis-le-Gros, et qui avoit été couronné du vivant de son père. C.

<sup>5</sup> On écrit aujourd'hui *alerte* ; mais les Italiens disent encore *fare all' erta*, être alerte, être au guet, prendre garde à soi. E. J.

<sup>6</sup> VALÈRE MAXIME, IX, 42, *ext.* 2. C.

<sup>7</sup> Id., *ibid.*, *ext.* 8. C.

<sup>8</sup> PLINIE, *Hist. Nat.*, VII, 53. Les deux exemples suivants se trouvent au même endroit. C.

<sup>9</sup> TESTULLIEN, *Apologétique*, c. 46. C.

Le pauvre Behius, iuge, ce pendant qu'il donne delay de huictaine à une partie, le voilà saisi, le sien de vivre estant expiré; et Caius Iulius, medecin, gressant les yeulx d'un patient, voilà la mort qui clost les siens : et s'il m'y fault mesler, un mien frere, le capitaine S. Martin, aagé de vingt et trois ans, qui avoit desjà faict assez bonne preuve de sa valeur, iouant à la paulme, receut un coup d'esteuf qui l'assena un peu au dessus de l'aureille droicte, sans aulcune apparence de contusion ny bleceure; il ne s'en assit ny reposa, mais cinq ou six heures aprez il mourut d'une apoplexie que ce coup luy causa.

Ces exemples si frequents et si ordinaires nous passants devant les yeulx, comme est il possible qu'on se puisse desfaire du pensement de la mort, et qu'à chasque instant il ne nous semble qu'elle nous tienne au collet? Qu'importe il, me direz vous, comment que ce soit, pourveu qu'on ne s'en donne point de peine? Je suis de cet advis: et, en quelque maniere qu'on se puisse mettre à l'abri des coups, feust ce sous la peau d'un veau, ie ne suis pas homme qui y reculast; car il me suffit de passer à mon ayse, et le meilleur ieu que ie me puisse donner, ie le prends, si peu glorieux au reste et exemplaire que vous voudrez.

Prætulerim... delirus inersque videri,  
Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,  
Quam asperere, et ringi<sup>1</sup>.

Mais c'est folie d'y penser arriver par là. Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent; de mort, nulles nouvelles: tout cela est beau; mais aussi, quand elle arrive ou à eulx, ou à leurs femmes, enfants et amis, les surprenant en dessoude<sup>2</sup> et à decouvert, quels torments, quels cris, quelle rage et quel

<sup>1</sup> Ces deux exemples sont de PLINIE, VII, 55. C.

<sup>2</sup> Je consens à passer pour un fou, un impertinent, pourvu que mon erreur me plaise, ou que je ne m'en aperçoive pas, plutôt que d'être sage et d'enrager. HORACE, *Épîtres*, II, 2, 126.

<sup>3</sup> A l'improuveu, édit. de 1588; mais Montaigne a effacé ce mot; et a écrit de sa main en dessoude (soudainement, de subito). N.

desespoir les accable? vistes vous iamaïs rien si rabbaissé, si changé, si confus? Il y fault prouueoir de meilleure heure : et cette nonchalance bestiale, quand elle pourroit loger en la teste d'un homme d'entendement, ce que ie treuve entiere-ment impossible, nous vend trop cher ses denrees. Si c'estoit ennemy qui se peust eviter, ie conseilerois d'emprunter les armes de la couardise : mais puisqu'il ne se peult, puis-qu'il vous attrappe fuyant et poltron aussi bien qu'honneste homme,

*Nempe et fugacem persequitur virum ;  
Nec parit imbellis iuventa  
Poplitibus timidoque tergo<sup>1</sup>,*

et que nulle trempe de cuirasse ne vous couvre,

*Ille licet ferro cautus se condat et ære,  
Mors tamen inclusum protrahet inde caput<sup>2</sup>,*

apprenons à le soustenir de pied ferme et à le combattre : et pour commencer à luy oster son plus grand avantage contre nous, prenons voye toute contraire à la commune ; ostonz luy l'estrangeté, practiquons le, accoustumons le, n'ayons rien si souvent en la teste que la mort, à tous instants represen-tonz la à nostre imagination et en tous visages ; au broncher d'un cheval, à la cheute d'une tuile, à la moindre picqueure d'espingle, remaschons soubdain : « Eh bien ! quand ce seroit la mort mesme ! » et là dessus, roidissons nous, et nous ef-forceons. Parmy les festes et la ioye, ayons tousiours ce re-frain de la souvenance de nostre condition ; et ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir, que par fois il ne nous repasse en la memoire, en combien de sortes cette nostre alaigresse est en butte à la mort, et de combien de prinses elle la me-nace. Ainsi faisoient les Aegyptiens, qui, au milieu de leurs festins, et parmy leur meilleure chere, faisoient apporter

<sup>1</sup> Il poursuit le fuyard, il frappe sans pitié le lâche qui tourne le dos. HON., *Od.*, III, 2, 14.

<sup>2</sup> Vous avez beau vous couvrir de fer et d'airain, la mort vous frappera sous votre armure. PROPERCE, III, 18, 25.

l'anatomie sèche d'un homme, pour servir d'avertissement  
aux conviez<sup>1</sup>.

Omnem crede diem tibi diluxisse supremum :  
Grata superveniet, quæ non sperabitur, hora<sup>2</sup>.

Il est incertain où la mort nous attende : attendons la partout. La premeditation de la mort est premeditation de la liberté : qui a appris à mourir, il a desapprins à servir : il n'y a rien de mal en la vie pour celui qui a bien compris que la privation de la vie n'est pas mal : le sçavoir mourir nous affranchit de toute subiection et contrainte. Paulus Aemilius respondit à celui que ce miserable roy de Macedoine, son prisonnier, luy envoyoit pour le prier de ne le mener pas en son triomphe : « Qu'il en face la requeste à soy mesme<sup>3</sup>. »

A la verité, en toutes choses, si nature ne preste un peu, il est malaysé que l'art et l'industrie aillent gueres avant. Je suis de moy mesme non melancholique, mais songe-creux : il n'est rien dequoy ie me soye, dez tousiours, plus entretenu que des imaginations de la mort ; voire en la saison la plus licentieuse de mon aage,

Iucundum quum ætas florida ver ageret<sup>4</sup>.

Parmy les dames et les ieux, tel me pensoit empesché à digerer, à part moy, quelque ialousie, ou l'incertitude de quelque esperance, ce pendant que ie m'entretenois de ie ne sçais qui, surprins les iours precedents d'une fiebvre chaulde et de sa fin, au partir d'une feste pareille, la teste pleine d'oysiveté, d'a-

<sup>1</sup> HÉRODOTE, II, 78. J. V. L.

<sup>2</sup> Imagine-toi que chaque jour est le dernier qui luit pour toi ; tu recevras avec reconnaissance le jour que tu n'espérois plus. HOR., *Epist.*, I, 4, 43.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Vie de Paul Émile*, c. 47 ; CICÉRON, *Tuscul.*, V, 40. C.

<sup>4</sup> Quand mon âge fleuri rouloit son gai printemps.

CATULLE, LXVIII. 46.

Ce vers françois est de mademoiselle de Gournay ; il mérite d'être conservé pour la fidélité originale de la traduction. J. V. L.

mour et de bon temps, comme moy, et qu'autant m'en pendoit à l'aureille :

*Iam fuerit, nec post unquam revocare licebit* <sup>1</sup>;

ie ne ridois non plus le front de ce pensement là, que d'un aultre. Il est impossible que, d'arrivee, nous ne sentions des picqueures de telles imaginations; mais en les maniant et repassant, au long aller, on les apprivoise sans doubte : aultrement, de ma part, ie feusse en continuelle frayeur et frenesie; car iamais homme ne se desfia tant de sa vie; iamais homme ne fait moins d'estat de sa duree. Ny la santé, que i'ay ioult iusques à present tresvigoreuse et peu souvent interrompue, ne m'en alonge l'esperance; ny les maladies ne me l'accourcissent : à chasque minute il me semble que ie m'eschappe, et me rechante sans cesse : « Tout ce qui peult estre faict un aultre iour, le peult estre aujourd'huy. » De vray, les hazards et dangiers nous approchent peu ou rien de nostre fin : et si nous **pensons** combien il en reste, sans cet accident qui semble nous menacer le plus, de millions d'aultres sur nos testes, nous trouverons que, gaillards et fiebvreux, en la mer et en nos maisons, en la bataille et en repos, elle nous est egualement prez : *Nemo altero fragilior est; nemo in crastinum sui certior* <sup>2</sup>. Ce que i'ay à faire avant mourir, pour l'achever tout loisir me semble court, feust ce d'un' heure.

Quelqu'un, feuilletant l'aultre iour mes tablettes, trouva un memoire de quelque chose que ie voulois estre faicte aprez ma mort : ie luy dis, comme il estoit vray, que n'estant qu'à une lieue de ma maison, et sain et gaillard, ie m'estois hasté de l'escrire là, pour ne m'asseurer point d'arriver iusques chez moy. Comme celuy qui continuellement me couve de mes pensees et les couche en moy, ie suis à toute heure préparé environ ce que ie le puis estre, et ne m'advertira de rien de nouveau la survenance de la mort. Il fault estre tousiours botté

<sup>1</sup> Bientôt le temps présent ne sera plus, et nous ne pourrons le rappeler. *LUCRÈCE*, III, 928.

<sup>2</sup> Aucun homme n'est plus fragile que les autres, aucun plus assuré du lendemain. *SÉNÈQUE. Epist. 91.*

et prest à partir, entant qu'en nous est, et sur tout se garder  
qu'on n'aye lors affaire qu'à soy ;

Quid brevi fortes iaculamur ævo  
Multa ?

car nous y aurons assez de besongne, sans aultre surcroist.  
L'un se plainct, plus que de la mort, de quoy elle lui rompt le  
train d'une belle victoire; l'autre, qu'il luy fault desloger  
avant qu'avoir marié sa fille, ou contreroolé l'institution de  
ses enfants : l'un plainct la compaignie de sa femme, l'autre  
de son fils, comme commoditez principales de son estre. Je  
suis pour cette heure en tel estat, Dieu mercy, que ie puis  
desloger quand il luy plaira, sans regret de chose quelconque.  
Je medesnoue par tout; mes adieux sont tantost prins de chas-  
cun, sauf de moy. Jamais homme ne se prepara à quitter le  
monde plus purement et pleinement, et ne s'en desprint plus  
universellement, que ie m'attends de faire. Les plus mortes  
morts sont les plus saines.

. . . . Miser ! o miser ! (aiant) omnia ademit  
Una dies infesta mihi tot præmia vitæ :

et le bastisseur,

Manent (dici il) opera interrupta, minasque  
Murorum ingentes<sup>1</sup>.

Il ne fault rien desseigner de si longue haleine, ou au moins  
avecques telle intention de se passionner pour en veoir la fin.  
Nous sommes nayz pour agir :

Quum moriar, medium solvar et inter opus<sup>2</sup> ;

ie veux qu'on agisse et qu'on alonge les offices de la vie, tant  
qu'on peult; et que la mort me treuve plantant mes choux ,

<sup>1</sup> Pourquoi, dans une vie si courte, former de si vastes projets ? HON., *Od.* II, 16, 17.

<sup>2</sup> O malheureux, malheureux que je suis ! disent-ils ; un seul jour, un instant fatal  
me ravit tous les biens, tous les charmes de la vie ! LUCRÈCE, III, 911.

<sup>3</sup> Je laisserai donc imparfaits ces bâtimens superbes. *Énéide*, IV, 88. — Il y a dans  
VIRGILE, *pendent*.

<sup>4</sup> Je veux que la mort me surprenne au milieu du travail. OVIDE, *Amor.*, II, 40, 36.

mais nonchalant d'elle, et encores plus de mon iardin imparfait. I'en veis mourir un qui, estant à l'extremité, se plaignoit incessamment de quoy sa destinee coupoit le fil de l'histoire qu'il avoit en main, sur le quinziesme ou seiziesme de nos roys.

*Illud in his rebus non addunt, nec tibi earum  
Iam desiderium rerum super insidet una*<sup>1</sup>.

Il fault se descharger de ces humeurs vulgaires et nuisibles. Tout ainsi qu'on a planté nos cimetieres ioignant les eglises et aux lieux les plus frequentez de la ville, pour accoustumer, disoit Lycurgus<sup>2</sup>, le bas populaire, les femmes et les enfants à ne s'effaroucher point de veoir un homme mort, et à fin que ce continuel spectacle d'ossements, de tombeaux et de convois nous advertisse de nostre condition;

*Quin etiam exhilarare viris convivia cæde  
Mos olim, et miscere epulis spectacula dira  
Certantum ferro, sæpe et super ipsa cadentum  
Pocula, respersis non parco sanguine mensis*<sup>3</sup>;

et comme les Aegyptiens, aprez leurs festins, faisoient presenter aux assistants une grande image de la mort par un qui leur crioit : « Boy, et t'esiouy; car, mort, tu seras tel : » aussi ay ie prins en coustume d'avoir, non seulement en l'imagination, mais continuellement la mort en la bouche. Et n'est rien de quoy ie m'informe si volontiers que de la mort des hommes, « quelle parole, quel visage, quelle contenance ils y ont eu; » ny endroit des histoires que ie remarque si attentivement : il y paroist à la farcissure de mes exemples, et que i'ay en particuliere affection cette matiere. Si i'estoy faiseur de livres, ie feroiy un registre commenté des morts diverses. Qui apprendroit les hommes à mourir, leur ap-

<sup>1</sup> Ils n'ajoutent pas que la mort nous ôte le regret de ce que nous quittons. LUCRÈCE, III, 943.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Vie de Lycurque*, c. 20. C.

<sup>3</sup> C'étoit jadis la coutume d'égayer les festins par des meurtres, et de mettre sous les yeux des convives d'affreux combats de gladiateurs; souvent ils tombaient parmi les coupes du banquet, et inondaient les tables de sang. SILIUS ITALICUS, XI, 54.



prendroit à vivre. Dicearchus en fait un de pareil titre, mais d'autre et moins utile fin<sup>1</sup>.

On me dira que l'effect surmonte de si loing la pensee, qu'il n'y a si belle escrime qui ne se perde quand on en vient là. Laissez les dire : le premediter donne sans doute grand avantage ; et puis, n'est ce rien d'aller au moins jusques là sans alteration et sans fiebvre ? Il y a plus ; nature mesme nous preste la main, et nous donne courage : si c'est une mort courte et violente, nous n'avons pas loisir de la craindre ; si elle est aultre, ie m'apperceoy qu'à mesure que ie m'engage dans la maladie, i'entre naturellement en quelque desdaing de la vie. Ie treuve que i'ay bien plus à faire à digerer cette resolution de mourir, quand ie suis en santé, que quand je suis en fiebvre : d'autant que ie me tiens plus si fort aux commoditez de la vie, à raison que ie commence à en perdre l'usage et le plaisir ; i'en veoy la mort d'une veue beaucoup moins effroyee. Cela me faict esperer que plus ie m'esloigneray de celle là et approcheray de cette cy, plus aysement i'entreray en composition de leur eschange. Tout ainsi que i'ay essayé, en plusieurs aultres occurrences, ce que dict Cesar<sup>2</sup>, que les choses nous paroissent souvent plus grandes de loing que de prez ; i'ay treuvé que sain i'avois eu les maladies beaucoup plus en horreur que lors que ie les ay senties. L'alaigresse où ie suis, le plaisir et la force me font paroistre l'aultre estat si disproportionné à celuy là, que par imagination ie grossis ces incommoditez de la moitié, et les conceive plus poissantes que ie ne les treuve quand ie les ay sur les espaulles. I'espere qu'il m'en adviendra ainsi de la mort.

Veoyons, à ces mutations et declinaisons ordinaires que nous souffrons, comme nature nous desrobe la veue de nostre perte et empirement. Que reste il à un vieillard de la vigueur de sa ieunesse et de sa vie passee ?

*Heu ! senibus vitæ portio quanta manet ?*<sup>3</sup>

<sup>1</sup> CICÉRON, *de Offic.*, II, 5. C.

<sup>2</sup> *De Bello Gall.*, VII, 84. C.

<sup>3</sup> Ah ! qu'il reste aux vieillards peu de part en la vie ?

MAXIMIAN., *vel PSEUDO GALLUS*, I, 16.

Cesar , à un soldat de sa garde , recreu et cassé , qui veint en la rue luy demander congé de se faire mourir , regardant son maintien decrepite ; respondit plaisamment : « Tu penses doncques estre en vie ? » Qui y tumberoit tout à un coup , ie ne crois pas que nous feussions capables de porter un tel changement : mais conduicts par sa main , d'une douce pente et comme insensible , peu à peu , de degré en degré , elle nous roule dans ce miserable estat , et nous y apprivoise , si que nous ne sentons aucune secousse quand la ieunesse meurt en nous , qui est , en essence et en verité , une mort plus dure que n'est la mort entiere d'une vie languissante , et que n'est la mort de la vieillesse ; d'autant que le sault n'est pas si lourd du mal estre au non estre , comme il est d'un estre doux et fleurissant à un estre penible et douloureux. Le corps courbe et plié a moins de force à soustenir un fais : aussi a nostre ame ; il la fault dresser et eslever contre l'effort de cet adversaire. Car , comme il est impossible qu'elle se mette en repos pendant qu'elle le craint ; si elle s'en assure aussi , elle se peut vanter (qui est chose comme surpassant l'humaine condition) qu'il est impossible que l'inquietude , le torment et la peur , non le moindre desplaisir , loge en elle :

Non vultus instantis tyranni  
Mente quatit solida , neque Auster ,  
Dux inquieti turbidus Adriæ ,  
Nec fulminantis magna Iovis manus \* ;

elle est rendue maistresse de ses passions et concupiscences ; maistresse de l'indigence , de la honte , de la pauvreté , et de toutes aultres iniures de fortune. Gaignons cet avantage , qui pourra. C'est icy la vraye et souveraine liberté , qui nous donne de quoy faire la figue à la force et à l'iniustice , et nous mocquer des prisons et des fers.

In manicis et  
Compedibus , sævo te sub custode tenebo.

\* SENEQUE , *Epist.* 77. C.

• Ni le regard cruel d'un tyran , ni l'autan furieux qui bouleverse les mers , rien ne peut ébranler sa constance , non pas même la main terrible , la main foudroyante de Jupiter. HON. , *Od.* , III , 3 , 3.

*Ipsæ Deus, simul atque volam, me solvet. Opinor,  
Hoc sentit : Moriar. Mors ultima linea rerum est*<sup>1</sup>.

Nostre religion n'a point eu de plus assuré fondement humain, que le mépris de la vie. Non seulement le discours de la raison nous y appelle; car pourquoy craindrions nous de perdre une chose, laquelle perdue ne peut estre regrettée? mais aussi, puisque nous sommes menacez de tant de façons de mort, n'y a il pas plus de mal à les craindre toutes qu'à en soutenir une? Que chault il quand ce soit, puisqu'elle est inevitable? A celui qui disoit à Socrates : Les trente tyrans t'ont condamné à la mort : « Et nature, eulx, » respondit il<sup>2</sup>. Quelle sottise de nous peiner, sur le point du passage à l'exemption de toute peine! Comme nostre naissance nous apporta la naissance de toutes choses; aussi fera la mort de toutes choses, nostre mort. Parquoy c'est pareille folie de pleurer de ce que d'icy à cent ans nous ne vivrons pas, que de pleurer de ce que nous ne vivions pas il y a cent ans. La mort est origine d'une autre vie; ainsi pleurasmes nous, ainsi nous cousta il d'entrer en cette cy, ainsi nous despouillâmes nous de nostre ancien voile en y entrant. Rien ne peut estre grief, qui n'est qu'une fois. Est ce raison, de craindre si long temps chose de si brief temps? Le long temps vivre, et le peu de temps vivre, est rendu tout un par la mort : car le long et le court n'est point aux choses qui ne sont plus. Aristote dict qu'il y a des petites bestes sur la riviere Hypanis, qui ne vivent qu'un iour : celle qui meurt à huit heures du matin, elle meurt en ieunesse; celle qui meurt à cinq heures du soir, meurt en sa decrepitude<sup>3</sup>. Qui de nous ne se mocque de veoir mettre en consideration d'heur ou de malheur ce moment de duree? Le plus et le moins en la nostre, si nous la comparons à l'éternité, ou encores à la

<sup>1</sup> Je te chargerai de chaînes aux pieds et aux mains, je te livrerai à un geôlier cruel. — Un dieu me délivrera, dès que je le voudrai. — Ce dieu, je pense, est la mort : la mort est le terme de toutes choses. *HOM.*, *Épist.*, I, 46, 76.

<sup>2</sup> Socrate ne fut pas condamné à la mort par les trente tyrans, mais par les Athéniens. *DIOGÈNE LAËRCE*, II, 33; *CIC.*, *Tuscul.*, I, 40. C.

<sup>3</sup> *CICÉRON*, *Tuscul.*, I, 39. C.

duree des montaignes, des rivières, des estoiles, des arbres, et mesme d'aulcuns animaulx, n'est pas moins ridicule <sup>1</sup>.

Mais nature nous y force. « Sortez, dict elle, de ce monde, « comme vous y estes entrez. Le mesme passage que vous feistes de la mort à la vie, sans passion et sans frayeur, refaictes « le de la vie à la mort. Vostre mort est une des pieces de « l'ordre de l'univers; c'est une piece de la vie du monde.

Inter se mortales mutua vivunt,

.....

Et, quasi cursores, vitæ lampada tradunt <sup>2</sup>.

« Changeray ie pas pour vous cette belle contexture des choses? C'est la condition de vostre creation; c'est une partie « de vous, que la mort; vous vous fuyez vous mesmes. Cettuy « vostre estre, que vous iouyssez, est egalemeut party à la « mort et à la vie. Le premier iour de vostre naissance vous « achemine à mourir comme à vivre.

Prima, quæ vitam dedit, hora, carpsit <sup>3</sup>.

Nascentes morimur; finisque ab origine pendet <sup>4</sup>.

« Tout ce que vous vivez, vous le desrobez à la vie; c'est à « ses depens. Le continuel ouvrage de vostre vie, c'est bastir « la mort. Vous estes en la mort pendant que vous estes en « vie; car vous estes aprez la mort quand vous n'estes plus en « vie; ou, si vous l'aimez mieulx ainsi, vous estes mort aprez « la vie; mais pendant la vie, vous estes mourant; et la mort « touche bien plus rudement le mourant que le mort, et plus « vivvement et essentiellement. Si vous avez faict vostre prouffit « de la vie, vous en estes repeu: allez vous en satisfait.

Cur non ut plenus vitæ conviva recedis <sup>5</sup>?

<sup>1</sup> Sénèque, *Consol. ad Marciam*, c. 20. J. V. L.

<sup>2</sup> Les mortels se prêtent la vie pour un moment; c'est la course des jeux sacrés, où l'on se passe de main en main le flambeau. Lucrèce, II, 75, 76.

<sup>3</sup> L'heure qui nous a donné la vie, l'a déjà diminuée. Sénèque, *Hercul. fur.*, act. 3. chor., v. 874.

<sup>4</sup> Naître, c'est commencer de mourir; le dernier moment de notre vie est la conséquence du premier. Manilius, *Astronomic.*, IV, 16.

<sup>5</sup> Pourquoi ne sortez-vous pas du festin de la vie, comme un convive rassasié? Lucrèce, III, 951.

« Si vous n'en avez sceu user, si elle vous estoit inutile, que  
 « vous chault il de l'avoir perdue? à quoi faire la voulez vous  
 « encoures?

Cur amplius addere queris,  
 Rursum quod pereat male, et ingratum occidat omne ?<sup>1</sup>

« La vie n'est de soy ny bien ny mal; c'est la place du bien  
 « et du mal, selon que vous la leur faictes. Et si vous avez  
 « vescu un iour, vous avez tout veu : un iour est egal à tous  
 « iours. Il n'y a point d'autre lumiere ny d'autre nuit : ce  
 « soleil, cette lune, ces estoiles, cette disposition, c'est celle  
 « mesme que vos ayeuls ont iouye, et qui entretiendra vos  
 « arriere-nepveux.

Non alium videre patres, aliumve nepotes  
 Adspicient<sup>2</sup>.

« Et au pis aller, la distribution et varieté de tous les actes de  
 « ma comédie se parfournit en un an. Si vous avez prins garde  
 « au bransle de mes quatre saisons, elles embrassent l'en-  
 « fance, l'adolescence, la virilité, et la vieillesse du monde :  
 « Il a ioué son ieu; il n'y sçait aultre finesse que de recom-  
 « mencer; ce sera tousiours cela mesme.

Versamur ibidem, atque insumus usque<sup>3</sup>.  
 Atque in se sua per vestigia volvitur annus<sup>4</sup>.

« Je ne suis pas deliberee de vous forger aultres nouveaux  
 « passe-temps :

Nam tibi præterea quod machiner, inveniamque,  
 Quod placeat, nihil est : eadem sunt omnia semper<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Pourquoi vouloir multiplier des jours que vous laisseriez perdre de même sans en mieux profiter? Lucrèce, III, 954.

<sup>2</sup> Vos neveux ne verront que ce qu'ont vu vos pères.

MANIL., I, 629.

<sup>3</sup> L'homme tourne toujours dans le cercle qui l'enferme. Lucrèce, III, 1035.

<sup>4</sup> L'année recommence sans cesse la route qu'elle a parcourue. VIRG., *Georgic.*, II, 402.

<sup>5</sup> Je ne puis rien trouver, rien produire de nouveau en votre faveur; ce sont, ce seront toujours les mêmes plaisirs. Lucrèce, III, 957.

« Faictes place aux aultres, comme d'aultres vous l'ont faicte.  
 « L'equalité est la premiere piece de l'équité. Qui se peult  
 « plaindre d'estre comprins où tous sont comprins? Aussi avez  
 « vous beau vivre, vous n'en rabbattrez rien du temps que  
 « vous avez à estre mort : c'est pour neant; aussi longtemps  
 « serez vous en cet estat là que vous craignez, comme si vous  
 « estiez mort en nourrice :

Licet quot vis vivendo vincere secla,  
 Mors aeterna tamen nihlominus illa manebit<sup>1</sup>.

« Et si vous mettray en tel point, auquel vous n'aurez aucun  
 « mescontentement;

In vera nescis nullum fore morte alium te,  
 Qui possit vivus tibi te lugere peremptum,  
 Stansque iacentem<sup>2</sup>?

« ny ne desirerez la vie que vous plaignez tant;

Nec sibi enim quisquam tum se, vitamque requirit.  
 . . . . .  
 Nec desiderium nostri nos afficit ullum<sup>3</sup>.

« La mort est moins à craindre que rien, s'il y avoit quelque  
 « chose de moins que rien :

Multo.... mortem minus ad nos esse putandum,  
 Si minus esse potest, quam quod nihil esse videmus<sup>4</sup>;

« elle ne vous concerne ny mort ny vif; vif, parce que vous  
 « estes; mort, parce que vous n'estes plus. Davantage, nul  
 « ne meurt avant son heure : ce que vous laissez de temps  
 « n'estoit non plus vostre, que celui qui s'est passé avant  
 « vostre naissance, et ne vous touche non plus.

<sup>1</sup> Vivez autant de siècles que vous voudrez, la mort, après cette longue vie, n'en restera pas moins éternelle. *Lucan*, III, 1105.

<sup>2</sup> Ne savez-vous pas que la mort ne laissera pas subsister un autre vous-même, qui puisse, vivant, gémir sur votre trépas, et pleurer debout sur votre cadavre? *Lucan*, III, 898.

<sup>3</sup> Alors nous ne nous inquiétons ni de la vie ni de nous-mêmes...; alors il ne nous reste aucun regret de l'existence. *Lucan*, III, 952, 955.

<sup>4</sup> *Lucan*, III, 939. La phrase précédente est la traduction de ces deux vers.

*Respice enim, quam nil ad nos anteacta vetustas  
Temporis æterni fuerit* <sup>1</sup>.

« Où que vostre vie finisse, elle y est toute. L'utilité du vivre  
« n'est pas en l'espace; elle est en l'usage : tel a vescu long-  
« temps, qui a peu vescu. Attendez vous y pendant que vous  
« y estes : il gist en vostre volonté, non au nombre des ans,  
« que vous ayez assez vescu. Pensiez vous jamais n'arriver là  
« où vous alliez sans cesse? encores n'y a il chemin qui n'ayt  
« son issue. Et si la compagnie vous peult soulager, le monde  
« ne va il pas mesme train que vous allez?

. . . *Omnia te, vita perfuncta, sequentur* <sup>2</sup>.

« Tout ne bransle il pas vostre bransle? y a il chose qui ne  
« vieillisse quant et vous? mille hommes, mille animaux et  
« mille aultres creatures meurent en ce mesme instant que  
« vous mourez.

*Nam nox nulla diem, neque noctem aurora sequuta est,  
Quæ non audierit mixtos vagitibus ægris  
Ploratus, mortis comites et funeris atrî* <sup>3</sup>.

« A quoy faire y reculez vous, si vous ne pouvez tirer arriere?  
« Vous en avez assez veu qui se sont bien trouvez de mourir,  
« eschevant <sup>4</sup> par là des grandes miseres : mais quelqu'un qui  
« s'en soit mal trouvé, en avez vous veu? si est ce grand'  
« simplesse de condamner chose que vous n'avez esprouvee,  
« ny par vous, ny par aultre. Pourquoi te plains tu de moy  
« et de la destinee? Te faisons nous tort? Est ce à toy de nous  
« gouverner, ou à nous toy? Encores que ton aage ne soit pas  
« achevé, ta vie l'est : un petit homme est homme entier  
« comme un grand; ny les hommes ny leurs vies ne se me-

<sup>1</sup> Considérez les siècles sans nombre qui nous ont précédés; ne sont-ils pas pour nous comme s'ils n'avoient jamais été? *Lucrèce*, III, 985.

<sup>2</sup> Les races futures vont vous suivre. *Lucrèce*, III, 981.

<sup>3</sup> Jamais l'aurore, jamais la sombre nuit, n'ont visité ce globe, sans entendre à la fois et les cris plaintifs de l'enfance au berceau, et les sanglots de la douleur éplorée auprès d'un cercueil. *Lucrèce*, V, 579.

<sup>4</sup> *Esquivant, évitant.* R. J.

« surent à l'aulne. Chiron refusa l'immortalité, informé des  
 « conditions d'icelle par le dieu mesme du temps et de la  
 « duree, Saturne son pere. Imaginez, de vray, combien se-  
 « roit une vie perdurable moins supportable à l'homme, et  
 « plus penible, que n'est la vie que ie luy ay donnée<sup>1</sup>. Si  
 « vous n'aviez la mort, vous me maudiriez sans cesse de  
 « vous en avoir privé : i'y ay à escient meslé quelque peu  
 « d'amertume, pour vous empescher, veoyant la commodité  
 « de son usage, de l'embrasser trop avidement et indiscrete-  
 « ment. Pour vous loger en cette moderation, ny de fuir la  
 « vie, ny de refuir à la mort, que ie demande de vous, i'ay  
 « temperé l'une et l'autre entre la douceur et l'aigreur.  
 « J'apprins à Thales, le premier de vos sages, que le vivre et  
 « le mourir estoit indifferent : par où, à celui qui luy de-  
 « manda pourquoy doncques il ne mourroit, il respondit tres-  
 « sagement : *Pource qu'il est indifferent*<sup>2</sup>. L'eau, la terre, l'air  
 « et le feu, et aultres membres de ce mien bastiment, ne sont  
 « non plus instruments de ta vie qu'instruments de ta mort.  
 « Pourquoy crains tu ton dernier iour? il ne confere non plus  
 « à ta mort que chascun des aultres : le dernier pas ne faict  
 « pas la lassitude ; il la declare. Touts les iours vont à la mort :  
 « le dernier y arrive<sup>3</sup>. » Voylà les bons advertissements de  
 nostre mere nature.

Or i'ay pensé souvent d'où venoit cela, qu'aux guerres le  
 visage de la mort, soit que nous la veoyions en nous ou en  
 aultruy, nous semble sans comparaison moins effroyable qu'en  
 nos maisons (aultrement ce seroit une armee de medecins et  
 de pleurars); et, elle estant tousiours une, qu'il y ait toutes-  
 fois beaucoup plus d'assurance parmy les gents de village et  
 de basse condition, qu'ez aultres. Je crois, à la verité, que ce

<sup>1</sup> Si nous étions immortels, nous serions des êtres très misérables..... Si l'on nous offroit l'immortalité sur la terre, qui est-ce qui voudroit accepter ce triste présent? etc. ROUSSEAU, *Émile*, liv. II.

<sup>2</sup> DIOGÈNE LAËRCE, I, 35. C.

<sup>3</sup> Tout ce discours de la nature est imité de Lucrèce, III, 945, jusqu'à la fin du livre. Ces dernières paroles sont traduites de SÉNÈQUE, *Epist.* 120; le traité du même philosophe, *de Brevitate vitæ*, a fourni aussi à Montaigne quelques imitations. J. V. L.



sont ces mines et appareils effroyables, dequoy nous l'entourons, qui nous font plus de peur qu'elle : une toute nouvelle forme de vivre ; les cris des meres, des femmes et des enfants ; la visitation de personnes estonnees et transies ; l'assistance d'un nombre de valets pasles et explorez ; une chambre sans iour, des cierges allumez ; nostre chevet assiegé de medecins et de prescheurs ; somme, tout horreur et tout effroy autour de nous : nous voylà desia ensevelis et enterrez. Les enfants ont peur de leurs amis mesmes, quand ils les veoyent masquez : aussi avons nous<sup>1</sup>. Il fault oster le masque aussi bien des choses que des personnes : osté qu'il sera, nous ne trouverons au dessoubz que cette mesme mort, qu'un valet ou simple chambriere passerent dernièrement sans peur. Heureuse la mort qui oste le loisir aux apprests de tel equipage !

## CHAPITRE XX.

DE LA FORCE DE L'IMAGINATION.

*Fortis imaginatio generat casum*<sup>2</sup>, disent les clercs.

Ie suis de ceulx qui sentent tresgrand effort de l'imagination : chascun en est heurté, mais aucuns en sont renversez. Son impression me perce ; et mon art est de luy eschapper, par faulte de force à luy resister. Ie vivroy de la seule assistance de personnes saines et gayes : la veue des angoisses d'aultuy m'angoisse materiellement, et a mon sentiment souvent usurpé le sentiment d'un tiers ; un toussueur continuel irrite mon poulmon et mon gosier ; ie visite plus mal volontiers les malades auxquels le debvoir m'interesse, que ceulx auxquels ie m'attends moins et que ie considere moins : ie saisis le mal que i'estudie, et le couche en moy. Ie ne treuve pas estrange qu'elle donne et les fiebvres et la mort à ceulx qui la laissent faire et qui luy applaudissent. Simon Thomas estoit

<sup>1</sup> Cette idée et celle de la phrase suivante appartiennent à Sénèque, *Epist.* 24. C.

<sup>2</sup> « Une imagination forte produit l'événement même, » disent les savants, les gens habiles.

un grand medecin de son temps : il me souvient que me rencontrant un jour à Toulouse, chez un riche vieillard pulmonique, et traictant avec luy des moyens de sa guerison, il luy dict que c'en estoit l'un, de me donner occasion de me plaire en sa compaignie; et que, fichant ses yeux sur la frescheur de mon visage, et sa pensee sur cette ~~ma~~ jeunesse et vigueur qui regorgeoit de mon adolescence, et remplissant tous ses sens de cet estat florissant en quoy i'estoy, son habitude s'en pourroit amender : mais il oublioit à dire que la mienne s'en pourroit empirer aussi. Gallus Vibius banda si bien son ame à comprendre l'essence et les mouvements de la folie, qu'il emporta son iugement hors de son siege, si qu'oncques puis il ne l'y peut remettre, et se pouvoit vanter d'estre devenu fol par sagesse<sup>1</sup>. Il y en a qui de frayeur anticipent la main du bourreau; et celui qu'on desbandoit pour luy lire sa grace, se trouva roide mort sur l'eschaffaud, du seul coup de son imagination. Nous tressuons, nous tremblons, nous paslissons, et rougissons, aux secousses de nos imaginations; et, renversez dans la plume, sentons nostre corps agité à leur bransle, quelquesfois iusques à en expirer : et la ieunesse bouillante s'eschauffe si avant en son harnois, toute endormie, qu'elle assouvit en songe ses amoureux desirs :

Ut, quasi transactis sæpe omnibu' rebu', profundant  
Fluminis ingentes fluctus, vestemque cruentant<sup>2</sup>.

Et encores qu'il ne soit pas nouveau de veoir croistre la nuit des cornes à tel qui ne les avoit pas en se couchant, toutesfois l'evenement de Cippus<sup>3</sup>, roy d'Italie, est memorable, lequel pour avoir assisté le iour, avecques grande affection, au com-

<sup>1</sup> Sénèque le rhéteur (*Controv.* 9, liv. 11), de qui Montaigne doit avoir pris ce fait, ne dit point que Vibius Gallus perdit la raison en tâchant de comprendre l'essence de la folie, mais en s'appliquant, avec trop de contention d'esprit, à en imiter les mouvements. C.

<sup>2</sup> Lucrèce, IV, 1029. Ces deux vers expliquent ce que vient de dire Montaigne, avec une liberté qu'on ne pourroit supporter dans notre langue. E. J.

<sup>3</sup> PLINIE, XI, 58; VALÈRE MAXIME, V, 6. Cippus, préteur romain, n'étoit pas roi d'Italie; mais les devins avoient prédit qu'il le deviendrait s'il rentroit à Rome : il aimait mieux s'exiler. J. V. L.

bat des taureaux, et avoir eu en songe toute la nuit des cornes en la teste, les produisit en son front par la force de l'imagination. La passion donna au fils de Crœsus la voix que nature luy avoit refusee<sup>1</sup>. Et Antiochus print la fievre, par la beauté de Sſtratonice trop vivvement empreinte en son ame<sup>2</sup>. Pline dict avoir veu Lucius Cossitius, de femme, changé en homme le iour de ses nopces<sup>3</sup>. Pontanus et d'autres racontent pareilles metamorphoses advenues en Italie ces siecles passez. Et, par vehement desir de luy et de sa mere,

Vota puer solvit, quæ femina voverat, Iphis<sup>4</sup>.

Passant à Vitry le François<sup>5</sup>, ie peus veoir un homme que l'evesque de Soissons avoit nommé Germain en confirmation, lequel tous les habitants de là ont cogneu et veu fille iusques à l'aage de vingt deux ans, nommee Marie. Il estoit à cette heure là fort barbu et vieil, et point marié. Faisant, dict il, quelque effort en sautant, ses membres virils se produisirent : et est encores en usage, entre les filles de là, une chanson, par laquelle elles s'entradvertissent de ne faire point de grandes eniambees, de peur de devenir garçons, comme Marie Germain. Ce n'est pas tant de merveille que cette sorte d'accident se rencontre frequent; car, si l'imagination peult en telles choses, elle est si continuellement et si vigoreusement attachee à ce subiect, que, pour n'avoir si souvent à recheoir en mesme pensee et aspreté de desir, elle a meilleur compte d'incorporer, une fois pour toutes, cette virile partie aux filles.

Les uns attribuent à la force de l'imagination les cicatrices

<sup>1</sup> HÉRODOTE, I, 85. J. V. L.

<sup>2</sup> LUCIEN, *Traité de la déesse de Syrie*. C.

<sup>3</sup> PLIN, *Hist. nat.*, VII, 4. C.

<sup>4</sup> Iphis paya garçon les vœux qu'il fit pucelle.

OVIDE, *Mét.*, IX, 785.

<sup>5</sup> Au mois de septembre 1580. Dans le *Voyage de Montaigne*, t. I, p. 43, il est parlé de Marie Germain, et on y lit ces mots, « Nous ne le sceumes voir, parce qu'il estoit au village. » Il y est dit aussi que ce fut l'évêque de Châlons, le cardinal de Lenoncourt, qui lui donna le nom de Germain. J. V. L.



du roy Dagobert et de saint François. On dict que les corps s'en enlevent, telle fois, de leur place; et Celsus recite d'un presbtre qui ravissoit son ame en telle extase, que le corps en demouroit longue espace sans respiration et sans sentiment: saint Augustin en nomme un aultre<sup>1</sup>, à qui il ne falloit que faire ouïr des cris lamentables et plaintifs; soubdain il defailloit, et s'emportoit si vivvement hors de soy, qu'on avoit beau le tempester, et hurler, et le pincer, et le griller, iusques à ce qu'il feust ressuscité: lors, il disoit avoir ouï des voix, mais comme venants de loing; et s'appercevoit de ses eschauldures et meurtrisseures. Et, que ce ne feust une obstination apostee contre son sentiment, cela le monroit, qu'il n'avoit ce pendant ny pouls ny haleine.

Il est vraysemblable que le principal credit des visions, des enchantements et de tels effects extraordinaires, vienne de la puissance de l'imagination, agissant principalement contre les ames du vulgaire, plus molles; on leur a si fort saisi la creance, qu'ils pensent veoir ce qu'ils ne veoyent pas.

Ie suis encores en ce doubte, que ces plaisantes liaisons<sup>2</sup>, dequoy nostre monde se veoid si entravé, qu'il ne se parle d'aultre chose, ce sont volontiers des impressions de l'aprehension et de la crainte: car ie sçais, par experience, que tel, de qui ie puis respondre comme de moy mesme, en qui il ne pouvoit cheoir souspeçon aucun de foiblesse et aussi peu d'enchantement, ayant ouï faire le conte à un sien compaignon d'une defaillance extraordinaire, en quoy il estoit tumbé, sur le point qu'il en avoit le moins de besoing, se trouvant en pareille occasion, l'horreur de ce conte luy veint à coup si rudement frapper l'imagination, qu'il encourut une fortune pareille; et de là en hors feut subiect à y recheoir, ce vilain souvenir de son inconvenient le gourmandant et tyrannisant. Il trouva quelque remede à cette resverie par une aultre resverie; c'est que, advouant luy mesme et preschant

<sup>1</sup> C'est *Restitutus*. De Civit. Dei, XIV, 24.

<sup>2</sup> C'est-à-dire, *mouvements d'équillettes*. Il y a dans l'édition de 1588, fol. 33, ces *plaisantes liaisons des mariages*. C.

avant la main cette sienne subiection, la contention de son ame se soulageoit sur ce que, apportant ce mal comme attendu, son obligation en amoindrissoit et luy en poisoit moins. Quand il a eu loy, à son chois (sa pensee desbrouillee et desbandee, son corps se trouvant en son deu), de le faire lors premierelement tenter, saisir, et surprendre à la cognoissance d'aultruy, il s'est guari tout net. A qui on a esté une fois capable, on n'est plus incapable, sinon par iuste foiblesse. Ce malheur n'est à craindre qu'aux entreprises où nostre ame se treuve oultre mesure tendue de desir et de respect, et notamment où les commoditez se rencontrent improuveues et pressantes : on n'a pas moyen de se r'avoir de ce trouble. l'en sçais à qui il a servy d'y apporter le corps mesme, demy rassasié d'ailleurs, pour endormir l'ardeur de cette fureur, et qui, par l'aage, se treuve moins impuissant de ce qu'il est moins puissant; et tel aultre à qui il a servy aussi qu'un amy l'ayt asseuré d'estre fourni d'une contrebatterie d'enchantements certains à le preserver. Il vault mieulx que ie die comment ce feut.

Un comte de tresbon lieu, de qui i'estois fort privé, se mariant avecques une belle dame, qui avoit esté poursuyvie de tel qui assistoit à la feste, mettoit en grande peine ses amis, et nommeement une vieille dame sa parente, qui presidoit à ces nopces et les faisoit chez elle, craintifve de ces sorcelleries : ce qu'elle me fait entendre. Je la priay s'en reposer sur moy. l'avoy, de fortune, en mes coffres certaine petite piece d'or platte, où estoient gravees quelques figures celestes, contre le coup du soleil, et pour oster la douleur de teste, la logeant à point sur la couture du test; et pour l'y tenir, elle estoit cousue à un ruban propre à rattacher sous le menton; reserve germaine à celle de quoy nous parlons. Jacques Peltier, vivant chez moy, m'avoit faict ce present singulier. l'advisay d'en tirer quelque usage, et dis au comte qu'il pourroit

• Médecin célèbre du temps de Montaigne. Il publia divers ouvrages de médecine, et quelques poésies assez folles, qui furent imprimées à Paris en 1547. Il mourut en 1582, âgé de 65 ans. Voyez NICKON, t. XXI. A. D.

courre fortune comme les aultres, ayant là des hommes pour luy en vouloir prester une ; mais que hardiment ils'allast coucher ; que ie luy ferois un tour d'amy , et n'espargnerois à son besoing un miracle qui estoit en ma puissance , pourveu que sur son honneur il me promist de le tenir tresfidelement secret : seulement, comme sur la nuict on iroit luy porter le resveillon, s'il luy estoit mal allé, il me feist un tel signe. Il avoit eu l'ame et les aureilles si battues, qu'il se trouva lié du trouble de son imagination, et me feit son signe à l'heure susdicte. Je luy dis lors à l'aureille, qu'il se levast, soubs couleur de nous chasser, et prinst en se iouant la robbe de nuict que i'avoy sur moy (nous estions de taille fort voysine), et s'en vestist tant qu'il auroit executé mon ordonnance, qui feut, Quand nous serions sortis, qu'il se retirast à tumber de l'eau ; dist trois fois telles parolles, et feist tels mouvements ; qu'à chascune de ces trois fois il ceignist le ruban que ie luy mettois en main, et couchast bien soigneusement la medaille qui y estoit attachee, sur ses roignons, la figure en telle posture : cela faict, ayant, à la derniere fois, bien estreinct ce ruban pour qu'il ne se peust ny desnouer ny mouvoir de sa place, qu'en toute assurance il s'en retournast à son prix faict<sup>1</sup>, et n'oubliaist de reiecter ma robbe sur son lict, en maniere qu'elle les abriast<sup>2</sup> tous deux. Ces singeries sont le principal de l'effect, nostre pensee ne se pouvant desmeler que moyens si estranges ne viennent de quelque abstruse science : leur inanité leur donne poids et reverence. Somme, il feut certain que mes caracteres se trouverent plus veneriens que solaires, plus en action qu'en prohibition. Ce feut une humeur prompte et curieuse qui me convia à tel effect, esloigné de ma nature. Je suis ennemy des actions subtiles et feinctes ; et hay la finesse, en mes mains, non seulement recreative, mais aussi proufitable : si l'action n'est vicieuse, la route l'est.

Amasis, roi d'Aegypte, espousa Laodice, tresbelle fille grecque : et luy, qui se monstroist gentil compaignon par tout

<sup>1</sup> *A son affaire, à sa besogne.*

<sup>2</sup> *Couvrit. Vieux mot, remplacé par le mot abriter.*

ailleurs, se trouva court à iouir d'elle, et menaça de la tuer, estimant que ce feust quelque sorciere. Comme ez choses qui consistent en fantasie, elle le reiecta à la devotion : et ayant faict ses vœus et promesses à Venus, il se trouva divinement remis dez la premiere nuict, d'aprez ses oblations et sacrifices<sup>1</sup>. Or, elles ont tort de nous recueillir de ces contenance mineuses, querelleuses et fuyardes, qui nous esteignent en nous allumant. La bru de Pythagoras<sup>2</sup> disoit que la femme qui se couche avecques un homme, doit, avecques sa cotte, laisser quand et quand la honte, et la reprendre avecques sa cotte. L'ame de l'assaillant, troublee de plusieurs diverses alarmes, se perd ayseement : et à qui l'imagination a faict une fois souffrir cette honte (et elle ne la faict souffrir qu'aux premieres accointances, d'autant qu'elles sont plus ardentes et aspres, et aussi qu'en cette premiere cognoissance qu'on donne de soy, on craint beaucoup plus de faillir), ayant mal commencé, il entre en fiebvre et despit de cet accident, qui luy dure aux occasions suyvantes.

Les mariez, le temps estant tout leur, ne doibvent ny presser ny taster leur entreprinse, s'ils ne sont prests : et vault mieulx faillir indecemment à estrener la couche nuptiale, pleine d'agitation et de fiebvre, attendant une et une aultre commodité plus privee et moins alarmee, que de tumber en une perpetuelle misere, pour s'estre estonné et desesperé du premier refus. Avant la possession prinse, le patient se doit, à saillies et divers temps, legierement essayer et offrir, sans se picquer et opiniastres à se convaincre definitivement soy mesme. Ceulx qui sçavent leurs membres de nature docile, qu'ils se soignent seulement de contrepiper leur fantasie.

On a raison de remarquer l'indocile liberté de ce membre, s'ingerant si importuneement lors que nous n'en avons que

<sup>1</sup> HÉRODOTE, II, 181. Hérodote dit que ce fut Laodice ou Ladice qui offrit ces vœux et ces sacrifices à Venus. C.

<sup>2</sup> Montaigne a voulu parler de Théano, fameuse pythagoricienne, qui étoit la femme et non la belle-fille de Pythagore. Telle est la remarque de Coste, d'après Ménage, *ad Diogen. Laert.*, t. II, p. 500, col. 2. On trouve la même pensée dans HÉRODOTE, I, 8. J. V. L.

faire, et defaillant si importuneement lors que nous en avons le plus affaire, et contestant de l'auctorité si impericusement avecques nostre volonté, refusant avecques tant de fierté et d'obstination nos sollicitations et mentales et manuelles. Si toutesfois, en ce qu'on gourmande sa rebellion, et qu'on en tire preuve de sa condamnation, il m'avoit payé pour plaider sa cause, à l'adventure mettrois ie en souspeçon nos aultres membres ses compaignons de luy estre allé dresser, par belle envie de l'importance et douceur de son usage, cette querelle apostee, et avoir, par complot, armé le monde à l'encontre de luy, le chargeant malignement, seul, de leur faulte commune: car ie vous donne à penser s'il y a une seule des parties de nostre corps qui ne refuse à nostre volonté souvent son operation, et qui souvent ne s'exerce contre nostre volonté. Elles ont chascune des passions propres, qui les esveillent et endorment sans nostre congé. A quant de fois tesmoignent les mouvements forcez de nostre visage, les pensees que nous tenions secrettes, et nous trahissent aux assistants! Cette mesme cause qui anime ce membre, anime aussi, sans nostresceu, le cœur, le poulmon, et le poulx; la veue d'un obiect agreable respendant imperceptiblement en nous la flamme d'une esmotion fiebvreuse. N'y a il que ces muscles et ces veines qui s'eslevent et se couchent sans l'adveu non seulement de nostre volonté, mais aussi de nostre pensee? nous ne commandons pas à nos cheveux de se herisser, et à nostre peau de fremir de desir ou de crainte; la main se porte souvent où nous ne l'envoyons pas; la langue se transit, et la voix se fige à son heure; lors mesme que, n'ayant de quoy frire, nous le luy deffendrions volontiers, l'appetit de manger et de boire ne laisse pas d'esmouvoir les parties qui luy sont subiectes, ny plus ny moins que cet aultre appetit, et nous abandonne de mesme hors de propos, quand bon luy semble; les utils qui servent à descharger le ventre ont leurs propres dilatations et compressions, outre et contre nostre advis, comme ceulx cy destinés à descharger les roignons. Et ce que, pour auctoriser la puissance de nostre volonté, saint



Augustin<sup>1</sup> allegue avoir veu quelqu'un qui commandoit à son derriere autant de pets qu'il en vouloit, et que Vives son glossateur encherit d'un aultre exemple de son temps, de pets organisez, suyvants le ton des voix qu'on leur prononceoit, ne suppose non plus pure l'obeissance de ce membre; car en est il ordinairement de plus indiscret et tumultuaire? ioinct que i'en cognois un si turbulent et revesche, qu'il y a quarante ans qu'il tient son maistre à peter d'une haleine et d'une obligation constante et irremittente, et le mene ainsin à la mort. Et pleust à Dieu que ie ne le sceusse que par les histoires, combien de fois nostre ventre, par le refus d'un seul pet, nous mene iusques aux portes d'une mort tresangoisseuse! et que l'empereur<sup>2</sup>, qui nous donna liberté de peter par tout, nous en eust donné le pouvoir! Mais nostre volonté, pour les droicts de qui nous mettons en avant ce reproche, combien plus vraysemblablement la pouvons nous marquer de rebellion et sedition, par son deresglement et desobeissance? Veult elle tousiours ce que nous voudrions qu'elle vouldist? ne veult elle pas souvent ce que nous luy prohibons de vouloir, et à nostre evident dommage? se laisse elle non plus mener aux conclusions de nostre raison? Enfin, ie diroy pour monsieur ma partie, que plaise à considerer qu'en ce faict sa cause estant inseparablement conioincte à un consort, et indistinctement, on ne s'adresse pourtant qu'à luy, et par les arguments et charges qui ne peuvent appartenir à son dict consort: car l'effect d'iceluy est bien de convier inopportuneement par fois, mais refuser, iamaïs; et de convier encore tacitement et quietement: partant se veoid l'animosité et illegalité manifeste des accusateurs. Quoy qu'il en soit, protestant que les advocats et iuges ont beau quereller et sentencier, nature tirera ce pendant son train; qui n'auroit faict que raison, quand elle auroit doué ce membre de quelque particulier privilege; aucteur du seul ouvrage immortel des mor-

<sup>1</sup> Voyez de *Civil. Dei*, XIV, 24, et le commentaire de Vives sur ce passage. C.

<sup>2</sup> Claude, cinquième empereur romain. Mais Suétone (*Claud.*, c. 32) rapporte seulement que Claude avoit eu dessein d'autoriser cette liberté par un édit. C.

tels : ouvrage divin, selon Socrates ; et amour, desir d'immortalité et daimon immortel luy mesme.

Tel, à l'aventure, par cet effect de l'imagination, laisse icy les escrouelles, que son compaignon reporte en Espagne. Voylà pourquoy, en telles choses, l'on a accoustumé de demander une ame preparee. Pourquoy practiquent les medecins avant main la creance de leur patient, avec tant de faulses promesses de sa guarison, si ce n'est à fin que l'effect de l'imagination supplée l'imposture de leur apozeme? ils sçavent qu'un des maistres de ce mestier leur a laissé par escript, qu'il s'est trouvé des hommes à qui la seule veue de la medecine faisoit l'operation. Et tout ce caprice m'est tumbé presentement en main, sur le conte que me faisoit un domestique apotiquaire de feu mon pere, homme simple et sousysse, nation peu vaine et mensongiere, d'avoir cogneu longtemps un marchand à Toulouse maladif et subiect à la pierre, qui avoit souvent besoing de clysteres, et se les faisoit diversement ordonner aux medecins selon l'occurrence de son mal : apportez qu'ils estoyent, il n'y avoit rien obmis des formes accoustumees; souvent il tastoit s'ils estoyent trop chauds; le voylà couché, renversé, et toutes les approches faictes, sauf qu'il ne s'y faisoit aulcune iniection. L'apotiquaire retiré aprez cette cerimonie, le patient accommodé comme s'il avoit veritablement prins le clystere, il en sentoit pareil effect à ceulx qui les prennent. Et si le medecin n'en trouvoit l'operation suffisante, il lui en donnoit deux ou trois aultres de mesme forme. Mon tesmoing iure que pour espargner la despense (car il les payoit comme s'il les eust receus), la femme de ce malade ayant quelquesfois essayé d'y faire seulement mettre de l'eau tiede, l'effect en descouvrit la fourbe; et, pour avoir trouvé ceulx là inutiles, qu'il faulsoit revenir à la premiere façon.

Une femme, pensant avoir avalé une espingle avecques son pain, crioit et se tormentoit comme ayant une douleur insupportable au gosier, où elle pensoit la sentir arrestee : mais parce qu'il n'y avoit ny enfleure ny alteration par le dehors, un habile homme ayant iugé que ce n'estoit que fantasie et opi-

nion , prinse de quelque morceau de pain qui l'avoit picquee en passant, la fait vomir, et iecta à la desrobee dans ce qu'elle rendit une espingle tortue. Cette femme , cuidant l'avoir rendue, se sentit soudain deschargee de sa douleur. Je sçay qu'un gentilhomme , ayant traicté chez lui une bonne compaignie , se vanta trois ou quatre iours aprez , par maniere de ieu (car il n'en estoit rien) , de leur avoir faict manger un chat en paste : dequoy une damoiselle de la troupe print telle horreur, qu'en estant tumbée en un grand desvoyement d'estomac et fiebvre, il feut impossible de la sauver. Les bestes mesmes se veoyent, comme nous , subiectes à la force de l'imagination ; tesmoings les chiens qui se laissent mourir de dueil de la perte de leurs maistres : nous les veoyons aussi iapper et tremousser en songe ; hennir les chevaulx et se debattre.

Mais tout cecy se peult rapporter à l'estroicte cousture de l'esprit et du corps s'entrecommuniquants leurs fortunes ; c'est aultre chose , que l'imagination agisse quelquesfois non contre son corps seulement , mais contre le corps d'aultruy. Et tout ainsi qu'un corps reiecte son mal à son voysin, comme il se veoid en la peste, en la verolle , et au mal des yeulx , qui se chargent de l'un à l'autre :

*Dum spectant oculi læsos, lædantur et ipsi ;  
Multaque corporibus transitione nocent ' :*

pareillement l'imagination , esbranlée avecques vehemence , eslance des traits qui puissent offenser l'obiect estrangier. L'antiquité a tenu de certaines femmes en Scythie , qu'animees et courroucees contre quelqu'un , elles le tuoient du seul regard. Les tortues et les autruches couvent leurs œufs de la seule veue ; signe qu'ils y ont quelque vertu eiaculatrice. Et quant aux sorciers, on les dict avoir des yeulx offensifs et nuisants :

*Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos '.*

' En regardant des yeux malades , les yeux le deviennent eux-mêmes , et les maux se communiquent souvent d'un corps à l'autre. OVIDE , *de Remedio amoris* , v. 645.

• Je ne sais quel malin regard ensorcelle mes tendres agneaux. VIRG. , *Eclóg.* , III, 103.

Ce sont pour moy mauvais respondants que magiciens. Tant y a que nous veoyons par experience les femmes envoyer, aux corps des enfants qu'elles portent au ventre, des marques de leurs fantasies; tesmoing celle qui engendra le more: et il feut présenté à Charles, roy de Boheme et empereur, une fille d'auprez de Pise, toute velue et herissee, que sa mere disoit avoir esté ainsi conceue à cause d'une image de saint Iean Baptiste pendue en son licet.

Des animaulx il en est de mesme; tesmoins les brebis de Iacob, et les perdris et lievres que la neige blanchit aux montaignes. On veit dernièrement chez moy un chat guesant un oyseau au hault d'un arbre, et, s'estants fchez la veue ferme l'un contre l'autre quelque espace de temps, l'oyseau s'estre laissé cheoir comme mort entre les pattes du chat; ou enyvré par sa propre imagination, ou attiré par quelque force attractive du chat. Ceulx qui aiment la volerie ont ouy faire le conte du faulconnier, qui, arrestant obstineement sa veue contre un milan en l'air, gageoit, de la seule force de sa veue, le ramener contrebas, et le faisoit, à ce qu'on dict; car les histoires que i'emprunte, ie les renvoye sur la conscience de ceulx de qui ie les prens. Les discours sont à moy, et se tiennent par la preuve de la raison, non de l'experience: chascun y peult ioindre ses exemples; et qui n'en a point, qu'il ne laisse pas de croire qu'il en est assez, veu le nombre et varieté des accidents. Si ie ne comme bien, qu'un aultre comme pour moy. Aussi en l'estude que ie traite de nos mœurs et mouvements, les tesmoignages fabuleux, pourveu qu'ils soyent possibles, y servent comme les vrais: advenu ou non advenu, à Rome ou à Paris, à Iean ou à Pierre, c'est tousiours un tour de l'humaine capacité, duquel ie suis utilement advisé par ce recit. Ie le veoy, et en fay mon proufit, esgalement en

*J'ai trouvé, dans une des dernières éditions de Montaigne: Si ie ne conte pas bien, qu'un aultre conte pour moy; mais, dans toutes les plus anciennes, il y a: Si ie ne comme bien, qu'un aultre comme pour moy; c'est-à-dire, si j'emploie des exemples qui ne conviennent pas exactement au sujet que je traite, qu'un aultre y en substitue de plus convenables. C.*

ombre qu'en corps ; et aux diverses leçons qu'ont souvent les histoires , ie prens à me servir de celle qui est la plus rare et memorable. Il y a des auteurs desquels la fin , c'est dire les evenemens : la mienne , si i'y sçavois arriver , seroit dire sur ce qui peult advenir. Il est iustement permis aux escholes de supposer des similitudes , quand ils n'en ont point : ie n'en fay pas ainsi pourtant , et surpasse de ce costé là en religion superstitieuse toute foy historique. Aux exemples que ie tire ceans de ce que i'ay leu , ouï , faict , ou dict , ie me suis deffendu d'oser alterer iusques aux plus legieres et inutiles circonstances : ma conscience ne falsifie pas un iota : mon inscience , ie ne sçay.

Sur ce propos , i'entre par fois en pensee qu'il puisse assez bien convenir à un theologien , à un philosophe , et telles gents d'exquise et exacte conscience et prudence , d'ecrire l'histoire. Comment peuvent ils engager leur foy sur une foy populaire ? comment respondre des pensees de personnes incogneues , et donner pour argent comptant leurs coniectures ? Des actions à divers membres qui se passent en leur presence , ils refuseroient d'en rendre tesmoignage , assermentez par un iuge ; et n'ont homme si familier , des intentions duquel ils entreprennent de pleinement respondre. Je tiens moins hazardeux d'ecrire les choses passees , que presentes : d'autant que l'escrivain n'a à rendre compte que d'une verité empruntée.

Aulcuns me convient d'ecrire les affaires de mon temps , estimants que ie les veoy d'une veue moins blecée de passion qu'un aultre , et de plus prez , pour l'accez que fortune m'a donné aux chefs de divers partis. Mais ils ne disent pas , Que pour la gloire de Salluste ie n'en prendroy pas la peine ; ennemy iuré d'obligation , d'assiduité , de constance : Qu'il n'est rien si contraire à mon style , qu'une narration estendue ; ie me recoupe si souvent , à faulte d'haleine ; ie n'ay ny composition ny explication , qui vaille ; ignorant , au delà d'un enfant , des frases et vocables qui servent aux choses plus communes ; pourtant ay ie prins à dire ce que ie sçay dire ,

accommodant la matiere à ma force; si i'en prenois qui me guidast, ma mesure pourroit faillir à la sienne : Que, ma liberté estant si libre, i'eusse publié des iugemens, à mon gré mesme et selon raison, illegitimes et punissables.

Plutarque nous diroit volontiers, de ce qu'il en a faict, que c'est l'ouvrage d'aultruy que ses exemples soyent en tout et par tout veritables : qu'ils soyent utiles à la posterité, et presentez d'un lustre qui nous esclaie à la vertu, que c'est son ouvrage. Il n'est pas dangereux, comme en une drogue medecinale, en un conte ancien, qu'il soit ainsin ou ainsi.

## CHAPITRE XXI.

### LE PROUFIT DE L'UN EST DOMMAGE DE L'AULTRE.

Demades<sup>1</sup>, athenien, condemna un homme de sa ville qui faisoit mestier de vendre les choses necessaires aux enterrements, soubz tiltre de ce qu'il en demandoit trop de proufit, et que ce proufit ne luy pouvoit venir sans la mort de beaucoup de gents. Ce iugement semble estre mal prins; d'autant qu'il ne se faict aucun proufit qu'au dommage d'aultruy, et qu'à ce compte il faudroit condamner toute sorte de gains. Le marchand ne faict bien ses affaires qu'à la desbauche de la ieunesse; le laboureur, à la cherté des bleds; l'architecte, à la ruine des maisons; les officiers de la iustice, aux procez et querelles des hommes; l'honneur mesme et pratique des ministres de la religion se tire de nostre mort et de nos vices; nul medecin ne prend plaisir à la santé de ses amis mesmes, dict l'ancien comique grec; ny soldat, à la paix de sa ville : ainsi du reste<sup>2</sup>. Et qui pis est, que chascun se sonde au dedans, il trouvera que nos souhaits interieurs, pour la pluspart, naissent et se nourrissent aux despens d'aultruy. Ce que

<sup>1</sup> *Siniquus, de Beneficiis*, VI, d'où presque tout ce chapitre a été pris. C.

<sup>2</sup> « Le précepte de ne jamais nuire à autrui emporte celui de tenir à la société humaine le moins qu'il est possible; car, dans l'état social, le bien de l'un fait nécessairement le mal de l'autre. » *ROUSSEAU, Émile*, liv. III.

considerant , il m'est venu en fantasie , comme nature ne se desment point en cela de sa generale police ; car les physi-ciens tiennent que la naissance , nourrissement et augmentation de chasque chose , est l'alteration et corruption d'une aultre :

Nam quodcumque suis mutatum finibus exit ,  
Continuo hoc mors est illius , quod fuit ante .

## CHAPITRE XXII.

DE LA COUSTUME , ET DE NE CHANGER AYSSEMENT  
UNE LOY RECEUE.

Celuy me semble avoir tresbien conceu la force de la coustume , qui premier forgea ce conte <sup>1</sup> , qu'une femme de village , ayant apprins de caresser et porter entre ses bras un veau dez l'heure de sa naissance , et continuant tousiours à ce faire , gaigna cela par l'accoustumance , que , tout grand bœuf qu'il estoit , elle le portoit encores : car c'est , à la verité , une violente et traistresse maistresse d'eschole que la coustume. Elle establit en nous , peu à peu , à la desrobee , le pied de son auctorité : mais , par ce doux et humble commencement , l'ayant rassis et planté avec l'ayde du temps , elle nous descouvre tantost un furieux et tyrannique visage , contre lequel nous n'avons plus la liberté de haulser seulement les yeulx. Nous luy veoyons forcer , tous les coups , les regles de nature : *Usus efficacissimus rerum omnium magister* <sup>2</sup>. l'en croy l'antre de Platon en sa Republique <sup>4</sup> ; et les medecins , qui quittent si souvent à son auctorité les raisons de leur art ; et ce roy , qui par son moyen rengea son estomach à se nour-

<sup>1</sup> Un corps ne peut sortir de sa nature , sans que ce qu'il étoit cesse d'être. LUCRÈCE. II, 752.

<sup>2</sup> On trouve ce conte dans STOBÉE (*Serm.* XXIX), qui le cite d'après FAVONINUS. Voyez aussi QUINTILIAN, I, 9; PÉTRONE, c. 25, et les *Adages* d'ÉRASME. J. V. L.

<sup>3</sup> En tout, l'usage est le meilleur maître. PLINÉ, *Nat. hist.*, XXVI, 9.

<sup>4</sup> Platon, *République*, VII, p. 4, édit. d'Alde, t. II, p. 20; édit. d'Henri Estienne. t. II, p. 514, A. Voyez les *Pensées de Platon*, seconde édition, p. 28. J. V. L.

rir de poison ; et la fille qu'Albert recite s'estre accoustumee à vivre d'araignees : et en ce monde des Indes nouvelles, on trouva des grands peuples, et en fort divers climats, qui en vivoient, en faisoient provision et les appastoient, comme aussi des saulterelles, formis, lézards, chauvesouris ; et feut un crapaud vendu six escus en une necessité de vivres ; ils les cuisent et apprestent à diverses saulses : il en feut trouvé d'autres ausquels nos chairs et nos viandes estoient mortelles et venimeuses. *Consuetudinis magna vis est : pernoctant venatores in nive ; in montibus uri se patiuntur ; pugiles, cæstibus contusi, ne ingemiscunt quidem* <sup>1</sup>.

Ces exemples estrangers ne sont pas estranges, si nous considerons, ce que nous essayons <sup>2</sup> ordinairement, combien l'accoustumance hebeete nos sens. Il ne nous fault pas aller chercher ce qu'on dict des voysins des cataractes du Nil ; et ce que les philosophes estiment de la musique celeste, que les corps de ces cercles, estants solides, polis, et venants à se lescher et frotter l'un à l'autre en roulant, ne peuvent faillir de produire une merveilleuse harmonie, aux coupures et muances de laquelle se manient les contours et changements des carolles des astres, mais qu'universellement les oules des creatures de çà bas, endormies, comme celles des Aegyptiens, par la continuation de ce son, ne le peuvent appercevoir, pour grand qu'il soit <sup>3</sup> : les mareschaux, meulniers, armuriers, ne sçauroient demeurer au bruit qui les frappe, s'il les perceoit comme nous.

Mon collet de fleurs <sup>4</sup> sert à mon nez : mais, aprez que ie

<sup>1</sup> Rien de plus puissant que l'habitude. Passer les nuits au milieu des neiges, se brûler dans les montagnes au plus ardent soleil, voilà la vie des chasseurs. Ces athlètes qui se meurtrissent à coups de ceste ne pousent pas même un gémissement. Cic., *Tusc. quæst.*, II, 17.

<sup>2</sup> C'est-à-dire nous éprouvons. Montaigne emploie souvent le mot *essayer* dans ce sens-là. Comme essayent les voysins des clochers, dit-il quelques lignes plus bas ; c'est-à-dire, comme éprouvent les voisins des clochers. C.

<sup>3</sup> Tout ce passage, depuis l'exemple des cataractes du Nil, est imité de Cicéron, *songe de Scipion*. Voyez les fragments du *Traité de la République*, VI, 41. J. V. L.

<sup>4</sup> C'est peut-être ce qu'on nommoit *collet de senteur*, espèce de pourpoint de peau parfumée, à petites basques et sans manches. C.



m'en suis vestu trois iours de suite, il ne sert qu'aux nez assistants. Cecy est plus estrange, que, nonobstant des longs intervalles et intermissions, l'accoustumance puisse ioindre et establir l'effect de son impression sur nos sens : comme essayent les voysins des clochiers. Je loge chez moy en une tour, où, à la diane et à la retraicte, une fort grosse cloche sonne tous les iours l'*Ave Maria*. Ce tintamarre estonne ma tour mesme : et aux premiers iours me semblant insupportable, en peu de temps m'apprivoise de maniere que ie l'oy sans offense, et souvent sans m'en esveiller.

Platon tansa un enfant qui iouoit aux noix. Il luy respondit : « Tu me tances de peu de chose. — L'accoustumance, repliqua Platon, n'est pas chose de peu ». Je treuve que nos plus grands vices prennent leur ply dez nostre plus tendre enfance, et que nostre principal gouvernement est entre les mains des nourrices. C'est passetemps aux meres de veoir un enfant tordre le col à un poulet, et s'esbattre à blecer un chien et un chat : et tel pere est si sot, de prendre à bon augure d'une ame martiale, quand il veoid son fils gourmer iniurieusement un paisan ou un laquay qui ne se deffend point ; et à gentillesse, quand il le veoid affiner son compaignon par quelque malicieuse desloyauté et tromperie. Ce sont pourtant les vrayes semences et racines de la cruauté, de la tyrannie, de la trahison : elles se germent là ; et s'eslevent aprez gaillement, et proufitent à force entre les mains de la coutume. Et est une tresdangereuse institution, d'excuser ces vilaines inclinations par la foiblesse de l'aage et legiereté du subiect : premierement, c'est nature qui parle, de qui la voix est lors plus pure et plus naïve, qu'elle est plus graile et plus neuve : secondement, la laideur de la piperie ne despend pas de la difference des escus aux espingles ; elle despend de soy. Je treuve bien plus iuste de conclure ainsi : « Pourquoi ne tromperoit il aux escus, puisqu'il trompe aux espingles ? »

• DIOGÈNE LAÛRT, III, 38. Mais Diogène ne dit pas que la personne que Platon tansa, fût un enfant, et qu'il jouât aux noix. Il dit qu'il jouoit aux dez ; ce qui rend la réponse de Platon bien plus importante. C.

que, comme ils font : « Ce n'est qu'aux espingles ; il n'auroit garde de le faire aux escus. » Il fault apprendre soigneusement aux enfants de hair les vices de leur propre contexture , et leur en fault apprendre la naturelle difformité , à ce qu'ils les fuyent non en leur action seulement , mais sur tout en leur cœur ; que la pensee mesme leur en soit odieuse , quelque masque qu'ils portent.

Je sçais bien que pour m'estre duict , en ma puerillté , de marcher tousiours mon grand et plain chemin , et avoir eu à contrecœur de mesler ny tricoterie ny finesse à mes ieu<sup>x</sup> enfantins (comme de vray il fault noter que les ieu<sup>x</sup> des enfants ne sont pas ieu<sup>x</sup> , et les fault iuger en eulx comme leurs plus serieuses actions), il n'est passetemps si legier où ie n'apporte , du dedans et d'une propension naturelle et sans estude , une extreme contradiction à tromper. Je manie les chartes pour les doubles <sup>1</sup>, et tiens compte , comme pour les doubles doublons ; lorsque le gagner et le perdre , contre ma femme et ma fille , m'est indifferent , comme lorsqu'il va de bon. En tout et par tout , il y a assez de mes yeulx à me tenir en office ; il n'y en a point qui me veillent de si prez , ny que ie respecte plus.

Je viens de veoir chez moy un petit homme natif de Nantes , nay sans bras , qui a si bien façonné ses pieds au service que luy debvoient les mains , qu'ils en ont , à la verité , à demy oublié leur office naturel. Au demourant , il les nomme ses mains ; il trenche , il charge un pistolet et le lasche , il enfle son aiguille , il coud , il escrit , il tire le bonnet , il se peigne , il ioue aux chartes et aux dez , et les remue avecques autant de dexterité que sçauroit faire quelqu'aultre : l'argent que ie luy ay donné (car il gagne sa vie à se faire veoir), il l'a emporté en son pied , comme nous faisons en nostre main. I'en veis un aultre , estant enfant , qui manioit un' espee à deux mains , et un' hallebarde , du ply du col , à faulte de mains ; les iectoit en l'air , et les reprenoit ; lanceoit une da-

<sup>1</sup> Le double étoit une petite monnoie qui ne valoit qu'un double denier, un doublon étoit une monnoie d'Espagne de la valeur d'une double pistole. E. J.

gue, et faisoit craqueter un fouet, aussi bien que charretier de France.

Mais on descouvre bien mieulx ses effects aux estranges impressions qu'elle faict en nos ames, où elle ne treuve pas tant de resistance. Que ne peult elle en nos iugements et en nos creances? y a il opinion si bizarre (ie laisse à part la grossiere imposture des religions, dequoy tant de grandes nations et tant de suffisants personnages se sont veus enyvrez; car cette partie estant hors de nos raisons humaines, il est plus excusable de s'y perdre, à qui n'y est extraordinairement éclairé par faveur divine), mais d'aultres opinions, y en a il de si estranges qu'elle n'aye planté et estably par loix, ez regions que bon luy a semblé? et est tresiuste cette ancienne exclamation : *Non pudet physicum, il est, speculatorem venatoremque naturæ, ab animis consuetudine imbutis quærere testimonium veritatis* !

L'estime qu'il ne tumbe en l'imagination humaine aulcune fantasie si forcenee, qui ne rencontre l'exemple de quelque usage publique, et par consequent que nostre raison n'estaye et ne fonde. Il est des peuples où on tourne le dos à celui qu'on salue, et ne regarde lon iamais celui qu'on veult honorer. Il en est où, quand le roy crache, la plus favorie des dames de sa court tend la main; et, en aultre nation, les plus apparents, qui sont autour de luy, se baissent à terre pour amasser en du linge son ordure. Desrobbons icy la place d'un conte.

Un gentilhomme françois se mouchoit tousiours de sa main; chose tresennemie de nostre usage : deffendant là dessus son faict (et estoit fameux en bons rencontres), il me demanda quel privilege avoit ce sale excrement, que nous allassions luy apprestant un beau linge delicat à le recevoir, et puis, qui plus est, à l'empaqueter et serrer soigneusement sur nous : que cela debvoit faire plus de mal au cœur, que de le

<sup>1</sup> Quelle honte à un physicien, qui doit poursuivre sans relâche les secrets de la nature, d'alléguer pour des preuves de la vérité, ce qui n'est que prévention et coutume ! Cic., de Nat. deor., I, 30. — Il y a dans le texte *petere* au lieu de *quærere*.

veoir verser où que ce feust , comme nous faisons toutes nos aultres ordures. Je trouvay qu'il ne parloit pas du tout sans raison : et m'avoit la coustume osté l'appercevançe de cette estrangeté , laquelle pourtant nous trouvons si hideuse , quand elle est recitee d'un aultre pais. Les miracles sont selon l'ignorance en quoy nous sommes de la nature , non selon l'estre de la nature ; l'assuefaction endort la veue de nostre iugement : les barbares ne nous sont de rien plus merveilleux , que nous sommes à eulx , ny avecques plus d'occasion ; comme chascun advoueroit , si chascun sçavoit , aprez s'estre promené par ces loingtains exemples , se coucher sur les propres , et les conferer sainement. La raison humaine est une teinture infuse environ de pareil poids à toutes nos opinions et mœurs , de quelque forme qu'elles soyent ; infinie en matiere , infinie en diversité. Je m'en retourne.

Il est des peuples où , sauf sa femme et ses enfans , aulcun ne parle au roy que par sarbatane. En une mesme nation , et les vierges montrent à descouvert leurs parties honteuses , et les mariees les couvrent et cachent soigneusement. A quoy cette aultre coustume , qui est ailleurs , a quelque relation : la chasteté n'y est en prix que pour le service du mariage ; car les filles se peuvent abandonner à leur poste , et , engroissecs , se faire avorter par medicaments propres , au veu d'un chascun. Et ailleurs , si c'est un marchand qui se marie , tous les marchands conviez à la nopce couchent avecques l'espousee avant luy ; et plus il y en a , plus a elle d'honneur et de recommandation de fermeté et de capacité : si un officier se marie , il en va de mesme ; de mesme si c'est un noble ; et ainsi des aultres : sauf si c'est un laboureur ou quelqu'un du bas peuple ; car lors c'est au seigneur à faire : et si , on ne laisse pas d'y recommander estroictement la loyauté pendant le mariage. Il en est où il se veoid des bordeaux publics de masles , voire et des mariages : où les femmes vont à la guerre quand et leurs maris , et ont reng , non au combat seulement , mais aussi au commandement : où non seulement les bagues se portent au nez , aux lèvres , aux ioues , et aux orteils des

pieds; mais des verges d'or bien poissantes au travers des  
 tettins et des fesses : où en mangeant on s'essuye les doigts  
 aux cuisses , et à la bourse des genitoires , et à la plante des  
 pieds : où les enfans ne sont pas heritiers , ce sont les freres  
 et nepveux , et ailleurs les nepveux seulement ; sauf en la  
 succession du prince : où , pour regler la communauté des  
 biens , qui s'y observe , certains magistrats souverains ont  
 charge universelle de la culture des terres et de la distribu-  
 tion des fruicts , selon le besoing d'un chascun : où l'on pleure  
 la mort des enfans , et festoye lon celle des vieillards : où ils  
 couchent en des lits dix ou douze ensemble avec leurs fem-  
 mes : où les femmes qui perdent leurs maris par mort violente  
 se peuvent remarier , les aultres non : où l'on estime si mal de  
 la condition des femmes , que l'on y tue les femelles qui y  
 naissent , et achapte lon , des voysins , des femmes pour le  
 besoing : où les maris peuvent repudier , sans alleguer aulcune  
 cause ; les femmes non , pour cause quelconque : où les maris  
 ont loy de les vendre si elles sont steriles : où ils font cuire  
 le corps du trespasé , et puis piler , iusques à ce qu'il se forme  
 comme en bouillie ; laquelle ils meslent à leur vin , et la boi-  
 vent : où la plus desirable sepulture est d'estre mangé des  
 chiens ; ailleurs , des oyseaux : où l'on croit que les ames  
 heureuses vivent , en toute liberté , en des champs plaisants  
 fournis de toutes commoditez , et que ce sont elles qui font cet  
 echo que nous oyons : où ils combattent en l'eau , et tirent  
 seurement de leurs arcs en nageant : où , pour signe de sub-  
 iection , il faut haulser les espaules et baisser la teste ; et des-  
 chausser ses souliers quand on entre au logis du roy : où les  
 eunuques , qui ont les femmes religieuses en garde , ont enco-  
 res le nez et les levres à dire <sup>1</sup> , pour ne pouvoir estre aymez :  
 et les presbtres se crevent les yeulx , pour accointer les dai-  
 mons et prendre les oracles : où chascun faict un dieu de ce  
 qu'il luy plaist ; le chasseur , d'un lyon ou d'un regnard ; le  
 pescheur , de certain poisson ; et des idoles , de chasque ac-  
 tion ou passion humaine : le soleil , la lune , et la terre , sont

<sup>1</sup> *De moins.* C'est de là que venoit l'ancien mot du palais , titre *adité* , place *aditée*.

les dieux principaulx ; la forme de iurer, c'est toucher la terre regardant le soleil ; et y mange lon la chair et le poisson crud : où le grand serment, c'est iurer le nom de quelque homme trespasé qui a esté en bonne reputation au pais , touchant de la main sa tombe : où les estrenes annuelles que le roy envoie aux princes ses vassaux , tous les ans , c'est du feu ; lequel apporté, tout le vieil feu est esteint : et de ce feu nouveau, le peuple , despendant de ce prince, en doit venir prendre chacun pour soy, sur peine de crime de leze maesté : où , quand le roy, pour s'adonner du tout à la devotion , se retire de sa charge, ce qui advient souvent , son premier successeur est obligé d'en faire autant , et passe le droict du royaume au troisieme successeur : où l'on diversifie la forme de la police , selon que les affaires semblent le requerir ; on depose le roy, quand il semble bon ; et luy substitue lon des anciens à prendre le gouvernail de l'estat ; et le laisse lon par fois aussi ez mains de la commune : où hommes et femmes sont circoncis, et pareillement baptisez : où le soldat qui , en un ou divers combats, est arrivé à presenter à son roy sept testes d'ennemis , est faict noble : où l'on vit sous cette opinion si rare et insociable de la mortalité des ames : où les femmes s'accouchent sans plainte et sans effroy : où les femmes , en l'une et l'autre jambe , portent des greves \* de cuivre ; et , si un pouil les mord , sont tenues par devoir de magnanimité de le remordre ; et n'osent espouser, qu'elles n'ayent offert à leur roy, s'il le veut, leur pucelage : où l'on salue mettant le doigt à terre, et puis le haulsant vers le ciel : où les hommes portent les charges sur la teste , les femmes sur les espauls ; elles pissent debout , les hommes accroupis : où ils envoient du sang en signe d'amitié , et encensent , comme les dieux , les hommes qu'ils veulent honnorer : où non seulement jusques au quatrieme degré , mais en aucun plus esloigné , la parenté n'est soufferte aux mariages : où les enfants sont quatre ans à nourrice , et souvent douze ; et là mesme il est estimé

\* Du gouvernement.

\* Des bottines , ou armures de jambes.

mortel, de donner à l'enfant à tetter tout le premier iour : où les peres ont charge du chastiment des masles ; et les meres , à part , des femelles ; et est le chastiment de les fumer pendus par les pieds : où on faict circoncire les femmes : où l'on mange toutes sortes d'herbes , sans aultre discretion que de refuser celles qui leur semblent avoir mauvaise senteur : où tout est ouvert ; et les maisons , pour belles et riches qu'elles soyent , sans porte , sans fenestre , sans coffre qui ferme ; et sont les larrons doublement punis qu'ailleurs : où ils tuent les pouils avec les dents comme les magots , et trouvent horrible de les veoir escacher sous les ongles : où l'on ne coupe en toute la vie ny poil ny ongle ; ailleurs , où l'on ne coupe que les ongles de la droicte , ceulx de la gauche se nourrissent par gentillesse : où ils nourrissent tout le poil du costé droict , tant qu'il peult croistre , et tiennent raz le poil de l'aultre costé ; et en voysines provinces , celle icy nourrit le poil de devant , celle là le poil de derriere , et rasant l'opposite : où les peres prestent leurs enfants , les maris leurs femmes , à iouyr aux hostes , en payant : où on peult honnestement faire des enfants à sa mere , les peres se mesler à leurs filles et à leurs fils : où , aux assemblees des festins , ils s'entreprestent , sans distinction de parenté , les enfants les uns aux aultres : icy on vit de chair humaine : là c'est office de pieté de tuer son pere en certain aage : ailleurs les peres ordonnent , des enfants encores au ventre des meres , ceulx qu'ils veulent estre nourris et conservez , et ceulx qu'ils veulent estre abandonnez et tuez : ailleurs les vieux maris prestent leurs femmes à la ieunesse pour s'en servir ; et ailleurs elles sont communes sans peché ; voire , en tel pais , portent pour marques d'honneur autant de belles houppes frangees au bord de leurs robes , qu'elles ont accointé de masles. N'a pas faict la coustume encores une chose publique de femmes à part ? leur a elle pas mis les armes à la main ? faict dresser des armées , et livrer des batailles ? Et , ce que toute la philosophie ne peult planter en la teste des plus sages , ne l'apprend elle pas de sa seule ordonnance au plus grossier vulgaire ? car nous sçavons des na-

tions entieres, où non seulement la mort estoit mesprisee, mais festoyee; où les enfants de sept ans souffroient à estre fouettez iusques à la mort, sans changer de visage; où la Richesse estoit en tel mespris, que le plus chestif citoyen de la ville n'eust daigné baisser le bras pour amasser une bourse d'escus. Et sçavons des regions tresfertiles en toutes façons de vivres, où toutesfois les plus ordinaires mets et les plus savoureux, c'estoient du pain, du nasitort et de l'eau. Feit elle pas encores ce miracle en Cio, qu'il s'y passa sept cents ans, sans memoire que femme ny fille y eust faict faulte à son honneur ?

Et somme, à ma fantasie, il n'est rien qu'elle ne face, ou qu'elle ne puisse; et avecques raison l'appelle Pindarus, à ce qu'on m'a dict, « la royne et emperiere du monde<sup>1</sup>. » Celuy qu'on rencontra battant son pere, respondit que c'estoit la coustume de sa maison; que son pere avoit ainsi battu son ayeul; son ayeul, son bisayeul; et, montrant son fils, cettuy cy me battra, quand il sera venu au terme de l'aage où ie suis: et le pere, que le fils tirassoit et sabouloit emmy la rue, luy commanda de s'arrester à certain huis; car luy n'avoit trainé son pere que iusques là; que c'estoit la borne des iniurieux traictemens hereditaires, que les enfants avoient en usage de faire aux peres, en leur famille. Par coustume, dit Aristote<sup>2</sup>, aussi souvent que par maladie, des femmes s'arrachent le poil, rongent leurs ongles, mangent des charbons et de la terre; et, plus par coustume que par nature, les masles se meslent aux masles.

Les loix de la conscience, que nous disons naistre de nature, naissent de la coustume; chascun, ayant en veneration interne les opinions et mœurs approuvees et receues autour

<sup>1</sup> Ces nombreux exemples sont empruntés d'Hérodote, de Xénophon, de Plutarque, de Sextus Empiricus, de Valère Maxime et des ouvrages alors publiés sur l'Amérique et sur l'Asie. J. V. L.

<sup>2</sup> C'est ce que Pindare a dit de la loi, νόμος πάντων βασιλεύς, HÉMONOTIE, III, 58. Mais Hérodote, en citant ces paroles, donne aussi à νόμος le sens de coutume. J. V. L.

<sup>3</sup> Morale à Nicomaque, VII, e. 6. C.



de luy, ne s'en peult desprendre sans remors, ny s'y appliquer sans applaudissement. Quand ceulx de Crete vouloient, au temps passé, mauldire quelqu'un, ils prioient les dieux de l'engager en quelque coustume<sup>1</sup>. Mais le principal effect de sa puissance, c'est de nous saisir et empieter de telle sorte, qu'à peine soit il en nous de nous r'avoir de sa prinse et de r'entrer en nous, pour discourir et raisonner de ses ordonnances. De vray, parceque nous les humons avec le laict de nostre naissance, et que le visage du monde se presente en cet estat à nostre premiere veue, il semble que nous soyons nayz à la condition de suyvre ce train; et les communes imaginations que nous trouvons en credit autour de nous, et infuses en nostre ame par la semence de nos peres, il semble que ce soyent les generales et naturelles: par où il advient que ce qui est hors les gonds de la coustume, on le croit hors les gonds de la raison; Dieu sçait combien desraisonnablement le plus souvent!

Si, comme nous, qui nous estudions, avons apprins de faire, chascun, qui oïd une iuste sentence, regardoit incontinent par où elle luy appartient en son propre, chascun trouveroit que ceste cy n'est pas tant un bon mot, qu'un bon coup de fouet à la bestise ordinaire de son iugement: mais on receoit les advis de la verité et ses preceptes comme adressez au peuple, non iamais à soy; et au lieu de les coucher sur ses mœurs, chascun les couche en sa memoire, tressottement et tresinutilement. Revenons à l'empire de la coustume.

Les peuples nourris à la liberté, et à se commander eulx mesmes, estiment toute aultre forme de police monstrueuse et contre nature: ceulx qui sont duicts à la monarchie, en font de mesme; et, quelque facilité que leur preste fortune au changement, lors mesme qu'ils se sont, avecques grandes difficultez, desfaits de l'importunité d'un maistre, ils courent à en replanter un nouveau avecques pareilles difficultez, pour ne se pouvoir resouldre de prendre en haine la maistrise. C'est par l'entremise de la coustume que chascun est

<sup>1</sup> VALÈRE MAXIME, VII. 2, ext. 45. J. V. L.

content du lieu où nature l'a planté ; et les sauvages d'Escoce n'ont que faire de la Touraine , ny les Scythes , de la Thessalie. Darius demandoit à quelques Grecs, pour combien ils voudroient prendre la coustume des Indes, de manger leurs peres trespassez (car c'estoit leur forme, estimants ne leur pouvoir donner plus favorable sepulture que dans eulx mêmes); ils luy respondirent que pour chose du monde ils ne le feroient : mais s'estant aussi essayé de persuader aux Indiens de laisser leur façon, et prendre celle de Grece, qui estoit de brusler les corps de leurs peres, il leur feit encores plus d'horreur<sup>1</sup>. Chascun en faict ainsi, d'autant que l'usage nous desrobe le vray visage des choses.

Nil adeo magnum, nec tam mirabile quidquam  
Principio, quod non minuunt mirari omnes  
Paullatim<sup>2</sup>.

Aultrefois, ayant à faire valoir quelqu'une de nos observations, et receue avecques resolute auctorité bien loing autour de nous; et ne voulant point, comme il se faict, l'establis seulement par la force des loix et des exemples, mais questionnant tousiours iusques à son origine, i'y trouvoy le fondement si foible, qu'à peine que ie ne m'en degoustasse, moy, qui avois à la confirmer en aultruy. C'est cette recepte, par laquelle Platon entreprend de chasser les desnaturees et posteres amours de son temps, qu'il estime souveraine et principale; à sçavoir, que l'opinion publique les condamne, que les poëtes, que chascun en face des mauvais contes; recepte par le moyen de laquelle les plus belles filles n'attirent plus l'amour des peres, ny les freres plus excellents en beauté, l'amour des sœurs; les fables mesmes de Thyestes, d'Oedipus, de Macareus, ayant, avecques le plaisir de leur chant, infusé cette utile creance en la tendre cervelle des enfants<sup>3</sup>. De

<sup>1</sup> HÉRODOTE, III, 38. J. V. L.

<sup>2</sup> Il n'est rien de si grand, rien de si admirable au premier abord, que peu à peu l'on ne regarde avec moins d'admiration. LUCRÈCE, II, 1097.

<sup>3</sup> PLATON, *Lois*, VIII, 6. édit d'Henri Estienne; t. II, p. 838, édit. de M. Ast., p. 340. J. V. L.

vray, la pudicité est une belle vertu, et de laquelle l'utilité est assez cogneue; mais de la traicter et faire valoir selon nature, il est autant malaysé, comme il est aysé de la faire valoir selon l'usage, les loix et les preceptes. Les premieres et universelles raisons sont de difficile perscrutation; et les passent nos maistres en escumant; ou, en ne les osant pas seulement taster, se iectent d'abordee dans la franchise de la coutume; là ils s'enflent, et triomphent à bon compte. Ceux qui ne se veulent laisser tirer hors cette originelle source faillent encores plus, et s'obligent à des opinions sauvages; tesmoing Chrysippus<sup>1</sup>, qui sen<sup>2</sup>, en tant de lieux de ses escripts, le peu de compte en quoy il tenoit les conionctions incestueuses, quelles qu'elles feussent.

Qui voudra se desfaire de ce violent preiudice de la coutume, il trouvera plusieurs choses receues d'une resolution indubitable, qui n'ont appuy qu'en la barbe chenue et rides de l'usage qui les accompagne: mais ce masque arraché, rapportant les choses à la verité et à la raison, il sentira son iugement comme tout bouleversé, et remis pourtant en bien plus seur estat. Pour exemple, ie luy demanderay lors, quelle chose peult estre plus estrange, que de veoir un peuple obligé à suyvre les loix qu'il n'entendit oncques; attaché en tous ses affaires domestiques, mariages, donations, testaments, ventes et achapts, à des regles qu'il ne peult sçavoir, n'estants escriptes ny publiees en sa langue, et desquelles, par nécessité, il luy faille acheter l'interpretation et l'usage: non selon l'ingenieuse opinion d'Isocrates<sup>3</sup>, qui conseille à son roy de rendre les traficques et negociations de ses subiects, libres, franches et lucratives, et leurs debats et querelles, onereuses, chargees de poissants subsides; mais selon une opinion prodigieuse, de mettre en traficque la raison mesme, et donner aux loix cours de marchandise. Ie sçay bon gré à la fortune dequoy, comme disent nos historiens, ce feut un gentilhomme gascon et de mon pays, qui le premier s'opposa à

<sup>1</sup> SEITUS EMPIRICUS, *Pyrrhon. Hypotyp.* . I, 44. C.

<sup>3</sup> *Disc. à Nicoclés*, édit. d'Henri Estienne, p. 48. C.

Charlemaigne nous voulant donner des loix latines et imperiales.

Qu'est il plus farouche que de veoir une nation où, par legitime coustume, la charge de iuger se vende, et les iugements soyent payez à purs deniers comptants, et où legitime-ment la iustice soit refusee à qui n'a dequoy la payer; et ayt cette marchandise si grand credit, qu'il se face en une police un quatriesme estat de gents manians les procez, pour le ioindre aux trois anciens, de l'eglise, de la noblesse, et du peuple; lequel estat, ayant la charge des loix et souveraine auctorité des biens et des vies, face un corps à part de celuy de la noblesse: d'où il advienne qu'il y ayt doubles loix, celles de l'honneur, et celles de la iustice, en plusieurs choses fort contraires; aussi rigoureusement condemnent celles là un dementi souffert, comme celles icy un dementi revenché; par le debvoir des armes, celuy là soit degradé d'honneur et de noblesse, qui souffre une iniure, et par le debvoir civil, celuy qui s'en venge encoure une peine capitale; qui s'adresse aux loix pour avoir raison d'une offense faicte à son honneur, il se deshonnore, et qui ne s'y adresse, il en est puny et chastié par les loix: et de ces deux pieces si diverses, se rapportants toutesfois à un seul chef, ceulx là ayent la paix, ceulx cy la guerre, en charge; ceulx là ayent le gaing, ceulx cy l'honneur; ceulx là le sçavoir, ceulx cy la vertu; ceulx là la parole, ceulx cy l'action; ceulx là la iustice, ceulx cy la vail- lance; ceulx là la raison, ceulx cy la force; ceulx là la robbe longue, ceulx cy la courte, en partage?

Quant aux choses indifferentes, comme vestements; qui les vouldra ramener à leur vraye fin, qui est le service et commodité du corps, d'où despend leur grace et bienseance origi- nelle: pour les plus fantastiques à mon gré qui se puissent imaginer, ie lui donray entre aultres nos bonnets quarrez, cette longue queue de veloux plissé qui pend aux testes de nos femmes avecques nos attirails bigarrés, et ce vain modele et inutile d'un membre que nous ne pouvons seulement hon-

\* Depuis le chancelier Duprat, sous François Ier.

nestement nommer, duquel toutesfois nous faisons montre et parade en public. Ces considerations ne destournent pourtant pas un homme d'entendement de suyvre le style commun : ains au rebours, il me semble que toutes façons escartees et particulieres partent plustost de folie ou d'affectation ambitieuse, que de vraye raison ; et que le sage doibt au dedans retirer son ame de la presse, et la tenir en liberté et puissance de iuger librement des choses ; mais, quant au dehors, qu'il doibt suyvre entierement les façons et formes receues. La société publique n'a que faire de nos pensees ; mais le demourant, comme nos actions, nostre travail, nos fortunes et nostre vie, il la fault prester et abandonner à son service et aux opinions communes : comme ce bon et grand Socrates refusa de sauver sa vie, par la desobeissance du magistrat, voire d'un magistrat tresiniuste et tresinique ; car c'est la regle des regles, et generale loy des loix, que chascun observe celle du lieu où il est :

*Νόμοις ἑκαστοι τοῖσιν ἐγγυημένοι καλόν ἔστι.*

En voicy d'une aultre cuvee. Il y a grand doute s'il se peult trouver si evident proufit au changement d'une loy receue, telle qu'elle soit, qu'il y a de mal à la remuer : d'autant qu'une police, c'est comme un bastiment de diverses pieces ioinctes ensemble d'une telle liaison, qu'il est impossible d'en esbranler une, que tout le corps ne s'en sente. Le legislateur des Thuriens<sup>3</sup> ordonna que quiconque voudroit, ou abolir une des vieilles loix, ou en establir une nouvelle, se presenteroit au peuple la chorde au col ; à fin que, si la nouvelleté n'estoit approuvee d'un chascun, il feust incontinent estranglé : et celui de Lacedemone employa sa vie, pour tirer de ses citoyens une promesse asseuree de n'enfreindre aulcune de ses

<sup>1</sup> Dans le chapitre 5 du livre III, Montaigne revient sur ces idées et les développe. A. D.

<sup>2</sup> Il est beau d'obéir aux lois de son pays.

*Excerpta ex tragœd. græcis, Hæg. Grotio interpr.*, 1626, in-4<sup>o</sup>, p. 937.

<sup>3</sup> Charondas. DIODORE DE SICILE, XII, 24. C.

ordonnances <sup>1</sup>. L'ephore qui coupa si rudement les deux cordes que Phrynis <sup>2</sup> avoit adiousté à la musique, ne s'esmoie pas si elle en vault mieulx, ou si les accords en sont mieulx remplis; il luy suffit, pour les condamner, que ce soit une alteration de la vieille façon. C'est ce que signifioit cette espee rouillée de la iustice de Marseille <sup>3</sup>.

Je suis desgouté de la nouvelleté, quelque visage qu'elle porte; et ay raison, car i'en ay veu des effects tresdommageables: celle qui nous presse depuis tant d'ans <sup>4</sup>, elle n'a pas tout exploicté; mais on peult dire, avecques apparence, que par accident elle a tout produict et engendré, voire et les maulx et ruynes qui se font depuis, sans elle et contre elle: c'est à elle à s'en prendre au nez <sup>5</sup>;

Heu! patior tels vulnera facta meis <sup>6</sup>!

Ceux qui donnent le bransle à un estat, sont volontiers les premiers absorbez en sa ruïne: le fruict du trouble ne demeure gueres à celui qui l'a esmeu; il bat et brouille l'eau pour d'autres pescheurs. La liaison et contexture de cette monarchie et ce grand bastiment ayant esté desmis et dissout, notamment sur ses vieux ans, par elle, donne tant qu'on veult d'ouverture et d'entree à pareilles iniures: la maiesté royale s'avalle plus difficilement du sommet au milieu, qu'elle ne se precipite du milieu à fond. Mais si les inventeurs sont plus dommageables, les imitateurs sont plus vicieux de se iccter en des exemples desquels ils ont senty et puny l'horreur et le mal: et s'il y a quelque degré d'honneur, mesme au mal à faire, ceux cy doibvent aux aultres la gloire de l'invention

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Lycurque*, c. 22. C.

<sup>2</sup> *Phrynis*, de Mitylène, célèbre joueur de cithare, ajouta en effet deux cordes à cet instrument, qui n'en avoit d'abord que sept; et Aristophane, dans sa comédie des *Nués*, lui reproche d'avoir substitué des airs mous et efféminés à une musique noble et mâle. E. J.

<sup>3</sup> VALÈRE MAXIME, II, 6, 7. C.

<sup>4</sup> *Vingt-cinq ou trente ans*, édit. de 1568, in-4<sup>o</sup>, fol. 42.

<sup>5</sup> *A mettre tout cela sur son compte*. C.

<sup>6</sup> Ah! c'est de moi que vient tout le mal que j'endure!

OVIDE, *Epist. Phyllidis Demophooni*, v. 48

et le courage du premier effort. Toutes sortes de nouvelles desbauches puisent heureusement, en cette première et féconde source, les images et patrons à troubler nostre police : on lit en nos loix mesmes, faictes pour le remede de ce premier mal, l'apprentissage et l'excuse de toutes sortes de mauvaises entreprises; et nous advient, ce que Thucydides dict des guerres civiles de son temps, qu'en faveur des vices publiques on les baptisoit de mots nouveaux plus doux pour leur excuse, abastardissant et amollissant leurs vrayes tiltres : c'est pourtant pour reformer nos consciences et nos creances ! *honestà oratio est*<sup>2</sup>. Mais le meilleur pretexte de nouvelleté est tresdangereux : *adeo nihil motum ex antiquo, probabile est*<sup>3</sup> ! Si me semble il, à le dire franchement, qu'il y a grand amour de soy et presumption, d'estimer ses opinions iusques là que, pour les establir, il faille renverser une paix publique, et introduire tant de maux inevitables, et une si horrible corruption de mœurs que les guerres civiles apportent, et les mutations d'estat en chose de tel poids, et les introduire en son pais propre. Est ce pas malmesné, d'avancer tant de vices certains et cogneus, pour combattre des erreurs contestees et debattables ? est il quelque pire espece de vices, que ceulx qui choquent la propre conscience et naturelle cognoissance ? Le senat osa donner en payement cette desfaicte, sur le differend d'entre luy et le peuple, pour le ministere de leur religion, *ad deos id magis, quam ad se, pertinere; ipsos visuros, ne sacra sua polluantur*<sup>4</sup>; conformément à ce que respondit l'oracle à ceulx de Delphes, en la guerre medoise, craignants l'invasion des Perses : ils demanderent au dieu ce qu'ils avoient à faire des tresors sacrez de son temple, ou les cacher, ou les emporter : il leur respondit, qu'ils ne bougeassent rien, qu'ils

<sup>2</sup> Liv. III, chap. 32. C.

<sup>3</sup> Le pretexte est honnête. TERENCE, *Andr.*, act. I, sc. 1, v. 414.

<sup>4</sup> Tant il est vrai que nous avons toujours tort de changer les institutions de nos pères ! TITE LIVE, XXXIV, 54.

<sup>5</sup> Que cette affaire intéressoit les dieux plus qu'eux-mêmes ; ces dieux, disoient-ils, sauront bien empêcher la profanation de leur culte. TITE LIVE, X, 6.

se souciaient d'eulx ; qu'il estoit suffisant pour prouveau à ce qui luy estoit propre<sup>1</sup>.

La religion chrestienne a toutes les marques d'extreme iustice et utilité, mais nulle plus apparente que l'exacte recommandation de l'obeissance du magistrat et manutention des polices. Quel merveilleux exemple nous en a laissé la sapience divine, qui, pour establir le salut du genre humain, et conduire cette sienne glorieuse victoire contre la mort et le peché, ne l'a voulu faire qu'à la mercy de nostre ordre politique ; et a soubmis son progres, et la conduite d'un si hault effect et si salutaire, à l'aveuglement et iniustice de nos observations et usances, y laissant courir le sang innocent de tant d'esleus ses favoris, et souffrant une longue perte d'annees à meurir ce fruit inestimable ! Il y a grand à dire entre la cause de celuy qui suyt les formes et les loix de son pais, et celuy qui entreprend de les regenter et changer : celuy là allegue pour son excuse la simplicité, l'obeissance et l'exemple ; quoy qu'il face, ce ne peult estre malice, c'est, pour le plus, malheur : *quis est enim, quem non moveat clarissimis monumentis testata consignataque antiquitas*<sup>2</sup> ? outre ce que dict Isocrates<sup>3</sup>, que la defectuosité a plus de part à la moderation que n'a l'excez : l'autre est en bien plus rude party ; car qui se mesle de choisir et de changer, usurpe l'auctorité de iuger, et se doit faire fort de veoir la faulte de ce qu'il chasse, et le bien de ce qu'il introduict.

Cette si vulgaire consideration m'a fermé en mon siege, et tenu ma ieunesse mesme, plus temeraire, en bride, de ne charger mes espauls d'un si lourd faix, que de me rendre respondant d'une science de telle importance, et oser en cette cy ce qu'en sain iugement ie ne pourrois oser en la plus facile de celles ausquelles on m'avoit instruit, et ausquelles la temerité de iuger est de nul preiudice ; me semblant tresinique

<sup>1</sup> HÉRODOTE, VIII, 86. J. V. L.

<sup>2</sup> Qui pourroit ne pas respecter une antiquité qui nous a été conservée et transmise par les plus éclatants témoignages ? CICÉRON, de Divin., I, 40.

<sup>3</sup> Discours à Nicoclès, p. 21. C.



de vouloir soubmettre les constitutions et observances publiques et immobiles à l'instabilité d'une privée fantasie (la raison privée n'a qu'une iurisdiction privée), et entreprendre sur les loix divines ce que nulle police ne supporteroit aux civiles; ausquelles encores que l'humaine raison ayt beaucoup plus de commerce, si sont elles souverainement iuges de leurs iuges, et l'extreme suffisance sert à expliquer et estendre l'usage qui en est receu, non à le détourner et innover. Si quelquesfois la providence divine a passé par dessus les regles ausquelles elle nous a necessairement astreincts, ce n'est pas pour nous en dispenser: ce sont coups de sa main divine, qu'il nous fault non pas imiter, mais admirer; et exemples extraordinaires, marquez d'un exprez et particulier adveu, du genre des miracles, qu'elle nous offre pour tesmoignage de sa toute puissance, au dessus de nos ordres et de nos forces, qu'il est folie et impieté d'essayer à représenter, et que nous ne devons pas suyvre, mais contempler avec estonnement; actes de son personnage, non pas du nostre. Cotta proteste bien opportunement: *Quum de religione agitur, Ti. Coruncanium, P. Scipionem, P. Scævolum, pontifices maximos, non Zenonem, aut Cleanthem, aut Chrysippum sequor*<sup>1</sup>. Dieu le sçache, en nostre presente querelle, où il y a cent articles à oster et remettre, grands et profonds articles, combien ils sont qui se puissent vanter d'avoir exactement recogneu les raisons et fondements de l'un et l'autre party: c'est un nombre, si c'est nombre, qui n'auroit pas grand moyen de nous troubler. Mais toute cette aultre presse, où va elle? sous laquelle enseigne se iecte elle à quartier? Il advient de la leur comme des aultres medecines foibles et mal appliquees: les humeurs qu'elle vouloit purger en nous, elle les a eschauffees, exasperées et aigries par le conflict; et si, nous est demeurée dans le corps: elle n'a sceu nous purger par sa foiblesse, et nous a cependant affoiblis; en maniere que nous ne la pouvons

<sup>1</sup> En matière de religion, j'écoute Tib. Coruncanius, P. Scipion, P. Scévola, souverains pontifes, et non pas Zénon, Cléanthe, ou Chrysippe. Cic., *de Nat. deor.*, III, 2.

vuidier non plus, et ne recevons de son operation que des douleurs longues et intestines.

Si est ce que la fortune, reservant tousiours son auctorité au dessus de nos discours, nous presente auculnesfois la necessité si urgente, qu'il est besoing que les loix lui facent quelque place : et, quand on resiste à l'accroissance d'une innovation qui vient par violence à s'introduire, de se tenir en tout et par tout en bride et en regle contre ceulx qui ont la clef des champs, ausquels tout cela est loisible qui peult avancer leur desseing, qui n'ont ny loy ny ordre que de suyvre leur advantage, c'est une dangereuse obligation et inequalité.

*Aditum nocendi perfido præstat fides :*

d'autant que la discipline ordinaire d'un estat, qui est en santé, ne pourveoit pas à ces accidents extraordinaires; elle presuppose un corps qui se tient en ses principaulx membres et offices, et un commun consentement à son observation et obeissance. L'aller legitime est un aller froid, poisant et contrainct, et n'est pas pour tenir bon à un aller licencieux et effrené. On sçait qu'il est encores reproché à ces deux grands personnages, Octavius et Caton, aux guerres civiles, l'un de Sylla, l'autre de Cesar, d'avoir plustost laissé encourir toutes extremitez à leur patrie, que de la secourir aux despens de ses loix, et que de rien remuer : car, à la verité, en ces dernieres necessitez où il n'y a plus que tenir, il seroit à l'adventure plus sagement faict de baisser la teste et prester un peu au coup, que, s'acheurtant, oultre la possibilité, à ne rien relascher, donner occasion à la violence de fouler tout aux pieds; et vouldroit mieulx faire vouloir aux loix ce qu'elles peuvent, puis qu'elles ne peuvent ce qu'elles veulent. Ainsi fait celuy qui ordonna qu'elles dormissent vingt et quatre heures<sup>\*</sup>; et celuy qui remua pour cette fois un iour du calen-

<sup>\*</sup> Se fier à un perfide, c'est lui donner moyen de nuire. SÉNÈQUE, *OEdipe*, act. II, v. 686.

<sup>\*</sup> C'est Agésilas, dans PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*, et *Vie d'Agésilas*. C

drier; et cet aultre<sup>1</sup> qui du mois de iuin fait le second may. Les Lacedemoniens mesmes, tant religieux observateurs des ordonnances de leur païs, estants pressez de leur loy qui deffendoit d'eslire par deux fois admiral un mesme personnage, et de l'aultre part leurs affaires requerants de toute necessité que Lysander prinst de rechef cette charge, ils feirent bien un Aracus admiral, mais Lysander surintendant de la marine<sup>2</sup>: et de mesme subtilité, un de leurs ambassadeurs, estant envoyé vers les Atheniens pour obtenir le changement de quelqu'ordonnance, et Pericles luy alleguant qu'il estoit deffendu d'oster le tableau où une loy estoit une fois posee, luy conseilla de le tourner seulement, d'autant que cela n'estoit pas deffendu<sup>3</sup>. C'est ce dequoy Plutarque loue Philopœmen<sup>4</sup>, qu'estant nay pour commander, il sçavoit non seulement commander selon les loix, mais aux loix mesmes, quand la necessité publique le requeroit.

## CHAPITRE XXIII.

## DIVERS EVENEMENTS DE MESME CONSEIL.

Jacques Amyot, grand aumosnier de France, me recita un iour cette histoire à l'honneur d'un prince des nostres (et nostre estoit il à tresbonnes enseignes, encores que son origine feust estrangiere<sup>5</sup>), que durant nos premiers troubles, au siege de Rouan, ce prince ayant esté adverti, par la royne mere du roy, d'une entreprinse qu'on faisoit sur sa vie, et instruit particulierement, par ses lettres, de celui qui la devoit conduire à chef, qui estoit un gentilhomme angevin, ou manceau, frequentant lors ordinairement pour cet effect

<sup>1</sup> Alexandre-le-Grand. Voy. PLUTARQUE, *Alex.*, c. 5. C.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Vie de Lysandre*, c. 4. C.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Vie de Périclés*, c. 18. C.

<sup>4</sup> Dans la *comparaison de T. Q. Flaminius avec Philopœmen*, vers la fin. C.

<sup>5</sup> Le duc de Guise, surnommé le *Balafré*, de la maison de Lorraine. — *Au siège de Rouen*, en 1562.

la maison de ce prince, il ne communiqua à personne cet advertissement : mais se promenant l'endemain au mont sainte Catherine, d'où se faisoit nostre batterie à Rouan (car c'estoit au temps que nous la tenions assiegee), ayant à ses costez le dict seigneur grand aumosnier et un aultre evesque, il aperceut ce gentilhomme qui luy avoit esté remarqué, et le fait appeller. Comme il feut en sa presence, il luy dict ainsi, le veoyant desia paslir et fremir des alarmes desa conscience : « Monsieur de tel lieu, vous vous doubtez bien de ce que ie vous veulx, et vostre visage le montre. Vous n'avez rien à me cacher ; car ie suis instruit de vostre affaire si avant, que vous ne feriez qu'empirer vostre marché d'essayer à le couvrir. Vous sçavez bien telle chose et telle (qui estoyent les tenants et aboutissants des plus secretes pieces de cette mennee) : ne faillez, sur vostre vie, à me confesser la verité de tout ce desseing. » Quand ce pauvre homme se trouva prins et convaincu (car le tout avoit esté descouvert à la royne par l'un des complices), il n'eut qu'à ioindre les mains et requerir la grace et misericorde de ce prince, aux pieds duquel il se voulut iecter ; mais il l'en garda, suyvant ainsi son propos<sup>1</sup> : « Venez ça ; vous ay ie aultrefois fait desplaisir ? ay ie offensé quelqu'un des vostres par haine particuliere ? Il n'y a pas trois semaines que ie vous cognoy ; quelle raison vous a peu mouvoir à entreprendre ma mort ? » Le gentilhomme respondit à cela, d'une voix tremblante, que ce n'estoit aulcune occasion particuliere qu'il en eust, mais l'interest de la cause generale de son party, et qu'aucuns luy avoient persuadé que ce seroit une execution pleine de pieté, d'extirper, en quelque maniere que ce feust, un si puissant ennemy de leur religion. « Or, suyvit ce prince, ie vous veulx montrer combien la religion que ie tiens est plus doulce que celle dequoy vous faictes profession. La vostre vous a conseillé de me tuer sans m'ouïr, n'ayant receu de moy aulcune offense ; et la mienne me commande que ie vous pardonne, tout convaincu que vous estes

<sup>1</sup> Tout ceci se trouve dans un livre intitulé *la Fortune de la Cour*, composé par le sieur de Dampmartin, ancien courtisan du règne de Henri III (liv. II, p. 139). C.

de m'avoir voulu tuer sans raison. Allez vous en, retirez vous; que ie ne vous veoye plus icy : et, si vous estes sage, prenez doresnavant en vos entreprises des conseillers plus gents de bien que ceulx là. »

L'empereur Auguste<sup>1</sup>, estant en la Gaule, receut certain advisement d'une coniuration que luy brassoit L. Cinna : il delibera de s'en venger, et manda pour cet effect au lendemain le conseil de ses amis. Mais la nuict d'entre deux, il la passa avecques grande inquietude, considerant qu'il avoit à faire mourir un ieune homme de bonne maison et nepveu du grand Pompeius, et produisoit en se plaignant plusieurs divers discours : « Quoy doncques, disoit il, sera il vray que ie demeureray en crainte et en alarme, et que ie lairray mon meurtrier se promener ce pendant à son ayse? S'en ira il quitte, ayant assailly ma teste, que i'ay sauvee de tant de guerres civiles, de tant de batailles par mer et par terre, et aprez avoir estably la paix universelle du monde? sera il absout, ayant deliberé non de me meurtrir seulement, mais de me sacrifier? » car la coniuration estoit faicte de le tuer comme il feroit quelque sacrifice. Aprez cela, s'estant tenu coy quelque espace de temps, il recommenceoit d'une voix plus forte, et s'en prenoit à soy mesme : « Pourquoi vis tu, s'il importe à tant de gents que tu meures? n'y aura il point de fin à tes vengeances et à tes cruautez? Ta vie vault elle que tant de dommage se face pour la conserver? » Livia, sa femme, le sentant en ces angoisses : « Et les conseils des femmes y seront ils receus? luy dict elle : fay ce que font les medecins; quand les receptes accoustumees ne peuvent servir, ils en essayent de contraires. Par severité, tu n'as iusques à cette heure rien proufité; Lepidus a suyvi Salvienus; Murena, Lepidus; Caepio, Murena; Egnatius, Caepio : commence à experimenter comment te succederont la douceur et la clemence. Cinna est convaincu; pardonne luy : de te nuire desormais, il ne pourra, et proufitera à ta gloire. »

<sup>1</sup> Voyez SÉNÈQUE, dans son traité de la Clémence, I, 9, d'où cette histoire a été transportée ici mot pour mot.

Auguste feut bien ayse d'avoir trouvé un advocat de son humeur; et, ayant remercié sa femme, et contremandé ses amis qu'il avoit assignez au conseil, commanda qu'on feist venir à luy Cinna tout seul; et ayant faict sortir tout le monde de sa chambre et faict donner un siege à Cinna, il luy parla en cette maniere : « En premier lieu, ie te demande, Cinna, paisible audience; n'interromps pas mon parler; ie te donray temps et loisir d'y respondre. Tu sçais, Cinna, que t'ayant prins au camp de mes ennemis, non seulement l'estant faict mon ennemy, mais estant nay tel, ie te sauvay, ie te meis entre mains tous tes biens, et t'ai enfin rendu si accommodé et si aysé, que les victorieux sont envieux de la condition du vaincu : l'office du sacerdoce que tu me demandas, ie te l'octroyay, l'ayant refusé à d'autres, desquels les peres avoyent tousiours combattu avecques moy. T'ayant si fort obligé, tu as entrepris de me tuer. » A quoy Cinna s'estant escrié qu'il estoit bien esloigné d'une si meschante pensee : « Tu ne me tiens pas, Cinna, ce que tu m'avois promis, suyvit Auguste; tu m'avois asseuré que ie ne seroy pas interrompu. Ouy, tu as entrepris de me tuer en tel lieu, tel iour, en telle compaignie, et de telle façon. » Et le veoyant transi de ces nouvelles, et en silence, non plus pour tenir le marché de se taire, mais de la presse de sa conscience : « Pourquoi, adioust il, le fais tu? Est ce pour estre empereur? Vrayement il va bien mal à la chose publique, s'il n'y a que moy qui t'empesche d'arriver à l'empire. Tu ne peulx pas seulement deffendre ta maison, et perdis dernièrement un procez par la faveur d'un simple libertin<sup>1</sup>. Quoy! n'as tu moyen ny pouvoir en aultre chose qu'à entreprendre Cesar? Ie le quitte, s'il n'y a que moy qui empesche tes esperances. Penses tu que Paulus, que Fabius, que les Cosseens et Serviliens te souffrent, et une si grande troupe de nobles, non seulement nobles de nom, mais qui, par leur vertu, honnorent leur noblesse? » Aprez plusieurs aultres propos (car il parla à luy

<sup>1</sup> *Affranchi*, du mot latin *libertus* ou *libertinus*; car ce dernier ne veut pas dire, comme on l'a cru long-temps, *filz d'affranchi*. J. V. L.

plus de deux heures entieres): « Or va, luy dict il, ie te donne, Cinna, la vie à traistre et à parricide, que ie te donnay aultrefois à ennemy; que l'amitié commence de ce iourd'huy entre nous; essayons qui de nous deux de meilleure foy, moy t'aye donné ta vie, ou tu l'ayes receue. » Et se despartit d'avecques luy en cette maniere. Quelque temps aprez il luy donna le consulat, se plaignant de quoy il ne le luy avoit osé demander. Il l'eut depuis pour fort amy, et feut seul faict par luy heritier de ses biens. Or depuis cet accident, qui adveint à Auguste au quarantiesme an de son aage, il n'y eut iamais de coniuration ny d'entreprinse contre luy, et receut une iuste recompense de cette sienne clemence. Mais il n'en adveint pas de mesme au nostre<sup>1</sup>; car sa douceur ne le sceut garantir qu'il ne cheust depuis aux lacs de pareille trahison: tant c'est chose vaine et frivole que l'humaine prudence! et au travers de tous nos proiets, de nos conseils et precautions, la fortune maintient tousiours la possession des evenemens.

Nous appellons les medecins heureux, quand ils arrivent à quelque bonne fin: comme s'il n'y avoit que leur art qui ne se peust maintenir d'elle mesme, et qui eust les fondemens trop frailes pour s'appuyer de sa propre force, et comme s'il n'y avoit qu'elle qui aye besoing que la fortune preste la main à ses operations. Je croy d'elle tout le pis ou le mieulx qu'on voudra: car nous n'avons, dieu mercy! nul commerce ensemble. Je suis au rebours des aultres; car ie la meprise bien tousiours: mais quand ie suis malade, au lieu d'entrer en composition, ie commence encores à la hair et à la craindre; et responds à ceulx qui me pressent de prendre medecine, qu'ils attendent au moins que ie sois rendu à mes forces et à ma santé, pour avoir plus de moyen de soustenir l'effort et le hazard de leur bruvage. Je laisse faire nature et presuppose qu'elle se soit pourveue de dents et de griffes, pour se defendre des assaults qui luy viennent, et pour maintenir cette

<sup>1</sup> Le même duc de Guise, dont Montaigne a parlé au commencement du chapitre. Ce duc, assiégeant Orléans en 1563, fut assassiné par un gentilhomme d'Angoumois, nommé Poltrot. C.

contexture dequoy elle fuit la dissolution. Je crains, au lieu de l'aller secourir, ainsi comme elle est aux prises bien estroictes et bien ioinctes avecques la maladie, qu'on secoure son adversaire au lieu d'elle, et qu'on la recharge de nouveaux affaires.

Or, ie dy que, non en la medecine seulement, mais en plusieurs arts plus certaines, la fortune y a bonne part : les saillies poetiques qui emportent leur aucteur et le ravissent hors de soy, pourquoy ne les attribuerons nous à son bon heur, puis qu'il confesse luy mesme qu'elles surpassent sa suffisance et ses forces, et les recognoist venir d'ailleurs que de soy, et ne les avoir aulcunement en sa puissance; non plus que les orateurs ne disent avoir en la leur ces mouvements et agitations extraordinaires qui les poulsent au delà de leur dessein? Il en est de mesme en la peinture, qu'il eschappe par fois des traicts de la main du peintre, surpassants sa conception et sa science, qui le tirent luy mesme en admiration, et qui l'estonnent. Mais la fortune montre bien encores plus evidemment la part qu'elle a en tous ces ouvrages, par les graces et beautez qui s'y treuvent non seulement sans l'intention, mais sans la cognoissance mesme de l'ouvrier : un suffisant lecteur descouvre souvent ez esprits d'aultruy des perfections aultres que celles que l'aucteur y a mises et apperceues, et y preste des sens et des visages plus riches.

Quant aux entreprises militaires, chascun veoid comment la fortune y a bonne part. En nos conseils mesmes et en nos deliberations, il fault certes qu'il y ayt du sort et du bon heur meslé parmy; car tout ce que nostre sagesse peult, ce n'est pas grand'chose : plus elle est aiguë et vifve, plus elle treuve en soy de foiblesse, et se desfie d'autant plus d'elle mesme. Je suis de l'advis de Sylla<sup>1</sup>; et quand ie me prends garde de prez aux plus glorieux exploicts de la guerre, ie veoy, ce me semble, que ceux qui les conduisent n'y employent la deli-

<sup>1</sup> Qui osta l'envie à ses faicts, en louant souvent sa bonne fortune, et finalement en se surnommant *Faustus*, etc. PLUTARQUE, *Comment on peut se louer soi-même*, c. 9, trad. d'Amyot. C.



beration et le conseil que par acquit, et que la meilleure part de l'entreprise, ils l'abandonnent à la fortune; et, sur la fiance qu'ils ont à son secours, passent à tous les coups au delà des bornes de tout discours. Il survient des alaigresses fortuites et des fureurs estrangieres parmy leurs deliberations, qui les poulsent le plus souvent à prendre le party le moins fondé en apparence, et qui grossissent leur courage au dessus de la raison. D'où il est advenu à plusieurs grands capitaines anciens, pour donner credit à ces conseils temeraires, d'aller à leurs gents qu'ils y estoyent conviez par quelque inspiration, par quelque signe et prognostique.

Voylà pourquoy, en cette incertitude et perplexité que nous apporte l'impuissance de veoir et choisir ce qui est le plus commode, pour les difficultez que les divers accidents et circonstances de chaque chose tirent, le plus seur, quand aultre consideration ne nous y convieroit, est, à mon advis, de se reiecter au party où il y a plus d'honnesteté et de iustice; et, puis qu'on est en doubte du plus court chemin, tenir tousiours le droict: comme en ces deux exemples, que ie viens de proposer, il n'y a point de doubte qu'il ne feust plus beau et plus genereux à celuy qui avoit receu l'offense, de la pardonner, que s'il eust faict aultrement. S'il en est mesadvenu au premier, il ne s'en fault pas prendre à ce sien bon desseing; et ne sçait on, quand il eust prins le party contraire, s'il eust eschappé à la fin à laquelle son destin l'appelloit; et si, eust perdu la gloire d'une telle humanité.

Il se veoid, dans les histoires, force gents en cette crainte; d'où la pluspart ont suyvi le chemin de courir au devant des coniurations qu'on faisoit contre eulx, par vengeance et par supplices; mais i'en veoy fort peu ausquels ce remede ayt servy; tesmoing tant d'empereurs romains. Celuy qui se treuve en cedanger, ne doit pas beaucoup esperer ny de sa force ny de sa vigilance: car combien est il mal aysé de se garantir d'un ennemy qui est couvert du visage du plus officieux amy que nous ayons, et de cognoistre les volonteiz et pensements interieurs de ceulx qui nous assistent? Il a beau em-

ployer des nations estrangieres pour sa garde, et estre tousiours ceinct d'une haye d'hommes armez; quiconque aura sa vie à mespris se rendra tousiours maistre de celle d'autrui<sup>1</sup>; et puis, ce continuel souspeçon qui met le prince en doubte de tout le monde, luy doibt servir d'un merveilleux torment. Pourtant Dion, estant adverty que Callippus espioit les moyens de le faire mourir, n'eut iamais le cœur d'en informer, disant qu'il aymoît mieulx mourir, que vivre en cette misere d'avoir à se garder, non de ses ennemis seulement, mais aussi de ses amis<sup>2</sup>: ce qu'Alexandre representa bien plus vivvement par effect, et plus roidement, quand ayant eu advis, par une lettre de Parmenion, que Philippus, son plus cher medecin, estoit corrompu par l'argent de Darius pour l'empoisonner; en mesme temps qu'il donnoit à lire sa lettre à Philippus, il avala le bruvage qu'il luy avoit présenté<sup>3</sup>. Feut ce pas exprimer cette resolution, que si ses amis le vouloient tuer, il consentoit qu'ils le peussent faire? Ce prince est le souverain patron des actes hazardeux; mais ie ne sçay s'il y a traict en sa vie qui ayt plus de fermeté que cettuy cy, ny une beauté illustre par tant de visages.

Ceulx qui preschent aux princes la desfiance si attentifve, sousbs couleur de leur prescher leur seureté, leur preschent leur ruyne et leur honte: rien de noble ne se faict sans hazard. I'en sçais un de courage tresmartial de sa complexion, et entreprenant, de qui tous les iours on corrompt la bonne fortune par telles persuasions: « Qu'il se resserre entre les siens; qu'il n'entende à aulcune reconciliation de ses anciens ennemis; se tienne à part, et ne se commette entre mains plus fortes, quelque promesse qu'on luy face, quelque utilité qu'il y veoye. » I'en sçais un aultre qui a inesperement avancé sa fortune pour avoir prins conseil tout contraire.

La hardiesse, dequoy ils cherchent si avidement la gloire, se represente, quand il est besoing, aussi magnifiquement

<sup>1</sup> SÉNÈQUE, *Epist.* 4. C.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Apophthegmes.* C.

<sup>3</sup> QUINTE-CURCE, III, 6. C.

en pourpoint qu'en armes; en un cabinet, qu'en un camp; le bras pendant, que le bras levé.

La prudence si tendre et circonspecte est mortelle ennemie des haultes executions. Scipion sceut, pour practiquer la volonté de Syphax, quittant son armee, et abandonnant l'Espagne douteuse encores sous sa nouvelle conquête, passer en Afrique dans deux simples vaisseaux pour se commettre, en terre ennemie, à la puissance d'un roy barbare, à une foy incogneue, sans obligation, sans ostage, sous la seule seureté de la grandeur de son propre courage, de son bon heur, et de la promesse de ses haultes esperances <sup>1</sup>. *Habita fides ipsam plerumque fidem obligat* <sup>2</sup>. A une vie ambitieuse et fameuse, il fault, au rebours <sup>3</sup>, prester peu et porter la bride courte aux souspeçons: la crainte et la desfiance attirent l'offense, et la convient. Le plus desfiant de nos roys <sup>4</sup> establit ses affaires principalement pour avoir volontairement abandonné et commis sa vie et sa liberté entre les mains de ses ennemis: montrant avoir entiere fiance d'eulx, à fin qu'ils la prinssent de luy. A ses legions mutinees et armees contre luy, Cesar opposoit seulement l'auctorité de son visage et la fierté de ses paroles; et se fioit tant à soy et à sa fortune, qu'il ne craignoit point de s'abandonner et commettre à une armee seditieuse et rebelle:

Stetit aggere fultus  
Cespitis, inirepidus vultu; meruitque timeri,  
Nil metuens <sup>5</sup>.

Mais il est bien vray que cette forte assurance ne se peult représenter bien entiere et naïfve, que par ceulx ausquels

<sup>1</sup> TITE LIVE, XXVIII, 47. J. V. L.

<sup>2</sup> La confiance que nous accordons à un autre nous gagne souvent la sienne. ID., XXII, 22.

<sup>3</sup> Au rebours se rapporte à ces mots, *La prudence si tendre et circonspecte*, etc. Montaigne auroit dû l'effacer, lorsqu'il eut ajouté, depuis, l'exemple de Scipion. J. V. L.

<sup>4</sup> Louis XI. Voyez les *Mémoires de Commines*, liv. II, c. 5 à 7. L'historien blâme fort cette action de Louis XI, qui, par là, se mit en grand danger. C.

<sup>5</sup> Il parut sur un tertre de gazon, debout, avec un visage intrépide; il mérita d'être craint, en ne craignant pas. LUCAIN, V, 316.

l'imagination de la mort, et du pis qui peult advenir aprez tout, ne donne point d'effroy : car de la presenter tremblante encores, douteuse et incertaine, pour le service d'une importante reconciliation, ce n'est rien faire qui vaille. C'est un excellent moyen de gagner le cœur et volonté d'aultruy, de s'y aller soubmettre et fier, pourveu que ce soit librement et sans contraincte d'aucune necessité, et que ce soit en condition qu'on y porte une fiance pure et nette, le front au moins deschargé de tout scrupule. Je veis, en enfance, un gentilhomme commandant à une grande ville, empressé à l'esmotion d'un peuple furieux : pour esteindre ce commencement de trouble, il print party de sortir d'un lieu tresasseuré où il estoit, et se rendre à cette tourbe mutine; d'où mal luy print, et y feut malheureusement tué. Mais il ne me semble pas que sa faulte feust tant d'estre sorty, ainsi qu'ordinairement on le reproche à sa memoire, comme ce feut d'avoir prins une voye de soubmission et de mollesse, et d'avoir voulu endormir cette rage plustost en suyvant qu'en guidant, et en requerant plustost qu'en remontrant; et estime qu'une gracieuse severité, avecques un commandement militaire plein de securité et de confiance, convenable à son reng et à la dignité de sa charge, luy eust mieulx succédé, au moins avecques plus d'honneur et de bienseance. Il n'est rien moins esperable de ce monstre ainsin agité, que l'humanité et la douceur; il recevra bien plustost la reverence et la crainte. Je luy reprocherois aussi, qu'ayant prins une resolution, plustost brave à mon gré que temeraire, de se iecter foible et en pourpoint, emmy cette mer tempestueuse d'hommes insensez, il la devoit avaler toute <sup>1</sup>, et n'abandonner ce personnage : au lieu qu'il luy adveint, aprez avoir recogneu le danger de prez, de saigner du nez, et d'alterer encores depuis cette contenance desmise <sup>2</sup> et flatteuse, qu'il avoit entreprinse, en une contenance effroyee : chargeant sa voix et ses yeulx d'estonnement

<sup>1</sup> Il devoit soutenir jusqu'au bout sa première résolution, et ne pas abandonner son rôle.

<sup>2</sup> Soumise, du latin *demissus*.

et de penitence ; cherchant à conniller <sup>1</sup> et à se desrober, il les enflamma et appella sur soy.

On deliberoit de faire une montre generale de diverses troupes en armes (c'est le lieu des vengeancees secrettes ; et n'est poinct où , en plus grande seureté , on les puisse exercer) : il y avoit publiques et notoires apparences qu'il n'y faisoit pas fort bon pour aucuns , ausquels touchoit la principale et necessaire charge de les recognoistre. Il s'y proposa divers conseils , comme en chose difficile , et qui avoit beaucoup de poids et de suyte. Le mien feut qu'on evitast sur tout de donner aucun tesmoignage de ce double ; et qu'on s'y trovast et meslast parmy les files , la teste droicte et le visage ouvert ; et qu'au lieu d'en retrencher aucune chose (à quoy les aultres opinions visoyent le plus) , au contraire , l'on sollicitast les capitaines d'avertir les soldats de faire leurs salves belles et gaillardes , en l'honneur des assistants , et n'espargner leur pouldre. Cela servit de gratification envers ces troupes suspectes , et engendra dez lors en avant une mutuelle et utile confiance.

La voye qu'y teint Iulius Cesar , ie treuve que c'est la plus belle qu'on y puisse prendre. Premièrement , il essaya par clemence à se faire aymer de ses ennemis mesmes , se contentant , aux coniurations qui luy estoient descouvertes , de declarer simplement qu'il en estoit adverty : cela faict , il print une tres-noble resolution d'attendre sans effroy et sans sollicitude ce qui luy en pourroit advenir , s'abandonnant et se remettant à la garde des dieux et de la fortune ; car certainement c'est l'estat où il estoit , quand il feut tué.

Un estrangier ayant dict et publié par tout , qu'il pourroit instruire Dionysius , tyran de Syracuse , d'un moyen de sentir et decouvrir en toute certitude les parties que ses subjects machineroient contre luy , s'il luy vouloit donner une bonne piece d'argent ; Dionysius , en estant adverty , le feit appeller à soy , pour s'esclaircir d'une art si necessaire à sa conservation.

<sup>1</sup> *Conniller*, c'est s'esquiver, chercher à se cacher dans un trou , comme un timide conail ou lapin. E. J.

Cet estrangier luy dict qu'il n'y avoit pas d'aultre art, sinon qu'il luy feist delivrer un talent et se vantast d'avoir apprins de luy un singulier secret. Dionysius trouva cette invention bonne, et luy fait compter six cents escus<sup>1</sup>. Il n'estoit pas vraysemblable qu'il eust donné si grande somme à un homme incogneu, qu'en recompense d'un tresutile apprentissage; et servoit cette reputation à tenir ses ennemis en crainte. Pourtant les princes sagement publient les advis qu'ils reçoivent des menees qu'on dresse contre leur vie, pour faire croire qu'ils sont bien advertis, et qu'il ne se peult rien entreprendre dequoy ils ne sentent le vent. Le duc d'Athenes fait plusieurs sottises, en l'establissement de sa fresche tyrannie sur Florence; mais cette cy la plus notable, qu'ayant receu le premier advis des monopoles<sup>2</sup>, que ce peuple dressoit contre luy, par Matteo di Morozo, complice d'icelles, il le fait mourir pour supprimer cet advertissement, et ne faire sentir qu'aucun en la ville s'ennuyast de sa domination.

Il me souvient avoir leu aultrefois<sup>3</sup> l'histoire de quelque Romain, personnage de dignité, lequel, fuyant la tyrannie du triumvirat, avoit eschappé mille fois les mains de ceulx qui le poursuivoient, par la subtilité de ses inventions. Il adveint un iour qu'une troupe de gents de cheval, qui avoit charge de le prendre, passa tout ioignant un hallier où il s'estoit tapy, et faillit de le descouvrir; mais luy, sur ce point là, considerant la peine et les difficultez ausquelles il avoit desia si longtemps duré, pour se sauver des continuelles et curieuses recherches qu'on faisoit de luy par tout, le peu de plaisir qu'il pouvoit esperer d'une telle vie, et combien il luy valoit mieulx passer une fois le pas, que demourer tousiours en cette transe, luy mesme les r'appella et leur trahit sa cachette, s'abandonnant volontairement à leur cruauté, pour oster eulx et luy d'une plus longue peine. D'appeller les mains ennemies,

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Apophthegmes*. C.

<sup>2</sup> *Monopole*, conjuration, conspiration. (NICOT.) Rabelais a employé ce mot dans le même sens, liv. I, chap. 47. C.

<sup>3</sup> Dans APPIEN, liv. IV des *Guerres civiles*. J. V. L.

c'est un conseil un peu gaillard : si croy ie qu'encores vaudroit il mieulx le prendre, que de demourer en la fiebvre continue d'un accident qui n'a point de remede. Mais puis que les provisions qu'on y peult apporter sont pleines d'inquietude et d'incertitude, il vault mieulx d'une belle assurance se preparer à tout ce qui en pourra advenir, et tirer quelque consolation de ce qu'on n'est pas assuré qu'il advienne.

## CHAPITRE XXIV.

## DU PEDANTISME.

Je me suis souvent despité, en mon enfance, de veoir ez comedies italiennes tousiours un Pedante pour badin, et le surnom de Magister n'avoir gueres plus honorable signification parmy nous : car, leur estant donné en gouvernement, que pouvois ie moins faire que d'estre ialoux de leur reputation ? Je cherchoy bien de les excuser par la disconvenance naturelle qu'il y a entre le vulgaire, et les personnes rares et excellentes en iugement et en sçavoir, d'autant qu'ils vont un train entierement contraire les uns des aultres ; mais en cecy perdois ie mon latin, que les plus galants hommes c'estoient ceulx qui les avoyent le plus à mespris, tesmoing nostre bon du Bellay :

Mais ie hay par sur tout un sçavoir pedantesque ;

et est cette coustume ancienne ; car Plutarque dict <sup>1</sup> que Grec et Escholier estoient mots de reproche entre les Romains, et de mespris. Depuis, avec l'aage, i'ay trouvé qu'on avoit une grandissime raison, et que *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes* <sup>2</sup>. Mais d'où il puisse advenir qu'une ame

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Vie de Cicéron*, c. 2 de la traduction d'Amyot. C.

<sup>2</sup> Regnier (*Sat.* 3, dernier vers) traduit ainsi ce proverbe singulier, que Rabelais (*Gargantua*, I, 59) met dans la bouche de frère Jean des Entonneures :

Pardieu, les plus grands clerics ne sont pas les plus fins.

Frère Jean, le fidèle portrait des moines de ce temps-là, s'excuse ainsi de son iguo-

riche de la cognoissance de tant de choses n'en devienne pas plus vive et plus esveillee ; et qu'un esprit grossier et vulgaire puisse loger en soy, sans s'amender, les discours et les iugements des plus excellents esprits que le monde ait porté, i'en suis encores en doubte. A recevoir tant de cervelles estrangeres, et si fortes et si grandes, il est necessaire (me disoit une fille, la premiere de nos princesses, parlant de quelqu'un) que la sienne se foule, se contraigne et rapetisse, pour faire place aux aultres : ie diroy volontiers que, comme les plantes s'estouffent de trop d'humeur, et les lampes de trop d'huile ; aussi faict l'action de l'esprit, par trop d'estude et de matiere : lequel, occupé et embarrassé d'une grande diversité de choses, perde le moyen de se desmeler, et que cette charge le tienne courbe et croupy. Mais il en va aultrement ; car nostre ame s'eslargit d'autant plus qu'elle se remplit : et aux exemples des vieux temps, il se veoid, tout au rebours, des suffisants hommes aux maniemens des choses publiques, des grands capitaines, et grands conseillers aux affaires d'estat, avoir esté ensemble tressçavants.

Et quant aux philosophes, retirez de toute occupation publique, ils ont esté aussi quelquesfois, à la verité, mesprizez par la liberté comique de leur temps ; leurs opinions et façons les rendants ridicules. Les voulez vous faire iuges des droicts d'un procez, des actions d'un homme ? ils en sont bien prests ! ils cherchent encores s'il y a vie, s'il y a mouvement, si l'homme est aultre chose qu'un bœuf ; que c'est qu'agir et souffrir ; quelles bestes ce sont que loix et iustice. Parlent ils du magistrat, ou parlent ils à luy ? c'est d'une liberté irreverente et incivile. Oyent ils louer leur prince ou un roy ? c'est un pastre pour eulx, oisif comme un pastre, occupé à pressurer et tondre ses bestes, mais bien plus rudement qu'un pastre. En estimez vous quelqu'un plus grand, pour posseder deux mille arpents de terre ? eulx s'en mocquent, accoustumez

rance : « Nostre feu abbé disoyt que c'est chose monstrueuse veoir un moyne sçavant. Par Dieu, monsieur mon amy, *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes.* » Il y a dans ce chapitre quelques autres imitations de Rabelais. J. V. L.



d'embrasser tout le monde comme leur possession. Vous van-  
tez vous de votre noblesse , pour compter sept ayeux riches ?  
ils vous estiment de peu , ne concevant l'image universelle  
de nature , et combien chascun de nous a eu de predecesseurs,  
riches , pauvres , roys , valets , grecs , barbares ; et quand vous  
seriez cinquantesme descendant de Hercules , ils vous trou-  
vent vain de faire valoir ce present de la fortune. Ainsi les  
desdainoit le vulgaire , comme ignorants les premieres cho-  
ses et communes , et comme presumptueux et insolents <sup>1</sup>.

Mais cette peinture platonique est bien esloingnee de celle  
qu'il faut à nos hommes. On envioit ceulx là comme estants  
au dessus de la commune façon , comme mesprisants les ac-  
tions publiques , comme ayants dressé une vie particuliere  
et inimitable , reglee à certains discours haultains et hors  
d'usage : ceulx cy , on les desdaigne comme estants au des-  
sous de la commune façon , comme incapables des charges  
publicques , comme traïnants une vie et des mœurs basses et  
viles aprez le vulgaire :

*Odi homines ignava opera , philosopha sententia* <sup>2</sup>.

Quant à ces philosophes , dis ie , comme ils estoyent grands  
en science , ils estoyent encores plus grands en toute action.  
Et tout ainsi qu'on dict de ce geometrien de Syracuse <sup>3</sup> , lequel  
ayant esté destourné de sa contemplation , pour en mettre  
quelque chose en pratique à la deffense de son pais , qu'il  
meit soudain en train des engins espouvantables et des effets  
surpassants toute creance humaine ; desdaignant toutesfois  
luy mesme toute cette sienne manufacture , et pensant en cela  
avoir corrompu la dignité de son art , de laquelle ses ouvrages  
n'estoient que l'apprentissage et le iouet : aussi eulx , si quel-  
quesfois on les a mis à la preuve de l'action , on les a veu  
voler d'une aile si haulte , qu'il paroïssoit bien leur cœur et

<sup>1</sup> Tout ce passage. *Et quant aux philosophes* , etc. , est traduit assez fidèlement du  
*Théétète* de PLATON. Voy. *les Pensées de Platon* , p. 250 de la seconde édition. J. V. L.

<sup>2</sup> Je hais ces hommes incapables d'agir , dont la philosophie est toute en parole. PA-  
CURIUS ap. GELLIUM , XIII , 8.

<sup>3</sup> Archimède. PLUTARQUE , *Vie de Marcellus* , c. 6. C.

leur ame s'estre merueilleusement grossie et enrichie par l'intelligence des choses. Mais aucuns, veoyants la place du gouvernement politique saisie par des hommes incapables, s'en sont reculez; et celuy qui demanda à Crates, iusques à quand il fauldroit philosopher, en receut cette response : « Iusques à tant que ce ne soient plus des asniers qui conduisent nos armées <sup>1</sup>. » Heraclitus resigna la royauté à son frere; et aux Ephesiens, qui luy reprochoient à quoy il passoit son temps, à iouer avecques les enfants devant le temple : « Vaut il pas mieulx faire cecy, que gouverner les affaires en vostre compaignie ? » D'autres, ayants leur imagination logee au dessus de la fortune et du monde, trouverent les sieges de la iustice, et les throsnes mesmes des roys, bas et vils; et refusa Empedocles la royauté que les Agrigentins luy offrirent <sup>2</sup>. Thales, accusant quelquesfois le soing du mesnage et de s'enrichir, on luy reprocha que c'estoit à la mode du regnard, pour n'y pouvoir advenir : il luy print envie, par passetemps, d'en montrer l'experience; et, ayant pour ce coup ravalé son sçavoir au service du proufit et du gaing, dressa une traficque qui dans un an rapporta telles richesses, qu'à peine en toute leur vie les plus experimentez de ce mestier là en pouvoient faire de pareilles <sup>3</sup>. Ce qu'Aristote recite d'aucuns, qui appelloient et celuy là et Anaxagoras, et leurs semblables, sages et non prudents, pour n'avoir assez de soing des choses plus utiles : oultre ce que ie ne digere pas bien cette difference de mots, cela ne sert point d'excuse à mes gents; et à veoir la basse et necessiteuse fortune dequoy ils se payent, nous aurions plustost occasion de prononcer tous les deux, qu'ils sont et non sages, et non prudents.

Ie quitte cette premiere raison, et croy qu'il vault mieulx dire que ce mal vienne de leur mauvaise façon de se prendre aux sciences; et qu'à la mode dequoy nous sommes instruits, il n'est pas merveille, si ny les escholiers, ny les maistres,

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAËRCE, VI, 92. C. — <sup>2</sup> Id., IX, 6, 3. C.

<sup>3</sup> Id., *Empédocle*, VIII, 65. C.

<sup>4</sup> Id., *Thalès*, I, 26; CIC., *de Divinat.*, I, 49. C.

n'en deviennent pas plus habiles, quoy qu'ils s'y fassent plus doctes. De vray, le soing et la despense de nos peres ne vise qu'à nous meubler la teste de science : du iugement et de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un passant à nostre peuple : « O le sçavant homme ! » et d'un aultre : « O le bon homme ! » il ne fauldra pas à destourner les yeulx et son respect vers le premier. Il y faudroit un tiers crieur : « O les lourdes testes ! » Nous nous enquerons volontiers : « Sçait il du grec ou du latin ? escrit il en vers ou en prose ? » mais s'il est devenu meilleur ou plus advisé, c'estoit le principal, et c'est ce qui demeure derriere. Il falloit s'enquerir qui est mieulx sçavant, non qui est plus sçavant.

Nous ne travaillons qu'à remplir la memoire, et laissons l'entendement et la conscience vuides. Tout ainsi que les oyseaux vont quelquesfois à la queste du grain, et le portent au bec sans le taster pour en faire bechee à leurs petits : ainsi nos pedantes vont pillotants la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs levres, pour la degorger seulement et mettre au vent. C'est merveille combien proprement la sottise se loge sur mon exemple : est ce pas faire de mesme ce que ie fois en la plus part de cette composition ? ie m'en vois escorniffant, par cy par là, des livres, les sentences qui me plaisent, non pour les garder (car ie n'ay point de gardoire), mais pour les transporter en cettuy cy ; où, à vray dire, elles ne sont non plus miennes qu'en leur premiere place : nous ne sommes, ce crois ie, sçavants que de la science presente ; non de la passee, aussi peu que de la future. Mais, qui pis est, leurs escoliers et leurs petits ne s'en nourrissent et alimentent non plus ; ains elle passe de main en main, pour cette seule fin d'en faire parade, d'en entretenir aultruy, et d'en faire des contes, comme une vaine monnoye inutile à tout aultre usage et emploite qu'à compter et iecter. *Apud alios loqui didicerunt, non ipsi secum*<sup>1</sup>. *Non est loquendum, sed guber-*

<sup>1</sup> Imité de Sénèque, *Epist.* 88. J. V. L.

<sup>2</sup> Ils ont appris à parler aux autres, et non pas à eux-mêmes. CIC., *Tusc. Quæst.*, V, 56.

*nandum*<sup>1</sup>. Nature, pour montrer qu'il n'y a rien de sauvage en ce qu'elle conduit, faict naistre souvent, ez nations moins cultivees par art, des productions d'esprit, qui luictent les plus artistes productions. Comme, sur mon propos, le proverbe gascon, tiré d'une chalemie, est il delicat, « *Bouha prou bouha, mas à remuda lous dits qu'em?* souffler prou, souffler; mais à remuer les doigts, nous en sommes là. » Nous sçavons dire : « Cicero dict ainsi; Voylà les mœurs de Platon; Ce sont les mots mesmes d'Aristote : » mais nous, que disons nous nous mesmes? que iugeons nous? que faisons nous? Autant en diroit bien un perroquet.

Cette façon me faict souvenir de ce riche Romain<sup>2</sup> qui avoit esté soigneux, à fort grande despense, de recouvrer des hommes suffisants en tout genre de sciences, qu'il tenoit continuellement autour de luy, afin que, quand il escheoit entre ses amis quelque occasion de parler d'une chose ou d'autre, ils suppléassent en sa place, et feussent tout prests à luy fournir, qui d'un discours, qui d'un vers d'Homere, chascun selon son gibbier; et pensoit ce sçavoir estre sien, parce qu'il estoit en la teste de ses gents; et comme font aussi ceulx desquels la suffisance loge en leurs sumptueuses librairies. I'en cognois à qui quand ie demande ce qu'il sçait, il me demande un livre pour me le montrer; et n'oseroit me dire qu'il a le derriere galeux, s'il ne va sur le champ estudier, en son lexicon, que c'est que Galeux, et que c'est que Derriere.

Nous prenons en garde les opinions et le sçavoir d'aultruy, et puis c'est tout : il les fault faire nostres. Nous semblons proprement celuy qui, ayant besoing de feu, en iroit querir chez son voysin, et, y en ayant trouvé un beau et grand, s'arresteroit là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soy<sup>3</sup>. Que nous sert il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digere, si elle ne se transforme en nous,

<sup>1</sup> Il ne s'agit pas de parler, mais de conduire le vaisseau. Sénèque, *Epist.* 406.

<sup>2</sup> Calvisius Sabinus. Voyez Sénèque, *Epist.* 27. C.

<sup>3</sup> On trouve cette comparaison à la fin du traité de Plutarque, intitulé, dans Amyot, *comment il faut ouïr.* C.

si elle ne nous augmente et fortifie? Pensons nous que Lucullus, que les lettres rendirent et formerent si grand capitaine sans l'expérience<sup>1</sup>, les eust prises à nostre mode? Nous nous laissons si fort aller sur les bras d'autrui, que nous aneantissons nos forces. Me veulx ie armer contre la crainte de la mort? c'est aux despens de Seneca. Veulx ie tirer de la consolation pour moy ou pour un aultre? ie l'emprunte de Cicero. Je l'eusse prinse en moy mesme, si on m'y eust exercé. Je n'ayme point cette suffisance relative et mendiee : quand bien nous pourrions estre sçavants du sçavoir d'autrui, au moins sages ne pouvons nous estre que de nostre propre sagesse.

Μετὰ σοφίῃ, ὅστις οὐχ αὐτῷ σοφός.

« Je hay le sage qui n'est pas sage pour soy mesme<sup>2</sup>. » *Ex quo Ennius : Nequidquam sapere sapientem, qui ipse sibi prodesse non quiret*<sup>3</sup> :

Si cupidus, si

Vanus, et Euganeus quantumvis mollior agna<sup>4</sup>.

*Non enim paranda nobis solum, sed fruenda sapientia est*<sup>5</sup>.

Dionysius<sup>6</sup> se mocquoit des grammairiens qui ont soing de s'enquerir des maux d'Ulysses, et ignorent les propres; des musiciens qui accordent leurs fleutes, et n'accordent pas leurs mœurs; des orateurs qui estudient à dire iustice, non à la faire. Si nostre ame n'en va un meilleur bransle, si nous n'en avons le iugement plus sain, i'aymerois aussi cher que mon

<sup>1</sup> Cicér., *Acad.*, II, 4. C.

<sup>2</sup> Cette traduction est de Montaigne, qui l'a insérée dans son texte, édition in-4<sup>o</sup> de 1588; mais dans l'édition in-folio de 1595, on s'est contenté de citer le vers grec sans y joindre la traduction. C'est un vers d'Euripide, comme nous l'apprend Cicéron, *Epist. famil.*, XIII, 15. N.

<sup>3</sup> Annei Ennius dit-il : « Vaine est la sagesse, si elle n'est pas utile au sage. » *Apud Cicér., de Offic.*, III, 15.

<sup>4</sup> S'il est avare, s'il est menteur, s'il est efféminé. Juv., VIII, 44.

<sup>5</sup> Car il ne suffit pas d'acquérir la sagesse, il faut en user. Cic., *de Finibus*, I, 4.

<sup>6</sup> Dans toutes les éditions, on trouve *Dionysius*; cependant les sages réflexions que Montaigne attribue ici à ce prétendu Dionysius, c'est *Diogène le cynique* qui les a faites, comme on peut le voir dans la Vie de ce philosophe écrite par Diogène Laërce, VI, 27 et 28.

escholier eust passé le temps à iouer à la paulme : au moins le corps en seroit plus alaire. Voyez le revenir de là , aprez quinze ou seize ans employez ; il n'est rien si mal propre à mettre en besongne : tout ce que vous y recognoissez davantage , c'est que son latin et son grec l'ont rendu plus sot et presumptueux qu'il n'estoit party de la maison. Il en debvoit rapporter l'ame pleine, il ne l'en rapporte que bouffie ; et l'a seulement enflée, en lieu de la grossir.

Ces maistres icy, comme Platon dict des sophistes leurs germains, sont, de tous les hommes, ceux qui promettent d'estre les plus utiles aux hommes ; et seuls, entre tous les hommes, qui non seulement n'amendent point ce qu'on leur commet, comme faict un charpentier et un masson, mais l'empirent, et se font payer de l'avoir empiré. Si la loy que Protagoras proposoit à ses disciples estoit suyvie, « ou qu'ils le payassent selon son mot, ou qu'ils iurassent au temple combien ils estimoient le proufit qu'ils avoient receu de sa discipline, et selon iceluy satisfissent sa peine<sup>1</sup>, » mes paidagogues se trouveroient chomez<sup>2</sup>, s'estant remis au serment de mon experience. Mon vulgaire perigordin appelle fort plaisamment *Lettre-ferus*, ces sçavanteaux ; comme si vous disiez *Lettre-ferus*, ausquels les lettres ont donné un coup de marteau, comme on dict. De vray, le plus souvent ils semblent estre ravalez, mesme du sens commun : car le païsan et le cordonnier, vous leur veoyez aller simplement et naïvement leur train, parlant de ce qu'ils sçavent ; ceux cy, pour se vouloir eslever et gendarmer de ce sçavoir, qui nage en la superficie de leur cervelle, vont s'embarrassant et empestrant sans cesse. Il leur eschappe de belles paroles ; mais qu'un aultre les accommode : ils cognoissent bien Galien, mais nullement le malade : ils vous ont desia rempli la teste de loix ; et si, n'ont encores conceu le nœud de la cause : ils sçavent la theorique de toutes choses ; cherchez qui la mette en pratique.

<sup>1</sup> PLATON, *Protagoras*, édition d'Henri Estienne, t. I, p. 328. C.

<sup>2</sup> *Frustrés, déçus de leur espoir.* C.

I'ay veu chez moy un mien amy, par maniere de passe-temps, ayant affaire à un de ceulx cy, contrefaire un iargon de galimatias, propos sans suite, tissu de pieces rapportees, sauf qu'il estoit souvent entrelardé de mots propres à leur dispute, amuser ainsi tout un iour ce sot à desbattre, pensant tousiours respondre aux obiections qu'on luy faisoit; et si, estoit homme de lettres et de reputation, et qui avoit une belle robbe.

Vos, o patricius sanguis, quos vivere par est  
Occipiti cæco, posticæ occurrite sannæ \*.

Qui regardera de bien prez à ce genre de gents, qui s'estend bien loing, il trouvera comme moy que le plus souvent ils ne s'entendent ny aultruy, et qu'ils ont la souvenance assez pleine, mais le iugement entierement creux; sinon que leur nature d'elle mesme le leur ayt aultrement façonné: comme i'ay veu Adrianus Turnebus qui n'ayant faict aultre profession que de lettres, en laquelle c'estoit, à mon opinion, le plus grand homme qui feust il y a mille ans, n'ayant toutesfois rien de pedantesque que le port de sa robbe, et quelque façon externe qui pouvoit n'estre pas civilisee à la courtisane, qui sont choses de neant; et hay nos gents qui supportent plus malaysement une robbe qu'une ame de travers, et regardent à sa reverence, à son maintien et à ses bottes, quel homme il est; car au dedans c'estoit l'ame la plus polie du monde: ie l'ay souvent à mon escient iecté en propos esloignez de son usage: il y veoyoit si clair, d'une apprehension si prompte, d'un iugement si sain, qu'il sembloit qu'il n'eust iamais faict aultre mestier que la guerre et affaires d'estat. Ce sont natures belles et fortes,

Quels arte benigna  
Et meliore tuto finxit præcordia Titan \*\*,

qui se maintiennent au travers d'une mauvaise institution. Or,

\* Nobles praticiens, qui n'avez pas le don de voir ce qui se passe derrière vous, prenez garde que ceux à qui vous tournez le dos ne rient à vos dépens. *PENSEE*, I, 61.

\*\* Que Prométhée a formées d'un meilleur limon, et douées d'un plus heureux génie. *JUVEN.*, XIV, 34.

ce n'est pas assez que nostre institution ne nous gaste pas ; il fault qu'elle nous change en mieulx.

Il y a aucuns de nos parlements , quand ils ont à recevoir des officiers , qui les examinent seulement sur la science : les aultres y adioustent encores l'essay du sens , en leur presentant le iugement de quelque cause. Ceulx cy me semblent avoir un beaucoup meilleur style ; et encores que ces deux pieces soyent necessaires , et qu'il faille qu'elles s'y treuvent toutes deux , si est ce qu'à la verité celle du sçavoir est moins prisable que celle du iugement ; cette cy se peult passer de l'aultre , et non l'aultre de cette cy. Car , comme dict ce vers grec ,

Ὡς οὐδὲν ἢ μάθης , ἢ μὴ νόος περὶ <sup>1</sup>.

« A quoy faire la science , si l'entendement n'y est ? » Pleust à Dieu que , pour le bien de nostre iustice , ces compagnies là se trouvassent aussi bien fournies d'entendement et de conscience , comme elles sont encores de science ! *Non viue , sed scholæ discimus* <sup>2</sup>. Or , il ne fault pas attacher le sçavoir à l'ame , il l'y fault incorporer ; il ne l'en fault pas arrouser , il l'en fault teindre ; et , s'il ne la change , et meliore son estat imparfait , certainement il vault beaucoup mieulx le laisser là : c'est un dangereux glaive , et qui empesche et offense son maistre , s'il est en main foible , et qui n'en sçache l'usage ; *ut fuerit melius non didicisse* <sup>3</sup>.

A l'adventure est ce la cause que et nous et la theologie ne requerons pas beaucoup de science aux femmes , et que François , duc de Bretagne , fils de Iean V , comme on luy parla de son mariage avec Isabeau , fille d'Escosse , et qu'on luy adiousta qu'elle avoit esté nourrie simplement et sans aucune instruction de lettres , respondit , « qu'il l'en aymoît mieulx , et qu'une femme estoit assez sçavante quand elle sçavoit mettre difference entre la chemise et le pourpoint de son mary. »

<sup>1</sup> *Apud Stob.* , tit. III , p. 57 , édit. *Aurel. Allobrog.* 1609 , in-fol. Montaigne a traduit ce vers grec immédiatement après l'avoir cité. C.

<sup>2</sup> On ne nous instruit pas pour le monde , mais pour l'école. *Sénèque* , *Epist.* 106.

<sup>3</sup> De sorte qu'il auroit mieux valu n'avoir rien appris. *Cic.* , *Tusc. Quæst.* , II , 4.



Aussi ce n'est pas si grande merveille, comme on crie, que nos ancestres n'ayent pas faict grand estat des lettres, et qu'encores aujourd'huy elles ne se treuvent que par rencontre aux principaulx conseils de nos roys; et si cette fin de s'en enrichir, qui seule nous est aujourd'huy proposee, par le moyen de la iurispudence, de la medecine, du pedantisme, et de la theologie encores, ne les tenoit en credit, vous les verriez sans doute aussi marmiteuses qu'elles feurent oncques. Quel dommage, si elles ne nous apprennent ny à bien penser ny à bien faire! *Postquam docti prodierunt, boni desunt*<sup>1</sup>. Toute aultre science est dommageable à celuy qui n'a la science de la bonté.

Mais la raison que ie cherchoy tantost seroit elle pas aussi de là, que, nostre estude en France n'ayant quasi aultre but que le proufit, moins de ceulx<sup>2</sup> que nature a faict naistre à plus genereux offices que lucratifs, s'adonnants aux lettres, ou si courtement (retirez, avant que d'en avoir prins le goust, à une profession qui n'a rien de commun avecques les livres), il ne reste plus ordinairement, pour s'engager tout à faict à l'estude, que les gents de basse fortune qui y questent des moyens à vivre; et de ces gents là les ames estants, et par nature, et par institution domestique et exemple, du plus bas aloy, rapportent faulsement le fruict de la science: car elle n'est pas pour donner iour à l'ame qui n'en a point, ny pour faire veoir un aveugle; son mestier est, non de luy fournir de veue, mais de la luy dresser, de luy regler ses allures, pourveu qu'elle ayt de soy les pieds et les iambes droictes et capables. C'est une bonne drogue que la science; mais nulle drogue n'est assez forte pour se preserver sans alteration et corruption, selon le vice du vase qui l'estuye. Tel a la veue claire, qui ne l'a pas droicte; et par consequent veoid le bien, et ne le suyt pas; et veoid la science, et ne s'en sert pas. La

<sup>1</sup> SÉNÈQUE, *Epist.* 95, traduit ainsi par ROUSSEAU, *Discours sur les Lettres*: « Depuis que les savants ont commencé à paroître parmi nous, les gens de bien se sont éclipsés. » J. V. L.

<sup>2</sup> A l'exception de ceux.

principale ordonnance de Platon en sa Republique, c'est « donner à ses citoyens, selon leur nature, leur charge. » Nature peult tout, et faict tout. Les boiteux sont mal propres aux exercices du corps; et aux exercices de l'esprit, les ames boiteuses : les bastardes et vulgaires sont indignes de la philosophie. Quand nous veoyons un homme mal chaussé, nous disons que ce n'est pas merveille, s'il est chaussetier : de mesme il semble que l'experience nous offre souvent un medecin plus mal medeciné, un theologien moins reformé, et costumierement un sçavant moins suffisant que tout aultre.

Aristo Chius avoit anciennement raison de dire que les philosophes nuisoient aux auditeurs; d'autant que la plupart des ames ne se treuvent propres à faire leur proufit de telle instruction, qui, si elle ne se met à bien, se met à mal : ἀσέτρως *ex Aristippi, acerbos ex Zenonis schola exire* \*.

En cette belle institution que Xenophon preste aux Perses, nous trouvons qu'ils apprennoient la vertu à leurs enfants, comme les aultres nations font les lettres. Platon dict \* que le fils aîné, en leur succession royale, estoit ainsi nourry : aprez sa naissance, on le donnoit, non à des femmes, mais à des eunuches de la premiere auctorité autour des roys, à cause de leur vertu. Ceulx cy prenoient charge de luy rendre le corps beau et sain; et aprez sept ans le duisoient à monter à cheval et aller à la chasse. Quand il estoit arrivé au quatorziesme, ils le deposoient entre les mains de quatre; le plus sage, le plus iuste, le plus temperant, le plus vaillant de la nation : le premier luy apprenoit la religion; le second, à estre tousiours veritable; le tiers, à se rendre maistre des cupiditez; le quart, à ne rien craindre.

C'est chose digne de tresgrande consideration, que, en cette excellente police de Lycurgus, et à la verité monstrueuse par sa perfection, si soingneuse pourtant de la nourriture des enfants comme de sa principale charge, et au giste

\* Il sortoit, disoit-il, des débauchés de l'école d'Aristippe, et de celle de Zénon, des sauvages. Cic., de Nat. deor., III, 51.

\* Dans le premier Alcibiade, p. 52. C.

mesme des muses, ils'y face si peu de mention de la doctrine : comme si, cette genereuse ieunesse desdaignant tout aultre ioug que de la vertu, on luy aye deu fournir, au lieu de nos maistres de science, seulement des maistres de vaillance, prudence et iustice : exemple que Platon a suivy en ses Loys. La façon de leur discipline, c'estoit leur faire des questions sur le iugement des hommes et de leurs actions ; et, s'ils condamnoient et louoient ou ce personnage ou ce faict, il falloit raisonner leur dire ; et, par ce moyen, ils aiguisoient ensemble leur entendement, et apprenoient le droict. Astyages, en Xenophon<sup>1</sup>, demande à Cyrus compte de sa derniere leçon : C'est, dict il, qu'en nostre eschole un grand garçon, ayant un petit saye, le donna à l'un de ses compaignons de plus petite taille, et luy osta son saye qui estoit plus grand : nostre precepteur m'ayant faict iuge de ce differend, ie iugeay qu'il falloit laisser les choses en cet estat, et que l'un et l'autre sembloit estre mieulx accommodé en ce point : sur quoy il me remontra que j'avois mal faict ; car ie m'estois arresté à considerer la bienseance, et il falloit premierement avoir pourueu à la iustice, qui vouloit que nul ne feust forcé en ce qui luy appartenoit ; et dict qu'il en feut fouetté, tout ainsi que nous sommes en nos villages, pour avoir oublié le premier aoriste de τύπτω<sup>2</sup>. Mon regent me feroit une belle harangue *in genere demonstrativo*, avant qu'il me persuadast que son eschole vault cette là. Ils ont voulu couper chemin ; et puis qu'il est ainsi que les sciences, lors mesme qu'on les prend de droict fil, ne peuvent que nous enseigner la prudence, la preud'hommie et la resolution, ils ont voulu d'arrivee mettre leurs enfants au propre des effects, et les instruire, non par outr dire, mais par l'essay de l'action, en les formant et moulant vivvement, non seulement de preceptes et paroles, mais principalement d'exemples et d'œuvres : à fin que ce ne feust pas une science en leur ame, mais sa complexion et habitude ; que ce ne feust pas un acquest, mais une naturelle possession. A ce propos, on de-

<sup>1</sup> *Cyropédie*, 1, 5. C.

<sup>2</sup> *Je frappe*. C'est le premier paradigme des conjugaisons grecques. E. J.

mandoit à Agesilaus ce qu'il seroit d'avis que les enfants apprinssent : « Ce qu'ils doivent faire estants hommes, » respondit il <sup>1</sup>. Ce n'est pas merveille, si une telle institution a produit des effects si admirables.

On alloit, dict on, aux aultres villes de Grece chercher des rhetoriciens, des peintres et des musiciens; mais en Lacedemone, des legislateurs, des magistrats, et empereurs d'armee: à Athenes, on apprenoit à bien dire; et icy à bien faire: là, à se desmesler d'un argument sophistique, et à rabattre l'imposture des mots captieusement entrelacez; icy, à se desmesler des appasts de la volupté, et à rabattre, d'un grand courage, les menaces de la fortune et de la mort: ceulx là s'embesongnoient aprez les paroles; ceulx cy, aprez les choses: là, c'estoit une continuelle exercitation de la langue; icy, une continuelle exercitation de l'ame. Parquoy il n'est pas estrange si Antipater, leur demandant cinquante enfants pour ostages, ils respondirent, tout au rebours de ce que nous ferions, qu'ils aymoient mieulx donner deux fois autant d'hommes faicts <sup>2</sup>: tant ils estimoient la perte de l'education de leur pats! Quand Agesilaus convie Xenophon d'envoyer nourrir ses enfants à Sparte, ce n'est pas pour y apprendre la rhetorique ou dialectique; mais « pour apprendre (ce dict il) la plus belle science qui soit, à sçavoir la science d'obeir et de commander <sup>3</sup>. »

Il est tresplaisant de veoir Socrates, à sa mode, se moquant de Hippias <sup>4</sup>, qui luy recite comment il a gagné, specialement en certaines petites villettes de la Sicile, bonne somme d'argent à regenter; et qu'à Sparte, il n'a gagné pas un sol; que ce sont gents idiots, qui ne sçavent ny mesurer ny compter, ne font estat ny de grammaire ny de rythme, s'amusants seule-

<sup>1</sup> PLUTARQUE. *Apophthegmes des Lacédémoniens*. Rousseau s'est approprié ce mot dans son *Disc. sur les Lettres*: « Que faut-il donc qu'ils apprennent? Voilà, certes, une belle question. Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes. » J. V. L.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, dans le même ouvrage. C.

<sup>3</sup> Id.. *Vie d'Agesilas*, c. 7. C.

<sup>4</sup> PLATON, *Hippias Major*, p. 96 et 97. C.

ment à sçavoir la suite des roys, establissemens et decadences des estats, et tels fatras de contes; et au bout de cela, Socrates, luy faisant avouer par le menu l'excellence de leur forme de gouvernement public, l'heur et vertu de leur vie privée, luy laisse deviner la conclusion de l'inutilité de ses arts.

Les exemples nous apprennent, et en cette martiale police et en toutes ses semblables, que l'estude des sciences amollit et effemine les courages plus qu'il ne les fermit et aguerrit. Le plus fort estat qui paroisse pour le present au monde est celuy des Turcs, peuples egalemeut duicts à l'estimation des armes et mespris des lettres. Je treuve Rome plus vaillante avant qu'elle feust sçavante. Les plus belliqueuses nations, en nos iours, sont les plus grossieres et ignorantes : les Scythes, les Parthes, Tamburlan, nous servent à cette preuve. Quand les Gots ravagerent la Grece, ce qui sauva toutes les librairies d'estre passees au feu, ce feut un d'entre eulx qui sema cette opinion, qu'il falloit laisser ce meuble entier aux ennemis, propre à les destourner de l'exercice militaire, et amuser à des occupations sedentaires et oysives<sup>1</sup>. Quand nostre roy Charles huitieme, quasi sans tirer l'espee du fourreau, se veit maistre du royaume de Naples et d'une bonne partie de la Toscane, les seigneurs de sa suite attribuerent cette inesperee facilité de conqueste, à ce que les princes et la noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingenieux et sçavants, que vigoureux et guerriers<sup>2</sup>.

## CHAPITRE XXV.

## DE L'INSTITUTION DES ENFANTS.

A MADAME DIANE DE FOIX, COMTESSE DE GURSON.

Je ne veis iamais pere, pour bossé ou teigneux que feust son fils, qui laissast de l'avouer; non pourtant, s'il n'est du

<sup>1</sup> Plusieurs auteurs citent ce fait d'après Philippe Camerarius, *Medit. Hist.*, Cent. III, c. 51, où il cite lui-même J. B. Egnatius. C.

<sup>2</sup> On peut voir sur cette question la Déclamation latine de Lillo Giraldi *adversus*

tout enyvrré de cette affection, qu'il ne s'aperçoive de sa defaillance; mais tant y a qu'il est sien : aussi moy, ie veoy mieulx que tout aultre que ce ne sont icy que resveries d'homme qui n'a gousté des sciences que la crouste premiere en son enfance, et n'en a retenu qu'un general et informe visage; un peu de chasque chose, et rien du tout, à la françoise. Car, en somme, ie sçay qu'il y a une medecine, une iurisprudence, quatre parties en la mathematique, et grossierement ce à quoy elles visent; et à l'aventure encores sçay ie la pretention des sciences en general au service de nostre vie : mais d'y enfoncer plus avant, de m'estre rongé les ongles à l'estude d'Aristote, monarque de la doctrine moderne, ou opiniastreté aprez quelque science, ie ne l'ay iamais fait; ny n'est art dequoy ie sceusse peindre seulement les premiers lineaments; et n'est enfant des classes moyennes qui ne se puisse dire plus sçavant que moy, qui n'ay seulement pas de quoy l'examiner sur sa premiere leçon; et, si l'on m'y force, ie suis contrainct assez ineptement d'en tirer quelque matiere de propos universel, sur quoy i'examine son iugement naturel : leçon qui leur est autant incogneue, comme à moy la leur.

Ie n'ay dressé commerce avecques aucun livre solide, sinon Plutarque et Seneque, où ie puyse comme les Danaïdes, remplissant et versant sans cesse. L'en attache quelque chose à ce papier; à moy, si peu que rien. L'histoire, c'est mon gibbier en matiere de livres, ou la poésie, que i'ayme d'une particuliere inclination : car, comme disoit Cleanthes, tout ainsi que la voix, contraincte dans l'estroict canal d'une trompette, sort plus aigre et plus forte; ainsi me semble il que la sentence, pressee aux pieds nombreux de la poésie, s'eslance bien plus brusquement, et me fier<sup>1</sup> d'une plus vifve se-

*litteras et litteratos*, t. II, p. 583, éd. de Leyde, 1696; *la Sagesse* de Charron, III, 14, et les célèbres paradoxes de Rousseau. J. V. L.

<sup>1</sup> Rousseau, qui a si bien profité de ce chapitre et du précédent, eut à s'applaudir, dans sa jeunesse, d'avoir lu Montaigne, lorsqu'il se souvint que *fier* veut dire *frapper*, du latin *ferit*, et devint ainsi l'heureux interprète de cette devise de la maison de Solar : *Tel fier qui ne tue pas*. (Confess., part. 1, liv. 3.) J. V. L.

cousse. Quant aux facultez naturelles qui sont en moy, dequoy c'est icy l'essay, ie les sens flechir sous la charge : mes conceptions et mon iugement ne marche qu'à tastons, chancelant, bronchant et chopant ; et quand ie suis allé le plus avant que ie puis , si ne me suis ie aulcunement satisfait ; ie veoies encores du pais au delà , mais d'une veue trouble et en nuage , que ie ne puis desmesler. Et entreprenant de parler indifferemment de tout ce qui se presente à ma fantasie , et n'y employant que mes propres et naturels moyens , s'il m'advient , comme il faict souvent , de rencontrer de bonne fortune dans les bons auteurs ces mesmes lieux que i'ay entrepris de traicter , comme ie viens de faire chez Plutarque tout presentement son discours de la force de l'imagination , à me recognoistre , au prix de ces gents là , si foible et si chestif , si poissant et si endormy , ie me foyz pitié ou desdaing à moy mesme : si me gratifie ie de cecy , que mes opinions ont cet honneur de rencontrer souvent aux leurs , et que ie voys au moins de loing aprez , disant que voire ; aussi que i'ay cela , que chascun n'a pas , de cognoistre l'extreme difference d'entre eulx et moy ; et laisse , ce neantmoins , courir mes inventions ainsi foibles et basses comme ie les ay produictes , sans en replastrer et recoudre les defaults que cette comparaison m'y a descouverts.

Il fault avoir les reins bien fermes pour entreprendre de marcher front à front avecques ces gents là. Les escrivains indiscrets de nostre siecle , qui , parmy leurs ouvrages de neant , vont semant des lieux entiers des anciens auteurs pour se faire honneur , font le contraire ; car cette infinie dissemblance de lustres rend un visage si pasle , si terni et si laid à ce qui est leur , qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gagnent.

C'estoient deux contraires fantasies : le philosophe Chrysippus mesloit à ses livres , non les passages seulement , mais des ouvrages entiers d'aultres auteurs , et en un la Medee d'Euripides ; et disoit Apollodorus que , qui en retrancheroit ce qu'il y avoit d'estrangier , son papier demeureroit en blanc : Epi-

\* *Disant que c'est vrai ; oui , vraiment.*

curus, au rebours, en trois cents volumes qu'il laissa, n'avoit pas mis une seule allegation <sup>1</sup>.

Il m'adveint, l'autre iour, de tumber sur un tel passage <sup>2</sup> : i'avois traisné languissant aprez des paroles françoises si exsangues, si descharnees et si vuides de matiere et de sens, que ce n'estoit voirement que paroles françoises; au bout d'un long et ennuyeux chemin, ie veins à rencontrer une piece haulte, riche, et esleevee iusques aux nues. Si i'eusse trouvé la pente douce, et la montee un peu alongee, cela eust esté excusable : c'estoit un precipice si droict et si coupé, que, des six premieres paroles, ie cogneus que ie m'envolois en l'autre monde; de là ie descouvris la fondriere d'où ie venois, si basse et si profonde, que ie n'eus oncques puis le cœur de m'y ravaler. Si i'estoffois l'un de mes discours de ces riches despouilles, il esclairoit par trop la bestise des aultres. Reprendre en aultruy mes propres faultes, ne me semble non plus incompatible que de reprendre, comme ie foyz souvent, celles d'aultruy en moy : il les fault accuser par tout, et leur oster tout lieu de franchise. Si sçay ie combien audacieusement i'entreprends moy mesme, à tous coups, de m'egualer à mes larrecins, d'aller pair à pair quand et eulx, non sans une temeraire esperance que ie puisse tromper les yeulx des iuges à les discerner; mais c'est autant par le benefice de mon application, que par le benefice de mon invention et de ma force. Et puis, ie ne luiete point en gros ces vieux champions là, et corps à corps; c'est par reprinses, menues et legieres attainctes : ie ne m'y aheurte pas; ie ne foyz que les taster; et ne voys point tant, comme ie marchande d'aller. Si ie leur pouvois tenir palot <sup>3</sup>, ie serois honneste homme; car ie ne les entreprends que par où ils sont les plus roides. De faire ce que i'ay descouvert d'aulcuns, se couvrir des armes d'aultruy iusques à ne montrer pas seulement le bout de ses doigts;

<sup>1</sup> DIOGENE LAERCE, *Chrysippe*, VII, 481, 482; *Épicure*, X, 28. C.

<sup>2</sup> Sur un de ces beaux passages des anciens, copiés par les écrivains indiscrets de son siècle. J. V. L.

<sup>3</sup> C'est-à-dire, si je pouvois aller de pair avec eux. C.



conduire son desseing, comme il est aysé aux sçavants en une matiere commune, sous les inventions anciennes rapiecees par cy par là : à ceulx qui les veulent cacher et faire propres, c'est premierement iniustice et lascheté, que, n'ayants rien en leur vaillant par où se produire, ils cherchent à se presenter par une valeur purement estrangiere; et puis, grande sottise, se contentants par piperie de s'acquérir l'ignorante approbation du vulgaire, se descrier envers les gents d'entendement, qui hochent du nez cette incrustation empruntée; desquels seuls la louange a du poids. De ma part il n'est rien que ie veuille moins faire : ie ne dis les aultres, sinon pour d'autant plus me dire<sup>1</sup>. Cecy ne touche pas les centons, qui se publient pour centons; et i'en ay veu de tresingenieux en mon temps, entre aultres un, sous le nom de Capilupus<sup>2</sup>, oultre les anciens : ce sont des esprits qui se font veoir, et par ailleurs, et par là, comme Lipsius, en ce docte et laborieux tissu de ses Politiques<sup>3</sup>.

Quoy qu'il en soit, veulx ie dire, et quelles que soient ces inepties, ie n'ay pas deliberé de les cacher; non plus qu'un mien pourtraict chauve et grisonnant où le peintre auroit mis, non un visage parfait, mais le mien. Car aussi ce sont icy mes humeurs et opinions; ie les donne pour ce qui est en ma creance, non pour ce qui est à croire : ie ne vise icy qu'à

<sup>1</sup> C'est-à-dire, *je ne cite les autres que pour mieux exprimer ma pensée*. Cette explication est en quelque sorte de Montaigne lui-même. Au livre II, chap. 10, on trouve le passage suivant, qui me paroit indiquer clairement le sens de cette phrase, *ie ne dis les aultres, sinon pour d'autant plus me dire* : « Qu'on veuye, en ce que l'emprunte, si l'ay sceu choisir de quoy rehausser ou secourir proprement l'invention, qui vient touslours de moy : car *ie foyz dire aux aultres*, non à ma teste, mais à ma sottie, ce que *ie ne puis si bien dire* par folblesse de mon langage, ou par folblesse de mon sens. » LÉFÈVRE.

<sup>2</sup> Il y a de nombreux centons de Lelio Capilupi, de ses frères, de leur neveu; tous ces jeux d'esprit sont presque oubliés. J. V. L.

<sup>3</sup> *Politica, sive civilis doctrinae libri sex, qui ad principatum maxime spectant*; vaste compilation, publiée pour la première fois à Leyde en 1580, in-8o et in-4o. Montaigne, d'ailleurs, se montre ici reconnaissant; car Juste Lipse, qui entretenoit avec lui une correspondance épistolaire, lui envoya cet ouvrage en lui écrivant (*Centur. II miscell., Epist. 62*) : *O tui similis mihi lector sit!* Ce livre étoit dans l'esprit du temps, car il fut souvent traduit et commenté. J. V. L.

descouvrir moy mesme, qui seray par adventure aultre demain, si nouvel apprentissage me change. Je n'ay point l'auctorité d'estre creu, ny ne le desire, me sentant trop mal instruiet pour instruire aultruy.

Quelqu'un doncques, ayant veu l'article precedent, me disoit chez moy, l'autre iour, que ie me debvois estre un petit estendu sur le discours de l'institution des enfants. Or, madame, si i'avoy quelque suffisance en ce subiect, ie ne pourroy la mieulx employer que d'en faire un present à ce petit homme qui vous menace de faire tantost une belle sortie de chez vous (vous estes trop genereuse pour commencer aultrement que par un masle); car ayant eu tant de part à la conduite de vostre mariage, i'ay quelque droict et interest à la grandeur et prosperité de tout ce qui en viendra; oultre ce que l'ancienne possession que vous avez sur ma servitude m'oblige assez à desirer honneur, bien et advantage à tout ce qui vous touche: mais à la verité ie n'y entends, sinon cela, que la plus grande difficulté et importante de l'humaine science semble estre en cet endroit, où il se traicte de la nourriture et institution des enfants. Tout ainsi qu'en l'agriculture, les façons qui vont avant le planter sont certaines et aysees, et le planter mesme; mais, depuis que ce qui est planté vient à prendre vie, à l'eslever il y a une grande variété de façons, et difficulté: pareillement aux hommes<sup>1</sup>, il y a peu d'industrie à les planter; mais depuis qu'ils sont nayz, on se charge d'un soing divers, plein d'embesongnement et de crainte, à les dresser et nourrir. La montre de leurs inclinations est si tendre en ce bas aage et si obscure, les promesses si incertaines et faulses, qu'il est malaysé d'y establir aucun solide iugement. Veoyez Cimon, veoyez Themistocles, et mille aultres, combien ils se sont disconvenus à eulx mesmes. Les petits des ours et des chiens montrent leur inclination naturelle; mais les hommes, se iectants incontinent en des acoustumances, en des opinions, en des loys, se changent ou se desguisent facilement: si est il difficile de forcer les pro-

<sup>1</sup> Voyez PLATON, *Théagès*, p. 88, édit. de 1602. C.

pensions naturelles. D'où il advient que par faulte d'avoir bien choisi leur route, pour neant se travaille on souvent, et employe **lon** beaucoup d'aage, à dresser des enfants aux choses auxquelles ils ne peuvent prendre pied. Toutesfois, en cette difficulté, mon opinion est de les acheminer tousiours aux meilleures choses et plus proufitables; et qu'on se doit peu appliquer à ces legieres divinations et prognostiques que nous prenons des mouvements de leur enfance : Platon, en sa Republique, me semble leur donner trop d'autorité.

Madame, c'est un grand ornement que la science, et un util de merveilleux service, notamment aux personnes eslevees en tel degré de fortune, comme vous estes. A la verité, elle n'a point son vray usage en mains viles et basses : elle est bien plus fiere de prester ses moyens à conduire une guerre, à commander un peuple, à practiquer l'amitié d'un prince ou d'une nation estrangiere, qu'à dresser un argument dialectique, ou à plaider un appel, ou ordonner une masse de pilules. Ainsi, madame, parce que ie croy que vous n'oublierez pas cette partie en l'institution des vostres, vous qui en avez savouré la douceur, et qui estes d'une race lettree (car nous avons encores les escripts de ces anciens comtes de Foix, d'où monsieur le comte vostre mary et vous estes descendus, et François monsieur de Candale, vostre oncle, en faict naistre tous les iours d'autres qui estendront la cognoissance de cette qualité de vostre famille à plusieurs siecles); ie vous veulx dire là dessus une seule fantasie que i'ay, contraire au commun usage : c'est tout ce que ie puis conferer à vostre service en cela.

La charge du gouverneur que vous luy donrez, du chois duquel depend tout l'effect de son institution, elle a plusieurs autres grandes parties, mais ie n'y touche point pour n'y sçavoir rien apporter qui vaille; et de cet article sur lequel ie me mesle de luy donner advis, il m'en croira autant qu'il y verra d'apparence. A un enfant de maison, qui recherche les lettres, non pour le gaing (car une fin si abiecte est indigne de la grace

et faveur des muses, et puis elle regarde et despend d'aultruy), ny tant pour les commoditez externes que pour les siennes propres, et pour s'en enrichir et parer au dedans, ayant plus-tost envie d'en reussir<sup>1</sup> habile homme qu'homme sçavant, ie voudrois aussi qu'on feust soingneux de luy choisir un conducteur qui eust plustost la teste bien faicte que bien pleine; et qu'on y requist tous les deux, mais plus les mœurs et l'entendement, que la science; et qu'il se conduisist en sa charge d'une nouvelle maniere.

On ne cesse de crier à nos oreilles, comme qui verseroit dans un entonnoir; et nostre charge, ce n'est que redire ce qu'on nous a dict: ie voudrois qu'il corrigeast cette partie; et que de belle arrivee, selon la portee de l'ame qu'il a en main, il commenceast à la mettre sur la montre, luy faisant gouter les choses, les choisir, et discerner d'elle mesme; quelquefois luy ouvrant chemin, quelquefois le luy laissant ouvrir. Je ne veulx pas qu'il invente et parle seul; ie veulx qu'il escoute son disciple parler à son tour. Socrates, et depuis Arcesilaus, faisoient premierement parler leurs disciples, et puis ils parloient à eulx<sup>2</sup>. *Obest plerumque iis, qui discere volunt, auctoritas eorum, qui docent*<sup>3</sup>. Il est bon qu'il le face trotter devant luy, pour iuger de son train, et iuger iusques à quel point il se doit ravaller pour s'accommoder à sa force. A faulte de cette proportion, nous gastons tout; et de la sçavoir choisir et s'y conduire bien mesurement, c'est une des plus ardues besongnes que ie sçache; et est l'effect d'une haulte ame et bien forte, sçavoir condescendre à ces allures pueriles, et les guider. Je marche plus seur et plus ferme à mont qu'à val.

Ceux qui, comme nostre usage porte, entreprennent, d'une mesme leçon et pareille mesure de conduite, regenter

<sup>1</sup> *D'en tirer un habil'homme qu'un homme sçavant*, édit. in-4° de 1566, fol. 35 verso. Montaigne, en changeant depuis la construction, a pris le mot *réussir* dans le sens italien, *riuscire*. J. V. L.

<sup>2</sup> DIOGENE LAÛRTI, IV, 36. C.

<sup>3</sup> L'autorité de ceux qui enseignent, nuit souvent à ceux qui veulent apprendre. CIC., de Nat. deor., I, 5.

plusieurs esprits de si diverses mesures et formes; ce n'est pas merveille, si en tout un peuple d'enfants ils en rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelque iuste fruit de leur discipline. Qu'il ne luy demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance; et qu'il iuge du proufit qu'il aura faict, non par le tesmoignage de sa memoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le luy face mettre en cent visages, et accommoder à autant de divers subiects, pour veoir s'il l'a encores bien prins et bien faict sien : prenant l'instruction de son progresz, des paidagogismes de Platon<sup>1</sup>. C'est tesmoignage de crudité et indigestion, que de regorger la viande comme on l'a avalée : l'estomach n'a pas faict son operation, s'il n'a faict changer la façon et la forme à ce qu'on luy avoit donné à cuire. Nostre ame ne bransle qu'à credit, liée et contrainte à l'appetit des fantasies d'aultruy, serve et captivee sous l'auctorité de leur leçon : on nous a tant assubiection aux chordes, que nous n'avons plus de franches allures; nostre vigueur et liberté est esteinte : *numquam tutelæ suæ fiunt*<sup>2</sup>.

Je vis priveement à Pise un honneste homme, mais si aristotelicien que le plus general de ses dogmes est : « Que la « touche et regle de toutes imaginations solides et de toute vérité, c'est la conformité à la doctrine d'Aristote; que hors « de là, ce ne sont que chimeres et inanité; qu'il a tout veu « et tout dict : » cette sienne proposition, pour avoir esté un peu trop largement et iniquement interpretee, le meit aultrefois et teint longtemps en grand accessoire<sup>3</sup> à l'inquisition à Rome.

Qu'il luy face tout passer par l'estamine, et ne loge rien en sa teste par simple auctorité et à credit. Les principes d'Aristote ne luy soient principes, non plus que ceulx des stoiciens ou epicuriens : qu'on luy propose cette diversité de iugements,

<sup>1</sup> Jugeant de ses progrès d'après la méthode pédagogique suivie par Socrate, dans les dialogues de Platon. LEVETIER.

<sup>2</sup> Ils sont toujours en tutelle. SÉNÈQUE, *Epist.* 33.

<sup>3</sup> En grand accident, en grand danger. C.

il choisira, s'il peult; sinon il en demeurera en doute<sup>1</sup> :

Che non men che saper, dubbiar m'aggrata<sup>2</sup> :

car s'il embrasse les opinions de Xenophon et de Platon par son propre discours, ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes : qui suyt un aultre, il ne suyt rien, il ne treuve rien, voire il ne cherche rien. *Non sumus sub rege; sibi quisque se vindicet*<sup>3</sup>. Qu'il sçache qu'il sçait, au moins. Il fault qu'il imboive leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs preceptes; et qu'il oublie hardiement, s'il veult, d'où il les tient, mais qu'il se les sçache approprier. La verité et la raison sont communes à un chascun, et ne sont non plus à qui les a dictes premiere-ment, qu'à qui les dict aprez : ce n'est non plus selon Platon que selon moy, puis que luy et moy l'entendons et veoyons de mesme. Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs; mais elles en font aprez le miel, qui est tout leur; ce n'est plus thym, ny mariolaine : ainsi les pieces empruntees d'aultruy, il les transformera et confondra pour en faire un ouvrage tout sien, à sçavoir son iugement : son institution, son travail et estude ne vise qu'à le former. Qu'il cele tout ce dequoy il a esté secoursu, et ne produise que ce qu'il en a faict. Les pilleurs, les emprunteurs, mettent en parade leurs bastiments, leurs achapts; non pas ce qu'ils tirent d'aultruy : vous ne veoyez pas les espices d'un homme de parlement; vous veoyez les alliances qu'il a gaignees, et honneurs à ses enfants : nul ne met en compte publique sa recepte; chascun y met son acquest.

Le gaing de nostre estude, c'est en estre devenu meilleur et plus sage. C'est, disoit Epicharmus<sup>4</sup>, l'entendement qui

<sup>1</sup> Montaigne ajoutoit ici : *il n'y a que les fols, certains et resolus*; mais il a rayé ensuite cette addition. N.

<sup>2</sup> Aussi bien que savoir, douter a son mérite.

DANTE, *Inferno*, cant. XI, v. 95.

<sup>3</sup> Nous n'avons pas de roi; que chacun dispose librement de soi-même. SÉNÉQUE, *Epist.* 55.

<sup>4</sup> Dans les *Stromates* de S. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, l. II, et dans PLUTARQUE, *de solertia animalium*, p. 961, éd. Paris, 1624. C.

yeoid et qui oyt; c'est l'entendement qui profite tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine et qui regne; toutes aultres choses sont aveugles, sourdes et sans ame. Certes, nous le rendons servile et couard, pour ne luy laisser la liberté de rien faire de soy. Qui demanda iamaïs à son disciple ce qu'il luy semble de la rhétorique et de la grammaire, de telle ou telle sentence de Cicero? on nous les placque en la memoire toutes empennees, comme des oracles, où les lettres et les syllabes sont de la substance de la chose. Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir; c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa memoire. Ce qu'on sçait droictement, on en dispose, sans regarder au patron, sans tourner les yeulx vers son livre. Fâcheuse suffisance, qu'une suffisance pure livresque! Je m'attends qu'elle serve d'ornement, non de fondement; suyvant l'advis de Platon qui dict: « La fermeté, la foy, la sincerité, estre la vraye philosophie; les aultres sciences, et qui visent ailleurs, n'estre que fard. » Je voudrois que le Paluël ou Pompee, ces beaux danseurs de mon temps, apprinsent des caprioles à les veoir seulement faire, sans nous bouger de nos places; comme ceulx cy veulent instruire nostre entendement, sans l'esbranler: ou qu'on nous apprint à manier un cheval, ou une picque, ou un luth, ou la voix, sans nous y exercer; comme ceulx cy nous veulent apprendre à bien iuger et à bien parler, sans nous exercer à parler ny à iuger. Or, à cet apprentissage, tout ce qui se presente à nos yeulx sert de livre suffisant: la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matieres.

A cette cause, le commerce des hommes y est merveilleusement propre, et la visite des pais estrangers: non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre noblesse françoise, combien de pas a *Santa Rotonda*<sup>1</sup>, ou la richesse des calessons de la signora Livia; ou, comme d'aultres, combien le visage de Neron, de quelque vieille ruyne de là, est plus long ou plus large que celui de quelque pareille medaille; mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et

<sup>1</sup> C'est l'ancien *Panthéon*, qu'Agrippa fit bâtir sous le règne d'Auguste. C.

leurs façons, et pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'aultruy. Je voudrois qu'on commenceast à le promener dez sa tendre enfance; et premierement, pour faire d'une pierre deux coups, par les nations voysines où le langage est plus esloigné du nostre, et auquel, si vous ne la formez de bonne heure, la langue ne se peult plier.

Aussi bien est ce une opinion receue d'un chascun, que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parents : cette amour naturelle les attendrit trop et relasche, voire les plus sages; ils ne sont capables ny de chastier ses fautes, ny de le veoir nourry grossierement comme il fault et hazardeusement; ils ne le sçauroient souffrir revenir suant et poudreux de son exercice, boire chauld, boire froid, ny le veoir sur un cheval rebours, ny contre un rude tireur le floret au poing, ou la premicre harquebuse. Car il n'y a remede : qui en veult faire un homme de bien, sans double il ne le fault espargner en cette ieunesse; et fault souvent chocquer les regles de la medecine :

Vitamque sub dio, et trepidis agat  
In rebus<sup>1</sup>.

Ce n'est pas assez de luy roidir l'ame; il luy fault aussi roidir les muscles : elle est trop pressee, si elle n'est secondee; et a trop à faire de, seule, fournir à deux offices. Je sçais combien ahanne<sup>2</sup> la mienne en compagnie d'un corps si tendre, si sensible, qui se laisse si fort aller sur elle; et apperceois souvent, en ma leçon<sup>3</sup>, qu'en leurs escripts mes maistres font valoir, pour magnanimité et force de courage, des exemples qui tiennent volontiers plus de l'espessissure de la peau et dureté des os.

I'ay veu des hommes, des femmes et des enfants ainsi nays, qu'une bastonnade leur est moins qu'à moy une chiquenaude; qui ne remuent ny langue ny sourcil aux coups qu'on leur donne : quand les athletes contrefont les philosophes en pa-

<sup>1</sup> Qu'il n'ait de toit que le ciel, qu'il vive au milieu des alarmes. Hon., *Od.* III, 2, 5.

<sup>2</sup> Souffre, fatigue. C.

<sup>3</sup> Dans mes lectures. C.



tience, c'est plustost vigueur de nerfs que de cœur. Or, l'accoustumance à porter le travail est accoustumance à porter la douleur : *labor callum obducit dolori* <sup>1</sup>. Il le fault rompre à la peine et aspreté des exercices, pour le dresser à la peine et aspreté de la dislocation, de la cholique, du cautere, et de la geaule aussi et de la torture; car de ces dernieres icy, encores peult il estre en prinse, qui regardent les bons, selon le temps, comme les meschants : nous en sommes à l'espreuve; qui-conque combat les loix, menace les plus gents de bien d'escourgees et de la chorde.

Et puis, l'auctorité du gouverneur, qui doit estre souveraine sur luy, s'interrompt et s'empesche par la presence des parents : ioinct que ce respect que la famille luy porte, la cognoissance des moyens et grandeurs de sa maison, ce ne sont pas, à mon opinion, legieres incommoditez en cet aage.

En cette eschole du commerce des hommes, i'ay souvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre cognoissance d'aultruy, nous ne travaillons qu'à la donner de nous, et sommes plus en peine de debiter nostre marchandise, que d'en acquierir de nouvelle : le silence et la modestie sont qualitez tres-commodes à la conversation. On dressera cet enfant à estre espargnant et mesnagier de sa suffisance, quand il l'aura acquise; à ne se formalizer point des sottises et fables qui se diront en sa presence : car c'est une incivile importunité de chocquer tout ce qui n'est pas de nostre appetit. Qu'il se contente de se corriger soy mesme, et ne semble pas reprocher à aultruy tout ce qu'il refuse à faire, ny contraster aux mœurs publiques : *Licet sapere sine pompa, sine invidia* <sup>2</sup>. Fuye ces images regenteuses et inciviles, et cette puerile ambition de vouloir paroistre plus fin, pour estre aultre; et, comme si ce feust marchandise malaysee que reprehensions et nouvelletez, vouloir tirer de là nom de quelque peculiere valeur. Comme il n'affiert qu'aux grands poëtes d'user des licences de l'art, aussi n'est il supportable qu'aux grandes ames et illustres de

<sup>1</sup> Le travail vous endureit à la douleur. Cicin., *Tusc. Quæst.*, II, 45.

<sup>2</sup> On peut être sage sans éclat, sans orgueil. Sénèque, *Epist.* 103.

se privilegier au dessus de la coustume. *Si quid' Socrates aut Aristippus contra morem et consuetudinem fecerunt; idem sibi ne arbitretur licere: magnis enim illi et divinis bonis hanc licentiam assequabantur*<sup>1</sup>. On luy apprendra de n'entrer en discours et contestation, que là où il verra un champion digne de sa luicte; et, là mesme, à n'employer pas tous les tours qui luy peuvent servir, mais ceulx là seulement qui luy peuvent le plus servir. Qu'on le rende delicat au choix et triage de ses raisons, et aymant la pertinence, et par consequent la briefveté. Qu'on l'instruise sur tout à se rendre et à quitter les armes à la verité tout aussitost qu'il l'apercevra, soit qu'elle naisse ez mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en luy mesme par quelque radvisement: car il ne sera pas mis en chaise pour dire un roolle prescript; il n'est engagé à aulcune cause, que parce qu'il l'approuve; ny ne sera du mestier où se vend à purs deniers comptants la liberté de se pouvoir repentir et recognoistre: *neque, ut omnia, quæ præscripta et imperata sint, defendat, necessitate ulla cogitur*<sup>2</sup>.

Si son gouverneur tient de mon humeur, il luy formera la volonté à estre tresloyal serviteur de son prince, et tresaffectionné et trescourageux; mais il luy refroidira l'envie de s'y attacher aultrement que par un devoir publicque. Oultre plusieurs aultres inconveniens qui blecent nostre liberté par ces obligations particulieres, le iugement d'un homme gagé et achetté, ou il est moins entier et moins libre, ou il est taché et d'imprudence et d'ingratitude. Un pur courtisan ne peult avoir ny loy ny volonté de dire et penser que favorablement d'un maistre qui, parmi tant de milliers d'aultres sujects, l'a choisi pour le nourrir et eslever de sa main; cette faveur et utilité corrompent, non sans quelque raison, sa franchise, et l'esblouissent: pourtant veoid on coustumie-

<sup>1</sup> Si Aristippe ou Socrate n'ont pas toujours respecté les coutumes et les mœurs de leur pays, ce seroit une erreur de croire que vous puissiez les imiter. Leur mérite transcendant et presque divin autorisoit cette liberté. Cic., *de Offic.*, I, 44.

<sup>2</sup> Nulle nécessité ne l'oblige de défendre tout ce qu'on voudroit impérieusement lui prescrire. Cic., *Acad.*, II, 5.

rement le langage de ces gents là divers à tout aultre langage en un estat, et de peu de foy en telle matiere.

Que sa conscience et sa vertu reluisent en son parler, et n'ayent que la raison pour conduicte. Qu'on luy face entendre que de confesser la faulte qu'il descouvrira en son propre discours, encores qu'elle ne soit apperceue que par luy, c'est un effect de iugement et de sincerité, qui sont les principales parties qu'il cherche; que l'opiniastreté et contester sont qualitez communes, plus apparentes aux plus basses ames; que se r'adviser et se corriger, abandonner un mauvais party sur le cours de son ardeur, ce sont qualitez rares, fortes et philosophiques. On l'advertira, estant en compaignie, d'avoir les yeulx par tout; car ie treuve que les premiers sieges sont communement saisis par les hommes moins capables, et que les grandeurs de fortune ne se treuvent gueres meslees à la suffisance: i'ai veu, cependant qu'on s'entretenoit au hault bout d'une table de la beauté d'une tapisserie ou du goust de la malvoisie, se perdre beaucoup de beaux traicts à l'aultre bout. Il sondera la portee d'un chascun: un bouvier, un masson, un passant, il fault tout mettre en besongne, et emprunter chascun selon sa marchandise, car tout sert en mesnage; la sottise mesme et foyblesse d'aultruy luy sera instruction: à contrerooler les graces et façons d'un chascun, il s'engendrera envie des bonnes, et mespris des mauvaises.

Qu'on luy mette en fantasie une honneste curiosité de s'enquerir de toutes choses: tout ce qu'il y aura de singulier autour de luy, il le verra; un bastiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le passage de Cesar ou de Charlemaigne;

*Quæ tellus sive lenta gelu, quæ putris ab æstu;  
Ventus in Italiam quis bene vela ferat*<sup>1</sup>;

il s'enquerra des mœurs, des moyens et des alliances de ce prince, et de celuy là: ce sont choses tresplaisantes à apprendre, et tresutiles à sçavoir.

<sup>1</sup> Quelle contrée est engourdie par le froid, ou brûlée par le soleil; quel vent propice pousse les vaisseaux en Italie. *PAORMACE*, IV, 3, 59.

En cette pratique des hommes, j'entends y comprendre, et principalement, ceux qui ne vivent qu'en la memoire des livres : il practiquera, par le moyen des histoires, ces grandes ames des meilleurs siecles. C'est un vain estude, qui veult ; mais qui veult aussi, c'est un estude de fruict inestimable, et le seul estude, comme dict Platon <sup>1</sup>, que les Lacedemoniens eussent reservé à leur part. Quel prouffit ne fera il, en cette part là, à la lecture des vies de nostre Plutarque ? Mais que mon guide se souviene où vise sa charge ; et qu'il n'imprime pas tant à son disciple la date de la ruyne de Carthage, que les mœurs de Hannibal et de Scipion ; ny tant où mourut Marcellus, que pourquoy il feut indigne de son debvoir qu'il mourust là. Qu'il ne luy apprenne pas tant les histoires qu'à en iuger. C'est à mon gré, entre toutes, la matiere à laquelle nos esprits s'appliquent de plus diverse mesure : j'ay leu en Tite Live cent choses que tel n'y a pas leu ; Plutarque y en a leu cent, oultre ce que j'y ay sceu lire, et à l'adventure oultre ce que l'auteur y avoit mis : à d'aulcuns, c'est un pur estude grammairien ; à d'autres, l'anatomie de la philosophie, par laquelle les plus abstruses parties de nostre nature se penetrent. Il y a dans Plutarque beaucoup de discours estendus tresdignes d'estre sceus ; car, à mon gré, c'est le maistre ouvrier de telle besongne ; mais il y en a mille qu'il n'a que touchez simplement : il guigne seulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaist ; et se contente quelquefois de ne donner qu'une attaincte dans le plus vif d'un propos. Il les fault arracher de là, et mettre en place marchande : comme ce sien mot <sup>2</sup>, « Que les habitants d'Asie servoient à un seul, pour ne sçavoir prononcer une seule syllabe, qui est, Non, » donna peut estre la matiere et l'occasion à La Boétie de sa SERVITUDE VOLONTAIRE. Cela mesme de luy veoir trier une legiere action, en la vie d'un homme, ou un mot, qui semble ne porter pas cela, c'est un discours. C'est dommage que les gents d'entendement ayment tant la briefveté : sans doubte

<sup>1</sup> *Hippias Major*, édit. d'Henri Estienne, t. III, p. 249. C.

<sup>2</sup> Dans son traité de la *Mauvaise honte*, chap. 7, de la traduction d'Amyot. C.

leur reputation en vault mieulx ; mais nous en valons moins. Plutarque ayme mieulx que nous le vantions de son iugement , que de son sçavoir ; il ayme mieulx nous laisser desir de soy, que satieté : il sçavoit qu'ez choses bonnes mesme on peult trop dire ; et que Alexandridas reprocha iustement à ce-luy qui tenoit aux Ephores des bons propos , mais trop longs : « O estrangier , tu dis ce qu'il fault aultrement qu'il ne fault ' . » Ceulx qui ont le corps graile , le grossissent d'embourrures ; ceulx qui ont la matiere exile , l'enflent de paroles.

Il se tire une merveilleuse clarté , pour le iugement humain , de la frequentation du monde : nous sommes tous contraincts et amoncelés en nous, et avons la veue raccourcie à la longueur de nostre nez. On demandoit à Socrates d'où il estoit : il ne respondit pas, d'Athenes ; mais, du monde : luy qui avoit l'imagination plus pleine et plus estendue , embras-soit l'univers comme sa ville, iectoit ses cognoissances, sa so-cieté et ses affections à tout le genre humain ; non pas comme nous, qui ne regardons que sous nous<sup>3</sup>. Quand les vignes gelent en mon village, mon presbtre en argumente l'ire de Dieu sur la race humaine, et iuge que la pepie en tienne desia les Cannibales. A veoir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machinese bouleverse, et que le iour du iugement nous prend au collet ? sans s'adviser que plusieurs pires choses se sont veues, et que les dix mille parts du monde ne laissent pas de galler le bon temps ce pendant : moy, selon leur li-cence et impunité, admire de les veoir si doulces et molles. A qui il gresle sur la teste, tout l'hemisphère semble estre en tempeste et orage ; et disoit le Savolard, que « Si ce sot de roy de France eust sceu bien conduire sa fortune, il estoit homme pour devenir maistre d'hostel de son duc : » son imagination ne concevoit aultre plus esleeve grandeur que celle de son maistre. Nous sommes insensiblement tous en cette erreur :

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémontens*. C.

<sup>2</sup> CICÉRON, *Tusc.*, V, 37 ; PLUTARQUE, *de l'Exil*, chap. 4. C.

<sup>3</sup> L'édition de 1588, fol. 58, porte *qu'à nos pieds*, leçon que Montaigne a effacée dans l'exemplaire corrigé de sa main. N.

erreur de grande suite et prei<sup>te</sup>dice. Mais qui se presente comme dans un tableau cette grande image de nostre mere nature en son entiere maiesté; qui lit en son visage une si generale et constante varieté; qui se remarque là dedans, et non soy, mais tout un royaume, comme un traict d'une poincte tresdelicate, celui là seul estime les choses selon leur iuste grandeur.

Ce grand monde, que les uns multiplient encores comme especes sous un genre, c'est le mirouer où il nous fault regarder, pour nous cognoistre de bon biais. Somme, ie veulx que ce soit le livre de mon escholier. Tant d'humeurs, de sectes, de iugements, d'opinions, de loix et de coustumes, nous apprennent à iuger sainement des nostres, et apprennent nostre iugement à recognoistre son imperfection et sa naturelle foiblesse; qui n'est pas un legier apprentissage: tant de remuements d'estat et changements de fortune publique nous instruisent à ne faire pas grand miracle de la nostre: tant de noms, tant de victoires et conquestes ensevelies sous l'oubliance, rendent ridicule l'esperance d'eterniser nostre nom par la prinse de dix argoulets et d'un pouiller<sup>1</sup> qui n'est cogneu que de sa cheute: l'orgueil et la fierté de tant de pompes estrangieres, la maiesté si enflée de tant de courts et de grandeurs, nous fermit et asseure la veue à soustenir l'esclat des nostres, sans ciller les yeulx: tant de milliasses d'hommes enterrez avant nous, nous encouragent à ne craindre d'aller trouver si bonne compaignie en l'autre monde; ainsi du reste. Nostre vie, disoit Pythagoras<sup>2</sup>, retire<sup>3</sup> à la grande et populeuse assemblee des ieux olympiques: les uns s'y exercent le corps, pour en acquerir la gloire des ieux; d'autres y portent des marchandises à vendre, pour le gaing: il en est, et qui ne sont pas les pires, lesquels n'y cherchent aultre

<sup>1</sup> De dix chétifs soldats et d'un poulailler. — Les argoulets étoient des arquebussiers à cheval; et comme ils n'étoient pas considérables en comparaison des autres cavaliers, on a dit un argoulet pour un homme de néant. MÉNAGE.

<sup>2</sup> CICÉRON, *Tuscul.*, V, 3. Rousseau, dans l'*Émile*, liv. IV, paroit transcrire ce passage d'après les *Essais*. J. V. L.

<sup>3</sup> Retirer à, ressembler. NICOT.

fruit que de regarder comment et pourquoy chascue chose se faict, et estre spectateurs de la vie des aultres hommes, pour en iuger, et regler la leur.

Aux exemples se pourront proprement assortir tous les plus proufitables discours de la philosophie, à laquelle se doivent toucher les actions humaines comme à leur regle. On luy dira ,

Quid fas optare, quid asper  
Utile nummus habet; patriæ carisque propinquis  
Quantum elargiri deceat : quem te Deus esse  
Jussit, et humana qua parte locatus es in re;  
Quid sumus, aut quidnam victuri gignimur....<sup>1</sup>

que c'est que sçavoir et ignorer, qui doit estre le but de l'estude; que c'est que vaillance, temperance, et iustice; ce qu'il y a à dire entre l'ambition et l'avarice, la servitude et la subiection, la licence et la liberté; à quelles marques on cognoist le vray et solide contentement; iusques où il fault craindre la mort, la douleur et la honte;

Et quo quemque modo fugiatque feratque laborem<sup>2</sup>;

quels ressorts nous meuvent, et le moyen de tant de divers bransles en nous : car il me semble que les premiers discours dequoy on luy doit abruver l'entendement, ce doivent estre ceulx qui reglent ses mœurs et son sens; qui luy apprendront à se cognoistre, et à sçavoir bien mourir et bien vivre. Entre les arts liberaux, commenceons par l'art qui nous faict libres : elles<sup>3</sup> servent toutes voirement en quelque maniere à l'instruction de nostre vie et à son usage, comme toutes aultres choses y servent en quelque maniere aussi; mais choisissons

<sup>1</sup> Ce qu'on peut desirer; à quoi doit servir l'argent; ce qu'on doit faire pour sa patrie et sa famille; ce que Dieu a voulu que l'homme fût sur la terre, et quel rang il lui a assigné dans le monde; ce que nous sommes, et dans quel dessein il nous a donné l'être. *PENSEE*, III, 69.

<sup>2</sup> Et comment nous devons éviter ou supporter les peines. *VING.*, *Énéide*, III, 489.

<sup>3</sup> On a déjà vu que Montaigne emploie le mot *art* au féminin; mais après avoir dit les *arts liberaux*, il est surprenant qu'il l'ait voulu faire féminin. Il est certain qu'on trouve ici *elles* dans les plus anciennes éditions. La pensée est de *Sénèque*, *Epist.* 88. C.

celle qui y sert directement et professoirement. Si nous sçavons restreindre les appartenances de nostre vie à leurs iustes et naturels limites, nous trouverions que la meilleure part des sciences qui sont en usage est hors de nostre usage; et en celles mesmes qui le sont, qu'il y a des estendues et enfonceures tresinutiles que nous ferions mieulx de laisser là; et, suyvant l'institution de Socrates<sup>1</sup>, borner le cours de nostre estude en icelles où fault l'utilité :

Sapere aude,

Incipe : vivendi recte qui prorogat horam,  
Rusticus exspectat, dum defluat amnis; at ille  
Labitur, et labetur in omne volubilis ævum<sup>2</sup>.

C'est une grande simplesse d'apprendre à nos enfants,

Quid moveant Pices, animosaque signa Leonis,  
Lotus et Hesperia quid Capricornus aqua<sup>3</sup>;

la science des astres et le mouvement de la huitiesme sphere, avant que les leurs propres :

Τί Πλειάδεςσι καί μοι;

Τί δ' ἀστράσιν Βούρῳ<sup>4</sup>;

Anaximenes escrivant à Pythagoras<sup>5</sup> : « De quel sens puis ie m'amuser au secret des estoiles, ayant la mort ou la servitude tousiours presente aux yeulx? » car lors les roys de Perse preparoient la guerre contre son païs. Chascun doit dire ainsin : « Estant battu d'ambition, d'avarice, de temerité, de superstition, et ayant au dedans tels aultres ennemis de la vie, iray ie songer au bransle du monde? »

Apres qu'on luy aura apprins ce qui sert à le faire plus sage et meilleur, on l'entretiendra que c'est que logique, physique,

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Socrate*, II, 31. C.

<sup>2</sup> Ose être vertueux; commence : différer de régler sa conduite, c'est imiter la simplicité du voyageur qui, trouvant un fleuve sur son chemin, attend qu'il soit écoulé; le fleuve coule, et coulera éternellement. HON., *Epist.*, II, 4, 40.

<sup>3</sup> Quelle est l'influence des Poissons, du Lion enflammé, et du Capricorne qui se plonge dans la mer occidentale. PROPERCE, IV, 4, 89.

<sup>4</sup> Que m'importent les Pléiades, ou les étoiles du Bouvier? ANACR., *Od.* XVII, 40.

<sup>5</sup> DIOGÈNE LAERCE, II, 4. C.



geometrie, rhetorique; et la science qu'il choisira, ayant desia le iugement formé, il en viendra bientost à bout. Sa leçon se fera tantost par devis, tantost par livre: tantost son gouverneur luy fournira de l'auteur mesme, propre à cette fin de son institution; tantost il luy en donnera la moelle et la substance toute maschee; et si de soy mesme il n'est assez familier des livres pour y trouver tant de beaux discours qui y sont, pour l'effect de son desseing, on luy pourra ioindre quelque homme de lettres qui à chaque besoing fournisse les munitions qu'il faudra, pour les distribuer et dispenser à son nourrisson. Et que cette leçon ne soit plus aysee et naturelle que celle de Gaza<sup>1</sup>, qui y peult faire doubte? Ce sont là preceptes espineux et mal plaisants, et des mots vains et descharnez, où il n'y a point de prinse, rien qui vous esveille l'esprit: en cette cy l'ame treuve où mordre, et où se paistre. Ce fruit est plus grand sans comparaison, et si sera plustost meury.

C'est grand cas que les choses en soyent là en nostre siecle, que la philosophie soit, iusques aux gents d'entendement, un nom vain et fantastique, qui se treuve de nul usage et de nul prix, par opinion et par effect. Je croy que ces ergotismes en sont cause, qui ont saisi ses avenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfants, et d'un visage renfrongné, sourcilleux et terrible: qui me l'a masquee de ce faulx visage, pasle et hideux? Il n'est rien plus gay, plus gaillard, plus enioué, et à peu que ie ne die follastre; elle ne presche que feste et bon temps: une mine triste et transie montre que ce n'est pas là son giste. Demetrius le grammairien<sup>2</sup> rencontrant, dans le temple de Delphes, une troupe de philosophes assis ensemble, il leur dict: « Ou ie me trompe, ou, à vous veoir la contenance si paisible et si gaye, vous n'estes pas en grand discours entre vous: » à quoy l'un d'eux, Heracleon le Megarien, respondit: « C'est à faire à ceulx qui cherchent

<sup>1</sup> Savant du quinzième siècle né à Thessalonique, qui passa en Italie avec plusieurs autres savants de la Grèce. Il est auteur d'une grammaire grecque, un peu obscure pour les commençants. C.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *des Oracles qui ont cessé*, c. 5. C.

si le futur du verbe βάλω<sup>1</sup> a double λ, ou qui cherchent la derivation des comparatifs χείρον et βέλτιον<sup>2</sup>, et des superlatifs χείριστον et βέλτιστον<sup>3</sup>, qu'il fault rider le front s'entretenant de leur science : mais quant aux discours de la philosophie, ils ont accoustumé d'escayer et resiour ceulx qui les traictent, non les renfrongner et contrister. »

Deprendas animi tormenta latentis in ægro  
Corpore; deprendas et gaudia : sumit utrumque  
Inde habitum facies<sup>4</sup>.

L'ame qui loge la philosophie doit, par sa santé, rendre sain encores le corps : elle doit faire luire iusques au dehors son repos et son aise ; doit former à son moule le port extérieur, et l'armer, par consequent, d'une gracieuse fierté, d'un maintien actif et aligre, et d'une contenance contente et debonnaire. La plus expresse marque de la sagesse, c'est une esiouissance constante ; son estat est, comme des choses au dessus de la lune, tousiours serein : c'est *Baroco* et *Baralipton*<sup>5</sup> qui rendent leurs supposts ainsi crottez et enfumez ; ce n'est pas elle : ils ne la cognoissent que par ouyr dire. Comment ? elle faict estat de sereiner les tempestes de l'ame, et d'apprendre la faim et les fiebvres à rire, non par quelques epicycles imaginaires, mais par raisons naturelles et palpables :

<sup>1</sup> Βάλλω, lancer, dont le futur fait βαλῶ. E. J.

<sup>2</sup> C'est-à-dire, qui cherchent d'où dérivent les comparatifs χείρον et βέλτιον, *pejus* et *melius*, comparatifs neutres, l'un de χείρεϋς, *maius*, et non pas de κακός, *mauvais* ; l'autre vrai positif qui sert de comparatif à ἀγαθός. E. J.

<sup>3</sup> Χείριστον et βέλτιστον, *pessimum* et *optimum*, superlatifs neutres dérivés des mêmes primitifs. C'est ainsi qu'en latin *pejor* et *pessimus*, *melior* et *optimus*, servent de comparatifs et de superlatifs, les deux premiers à *malus*, les deux autres à *bonus*, et n'en dérivent pas. E. J.

<sup>4</sup> Les tourments d'un esprit inquiet percent à l'extérieur aussi bien que la joie ; le visage réfléchit ces diverses affections de l'ame. JUVÉNAL, IX, 48.

<sup>5</sup> Deux termes de l'ancienne logique scolastique :

*Barbara*, celarent, darit, ferio, baralipton,  
*Celantes*, dabitis, fapesmo, frisesomorum,  
*Cesare*, canestres, festimo, baroco, darapti,  
*Felapton*, disamis, dalisi, bocardo, ferison.

Ces dix-neuf mots factices exprimoient les dix-neuf formes du syllogisme. J. V. L.

elle a pour son but la vertu, qui n'est pas, comme dict l'eschole, plantee à la teste d'un mont coupé, raboteux et inaccessible : ceulx qui l'ont approchée la tiennent, au rebours, logee dans une belle plaine fertile et fleurissante, d'où elle veoid bien soubs soy toutes choses ; mais si peult on y arriver, qui en sçait l'adresse, par des routes ombrageuses, gazonnees et doux fleurantes, plaisamment, et d'une pente facile et polie, comme est celle des voutes celestes. Pour n'avoir hanté cette vertu supreme, belle, triumpante, amoureuse, delicieuse pareillement et courageuse, ennemie professe et irreconciliable d'aigreur, de desplaisir, de crainte et de contrainte, ayant pour guide nature, fortune et voluplé pour compaignes ; ils sont allez, selon leur foiblesse, feindre cette sottie image, triste, querelleuse, despitée, menaceuse, mineuse, et la placer sur un rochier à l'escart, emmy des ronces ; fantosme à estonner les gents.

Mon gouverneur, qui cognoist debvoir remplir la volonté de son disciple autant ou plus d'affection que de reverence envers la vertu, luy sçaura dire que les poëtes<sup>1</sup> suyvent les humeurs communes ; et luy faire toucher au doigt que les dieux ont mis plustost la sueur aux advenues des cabinets de Venus, que de Pallas. Et, quand il commencera de se sentir, luy presentant Bradamante, ou Angelique<sup>2</sup>, pour maistresse à iouyr ; et d'une beauté naïve, active, genereuse, non hommasse, mais virile, au prix d'une beauté molle, affetée, delicate, artificielle ; l'une travestie en garçon, coiffée d'un morion luisant ; l'autre vestue en garse<sup>3</sup>, coiffée d'un attiffet emperlé : il iugera masle son amour mesme, s'il choisit tout diversement à cet effeminé pasteur de Phrygie.

Il luy fera cette nouvelle leçon : Que le prix et haulteur de la vraye vertu est en la facilité, utilité et plaisir de son exercice ; si esloigné de difficulté, que les enfants y peuvent comme les hommes, les simples comme les subtils. Le regle-

<sup>1</sup> HÉSIODE, *Erg. et iμ.*, v. 287. J. V. L.

<sup>2</sup> Deux héroïnes du poëme de l'Arioste. C.

<sup>3</sup> En jeune fille. E. J.

ment, c'est son util, non pas la force. Socrates, son premier mignon, quitte à escient sa force, pour glisser en la naïveté et aysance de son progrez. C'est la mere nourrice des plaisirs humains : en les rendant iustes, elle les rend seurs et purs ; les moderant, elle les tient en haleine et en appetit ; retranschant ceulx qu'elle refuse, elle nous aiguise envers ceulx qu'elle nous laisse ; et nous laisse abondamment tous ceulx que veult nature, et iusques à la satieté, sinon iusques à la lasseté, maternellement : si d'aventure nous ne voulons dire que le regime qui arreste le beuveur avant l'yvresse, le mangeur avant la crudité, le paillard avant la pelade, soit ennemy de nos plaisirs. Si la fortune commune luy fault, elle luy eschappe<sup>1</sup>, ou elle s'en passe, et s'en forge une aultre toute sienne, non plus flottante et roulante. Elle sçait estre riche, et puissante, et sçavante, et coucher en des matelats musquez ; elle aime la vie, elle aime la beauté, et la gloire, et la santé : mais son office propre et particulier, c'est sçavoir user de ces biens là reglement, et les sçavoir perdre constamment ; office bien plus noble qu'aspre, sans lequel tout cours de vie est desnaturé, turbulent et difforme, et y peult on iustement attacher ces escueils, ces halliers, et ces monstres.

Si ce disciple se rencontre de si diverse condition, qu'il ayme mieulx ouyr une fable, que la narration d'un beau voyage, ou un sage propos, quand il l'entendra ; qui, au son du tabourin qui arme la ieune ardeur de ses compagnons, se destourne à un aultre qui l'appelle au ieu des batteleurs ; qui, par souhait, ne treuve plus plaisant et plus doulx revenir pouldreux et victorieux d'un combat, que de la paulme ou du bal, avecques le prix de cet exercice : ie n'y treuve aultre remede, sinon<sup>2</sup>

<sup>1</sup> C'est-à-dire, la vertu se dérobe à l'influence de la fortune commune, ou même elle s'en sépare tout-à-fait, et se forge une autre fortune que la sienne, etc. LEF....

<sup>2</sup> L'édition de 1802 porte : *Je n'y treuve aultre remede sinon que de bonne heure son gouverneur l'estrange, s'il est sans tesmoins ; ou qu'on le mette pastissier dans*, etc. Et en note : « Ce passage très remarquable ne se trouve dans aucune édition des *Essais* ; mais il est écrit de la main de Montaigne à la marge de l'exemplaire qu'il a corrigé... » N. — Si ce passage, en effet très remarquable, ne se trouve point dans les anciennes éditions, c'est que sans doute il ne fut point conservé par Mon-

qu'on le mette pastissier dans quelque bonne ville, feust il fils d'un duc; suyvant le precepte de Platon, « Qu'il fault colloquer les enfants, non selon les facultez de leur pere, mais selon les facultez de leur ame. »

Puisque la philosophie est celle qui nous instruit à vivre, et que l'enfance y a sa leçon comme les aultres aages, pourquoy ne la luy communique lon?

Udum et molle lutum est; nunc nunc properandus, et acri  
Fingendus sine fine rota<sup>1</sup>?

On nous apprend à vivre quand la vie est passee. Cent escoliers ont prins la verole, avant que d'estre arrivez à leur leçon d'Aristote, De la temperance. Cicero disoit<sup>2</sup> que, quand il vivroit la vie de deux hommes, il ne prendroit pas le loisir d'estudier les poëtes lyriques; et ie treuve ces ergotistes plus tristement encores inutiles. Nostre enfant est bien plus pressé: il ne doit au paidagogisme que les premiers quinze ou seize ans de sa vie; le demourant est deu à l'action. Employons un temps si court aux instructions necessaires. Ce sont abus: ostez toutes ces subtilitez espineuses de la dialectique, dequoy nostre vie ne se pëult amender; prenez les simples discours de la philosophie, sçachez les choisir et traicter à poinct: ils sont plus aysez à concevoir qu'un conte de Boccace; un enfant en est capable au partir de la nourrice, beaucoup mieulx que d'apprendre à lire ou escrire. La philosophie a des discours pour la naissance des hommes, comme pour la decrepitude.

Ie suis de l'advis de Plutarque, qu'Aristote n'amusa pas

taigne, dont l'esprit étoit trop éclairé pour ne pas reconnoître, après quelques réflexions, les abus horribles que produiroit l'usage d'un tel remède. Cette suppression est une nouvelle preuve que le manuscrit publié par mademoiselle de Gournay est postérieur aux annotations écrites par Montaigne sur l'exemplaire de l'édition de 1568, que M. Nalgeon a suivi. L'EF....

<sup>1</sup> L'argile est encore molle et humide: vite, hâtons-nous, et, sans perdre un instant, façonnons-la sur la roue. *PERSE*, III, 25.

<sup>2</sup> Dans un passage cité par Sénèque, *Epist.* 49, M. Mai a placé ce fragment parmi ceux du quatrième livre de la *République*. Voy. notre édition de Cicéron, tome XXIX, p. 334. La réflexion suivante est aussi de Sénèque: *Eodem modo dialecticos; tristius inepti sunt.* J. V. L.

tant son grand disciple à l'artifice de composer syllogismes, ou aux principes de geometrie, comme à l'instruire des bons preceptes touchant la vaillance, prouesse, la magnanimité et temperance, et l'asseurance de ne rien craindre; et, avecques cette munition, il l'envoya encores enfant subiuguer l'empire du monde à tout trente mille hommes de pied, quatre mille chevaux, et quarante-deux mille escus seulement. Les aultres arts et sciences, dict il, Alexandre les honoroit bien, et louoit leur excellence et gentillesse; mais, pour plaisir qu'il y prinst, il n'estoit pas facile à se laisser surprendre à l'affection de les vouloir exercer.

Petite hinc, iuvenaeque senecae,  
Finem animo certum, miserieque viatica canis<sup>1</sup>.

C'est ce que dict Epicurus au commencement de sa lettre à Meniceus : « Ny le plus ieune refuye à philosopher, ny le plus vieil s'y lasse<sup>2</sup>. » Qui faict aultrement, il semble dire, ou qu'il n'est pas encores saison d'heureusement vivre, ou qu'il n'en est plus saison. Pour tout cecy, ie ne veulx pas qu'on emprisonne ce garson; ie ne veulx pas qu'on l'abandonne à la cholere et humeur melancholique d'un furieux maistre d'eschole; ie ne veulx pas corrompre son esprit à le tenir à la gehenne et au travail, à la mode des aultres, quatorze ou quinze heures par iour, comme un portefaix; ny ne trouverois bon, quand, par quelque complexion solitaire et melancholique, on le verroit adonné d'une application trop indiscrete à l'estude des livres, qu'on la luy nourrist : cela les rend ineptes à la conversation civile, et les destourne de meilleures occupations. Et combien ay ie veu de mon temps d'hommes abestis par temeraire avidité de science? Carneades s'en trouva si affollé<sup>3</sup>, qu'il n'eut plus le loisir de se faire le poil et les ongles. Ny ne veulx gaster ses mœurs genereuses par l'incivilité et barbarie

<sup>1</sup> Jeunes gens, vieillards, tirez de là de quoi régler votre conduite; faites-vous des provisions pour le triste hiver de la vie. PENSE, V, 64.

<sup>2</sup> DIOGÈNE LAERCE, X, 122. C.

<sup>3</sup> DIOGÈNE LAERCE, IV, 62. C.

d'alulruy. La sagesse françoise a esté anciennement en proverbe, pour une sagesse qui prenoit de bonne heure, et n'avoit gueres de tenue. A la verité, nous veoyons encores qu'il n'est rien si gentil que les petits enfans en France; mais ordinairement ils trompent l'esperance qu'on en a conceue; et hommes faicts, on n'y veoid aucune excellence: i'ay ouy tenir à gents d'entendement que ces colleges où on les envoie, dequoy ils ont foison, les abrutissent ainsin.

Au nostre, un cabinet, un iardin, la table et le lict, la solitude, la compaignie, le matin et le vespre, toutes heures luy seront unes, toutes places luy seront estude: car la philosophie, qui, comme formatrice des iugemens et des mœurs, sera sa principale leçon, a ce privilege de se mesler par tout. Isocrates l'orateur estant prié en un festin de parler de son art, chascun treuve qu'il eut raison de respondre: « Il n'est pas maintenant temps de ce que ie sçay faire; et ce dequoy il est maintenant temps, ie ne le sçay pas faire: » car de presenter des harangues ou des disputes de rhetorique à une compaignie assemblee pour rire et faire bonne chere, ce seroit un meslange de trop mauvais accord; et autant en pourroit on dire de toutes les aultres sciences. Mais, quant à la philosophie, en la partie où elle traicte de l'homme et de ses devoirs et offices, c'a esté le iugement commun de tous les sages, que, pour la douceur de sa conversation, elle ne devoit estre refusee ny aux festins ny aux jeux; et Platon l'ayant invitee à son Convive<sup>1</sup>, nous veoyons comme elle entretient l'assistance, d'une façon molle et accommodee au temps et au lieu, quoyque ce soit de ses plus haults discours et plus salutaires.

*Æque pauperibus prodest, locupletibus æque;  
Et, neglecta, æque pueris senibusque nocebit<sup>2</sup>.*

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Symposiaques*, I, 4. C.

<sup>2</sup> Ici *convive* signifie *festin*, *repas*. Amyot emploie souvent ce mot en ce sens-là dans sa traduction de Plutarque. C.

<sup>3</sup> Elle est utile aux riches; elle l'est également aux pauvres: jeunes gens, vieillards, ne la négligeront pas sans s'en repentir. HON., *Epist.*, I, 4, 28.

Ainsi, sans doute, il choumera moins que les aultres<sup>1</sup>. Mais, comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoyqu'il y en ayt trois fois autant, ne nous lassent pas comme ceulx que nous mettons à quelque chemin desseigné : aussi nostre leçon, se passant comme par rencontre, sans obligation de temps et de lieu, et se meslant à toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir; les ieux mesmes et les exercices seront une bonne partie de l'estude; la course, la luicte, la musique, la danse, la chasse, le maniment des chevaulx et des armes. Je veulx que la bienséance extérieure, et l'entregent, et la disposition de la personne, se façonne quand et quand l'ame. Ce n'est pas une ame, ce n'est pas un corps, qu'on dresse; c'est un homme : il n'en fault pas faire à deux; et, comme dict Platon<sup>2</sup>, il ne fault pas les dresser l'un sans l'autre, mais les conduire egualement, comme une couple de chevaulx attelés à mesme timon; et, à l'ouyr, semble il pas prester plus de temps et plus de sollicitude aux exercices du corps, et estimer que l'esprit s'en exerce quand et quand, et non au contraire?

Au demourant, cette institution se doit conduire par une severe douceur, non comme il se faict : au lieu de convier les enfants aux lettres, on ne leur presente, à la verité, que horreur et cruauté. Ostez moy la violence et la force : il n'est rien, à mon advis, qui abastardisse et estourdisse si fort une nature bien nee. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le chastiment, ne l'y endureissez pas : endureissez le à la sueur et au froid, au vent, au soleil, et aux hazards qu'il luy fault mespriser; ostez luy toute mollesse et delicatesse au vestir et coucher, au manger et au boire; accoustumez le à tout; que ce ne soit pas un beau garson et dameret, mais un garson vert et vigoureux. Enfant, homme vieil, i'ay tousiours creu et iugé de mesme. Mais, entre aultres choses, cette police de la plus part de nos colleges m'a tousiours despleu : on eust failly, à l'adventure, moins dommageablement, s'incli-

<sup>1</sup> *L'enfant ainsi élevé sera moins désavoué que les autres. L.E.F....*

<sup>2</sup> Cité par Plutarque, dans le traité des *Moyens de conserver la santé*, vers la fin. C.



nant vers l'indulgence. C'est une vraie geaule<sup>1</sup> de ieunesse captive : on la rend desbauchée, l'en punissant avant qu'elle le soit. Arrivez y sur le poinct de leur office<sup>2</sup>; vous n'oyez que cris, et d'enfants suppliciez, et de maistres enyvrez en leur cholere. Quelle maniere pour esveiller l'appetit envers leur leçon, à ces tendres ames et craintives, de les y guider d'une trongne effroyable, les mains armées de fouets ! Inique et pernicieuse forme ! ioinct, ce que Quintilian<sup>3</sup> en a tres-bien remarqué, que cette imperieuse auctorité tire des suittes perilleuses, et nommeement à nostre façon de chastiment. Combien leurs classes seroient plus decemment ionchées de fleurs et de feuillées, que de tronçons d'osier sanglants ! l'y ferois pourtraire la Ioie, l'Alaigresse, et Flora, et les Graces, comme fait en son eschole le philosophe Speusippus<sup>4</sup>. Où est leur proufit, que là feust aussi leur esbat : on doit ensucrer les viandes salubres à l'enfant, et enfieller celles qui luy sont nuisibles. C'est merveille combien Platon se montre soigneux, en ses loix, de la gayeté et passetemps de la ieunesse de sa cité; et combien il s'arreste à leurs courses, jeux, chansons, saults et danses, desquelles il dict que l'antiquité a donné la conduite et le patronnage aux dieux mesmes, Apollon, aux Muses et Minerve : il s'estend à mille preceptes pour ses gymnases; pour les sciences lettrees, il s'y amuse fort peu, et semble ne recommander particulièrement la poésie que pour la musique.

Toute estrangeté et particularité en nos mœurs et conditions est evitable, comme ennemie de société. Qui ne s'estonneroit de la complexion de Demophon, maistre d'hostel d'Alexandre, qui suoit à l'ombre, et trembloit au soleil<sup>5</sup>? I'en ay veu fuir la senteur des pommes, plus que les harquebuzades; d'aultres s'effrayer pour une souris; d'aultres rendre la gorge à veoir

<sup>1</sup> Prison, de l'italien *gabbia*, *gabbiola*, cage. BOREL, dans son *Thresor des Recherches gauloises*, etc. C.

<sup>2</sup> De leur devoir (pendant leurs études ou leçons). LEF....

<sup>3</sup> *Instit. orat.*, I, 3. C.

<sup>4</sup> DIOGÈNE LAERCE, IV, 4. C.

<sup>5</sup> SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrrh. Hyp.*, I, 14. C.

de la cresse ; d'autres à veoir brasser un liect de plume ; comme Germanicus <sup>1</sup> ne pouvoit souffrir ny la veue ny le chant des coqs. Il y peult avoir, à l'aventure, à cela quelque propriété occulte ; mais on l'esteindroit, à mon advis, qui s'y prendroit de bonne heure. L'institution a gagné cela sur moy ( il est vray que ce n'a point esté sans quelque soing ), que, sauf la biere, mon appetit est accommodable indifferemment à toutes choses dequoy on se paist.

Le corps est encores souple ; on le doit, à cette cause, plier à toutes façons et coustumes ; et, pourveu qu'on puisse tenir l'appetit et la volonté sous boucle, qu'on rende hardiement un ieune homme commode à toutes nations et compaignies, voire au desreglement et aux excez, si besoing est. Son exercitation suive l'usage : qu'il puisse faire toutes choses, et n'ayme à faire que les bonnes. Les philosophes mesmes ne treuvent pas louable en Callisthenes d'avoir perdu la bonne grace du grand Alexandre, son maistre, pour n'avoir voulu boire d'autant à luy. Il rira, il follastrera, il se desbauchera avecques son prince. Je veulx qu'en la desbauche mesme il surpasse en vigueur et en fermeté ses compaignons ; et qu'il ne laisse à faire le mal ny à faulte de force ny de science, mais à faulte de volonté : *Multum interest, utrum peccare aliquis nolit, an nesciat* <sup>2</sup>. Je pensois faire honneur à un seigneur aussi esloigné de ces desbordements qu'il en soit en France, de m'enquerir à lui en bonne compaignie, combien de fois en sa vie il s'estoit enyvré pour la necessité des affaires du roy, en Allemagne : il le print de cette façon ; et me respondit que c'estoit trois fois, lesquelles il recita. L'en sçay qui, à faulte de cette faculté, se sont mis en grand' peine, ayants à practiquer cette nation. J'ay souvent remarqué avecques grande admiration la merveilleuse nature d'Alcibiades <sup>3</sup>, de se transformer si ayseement à des façons si diverses, sans interest de

<sup>1</sup> PLUTARQUE, de l'Envie et de la Haine, vers le commencement. C.

<sup>2</sup> Il y a une grande différence entre ne vouloir pas et ne savoir pas faire le mal. SÉNÈQUE, Epist. 90.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, Vie d'Alcibiade, c. 14. C.

sa santé ; surpassant tantost la sumptuosité et pompe persienne, tantost l'austerité et frugalité lacedemonienne ; autant réformé à Sparte , comme voluptueux en Ionie.

Omnis Aristippum decuit color, et status, et res <sup>1</sup>.

Tel voudrois ie former mon disciple.

Quem duplici panno patientia velat,  
Mirabor, vitæ via si conversa decebit,  
Personamque feret non inconcinnus utramque <sup>2</sup>.

Voicy mes leçons : Celuy là y a mieulx prouffité, qui les faict, que qui les sçait. Si vous le veoyez, vous l'oyez ; si vous l'oyez, vous le veoyez. Ia à dieu ne plaise, dict quelqu'un en Platon <sup>3</sup>, que philosopher ce soit apprendre plusieurs choses, et traicter les arts ! *Hanc amplissimam omnium artium bene vivendi disciplinam, vita magis, quam litteris, persecuti sunt* <sup>4</sup> ! Leon, prince des Phlasiens, s'enquerant à Heraclides Ponticus <sup>5</sup> de quelle science, de quelle art il faisoit profession : « Je ne sçay, dict il, ny art ny science ; mais ie suis philosophe. » On reprochoit à Diogenes, comment, estant ignorant, il se mesloit de la philosophie : « Je m'en mesle, dict il, d'autant mieulx à propos. » Hegesias le prioit de luy lire quelque chose : « Vous estes plaisant, luy respondit il : vous choisissez les figues vrayes et naturelles, non peinctes ; que ne choisissiez vous aussi les exercitations naturelles, vrayes, et non escriptes <sup>6</sup> ? »

<sup>1</sup> Aristippe sut s'accommoder de tout état et de toute fortune. Hon., *Epist.*, I, 47, 23.

<sup>2</sup> J'admirerai celui qui ne rougit pas de ses haillons, qui change de fortune sans s'étonner, et qui joue les deux rôles avec grace. Hon., *Epist.*, I, 47, 23. — Montaigne donne à ces vers un sens directement opposé à celui que leur donne Horace.

<sup>3</sup> Dans le dialogue intitulé *les Rivaux*, p. 97 et suiv., éd. de Francfort, 1602. J. V. L.

<sup>4</sup> C'est par leurs mœurs plutôt que par leurs études qu'ils se sont dévoués au plus grand de tous les arts, à celui de bien vivre. Cic., *Tusc. quæst.*, IV, 3.

<sup>5</sup> Ce n'est pas Héraclide de Pont, mais Pythagore, qui fit cette réponse à Léon, prince des Phlasiens ; mais c'est d'un livre d'Héraclide, disciple de Platon, que Cécéron a tiré ce fait, comme il nous l'apprend dans ses *Tusculanes*, V, 3, *ut scribit auditor Platonis Ponticus Heraclides*. Platon ne vint au monde que plus de cent ans après Pythagore. C.

<sup>6</sup> DIOGÈNE LAËRTCE, VI, 48. C.

Il ne dira pas tant sa leçon, comme il la fera ; il la repetera en ses actions : on verra s'il y a de la prudence en ses entreprises, s'il y a de la bonté, de la iustice en ses deportements ; s'il a du iugement et de la grace en son parler, de la vigueur en ses maladies, de la modestie en ses ieux, de la temperance en ses voluptez, de l'ordre en son œconomie ; de l'indifference en son goust, soit chair, poisson, vin ou eau : *qui disciplinam suam non ostentationem scientiæ, sed legem vitæ putet ; qui que obtemperet ipse sibi, et decretis pareat*<sup>1</sup>. Le vray mirouer de nos discours est le cours de nos vies. Zeuxidamus respondit, à un qui luy demanda pourquoy les Lacedemoniens ne redigeoient par escript les ordonnances de la prouesse, et ne les donnoient à lire à leurs ieunes gents, « Que c'estoit parce qu'ils les vouloyent accoustumer aux faicts, non pas aux paroles ». « Comparez, au bout de quinze ou seize ans, à cettuy cy un de ces latineurs de college, qui aura mis autant de temps à n'apprendre simplement qu'à parler. Le monde n'est que babil ; et ne veis iamais homme qui ne die plustost plus, que moins qu'il ne doit. Toutesfois la moitié de nostre aage s'en va là : on nous tient quatre ou cinq ans à entendre les mots, et les coudre en clauses<sup>2</sup> ; encores autant à en proportionner un grand corps, estendu en quatre ou cinq parties ; aultres cinq, pour le moins, à les sçavoir brièvement mesler et entrelacer de quelque subtile façon : laissons le à ceulx qui en font profession expresse.

Allant un iour à Orleans, ie trouvay dans cette plaine, au deçà de Clery, deux regents qui venoyent à Bourdeaux, environ à cinquante pas l'un de l'autre : plus loing derriere eux ie veoyois une troupe, et un maistre en teste, qui estoit feu M. le comte de la Rochefoucault. Un de mes gents s'enquit au premier de ces regents, qui estoit ce gentilhomme qui venoit aprez luy : luy, qui n'avoit pas veu ce train qui le suyvoit, et

<sup>1</sup> Si ce qu'il salt lui sert, non à montrer qu'il salt, mais à régler ses mœurs ; s'il s'obéit à lui-même, et agit conformément à ses principes. Cic., *Tusc. quæst.*, II. 4.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*. C.

<sup>3</sup> En phrases, en périodes. Ainsi, dans le chap. 30 de ce premier livre : « Un des vieillards... presche en commun toute la grangee, en se promenant d'un bout à aultre, et redisant une meame clause à plusieurs fois. J. V. L.

qui pensoit qu'on luy parlast de son compaignon , respondit plaisamment : « Il n'est pas gentilhomme , c'est un grammairien ; et ie suis logicien. » Or, nous qui cherchons icy, au rebours, de former, non un grammairien ou logicien, mais un gentilhomme, laissons les abuser de leur loisir : nous avons affaire ailleurs. Mais que nostre disciple soit bien pourveu de choses, les paroles ne suyvront que trop ; il les traisnera, si elles ne veulent suyvre. l'en oy qui s'excusent de ne se pouvoir exprimer, et font contenance d'avoir la teste pleine de plusieurs belles choses, mais, à faulte d'eloquence, ne les pouvoir mettre en evidence : c'est une baye. Sçavez vous, à mon advis, que c'est que cela ? ce sont des ombrages qui leur viennent de quelques conceptions informes, qu'ils ne peuvent desmesler et esclaircir au dedans, ny par consequent produire au dehors ; ils ne s'entendent pas encores eulx-mesmes, et veoyez les un peu begayer sur le point de l'enfanter, vous iugez que leur travail n'est point à l'accouchement, mais à la conception, et qu'ils ne font que leicher cette matiere imparfaicte. De ma part, ie tiens, et Socrates l'ordonne, que qui a dans l'esprit une vifve imagination et claire, il la produira, soit en bergamasque, soit par mines, s'il est muet :

*Verbaque prævisam rem non invita sequuntur* <sup>1</sup>.

Et comme disoit celuy là, aussi poëtiquement en sa prose, *quum res animum occupavere, verba ambiunt* <sup>2</sup>; et cet aultre, *ipse res verba rapiunt* <sup>3</sup>. Il ne sçait pas ablatif, coniunctif, substantif, ny la grammaire : ne faict <sup>4</sup> pas son laquais ou une harangiere du Petit pont ; et si, vous entretiendront tout votre saoul, si vous en avez envie, et se desferreront aussi

<sup>1</sup> Ce que l'en conçoit bien s'énonce clairement,  
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

HON., *Art poët.*, v. 344, limité par Boileau.

<sup>2</sup> Quand les choses ont saisi l'esprit, les mots viennent en foule. SÉNÉQUE, *Controvers.*, III, *præm.*

<sup>3</sup> Les choses entraînent les paroles. CIC., *de Finibus*, III, 5.

<sup>4</sup> Toutes les éditions que j'ai pu consulter sont conformes à cette leçon ; mais, comme elle est assez obscure, je proposerois de lire : *Ne le sçait pas son laquais, ou*, etc. C'est du moins ainsi que la phrase doit être entendue. LEF....

peu , à l'aventure , aux regles de leur langage , que le meilleur maistre ez arts de France. Il ne sçait pas la rhetorique , ny, pour avant ieu , capter la benevolence du candide lecteur ; ny ne luy chault de le sçavoir. De vray, toute cette belle peinture s'efface ayseement par le lustre d'une verité simple et naïve : ces gentillesses ne servent que pour amuser le vulgaire , incapable de prendre la viande plus massive et plus ferme ; comme Afer montre bien clairement chez Tacitus <sup>1</sup>. Les ambassadeurs de Samos estoient venus à Cleomenes , roy de Sparte , preparez d'une belle et longue oraison , pour l'es-mouvoir à la guerre contre le tyran Polycrates ; aprez qu'il les eut bien laissez dire , il leur respondit : « Quant à vostre commencement et exorde , il ne m'en souvient plus , ny par consequent du milieu , et quant à vostre conclusion , ie n'en veulx rien faire <sup>2</sup>. » Voylà une belle response , ce me semble , et des harangueurs bien camus ! Et quoy cet aultre ? les Atheniens estoient à choisir de deux architectes à conduire une grande fabrique : le premier , plus affetté , se presenta avecques un beau discours premedité sur le subiect de cette besongne , et tiroit le iugement du peuple en sa faveur ; mais l'aultre en trois mots : « Seigneurs Atheniens , ce que cettuy a dict , ie le feray <sup>3</sup>. » Au fort de l'eloquence de Cicero , plusieurs en entroyent en admiration ; mais Caton n'en faisant que rire : « Nous avons , disoit-il , un plaisant consul <sup>4</sup>. » Aille devant ou aprez , une utile sentence , un beau traict , est tousiours de saison : s'il n'est pas bien pour ce qui va devant , ny pour ce qui vient aprez , il est bien en soy. Je ne suis pas de ceulx qui pensent la bonne rythme faire le bon poëme : laissez luy allonger une courte syllabe , s'il veult ; pour cela , non force : si les inventions y rient , si l'esprit et le iugement y ont bien faict leur office , voylà un bon poëte , dirai ie , mais un mauvais versificateur ,

<sup>1</sup> *Dial. des Orateurs*, c. 49. Mais il faut lire *Afer* dans le texte de Montaigne. J. V. L.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*. C.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Instruction pour ceux qui manient affaires d'état*, chap. 4 d'Amyot. C.

<sup>4</sup> PLUTARQUE, *Vie de Caton*, c. 6. C.

*Emunctas naris, durus componere versus*<sup>1</sup>.

Qu'on face, dict Horace, perdre à son ouvrage toutes ses coustures et mesures,

*Tempora certa modosque, et, quod prius ordine verbum est,  
Posterior facias, præponens ultima primis...  
Invenies etiam disiecti membra poetæ*<sup>2</sup> :

il ne se dementira point pour cela ; les pieces mesmes en seront belles. C'est 'ce que respondit Menander, comme on le tansast, approchant le iour auquel il avoit promis une comedie, de quoy il n'y avoit encores mis la main : « Elle est composee et preste ; il ne reste qu'à y adionster les vers » : » ayant les choses et la matiere disposee en l'ame, il mettoit en peu de compte le demourant. Depuis que Ronsard et du Bellay ont donné credit à nostre poésie françoise, ie ne veoïs si petit apprenti qui n'enfle des mots, qui ne renge les cadences à peu prez comme eux : *Plus sonat, quam valet*<sup>3</sup>. Pour le vulgaire, il ne feut iamais tant de poëtes ; mais, comme il leur a esté bien aysé de représenter leurs rythmes, ils demeurent bien aussi court à imiter les riches descriptions de l'un, et les delicates inventions de l'autre.

Voire mais, que fera il<sup>4</sup> si on le presse de la subtilité sophistique de quelque syllogisme ? « Le iambon faict boire ; le boire desaltere : parquoy le iambon desaltere. » Qu'il s'en mocque : il est plus subtil de s'en mocquer que d'y répondre<sup>5</sup>. Qu'il emprunte d'Aristippus cette plaisante contre-finesse : « Pourquoi le deslieray ie, puisque tout lié il m'empesche ? » Quelqu'un proposoit contre Cleanthes des finesses

<sup>1</sup> Ses vers sont négligés ; mais il a de la verve. HOR., *Sat.*, I, 4, 8.

<sup>2</sup> Otez-en le rythme et la mesure, changez l'ordre des mots, vous retrouverez le poëte dans ses membres dispersés. HOR., *Sat.*, I, 4, 58.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Si les Athéniens ont été plus excellents en armes qu'en lettres*, c. 4, trad. d'Amyot. C.

<sup>4</sup> Dans tout cela, plus de son que de sens. SÉNÉQUE, *Epist.* 40.

<sup>5</sup> C'est-à-dire, *Mais que fera notre jeune élève si on le presse, etc.* — Montaigne revient à son principal sujet, qu'il sembloit avoir entièrement perdu de vue. C.

<sup>6</sup> SÉNÉQUE, *Epist.*, 49. C.

<sup>7</sup> DIODORE LAÏRTES, II, 70. C.

dialectiques; à qui Chrysippus dict, « Ioue toy de ces battelages avecques les enfants; et ne destourne à cela les pensees serieuses d'un homme d'aage<sup>1</sup>. » Si ces sotties arguties, *contorta et aculeata sophismata*<sup>2</sup>, luy doibvent persuader un mensonge, cela est dangereux; mais si elles demeurent sans effect, et ne l'esmeuvent qu'à rire, ie ne veois pas pourquoy il s'en doibve donner garde. Il en est de si sots, qu'ils se destournent de leur voye un quart de lieue pour courir aprez un beau mot; *aut qui non verba rebus aptant, sed res extrinsecus arcessunt, quibus verba convenient*<sup>3</sup>: et l'aultre, qui, *alicuius verbi decore placentis, vocentur ad id, quod non proposuerant scribere*<sup>4</sup>. Je tors bien plus volontiers une bonne sentence, pour la coudre sur moy, que ie ne destors mon fil pour l'aller querir. Au rebours, c'est aux paroles à servir et à suyvre; et que le gascon y arrive, si le françois n'y peult aller<sup>5</sup>. Je veulx que les choses surmontent, et qu'elles remplissent de façon l'imagination de celuy qui escoute, qu'il n'aye aulcune souvenance des mots. Le parler que i'ayme, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche; un parler succulent et nerveux, court et serré; non tant delicat et peigné, comme vehement et brusque;

Hæc demum sapient dictio, quæ feriet<sup>6</sup>;

plustost difficile qu'ennuyeux; esloigné d'affectation; desreglé, descousu et hardy: chasque loppin y face son corps; non pedantesque, non fratesque<sup>7</sup>, non plaideresque, mais

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAËRTIÈRE, VII, 183. C.

<sup>2</sup> Ces sophismes entortillés et épineux. CIC., *Acad.*, II, 24.

<sup>3</sup> Ou qui ne choisissent pas les mots pour les choses, mais qui vont chercher, hors du sujet, des choses auxquelles les mots puissent convenir. QUINTIL., VIII, 3.

<sup>4</sup> Qui, pour ne pas perdre un mot qui leur plait, s'engagent dans une matière qu'ils n'avoient pas dessein de traiter. SÉNÈQUE, *Epist.* 59.

<sup>5</sup> J. J. Rousseau a dit aussi quelque part: « Toutes les fois qu'à l'aide d'un solécisme je pourrai me faire mieux entendre, ne pensez pas que j'hésite. » Il s'est bien fait entendre sans avoir besoin de solécismes, et sa phrase est exagérée; mais elle prouve qu'il étoit aussi peu esclave du purisme que l'écrivain gascon, J. V. L.

<sup>6</sup> Que l'expression frappe, elle plaira. *Épigramme de Lucain, citée dans la Bibliothèque latine de Fabricius*, II, 40. C.

<sup>7</sup> Non monacal. Fratesque, de l'italien *fratesco*, adjectif dérivé de *fratre*, même. C.



plustost soldatesque, comme Suetone appelle celui de Iulius Cesar<sup>1</sup>; et si ne sens pas bien pourquoy il l'en appelle.

J'ay volontiers imité cette desbauche qui se veoid en nostre ieunesse au port de leurs vestements : un manteau en escharpe, la cape sur une espaule, un bas mal tendu, qui represente une fierté desdaigneuse de ces parements estrangers, et nonchalante de l'art; mais ie la treuve encore mieulx employee en la forme du parler. Toute affectation, nommeement en la gayeté et liberté françoise, est mesadvenante au courtisan; et en une monarchie, tout gentilhomme doit estre dressé au port d'un courtisan : parquoy nous faisons bien de gauchir un peu sur le naïf et mesprisant. Je n'ayme point de tissure où les liaisons et les coustures paroissent : tout ainsi qu'en un beau corps il ne fault pas qu'on y puisse compter les os et les veines. *Quæ veritati operam dat oratio, incomposita sit et simplex*<sup>2</sup>. *Quis accurate loquitur, nisi qui vult putide loqui*<sup>3</sup>? L'eloquence faict iniure aux choses, qui nous destourne à soy. Comme aux accoustrements, c'est pusillanimité de se vouloir marquer par quelque façon particuliere et inusitee : de mesme au langage, la recherche des phrases nouvelles et des mots peu cogneus vient d'une ambition scholastique et puerile. Peusse ie ne me servir que de ceulx qui servent aux haies à Paris! Aristophanes le grammairien n'y entendoit rien, de reprendre en Epicurus la simplicité de ses mots, et la fin de son art oratoire, qui estoit perspicuité de langage seulement<sup>4</sup>. L'imitation du parler, par sa facilité, suyt incontinent tout un peuple : l'imitation du iuger, de l'inventer, ne va pas si viste. La plupart des lecteurs, pour avoir trouvé une pareille robbe, pensent tresfaulxement tenir un pareil corps : la

<sup>1</sup> C'est dans sa Vie, c. 55, au commencement. Mais Montaigne a été trompé par les éditions vulgaires, où on lisoit *Eloquentia militari; qua re aut æquavit*, etc.; au lieu que, dans les dernières et meilleures éditions, on lit aujourd'hui *Eloquentia, militarique re, aut æquavit*, etc. Ainsi, ce qui lui faisoit de la peine disparoit avec la fausse leçon. C.

<sup>2</sup> La vérité doit parler un langage simple et sans art. Sénèque, *Epist.* 40.

<sup>3</sup> Quiconque parle avec affectation est sûr de causer du dégoût et de l'ennui. Sénèque, *Epist.* 75.

<sup>4</sup> Diogène Laërce, X, 13. C.

force et les nerfs ne s'empruntent point ; les atours et le manteau s'empruntent. La plupart de ceulx qui me hantent parlent de mesme les Essais ; mais ie ne sçay s'ils pensent de mesme. Les Atheniens, dict Platon <sup>1</sup>, ont pour leur part le soing de l'abondance et elegance du parler ; les Lacedemoniens, de la briefveté ; et ceulx de Crete, de la fecondité des conceptions, plus que du langage : ceulx cy sont les meilleurs. Zenon disoit <sup>2</sup> qu'il avoit deux sortes de disciples : les uns, qu'il nommoit *φιλολογος*, curieux d'apprendre les choses, qui estoient ses mignons ; les aultres *λογιστες*, qui n'avoient soing que du langage. Ce n'est pas à dire que ce ne soit une belle et bonne chose que le bien dire ; mais non pas si bonne qu'on la faict ; et suis despit de quoy nostre vie s'embesongne toute à cela. Je voudrois premierement bien sçavoir ma langue, et celle de mes voysins où i'ay plus ordinaire commerce.

C'est un bel et grand adgencement sans doubte que le grec et latin, mais on l'achete trop cher. Je diray icy une façon d'en avoir meilleur marché que de coustume, qui a esté essayee en moy mesme : s'en servira qui voudra. Feu mon pere, ayant faict toutes les recherches qu'homme peult faire, parmy les gents sçavants et d'entendement, d'une forme d'institution exquise, feut advisé de cet inconvenient qui estoit en usage ; et luy disoit on que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues qui ne leur coustoient rien, est la seule cause pourquoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'ame et de cognoissance des anciens Grecs et Romains. Je ne croy pas que ce en soit la seule cause. Tant y a que l'expedient que mon pere y trouva, ce feut qu'en nourrice, et avant le premier desnouement de ma langue, il me donna en charge à un Allemand, qui depuis est mort fameux medecin en France, du tout ignorant de nostre langue, et tresbien versé en la latine. Cettuy cy, qu'il avoit faict venir exprez, et qui estoit bien chèrement gagé, m'avoit continuel-

<sup>1</sup> *Des Loix*, I, p. 641, édition d'Estienne, 1578 ; chap. 14, p. 32, édition de M. Ast, 1814. J. V. L.

<sup>2</sup> *Stobæus*, *Serm.* 34. C.

lement entro les bras. Il en eut aussi avecques luy deux aultres moindres en sçavoir, pour me suyvre, et soulager le premier : ceulx cy ne m'entretenoient d'aultre langue que latine. Quant au reste de sa maison, c'estoit une regle inviolable que ny luy mesme, ny ma mere, ny valet, ny chambriere, ne parloient en ma compagnie qu'autant de mots de latin que chascun avoit apprins pour iargonner avec moy. C'est merveille du fruict que chascun y fait : mon pere et ma mere y apprendrent assez de latin pour l'entendre, et en acquirent à suffisance pour s'en servir à la nécessité, comme feirent aussi les aultres domestiques qui estoient plus attachez à mon service. Somme, nous nous latinizames tant, qu'il en regorgea iusques à nos villages tout autour, où il y a encores, et ont prins pied par l'usage, plusieurs appellations latines d'artisans et d'utils. Quant à moy, i'avoy plus de six ans, avant que i'entendisse non plus de françois ou de perigordin que d'arabesque; et, sans art, sans livre, sans grammaire ou precepte, sans fouet, et sans larmes, i'avois apprins du latin tout aussi pur que mon maistre d'eschole le sçavoit : car ie ne le pouvois avoir meslé ny alteré. Si par essay on me vouloit donner un theme, à la mode des colleges; on le donne aux aultres en françois, mais à moy il me le falloit donner en mauvais latin pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchy, qui a escript *de comitiis Romanorum*<sup>1</sup>; Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote; George Buchanan, ce grand poëte escossois; Marc Antoine Muret, que la France et l'Italie recognoist pour le meilleur orateur du temps, mes precepteurs domestiques, m'ont dict souvent que i'avois ce langage en mon enfance si prest et si à main, qu'ils craignoient à m'accoster. Buchanan, que ie veis depuis à la suite de feu monsieur le mareschal de Brissac, me dict qu'il estoit aprez à escrire de l'institution des enfants, et qu'il prenoit l'exemplaire de la mienne; car il avoit lors en charge ce comte de Brissac que nous avons veu depuis si valeureux et si brave.

<sup>1</sup> Ouvrage estimé. Paris, Vascosan, 1533, reproduit dans le tome Ier des *Antiquités romaines* de Grévius. J. V. L.

Quant au grec, duquel ie n'ay quasi du tout point d'intelligence, mon pere desseigna me le faire apprendre par art, mais d'une voye nouvelle, par forme d'esbat et d'exercice : nous pelotions nos declinaisons, à la maniere de ceulx qui, par certains ieux de tablier<sup>1</sup>, apprennent l'arithmetique et la geometrie. Car entre aultres choses, il avoit esté conseillé de me faire gouter la science et le debvoir par une volonté non forcee, et de mon propre desir; et d'eslever mon ame en toute douceur et liberté, sans rigueur et contraincte : ie dis iusques à telle superstition, que, par ce qu'aucuns tiennent que cela trouble la cervelle tendre des enfants de les esveiller le matin en sursault, et de les arracher du sommeil (auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup et par violence, il me faisoit esveiller par le son de quelque instrument; et ne feus iamais sans homme qui m'en servist.

Cet exemple suffira pour en iuger le reste, et pour recommander aussi et la prudence et l'affection d'un si bon pere; auquel il ne se fault prendre, s'il n'a recueilly aucuns fruicts respondants à une si exquise culture. Deux choses en feurent cause : en premier, le champ sterile et incommode; car, quoyque i'eusse la santé ferme et entiere, et quand et quand un naturel doux et traictable, i'estoy parmy cela si poissant, mol et endormy, qu'on ne me pouvoit arracher de l'oyisiveté, non pas pour me faire iouer. Ce que ie veoyois, ie le veoyois bien; et, sous cette complexion lourde, nourrissois des imaginations hardies et des opinions au dessus de mon aage. L'esprit, ie l'avoy lent, et qui n'alloit qu'autant qu'on le menoit; l'apprehension, tardive; l'invention, lasche; et, aprez tout, un incroyable default de memoire. De tout cela, il n'est pas merveille s'il ne sceut rien tirer qui vaille. Secondement, comme ceulx que presse un furieux desir de guarison se laissent aller à toute sorte de conseils, le bon homme, ayant extreme peur de faillir en chose qu'il avoit tant à cœur, se laissa enfin emporter à l'opinion commune, qui suyt tousiours ceulx

<sup>1</sup> *Damier*. On appelloit jadis le jeu de dames *jeu de tables*. A. D.

qui vont devant, comme les grues, et se renga à la coutume, n'ayant plus autour de luy ceulx qui luy avoient donné ces premieres institutions, qu'il avoit apportees d'Italie; et m'envoya environ mes six ans au college de Guienne, tres-florissant pour lors, et le meilleur de France: et là, il n'est possible de rien adiouster au soing qu'il eut, et à me choisir des precepteurs de chambre suffisants, et à toutes les aultres circonstances de ma nourriture, en laquelle il reserva plusieurs façons particulieres, contre l'usage des colleges; mais tant y a que c'estoit tousiours college. Mon latin s'abastardit incontinent, duquel depuis par desaccoustumance i'ay perdu tout usage; et ne me servit cette mienne inaccoustumee institution, que de me faire eniamber d'arrivee aux premieres classes; car, à treize ans que ie sortis du college, i'avois achevé mon cours (qu'ils appellent), et, à la verité, sans aucun fruit que ie peusse à present mettre en compte.

Le premier goust que i'eus aux livres, il me veint du plaisir des fables de la Metamorphose d'Ovide: car environ l'aage de sept ou huit ans, ie me desrobois de tout aultre plaisir pour les lire; d'autant que cette langue estoit la mienne maternelle, et que c'estoit le plus aysé livre que ie cogneusse, et le plus accommodé à la foiblesse de mon aage, à cause de la matiere: car des Lancelots du Lac, des Amadis, des Huons de Bordeaux, et tels fatras de livres à quoy l'enfance s'amuse, ie n'en cognoissoys pas seulement le nom, ny ne foyes encores le corps; tant exacte estoit ma discipline! Je m'en rendoy plus nonchalant à l'estude de mes aultres leçons prescriptes. Là, il me veint singulierement à propos d'avoir affaire à un homme d'entendement de precepteur, qui sceut dextrement conniver à cette mienne desbauche et aultres pareilles: car par là i'enfilay tout d'un train Virgile en l'Aeneide, et puis Terrence, et puis Plaute, et des comedies italiennes, leurré tousiours par la douceur du subiect. S'il eust esté si fol de rompre ce train, i'estime que ie n'eusse rapporté du college que la haine des livres, comme faict quasi toute nostre noblesse. Il

s'y gouverna ingénieusement, faisant semblant de n'en veoir rien : il aiguisoit ma faim, ne me laissant qu'à la desrobee gourmander ces livres, et me tenant doucement en office pour les aultres estudes de la regle : car les principales parties que mon pere cherchoit à ceulx à qui il donnoit charge de moy, c'estoit la debonnaireté et facilité de complexion. Aussi n'avoit la mienne aultre vice que langueur et paresse. Le danger n'estoit pas que ie feisse mal, mais que ie ne feisse rien : nul ne prognostiquoit que ie deusse devenir mauvais, mais inutile; on y prevoyoit de la faineantise, non pas de la malice. Je sens qu'il en est advenu de mesme : les plaintes qui me cornent aux aureilles sont telles : Il est oysif, froid aux offices d'amitié et de parenté; et, aux offices publiques, trop particulier, trop desdaigneux. Les plus iniurieux mesme ne disent pas : Pourquoi a il prins? pourquoi n'a il payé? mais, Pourquoi ne quitte il? pourquoi ne donne il? Je recevrais à faveur qu'on ne desirast en moy que tels effects de supererogation; mais ils sont iniustes d'exiger ce que ie ne doy pas, plus rigoureusement beaucoup qu'ils n'exigent d'eulx ce qu'ils doivent. En m'y condamnant, ils effacent la gratification de l'action, et la gratitude qui m'en seroit due : là où le bien faire actif debvroit plus poiser de ma main, en consideration de ce que ie n'en ay de passif nul qui soit. Je puis d'autant plus librement disposer de ma fortune, qu'elle est plus mienne, et de moy, que ie suis plus mien. Toutesfois, si i'estoy grand enlumineur de mes actions, à l'aventure rebarrerois ie bien ces reproches; et à quelques uns apprendrois qu'ils ne sont pas si offensaz que ie ne face pas assez, que de quoy ie puisse faire assez plus que ie ne foy.

Mon ame ne laisseoit pourtant en mesme temps d'avoir, à part soy, des remuements fermes, et des iugements seurs et ouverts autour des obiects qu'elle cognoissoit; et les digeroit seule, sans aulcune communication; et, entre aultres choses, ie crois, à la verité, qu'elle eust esté du tout incapable de se rendre à la force et violence. Mettray ie en compte cette faculté de mon enfance? une assurance de visage, et souplesse

de voix et de geste à m'appliquer aux rôles que j'entreprendois : car, avant l'âge,

*Alter ab undecimo tum me vix ceperat annus* <sup>1</sup>,

j'ay soutenu les premiers personnages ez tragedies latines de Buchanan, de Guereute, et de Muret, qui se representerent en nostre college de Guienne avecques dignité : en cela, Andreas Goveanus <sup>2</sup>, nostre principal, comme en toutes aultres parties de sa charge, feut sans comparaison le plus grand principal de France ; et m'en tenoit on maistre ouvrier. C'est un exercice que ie ne mesloue point aux ieunes enfants de maison ; et ay veu nos princes s'y addonner depuis en personne , à l'exemple d'aulcuns des anciens , honnestement et louablement : il estoit loisible mesme d'en faire mestier aux gents d'honneur, et en Grece : *Aristoni tragico actori rem aperit : huic et genus et fortuna honesta erant ; nec ars , quia nihil tale apud Græcos pudori est , ea deformabat* <sup>3</sup> : car j'ay tousiours accusé d'impertinence ceulx qui condamnent ces esbattements ; et d'iniustice ceulx qui refusent l'entree de nos bonnes villes aux comediens qui le valent , et envient au peuple ces plaisirs publiques. Les bonnes polices prennent soing d'assembler les citoyens , et de les r'allier, comme aux offices serieux de la devotion , aussi aux exercices et ieux ; la société et amitié s'en augmente ; et puis on ne leur sçauroit concéder des passetemps plus reglez que ceulx qui se font en presence d'un chascun , et à la veue mesme du magistrat : et trouveroy raisonnable que le prince , à ses despens , en gratifiast quel-

<sup>1</sup> A peine étois-je alors dans ma douzième année.

VING., *Eclog.* VIII, 89.

<sup>2</sup> André de Gouvéa, né à Béja, en Portugal, vers la fin du quinzième siècle, fut nommé principal du collège de Guienne, à Bordeaux, en 1534. Il le dirigea pendant treize ans, et ne le quitta que pour l'université de Coïmbre, où il mourut en 1548. Il n'a point laissé d'ouvrage. Aussi le juriconsulte Antoine de Gouvéa, son frère, est-il beaucoup plus célèbre que lui. J. V. L.

<sup>3</sup> Il découvre son projet à l'acteur tragique Ariston. C'étoit un homme distingué par sa naissance et sa fortune, et son art ne lui ôtoit point l'estime de ses concitoyens ; car il n'a rien de honteux chez les Grecs. TITE LIVE, XXIV, 24.

quesfois la commune, d'une affection et bonté comme paternelle; et qu'aux villes populeuses il y eust des lieux destinez et disposez pour ces spectacles; quelque divertissement de pires actions et occultes.

Pour revenir à mon propos, il n'y a tel que d'alleicher l'appetit et l'affection : aultrement on ne faict que des asnes chargez de livres; on leur donne à coups de fouet en garde leur pochette pleine de science; laquelle, pour bien faire, il ne fault pas seulement loger chez soy, il la fault espouser<sup>1</sup>.

## CHAPITRE XXVI.

C'EST FOLIE DE RAPPORTER LE VRAY ET LE FAULX AU IUGEMENT  
DE NOSTRE SUFFISANCE.

Ce n'est pas à l'adventure sans raison que nous attribuons à simplesse et ignorance la facilité de croire et de se laisser persuader : car il me semble avoir apprins aultrefois que la creance estoit comme une impression qui se faisoit en nostre ame; et à mesure qu'elle se trouvoit plus molle et de moindre resistance, il estoit plus aysé à y empreindre quelque chose. *Ut necesse est, lancem in libra, ponderibus impositis, deprimi; sic animum perspicuis cedere*<sup>2</sup>. D'autant que l'ame est plus vuide et sans contrepoids, elle se baisse plus facilement sous la charge de la premiere persuasion : voylà pourquoy les enfants, le vulgaire, les femmes et les malades sont plus subiects à estre menez par les aureilles. Mais aussi, de l'autre part, c'est une sotte presumption d'aller desdaignant et condamnant pour faulx ce qui ne nous semble pas vraysemblable : qui est un vice ordinaire de ceulx qui pensent avoir quelque suffisance

<sup>1</sup> Ce chapitre ne sauroit être ni trop loué, ni trop lu, ni trop médité. La partie de l'*Émile* où Rousseau traite de l'éducation n'est qu'un long commentaire de ce beau chapitre de Montaigne et de celui qui le précède... Les seuls conseils véritablement utiles et praticables sur l'éducation des enfants, que puisse fournir le livre de Rousseau, sont précisément ceux qu'il doit à Montaigne. N.

<sup>2</sup> Comme le poids fait nécessairement pencher la balance, ainsi l'évidence entraîne l'esprit. Cic., *Acad.*, II, 12.



oultre la commune. l'en faisois ainsin aultrefois ; et si i'oyoy parler ou des esprits qui reviennent , ou du prognostique des choses futures , des enchantements , des sorcelleries , ou faire quelque aultre conte où ie ne peusse pas mordre ,

Somnia , terrores magicos , miracula , sagas ,  
Nocturnos lemures , portentaque Thessala <sup>1</sup> ,

il me venoit compassion du pauvre peuple abusé de ces folies. Et , à present , ie treuve que i'estoy pour le moins aultant à plaindre moy mesme ; non que l'experience m'aye depuis rien faict veoir au dessus de mes premieres creances , et si n'a pas tenu à ma curiosité ; mais la raison m'a instruit que , de condamner ainsi resolutement une chose pour faulse et impossible , c'est se donner l'avantage d'avoir dans la teste les bornes et limites de la volonté de Dieu et de la puissance de nostre nature ; et qu'il n'y a point de plus notable folie au monde , que de les ramener à la mesure de nostre capacité et suffisance. Si nous appellons monstres , ou miracles , ce où nostre raison ne peult aller , combien s'en presente il continuellement à nostre veue ? Considerons au travers de quels nuages , et comment à tastons , on nous mene à la cognoissance de la pluspart des choses qui nous sont entre mains : certes , nous trouverons que c'est plustost accoutumance que science qui nous en oste l'estrangeté :.

Iam nemo , fessus saturusque videndi ,  
Auspiciere in cœli dignatur lucida templa <sup>2</sup> :

et que ces choses là , si elles nous estoyent presentees de nouveau , nous les trouverions autant ou plus incroyables qu'aucunes aultres.

<sup>1</sup> De songes , de visions magiques , de miracles , de sorcières , d'apparitions nocturnes , et d'autres prodiges de Thessalie. HOR., *Epist.* , II , 2 , 206.

<sup>2</sup> Fatigués et rassasiés du spectacle des cieux , nous ne daignons plus lever les yeux vers ces palais de lumière. LUCRÈCE , II , 4637. — Montaigne refait le vers de Lucrèce , où l'on trouve *fessus satiate videndi*. *Satias* est un mot employé aussi par Térence , Plaute , Salluste , et même par Tite Live , XXX , 3. Je crains , au contraire , que *saturus* ne puisse pas se dire pour *satur* , et que l'élève de Gouvéa , de Buchanan , de Muret , n'ait fait un barbarisme. J. V. L.

Si nunc primum mortalibus adsint  
 Ex improviso, seu sint obiecta repente,  
 Nil magis his rebus poterat mirabile dici,  
 Aut minus ante quod auderent fore credere gentes<sup>1</sup>.

Celuy qui n'avoit iamais veu de riviere, à la premiere qu'il rencontra, il pensa que ce feust l'ocean; et les choses qui sont à nostre cognoissance les plus grandes, nous les iugeons estre les extremes que nature face en ce genre :

Scilicet et fluvius qui non est maximus, et 'st  
 Qui non ante aliquem maiorem vidit; et ingens  
 Arbor, homoque videtur; et omnia de genere omni  
 Maxima quæ vidit quique, hæc ingentia fingit<sup>2</sup>.

*Consuetudine oculorum assuescunt animi, neque admirantur, neque requirunt rationes earum rerum, quas semper vident*<sup>3</sup>. La nouveleté des choses nous incite, plus que leur grandeur, à en rechercher les causes. Il fault iuger avecques plus de reverence de cette infinie puissance de nature, et plus de recognoissance de nostre ignorance et foiblesse. Combien y a il de choses peu vraysemblables, tesmoignees par gents dignes de foy, desquelles, si nous ne pouvons estre persuadez, au moins les fault il laisser en suspens! car, de les condamner impossibles, c'est se faire fort, par une temeraire presumption, de sçavoir iusques où va la possibilité. Si l'on entendoit bien la difference qu'il y a entre l'impossible et l'inusité, et entre ce qui est contre l'ordre du cours de nature et contre la commune opinion des hommes, en ne croyant pas temerairement, ny aussi ne descroyant pas facilement, on observeroit la regle de *Rien trop*, commandee par Chilon.

<sup>1</sup> Si, par une apparition soudaine, ces merveilles frappoient nos regards pour la première fois, que pourrions-nous leur comparer dans la nature? Avant de les avoir vues, nous n'aurions pu rien imaginer de semblable. Lucrèce, II, 4033.

<sup>2</sup> Un fleuve paroît grand à qui n'en a pas vu de plus grand; il en est de même d'un arbre, d'un homme, et de tout autre objet, quand on n'a vu rien de plus grand dans la même espèce. Lucrèce, VI, 674.

<sup>3</sup> Notre esprit, familiarisé avec les objets qui frappent tous les jours notre vue, ne les admire point, et ne songe pas à en rechercher les causes. Cic., de Nat. deor., II, 38.

Quand on treuve dans Froissard <sup>1</sup> que le comte de Foix scent, en Bearn, la defaictte du roy Iean de Castille à Iuberoth, le lendemain qu'elle feut advenue, et les moyens qu'il en allegue, on s'en peult mocquer ; et de ce mesme que nos annales disent, que le pape Honorius, le propre iour que le roy Philippe Auguste mourut à Mante, feit faire ses funerailles publicques, et les manda faire par toute l'Italie : car l'auctorité de ces tesmoings n'a pas à l'aventure assez de reng pour nous tenir en bride. Mais quoy ! si Plutarque, oultre plusieurs exemples qu'il allegue de l'antiquité, dict sçavoir de certaine science que, du temps de Domitian, la nouvelle de la bataille perdue par Antonius en Allemagne, à plusieurs iournees de là <sup>2</sup>, feut publiee à Rome, et semee par tout le monde, le mesme iour qu'elle avoit esté perdue ; et si Cesar tient qu'il est souvent advenu que la renommee a devancé l'accident <sup>3</sup>, dirons nous pas que ces simples gents là se sont laissez piper aprez le vulgaire, pour n'estre pas clairvoyants comme nous ? Est il rien plus delicat, plus net et plus vif que le iugement de Pline, quand il luy plaist de le mettre en ieu ? rien plus esloigné de vanité ? ie laisse à part l'excellence de son sçavoir, duquel ie foys moins de compte : en quelle partie de ces deux là le surpassons-nous ? toutesfois il n'est si petit escholier qui ne le convainque de mensonge, et qui ne luy veuille faire leçon sur le progrez des ouvrages de nature.

Quand nous lisons dans Bouchet les miracles des reliques de saint Hilaire, passe ; son credit n'est pas assez grand pour nous oster la licence d'y contredire : mais de condamner d'un train de pareilles histoires, me semble singuliere impudence. Ce grand saint Augustin tesmoingne <sup>4</sup> avoir veu, sur les reliques saint Gervais et Protaise à Milan, un enfant aveugle recouvrer la veue ; une femme, à Carthage, estre guarie d'un

<sup>1</sup> Vol. III, ch. 47, p. 63. Ce fait est de l'an 1335. C.

<sup>2</sup> A plus de huit cent quarante lieues, dit Plutarque. *Vie de Paul Émile*. Mais il n'y avoit réellement que deux cent cinquante lieues. A.D.

<sup>3</sup> *Nam plerumque in novitate fama antecedit*. CÉSAR, *Guerre civile*, III, 56.

<sup>4</sup> *De Civit. Dei*, XXII, 8. C.

cancer par le signe de la croix qu'une femme nouvellement baptisée lui fait ; Hesperius, un sien familier, avoir chassé les esprits, qui infestoient sa maison, avecques un peu de terre du sepulchre de nostre Seigneur ; et cette terre depuis transportée à l'église, un paralytique en avoir esté soudain guarý ; une femme, en une procession, ayant touché à la chasse saint Estienne, d'un bouquet, et de ce bouquet s'estant frotté les yeulx, avoir recouvré la veue pièce perdue ; et plusieurs aultres miracles, où il dict luy mesme avoir assisté : de quoy accuserons nous et luy et deux saints évesques Aurelius et Maximinus, qu'il appelle pour ses recors ? sera ce d'ignorance, simplesse, facilité ? ou de malice et imposture ? Est il homme en nostre siecle si impudent, qui pense leur estre comparable, soit en vertu et pieté, soit en sçavoir, iugement et suffisance ? *qui ut rationem nullam afferrent, ipsa auctoritate me frangerent* <sup>1</sup>.

C'est une hardiesse dangereuse et de consequence, oultre l'absurde temerité qu'elle traisne quand et soy, de mespriser ce que nous ne concevons pas : car aprez que, selon vostre bel entendement, vous avez estably les limites de la verité et de la mensonge, et qu'il se treuve que vous avez necessairement à croire des choses où il y a encores plus d'estrangeté qu'en ce que vous niez, vous vous estes desia obligé de les abandonner. Or, ce qui me semble apporter autant de desordre en nos consciences, en ces troubles où nous sommes de la religion, c'est cette dispensation que les catholiques font de leur creance. Il leur semble faire bien les moderez et les entendus quand ils quittent aux adversaires aucuns articles de ceulx qui sont en debat ; mais, oultre ce qu'ils ne veoyent pas quel advantage c'est à celui qui vous charge, de commencer à luy ceder et vous tirer arriere, et combien cela l'anime à poursuyvre sa poincte ; ces articles là, qu'ils choisissent pour les plus legiers, sont aucunesfois tresimportants. Ou il faut se

<sup>1</sup> Témoins. *Recors*, du verbe latin *recordari*, se souvenir. C.

<sup>2</sup> Quand même ils n'apporteroient aucune raison, ils me persuaderont par leur seule autorité. Cic., *Tusc. Quæst.*, I, 24.

soubmettre du tout à l'auctorité de nostre police ecclesiastique , ou du tout s'en dispenser : ce n'est pas à nous à establir la part que nous luy devons d'obeissance. Et davantage , ie le puis dire pour l'avoir essayé , ayant aultrefois usé de cette liberté de mon choïs et triage particulier , mettant à nonchaloir certains poincts de l'observance de nostre Eglise qui semblent avoir un visage ou plus vain ou plus estrange ; venant à en communiquer aux hommes sçavants , i'ay trouvé que ces choses là ont un fondement massif et tressolide , et que ce n'est que bestise et ignorance qui nous faict les recevoir avecques moindre reverence que le reste. Que ne nous souvient il combien nous sentons de contradiction en nostre iugement mesme ! combien de choses nous servoient hier d'articles de foy , qui nous sont fables aujourdhui ! La gloire et la curiosité sont les fleaux de nostre ame : cette cy nous conduit à mettre le nez par tout ; et celle là nous deffend de rien laisser irresolu et indecis.

## CHAPITRE XXVII.

## DE L'AMITTÉ.

Considerant la conduite de la besongne d'un peintre que i'ay , il m'a prins envie de l'ensuyvre. Il choisit le plus bel endroit et milieu de chasque paroy pour y loger un tableau eslaboré de toute sa suffisance ; et le vuide tout autour , il le remplit de crotesques , qui sont peintures fantasques , n'ayants grace qu'en la varieté et estrangeté. Que sont ce icy aussi , à la verité , que crotesques et corps monstrueux , rappez de divers membres , sans certaine figure , n'ayants ordre , suite , ny proportion que fortuite ?

*Desint in piscem mulier formosa superne*<sup>1</sup>

Ie vay bien iusques à ce second poinct avecques mon peintre : mais ie demeure court en l'autre et meilleure partie ;

<sup>1</sup> La partie supérieure est une belle femme , et le reste un poisson. HORACE , *Art poétique* , v. 4.

car ma suffisance ne va pas si avant que d'oser entreprendre un tableau riche, poly, et formé selon l'art. Je me suis advisé d'en emprunter un d'Estienne de la Boétie, qui honorera tout le reste de cette besongne : c'est un discours auquel il donna nom LA SERVITUDE VOLONTAIRE : mais ceulx qui l'ont ignoré l'ont bien proprement depuis rebaptisé, LE CONTRE UN. Il l'escrivit par maniere d'essay en sa premiere ieunesse <sup>1</sup>, à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pieça ez mains des gents d'entendement, non sans bien grande et meritee recommandation ; car il est gentil et plein ce qu'il est possible. Si y a il bien à dire, que ce ne soit le mieulx qu'il peust faire : et si en l'aage que ie l'ay cogneu plus avancé, il eust prins un tel desseing que le mien de mettre par escript ses fantasies, nous verrions plusieurs choses rares, et qui approcheroient bien prez de l'honneur de l'antiquité ; car notamment en cette partie des dons de nature, ie n'en cognoy point qui luy soit comparable. Mais il n'est demeuré de luy que ce discours, encores par rencontre, et croy qu'il ne le veit oncques depuis qu'il luy eschappa ; et quelques memoires sur cet edict de ianvier <sup>2</sup>, fameux par nos guerres civiles, qui trouveront encores ailleurs peut estre leur place. C'est tout ce que i'ay peu recouvrer de ses reliques, moy qu'il laissa, d'une si amoureuse recommandation, la mort entre les dents, par son testament, heritier de sa bibliotheque et de ses papiers, outre le livret de ses œuvres que i'ay faict mettre en lumiere <sup>3</sup>. Et si suis obligé particulièrement à cette piece, d'autant qu'elle a servy de moyen à nostre premiere accointance ; car elle me feut montree longue espace avant que ie l'eusse

<sup>1</sup> N'ayant pas atteint le dix huitiesme an de son aage, édit. de 1568, in-4°. A la fin du chapitre, il dit que La Boétie n'avoit alors que seize ans. J. V. L.

<sup>2</sup> Donné en 1562, sous le règne de Charles IX., encore mineur. Cet édit accordoit aux huguenots l'exercice public de leur religion. Le parlement refusa d'abord de l'enregistrer, en disant : *Nec possumus, nec debemus* : mais il y consentit après deux lettres de jussion. Il y a dans cet édit une espèce de règle de conduite pour les protestants ; et il est dit qu'ils n'avanceront rien de contraire au concile de Nicée, au symbole, ni au livre de l'Ancien et du Nouveau Testament.

<sup>3</sup> A Paris, en 1571, chez Frédéric Morel. C.

veu, et me donna la premiere cognoissance de son nom, acheminant ainsi cette amitié que nous avons nourrie, tant que Dieu a voulu, entre nous, si entiere et si parfaite, que certainement il ne s'en lit gueres de pareilles, et entre nos hommes il ne s'en veoid aulcune trace en usage. Il fault tant de rencontres à la bastir, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siecles.

Il n'est rien à quoy il semble que nature nous aye plus acheminez qu'à la société; et dict Aristote<sup>1</sup>, que les bons legislateurs ont eu plus de soing de l'amitié, que de la iustice. Or, le dernier poinct de sa perfection est cettuy cy : car en general toutes celles que la volupté, ou le proufit, le besoiing publicque ou privé, forge et nourrit, en sont d'autant moins belles et genereuses, et d'autant moins amitez, qu'elles meslent aultre cause et but et fruict en l'amitié, qu'elle mesme. Ny ces quatre especes anciennes, naturelle, sociale, hospitaliere, venerienne, particulièrement n'y conviennent, ny conioinctement.

Des enfants aux peres, c'est plustost respect. L'amitié se nourrit de communication, qui ne peult se trouver entre eulx pour la trop grande disparité, et offenseroit à l'aventure les devoirs de nature : car ny toutes les secrettes pensees des peres ne se peuvent communiquer aux enfants, pour n'y engendrer une messeante privauté; ny les advertissements et corrections, qui est un des premiers offices d'amitié, ne se pourroient exercer des enfants aux peres. Il s'est trouvé des nations où, par usage, les enfants tuoyent leurs peres, et d'autres où les peres tuoyent leurs enfants, pour éviter l'empeschement qu'ils se peuvent quelquesfois entreporter, et naturellement l'un despend de la ruine de l'autre. Il s'est trouvé des philosophes desdaignants cette cousture naturelle : tesmoins Aristippus<sup>2</sup>, qui, quand on le pressoit de l'affection qu'il devoit à ses enfants pour estre sortis de luy, il se meit à cracher, disant que cela en estoit aussi bien sorty; que nous engendrions bien des pouils et des vers : et cet aultre que

<sup>1</sup> *Morale à Nicomaque*, VIII, 1, p. 447, édit. de M. Coray, 1822. J. V. L.

<sup>2</sup> *DIOGÈNE LAËRTIÈRE*, II, 84. C.

Plutarque ' vouloit induire à s'accorder avecques son frere :  
 « Je n'en fais pas, dict il, plus grand estat pour estre sorti de  
 mesme trou. » C'est, à la verité, un beau nom et plein de  
 dilection, que le nom de *frere*, et à cette cause en feismes  
 nous luy et moy nostre alliance : mais ce meslange de biens,  
 ces partages, et que la richesse de l'un soit la pauvreté de  
 l'autre, cela destrempe merueilleusement et relasche cette  
 soudure fraternelle ; les freres ayants à conduire le progrès de  
 leur advancement en mesme sentier et mesme train, il est  
 force qu'ils se heurtent et chocquent souvent. Davantage, la  
 correspondance et relation qui engendre ces vrayes et par-  
 faictes amitez, pourquoy se trouvera elle en ceulx cy ? Le  
 pere et le fils peuvent estre de complexion entierement esloin-  
 gnee, et les freres aussi : c'est mon fils, c'est mon parent ;  
 mais c'est un homme farouche, un meschant, ou un sot. Et  
 puis, à mesure que ce sont amitez que la loy et l'obligation  
 naturelle nous commande, il y a d'autant moins de nostre  
 choix et liberté volontaire ; et nostre liberté volontaire n'a  
 point de production qui soit plus proprement sienne que celle  
 de l'affection et amitié. Ce n'est pas que ie n'aye essayé de ce  
 costé là tout ce qui en peult estre, ayant eu le meilleur pere  
 qui feut oncques, et le plus indulgent iusques à son extreme  
 vieillesse ; et estant d'une famille fameuse de pere en fils, et  
 exemplaire en cette partie de la concorde fraternelle :

Et ipse

Notos in fratres animi paterni <sup>1</sup>.

D'y comparer l'affection envers les femmes, quoyqu'elle  
 naisse de nostre choix, on ne peult, ny la loger en ce roolle.  
 Son feu, ie le confesse,

Neque enim est dea nescia nostri,

Quæ dulcem ovis miscet amaritum <sup>2</sup>,

<sup>1</sup> PLUTARQUE, de l'*Amitié fraternelle*, c. 4, de la traduction d'Amiot. C.

<sup>2</sup> Connu moi-même par mon affection paternelle pour mes frères. HORACE, *Od.*,  
 II, 2, 6.

<sup>3</sup> Car je ne suis pas inconnu à la déesse qui mêle une douce amertume aux peines  
 de l'amour. CATULLE, LXVIII, 47.



est plus actif, plus cuisant, et plus aspre; mais c'est un feu temeraire et volage, ondoyant et divers, feu de fiebvre, subiect à accez et remises, et qui ne nous tient qu'à un coing. En l'amitié, c'est une chaleur generale et universelle, temperée, au demourant, et égale; une chaleur constante et rassise, toute douceur et polissure, qui n'a rien d'aspre et de poignant. Qui plus est, en l'amour, ce n'est qu'un desir forcené aprez ce qui nous fuit :

*Come segue la lepre il cacciatore  
Al freddo, al caldo, alla montagna, al lito;  
Nè più l'estima poi che pressa vede;  
E sol dietro a chi fugge affretta il piede :*

aussitost qu'il entre aux termes de l'amitié, c'est à dire en la convenance des volonte, il s'esvanouit et s'alanguit; la iouissance le perd, comme ayant la fin corporelle et subiecte à satieté. L'amitié, au rebours, est iouie à mesure qu'elle est desirée; ne s'esleve, se nourrit, ny ne prend accroissance qu'en la iouissance, comme estant spirituelle, et l'ame s'affinant par l'usage. Soubs cette parfaicte amitié, ces affections volages ont aultrefois trouvé place chez moy, à fin que ie ne parle de luy, qui n'en confesse que trop par ses vers : ainsi ces deux passions sont entrees chez moy, en cognoissance l'une de l'autre, mais en comparaison, iamais; la premiere maintenant sa route d'un vol haultain et superbe, et regardant desdaigneusement cette cy passer ses pointes bien loing au desous d'elle.

Quant au mariage, oultre ce que c'est un marché qui n'a que l'entree libre, sa duree, estant contraincte et forcee, dependant d'ailleurs que de nostre vouloir, et marché qui ordinairement se faict à aultres fins, il y survient mille fusees estrangieres à desmesler parmy, suffisantes à rompre le fil et troubler le cours d'une vifve affection : là où, en l'amitié, il n'y a affaire ny commerce que d'elle mesme. Ioinct qu'à dire

<sup>1</sup> Tel, à travers les frimas et les chaleurs, à travers les montagnes et les vallées, le chasseur poursuit le lièvre; il ne desire l'atteindre qu'autant qu'il fuit, et n'en fait plus de cas dès qu'il l'atteint. *ANISTO*, cant. X, stanz. 7.

vray, la suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour répondre à cette conférence et communication, nourrice de cette sainte coutume; ny leur ame ne semble assez ferme pour soutenir l'estreinte d'un nœud si pressé et si durable. Et certes, sans cela, s'il se pouvoit dresser une telle accointance libre et volontaire, où non seulement les ames eussent cette entière jouissance, mais encores où les corps eussent part à l'alliance, où l'homme feust engagé tout entier, il est certain que l'amitié en seroit plus pleine et plus comble: mais ce sexe, par nul exemple, n'y est encores peu arriver, et, par le commun consentement des escholes anciennes, en est reiecté.

Et cette aultre licence grecque est iustement abhorree par nos mœurs: laquelle pourtant, pour avoir, selon leur usage, une si necessaire disparité d'âges et difference d'offices entre les amants, ne respondoit non plus assez à la parfaite union et convenance qu'icy nous demandons: *Quis est enim iste amor amicitie? Cur neque deforme adolescentem quisquam amat, neque formosum senem*<sup>1</sup>? Car la peinture mesme qu'en fait l'academie ne me desadvouera pas, comme ie pense, de dire ainsi de sa part: Que cette premiere fureur, inspiree par le fils de Venus au cœur de l'amant sur l'objet de la fleur d'une tendre ieunesse, à laquelle ils permettent tous les insolents et passionnez efforts que peult produire une ardeur immoderee, estoit simplement fondee en une beauté externe, faulx image de la generation corporelle; car elle ne se pouvoit fonder en l'esprit, duquel la montre estoit encores cachee, qui n'estoit qu'en sa naissance et avant l'age de germer: Que si cette fureur saisissoit un bas courage, les moyens de sa poursuite, c'estoient richesses, presents, faveur à l'avancement des dignitez, et telle aultre basse marchandise qu'ils reprouvent; si elle tomboit en un courage plus genereux, les entremises estoient genereuses de mesme, instructions philosophiques, enseignements à reverer la religion, obeir aux loix, mourir pour le bien de son pais, exemples de vail-

<sup>1</sup> Qu'est-ce, en effet, que cet amour d'amitié? d'où vient qu'il ne s'attache ni à un jeune homme laid, ni à un beau vieillard? Cic., *Tusc. quæst.*, IV, 34.

lance, prudence, iustice; s'estudiant l'amant de se rendre acceptable par la bonne grace et beauté de son ame, celle de son corps estant fanee, et esperant, par cette société mentale, établir un marché plus ferme et durable. Quand cette poursuite arrivoit à l'effect en sa saison (car ce qu'ils ne requierent point en l'amant qu'il apportast loysir et discretion en son entreprinse, ils le requierent exactement en l'aimé, d'autant qu'il luy falloit iuger d'une beauté interne, de difficile cognoissance et abstruse descouverte), lors naissoit en l'aimé le desir d'une conception spirituelle par l'entremise d'une spirituelle beauté. Cette cy estoit icy principale; la corporelle, accidentale et seconde: tout le rebours de l'amant. A cette cause preferent ils l'aimé, et verifient que les dieux aussi le preferent; et tansent grandement le poëte Aeschylus d'avoir en l'amour d'Achilles et de Patroclus donné la part de l'amant à Achilles, qui estoit en la premiere et imberbe verdeur de son adolescence, et le plus beau des Grecs. Aprez cette communauté generale, la maistresse et plus digne partie d'icelle exerçant ses offices et predominant, ils disent qu'il en provenoit des fruicts tresutiles au privé et au public; que c'estoit la force des pals qui en recevoient l'usage, et la principale deffense de l'equité et de la liberté: tesmoins les salutaires amours de Harmodius et d'Aristogiton. Pourtant la nomment ils sacree et divine; et n'est, à leur compte, que la violence des tyrans et lascheté des peuples qui luy soit adverse. Enfin, tout ce qu'on peult donner à la faveur de l'academie, c'est dire que c'estoit un amour se terminant en amitié; chose qui ne se rapporte pas mal à la definition stoïque de l'amour: *Amorem conatum esse amicitiae faciendae ex pulchritudinis specie* <sup>1</sup>.

Je reviens à ma description de façon plus equitable et plus equable <sup>2</sup>. *Omnino amicitiae, corroboratis iam confirmatisque et*

<sup>1</sup> L'amour est l'envie d'obtenir l'amitié d'une personne qui nous attire par sa beauté. Cic., *Tuscul. quæst.*, IV, 34.

<sup>2</sup> C'est-à-dire, d'une espèce d'amitié plus juste et plus egale que celle dont il vient de parler. C.

*ingeniis, et ætatis, indicandæ sunt* <sup>1</sup>. Au demourant, ce que nous appellons ordinairement amis et amitié, ce ne sont qu'accointances et familiaritez nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entre-tiennent. En l'amitié de quoy ie parle, elles se meslent et confondent l'une en l'autre d'un meslange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la cousture qui les a ioinctes. Si on me presse de dire pourquoy ie l'aymoys, ie sens que cela ne se peult exprimer qu'en respondant, « Parce que c'estoit luy; parce que c'estoit moy. » Il y a, au delà de tout mon discours et de ce que i'en puis dire particulièrement, ie ne sçais quelle force inexplicable et fatale, mediatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, et par des rapports que nous oyions l'un de l'autre, qui faisoient en nostre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports; ie crois par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms : et à nostre premiere rencontre, qui feust par hazard en une grande feste et compaignie de ville, nous nous trouvasmes si prins, si cogneus, si obligez entre nous, que rien dez lors ne nous feut si proche que l'un à l'autre. Il escrivit une satire latine excellente, qui est publiée <sup>2</sup>, par laquelle il excuse et explique la precipitation de nostre intelligence si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé (car nous estions tous deux hommes faicts, et luy plus de quelque annee), elle n'avoit point à perdre temps; et n'avoit à se regler

<sup>1</sup> L'amitié ne peut être solide que dans la maturité de l'âge et de l'esprit. CICÉRON, de Amicit., c. 30.

<sup>2</sup> Dans le recueil déjà cité plus haut, Paris, 1574. Voici quelques-uns des vers dont Montaigne veut parler :

*Prudentum bona pars vulgo male credula nulli  
Fidit amicitia, nil quam exploraverit ætas,  
Et vario casus luculentem exercuit usu.  
At nos jungit amor paullo magis annuus, et qui  
Nil lamen ad summum reliqui sibi facit amorem....  
Te, Montane, mihi casus sociavit in omnes  
Et natura potens, et amoris gratior illex  
Virtus. . . . . J. V. L.*

au patron des amities molles et regulieres, ausquelles il fault tant de precautions de longue et prealable conversation. Cette cy n'a point d'aulture idee que d'elle mesme, et ne se peult rapporter qu'à soy : ce n'est pas une speciale consideration, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille; c'est ie ne sçay quelle quintessence de tout ce meslange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille : ie dis perdre, à la verité, ne nous reservant rien qui nous feust propre, ny qui feust ou sien, ou mien.

Quand Lelius <sup>1</sup>, en presence des consuls romains, lesquels, aprez la condamnation de Tiberius Gracchus, poursuivoient tous ceulx qui avoient esté de son intelligence, veint à s'enquerir de Caius Blossius (qui estoit le principal de ses amis), combien il eust voulu faire pour luy, et qu'il eust respondu : « Toutes choses : » « Comment toutes choses? suyvit il : et quoy! s'il t'eust commandé de mettre le feu en nos temples? » « Il ne me l'eust iamais commandé, » repliqua Blossius. « Mais s'il l'eust faict? » adiousta Lelius. « I'y eusse obey, » respondiet il. S'il estoit si parfaitement amy de Gracchus, comme disent les histoires, il n'avoit que faire d'offenser les consuls par cette derniere et hardie confession; et ne se devoit despartir de l'assurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus. Mais toutesfois ceulx qui accusent cette response comme seditieuse, n'entendent pas bien ce mystere, et ne presupposent pas, comme il est, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche, et par puissance et par cognoissance : ils estoient plus amis que citoyens, plus amis qu'amis ou qu'ennemis de leur pais, qu'amis d'ambition et de trouble; s'estants parfaitement commis l'un à l'aulture, ils tenoient parfaitement les resnes de l'inclination l'un de l'aulture : et faictes guider cet harnois par la vertu et conduite de la raison, comme aussi est il du tout impossible de l'atteler sans cela, la response de Blossius est telle qu'elle devoit estre. Si leurs actions

<sup>1</sup> CICERON, *de l'Amitté*, c. 44; PLUTARQUE, *Vie des Gracques*, c. 8; VALÉRIE MAXIME, IV, 7, §. J. V. L.

se desmancherent, ils n'estoyent ny amis, selon ma mesure, l'un de l'autre, ny amis à eulx mesmes. Au demourant, cette response ne sonne non plus que feroit la mienne à qui s'enquerroit à moy de cette façon : « Si vostre volonté vous commande de tuer vostre fille, la tueriez-vous? » et que ie l'accordasse : car cela ne porte aucun tesmoignage de consentement à ce faire ; parce que ie ne suis point en double de ma volonté, et tout aussi peu de celle d'un tel amy. Il n'est pas en la puissance de tous les discours du monde de me desloger de la certitude que j'ay des intentions et iugements du mien : aucune de ses actions ne me scauroit estre presentee, quelque visage qu'elle eust, que ie n'en trouvasse incontinent le ressort. Nos ames ont charié si uniement ensemble ; elles se sont considerees d'une si ardente affection, et de pareille affection decouvertes iusques au fin fond des entrailles l'une de l'autre, que non seulement ie cognoissois la sienne comme la mienne, mais ie me feusse certainement plus volontiers fié à luy de moy, qu'à moy.

Qu'on ne mette pas en ce reng ces aultres amitez communes ; i'en ay autant de cognoissance qu'un aultre, et des plus parfaites de leur genre : mais ie ne conseille pas qu'on confonde leurs regles ; on s'y tromperoit. Il fault marcher en ces aultres amitez la bride à la main, avecques prudence et precaution : la liaison n'est pas nouee en maniere qu'on n'ait aucunement à s'en deslier. « Aimez le, disoit Chilon, comme ayant quelque iour à le hair ; baisez le comme ayant à l'aimer <sup>1</sup>. » Ce precepte, qui est si abominable en cette souveraine et maistresse amitié, il est salubre en l'usage des amitez ordinaires et coustumieres ; à l'endroit desquelles il fault employer le mot qu'Aristote avoit tresfamilier, « O mes amys ! il n'y a nul amy <sup>2</sup>. » En ce noble commerce, les offices et les

<sup>1</sup> D'autres, comme Aristote, *Rhetorique*, II, 13 ; Cicéron, *de l'Amitié*, c. 16 ; Diogène Laërce, I, 87, attribuent cette maxime à Bias. C'est Anlo-Gelle, I, 3, qui la donne à Chilon. Elle se retrouve dans l'*Ajax* de Sophocle, v. 667, et dans les sentences de Publius Syrus, cité par Aulo-Gelle, XVII, 14. Sacy l'a combattue dans son *traité de l'Amitié*, liv. II, p. 62, éd. de 1704. J. V. L.

<sup>2</sup> DIOGÈNE LAËRCE, V, 21.

bienfaits, nourriciers des aultres amitez, ne meritent pas seulement d'estre mis en compte ; cette confusion si pleine de nos volonte en est cause : car tout ainsi que l'amitié que ie me porte ne reçoit point augmentation pour le secours que ie me donne au besoing , quoy que dient les stoiciens , et comme ie ne me sçais atlcun gré du service que ie me foys , aussi l'union de tels amis estant veritablement parfaicte, elle leur faict perdre le sentiment de ~~tels~~ devoirs, et hair et chasser d'entre eulx ces mots de division et de difference, bienfaict, obligation, recognoissance, priere, remerciement, et leurs pareils. Tout estant, par effect, commun entre eulx, volonte, pensements, iugements, biens, femmes, enfants, honneur et vie, et leur convenance n'estant qu'une ame en deux corps, selon la trespropre definition d'Aristote<sup>1</sup>, ils ne se peuvent ny prester ny donner rien. Voylà pourquoy les faiseurs de loix, pour honorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cette divine liaison, deffendent les donations entre le mary et la femme, voulants inferer par là que tout doit estre à chascun d'eulx, et qu'ils n'ont rien à diviser et partir ensemble.

Si, en l'amitié de quoy ie parle, l'un pouvoit donner à l'autre, ce seroit celui qui recevroit le bienfaict qui obligerait son compaignon : car cherchant l'un et l'autre, plus que toute aultre chose, de s'entre-bienfaire, celui qui en preste la matiere et l'occasion est celui là qui faict le liberal, donnant ce contentement à son amy d'effectuer en son endroict ce qu'il desire le plus. Quand le philosophe Diogenes avoit faulte d'argent, il disoit, Qu'il le redemandoit à ses amis, non qu'il le demandoit<sup>2</sup>. Et pour montrer comment cela se pratique par effect, i'en reciteray un ancien exemple singulier<sup>3</sup>. Eudamidas, corinthien, avoit deux amis, Charixenus, sieyonien, et Areteus, corinthien : venant à mourir, estant pauvre, et ses deux amis riches, il feit ainsi son testament : « Je legue

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAÛRTCE, V, 20. C.

<sup>2</sup> *Ibid.*, VI, 46. C.

<sup>3</sup> Extrait du *Toxaris* de Lucien, c. 28. J. V. L.

« à Areteus de nourrir ma mere, et l'entretenir en sa vieillesse : à Charixenus, de marier ma fille, et luy donner le douaire le plus grand qu'il pourra : et au cas que l'un d'eulx vienne à defaillir, ie substitue en sa part celui qui survivra. » Ceulx qui premiers veirent ce testament, s'en mocquerent ; mais ses heritiers en ayants esté advertis l'accepterent avec un singulier contentement : et l'un d'eulx, Charixenus, estant trespasé cinq iours aprez, la substitution estant ouverte en faveur d'Areteus, il nourrit curieusement cette mere ; et de cinq talents qu'il avoit en ses biens, il en donna les deux et demy en mariage à une sienne fille unique, et deux et demy pour le mariage de la fille d'Eudamidas, desquelles il feit les nopces en mesme iour.

Cet exemple est bien plein, si une condition en estoit à dire, qui est la multitude d'amis ; car cette parfaite amitié de quoi ie parle est indivisible : chascun se donne si entier à son amy, qu'il ne luy reste rien à despartir ailleurs ; au rebours, il est marry qu'il ne soit double, triple ou quadruple, et qu'il n'ayt plusieurs ames et plusieurs volonteiz, pour les conferer toutes à ce subiect. Les amitez communes, on les peult despartir ; on peult aimer en cettuy cy la beauté ; en cet aultre, la facilité de ses mœurs ; en l'aultre, la liberalité ; en celui là, la paternité ; en cet aultre, la fraternité, ainsi du reste : mais cette amitié qui possede l'ame et la regente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. Si deux en même temps demandoient à estre secourus, auquel courriez vous ? S'ils requeroient des offices contraires, quel ordre y trouveriez vous ? Si l'un commettoit à vostre silence chose qui feust utile à l'aultre de sçavoir, comment vous en demesleriez vous ? L'unique et principale amitié descoust toutes aultres obligations : le secret que j'ai iuré de ne deceler à un aultre, ie le puis sans pariure communiquer à celui qui n'est pas aultre, c'est moy. C'est un assez grand miracle de se doubler ; et n'en cognoissent pas la haulteur ceulx qui parlent de se tripler. Rien n'est extreme, qui a son pareil : et qui presupposera que de deux i'en ayme autant l'un que l'aul-



tre, et qu'ils s'entr'ayment et m'ayment autant que ie les ayme, il multiplie en confrairie la chose la plus une et unie, et de quoy une seule est encores la plus rare à trouver au monde. Le demourant de cette histoire convient tresbien à ce que ie disois : car Eudamidas donne pour grace et pour faveur à ses amis de les employer à son besoing ; il les laisse heritiers de cette sienne liberalité, qui consiste à leur mettre en main les moyens de luy bienfaire : et sans doubte la force de l'amitié se montre bien plus richement en son faict qu'en celuy d'Areteus. Sommé, ce sont effects inimaginables à qui n'en a gousté, et qui me font honnorer à merveille la response de ce ieune soldat à Cyrus, s'enquerant à luy pour combien il voudroit donner un cheval par le moyen duquel il venoit de gagner le prix de la course, et s'il le voudroit eschanger à un royaume : « Non certes, sire ; mais bien le lairrais ie volontiers pour en acquerir un amy, si ie trouvois homme digne de telle alliance <sup>1</sup>. » Il ne disoit pas mal, « si ie trouvois ; » car on treuve facilement des hommes propres à une superficielle accointance : mais en cette cy, en laquelle on negocie du fin fond de son courage, qui ne faict rien de reste, certes il est besoing que tous les ressorts soyent nets et seurs parfaitement.

Aux confederations qui ne tiennent que par un bout, on n'a à pourveoir qu'aux imperfections qui particulièrement interessent ce bout là. Il n'importe de quelle religion soit mon medecin, et mon advocat ; cette consideration n'a rien de commun avecques les offices de l'amitié qu'ils me doihvent : et en l'accointance domestique que dressent avecques moy ceulx qui me servent, i'en foy de mesme, et m'enquiers peu d'un laquay, s'il est chaste, ie cherche s'il est diligent ; et ne crains pas tant un muletier ioueur que imbecille, ny un cuisinier iureur qu'ignorant. Je ne me mesle pas de dire ce qu'il fault faire au monde, d'aultres assez s'en meslent, mais ce que i'y fois.

<sup>1</sup> ΞΕΝΟΦΩΝ, *Cyropédie*, VIII, 3. C.

Mihi sic usus est : tibi , ut opus est facto , face <sup>1</sup>.

A la familiarité de la table i'associe le plaisant , non le prudent ; au lict , la beauté avant la bonté ; en la société du discours , la suffisance , veoir sans la preud'hommie : pareillement ailleurs. Tout ainsi que cil qui feut rencontré à chevau-chons sur un baston , se iouant avecques ses enfants , pria l'homme qui l'y surprint de n'en rien dire iusques à ce qu'il feust pere luy mesme <sup>2</sup> , estimant que la passion qui luy nais-troit lors en l'ame le rendroit iuge equitable d'une telle ac-tion : ie souhaiterois aussi parler à des gents qui eussent essayé ce que ie dis : mais sçachant combien c'est chose esloin-gnee du commun usage qu'une telle amitié , et combien elle est rare , ie ne m'attends pas d'en trouver aucun bon iuge ; car les discours mesmes que l'antiquité nous a laissez sur ce subiect , me semblent lasches au prix du sentiment que i'en ay ; et , en ce poinct , les effects surpassent les preceptes mes-mes de la philosophie.

Nil ego contulerim iocundo sanus amico <sup>3</sup>.

L'ancien Menander disoit celui là heureux qui avoit peu rencontrer seulement l'ombre d'un amy <sup>4</sup> : il avoit certes rai-son de le dire , mesme s'il en avoit tasté. Car , à la verité , si ie compare tout le reste de ma vie , quoyqu'avecques la grace de Dieu ie l'aye passée douce , aysée , et , sauf la perte d'un tel amy , exempte d'affliction poissante , pleine de tranquillité d'esprit , ayant prins en payement mes commoditez naturelles et origi-nelles , sans en rechercher d'autres ; si ie la compare , dis ie , toute , aux quatre années qu'il m'a esté donné de iouyr de la douce compaignie et société de ce personnage , ce n'est que

<sup>1</sup> C'est ainsi que j'en use ; vous , faites comme vous l'entendrez. *TÉRENCE, Heu-ront.*, act. I, sc. 1, v. 28.

<sup>2</sup> *PLUTARQUE, Vie d'Agésilas.* c. 9. C.

<sup>3</sup> Tant que j'aurai ma raison , je ne trouverai rien de comparable à un tendre ami. *HORACE, Sat.*, I, 5, 44.

<sup>4</sup> *PLUTARQUE, de l'Amitié fraternelle* , c. 5. C.

fumée, ce n'est qu'une nuit obscure et ennuyeuse. Depuis le jour que ie le perdis,

Quem semper acerbum,  
Semper honoratum (sic di voluistis!) habebo<sup>1</sup>,

ie ne foye que traîner languissant; et les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte : nous estions à moitié de tout; il me semble que ie luy desrobe sa part.

Nec fas esse ulla me voluptate hic frui  
Decrevi, tantisper dum ille abest meus particeps<sup>2</sup>.

L'estois desia si fait et accoustumé à estre deuxiesme partout, qu'il me semble n'estre plus qu'à demy.

Illam meæ si partem animæ tulit  
Maturior vis, quid moror altera?  
Nec carus æque, nec superstes  
Integer. Ille dies utramque  
Duxit ruinam<sup>3</sup>.....

Il n'est action ou imagination où ie ne le treuve à dire; comme si eust il bien fait à moy : car de mesme qu'il me surpassoit d'une distance infinie en toute aultre suffisance et vertu, aussi faisoit il au devoir de l'amitié.

Quis desiderio sit pudor, aut modus  
Tam cari capitis<sup>4</sup>?

O misero frater adempte mihi!  
Omnia tecum una perierunt gaudia nostra,  
Quæ tuus in vita dulcis alebat amor.  
Tu ipse, tu moriens fregisti commoda, frater;

<sup>1</sup> Jour fatal que je dois pleurer, que je dois honorer à jamais, puisque telle a été, grands dieux, votre volonté suprême! *Vinc., Énéide*, V, 49.

<sup>2</sup> Et je ne pense pas qu'aucun plaisir me soit permis, maintenant que je n'ai plus celui avec qui je devois tout partager. *TÉRENCE, Heautontim., act. 1, sc. 4, v. 97.* Montaigne, comme il fait souvent, a changé ici plusieurs mots.

<sup>3</sup> Puisqu'un sort cruel m'a ravi trop tôt cette douce moitié de mon ame, qu'ai-je à faire de l'autre moitié, séparée de celle qui m'étoit bien plus chère? Le même jour nous a perdus tous deux. *HOM., Od., II, 47, 5.*

<sup>4</sup> Puis-je rougir ou cesser de pleurer une tête si chère? *HOM., Od., I, 34, 4.*

Tecum una tota est nostra sepulta anima :  
Cuius ego interitu tota de mente fugavi  
Hæc studia ; atque omnes delicias animi.

Alloquar ? audiero nunquam tua verba loquentem ?  
Nunquam ego te , vita frater amabilior ,  
Adspiciam posthac ? At certe semper amabo <sup>1</sup>.

Mais oyons un peu parler ce garçon de seize ans.

Parce que j'ay trouvé que cet ouvrage a esté depuis mis en lumière , et à mauvaise fin , par ceulx qui cherchent à troubler et changer l'estat de nostre police , sans se soucier s'ils l'amenderont , qu'ils ont meslé à d'autres escripts de leur farine , ie me suis dedict de le loger icy. Et à fin que la memoire de l'auteur n'en soit interessee en l'endroit de ceulx qui n'ont peu cognoistre de prez ses opinions et ses actions , ie les advise que ce subiect feut traicté par luy en son enfance par maniere d'exercitation seulement , comme subiect vulgaire et tracassé en mille endroicts des livres. Je ne foys nul doubte qu'il ne creust ce qu'il escrivoit ; car il estoit assez consciencieux pour ne mentir pas mesme en se iouant : et sçay davantage que s'il eust eu à choisir , il eust mieulx aymé estre nay à Venise qu'à Sarlac ; et avecques raison. Mais il avoit une aultre maxime souverainement empreinte en son ame , d'obeyr et de se soubmettre tresreligieusement aux loix sous lesquelles il estoit nay. Il ne feut iamais un meilleur ci-

<sup>1</sup> O mon frère ! que je suis malheureux de t'avoir perdu ! Ta mort a détruit tous nos plaisirs. Avec toi s'est évanoui tout le bonheur que me donnoit ta douce amitié ! avec toi mon ame est tout entière ensevelie ! Depuis que tu n'es plus , j'ai dit adieu aux muses , à tout ce qui faisoit le charme de ma vie !... Ne pourrai-je donc plus te parler ni t'entendre ? O toi qui m'étois plus cher que la vie , ô mon frère ! ne pourrai-je plus te voir ? Ah ! du moins , je t'aimerai toujours ! CATULLE , LXVIII , 20 ; LXV , 9.

<sup>2</sup> Le traité de la *Servitude volontaire* , imprimé pour la première fois en 1578 , dans le troisième tome des *Mémoires de l'état de la France sous Charles IX*. On le trouvera dans le tome II de cette édition des *Essais*. Comme cet ouvrage de la Boétie a pour second titre le *Contr'un* (traduit par De Thou , *Anti-Henoticon*) , Vernier , dans sa *Notice sur les Essais de Montaigne* , t. I , p. 176 , l'appelle , sans doute par méprise , les *Quatre contre un* J. V. L.

toyen, ny plus affectionné au repos de son pays, ny plus ennemy des remuements et nouvelletez de son temps; il eust bien plustost employé sa suffisance à les esteindre qu'à leur fournir de quoy les esmouvoir davantage : il avoit son esprit moulé au patron d'aultres siecles que ceulx cy. Or, en eschange de cet ouvrage serieux, i'en substitueray un aultre<sup>1</sup>, produict en cette mesme saison de son aage, plus gaillard et plus eniouié.

## CHAPITRE XXVIII.

VINGT ET NEUF SONNETS D'ESTIENNE DE LA BOËTIE.

A MADAME DE GRAMMONT, COMTESSE DE GUISSEN<sup>2</sup>.

Madame, ie ne vous offre rien du mien, ou parce qu'il est desia vostre, ou pour ce que ie n'y treuve rien digne de vous; mais i'ay voulu que ces vers, en quelque lieu qu'ils se veissent, portassent vostre nom en teste, pour l'honneur que ce leur sera d'avoir pour guide cette grande Corisande d'Andoins. Ce present m'a semblé vous estre propre, d'autant qu'il est peu de dames en France qui iugent mieulx, et se servent plus à propos que vous, de la poésie; et puis, qu'il n'en est point qui la puissent rendre vivfe et animee comme vous faictes par ces beaux et riches accords de quoy, parmy un million d'aultres beautez, nature vous a estrenee. Madame, ces vers meritent que vous les cherissiez; car vous serez de mon advis, qu'il n'en est point sorti de Gascoigne qui eussent plus d'invention et de gentillesse, et qui tesmoignent estre

<sup>1</sup> Les vingt-neuf sonnets de La Boëtie qui se trouvent dans le chapitre suivant.

<sup>2</sup> Diane, vicomtesse de Louvigny, dite *la belle Corisande d'Andoins*, mariée en 1567 à Philibert, comte de Grammont et de Guiche, qui mourut au siège de La Fère en 1580. Andoins ou Andouins étoit une baronnie du Béarn, à trois lieues de Pau. Le roi de Navarre, depuis Henri IV, aima cette belle veuve, et eut même l'intention de l'épouser. Hamilton, dans son épître au comte de Grammont, dont il a écrit les Mémoires, lui rappelle son illustre aïeule :

Honneur des rives éloignées  
Où Corisande vit le jour, etc. J. V. L.

sortis d'une plus riche main. Et n'entrez pas en ialousie de quoy vous n'avez que le reste de ce que pieça<sup>1</sup> i'en ay fayct imprimer soubz le nom de monsieur de Foix, vostre bon parent : car, certes, ceulx cy ont ie ne sçay quoy de plus vif et de plus bouillant ; comme il les feit en sa plus verte ieunesse, et eschauffé d'une belle et noble ardeur que ie vous diray, madame, un iour à l'aureille. Les aultres furent faicts depuis, comme il estoit à la poursuite de son mariage, en faveur de sa femme, et sentant desia ie ne sçay quelle froideur maritale. Et moy ie suis de ceulx qui tiennent que la poësie ne rid point ailleurs, comme elle faict en un subiect folastre et desreglé.

SONNETS<sup>2</sup>.

## I.

Pardon, amour, pardon ; ô Seigneur ! ie te vouë  
Le reste de mes ans, ma voix et mes escripts,  
Mes sanglots, mes souspirs, mes larmes et mes cris ;  
Rien, rien tenir d'aucun, que de toy, ie n'advouë.

Hélas ! comment de moy ma fortune se iouë !  
De toy n'a pas longtemps, amour, ie me suis ris.  
I'ay failly, ie le veoi, ie me rends, ie suis pris.  
I'ay trop gardé mon cœur, or ie le desadvouë.

Si i'ay pour le garder retardé ta victoire,  
Ne l'en traite plus mal, plus grande en est ta gloire.  
Et si du premier coup tu ne m'as abbattu,

Pense qu'un bon vainqueur, et nay pour estre grand,  
Son nouveau prisonnier, quand un coup il se rend,  
Il prise et l'ayme miculx, s'il a bien combattu.

## II.

C'est amour, c'est amour, c'est luy seul, ie le sens :  
Mais le plus vif amour, la poison la plus forte,  
A qui oncq pauvre cœur ait ouverte la porte.  
Ce cruel n'a pas mis un de ses traicts perçants,

<sup>1</sup> En 1571 et 1572, à Paris. Voyez la lettre de Montaigne à M. de Foix. J. V. L.

<sup>2</sup> Supprimés dans la plupart des éditions qui suivirent celle de 1568 ; on y a substitué

Mais arc, traicts et carquois, et luy tout dans mes sens.  
 Encor un mois n'a pas, que ma franchise est morte,  
 Que ce vein mortel dans mes veines ie porte,  
 Et desia i'ay perdu et le cœur et le sens.

Et quoy ? si cet amour à mesure croissoit,  
 Qui en si grand tourment dedans moy se conçoit ?  
 O croistz, si tu peulx croistre, et amende en croissant.

Tu te nourris de pleurs, des pleurs ie te promets,  
 Et pour te refreschir, des souspirs pour iamaïs :  
 Mais que le plus grand mal soit au moins en naissant.

## III.

C'est fait, mon cœur, quittons la liberté.  
 Dequoy meshuy serviroit la deffence,  
 Que d'agrandir et la peine et l'offence ?  
 Plus ne suis fort, ainsi que l'ay esté.

La raison feust un temps de mon costé :  
 Or, revoltee, elle veut que ie pense  
 Qu'il fault servir, et prendre en recompence  
 Qu'oncq d'un tel nœud nul ne feust arresté.

S'il se fault rendre, alors il est saison,  
 Quand on n'a plus devers soy la raison.  
 Ie veoy qu'amour, sans que ie le deserve,

Sans aucun droict, se vient saisir de moy ;  
 Et veoy qu'encor il fault à ce grand roy,  
 Quand il a tort, que la raison luy serve.

## IV.

C'estoit alors, quand, les chaleurs passees,  
 Le sale Automne aux cuves va foulant  
 Le raisin gras dessous le pied coulant,  
 Que mes douleurs furent encommencees.

Le paisan bat ses gerbes amassees,  
 Et aux caveaux ses bouillants mûls roulant,  
 Et des fruitiers son automne croulant,  
 Se vange lors des peines avancees.

cette note : « Ces vingt-neuf sonnets d'Estienne de La Boétie, qui estoient mis en ce lieu, ont esté depuis imprimez avec ses œuvres. »

Seroit ce point un presage donné  
Que mon espoir est desia moissonné ?  
Non , certes , non . Mais pour certain le penser ,

J'auray , si bien à deviner l'entends ,  
Si lon peut rien prognostiquer du temps ,  
Quelque grand fruit de ma longue esperance .

## V.

J'ai vu ses yeux perçants , j'ai veu sa face claire ;  
Nul jamais , sans son dam , ne regarde les dieux :  
Froid , sans cœur me laissa son œil victorieux ,  
Tout estourdy du coup de sa forte lumiere .

Comme un surpris de nuict aux champs , quand il esclaire ,  
Estonné , se pallist , si la fleche des cieulx  
Sifflant luy passe contre , et luy serre les yeux ;  
Il tremble , et veoit , transi , Jupiter en cholere .

Dy moy , Madame , au vray , dy moy , si tes yeux verts  
Ne sont pas ceulx qu'on dict que l'amour tient couverts ?  
Tu les avois , ie croy , la fois que ie t'ay veue ;

Au moins il me souvient qu'il me feust lors advis  
Qu'amour , tout à un coup , quand premier ie te vis ,  
Desbanda dessus moy et son arc et sa veue .

## VI.

Ce dict maint un de moy , Dequoy se plainct il tant ,  
Perdant ses ans meilleurs en chose si legiere ?  
Qu'a il tant à crier , si encore il espere ?  
Et s'il n'espere rien , pourquoy n'est il content ?

Quand l'estois libre et sain , i'en disois bien autant .  
Mais , certes , celui là n'a la raison entiere ,  
Ains a le cœur gasté de quelque rigueur fiere ,  
S'il se plainct de ma plainte , et mon mal il n'entend .

Amour tout à un coup de cent douleurs me point ,  
Et puis lon m'avertit que ie ne crie point .  
Si vain ie ne suis pas que mon mal i'agrandisse

A force de parler : s'on m'en peult exempter ,  
Je quitte les sonnets , ie quitte le chanter ;  
Qui me deffend le deuil , celui là me guerisse .



## VII.

Quant à chanter ton los par fois ie m'aventure ,  
Sans oser ton grand nom dans mes vers exprimer,  
Sondant le moins profond de cette large mer,  
Ie tremble de m'y perdre, et aux rives m'assure.

Ie crains, en louant mal, que ie te face injure.  
Mais le peuple estonné d'ouïr tant t'estimer,  
Ardant de te cognoistre, essaye à te nommer,  
Et cherchant ton sabbet nom ainsi à l'aventure ,

Esbloui n'attaint pas à veoir chose si claire ;  
Et ne te trouve point ce grossier populaire ,  
Qui , n'ayant qu'un moyen , ne veoit pas celui là :

C'est que , s'il peut trier, la comparaison faicte  
Des parfaites du monde , une la plus parfaite ,  
Lors , s'il a voix , qu'il crie hardiment , la voilà.

## VIII.

Quand viendra ce jour là, que ton nom au vray passe  
Par France , dans mes vers ? combien et quantesfois  
S'en empresse mon cœur, s'en demangent mes doigts ?  
Souvent dans mes escripts de soy mesme il prend place.

Maugré moy ie t'ecris , maugré moy ie t'efface.  
Quand Astree viendrait, et la foy, et le droict ,  
Alors ioyeux , ton nom au monde se rendrait.  
Ores , c'est à ce temps , que cacher il te face ,

C'est à ce temps maling une grande vergoigne.  
Donc , Madame , tandis tu seras ma Dourdouigne.  
Toutesfois laisse moy, laisse moy ton nom mettre ;

Aye pitié du temps : si au jour ie te mets ,  
Si le temps ce cognoist, lors ie te le promets ,  
Lors il sera doré , s'il le doit jamais estre.

## IX.

O , entre tes beautés , que ta constance est belle !  
C'est ce cœur assuré , ce courage constant ,  
C'est , parmi tes vertus , ce que l'on prise tant :  
Aussi qu'est il plus beau qu'une amitié fidelle ?

Or, ne charge donc rien de ta sœur infidelle,  
De Vézère<sup>1</sup> ta sœur : elle va s'escartant  
Toujours flotant mal seure en son cours inconstant.  
Veoy tu comme à leur gré les vents se iouënt d'elle ?

Et ne te repens point, pour droict de ton ainsage,  
D'avoir desia choisy la constance en partage.  
Mesme race porta l'amitié souveraine

Des bons iumeaux, desquels l'un à l'autre despart  
Du ciel et de l'enfer la moitié de sa part;  
Et l'amour diffamé de la trop belle Heleine.

## X.

Je veois bien, ma Dourdouigne, encor humble tu vas;  
De te montrer Gasconne en France, tu as honte.  
Si du ruisseau de Sorgue on fait ores grand conte,  
Si a il bien esté quelquesfois aussi bas.

Veoy tu le petit Loir comme il haste le pas?  
Comme desia parmy les plus grands il se conte?  
Comme il marche haultain d'une course plus prompte  
Tout à costé du Mince, et il ne s'en plainct pas?

Un seul olivier d'Arne, enté au bord de Loire,  
Le faict courir plus brave, et luy donne sa gloire<sup>2</sup>.  
Laisse, laisse moy faire, et un iour, ma Dourdouigne,

Si ie devine bien, on te cognoistra mieulx;  
Et Garonne, et le Rhone, et ces autres grands dieux  
En auront quelque envie, et possible vergoigne.

## XI.

Toy qui oys mes souspirs, ne me sois rigoureux  
Si mes larmes à part toutes miennes ie verse,  
Si mon amour ne suit en sa douleur diverse  
Du Florentin transi les regrets languoureux,

Ny de Catulle aussi, le folastre amoureux,  
Qui le cœur de sa dame en chatouillant luy perce,  
Ny le sçavant amour du migregeois Properce<sup>3</sup>;  
Ils n'ayment pas pour moy, ie n'ayme pas pour eulx.

<sup>1</sup> La *Vézère* est une rivière qui se jette dans la *Dordogne*, à Limeuil, à trois lieues de Belvez, en Périgord. On a vu, dans le sonnet précédent, que La Boétie adoptoit le nom de *Dordogne* pour désigner celle qu'il aimoit. J. V. L.

<sup>2</sup> C'est, je crois, une allusion aux *Amours* de Ronsard. J. V. L.

<sup>3</sup> Properce, imitateur des poëtes grecs, et surtout de Callimaque et de Philéas. J. V. L.

Qui pourra sur autrui ses douleurs limiter,  
Celui pourra d'autrui les plainctes imiter :  
Chacun sent son tourment , et açoit ce qu'il endure ;

Chacun parla d'amour ainsi qu'il l'entendit.  
Je dis ce que mon cœur, ce que mon mal me dict.  
Que celui ayme peu , qui ayme à la mesure !

## XII.

Quoy ! qu'est ce ? ô vents ! ô nnés ! ô l'orage !  
A point nommé , quand d'elle m'approchant ,  
Les bois , les monts , les baisses vois tranchant ,  
Sur moy d'aguest vous poussez vostre rage.

Ores mon cœur s'embrace davantage.  
Allez , allez faire peur au marchand ,  
Qui dans la mer les thresors va cherchant ;  
Ce n'est ainsi qu'on m'abbat le courage.

Quand l'oy les vents , leur tempeste , et leurs cris ,  
De leur malice en mon cœur je me ris.  
Me pensent ils pour cela faire rendre ?

Face le ciel du pire , et l'air aussi :  
Je veux , je veux , et le declare ainsi ,  
S'il faut mourir , mourir comme Leandre.

## XIII.

Vous qui aymer encore ne sçavez ,  
Ores m'oyant parler de mon Leandre ,  
Ou iamais non , vous y devez apprendre ,  
Si rien de bon dans le cœur vous avez.

Il oza bien , branlant ses bras lavez ,  
Armé d'amour , contre l'eau se deffendre ,  
Qui pour tribut la fille voulut prendre ,  
Ayant le frere et le mouton sauvez <sup>1</sup>.

Un soir , vaincu par les flots rigoureux ,  
Voyant desia , ce vaillant amoureux ,  
Que l'eau maistresse à son plaisir le tourne ,

<sup>1</sup> Pour entendre ces deux vers , il faut se rappeler que Hélié tomba dans les flots , et y périt , en passant la mer sur le dos du bœlle à la toison d'or , avec son frere Phryxus. E. J.

Parlant aux flots , leur iecta cette voix :  
 Pardonnez moy maintenant que i'y veoyz ,  
 Et gardez moy la mort , quand ie retourne.

## XIV.

O cœur leger ! ô courage mal seur !  
 Penses tu plus que souffrir ie te puisse ?  
 () bonté creuze ! ô couverte malice ,  
 T'raistre beauté , venimeuse douceur !

Tu estois donc tousiours seur de ta seur ?  
 Et moy , trop simple , il falloit que l'en fiasse  
 L'essay sur moy , et que tard i'entendisse  
 Ton parler double et les chants de chasseur ?

Depuis le iour que l'ay prins à t'aymer ,  
 l'eusse vaincu les vagues de la mer.  
 Qu'est ce meshuy que ie pourrois attendre ?

Comment de toy pourrois ie estre content ?  
 Qui apprendra ton cœur d'estre constant ,  
 Puis que le mien ne le luy peut apprendre ?

## XV.

Ce n'est pas moy que l'on abuse ainsi ;  
 Qu'à quelque enfant ses ruses on employe ,  
 Qui n'a nul goust , qui n'entend rien qu'il oye :  
 Je sçay aimer , je sçay haïr aussi.

Contente toy de m'avoir iusqu'icy  
 Fermé les yeulx , il est temps que i'y voye ;  
 Et que meshuy , las et honteux ie soye  
 D'avoir mal mis mon temps et mon soucy.

Oserois tu , m'ayant ainsi traicté ,  
 Parler à moy ismais de fermé ?  
 Tu prends plaisir à ma douleur extreme ;

Tu me deffends de sentir mon tourment ;  
 Et si veulx bien que ie meure en t'aymant.  
 Si ie ne sens , comment veulx tu que t'ayme ?

## XVI.

O l'ay ie dict ? Hélas ! l'ay ie songé ?  
 Ou si pour vray l'ay dict blasphème telle ?

S'a fauce langue , il fault que l'honneur d'elle ,  
De moy , par moy , dessus moy , soit vengé.

Mon cœur chez toy , ô ma dame , est logé :  
Là , donne luy quelque geene nouvelle ;  
Fais luy souffrir quelque peine cruelle ;  
Fais , fais luy tout , fors luy donner congé.

Or seras tu (ie le sçay ) trop humaine ,  
Et ne pourras longuement veoir ma peine ;  
Mais un tel faict , faut il qu'il se pardonne ?

A tout le moins hault ie me desdiray  
De mes sonnets , et me desmentiray :  
Pour ces deux faux , cinq cents vrays ie t'en donne.

## XVII.

Si ma raison en moy s'est peu remettre ,  
Si recouvrer astheure ie me puis ,  
Si i'ay du sens , si plus homme ie suis ,  
Ie t'en mercie , ô bien-heureuse lettre !

Qui m'eust ( hélas ! ) , qui m'eust sçeu recognoistre ,  
Lors qu'enragé , vaincu de mes ennuy ,  
En blasphemant ma dame ie poursuis ?  
De loing , honteux , te te vis lors paroistre ,

O saint papier ! alors ie me revins ,  
Et devers toy devotement ie vins .  
Ie te donnois un autel pour ce faict ,

Qu'on vist les traicts de cette main divine .  
Mais de les veoir aucun homme n'est digne ;  
Ny moy aussi , s'elle ne m'en eust faict .

## XVIII.

I'estois prest d'enourir pour iamais quelque blâme ;  
De cholere eschauffé mon courage brusloit ,  
Ma fole voix au gré de ma fureur branloit ,  
Ie despitois les dieux , et encore ma dame :

Lors qu'elle de loing iette un brevet <sup>1</sup> dans ma flamme ,  
Ie le sentis soubdain comme il me rabilloit ,  
Qu'aussi tost devant luy ma fureur s'en alloit ,  
Qu'il me rendoit , vainqueur , en sa place mon ame .

<sup>1</sup> Un billet , qui a la vertu d'un talisman. E. J.

Entre vous, qui de moy ces merveilles oyez,  
Que me dictes vous d'elle? et, je vous pri', veoyez,  
S'ainsi comme ie fais, adorer ie la dois?

Quels miracles en moy pensez vous qu'elle face  
De son œil tout puissant, ou d'un ray de sa face,  
Puis qu'en moy firent tant les traces de ses doigts?

## XIX.

Ie tremblois devant elle, et attendois, transy,  
Pour venger mon forfait quelque iuste sentence,  
A moy mesme consent du poids de mon offence,  
Lors qu'elle me dict : Va, ie te prends à mercy.

Que mon loz desormais par tout soit esclaircy :  
Employe là tes ans : et sans plus, meskuy pense  
D'enrichir de mon nom par tes vers nostre France ;  
Couvrez de vers ta faulte, et paye moy ainsi.

Sus donc, ma plume, il fault, pour iouyr de ma peine,  
Courir par sa grandeur d'une plus large veine.  
Mais regarde à son œil, qu'il ne nous abandonne.

Sans ses yeulx, nos esprits se mourroient languissans.  
Ils nous donnent le cœur, ils nous donnent le sens.  
Pour se payer de moy, il faut qu'elle me donne.

## XX.

O vous, maudits sonnets, vous qui printes l'audace  
De toucher à ma dame! ô malings et pervers,  
Des Muses le reproche, et honte de mes vers!  
Si ie vous feis iamais, s'il fault que ie me face

Ce tort de confesser vous tenir de ma race,  
Lors pour vous les ruisseaux ne furent pas ouverts  
D'Apollon le doré, des Muses aux yeulx verts;  
Mais vous reçut naissants Tisiphone en leur place.

Si i'ay oncq quelque part à la posterité,  
Ie veulx que l'un et l'autre en soit desherité.  
Et si au feu vengeur des or ie ne vous donne,

C'est pour vous diffamer : vivez chetifs, vivez ;  
Vivez aux yeulx de tous, de tout honneur privez ;  
Car c'est pour vous punir, qu'ores ie vous pardonne.

## XXI.

N'ayez plus, mes amis, n'ayez plus cette envie  
Que ie cesse d'aymer; laissez moy, obstiné,  
Vivre et mourir ainsi, puis qu'il est ordonné :  
Mon amour, c'est le fil auquel se tient ma vie.

Ainsi me dict la Fee; ainsi en CEagrie  
Elle feit Meleagre à l'amour destiné,  
Et alluma sa souche à l'heure qu'il feust né,  
Et dict : Toy, et ce feu, tenez vous compaignie.

Elle le dict ainsi, et la fin ordonnee  
Suyvit aprez le fil de cette destinee.  
La souche (ce dict lon) au feu feut consommee;

Et dex lors (grand miracle!), en un mesme moment,  
On veid, tout à un coup, du miserable amant  
La vie et le tison s'en aller en fumees.

## XXII.

Quand tes yeulx conquerants estonné ie regarde,  
I'y veoy dedans à clair tout mon espoir escript,  
I'y veoy dedans amour luy mesme qui me rit,  
Et m'y montre mignard le bon heur qu'il me garde.

Mais quand de te parler par fois ie me hazarde,  
C'est lorsque mon espoir desseiché se tarit;  
Et d'advouer iamsais ton oeil, qui me nourrit,  
D'un seul mot de faveur, cruelle, tu n'as garde.

Si tes yeulx sont pour moy, or veoy ce que ie dis :  
Ce sont ceulx là, sans plus, à qui ie me rendis.  
Mon Dieu, quelle querelle en toy mesme se dresse,

Si ta bouche et tes yeulx se veulent desmentir!  
Mieux vault, mon doux tourment, mieux vault les despartir,  
Et que ie prenne au mot de tes yeulx la promesse.

## XXIII.

Ce sont tes yeulx tranchants qui me font le courage :  
Ie veoy saulter dedans la gaye liberté,  
Et mon petit archer, qui mene à son costé  
La belle gaillardise et le plaisir volage.

Mais aprez, la rigueur de ton triste langage  
 Me montre dans ton cœur la fiere honnesteté;  
 Et condamné, ie veoy la duro chasteté  
 Là gravement assise, et la vertu sauvage.

Ainsi mon temps divers par ces vagues se passe;  
 Ores son œil m'appelle, or sa bouche me chasse.  
 Hélas! en cet estrif, combien ay ie enduré!

Et puis, qu'on pense avoir d'amour quelque assurance:  
 Sans cesse nuit et iour à la servir ie pense,  
 Ny encor de mon mal ne puis estre assuré.

## XXIV.

Or, dis ie bien, mon esperance est morte;  
 Or est ce faict de mon ayse et mon bien.  
 Mon mal est clair: maintenant ie veoy bien,  
 L'ay espousé la douleur que ie porte.

Tout me court sus, rien ne me reconforte,  
 Tout m'abandonne, et d'elle ie n'ay rien,  
 Sinon tousiours quelque nouveau soutien,  
 Qui rend ma peine et ma douleur plus forte.

Ce que i'attends, c'est un iour d'obtenir  
 Quelques soupirs des gentz de l'advenir:  
 Quelqu'un dira dessus moy par pitié:

Sa dame et luy nasquirent destinez,  
 Egalement de mourir obstinez,  
 L'un en rigueur, et l'autre en amitié.

## XXV.

I'ai tant veescu chetif, en ma langueur,  
 Qu'or l'ay veu rompre, et suis encor en vie,  
 Mon esperance avant mes yeulx ravie,  
 Contre l'escueil de sa fiere rigueur.

Que m'a servy de tant d'ans la longueur?  
 Elle n'est pas de ma peine assouvie:  
 Elle s'en rit, et n'a point d'autre envie  
 Que de tenir mon mal en sa vigueur.

Donques i'auray, mal'heureux en ayant,  
 Tousiours un cœur, tousiours nouveau tourment.  
 Ie me sens bien que i'en suis hors d'haleine,



Prest à laisser la vie sous le faix :  
 Qu'y feroit on , sinon ce que le fais ?  
 Piqué du mal , ie m'obstine en ma peine.

## XXVI.

Puis qu'ainsi sont mes dures destinees ,  
 l'en saouleray , si ie puis , mon soucy.  
 Si l'ay du mal , elle le veut aussi :  
 l'accompliray mes peines ordonnees.

Nymphes des bois , qui avez , estonnees ,  
 De mes douleurs , ie croy , quelque mercy ,  
 Qu'en pensez vous ? puis ie durer ainsi ,  
 Si à mes maux trefres ne sont donnees ?

Or , si quelqu'une à m'escouter s'encline ,  
 Oyez , pour Dieu , ce qu'ores ie devine :  
 Le jour est prez que mes forces la vaines

Ne pourront plus fournir à mon tourment.  
 C'est mon espoir : si ie meurs en aymant ,  
 A donc , ie croy , failliray ie à mes peines.

## XXVII.

Lors que lasse est de me lasser ma peine ,  
 Amour , d'un bien mon mal refreschissant .  
 Flate au cœur mort ma playe languissant ,  
 Nourrit mon mal , et luy faict prendre haleine

Lors ie conceoy quelque esperance vaine :  
 Mais aussi tost , ce dur tyran , s'il sent  
 Que mon espoir se renforce en croissant ,  
 Pour l'estouffer , cent tourments il m'ameine.

Encor tout frez : lors ie me veois blasant  
 D'avoir esté rebelle à mon tourment.  
 Vive le mal , ô dieux ! qui me devore !

Vive à son gré mon tourment rigoureux !  
 O bien-heureux , et bien-heureux encore ,  
 Qui sans relasche est tousiours mal'heureux !

## XXVIII.

Si contre amour ie n'ay aultre deffence ,  
 Ie m'en plaindray , mes vers le mauldironent ,

Et aprez moy les roches rediront  
Le tort qu'il faict à ma dure constance.

Puis que de luy i'endure cette offence,  
Au moins tout hault mes rythmes le diront,  
Et nos neveux, alors qu'ils me liront,  
En l'oultrageant, m'en feront la vengeance.

Ayant perdu tout l'ayse que j'avois,  
Ce sera peu que de perdre ma voix.  
S'on sçait l'aigreur de mon triste soucy,

Et feust celuy qui m'a fait cette playe,  
Il en aura, pour si dur cœur qu'il aye,  
Quelque pitié, mais non pas de mercy.

## XXIX.

La reluisoit la benoïste lournée  
Que la nature au monde te devoit,  
Quand des thresors qu'elle te reservoit  
Sa grande clef te feust abandonnée.

Tu prins la grace à toy seule ordonnée;  
Tu pillas tant de beautez qu'elle avoit,  
Tant qu'elle, fiere, alors qu'elle te veoit,  
En est par fois elle meisme estonnée.

Ta main de prendre enfin se contenta :  
Mais la nature encor te presenta,  
Pour t'enrichir, cette terre où nous sommes.

Tu n'en prins rien ; mais en toy tu t'en ris,  
Te sentant bien en avoir assez pris  
Pour estre icy royne du cœur des hommes.

## CHAPITRE XXIX.

## DE LA MODERATION.

Comme si nous avions l'attouchement infect, nous corrompons par nostre maniement les choses qui d'elles mesmes sont belles et bonnes. Nous pouvons saisir la vertu de façon qu'elle en deviendra vicieuse, si nous l'embrassons d'un desir trop

aspre et violent. Ceulx qui disent qu'il n'y a iamais d'excez en la vertu, d'autant que ce n'est plus vertu si l'excez y est, se iouent des paroles :

Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,  
Ultra quam satis est, virtutem si petat ipsam<sup>1</sup>.

C'est une subtile consideration de la philosophie. On peult et trop aymer la vertu, et se porter excessivement en une action iuste. A ce biais s'accommode la voix divine, « Ne soyez pas plus sages qu'il ne fault; mais soyez sobrement sages<sup>2</sup>. » L'ay veu tel grand<sup>3</sup> blecer la reputation de sa religion, pour se montrer religieux oultre tout exemple des hommes de sa sorte. L'ayme des natures temperees et moyennes : l'immoderation vers le bien mesme, si elle ne m'offense, elle m'estonne, et me met en peine de la baptizer. Ny la mere de Pausanias<sup>4</sup>, qui donna la premiere instruction, et porta la premiere pierre, à la mort de son fils; ny le dictateur Posthumius<sup>5</sup>, qui fait mourir le sien, que l'ardeur de ieunesse avoit heureusement pulsé sur les ennemis un peu avant son reng, ne me semble si iuste, comme estrange; et n'ayme ny à conseiller ny à suyvre une vertu si sauvage et si chere. L'archer qui outrepasse le blanc fault, comme celui qui n'y arrive pas; et les yeulx me troublent à monter à coup vers une grande lumiere, esgalement comme à devaler à l'ombre. Callicles, en Platon<sup>6</sup>, dict l'extremité de la philosophie estre domma-geable, et conseille de ne s'y enfoncer oultre les bornes du

<sup>1</sup> Le sage n'est plus sage, le juste n'est plus juste, si son amour pour la vertu va trop loin. HON., *Epist.*, I, 6, 45.

<sup>2</sup> S. PAUL. *Ép. aux Romains*, XII, 3.

<sup>3</sup> Il y a apparence que Montaigne vent parler ici de Henri III, roi de France. Sixte V disoit au cardinal de Joyeuse : « Il n'y a rien que voire roi n'ait fait et ne fasse pour être moine; ni que je n'aie fait, moi, pour ne l'être point. » C.

<sup>4</sup> DIODORE DE SICILE, XI, 45; le schollaste de TRUCYDIDE, I, 434; CORNÉLIUS NÉPOS, *Pausanias*, c. 5; STOBÉE, *Serm.* 38; TÆTÆZES, *Chiliad.*, XII, 477, etc. J. V. L.

<sup>5</sup> VALÈRE MAXIME, II, 7; DIODORE DE SICILE, XII, 49, trad. d'Amyot; TITE LIVE, IV, 29, etc. C.

<sup>6</sup> Dans le *Gorgias*. Voyez AULU-GELLE, X, 22. J. V. L.

prouffit; que prinse avec moderation, elle est plaisante et com-  
mode; mais qu'en fin elle rend un homme sauvage et vicieux,  
desdaigneux des religions et loix communes, ennemy de la  
conversation civile, ennemy des voluptez humaines, inca-  
pable de toute administration politique, et de secourir aultruy  
et de se secourir soy mesme, propre à estre impuneement  
souffletté. Il dict vray: car en son excez, elle esclave nostre  
naturelle franchise, et nous desvoye, par une importune sub-  
tilité, du beau et plain chemin que nature nous trace.

L'amitié que nous portons à nos femmes, elle est treslegi-  
time: la theologie ne laisse pas de la brider pourtant et de  
la restreindre. Il me semble avoir leu aultrefois chez saint  
Thomas<sup>1</sup>, en un endroict où il condamne les mariages des  
parents ez degrez deffendus, cette raison parmy les aultres,  
qu'il y a dangier que l'amitié qu'on porte à une telle femme  
soit immoderee; car si l'affection maritale s'y treuve entiere  
et parfaicte comme elle doit, et qu'on la surcharge encores  
de celle qu'on doit à la parentelle, il n'y a point de doute  
que ce surcroist n'emporte un tel mary hors les barrieres de  
la raison.

"Les sciences qui reglent les mœurs des hommes, comme  
la theologie et la philosophie, elles se meslent de tout: il  
n'est action si privee et secrette qui se desrobe de leur cog-  
noissance et iurisdiction. Bien apprentis sont ceulx qui syn-  
dicquent leur liberté: ce sont les femmes qui communiquent  
tant qu'on veult leurs pieces à garçonner; à medeciner, la  
honte le deffend. Je veulx donc, de leur part, apprendre cecy  
aux maris, s'il s'en treuve encores qui y soient trop acharnez:  
c'est que les plaisirs mesmes qu'ils ont à l'accointance de leurs  
femmes sont reprouvez, si la moderation n'y est observee; et  
qu'il y a de quoy faillir en licence et desbordement en ce  
subiect là, comme en un subiect illegitime. Ces encheriments  
deshontez, que la chaleur premiere nous suggere en ce ieu,  
sont non indecemment seulement, mais dommageablement  
employez envers nos femmes. Qu'elles apprennent l'impu-

<sup>1</sup> Dans la *Secunda Secundæ*, quest. 454, art. 9. C.

dence au moins d'une aultre main : elles sont tousiours assez esveillees pour nostre besoing. Je ne m'y suis servy que de l'instruction naturelle et simple.

C'est une religieuse liaison et devote que le mariage : voylà pourquoy le plaisir qu'on en tire ce doibt estre un plaisir retenu, serieux, et meslé à quelque severité; ce doibt estre une volupté aulcunement prudente et consciencieuse. Et parceque sa principale fin c'est la generation, il y en a qui mettent en doubte si, lors que nous sommes sans l'esperance de ce fruict, comme quand elles sont hors d'aage ou enceintes, il est permis d'en rechercher l'embrassement : c'est un homicide à la mode de Platon<sup>1</sup>. Certaines nations, et entre aultres la mahumetane, abominent la conionction avecques les femmes enceintes; plusieurs aussi avecques celles qui ont leurs flueurs. Zenobia ne recevoit son mary que pour une charge; et cela faict, elle le laissoit courir tout le temps de sa conception, luy donnant lors seulement loy de recommencer<sup>2</sup> : brave et genereux exemple de mariage. C'est de quelque poëte<sup>3</sup> disetteux et affamé de ce deduit, que Platon emprunta cette narration : Que Iupiter feit à sa femme une si chaleureuse charge un iour, que, ne pouvant avoir patience qu'elle eust gaigné son lict, il la versa sur le plancher; et par la vehemence du plaisir, oublia les resolutions grandes et importantes qu'il venoit de prendre avec les aultres dieux en sa court celeste; se vantant qu'il l'avoit trouvé aussi bon ce coup là, que lors que premierement il la depucella à cachettes de leurs parents.

Les roys de Perse appelloient leurs femmes à la compaignie de leurs festins; mais quand le vin venoit à les eschauffer en bon escient, et qu'il falloir tout à faict lascher la bride à la volupté, ils les renvoyoient en leur privé, pour ne les faire participantes de leurs appetits immoderez; et faisoient venir

<sup>1</sup> *Lois*, VIII, p. 912, éd. de Francfort, 1602. C.

<sup>2</sup> TRÉBELLIIUS POLLION, *Triginta tyrann.*, c. 30. C.

<sup>3</sup> Ce poëte est Homère. Voyez l'*Iliade*, XIV, 294; et PLATON, *République*, III, p. 612, éd. de 1602. Voyez aussi BAYLE, à l'article *JUNON*, note 1. C.

en leur lieu des femmes auxquelles ils n'eussent point cette obligation de respect<sup>1</sup>. Touts plaisirs et toutes gratifications ne sont pas bien logees en toutes sortes de gentz. Epaminondas avoit faict emprisonner un garçon desbauché; Pelopidas le pria de le mettre en liberté en sa faveur : il l'en refusa, et l'accorda à une sienne garse qui aussi l'en pria; disant, « que c'estoit une gratification deue à une amie, non à un capitaine<sup>2</sup>. » Sophocles, estant compaignon en la pre-ture avecques Pericles, voyant de cas de fortune passer un beau garçon : « O le beau garçon que voylà ! » dict il à Pericles. « Cela seroit bon à un aultre qu'à un preteur, luy dict Pericles, qui doit avoir non les mains seulement, mais aussi les yeulx chastes<sup>3</sup>. » Aelius Verus l'empereur respondit à sa femme, comme elle se plaignoit de quoy il se laissoit aller à l'amour d'autres femmes, « qu'il le faisoit par occasion consciencieuse, d'autant que le mariage estoit un nom d'honneur et dignité, non de folastre et lascive concupiscence<sup>4</sup>. » Et nostre histoire ecclesiastique a conservé avecques honneur la memoire de cette femme qui repudia son mary, pour ne vouloir seconder et soustenir ses attouchements trop insolents et desbordez. Il n'est, en somme, aulcune si iuste volupté en laquelle l'excez et l'intemperance ne nous soit reprochable.

Mais, à parler en bon escient, est ce pas un miserable animal que l'homme ? A peine est il en son pouvoir, par sa condition naturelle, de gouster un seul plaisir entier et pur ; encores se met il en peine de le retrencher par discours : il n'est pas assez chestif, si par art et par estude il n'augmente sa misere :

*Fortunæ miseras auximus arte vias*<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Préceptes de Mariage*, c. 44. C.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Instructions pour ceux qui manient affaires d'État*, c. 9, tr. d'Amyot. C.

<sup>3</sup> CICÉRON, *de Officiis*, I, 40. C.

<sup>4</sup> SPARTIEN, *Verus*, c. 5. J. V. L.

<sup>5</sup> NOUS AVONS travaillé nous-mêmes à augmenter la misère de notre condition. PROPERCE, III, 7, 44.

La sagesse humaine faict bien sottement l'ingénieuse de s'exercer à rabattre le nombre et la douceur des voluptez qui nous appartiennent ; comme elle faict favorablement et industrieusement d'employer ses artifices à nous peigner et farder les maux , et en allegger le sentiment. Si i'eusse esté chef de part , i'eusse prins aultre voye plus naturelle , qui est à dire , vraye , commode et sainte ; et me feusse peuestre rendu assez fort pour la borner : quoyque nos medecins spirituels et corporels , comme par complot faict entre eulx , ne treuvent aulcune voye à la guarison , ny remede aux maladies du corps et de l'ame , que par le torment , la douleur , et la peine. Les veilles , les ieusnes , les haïres , les exils loingtains et solitaires , les prisons perpetuelles , les verges , et aultres afflictions , ont esté introduictes pour cela : mais en telle condition , que ce soyent veritablement afflictions , et qu'il y ayt de l'aigreur poignante ; et qu'il n'en advienne point comme à un Gallio <sup>1</sup> , lequel ayant esté envoyé en exil en l'isle de Lesbos , on feut adverty à Rome qu'il s'y donnoit du bon temps , et que ce qu'on luy avoit enioinct pour peine luy tournoit à commodité : parquoy ils se radviserent de le rappeler prez de sa femme et en sa maison , et luy ordonnerent de s'y tenir , pour accommoder leur punition à son ressentiment. Car , à qui le ieusne aiguïseroit la santé et l'alaïgresse , à qui le poison seroit plus appetissant que la chair , ce ne seroit plus recepte salulaire : non plus qu'en l'aultre medecine , les drogues n'ont point d'effect à l'endroit de celui qui les prend avecques appetit et plaisir ; l'amertume et la difficulté sont circonstances servants à leur operation. Le naturel qui accepteroit la rubarbe comme familiere , en corromproit l'usage ; il fault que ce soit chose qui blece nostre estomach pour le guarir : et icy fault la regle commune , que les choses se guarissent par leurs contraires ; car le mal y guarit le mal.

Cette impression se rapporte aulcunement à cette aultre si ancienne , de penser gratifier au ciel et à la nature par nostre massacre et homicide , qui feut universellement embrassee en

<sup>1</sup> Sénateur romain exilé pour avoir déplu à Tibère. *TACITE, Annales* , VI , 3. C.

toutes religions. Encores du temps de nos peres, Amurat, en la prinse de l'Isthme, immola six cents ieunes hommes grecs à l'ame de son pere, à fin que ce sang servist de propitiation à l'expiation des pechez du trespasé. Et en ces nouvelles terres descouvertes en nostre aage, pures encores et vierges au prix des nostres, l'usage en est aulcunement receu par tout; toutes leurs idoles s'abruvent de sang humain, non sans divers exemples d'horrible cruauté: on les brusle vifs, et demy rostis on les retire du brasier pour leur arracher le cœur et les entrailles; à d'aultres, voire aux femmes, on les escorche vives, et de leur peau ainsi sanglante en revest on et masque d'aultres. Et non moins d'exemples de constance et resolution; car ces pauvres gents sacrificables, vieillards, femmes, enfants, vont, quelques iours avant, questants eulx mesmes les aumosnes pour l'offrande de leur sacrifice, et se presentent à la boucherie, chantants et dansants avecques les assistants.

Les ambassadeurs du roy de Mexico, faisant entendre à Fernand Cortez la grandeur de leur maistre, aprez luy avoir dict qu'il avoit trente vassaux, desquels chascun pouvoit assembler cent mille combattants, et qu'il se tenoit en la plus belle et forte ville qui feust sous le ciel, luy adiousterent qu'il avoit à sacrifier aux dieux cinquante mille hommes par an. De vray, ils disent qu'il nourrissoit la guerre avecques certains grands peuples voisins, non seulement pour l'exercice de la jeunesse du pays, mais principalement pour avoir de quoy fournir à ses sacrifices par des prisonniers de guerre. Ailleurs, en certain bourg, pour la bienvenue dudit Cortez, ils sacrifierent cinquante hommes tout à la fois. Je diray encores ce conte: aulcuns de ces peuples, ayants esté battus par luy, envoyerent le recognoistre, et rechercher d'amitié; les messagers luy presenterent trois sortes de presents, en cette maniere: « Seigneur, voylà cinq esclaves; si tu es un dieu fier qui te paisses de chair et de sang, mange les, et nous t'en amerrons davantage; si tu es un dieu debonnaire, voylà de l'encens et des plumes; si tu es homme, prends les oyseaux et les fruicts que voycy. »



## CHAPITRE XXX.

## DES CANNIBALES.

Quand le roy Pyrrhus passa en Italie, aprez qu'il eut recogneu l'ordonnance de l'armee que les Romains luy envoioient au devant : « Je ne sçay, dict il, quels barbares sont ceulx cy (car les Grecs appelloient ainsi toutes les nations estrangieres), mais la disposition de cette armee que ie veoïs n'est aulcunement barbare <sup>1</sup>. » Autant en dirent les Grecs de celle que Flaminius feit passer en leur pais <sup>2</sup>, et Philippus, voyant d'un tertre l'ordre et distribution du camp romain, en son royaume, soubz Publius Sulpicius Galba <sup>3</sup>. Voylà comment il se fault garder de s'attacher aux opinions vulgaires, et les fault iuger par la voye de la raison, non par la voix commune.

L'ay eu longtemps avecques moy un homme qui avoit demeuré dix ou douze ans en cet aultre monde qui a esté decouvert en nostre siecle, en l'endroit où Villegaignon print terre <sup>4</sup>, qu'il surnomma *la France antartique*. Cette decouverte d'un pais infiny semble estre de consideration. Je ne sçay si ie me puis respondre que il ne s'en face à l'advenir quelque aultre, tant de personnages plus grands que nous ayants esté trompez en cette cy. J'ai peur que nous ayons les yeulx plus grands que le ventre, et plus de curiosité que nous n'avons de capacité : nous embrassons tout, mais nous n'estreignons que du vent.

Platon <sup>5</sup> introduict Solon racontant avoir apprins des presbtres de la ville de Sais en Aegypte, que, iadis et avant le de-

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Vie de Pyrrhus*, c. 8, trad. d'Amyot. C.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Vie de Flaminius*, c. 3. Mais Montaigne altère un peu le récit de l'historien. C.

<sup>3</sup> TITE LIVE, XXXI, 54. C.

<sup>4</sup> Au Brésil, où il arriva en 1557. Voyez BAYLE, au mot *Villegaignon*.

<sup>5</sup> Dans le *Timée*. On trouve la traduction de tout ce récit dans les *Pensées de Platon*, seconde édition, p. 584. J. V. L.

luge, il y avoit une grande isle nommee *Atlantide*, droict à la bouche du destroit de Gibraltar <sup>1</sup>, qui tenoit plus de pais que l'Afrique et l'Asie toutes deux ensemble; et que les roys de cette contree là, qui ne possedoient pas seulement cette isle, mais s'estoyent estendus dans la terre ferme si avant, qu'ils tenoient de la largeur d'Afrique iusques en Aegypte, et de la longueur de l'Europe iusques en la Toscane, entreprinrent d'eniamber iusques sur l'Asie, et subiuguer toutes les nations qui bordent la mer Mediterranee iusques au golfe de la mer Maiour <sup>2</sup>; et pour cet effect, traverserent les Espaignes, la Gaule, l'Italie, iusques en la Grece, où les Atheniens les sousteinrent: mais que quelque temps aprez, et les Atheniens, et eulx, et leur isle, feurent engloutis par le deluge. Il est bien vraysemblable que cet extremo ravage d'eau ayt faict des changements estranges aux habitations de la terre, comme on tient que la mer a retrenché la Sicile d'avecques l'Italie;

Hæc loca, vi quondam et vasta convulsa ruina,

.....

Dissiluisse ferunt, quum protenus utraque tellus

Una foret <sup>3</sup> . . . . .

Chypre, d'avecques la Surie; l'isle de Negrepont, de la terre ferme de la Bœoce; et ioinct ailleurs les terres qui estoyent divisees, comblant de limon et de sable les fosses d'entre deux:

Steriliæque diu palus, aptaque remis,

Vicinas urbes alit, et grave sentit aratrum <sup>4</sup>.

Mais il n'y a pas grande apparence que cette isle soit ce monde nouveau que nous venons de descouvrir; car elle touchoit

<sup>1</sup> On *Gibraltar*, comme nous disons aujourd'hui. Nicot met l'un et l'autre. C.

<sup>2</sup> Qu'on nomme à présent la mer Noire. C.

<sup>3</sup> Autrefois ces terres n'étoient, dit-on, qu'un même continent; par un violent effort, l'onde en fureur les sépara. VIRG. . *Énéide*, III, 414 sq.

<sup>4</sup> Un marais long-temps stérile, et traversé par les rames, connoît maintenant la charrue, et nourrit les villes voisines. HON. . *Art poétique*, v. 68.

quasi l'Espagne<sup>1</sup>, et ce seroit un effect incroyable d'inondation de l'en avoir reculée comme elle est, de plus de douze cents lieues; oultre ce que les navigations des modernes ont desia presque descouvert que ce n'est point une isle, ains terre ferme et continente avecques l'Inde orientale d'un costé, et avecques les terres qui sont sous les deux poles d'aultre part; ou si elle en est separee, que c'est d'un si petit destroiect et intervalle, qu'elle ne merite pas d'estre nommee isle pour cela.

Il semble qu'il y aye des mouvements, naturels les uns, les aultres fiebvreux, en ces grands corps comme aux nostres. Quand ie considere l'impression que ma riviere de Dordogne faict, de mon temps, vers la rive droite de sa descente, et qu'en vingt ans elle a tant gagné, et desrobé le fondement à plusieurs bastiments, ie veoie bien que c'est une agitation extraordinaire; car si elle feust tousiours allee ce train, ou deult aller à l'advenir, la figure du monde seroit renversee; mais il leur prend des changements; tantost elles s'espandent d'un costé, tantost d'un aultre, tantost elles se contiennent. Je ne parle pas des soubdaines inondations de quoy nous manions les causes. En Medoc, le long de la mer, mon frere, sieur d'Arsac, veoid une sienne terre ensepvelie sous les sables que la mer vomit devant elle; le faiste d'aucuns bastiments paroist encores: ses rentes et domaines se sont eschangez en pasquages bien maigres. Les habitants disent que, depuis quelque temps, la mer se poulse si fort vers eulx, qu'ils ont perdu quatre lieues de terre. Ces sables sont ses fourriers; et veoyons de grandes montioies d'arene mouvante, qui marchent d'une demie lieue devant elle, et gagnent pais.

L'autre tesmoignage de l'antiquité auquel on veult rapporter cette descouverte est dans Aristote, au moins si ce petit livret des Merveilles inouyes est à luy. Il raconte là que cer-

<sup>1</sup> Platon ne dit rien de semblable. On trouve aussi dans les phrases suivantes quelques erreurs géographiques répandues sans doute par les premiers voyageurs qui parcoururent le Nouveau-Monde, J. V. L.

tains Carthaginois, s'estants iectez au travers de la mer Atlantique, hors le destroit de Gibaltar, et navigé longtemps, avoient desouvert enfin une grande isle fertile, toute revestue de bois, et arrousee de grandes et profondes rivières, fort esloingnee de toutes terres fermes; et qu'eulx, et aultres depuis, attirez par la bonté et fertilité du terroir, s'y en allerent avecques leurs femmes et enfants, et commencerent à s'y habiter. Les seigneurs de Carthage, voyant que leur pais se depeuploit peu à peu, feirent deffense expresse, sur peine de mort, que nul n'eust plus à aller là, et en chasserent ces nouveaux habitants, craignants, à ce qu'on dict, que par succession de temps ils ne veinssent à multiplier tellement, qu'ils les supplantassent eulx mesmes et ruinassent leur estat. Cette narration d'Aristote n'a non plus d'accord avecques nos terres neufves.

Cet homme que j'avois, estoit homme simple et grossier; qui est une condition propre à rendre veritable tesmoignage; car les fines gens regardent bien plus curieusement et plus de choses, mais ils les glosent; et, pour faire valoir leur interpretation, et la persuader, ils ne se peuvent garder d'alterer un peu l'histoire; ils ne vous representent iamais les choses pures, ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils leur ont veu; et, pour donner credit à leur iugement et vous y attirer, prestent volontiers de ce costé là à la matiere, l'allongent et l'amplifient. Ou il fault un homme tresfidelle, ou si simple, qu'il n'ayt pas de quoy bastir et donner de la vraysemblance à des inventions faulses, et qui n'ayt rien espousé. Le mien estoit tel, et oultre cela, il m'a faict veoir à diverses fois plusieurs matelots et marchands qu'il avoit cogneus en ce voyage: ainsi, ie me contente de cette information, sans m'enquerir de ce que les cosmographes en disent. Il nous faudroit des topographes qui nous feissent narration particuliere des endroicts où ils ont esté: mais pour avoir cet avantage sur nous, d'avoir veu la Palestine, ils veulent iouir du privilege de nous conter des nouvelles de tout le demourant du monde. Je voudrois que chascun escrivist ce qu'il scait, et

autant qu'il en sçait, non en cela seulement, mais en tous aultres subiects : car tel peult avoir quelque particuliere science ou experience de la nature d'une riviere ou d'une fontaine, qui ne sçait au reste que ce que chascun sçait ; il entreprendra toutesfois, pour faire courir ce petit loppin, d'escrire toute la physique. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommoditez.

Or, ie treuve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chascun appelle *barbarie* ce qui n'est pas de son usage. Comme de vray nous n'avons aultre mire de la verité et de la raison, que l'exemple et idee des opinions et usances du pais où nous sommes ; là est tousiours la parfaicte religion, la parfaicte police, parfaict et accomply usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de mesme que nous appelons sauvages les fruicts que nature de soy et de son progrez ordinaire a produicts ; tandis qu'à la verité ce sont ceulx que nous avons alterez par nostre artifice, et destournez de l'ordre commun, que nous devrions appeller plustost sauvages : en ceux là sont vives et vigoreuses les vrayes et plus utiles et naturelles vertus et proprietiez ; lesquelles nous avons abbas-tardies en ceulx cy, les accommodants au plaisir de nostre goust corrompu ; et si pourtant, la saveur mesme et delicatessen se treuve, à nostre goust mesme, excellente, à l'envi des nostres, en divers fruicts de ces contrees là, sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gaigne le poinct d'honneur sur nostre grande et puissante mere nature. Nous avons tant rechargé la beauté et la richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout estouffee : si est ce que partout où sa pureté reluict, elle faict une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprinses<sup>1</sup>.

Et veniant hederæ sponte sua melius ;  
Surgit et in solis formosior arbutus antris ;

<sup>1</sup> J. J. Rousseau a sans doute puisé dans ces réflexions de Montaigne le célèbre morceau qui commence l'*Émile* : « Tout est bien, sortant des mains de l'Auteur des choses ; tout dégénère entre les mains de l'homme, etc. » A. D.

.....  
*Et volucres nulla dulcius arte canunt*<sup>1</sup>.

Touts nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter le nid du moindre oyselet, sa contexture, sa beauté, et l'utilité de son usage; non pàs la tissuré de la chestifve araignee.

Toutes choses, diet Platon<sup>2</sup>, sont produictes ou par la nature, ou par la fortune, ou par l'art: les plus grandes et plus belles, par l'une ou l'autre des deux premieres; les moindres et imparfaites, par la derniere.

Ces nations me semblent doncques ainsi barbares pour avoir receu fort peu de façon de l'esprit humain, et estre encores fort voisines de leur naïfveté originelle. Les loix naturelles leur commandent encores, fort peu abbastardies par les nostres; mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelquefois desplaisir de quoy la cognoissance n'en soit venue plus tost, du temps qu'il y avoit des hommes qui en eussent sçeu mieulx iuger que nous: il me desplaist que Lycurgus et Platon ne l'ayent eue; car il me semble que ce que nous voyons par experience en ces nations là surpasse non seulement toutes les peintures de quoy la poésie a embelly l'aage doré, et toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes, mais encores la conception et le desir mesme de la philosophie: ils n'ont peu imaginer une naïfveté si pure et simple, comme nous la veoyons par experience; ny n'ont peu croire que nostre société se peust maintenir avecques si peu d'artifice et de soudeure humaine. C'est une nation, diroy ie à Platon, en laquelle il n'y a aulcune espece de traficque, nulle cognoissance de lettres, nulle science de nombres, nul nom de magistrat ny de superiorité politique, nul usage de service, de richesse ou de pauvreté, nuls contracts, nulles successions, nuls partages, nulles occupations qu'oyisives, nul respect de parenté que commun, nuls vestements, nulle agri-

<sup>1</sup> Le lierre aime à croître sans culture; l'arboisier n'est jamais plus beau que dans les antres solitaires;..... le chant des oiseaux est plus doux sans le secours de l'art. PROPERTIUS, l. 2, 40 sq.

<sup>2</sup> *Lois*, X, p. 947, édit. de 1602. J. V. L.

culture , nul metal , nul usage de vin ou de bled ; les paroles mesmes qui signifient le mensonge , la trahison , la dissimulation , l'avarice , l'envie , la detraction , le pardon , inouyes. Combien trouveroit il la republique qu'il a imaginee , esloignee de cette perfection ! [ *Viri a diis recentes* <sup>1</sup>. ]

Hos natura modos primum dedit <sup>2</sup>.

Au demourant , ils vivent en une contree de pais tresplaisante et bien temperee : de façon qu'à ce que m'ont dict mes temoings , il est rare d'y veoir un homme malade ; et m'ont assurez n'en y avoir veu aucun tremblant , chassieux , esdenté , ou courbé de vieillesse. Ils sont assis le long de la mer , et fermez du costé de la terre de grandes et haultes montaignes , ayants , entre deux , cent lieues ou environ d'estendue en large. Ils ont grande abondance de poisson et de chairs qui n'ont aucune ressemblance aux nostres ; et les mangent sans aultre artifice que de les cuire. Le premier qui y mena un cheval , quoy qu'il les eust pratiquez à plusieurs aultres voyages , leur feit tant d'horreur en cette assiette , qu'ils le tuerent à coups de traicts avant que le pouvoir recognoistre. Leurs bastiments sont fort longs , et capables de deux ou trois cents ames , estoffez d'escorce de grands arbres , tenants à terre par un bout , et se soustenants et appuyants l'un contre l'autre par le faiste , à la mode d'aulcunes de nos granges , desquels la couverture pend iusques à terre et sert de flancq. Ils ont du bois si dur qu'ils en coupent , et en font leurs espees et des grils à cuire leur viande. Leurs lits sont d'un tissu de cotton , suspendus contre le toict comme ceulx de nos navires , à chascun le sien ; car les femmes couchent à part des maris. Ils se levent avec le soleil , et mangent soubdain aprez s'estre levez , pour toute la iournee : car ils ne font aultre repas que celui là. Ils ne boivent pas lors , comme Suidas dict

<sup>1</sup> Voilà des hommes qui sortent de la main des dieux. *Sénèque, Epist.* 90. Cette citation ne se trouve que dans l'exemplaire dont s'est servi Nalgeon. Montaigne la supprima peut-être à cause de la suivante. J. V. L.

<sup>2</sup> Telles furent les premières lois de la nature. *Ving. , Géorg.* , II , 20.

de quelques aultres peuples d'Orient , qui beuvoient hors du manger ; ils boivent à plusieurs fois sur iour , et d'autant. Leur bruvage est faict de quelque racine , et est de la couleur de nos vins claires ; ils ne le boivent que tiede. Ce bruvage ne se conserve que deux ou trois iours ; il a le goust un peu picquant , nullement fumeux ; salutaire à l'estomach , et laxatif à ceulx qui ne l'ont accoustumé : c'est une boisson tresagreeable à qui y est duyct. Au lieu de pain , ils usent d'une certaine matiere blanche comme du coriandre confict : i'en ai tasté ; le goust en est doux et un peu fade. Toute la iournee se passe à dancier. Les plus ieunes vont à la chasse des bestes , à tout des arcs. Une partie des femmes s'amusent ce pendant à chauffer leur bruvage , qui est leur principal office. Il y a quelqu'un des vieillards qui , le matin , avant qu'ils se mettent à manger , presche en commun toute la grangee , en se promenant d'un bout à aultre , et redisant une mesme clause à plusieurs fois , iusques à ce qu'il ayt achevé le tour ; car ce sont bastiments qui ont bien cent pas de longueur. Il ne leur recommande que deux choses , la vaillance contre les ennemis , et l'amitié à leurs femmes : et ne faillent iamais de remarquer cette obligation pour leur refrain , « que ce sont elles qui leur maintiennent leur boisson tiede et assaisonnee. » Il se veoid en plusieurs lieux , et entre aultres chez moy , la forme de leurs lits , de leurs cordons , de leurs espees , et brasselets de bois , de quoy ils couvrent leurs poignets aux combats , et des grandes cannes ouvertes par un bout , par le son desquelles ils soustiennent la cadence en leur dance. Ils sont raz partout , et se font le poil beaucoup plus nettement que nous , sans aultre rasoir que de bois ou de pierre. Ils croyent les ames eternelles ; et celles qui ont bien merité des dieux , estre logees à l'endroit du ciel où le soleil se leve ; les maudites , du costé de l'occident.

Ils ont ie ne sçay quels presbtres et prophetes , qui se presentent bien rarement au peuple , ayants leur demeure aux montaignes. A leur arrivee , il se faict une grande feste et assemblée solennelle de plusieurs villages : chasque grange ,



comme ie l'ay descrite, faict un village, et sont environ à une lieue françoise l'une de l'autre. Ce prophete parle à eulx en public, les exhortant à la vertu et à leur devoir : mais toute leur science ethique ne contient que ces deux articles : de la resolution à la guerre, et affection à leurs femmes. Cettuy cy leur prognostique les choses à venir, et les evenements qu'ils doivent esperer de leurs entreprises ; les achemine ou destourne de la guerre : mais c'est par tel si, que où il fault à bien deviner, et s'il leur advient autrement qu'il ne leur a predict, il est hasché en mille pieces s'ils l'attrapent, et condamné pour faulx prophete. A cette cause, celui qui s'est une fois mesconté, on ne le veoid plus.

C'est don de Dieu que la divination : voylà pourquoy ce devroit estre une imposture punissable d'en abuser. Entre les Scythes, quand les devins avoient failly de rencontre, on les couchoit, enforgez de pieds et de mains, sur des charriotes pleines de bruyere, tirees par des bœufs, en quoy on les faisoit brusler<sup>1</sup>. Ceulx qui manient les choses subiectes à la conduite de l'humaine suffisance sont excusables d'y faire ce qu'ils peuvent : mais ces aultres, qui nous viennent pipant des assurances d'une faculté extraordinaire qui est hors de nostre cognoissance, fault il pas les punir de ce qu'ils ne maintiennent l'effect de leur promesse, et de la temerité de leur imposture?

Ils ont leurs guerres contre les nations qui sont au delà de leurs montaignes, plus avant en la terre ferme, ausquelles ils vont tous nuds, n'ayants aultres armes que des arcs ou des espees de bois appointees par un bout, à la mode des langues de nos espieux. C'est chose esmerveillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent iamais que par meurtre et effusion de sang : car de routes et d'effroy, ils ne sçavent que c'est. Chascun rapporte pour son trophée la teste de l'ennemy qu'il a tué, et l'attache à l'entree de son logis. Aprez avoir longtemps bien traicté leurs prisonniers, et de toutes les commoditez dont ils se peuvent adviser, celui qui en est le maistre

<sup>1</sup> HÉRODOTE, IV, 62. J. V. L.

faict une grande assemblee de ses cognoissants. Il attache une chorde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient esloigné de quelques pas, de peur d'en estre offensé, et donne au plus cher de ses amis l'autre bras à tenir de mesme; et eulx deux, en presence de toute l'assemblee, l'assomment à coups d'espee. Cela faict, ils le rostissent, et en mangent en commun, et en envoient des loppins à ceulx de leurs amis qui sont absents. Ce n'est pas, comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisoient anciennement les Scythes; c'est pour représenter une extreme vengeance: et qu'il soit ainsin, ayant apperceu que les Portugais, qui s'estoient r'alliez à leurs adversaires, usoient d'une aultre sorte de mort contre eulx, quand ils les prenoient, qui estoit de les enterrer iusques à la ceincture, et tirer au demourant du corps force coups de traicts, et les pendre aprez; ils penserent que ces gents icy de l'autre monde (comme ceulx qui avoient semé la cognoissance de beaucoup de vices parmy leur voisinage, et qui estoient beaucoup plus grands maistres qu'eulx en toute sorte de malice) ne prenoient pas sans occasion cette sorte de vengeance, et qu'elle devoit estre plus aigre que la leur; dont ils commencerent de quitter leur façon ancienne pour suyvre cette cy. Je ne suis pas marry que nous remarquons l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle action; mais oui bien de quoy, iugeants à point de leurs faultes, nous soyons si aveuglez aux nostres. Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant, qu'à le manger mort; à deschirer par torments et par gehennes un corps encores plein desentiment, le faire rostir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement leu, mais veu de fresche memoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et concitoyens, et qui pis est, sous pretexte de pieté et de religion), que de le rostir et manger aprez qu'il est trespasé.

Chrysippus et Zenon, chefs de la secte stoïque, ont bien pensé qu'il n'y avoit aucun mal de se servir de nostre charongne à quoy que ce feust pour nostre besoing, et d'en tirer

de la nourriture<sup>1</sup> ; comme nos ancêtres , estants assiegez par Cesar en la ville d'Alexia , se resolurent de soustenir la faim de ce siege par les corps des vieillards , des femmes et aultres personnes inutiles au combat.

Vascones , ut fama est , alimentis talibus usi  
Produxere animas<sup>2</sup>.

Et les medecins ne craignent pas de s'en servir à toute sorte d'usage pour nostre santé , soit pour l'appliquer au dedans ou au dehors. Mais il ne se trouva iamais aulcune opinion si desreglee qui excusast la trahison , la desloyauté , la tyrannie , la cruauté , qui sont nos faultes ordinaires. Nous les pouvons donc bien appeller barbares , eu esgard aux regles de la raison ; mais non pas eu esgard à nous , qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble et genereuse , et a autant d'excuse et de beauté que cette maladie humaine en peult recevoir : elle n'a aultre fondement parmy eulx , que la seule ialousie de la vertu. Ils ne sont pas en debat de la conquete de nouvelles terres ; car ils iouyssent encores de cette uberté naturelle qui les fournit , sans travail et sans peine , de toutes choses necessaires , en telle abondance , qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites. Ils sont encores en cet heureux poinct de ne desirer qu'autant que leurs necessitez naturelles leur ordonnent : tout ce qui est au delà est superflu pour eulx. Ils s'entr'appellent generalement , ceulx de mesme aage , freres ; enfants , ceulx qui sont au dessoubs ; et les vieillards sont peres à tous les aultres. Ceulx cy laissent à leurs heritiers en commun cette pleine possession de bien par indivis , sans aultre tiltre que celui tout pur que nature donne à ses creatures , les produisant au monde. Si leurs voisins passent les montaignes pour les venirassaillir , et qu'ils emportent la victoire sur eulx , l'acquest du victorieux c'est la gloire et l'avantage d'estre demouré maistre en valeur et en vertu , car aultrement ils n'ont

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAERCE , VII , 488. C.

<sup>2</sup> On dit que les Gascons prolongèrent leur vie en se nourrissant de chair humaine . Juv. , Sat. , XV , 95.

que faire des biens des vaincus ; et s'en retournent à leurs pays , où ils n'ont faulte d'aucune chose necessaire , ny faulte encores de cette grande partie , de sçavoir heureusement iouyr de leur condition et s'en contenter. Autant en font ceulx cy à leur tour ; ils ne demandent à leurs prisonniers aultre rançon que la confession et la recognoissance d'estre vaincus ; mais il ne s'en treuve pas un en tout un siecle qui n'ayme mieulx la mort , que de relascher , ny par contenance ny de parole , un seul point d'une grandeur de courage invincible ; il ne s'en veoid aucun qui n'ayme mieulx estre tué et mangé que de requérir seulement de ne l'estre pas. Ils les traictent en toute liberté , à fin que la vie leur soit d'autant plus chere ; et les entretiennent communeement des menaces de leur mort future , des torments qu'ils y auront à souffrir , des apprests qu'on dresse pour cet effect , du destrenchement de leurs membres , et du festin qui se fera à leurs despens. Tout cela se faict pour cette seule fin , d'arracher de leur bouche quelque parole molle ou rabaissee , ou de leur donner envie de s'enfuyr , pour gaigner cet advantage de les avoir espouvantez et d'avoir faict force à leur constance. Car aussi , à le bien prendre , c'est en ce seul point que consiste la vraye victoire :

Victoria nulla est ,  
Quam quæ confessos animo quoque subingat hostes <sup>1</sup>.

Les Hongres , tresbelliqueux combattants , ne poursuyvoient iadis leur pointe oultre ces termes , d'avoir rendu l'ennemy à leur mercy ; car , en ayant arraché cette confession , ils le laissoient aller sans offense , sans rançon : sauf , pour le plus , d'en tirer parole de ne s'armer dez lors en avant contre eulx. Assez d'avantages gaignons nous sur nos ennemis , qui sont avantages empruntez , non pas nostres : c'est la qualité d'un portefaix , non de la vertu , d'avoir les bras et les iambes plus roides : c'est une qualité morte et corporelle , que la disposition ; c'est un coup de la fortune , de faire bruncher nostre

<sup>1</sup> Il n'y a de véritable victoire que celle qui force l'ennemi à s'avouer vaincu. CLAUDIEN , *De sexto Consulatu Honorii* , v. 248.

ennemy, et de luy esblouyr les yeulx par la lumiere du soleil; c'est un tour d'art et de science, et qui peult tomber en une personne lasche et de neant, d'estre suffisant à l'escrime. L'estimation et le prix d'un homme consiste au cœur et en la volonté : c'est là où gist son vray honneur. La vaillance, c'est la fermeté, non pas des iambes et des bras, mais du courage et de l'ame; elle ne consiste pas en la valeur de nostre cheval, ny de nos armes, mais en la nostre. Celuy qui tombe obstiné en son courage, *si succiderit, de genu pugnât*<sup>1</sup>; qui, pour quelque danger de la mort voisine, ne relasche aucun point de son assurance; qui regarde encores, en rendant l'ame, son ennemy d'une veue ferme et desdaigneuse, il est battu, non pas de nous, mais de la fortune; il est tué, non pas vaincu : les plus vaillants sont par fois les plus infortunez. Aussi y a il des pertes triumpantes à l'envi des victoires. Ny ces quatre victoires sœurs, les plus belles que le soleil aye oncques veu de ses yeulx, de Salamine, de Platee, de Mycale, de Sicile, n'oserent oncques opposer toute leur gloire ensemble à la gloire de la desconfiture du roy Leonidas et des siens au pas des Thermopyles. Qui courut iamais d'une plus glorieuse envie et plus ambitieuse au gaing du combat, que le capitaine Ischolas à la perte<sup>2</sup>? qui plus ingenieusement et curieusement s'est assuré de son salut, que luy de sa ruyne? Il estoit commis à deffendre certain passage du Peloponnese contre les Arcadiens : pourquoy faire, se trouvant du tout incapable, veu la nature du lieu et inégalité des forces, et se resolvant que tout ce qui se presenteroit aux ennemis auroit de nécessité à y demourer; d'autre part, estimant indigne et de sa propre vertu et magnanimité, et du nom lacedemonien, de faillir à sa charge, il print entre ces deux extremitez un moyen party, de telle sorte : les plus ieunes et dispos de sa troupe, il les conserva à la tuition et service de leur pais, et les y ren-

<sup>1</sup> S'il tombe, il combat à genoux. Sénèque, de *Providentia*, c. 2. Le texte porte : *etiam si ceciderit*. J. V. L.

<sup>2</sup> Sénèque, de *Constantia sapientis*, c. 6. C.

<sup>3</sup> DIODORE DE SICILE, XV, 64. J. V. L.

voya; et avecques ceulx desquels le default estoit moins important, il delibera de soustenir ce pas, et par leur mort en faire acheter aux ennemis l'entree la plus chere qu'il luy seroit possible, comme il adveint; car estant tantost environné de toutes parts par les Arcadiens, aprez en avoir faict une grande boucherie, luy et les siens feurent tous mis au fil de l'espee. Est il quelque trophée assigné pour les vainqueurs, qui ne soit mieulx deu à ces vaincus? Le vray vaincre a pour son roolle l'estour<sup>1</sup>, non pas le salut; et consiste l'honneur de la vertu à combattre, non à battre.

Pour revenir à nostre histoire, il s'en fault tant que ces prisonniers se rendent pour tout ce qu'on leur faict, qu'au rebours, pendant ces deux ou trois mois qu'on les garde, ils portent une contenance gaye, ils pressent leurs maistres de se haster de les mettre en cette espreuve, ils les desfient, les iniurient, leur reprochent leur lascheté et le nombre des batailles perdues contre les leurs. J'ay une chanson faicte par un prisonnier, où il y a ce traict: « Qu'ils viennent hardiment trestouts, et s'assemblent pour disner de luy; car ils mangeront quant et quant leurs peres et leurs ayeulx qui ont servy d'aliment et de nourriture à son corps: ces muscles, dict il, cette chair et ces veines, ce sont les vostres, pauvres fols que vous estes; vous ne recognoissez pas que la substance des membres de vos ancestres s'y tient encores; savourez les bien, vous y trouverez le goust de vostre propre chair. » Invention qui ne sent aulcunement la barbarie. Ceulx qui les peignent mourants, et qui representent cette action quand on les assomme, ils peignent le prisonnier crachant au visage de ceulx qui le tuent, et leur faisant la moue. De vray, ils ne cessent iusques au dernier souspir de les braver et desfier de parole et de contenance. Sans mentir, au prix de nous, voylà des hommes bien sauvages; car ou il faut qu'ils le soyent bien à bon escient, ou que nous le soyons; il y a une merveilleuse distance entre leur forme et la nostre.

Les hommes y ont plusieurs femmes, et en ont d'autant

<sup>1</sup> *Estour* ou *estor*, vieux mot qui signifie choc, mêlée, combat. G.

plus grand nombre qu'ils sont en meilleure reputation de vaillance. C'est une beauté remarquable en leurs mariages, que la mesme ialousie que nos femmes ont pour nous empescher de l'amitié et bienveillance d'aultres femmes, les leurs l'ont toute pareille pour la leur acquerir : estants plus soigneuses de l'honneur de leurs maris que de toute aultre chose, elles cherchent et mettent leur sollicitude à avoir le plus de compaignes qu'elles peuvent, d'autant que c'est un tesmoignage de la vertu du mary. Les nostres crieront au miracle : ce ne l'est pas ; c'est une vertu proprement matrimoniale, mais du plus hault estage. Et en la Bible, Lia, Rachel, Sara, et les femmes de Jacob, fournirent leurs belles servantes à leurs maris : et Livia seconda les appetits d'Auguste<sup>1</sup>, à son interest<sup>2</sup> : et la femme du roy Deiotarus, Stratonique, presta non seulement à l'usage de son mary une fort belle ieune fille de chambre qui la servoit, mais en nourrit soigneusement les enfants, et leur fait espaule à succeder aux estats de leur pere<sup>3</sup>. Et à fin qu'on ne pense point que tout cecy se face par une simple et servile obligation à leur usance, et par l'impression de l'auctorité de leur ancienne coustume, sans discours et sans iugement, et pour avoir l'ame si stupide que de ne pouvoir prendre aultre party, il fault alleguer quelques traicts de leur suffisance. Oultre celuy que ie viens de reciter de l'une de leurs chansons guerrieres, i'en ay une aultre amoureuse, qui commence en ce sens : « Couleuvre, arreste toy ; arreste toy, couleuvre, à fin que ma sœur tire sur le patron de ta peinture la façon et l'ouvrage d'un riche cordon que ie puisse donner à ma mie : ainsi soit en tout temps ta beauté et ta disposition preferee à tous les aultres serpents. » Ce premier couplet, c'est le refrain de la chanson. Or, i'ay assez de commerce avec la poésie pour iuger cecy, que non seulement il n'y a rien de barbarie en cette imagination, mais qu'elle est tout à fait anacreontique. Leur langage, au

<sup>1</sup> SUETONE, *August.*, c. 71. C.

<sup>2</sup> Contre son intérêt, à son détriment, à ses dépens. E. J.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Des vertueux faits des femmes*, à l'article Stratonice. C.

demourant, c'est un langage doulx, et qui a le son agreable, retirant aux terminaisons grecques.

Trois d'entre eulx, ignorants combien coustera un iour à leur repos et à leur bonheur la cognoissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naistra leur ruyne, comme ie presuppose qu'elle soit desia avancee (bien miserables de s'estre laissez piper au desir de la nouvelleté, et avoir quitté la doulceur de leur ciel pour venir veoir le nostre!), feurent à Rouan du temps que le feu roy Charles neufviesme y estoit. Le roy parla à eulx longtemps. On leur fait veoir nostre façon, nostre porape, la forme d'une belle ville. Aprez cela, quelqu'un en demanda leur advis, et voulut sçavoir d'eulx ce qu'ils y avoient trouvé de plus admirable : ils respondirent trois choses, dont i'ay perdu la troisieme, et en suis bien marry; mais i'en ay encores deux en memoire. Ils dirent qu'ils trouvoient en premier lieu fort estrange que tant de grands hommes portants barbe, forts et armez, qui estoient autour du roy (il est vraysemblable qu'ils parloient des Souisses de sa garde), se soubmissent à obeir à un enfant, et qu'on ne choisissoit plustost quelqu'un d'entre eulx pour commander. Secondement (ils ont une façon de langage telle, qu'ils nomment les hommes moitié les uns des aultres), qu'ils avoient apperceu qu'il y avoit parmy nous des hommes pleins et gorgez de toutes sortes de commoditez, et que leurs moitez estoient mendiants à leurs portes, descharnez de faim et de pauvreté; et trouvoient estrange comme ces moitez icy necessiteuses pouvoient souffrir une telle iniustice, qu'ils ne prinssent les aultres à la gorge, ou meissent le feu à leurs maisons.

Ie parlay à l'un d'eulx fort longtemps; mais i'avois un truchement qui me suyvoit si mal et qui estoit si empesché à recevoir mes imaginations, par sa bestise, que ie n'en peus tirer rien qui vaille. Sur ce que ie luy demanday quel fruit il recevoit de la superiorité qu'il avoit parmy les siens (car c'estoit un capitaine, et nos matelots le nommoient roy), il me dict que c'estoit « Marcher le premier à la guerre : » De combien



d'hommes il estoit suyvi ? il me montra une espace de lieu, pour signifier que c'estoit autant qu'il en pourroit en une telle espace ; ce pouvoit estre quatre ou cinq mille hommes : Si hors la guerre toute son auctorité estoit expirée ? il dict « Qu'il luy en restoit cela , que , quand il visitoit les villages qui despendoient de luy , on luy dressoit des sentiers au travers des hayes de leurs bois, par où il peust passer bien à l'ayse. » Tout cela ne va pas trop mal : mais quoy ! ils ne portent point de hault de chausses.

## CHAPITRE XXXI.

QU'IL FAULT SOBREMENT SE MESLER DE JUGER  
DES ORDONNANCES DIVINES.

Le vray champ et subiect de l'imposture sont les choses incogneues : d'autant que, en premier lieu, l'estrangeté mesme donne credit ; et puis, n'estants point subiectes à nos discours ordinaires, elles nous ostent le moyen de les combattre. A cette cause, dict Platon<sup>1</sup>, est il bien plus aysé de satisfaire, parlant de la nature des dieux, que de la nature des hommes, parce que l'ignorance des auditeurs preste une belle et large carrière, et toute liberté au maniemment d'une matière cachée. Il advient de là qu'il n'est rien creu si fermement que ce qu'on sçait le moins ; ny gents si asseurez que ceulx qui nous content des fables, comme alchymistes, prognosticqueurs, iudiciaires, chiromantiens, medecins, *id genus omne*<sup>2</sup> : ausquels ie ioindrois volontiers, si i'osois, un tas de gents, interpretes et contreroolleurs ordinaires des desseings de Dieu, faisant estat de trouver les causes de chasque accident, et de veoir dans les secrets de la volonté divine les motifs incomprehensibles de ses œuvres ; et, quoyque la variété et discordance continuelle des evenements les reiecte de

<sup>1</sup> Dans le dialogue intitulé *Critias*, p. 107, édition d'Estienne. C.

<sup>2</sup> Et tous les gens de cette espèce. Hon., *Sat.*, I, 2, 2.

coing en coing, et d'orient en occident, ils ne laissent de suyvre pourtant leur esteuf<sup>1</sup>, et de mesme creon peindre le blanc et le noir.

En une nation indienne, il y a cette louable observance : quand il leur mesadvient en quelque rencontre ou bataille, ils en demandent publicquement pardon au soleil, qui est leur dieu, comme d'une action iniuste; rapportants leur heur ou malheur à la raison divine, et luy soubmettants leur iugement et discours. Suffit à un chrestien croire toutes choses venir de Dieu, les recevoir avecques recognoissance de sa divine et inscrutable sapience; pourtant les prendre en bonne part, en quelque visage qu'elles luy soyent envoyees. Mais ie treuve mauvais, ce que ie veois en usage, de chercher à fermir et appuyer nostre religion par la prosperité de nos entreprinses. Nostre creance a assez d'aultres fondements, sans l'auctoriser par les evenements; car le peuple accoustumé à ces arguments plausibles et proprement de son goust, il est dangier, quand les evenements viennent à leur tour contraires et desavantageux, qu'il en esbranle sa foy : comme aux guerres où nous sommes pour la religion, ceulx qui eurent l'avantage à la rencontre de la Rochelabeille<sup>2</sup>, faisants grand'feste de cet accident, et se servants de cette fortune pour certaine approbation de leur party; quand ils viennent aprez à excuser leurs desfortunes de Montcontour et de Jarnac<sup>3</sup>, sur ce que ce sont verges et chastiments paternels, s'ils n'ont un peuple du tout à leur mercy, ils luy font assez aysement sentir que c'est prendre d'un sac deux moulures, et de mesme bouche souffler le chauld et le froid. Il vaudroit mieux l'entretenir des vrayz fondements de la verité. C'est une belle bataille navale qui s'est gaignee ces mois passez<sup>4</sup> contre les Turcs, sous la conduite de dom Ioan d'Austria :

<sup>1</sup> Au propre, *leur balle*; au figuré, *leur jeu*. E. J.

<sup>2</sup> Grande escarmouche entre les troupes de l'amiral de Colligny et celles du duc d'Anjou, au mois de mai 1569. C.

<sup>3</sup> La bataille de Montcontour, gagnée par le duc d'Anjou, en 1569, au mois d'octobre. Ce prince avoit gagné celle de Jarnac au mois de mars de la même année. C.

<sup>4</sup> Dans le golfe de Lépante, le 7 octobre 1571. J. V. L.

mais il a bien pleu à Dieu en faire aultresfois veoir d'aultres telles, à nos despens. Somme, il est malaysé de ramener les choses divines à nostre balance, qu'elles n'y souffrent du deschet. Et qui voudroit rendre raison de ce que Arius, et Leon son pape<sup>1</sup>, chefs principaulx de cette heresie, moururent en divers temps de morts si pareilles et si estranges (car retirez de la dispute, par douleur de ventre, à la garde-robe<sup>2</sup>, tous deux y rendirent subitement l'ame), et exaggerer cette vengeance divine par la circonstance du lieu, y pourroit bien encores adiouster la mort de Heliogabalus, qui feust aussi tué en un retraict<sup>3</sup> : mais quoy ! Ireneë se treuve engagé en mesme fortune. Dieu nous voulant apprendre que les bons ont aultre chose à esperer, et les mauvais aultre chose à craindre, que les fortunes ou infortunes de ce monde, il les manie et applique selon sa disposition occulte, et nous oste le moyen d'en faire sottement nostre proufit. Et se moquent ceulx qui s'en veulent prevaloir selon l'humaine raison : ils n'en donnent iamais une touche, qu'ils n'en reçoivent deux. Sainet Augustin en faict une belle preuve sur ses adversaires. C'est un conflict qui se decide par les armes de la memoire, plus que par celles de la raison. Il se fault contenter de la lumiere qu'il plaist au soleil nous communiquer par ses rayons ; et qui eslevera ses yeux pour en prendre une plus grande dans son corps mesme, qu'il ne treuve pas estrange, si, pour la peine de son outrecuidance, il y perd la vue. *Quis hominum potest scire consilium Dei ? aut quis poterit cogitare quid velit Dominus* <sup>4</sup> ?

<sup>1</sup> Voyez SANDIUS, *Nucleus Hist. Eccles.*, II, p. 440 ; et les *Centuriateurs de Magdebourg*, cent. IV, c. 40. C.

<sup>2</sup> Athanase, *Epist. ad Serapionem*, et Épiphanes, *de Mortis Arit*, lib. II, rapportent ainsi la mort d'Arius. C.

<sup>3</sup> *In latrina*, dit Lampride, *Heliogabal.*, c. 47. C.

<sup>4</sup> Quel homme peut connoître les desseins de Dieu, ou imaginer ce que veut le Seigneur ? *Sapient.*, IX, 43.

## CHAPITRE XXXII.

DE FUIR LES VOLUPTEZ, AU PRIX DE LA VIE.

J'avois bien veu convenir en cecy la pluspart des anciennes opinions : Qu'il est heure de mourir lors qu'il y a plus de mal que de bien à vivre ; et que de conserver nostre vie à nostre torment et incommodité, c'est chocquer les regles mesmes de nature, comme disent ces vieux enseignements :

Ἡ ζῆν ἀλύπως, ἢ θανεῖν εὐδαιμόνως  
 Καλὸν τὸ θνήσκειν ὥς ὑβρίν τὸ ζῆν φέρει.  
 Κραίσσον τὸ μὴ ζῆν ἔστιν, ἢ ζῆν ἀθλίως<sup>1</sup>.

Mais de poulsier le mespris de la mort iusques à tel degré, que de l'employer pour se distraire des honneurs, richesses, grandeurs et aultres faveurs et biens que nous appellons de la fortune, comme si la raison n'avoit pas assez à faire à nous persuader de les abandonner, sans y adiouster cette nouvelle recharge, ie ne l'avois vu ny commander ny practiquer, iusques lors que ce passage de Seneca<sup>2</sup> me tumba entre mains, auquel conseillant à Lucilius, personnage puissant et de grande auctorité autour de l'empereur, de changer cette vie voluptueuse et pompeuse, et de se retirer de cette ambition du monde à quelque viesolitaire, tranquille et philosophique; sur quoy Lucilius alleguoit quelques difficultez : « Je suis d'advis, dict il, que tu quittes cette vie là, ou la vie tout à faict : bien te conseille ie de suyvre la plus doulce voye, et de destacher plustost que de rompre ce que tu as mal noué; pourveu que, s'il ne se peult aultrement destacher, tu le rompes : il n'y a homme si couard qui n'ayme mieulx tumber une fois, que de demourer tousiours en bransle. » l'eusse

<sup>1</sup> Ou une vie tranquille ou une mort heureuse.

Il est beau de mourir lorsque la vie est un opprobre.

Il vaut mieux cesser de vivre que de vivre dans le malheur. — On trouve dans Stobée, *Serm.* 20, des sentences toutes semblables à ces trois-là. C

<sup>2</sup> *Epist.* 22. C.

trouvé ce conseil sortable à la rudesse stoïque ; mais il est plus estrange qu'il soit emprunté d'Epicurus , qui escript à ce propos choses toutes pareilles à Idomeneus. Si est ce que ie pense avoir remarqué quelque traict semblable parmy nos gents , mais avec la moderation chrestienne.

Sainct Hilaire , evesque de Poitiers , ce fameux ennemy de l'heresie arienne , estant en Syrie , feut adverty qu'Abra , sa fille unique , qu'il avoit par deçà avecques sa mere , estoit poursuyvie en mariage par les plus apparents seigneurs du pais , comme fille tresbien nourrie , belle , riche , et en la fleur de son aage : il luy escrivit (comme nous veoyons) qu'elle ostast son affection de tous ces plaisirs et avantages qu'on luy presentoit ; qu'il luy avoit trouvé en son voyage un party bien plus grand et plus digne , d'un mary de bien aultre pouvoir et magnificence , qui luy feroit present de robes , et de ioyaux de prix inestimable. Son desseing estoit de luy faire perdre l'appetit et l'usage des plaisirs mondains , pour la ioindre toute à Dieu ; mais à cela le plus court et le plus certain moyen luy semblant estre la mort de sa fille , il ne cessa par vœux , prieres et oraisons , de faire requeste à Dieu de l'oster de ce monde , et de l'appeller à soy , comme il adveint ; car bientost apres son retour elle luy mourut , de quoy il montra une singuliere ioye. Cettuy cy semble encherir sur les aultres , de ce qu'il s'adresse à ce moyen de prime face , lequel ils ne prennent que subsidiairement ; et puis , que c'est à l'endroit de sa fille unique. Mais ie ne veulx obmettre le bout de cette histoire , encores qu'il ne soit pas de mon propos. La femme de saint Hilaire , ayant entendu par luy comme la mort de leur fille s'estoit conduite par son desseing et volonté , et combien elle avoit plus d'heur d'estre deslogée de ce monde que d'y estre , print une si vivfe apprehension de la beatitude eternelle et celeste , qu'elle sollicita son mary avecques extreme instance d'en faire autant pour elle. Et Dieu , à leurs prieres communes , l'ayant retirée à soy bientost apres , ce feut une mort embrassee avecques singulier contentement commun.

## CHAPITRE XXXIII.

## LA FORTUNE ' SE RENCONTRE SOUVENT AU TRAIN DE LA RAISON.

L'inconstance du bransle divers de la fortune faict qu'elle nous doibve presenter toute espece de visages. Y a il action de iustice plus expresse que celle cy? le duc de Valentinois<sup>1</sup> ayant resolu d'empoisonner Adrian, cardinal de Cornete, chez qui le pape Alexandre sixiesme son pere et luy alloient souper au Vatican, envoya devant quelque bouteille de vin empoisonné, et commanda au sommelier qu'il la gardast bien soigneusement : le pape y estant arrivé avant le fils, et ayant demandé à boire, ce sommelier, qui pensoit ce vin ne luy avoir esté recommandé que pour sa bonté, en servit au pape; et le duc mesme y arrivant sur le poinct de la collation, et se fiant qu'on n'auroit pas touché à sa bouteille, en print à son

<sup>1</sup> Ce mot de *fortune*, employé souvent par Montaigne, et dans des passages même où il auroit pu se servir de celui de *providence*, fut censuré par les docteurs moines qui examinèrent les *Essais* pendant son séjour à Rome en 1581. (*Voyages*, t. II, p. 55 et 76.) Dans les pays d'inquisition, à Rome surtout, il étoit défendu de dire *fatum* ou *fata*. Un auteur fit imprimer *facta*; et dans l'errata il fit mettre *facta*, liex *fata*. On a eu plus d'une fois recours à ce stratagème pour tromper la cour de Rome : c'est ainsi que le protestant Daniel Heinsius, envoyant dans cette ville un ouvrage où il parle du pape Urbain VIII, l'appela, dans le texte, *Ecclesiæ caput*; et dans l'errata *Ecclesiæ Romanæ caput*. (BALZAC, *Dissert.* 36.) Il paroît que cette censure de livre n'étoit pas toujours exercée par des gens fort habiles. La Mothe Le Vayer dit tenir de Naudé même, que dans un ouvrage que celui-ci vouloit faire imprimer à Rome, et où se trouvoient ces mots : *Virgo fata est*, l'inquisiteur mit en marge *Propositio hæretica; nam non datur fatum*. (MENAGIANA.) La défense étoit si sérieuse, qu'Addison, dans son voyage d'Italie, lut à Florence, à la tête d'un opéra, cette protestation solennelle, dont il ne put s'empêcher de sourire (*I could not but smile*) : *PROTESTA. Le vi, Fato, Deità, Destino, e simili, che per entro questo dramma troverai, son messe per scherzo poetico, e non per sentimento vero, credendo sempre in tutto quello, che crede, e comanda santa madre Chiesa*. Montaigne se justifie, dans le chap. LVI de ce premier livre, d'avoir employé quelques-uns de ces mots prohibés, *verba indisciplinata*, comme il les appelle : on voit, par les anciennes éditions, qu'il n'a composé cette espèce d'apologie que depuis son retour de Rome. J. V. L.

<sup>1</sup> En 1503. *Historia di Francesco Guicciardini*, liv. VI, p. 287. *In Vinegia*, apresso Gabriel Giolito, 1568. C.

tour : en manière que le pere en mourut soubdain ; et le fils ,  
aprez avoir esté longuement tormenté de maladie , feut re-  
servé à un' aultre pire fortune.

Quelquesfois il semble à poinct nommé qu'elle se ioue à  
nous : le seigneur d'Estree , lors guidon de monsieur de Van-  
dosme , et le seigneur de Licques , lieutenant de la compagnie  
du duc d'Ascot , estants tous deux serviteurs de la sœur du  
sieur de Fongueselles<sup>1</sup> , quoyque de divers partis (comme il  
advient aux voisins de la frontiere), le sieur de Licques l'em-  
porta ; mais le mesme iour des nopces , et qui pis est , avant  
le coucher , le marié , ayant envie de rompre un bois en faveur  
de sa nouvelle espouse , sortit à l'escarmouche prez de S. Omer ,  
où le sieur d'Estree se trouvant le plus fort le fait son prison-  
nier : et pour faire valoir son avantage , encores fallust il  
que la damoiselle ,

Coniugis ante coacta novi dimittere collum ,  
Quam veniens una atque altera rursus hyems  
Noctibus in longis avidum saturasset amorem<sup>2</sup> ,

luy feist elle mesme requeste par courtoisie de luy rendre  
son prisonnier , comme il fait , la noblesse françoise ne refu-  
sant iamais rien aux dames.

Semble il pas que ce soit un sort artiste ? Constantin , fils  
de Helene , fonda l'empire de Constantinople ; et tant de siecles  
aprez , Constantin , fils de Helene , le finit. Quelquesfois il luy  
plaist envier sur nos miracles : nous tenons que le roy Clovis  
assiegeant Angoulesme , les murailles cheurent d'elles mesmes  
par faveur divine : et Bouchet emprunte de quelqu'auteur ,  
que le roy Robert assiegeant une ville , et s'estant desrobé  
du siege pour aller à Orleans solenniser la feste saint Aignan ,  
comme il estoit en devotion sur certain poinct de la messe ,  
les murailles de la ville assiegee s'en allerent sans aulcun

<sup>1</sup> Ou plutôt *Fouquerolles*. MARTIN DU BELLAY, *Mémoires* , liv. II, fol. 85 et 87. C.

<sup>2</sup> Contrainte de renoncer aux embrassements de son nouvel époux , avant que les  
longues nuits d'un ou de deux hivers eussent rassasié l'avidité de leur amour. CATULLE.  
LXVIII, 81.

effort en ruine. Elle fait tout à contrepoil en nos guerres de Milan : car le capitaine Rense assiegeant pour nous la ville d'Eronne<sup>1</sup>, et ayant fait mettre la mine sous un grand pan de mur, et le mur en estant brusquement enlevé hors de terre, recheut toutesfois tout empenné<sup>2</sup> si droict dans son fondement, que les assiegez n'en vaulsirent pas moins.

Quelquesfois elle fait la medecine : Iason Phereus<sup>3</sup>, estant abandonné des medecins pour une aposteme qu'il avoit dans la poitrine, ayant envie de s'en desfaire, au moins par la mort, se iecta dans une bataille à corps perdu dans la presse des ennemis, où il feust blessé à travers le corps si à point, que son aposteme en creva, et guarit. Surpassa elle pas le peintre Protogenes en la science de son art? cettuy cy<sup>4</sup> ayant parfait l'image d'un chien las et recreu, à son contentement en toutes les aultres parties, mais ne pouvant représenter à son gré l'escume et la bave, despité contre sa besongne, print son esponge, et, comme elle estoit abruvée de diverses peintures, la iecta contre, pour tout effacer : la fortune porta tout à propos le coup à l'endroit de la bouche du chien, et y fournit ce à quoy l'art n'avoit pu atteindre. N'adresse<sup>5</sup> elle pas quelquesfois nos conseils et les corrige? Isabelle, royne d'Angleterre, ayant à repasser de Zelande en son royaume<sup>6</sup>, avecques une armee, en faveur de son fils, contre son mary, estoit perdue, si elle feust arrivée au port qu'elle avoit projecté, y estant attendue par ses ennemis : mais la fortune la iecta contre son vouloir ailleurs, où elle print terre en toute seureté. Et cet ancien qui, ruant la pierre à un chien, en as-

<sup>1</sup> *Mémoires* de MARTIN DU BELLAY, liv. II, fol. 86, où cette ville est nommée *Arone*, sur le lac Majeur. C.

<sup>2</sup> Tout d'une pièce, comme une *flèche empennée* qui tomberoit perpendiculairement dans l'endroit d'où elle auroit été lancée vers le ciel. C.

<sup>3</sup> Ou mieux, de *Phères*, en Thessalie. PLIN, *Nat. Hist.*, VII, 50. J. V. L.

<sup>4</sup> PLIN, *Nat. Hist.*, XXXV, 40. C.

<sup>5</sup> *Ne redresse-t-elle pas*, etc. E. J.

<sup>6</sup> En 1336. Voyez FROISSANT. C.



sena et tua sa marastre, eust il pas raison de prononcer ce vers,

Ταυτόματον ἡμῶν καλλίω βουλεύεται ,

La fortune a meilleur advis que nous ?

Icetes <sup>2</sup> avoit practiqué deux soldats pour tuer Timoleon, sejournant à Adrane en la Sicile. Ils prinrent heure sur le point qu'il feroit quelque sacrifice; et se meslants parmy la multitude, comme ils se guignoyent <sup>3</sup> l'un l'autre que l'occasion estoit propre à leur besongne, voicy un tiers qui d'un grand coup d'espee en assene l'un par la teste, et le rue mort par terre, et s'enfuit. Le compaignon se tenant pour descouvert et perdu, recourut à l'autel, requerant franchise, avecques promesse de dire toute la verité. Ainsi qu'il faisoit le conte de la coniuration, voicy le tiers qui avoit esté attrapé, lequel, comme meurtrier, le peuple poulse et saboule <sup>4</sup> au travers la presse, vers Timoleon et les plus apparents de l'assemblée. Là il crie mercy, et dict avoir iustement tué l'assassin de son pere; verifiant sur le champ, par des tesmoins que son bon sort luy fournit tout à propos, qu'en la ville des Leontins son pere, de vray, avoit esté tué par celui sur lequel il s'estoit vengé. On luy ordonna dix mines attiques pour avoir eu cette heur, prenant raison de la mort de son pere, d'avoir retiré de mort le pere commun des Siciliens. Cette fortune surpasse en reglement les regles de l'humaine prudence.

Pour la fin, en ce faict icy se descouvre il pas une bien expresse application de sa faveur, de bonté et pieté singuliere? Ignatius <sup>5</sup> pere et fils, proscribeds par les triumvirs à Rome, se resolurent à ce genereux office de rendre leurs vies entre

<sup>2</sup> Ici Montaigne traduit exactement le vers grec qu'il vient de citer. Ce vers est de Ménandre, et il étoit passé en proverbe. Voyez les commentateurs sur les lettres de Cicéron à Atticus, I. 42. C.

<sup>3</sup> Sicilien, né à Syracuse, qui vouloit opprimer la liberté de sa patrie, dont Timoleon étoit le défenseur. PLUTARQUE, *Vie de Timoléon*, c. 7. C.

<sup>4</sup> Se faisoient signe du coin de l'œil. E. J.

<sup>5</sup> Foule aux pieds. NICOT: Sabouler, *proculcare*. C.

<sup>6</sup> APPIEN, *Guerres civiles*, IV, p. 969, éd. de 1670. C.

les mains l'un de l'autre, et en frustrer la cruauté des tyrans; ils se coururent sus l'espee au poing : elle en dressa les poinctes, et en fait deux coups egualement mortels; et donna à l'honneur d'une si belle amitié, qu'ils eussent iustement la force de retirer encores des playes leurs bras sanglants et armez, pour s'entr'embrasser en cet estat d'une si forte estreinte, que les bourreaux couperent ensemble leurs deux testes, laissant les corps tousiours prins en ce noble nœud, et les playes ioinctes, humants amoureusement le sang et les restes de la vie l'une de l'autre.

### CHAPITRE XXXIV.

#### D'UN DEFAULT DE NOS POLICES.

Feu mon pere, homme, pour n'estre aydé que de l'experience et du naturel, d'un iugement bien net, m'a dict aultrefois qu'il avoit désiré mettre en train qu'il y eust ez villes certain lieu designé, auquel ceulx qui auroient besoin de quelque chose se peussent rendre, et faire enregistrer leur affaire à un officier estably pour cet effet : comme, « Je cherche à vendre des perles; Je cherche des perles à vendre; Tel veut compaignie pour aller à Paris; Tel s'enquiert d'un serviteur de telle qualité; Tel d'un maistre; Tel demande un ouvrier; qui cecy, qui cela, chascun selon son besoin. » Et semble que ce moyen de nous entr'advertir apporteroit non legiere commodité au commerce publique; car à tous coups il y a des conditions qui s'entrecherchent, et pour ne s'entr'entendre, laissent les hommes en extreme necessité.

J'entends, avecques une grande honte de nostre siecle, qu'à nostre veue deux tresexcellents personnages en sçavoir sont morts en estat de n'avoir pas leur saoul à manger, Lilius Gregorius Giraldus <sup>1</sup> en Italie, et Sebastianus Castalio <sup>2</sup> en

<sup>1</sup> Giglio Gregorio Giraldi, né à Ferrare en 1489, y mourut en 1533. Ses ouvrages, dont les principaux sont l'*Histoire des Dieux* et les dialogues *sur les Poètes*, ont été recueillis par Jensius dans la belle édition de Leyde, 2 vol. in-fol., 1696. J. V. L.

<sup>2</sup> Sébastien Chasteillon, Dauphinois, né en 1515, mort en 1563. Il est connu surtout

Allemagne; et crois qu'il y a mille hommes qui les eussent appelez avecques tresavantageuses conditions, ou secours où ils estoient, s'ils l'eussent sceu. Le monde n'est pas si generally corrompu, que ie ne sçache tel homme qui souhaitteroit, de bien grande affection, que les moyens que les siens luy ont mis en main se peussent employer, tant qu'il plaira à la fortune qu'il en iouisse, à mettre à l'abri de la necessité les personnages rares et remarquables en quelque espece de valeur, que le malheur combat quelquesfois iusques à l'extremité; et qui les mettroit pour le moins en tel estat, qu'il ne tiendrait qu'à faulte de bon discours, s'ils n'estoient contents.

En la police œconomique, mon pere avoit cet ordre, que ie sçais louer, mais nullement ensuyvre: c'est qu'oultre le registre des negoces du mesnage où se logent les menus comptes, payements, marchés qui ne requierent la main du notaire, lequel registre un receveur a en charge, il ordonnoit à celuy de ses gents qui luy servoit à escrire, un papier iournal à inserer toutes les survenances de quelque remarque, et, iour par iour, les memoires de l'histoire de sa maison; tresplaisante à veoir quand le temps commence à en effacer la souvenance, et trez à propos pour nous oster souvent de peine: « Quand feut entamee telle besongne, quand achevee; Quels trains y ont passé, combien arresté; Nos voyages, nos absences, mariages, morts; La reception des heureuses ou malencontreuses nouvelles; Changement des serviteurs principaulx; telles matieres. » Usage ancien, que ie treuve bon à refreschir, chascun en sa chascuniere: et me treuve un sot d'y avoir failly.

## CHAPITRE XXXV.

## DE L'USAGE DE SE VESTIR.

Où que ie venille donner, il me fault forcer quelque barriere de la coustume: tant elle a soigneusement bridé toutes

par sa version latine de la Bible, où il affecte de ne parler que la langue cicéronienne. Voyez BAYLE, au mot *Castalion*. J. V. L.

nos advenues ! Je devisois, en cette saison frilleuse, si la façon d'aller tout nud, de ces nations dernièrement trouvees, est une façon forcee par la chaulde temperature de l'air, comme nous disons des Indiens et des Mores, ou si c'est l'originelle des hommes. Les gents d'entendement, d'autant que tout ce qui est sous le ciel, comme dict la sainte parole, est subiect à mesmes loix, ont accoustumé en pareilles considerations à celles icy, où il fault distinguer les loix naturelles, des controuuees, de recourir à la generale police du monde, où il n'y peult avoir rien de contrefaict. Or, tout estant exactement fourny ailleurs de filet et d'aiguille, pour maintenir son estre, il est mescreable que nous soyons seuls produicts en estat defectueux et indigent, et en estat qui ne se puisse maintenir sans secours estrangier. Ainsi ie tiens que, comme les plantes, arbres, animaulx, et tout ce qui vit, se treuve naturellement équipé de suffisante couverture pour se deffendre de l'iniure du temps,

Propterea que fere res omnes aut corio sunt,  
Aut seta, aut couchis, aut callo, aut cortice, tectæ<sup>1</sup>,

aussi estions nous : mais, comme ceulx qui esteignent par artificielle lumiere celle du iour, nous avons esteint nos propres moyens par les moyens empruntez. Et est aysé à veoir que c'est la coustume qui nous faict impossible ce qui ne l'est pas : car de ces nations qui n'ont aulcune cognoissance de vestements, il s'en treuve d'assises environ sous mesme ciel que le nostre, et sous bien plus rude ciel que le nostre ; et puis, la plus delicate partie de nous est celle qui se tient tousiours decouverte, les yeulx, la bouche, le nez, les oreilles ; à nos contadins<sup>2</sup>, comme à nos ayeulx, la partie pectorale et le ventre. Si nous feussions nays avecques condition de cotillons et de greguesques, il ne fault faire doubte que nature n'eust armé d'une peau plus espesse ce qu'elle eust abandonné à la batterie des saisons, comme elle a faict le bout des doigts et plante des pieds. Pourquoi sem-

<sup>1</sup> Et que, pour cette raison, presque tous les êtres sont couverts ou de cuir, ou de poil, ou de coquilles, ou d'écorce, ou de callosités. *Lucanica*, IV, 958.

<sup>2</sup> *Paysans*, de l'italien *contadino*, qui a la même signification. C.

le il difficile à croire ? en ma façon d'estre vestu, et celle d'un  
 isan de mon pays, ie treuve bien plus de distance, qu'il n'y a  
 e sa façon à celle d'un homme qui n'est vestu que de sa peau.  
 ombien d'hommes, et en Turquie surtout, vont nuds par  
 evotion ! Je ne sçais qui demandoit à un de nos gueux, qu'il  
 yroit en chemise en plein hyver, aussi scarbillat <sup>1</sup> que tel  
 ni se tient emmitonné dans les martes iusques aux oreilles,  
 comme il pouvoit avoir patience. « Et vous, monsieur, respon-  
 dict il, vous avez bien la face decouverte : or moy, ie suis  
 tout face. » Les Italiens content du fol du duc de Florence,  
 e me semble, que son maistre s'enquerant comment ainsi  
 ial vestu il pouvoit porter le froid ; à quoy il estoit bien em-  
 esché luy mesme : « Suyvez, dict il, ma recepte de charger  
 sur vous tous vos accoustrements, comme ie foy les miens,  
 vous n'en souffrirez non plus que moy. » Le roy Massinissa <sup>2</sup>,  
 isques à l'extreme vieillesse, ne peut estre induict à aller la  
 este couverte, par froid, orage et pluye qu'il feist ; ce qu'on  
 ict aussi de l'empereur Severus. Aux batailles donnees entre  
 s Aegyptiens et les Perses, Herodote <sup>3</sup> dict avoir esté remar-  
 ué ; et par d'aultres et par luy, que de ceulx qui y deme-  
 oient morts, le test estoit sans comparaison plus dur aux  
 egyptiens qu'aux Persiens ; à raison que ceulx icy portent  
 urs testes tousiours couvertes de beguins et puis de turbans ;  
 eulx là, razes dez l'enfance et decouvertes. Et le roy Age-  
 ilaus observa iusques à sa decrepitude de porter pareille  
 esture en hyver qu'en esté <sup>4</sup>. Cesar, dict Suetone <sup>5</sup>, marchoit  
 ousiours devant sa troupe, et le plus souvent à pied, la teste  
 lescouverte, soit qu'il feist soleil ou qu'il pleust ; et autant en  
 ict on de Hannibal,

Tum vertice nudo

Exoptere insanos imbres, coelique ruinam <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Ou *escarbillat*, c'est-à-dire, éveillé, gai, de bonne humeur. C.

<sup>2</sup> Ciceron, de *Senectute*, c. 40. C.

<sup>3</sup> Liv. III, c. 42. J. V. L.

<sup>4</sup> PLUTARQUE, *Vie d'Agésilas*. J. V. L.

<sup>5</sup> *Vie de César*, c. 58. C.

<sup>6</sup> Qui, tête nue, bravoit les torrents du ciel. SILIUS ITALICUS, I, 250.

Un Venitien , qui s'y est tenu longtems , et qui ne faict que d'en venir , escrit qu'au royaume du Pegu , les aultres parties du corps vestues , les hommes et les femmes vont tousiours les pieds nuds , mesme à cheval. Et Platon conseille merueilleusement , pour la santé de tout le corps , de ne donner aux pieds et à la teste aultre couverture que celle que la nature y a mise. Celuy que les Polonnois ont choisi pour leur roy <sup>1</sup> aprez le nostre , qui est à la verité l'un des plus grands prince de nostre siecle , ne porte iamais gants , ny ne change , pour hyver et temps qu'il fasse , le mesme bonnet qu'il porte au couvert. Comme ie ne puis souffrir d'aller desboutonné et detaché , les laboureurs de mon voisinage se sentiroient entravez de l'estre. Varro <sup>2</sup> tient que quand on ordonna que nous teinssions la teste decouverte en presence des dieux ou du magistrat , on le feit plus pour nostre santé et nous fermir contre les iniures du temps , que pour compte de la reverence. Et puisque nous sommes sur le froid , et François accoustumez à nous bigarrer ( non pas moy , car ie ne m'habille gueres que de noir ou de blanc , à l'imitation de mon pere ) , adioustons d'une aultre piece , que le capitaine Martin du Bellay recite , au voyage de Luxembourg , avoir vu les geles si aspres <sup>3</sup> que le vin de la munition se coupoit à coups de hache et de congee , se debitoit aux soldats par poids , et qu'ils l'emportoient dans des panners : et Ovide ,

Nudaque consistunt , formam servantia testæ ,  
Vina ; nec hausta meri , sed data frusta , bibunt <sup>4</sup>.

Les geles sont si aspres en l'emboucheure des Palus Maeotides , qu'en la mesme place où le lieutenant de Mithridates

<sup>1</sup> Étienne Bathory. Et c'est à lui , et non pas à Henri III , qu'il faut rapporter ces paroles , qui est à la verité l'un des plus grands princes de nostre siecle. C.

<sup>2</sup> PLIN , *Nat. Hist.* , XXVIII , 6. C.

<sup>3</sup> En 1543. *Mémoires de MARTIN DU BELLAY* , liv. X , fol. 478. Philippe de Commines , liv. II , c. 14 , parle d'un pareil froid arrivé de son temps ( en 1469 ) dans le pays de Liège. C.

<sup>4</sup> Le vin glacé retient la forme du vase qui le renfermoit ; on ne boit pas le vin liquide , mais on le partage en morceaux. OVID. , *Trist.* , III , 10 , 23.

avoit livré bataille aux ennemis à pied sec et les y avoit desfaicts, l'esté venu il y gaigna contre eulx encore une bataille navale <sup>1</sup>. Les Romains souffrirent grand desavantage, au combat qu'ils eurent contre les Carthaginois prez de Plaisance, de ce qu'ils allerent à la charge, le sang figé et les membres contraincts de froid : là où Hannibal avoit faict espandre du feu par tout son ost pour eschauffer ses soldats, et distribuer de l'huyle par les bandes, à fin que s'oignants ils rendissent leurs nerfs plus souples et desgourdis, et encroustassent les pores contre les coups de l'air et du vent gelé qui tiroit lors <sup>2</sup>.

La retraicte des Grecs, de Babylone en leurs pals, est fameuse des difficultez et mesayes qu'ils eurent à surmonter : cette cy en feut, qu'accueillis aux montaignes d'Armenie d'un horrible ravage de neiges, ils en perdirent la cognoissance du pals et des chemins ; et, en estants assiegez tout court, feurent un iour et une nuict sans boire et sans manger, la pluspart de leurs bestes mortes, d'entre eulx plusieurs morts, plusieurs aveugles du coup du gresil et leur de la neige, plusieurs stropiez par les extremitiez, plusieurs roides, transis et immobiles de froid, ayants encores le sens entier <sup>3</sup>.

Alexandre veid une nation en laquelle on enterre les arbres fructiers en hyver pour les deffendre de la gelee <sup>4</sup> ; et nous en pouvons aussi veoir.

Sur le subiect de vestir, le roy de la Mexique changeoit quatre fois par iour d'accoustrements, iamaï ne les reterroit, employant sa desferre <sup>5</sup> à ses continuelles liberalitez et recompenses ; comme aussi ny pot, ny plat, ny ustensile de sa cuisine et de sa table, ne luy estoient servis à deux fois.

<sup>1</sup> STRABON, liv. VII, p. 207, éd. de Paris ; p. 472, éd. d'Amsterdam. C.

<sup>2</sup> TITE-LIVE, XX, 54. C. — On lit aussi, *qui couroit lors*.

<sup>3</sup> XENOPHON, *Expédition de Cyrus*, IV, 3. C.

<sup>4</sup> QUINTE-CURCE, VII, 3. C.

<sup>5</sup> C'est-à-dire sa défroque, ou sa déponille. E. J.

## CHAPITRE XXXVI.

## DU JEUNE CATON.

Je n'ay point cette erreur commune de iuger d'un aultre selon que ie suis : i'en crois ayseement des choses diverses à moy. Pour me sentir engagé à une forme, ie n'y oblige pas le monde, comme chascun faict; et crois et conçois mille contraires façons de vie; et, au rebours du commun, reçois plus facilement la difference que la ressemblance en nous. Je descharge, tant qu'on veult, un aultre estre de mes conditions et principes, et le considere simplement en luy mesme, sans relation, l'estoffant sur son propre modele. Pour n'estre continent, ie ne laisse d'avouer sincerement la continence des Feuillants et des Capuchins, et de bien trouver l'air de leur train : ie m'insinue par imagination fort bien en leur place; et les aime et les honore d'autant plus qu'ils sont aultres que moy. Je desire singulierement qu'on nous iuge chascun à part soy, et qu'on ne me tire en consequence des communs exemples. Ma foiblesse n'altere aucunement les opinions que ie dois avoir de la force et vigueur de ceulx qui le meritent. *Sunt qui nihil suadent, quam quod se imitari posse confidunt*<sup>1</sup>. Rampant au limon de la terre, ie ne laisse pas de remarquer iusques dans les nues la haulteur inimitable d'aucunes ames heroïques. C'est beaucoup pour moy d'avoir le iugement réglé, si les effects ne le peuvent estre, et maintenir au moins cette maistresse partie exempte de corruption : c'est quelque chose d'avoir la volonté bonne, quand les iambes me faillent. Ce siecle auquel nous vivons, au moins pour nostre climat, est si plombé, que, ie ne dis pas l'execution, mais l'imagi-

<sup>1</sup> Il y a des gens qui ne conseillent que ce qu'ils croient pouvoir imiter. — Montaigne parolt citer de mémoire cette phrase de Cicéron, *Orator*, c. 7 : *Nunc tantum quæque laudat quantum se posse sperat imitari* : ou plutôt ce passage des *Tusculanes*, II, 4 : *Reperiebantur nonnulli, qui nihil laudarent, nisi quod se imitari posse confiderent*. J. V. L.



nation mesme , de la vertu en est à dire : et semble que ce ne soit aultre chose qu'un iargon de college ;

*Virtutem verba putant , qđ*

*Lucum ligna* <sup>1</sup> ;

*quam vereri deberent , etiam si percipere non possent* <sup>2</sup> ; c'est un affiquet à pendre en un cabinet , ou au bout de la langue , comme au bout de l'aureille , pour parement. Il ne se recognoist plus d'action vertueuse : celles qui en portent le visage , elles n'en ont pas pourtant l'essence ; car le proufit , la gloire , la crainte , l'accoustumance , et aultres telles causes estrangeres , nous acheminent à les produire. La iustice , la vaillance , la debonnaireté que nous exerçons lors , elles peuvent estre ainsi nommees pour la consideration d'aultruy et du visage qu'elles portent en publicque ; mais chez l'ouvrier ce n'est aulcunement vertu , il y a une aultre fin proposee , aultre cause mouvante. Or , la vertu n'advoue rien , que ce qui se faict par elle et pour elle seule.

En cette grande bataille de Potidee <sup>3</sup> , que les Grecs soubs Pausanias gaignerent contre Mardonius et les Perses , les victorieux , suyvant leur coustume , venants à partir entre eulx la gloire de l'exploict , attribuerent à la nation spartiate la precellence de valeur en ce combat. Les Spartiates , excellents iuges de la vertu , quand ils vindrent à decider à quel particulier de leur nation debvoit demourer l'honneur d'avoir le mieulx faict en cette iournee , trouverent qu'Aristodeme s'estoit le plus courageusement hazardé ; mais pourtant ils ne luy en donnerent point de prix , parce que sa vertu avoit esté incitee du desir de se purger du reproche qu'il avoit encouru

<sup>1</sup> Ils croient que la vertu n'est qu'un mot , comme ils ne voient que du bois à brûler dans un bois sacré. HORACE, *Epist.*, I, 6, 54.

<sup>2</sup> La vertu qu'ils devroient respecter , quand même ils ne pourroient la comprendre. CIC., *Tusc.*, *Quæst.*, V, 2. Montaigne applique à la vertu ce que Cicéron dit de la philosophie et de ceux qui osent la blâmer. C.

<sup>3</sup> L'auteur a mis par méprise *Potidée*, au lieu de *Platée*. Voyez CORNELIUS NEPOS, *Paus.*, c. 4 ; et surtout HÉRODOTE, IX, 70. J. V. L.

au faict des Thermopyles, et d'un appetit de mourir courageusement pour garantir sa honte passee.

Nos iugements sont encores malades, et suyvent la depravation de nos mœurs. Je veois la pluspart des esprits de mon temps faire les ingenieux à obscurcir la gloire des belles et genereuses actions anciennes, leur donnant quelque interpretation vile, et leur controuvant des occasions et des causes vaines : grande subtilité ! Qu'on me donne l'action la plus excellente et pure, ie m'en voys y fournir vraysemblablement cinquante vicieuses intentions. Dieu sçait, à qui les veut entendre, quelle diversité d'images ne souffre nostre interne volonté ! Ils ne font pas tant malicieusement, que lourdement et grossierement, les ingenieux à tout leur mesdisance.

La mesme peine qu'on prend à detracter de ces grands noms, et la mesme licence, ie la prendrois volontiers à leur prester quelque tour d'espaule pour les haulser. Ces rares figures, et trieés pour l'exemple du monde par le consentement des sages, ie ne me feindrois pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourroit, en interpretation et favorable circonstance : et il fault croire que les efforts de nostre invention sont loing au dessoubz de leur merite. C'est l'office des gents de bien de peindre la vertu la plus belle qui se puisse ; et ne nous messieroit pas, quand la passion nous transporterait à la faveur de si saintes formes. Ce que ceulx cy font au contraire, ils le font ou par malice, ou par ce vice de ramener leur creance à leur portee, de quoy ie viens de parler ; ou, comme ie pense plustost, pour n'avoir pas la veue assez forte et assez nette, ny dressee à concevoir la splendeur de la vertu en sa pureté naïfve : comme Plutarque dict que de son temps aulcuns attribuoient la cause de la mort du ieune Caton à la crainte qu'il avoit eu de Cæsar ; de quoy il se picque avecques raison : et peult on iuger par là combien il se feust encores plus offensé de ceulx qui l'ont attribuee à l'ambition. Sottes gents ! Il eust bien faict une belle action, genereuse et iuste, plustost avecques ignominie que pour la gloire. Ce personnage là feut veritablement un patron, que nature

choisit pour montrer iusques où l'humaine vertu et fermeté pouvoit atteindre.

Mais ie ne suis pas icy à mesme pour traicter ce riche argument : ie veulx seulement faire luicter ensemble les traits de cinq poëtes latins sur la louange de Caton , et pour l'intérest de Caton , et , par incident , pour le leur aussi. Or , debvra l'enfant bien nourry trouver , au prix des aultres , les deux premiers trainnants ; le troisieme plus verd , mais qui s'est abbatu par l'extravagance de sa force : il estimera que là il y auroit place à un ou deux degrez d'invention encores pour arriver au quatriesme , sur le pinct duquel il iendra ses mains par admiration : au dernier , premier de quelque espace , mais laquelle espace il iurera ne pouvoir estre remplie par nul esprit humain , il s'estonnera , il se transira.

Voicy merveille : nous avons bien plus de poëtes que de iuges et interpretes de poësie ; il est plus aysé de la faire que de la cognoistre. A certaine mesure basse , on la peult iuger par les preceptes et par art : mais la bonne , la supreme , la divine , est au dessus des regles et de la raison. Quiconque en discerne la beauté d'une veue ferme et rassise , il ne la veoid pas , non plus que la splendeur d'un esclair : elle ne practique point nostre iugement ; elle le ravit et ravage. La fureur qui espoinçonne celuy qui la sçait penetrer , fiert encores un tiers à la luy ouyr traicter et reciter ; comme l'aimant non seulement attire une aiguille , mais infond encores en icelle sa faculté d'en attirer d'aultres : et il se veoid plus clairement aux theatres , que l'inspiration sacree des Muses , ayant premierement agité le poëte à la cholere , au dueil , à la hayne , et hors de soy , où elles veulent , frappe encores par le poëte l'acteur , et par l'acteur consecutivement tout un peuple ; c'est l'enfileure de nos aiguilles suspendues l'une de l'aultre<sup>1</sup>. Dez ma premiere enfance , la poësie a eu cela , de me transpercer et transporter ; mais ce ressentiment bien vif , qui est naturellement en moy , a esté diversement manié par diver-

<sup>1</sup> Toutes ces images sont prises de l'*Ion* de Platon. Voyez les *Pensées* de ce philosophe , p. 162 , édit. de 1834. J. V. L.

sité de formes, non tant plus haultes et plus basses (car c'estoient tousiours des plus haultes en chascue espece), comme differentes en couleur : premierement, une fluidité gaye et ingenieuse; depuis, une subtilité aiguë et relevee; enfin, une force meure et constante. L'exemple le dira mieulx; Ovide, Lucain, Virgile.

Mais voyla nos gents sur la carriere :

*Sit Cato, dum vivit, sane vel Cesare maior<sup>1</sup>,*

dict l'un ;

*Et invictum, devicta morte, Catonem<sup>2</sup>*

dict l'autre; et l'autre, parlant des guerres civiles d'entre Cesar et Pompeius,

*Victrix causa dñs placuit, sed victa Catoni<sup>3</sup>;*

et le quatriesme, sur les louanges de Cesar :

*Et cuncta terrarum subacta,  
Præter atrocem animum Catonis<sup>4</sup>;*

et le maistre du chœur, aprez avoir estalé les noms des plus grands Romains en sa peinture, finit en cette maniere,

*His dantem iura Catonem<sup>5</sup>.*

## CHAPITRE XXXVII.

COMME NOUS PLEURONS ET RIONS D'UNE MESME CHOSE.

Quand nous rencontrons dans les histoires qu'Antigonus sceut tresmauvais gré à son fils de luy avoir présenté la teste du roy Pyrrhus, son ennemy, qui venoit sur l'heure mesme d'estre tué combattant contre luy, et que, l'ayant veue, il se

<sup>1</sup> Que Caton soit pendant sa vie plus grand même que César. MARTIAL, VI, 32.

<sup>2</sup> Et Caton indomptable, ayant dompté la mort. MANILIUS, *Astronom.*, IV, 57.

<sup>3</sup> Les dieux sont pour César, mais Caton suit Pompée. LUCAIN, I, 428.

<sup>4</sup> Tout le monde à ses pieds, hormis le fier Caton. HORACE, *Od.*, II, 4, 25.

<sup>5</sup> Et Caton, qui leur dicte des lois. VIRG., *Énéid.*, VIII, 670.

print bien fort à pleurer<sup>1</sup>; et que le duc René de Lorraine plaignit aussi la mort du duc Charles de Bourgoigne qu'il venoit de desfaire<sup>2</sup>, et en porta le dueil en son enterrement; et qu'en la bataille d'Auroy<sup>3</sup>, que le comte de Montfort gaigna contre Charles de Blois, sa partie pour le duché de Bretagne, le victorieux, rencontrant le corps de son ennemy trespasé, en mena grand dueil, il ne fault pas s'escrier soubdain,

E così avven, che l'animo ciascuna  
Sua passion sotto 'l contrario manto  
Ricopre, con la vista or' chiara, or' bruna<sup>4</sup>.

Quand on presenta à Cesar la teste de Pompeius, les histoires<sup>5</sup> disent qu'il en destourna sa veue, comme d'un vilain et mal plaisant spectacle. Il y avoit eu entre eulx une si longue intelligence et société au maniement des affaires publiques, tant de communauté de fortunes, tant d'offices reciproques et d'alliances, qu'il ne fault pas croire que cette contenance feust toute faulse et contrefaicté; comme estime cet aultre :

Tutumque putavit  
Iam bonus esse socer; lacrymas non sponte cadentes  
Effudit, gemitusque expressit pectore leto<sup>6</sup>;

car, bien qu'à la verité la pluspart de nos actions ne soient que masque et fard, et qu'il puisse quelquesfois estre vray,

Heredis fletus sub persona risus est<sup>7</sup>,

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Vie de Pyrrhus*, vers la fin. C.

<sup>2</sup> Devant Nancy, en 1477. C.

<sup>3</sup> Ou d'Auray, près de Vannes. Cette bataille fut livrée sous Charles V, le 29 septembre 1364. J. V. L.

<sup>4</sup> C'est ainsi que l'ame couvre ses mouvements secrets sous une apparence contraire, triste sous un visage gai, gai sous un visage triste. PÉTRARQUE, fol. 23 de l'éd. de Gab. Giolito, 1545.

<sup>5</sup> PLUTARQUE, *Vie de César*, c. 45. C.

<sup>6</sup> Dès qu'il crut pouvoir sans péril se montrer sensible aux malheurs de son gendre, il répandit quelques larmes forcées, et arracha quelques gémisséments d'un cœur rempli de joie. LUCAIN, IX, 1057.

<sup>7</sup>

Les pleurs d'un héritier sont des ris sous le masque.

PUBLIUS SYRUS, *apud A. Gelium*, XVII, 14.

(Traduction de mademoiselle de Gournay.)

si est ce qu'au iugement de ces accidents, il fault considerer comme nos ames se treuvent souvent agitees de diverses passions. Et tout ainsi qu'en nos corps ils disent qu'il y a une assemblee de diverses humeurs, desquelles celle là est maistresse, qui commande le plus ordinairement en nous, selon nos complexions : aussi en nos ames, bien qu'il y ayt divers mouvements qui les agitent, si fault il qu'il y en ayt un à qui le champ demeure; mais ce n'est pas avecques si entier advantage que, pour la volubilité et souplesse de nostre ame, les plus foibles par occasion ne regaignent encores la place, et ne facent une courte charge à leur tour. D'où nous voyons non seulement les enfants, qui vont tout naïvement aprez la nature, pleurer et rire souvent de mesme chose : mais nul d'entre nous ne se peult vanter, quelque voyage qu'il face à son souhait, qu'encores, au despartir de sa famille et de ses amis, il ne se sente frissonner le courage; et si les larmes ne luy en eschappent tout à faict, au moins met il le pied à l'estrier d'un visage morne et contristé. Et quelque gentille flamme qui eschauffe le cœur des filles bien nees, encores les despend on à force du col de leurs meres pour les rendre à leurs espoux, quoy que die ce bon compaignon :

*Estne novis nuptis odio Venus? ane parentum  
Frustrantur falsis gaudia lacrymalis,  
Uberrim thalami quas intra limina fundunt?  
Non, ita me divi, vera gemunt, iuverint<sup>1</sup>.*

Ainsin il n'est pas estrange de plaindre celuy là mort, qu'on ne vouldroit aucunement estre en vie. Quand ie tanse avecques mon valet, ie tanse du meilleur courage que i'aye; ce sont vrayes et non feinctes imprecations : mais, cette fumee passee, qu'il ayt besoing de moy, ie luy bien feray volontiers; ie tourne à l'instant le feuillet. Quand ie l'appelle un badin<sup>2</sup>,

<sup>1</sup> Venus est-elle odieuse aux nouvelles mariées? ou se jouent-elles de leurs parents par ces feintes larmes qu'elles versent en abondance à l'entrée de la chambre nuptiale? Que je meure, si ces larmes sont sincères! CATULLE, LXVI, 45.

<sup>2</sup> Ce mot, du temps de Montaigne, avoit, à ce qu'il paroit, la signification de diseur

un veau, ie n'entreprends pas de luy coudre à iamais ces tiltres; ny ne pense me desdire, pour le nommer honneste homme, tantost aprez. Nulle qualité ne nous embrasse purement et universellement. Si ce n'estoit la contenance d'un fol de parler seul, il n'est iour ny heure à peine en laquelle on ne m'ouist gronder en moy mesme et contre moy, « Bran du fat! » et si n'entends pas que ce soit ma definition. Qui, pour me veoir une mine tantost froide, tantost amoureuse envers ma femme, estime que l'une ou l'autre soit feincte; il est un sot. Neron, prenant congé de sa mere, qu'il envoyoit noyer<sup>1</sup>, sentit toutesfois l'esmotion de cet adieu maternel, et en eut horreur et pitié. On dict que la lumiere du soleil n'est pas d'une piece continue, mais qu'il nous eslance si dru, sans cesse, nouveaux rayons les uns sur les aultres, que nous n'en pouvons appercevoir l'entredeux :

*Largus enim liquidi fons luminis, ætherius sol  
Inrigat assidue cælum candore recenti,  
Suppeditatque novo confestim lumine lumen* <sup>2</sup>.

Ainsin eslance nostre ame ses poinctes diversement et imperceptiblement.

Artabanus surprint Xerxes son nepveu, et le tansa de la soudaine mutation de sa contenance. Il estoit à considerer la grandeur desmesuree de ses forces au passage de l'Hellespont pour l'entreprinse de la Grece : il luy print premiere-ment un tressaillement d'ayse à veoir tant de milliers d'hommes à son service, et le tesmoigna par l'alairesse et feste de son visage; et tout soudain, en mesme instant, sa pensee luy suggerant comme tant de vies avoient à desfaillir au plus loing

de balivernes, de niaiseries. On a dit *bade* et *badise*, pour baliverne, hêtise. En Sologne et dans la Beauce, on dit encore *bader*, pour dire des riens. A. D.

<sup>1</sup> C'est ce que dit Tacite, mais sans l'assurer si positivement que Montaigne : *Nero... prosequitur abeuntem, arctius oculis et pectori hærens, sive explenda simulatione, seu peritura matris supremus adeptus quamvis ferum animum retinebat*. Annal., XIV, 4. C.

<sup>2</sup> Le soleil, source féconde de lumière, inonde le ciel d'un éclat sans cesse renaissant, et remplace continuellement ses rayons par des rayons nouveaux. Lucan, V. 282.

dans un siècle, il refroigna son front, et s'attrista iusques aux larmes<sup>1</sup>.

Nous avons poursuyvi avecques resolute volonté la vengeance d'une iniure, et ressenti un singulier contentement de la victoire; nous en pleurons pourtant. Ce n'est pas de cela que nous pleurons; il n'y a rien de changé: mais nostre ame regarde la chose d'un aultre œil, et se la represente par un aultre visage; car chasque chose a plusieurs biaux et plusieurs lustres.

La parenté, les anciennes accointances et amitez saisissent nostre imagination, et la passionnent pour l'heure, selon leur condition; mais le contour en est si brusque qu'il nous échappe,

Nil adeo fieri celeri ratione videtur,  
Quam si mens fieri proponit, et inchoat ipsa.  
Ocius ergo animus, quam res se percipiet ulla,  
Ante oculos quorum in promptu natura videtur<sup>2</sup>.

et à cette cause, voulants de toute cette suite continuer un corps, nous nous trompons. Quand Timoleon<sup>3</sup> pleure le meurtre qu'il avoit commis d'une si meure et genereuse deliberation, il ne pleure pas la liberté rendue à sa patrie, il ne pleure pas le tyran; mais il pleure son frere. L'une partie de son devoir est iouee; laissons luy en iouer l'aultre.

## CHAPITRE XXXVIII.

### DE LA SOLITUDE.

Laissons à part cette longue comparaison de la vie solitaire à l'active: et quant à ce beau mot de quoy se couvrir l'ambi-

<sup>1</sup> HÉRODOTE, VII, 45 et 46; PLINÉ, *Epist.*, III, 7; VALÈRE MAXIME, IX, 15, ext. 1. J. V. L.

<sup>2</sup> Rien de si prompt que l'ame quand elle conçoit ou qu'elle agit; elle est plus mobile que tout ce que la nature nous met sous les yeux. LUCRÈCE, III, 163. D'autres lisent, *quarum*.

<sup>3</sup> CORNÉLIUS NÉPOS, XX, 1; DIODORE, XVI, 63; PLUTARQUE, *Timoleon*, etc. J. V. L.



tion et l'avarice, « Que nous ne sommes pas nayz pour nostre particulier, ains pour le public<sup>1</sup>, » rapportons nous en hardiment à ceulx qui sont en la danse; et qu'ils se battent la conscience, si au contraire les estats, les charges, et cette tracasserie du monde ne se recherche plustost pour tirer du public son proufit particulier. Les mauvais moyens par où on s'y poulse en nostre siecle, montrent bien que la fin n'en vault gueres. Respondons à l'ambition, Que c'est elle mesme qui nous donne goust de la solitude : car, que fuit elle tant que la société? que cherche elle tant que ses coudees franches? Il y a de quoy bien et mal faire par tout. Toutesfois, si le mot de Bias est vray, que « La pire part, c'est la plus grande<sup>2</sup>, » ou ce que dict l'Ecclesiastique, que « De mille il n'en est pas un bon ; »

Rari quippe boni : numero vix sunt totidem quot  
Thebarum portæ, vel divitis ostia Nilii<sup>3</sup>,

la contagion est tresdangereuse en la presse. Il fault ou imiter les vicieux, ou les haïr : touts les deux sont dangereux ; et de leur ressembler, parce qu'ils sont beaucoup ; et d'en haïr beaucoup, parce qu'ils sont dissemblables<sup>4</sup>. Et les marchands qui vont en mer ont raison de regarder que ceulx qui se mettent en mesme vaisseau ne soyent dissolus, blasphemateurs, meschants ; estimants telle société infortunee. Parquoy Bias plaisamment, à ceulx qui passaient avecques luy le dangier d'une grande tormente, et appelloient le secours des dieux : « Taisez vous, dict il ; qu'ils ne sentent point que vous soyez icy avecques moy<sup>5</sup>. » Et d'un plus pressant exemple, Albuquerque, viceroy en l'Inde pour Emmanuel, roy de Por-

<sup>1</sup> C'est l'éloge que Lucain (II, 383) fait de Caton d'Utique :

*Nec sibi, sed toti gentium ac credere mundo. C.*

<sup>2</sup> DIOGÈNE LAËRCE, *Vie de Bias*, à la fin. J. V. L.

<sup>3</sup> Les gens de bien sont rares ; à peine en pourroit-on compter autant que Thèbes a de portes, ou le Nil d'embouchures. JUVÉNAL, XIII, 26.

<sup>4</sup> Ces réflexions sont fidelement traduites de SÉNÈQUE, *Epist.* 7. C.

<sup>5</sup> DIOGÈNE LAËRCE, *Vie de Bias*, I, 86. C.

tugal, en un extreme peril de fortune de mer, print sur sés espauls un ieune garson, pour cette seule fin, qu'en la société de leur peril son innocence luy servist de garant et de recommandation envers la faveur divine pour le mettre en sauveté. Ce n'est pas que le sage ne puisse partout vivre content, voire et seul en la foule d'un palais; mais s'il est à choisir, il en fuira, dict l'eschole, mesme la veue : il portera, s'il est besoing, cela; mais, s'il est en luy, il eslira cecy. Il ne luy semble point sufflsamment s'estre desfaict des vices, s'il fault encores qu'il conteste avecques ceulx d'aultruy. Charondas chastioit pour mauvais ceulx qui estoient conuaincus de hanter mauvaise compaignie<sup>1</sup>. Il n'est rien si dissociable et sociable que l'homme : l'un par son vice, l'autre par sa nature. Et Antisthenes ne me semble avoir satisfait à celuy qui luy reprochoit sa conversation avecques les meschants, en disant, « que les medecins vivent bien entre les malades » : » car s'ils servent à la santé des malades, ils deteriorient la leur par la contagion, la veue continuelle, et pratique des maladies.

Or la fin, ce crois ie, en est toute une, d'en vivre plus à loisir et à son ayse : mais on n'en cherche pas tousiours bien le chemin. Souvent on pense avoir quitté les affaires, on ne les a que changez : il n'y a gueres moins de torment au gouvernement d'une famille, que d'un estat entier. Où que l'ame soit empeschee, elle y est toute : et pour estre les occupations domestiques moins importantes, elles n'en sont pas moins importunes. Davantage, pour nous estre desfaicts de la court et du marché, nous ne sommes pas desfaicts des principaulx torments de nostre vie :

Ratio et prudentia curas,  
Non locus effusi late maris arbiter, aufert<sup>2</sup> :

<sup>1</sup> DIODORE DE SICILE, XII, 4. C.

<sup>2</sup> DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Antisthène*. C.

<sup>3</sup> Ce qui dissipe les chagrins, ce ne sont pas ces belles solitudes qui dominent l'étendue des mers : c'est la raison, c'est la sagesse. HON., *Epist.* I, II, 28.

l'ambition , l'avarice , l'irresolution , la peur et les concupiscences ne nous abandonnent point , pour changer de contree ,

Et

Post equidem sedet atra cura <sup>1</sup> ;

elles nous suyvent souvent iusques dans les cloistres et dans les escholes de philosophie : ny les deserts , ny les rochiers creusez , ny la haire , ny les ieusnes , ne nous en desmeslent :

Hæret lateri lethalis arundo <sup>2</sup>.

On disoit à Socrates que quelqu'un ne s'estoit aucunement amendé en son voyage : « Je crois bien , dict il ; il s'estoit emporté avecques soy <sup>3</sup>. »

Quid terras alio calentes

Sole mutamus ? Patriæ quis exsul

Se quoque fugit <sup>4</sup> ?

Si on ne se descharge premierement et son ame du faix qui la presse , le remuement la fera fouler davantage : comme en un navire les charges empeschent moins , quand elles sont rassises. Vous faictes plus de mal que de bien au malade , de luy faire changer de place : vous ensachez le mal en le remuant ; comme les pals s'enfoncent plus avant et s'affermissent en les branslant et secouant. Parquoy ce n'est pas assez de s'estre escarté du peuple ; ce n'est pas assez de changer de place : il se fault escarter des conditions populaires qui sont en nous ; il se fault sequestrer et r'avoir de soy.

Rupi iam vincula , dicas :

Nam luctata canis nodum arripit ; altamen illi ,

Quum fugit , a collo trahitur pars longa catenæ <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Le trait mortel reste attaché au flanc. VIRG. , *Énéide* , IV , 73.

<sup>2</sup> SENEQUE , *Epist.* 104. C.

<sup>3</sup> Le chagrin monte en croupe et galope avec nous.

HOM. , *Od.* , III , 4 , 40.

<sup>4</sup> Pourquoi aller chercher des régions éclairées d'un autre soleil ? Est-ce assez pour se fuir soi-même , que de fuir son pays ? HOM. , *Od.* , II , 46 , 48.

<sup>5</sup> J'ai rompu mes fers , direz-vous. Mais le chien qui , après de longs efforts , parvient enfin à s'échapper , traîne souvent une grande partie de son lien. PENSE , *Sat.* , V , 158.

Nous emportons nos fers quand et nous. Ce n'est pas une entière liberté ; nous tournons encores la veue vers ce que nous avons laissé ; nous en avons la fantasie pleine :

Nisi purgatum est pectus, quæ prælia nobis  
Atque pericula tunc ingratis insinuandum?  
Quantæ conscindunt hominem cuppedinis acres  
Solicitem curæ? quantique perinde timores?  
Quidve superbia, spurcitia; ac petulantia, quantas  
Efficiunt clades? quid luxus, desidiesque?

Nostre mal nous tient en l'ame : or, elle ne se peut eschapper à elle mesme ;

In culpa est animus, qui se non effugit unquam<sup>1</sup>;

ainsin il la fault ramener et retirer en soy : c'est la vraye solitude, et qui se peut iouir au milieu des villes et des courts des roys ; mais elle se iouit plus commodement à part. Or, paisque nous entreprenons de vivre seuls, et de nous passer de compaignie, faisons que nostre contentement despende de nous ; desprenons nous de toutes les liaisons qui nous attachent à aultruy ; gagnons sur nous de pouvoir à bon escient vivre seuls, et y vivre à nostre ayse.

Stilpon estant eschappé de l'embrasement de sa ville, où il avoit perdu femme, enfants et chevance, Demetrius Poliorcetes, le veoyant en une si grande ruine de sa patrie, le visage non effroyé, luy demanda s'il n'avoit pas eu du dommage ; il respondit « Que non, et qu'il n'y avoit, Dieu mercy ! rien perdu du sien<sup>2</sup>. » C'est ce que le philosophe Antisthenes disoit plaisamment : « Que l'homme se devoit pourveoir de muni-

<sup>1</sup> Si notre ame n'est point réglée, que de combats intérieurs à soutenir, que de périls à vaincre ! De quels soucis, de quelles craintes, de quelles inquiétudes n'est pas déchiré l'homme en proie à ses passions ! Quels ravages ne font pas dans son ame l'orgueil, la débauche, l'emportement, le luxe, l'oisiveté ! *LUCRÈCE*, V, 44.

<sup>2</sup> *HOR.*, *Epist.*, I, 44, 45. Montaigne traduit fidèlement ce vers avant de le citer. C.

<sup>3</sup> *SÉNÈQUE*, *Ep.* 9, vers la fin. Plutarque et Diogène Laerce, en racontant ce fait, ne disent point que Stilpon eût perdu sa femme et ses enfants ; et probablement ils ont raison. Le stoïcisme de Sénèque a voulu exagérer la résignation du philosophe. Voyez *BAYLE*, remarque F de l'article *Stilpon*. J. V. L.

ons qui flottassent sur l'eau , et peussent à nage eschapper  
 recques luy du naufrage <sup>1</sup>. » Certes , l'homme d'entendement  
 a rien perdu , s'il a soy mesme. Quand la ville de Nole feut  
 minee par les Barbares , Paulinus , qui en estoit évesque , y  
 yant tout perdu , et leur prisonnier , prioit ainsi Dieu : « Sei-  
 neur , garde moy de sentir cette perte ; car tu sçais qu'ils  
 'ont encores rien touché de ce qui est à moy <sup>2</sup> : » les riches-  
 ses qui le faisoient riche , et les biens qui le faisoient bon , es-  
 sient encores en leur entier. Voylà que c'est de bien choisir  
 ses thresors qui se puissent affranchir de l'iniure , et de les ca-  
 cher en lieu où personne n'aille , et lequel ne puisse estre  
 ravi que par nous mesmes. Il fault avoir femmes , enfants ,  
 biens , et sur tout de la santé , qui peult ; mais non pas s'y at-  
 tacher en maniere que nostre heur en despende : il se fault  
 reserver une arriere boutique , toute nostre , toute franche ,  
 en laquelle nous establissons nostre vraye liberté et principale  
 retraicte et solitude. En cette cy fault il prendre nostre ordinaire  
 entretien de nous à nous mesmes , et si privé , que nulle accoin-  
 ciance ou communication estrangiere y treuve place ; discourir  
 et y rire , comme sans femme , sans enfants et sans biens , sans  
 train et sans valets : à fin que quand l'occasion adviendra de  
 leur perte , il ne nous soit pas nouveau de nous en passer.  
 Vous avons une ame contournable en soy mesme ; elle se peult  
 faire compaignie ; elle a de quoy assaillir et de quoy deffendre ,  
 le quoy recevoir et de quoy donner. Ne craignons pas en  
 cette solitude nous croupir d'oysifveté ennuyeuse :

*In solis sis tibi turba locis* <sup>3</sup>.

La vertu se contente de soy , sans disciplines , sans paroles ,  
 sans effects. En nos actions accoustumees , de mille il n'en est  
 pas une qui nous regarde. Celuy que tu veois grim pant con-  
 remont les ruines de ce mur , furieux et hors de soy , en butte

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAËRTZ , VI , 6. C.

<sup>2</sup> S. AUGUSTIN , *de Civil. Dei* , I , 40. C.

<sup>3</sup> Aux solitaires lieux sois un monde à toi-même.

TIBULLE , IV , 13 , 42.

de tant de harquebuzades; et cet aultre tout cicatricé, transi et pasle de faim, deliberé de crever plustost que de luy ouvrir la porte; penses tu qu'ils y soyent pour eulx? pour tel, à l'aventure, qu'ils ne veirent oncques, et qui ne se donne aucune peine de leur faict, plongé ce pendant en l'oysifveté et aux delices. Cettuy cy, tout pituiteux, chassieux et crasseux, que tu veois sortir aprez minuict d'une estude, penses tu qu'il cherche parmy les livres comme il se rendra plus homme de bien, plus content et plus sage? nulles nouvelles: il y mourra, ou il apprendra à la posterité la mesure des vers de Plaute, et la vraye orthographe d'un mot latin. Qui ne contrechange volontiers la santé, le repos et la vie, à la reputation et à la gloire, la plus inutile, vaine et faulse monnoye qui soit en nostre usage? Nostre mort ne nous faisoit pas assez de peur, chargeons nous encores de celle de nos femmes, de nos enfants et de nos gents: nos affaires ne nous donnoient pas assez de peine, prenons encores, à nous tourmenter et rompre la teste, de ceulx de nos voisins et amis.

Vah! quemquamne hominem in animum instituere, aut  
Parare, quod sit carius, quam ipse est sibi?

La solitude me semble avoir plus d'apparence et de raison à ceulx qui ont donné au monde leur aage plus actif et fleurrissant, suyvant l'exemple de Thales. C'est assez vescu pour aultruy; vivons pour nous, au moins ce bout de vie: ramonnons à nous et à nostre ayse nos pensees et nos intentions. Ce n'est pas une legiere partie que de faire seurement sa retraicte: elle nous empesche assez, sans y mesler d'autres entreprises. Puisque Dieu nous donne loisir de disposer de nostre deslogement, preparons nous y; plions bagage, prenons de bonne heure congé de la compaignie; despestrons nous de ces violentes prinses qui nous engagent ailleurs et esloignent de nous.

Il fault desnouer ces obligations si fortes; et meshuy aymer

\* Est-il possible qu'un homme aille se mettre en tête d'aimer quelque chose plus que soi-même? TÉRÉENCE, *Adelphes*, acte I, sc. 4, v. 43.

cecy et cela , mais n'espouser rien que soy : c'est à dire , le reste soit à nous , mais non pas ioinct et collé en façon qu'on ne le puisse despendre sans nous escorcher , et arracher ensemble quelque piece du nostre. La plus grande chose du monde , c'est de sçavoir estre à soy. Il est temps de nous desnouer de la société , puisque nous n'y pouvons rien apporter : et qui ne peult prester , qu'il se deffende d'emprunter. Nos forces nous faillent : retirons les , et resserrons en nous. Qui peult renverser et confondre en soy les offices de l'amitié et de la compaignie , qu'il le face. En cette cheute qui le rend inutile , poissant et importun aux aultres , qu'il se garde d'estre importun à soy mesme , et poissant , et inutile. Qu'il se flatte et caresse , et surtout se regente , respectant et craignant sa raison et sa conscience , si bien qu'il ne puisse sans honte bruncher en leur presence. *Rarum est enim , ut satis se quisque vereatur* \*. Socrates dict \*, que les ieunes se doivent faire instruire ; les hommes , s'exercer à bien faire ; les vieux , se retirer de toute occupation civile et militaire , vivants à leur discretion , sans obligation à certain office. Il y a des complexions plus propres à ces preceptes de la retraicte , les unes que les aultres. Celles qui ont l'apprehension molle et lasche , et une affection et volonté delicate , et qui ne s'asservit ny s'employe pas ayseement , desquelles ie suis et par naturelle condition et par discours , ils se plieront mieulx à ce conseil , que les ames actives et occupees qui embrassent tout , et s'engagent par tout , qui se passionnent de toutes choses , qui s'offrent , qui se presentent , et qui se donnent à toutes occasions. Il se fault servir de ces commoditez accidentales et hors de nous , en tant qu'elles nous sont plaisantes , mais sans en faire nostre principal fondement ; ce ne l'est pas : ny la raison ny la nature ne le veulent. Pourquoy , contre ses loix , asservirons nous nostre contentement à la puissance d'aultruy ? D'anticiper aussi les accidents de fortune ; se priver des

\* Il est rare qu'on se respecte assez soi-même. QUINTILIEN , X , 7.

\* STOWE , *Serm.* 41. Montaigne attribue à Socraté cet apophthegme des pythagoriciens , parce qu'il y a avant cette maxime un mot de Socrate. C.

commoditez qui nous sont en main, comme plusieurs ont faict par devotion, et quelques philosophes par discours; se servir soy mesme, coucher sur la dure, se crever les yeulx, iecter ses richesses emmy la riviere, rechercher la douleur; ceulx là pour, par le torment de cette vie, en acquerir la beatitude d'une aultre; ceulx cy pour, s'estants logez en la plus basse marche, se mettre en seureté de nouvelle cheute, c'est l'action d'une vertu excessive. Les natures plus roides et plus fortes facent leur cachette mesme glorieuse et exemplaire :

Tuta et parvula laudo,  
Quum res deficiunt, satis inter villa fortis :  
Verum, ubi quid melius contingit et unctius, idem  
Hos sapere, et solos aio bene vivere, quorum  
Conspicitur nitidis fundata pecunia villis<sup>1</sup> :

il y a pour moy assez à faire, sans aller si avant. Il me suffit, sous la faveur de la fortune, me preparer à sa desfavor; et me représenter, estant à mon ayse, le mal advenir, autant que l'imagination y peult atteindre : tout ainsi que nous nous accoustumons aux ioustes et tournois, et contrefaisons la guerre en pleine paix. Je n'estime point Arcesilaus le philosophe moins reformé, pour le sçavoir avoir usé d'utensiles d'or et d'argent, selon que la condition de sa fortune le luy permettoit<sup>2</sup>; et l'estime mieulx de ce qu'il en usoit modereement et liberalement, que s'il s'en feust desmis. Je veois iusques à quels limites va la nécessité naturelle : et, considerant le pauvre mendiant à ma porte, souvent plus enioué et plus sain que moy, ie me plante en sa place; i'essaye de chausser mon ame à son biais : et, courant ainsi par les aultres exemples, quoyque ie pense la mort, la pauvreté, le mespris et la maladie à mes talons, ie me resouls ayseement de n'entrer en effroy de ce qu'un moindre que moy prend avecques telle patience; et ne veulx croire que la bassesse de l'entendement

<sup>1</sup> Pour moy. Quand je ne puis avoir mieulx, je sais me contenter de peu, et je vante la paisible médiocrité : si mon sort devient meilleur, je dis qu'il n'y a de sages et d'heureux que ceux dont le revenu est fondé sur de belles terres. *HON., Epist., 1, 45, 42.*

<sup>2</sup> *DIOGÈNE LAËRCE, IV, 38. C.*



puisse plus que la vigueur, ou que les effets du discours ne puissent arriver aux effets de l'accoutumance. Et cognoissant combien ces commoditez accessoires tiennent à peu, ie ne laisse pas en pleine iouissance de supplier Dieu, pour ma souveraine requeste, qu'il me rende content de moy mesme et des biens qui naissent de moy. Je veois des ieunes hommes gaillards qui portent, nonobstant, dans leurs coffres, une masse de pilules pour s'en servir quand le rheume les pressera, lequel ils craignent d'autant moins qu'ils en pensent avoir le remede en main : ainsi fault il faire ; et encores, si on se sent subiect à quelque maladie plus forte, se garnir de ces medecaments qui assoupissent et endorment la partie.

L'occupation qu'il fault choisir à une telle vie, ce doit estre une occupation non penible ny ennuyeuse ; autrement pour neant ferions nous estat d'y estre venus chercher le sejour. Cela despend du goust particulier d'un chascun. Le mien ne s'accommode aulcunement au mesnage : ceulx qui l'aiment, ils s'y doibvent adonner avecques moderation :

Conentur sibi res, non se submittere rebus<sup>1</sup> ;

c'est, aultrement, un office servile que la mesnagerie, comme nomme Salluste<sup>2</sup>. Elle a des parties plus excusables, comme le soing des iardinages, que Xenophon attribue à Cyrus<sup>3</sup> : et se peult trouver un moyen entre ce bas et vil soing, tendu et plein de sollicitude, qu'on veoid aux hommes qui s'y plongent du tout, et cette profonde et extreme nonchalance laissant tout aller à l'abandon, qu'on veoid en d'autres :

Democriti pecus edit agellos

Cullaque, dum peregre est animus sine corpore velox<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Qu'ils tâchent de se mettre au-dessus des choses, plutôt que de s'y assujétir. Hon., *Epist.*, I, 4, 49.

<sup>2</sup> *Catill.*, c. 4, au commencement. C.

<sup>3</sup> XENOPHON, *Économique*, IV, 20 ; CICÉRON, *de la Vieillesse*, c. 47. J. V. L.

<sup>4</sup> Les troupeaux venoient manger les moissons de Démocrite, pendant que son esprit, dégagé de son corps, voyageoit dans l'espace. Hon., *Epist.*, I, 42, 42.

Mais oyons le conseil que donne le ieune Pline à Cornelius Rufus <sup>1</sup>, son amy, sur ce propos de la solitude : « Je te conseille, en cette pleine et grasse retraicte où tu es, de quitter à tes gents ce bas et abiection soing du mesnage, et t'adonner à l'estude des lettres, pour en tirer quelque chose qui soit toute tienne. » Il entend la reputation : d'une pareille humeur à celle de Cicero, qui dict vouloir employer sa solitude et sejourner des affaires publiques à s'en acquerir par ses escripts une vie immortelle <sup>2</sup>.

Usque adeone

Scire totum nihil est, nisi te scire hoc, sciat alter <sup>3</sup>?

Il semble que ce soit raison, puisqu'on parle de se retirer du monde, q'on regarde hors de luy. Ceulx cy ne le font qu'à demy : ils dressent bien leur partie, pour quand ils n'y seront plus ; mais le fruict de leur desseing, ils pretendent le tirer encores lors du monde, absents, par une ridicule contradiction.

L'imagination de ceulx qui, par devotion, recherchent la solitude, remplissant leur courage de la certitude des promesses divines en l'autre vie, est bien plus sainement assortie. Ils se proposent Dieu, objet infini en bonté et en puissance ; l'ame a de quoy y rassasier ses desirs en toute liberté : les afflictions, les douleurs, leur viennent à prouffit, employées à l'acquest d'une santé et resjouissance eternelle ; la mort, à souhait, passage à un si parfait estat : l'aspreté de leurs regles est incontinent applanie par l'accoustumance ; et les appetits charnels, rebutez et endormis par leur refus ; car rien ne les entretient que l'usage et exercice. Cette seule fin d'une autre vie heureusement immortelle, merite loyalement que nous abandonnions les commoditez et douceurs de cette vie presente ; et qui peult embraser son ame de l'ardeur de cette

<sup>1</sup> Ce n'est pas à Cornelius Rufus, mais à Caninius Rufus. PLINÉ, *Epist.*, I, 5.

<sup>2</sup> CICÉRON, *Orator.*, c. 45, et dans plusieurs prologues de ses traités philosophiques. J. V. L.

<sup>3</sup> Quoi donc ! votre savoir n'est-il rien, si l'on ne sait que vous avez du savoir ? PENSE, *Sat.*, I, 25.

vifve foy et esperance, reellement et constamment, il se bastit en la solitude une vie voluptueuse et delicieuse, au delà de toute aultre sorte de vie.

Ny la fin doncques ny le moyen de ce conseil<sup>1</sup> ne me contente : nous retumbons tousiours de fievre en chauld mal. Cette occupation des livres est aussi penible que toute aultre, et autant ennemie de la santé, qui doibt estre principalement consideree : et ne se fault point laisser endormir au plaisir qu'on y prend ; c'est ce mesme plaisir qui perd le mesnager, l'avaricieux, le voluptueux et l'ambitieux. Les sages nous apprennent assez à nous garder de la trahison de nos appetits, et à discerner les vrays plaisirs et entiers, des plaisirs meslez et bigarrez de plus de peine ; car la pluspart des plaisirs, disent ils, nous chastouillent et embrassent pour ébus estrangler, comme faisoient les larrons que les Aegyptiens appelloient *Philetas*<sup>2</sup> : et si la douleur de teste nous venoit avant l'yvresse, nous nous garderions de trop boire ; mais la volupté, pour nous tromper, marche devant, et nous cache sa suite. Les livres sont plaisants ; mais si de leur fréquentation nous en perdons enfin la gayeté et la santé, n'est-ce meilleures pieces, quittons les : ie suis de ceulx qui pensent leur fruit ne pouvoir contrepoiser cette perte. Comme les hommes qui se sentent de longtemps affoiblis par quelque indisposition se rengent à la fin à la mercy de la medecine, et se font desseigner par art certaines regles de vivre, pour ne les plus outrepasser : aussi celuy qui se retire ennuyé et desgousté de vie commune, doibt former cette cy aux regles de la raison, l'ordonner et renger par premeditation et discours. Il doibt avoir prins congé de toute espee de travail, quelque visage qu'il porte ; et fuir, en general, les passions qui empeschent

<sup>1</sup> Le conseil de Pline à Rufus. C.

<sup>2</sup> Ceci est traduit de Sénèque, excepté le mot de *Philetas*, que Montaigne ou ses imprimeurs ont changé mal à propos en *Philetas*. *Latronum more* (dit Sénèque, *Epist. 81*), *quas Philetas Ægyptii vocant, in hoc nos amplectuntur* (voluptates), *ut strangulent*. C. — Ce nom que les Égyptiens donnoient aux voleurs vient probablement de *φίλητας*, *insidiator* ; d'où paroissent aussi venir *fallo*, *Philistins*, *filon*. etc. A. D.

la tranquillité du corps et de l'ame , et « choisir la route qui est plus selon son humeur , »

Unusquisque sua noverit ire via <sup>1</sup>.

Au mesnage , à l'estude , à la chasse et tout aultre exercice , il fault donner iusques aux derniers limites du plaisir ; et garder de s'engager plus avant , où la peine commence à se mesler parmy. Il fault reserver d'embesongnement et d'occupation autant seulement qu'il en est besoiing pour nous tenir en haleine , et pour nous garantir des incommoditez que tire aprez soy l'aultre extremité d'une lasche oysiveté et assopie. Il y a des sciences steriles et espineuses , et la plus-part forgees pour la presse <sup>2</sup> ; il les fault laisser à ceulx qui sont au service du monde. Je n'aime pour moy que des livres ou plaisants et faciles qui me chatouillent , ou ceulx qui me consolent , et conseillent à regler ma vie et ma mort :

Tacitum silvas inter reptare salubres ,  
Curantem , quiddam dignum sapiente bonoque est <sup>3</sup>.

Les gents plus sages peuvent se forger un repos tout spirituel , ayant l'ame forte et vigoureuse : moy qui l'ay commune , il fault que i'ayde à me soustenir par les commoditez corporelles ; et l'aage m'ayant tantost desrobé celles qui estoient plus à ma fantasie , i'instruis et aiguise mon appetit à celles qui restent plus sortables à cette aultre saison. Il fault retenir , à tout nos dents et nos griffes , l'usage des plaisirs de la vie , que nos ans nous arrachent des poings les uns aprez les aultres :

Carpamus dulcia ; nostrum est ,  
Quod vivis : cinis , et manes , et fabula fies <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> PROPERCE , II . 23 , 38. Montaigne a traduit ce vers avant de le citer. C.

<sup>2</sup> *Pour le monde , pour la vie publique*. Ainsi , un peu plus bas : « Ceulx cy n'ont que les bras et les iambes hors de la *presse*. » J. V. L.

<sup>3</sup> Me promenant en silence dans les bois , et m'occupant de tout ce qui mérite les soins d'un homme sage et vertueux. HON. , *Epist.* , I , 4 , 4.

<sup>4</sup> Jouissons ; les seuls jours que nous donnons au plaisir sont à nous. Tu ne seras bientôt qu'un peu de cendre , une ombre , une fable. PERS. , *Sat.* , V , 451.

Or , quant à la fin que Pline et Cicero nous proposent de la gloire, c'est bien loing de mon compte. La plus contraire humeur à la retraicte, c'est l'ambition : la gloire et le repos sont choses qui ne peuvent loger en mesme giste. A ce que ie veoïs, ceulx cy n'ont que les bras et les iambes hors de la presse ; leur ame , leur intention y demeure engagée plus que iamais :

Tun', vetule , auriculis alienis colligis escas<sup>1</sup> ?

ils se sont seulement reculez pour mieulx sauter , et pour , d'un plus fort mouvement , faire une plus vivve faulsee dans la troupe<sup>2</sup>. Vous plaist il veoir comme ils tirent court d'un grain ? mettons au contrepoids l'advis de deux philosophes<sup>3</sup>, et de deux sectes tresdifferentes, escrivants l'un à Idomeneus , l'autre à Lucilius, leurs amis, pour, du maniement des affaires et des grandeurs, les retirer à la solitude. « Vous avez, disent ils, vescu nageant et flottant iusques à present ; venez vous en mourir au port. Vous avez donné le reste de vostre vie à la lumiere ; donnez cecy à l'ombre. Il est impossible de quitter les occupations, si vous n'en quittez le fruit : à cette cause, desfaictes vous de tout soing de nom et de gloire ; il est dangier que la lueur de vos actions passees ne vous esclaire que trop, et vous suyve iusques dans vostre taniere. Quittez avecques les aultres voluptez celle qui vient de l'approbation d'aultruy : et quant à vostre science et suffisance, ne vous chaille ; elle ne perdra pas son effect, si vous en valez mieulx vous mesme<sup>4</sup>. Souvienne vous de celuy à qui, comme on demanda à quoy faire il se peinoit si fort en un art qui ne pouvoit venir à la cognoissance de guerres de gents : l'en ay

<sup>1</sup> Vieux radoteur, ne travailles tu que pour amuser l'oisiveté du peuple ? *PENSE. Sat.*, I, 22.

<sup>2</sup> C'est-à-dire, se jeter plus avant dans la foule. *Faulsee* est un vieux mot qui signifie *choc, charge, incursion, irruption*. Voyez le Dictionnaire de Cotgrave. C.

<sup>3</sup> Épicure et Sénèque. Voyez sur cela SÉNÈQUE lui-même (*Epist.* 24), qui cite un passage de la lettre d'Épicure à Idoménée, différente de celle que nous a conservée Diogène Laërce. J. V. L.

<sup>4</sup> SÉNÈQUE, *Epist.* 7. C.

assez de peu, respondit il; i'en ay assez d'un; i'en ay assez de pas un. Il disoit vray. Vous et un compaignon estes assez suffisant theatre l'un à l'autre, ou vous à vous mesmes : que le peuple vous soit un, et un vous soit tout le peuple. C'est une lasche ambition de vouloir tirer gloire de son oisiveté et de sa cachette : il fault faire comme les animaux qui effacent la trace à la porte de leur taniere<sup>1</sup>. Ce n'est plus ce qu'il vous fault chercher, que le monde parle de vous, mais comme il fault que vous parliez à vous mesmes. Retirez vous en vous; mais preparez vous premierement de vous y recevoir : ce seroit folie de vous fier à vous mesmes, si vous ne vous sçavez gouverner<sup>2</sup>. Il y a moyen de faillir en la solitude, comme en la compaignie. Iusques à ce que vous vous soyez rendu tel devant qui vous n'osiez clocher, et iusques à ce que vous ayez honte et respect de vous mesmes, *obversentur species honestæ animo*<sup>3</sup>; presentez vous tousiours en l'imagination Caton, Phocion et Aristides, en la presence desquels les fols mesmes cacheroient leurs faultes, et établissez les controolleurs de toutes vos intentions : si elles se detraquent, leur reverence vous remettra en train; ils vous contiendront en cette voye, de vous contenter de vous mesmes, de n'emprunter rien que de vous, d'arrester et fermir vostre ame en certaines et limitees cogitations où elle se puisse plaire, et, ayant compris et entendu les vrays biens desquels on iouit à mesure qu'on les entend, s'en contenter, sans desir de prolongement de vie ny de nom. » Voylà le conseil de la vraye et naïfve philosophie, non d'une philosophie ostentatrice et parliere, comme est celle des deux premiers<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Sénèque, *Epist.* 68. C.

<sup>2</sup> Sénèque, *Epist.* 25. C.

<sup>3</sup> Remplissez-vous l'esprit d'images nobles et vertueuses. Cic., *Tusc. Quest.*, II, 22.

<sup>4</sup> De Pline le jeune et de Cicéron. C.

## CHAPITRE XXXIX.

## CONSIDÉRATION SUR CICÉRON.

Encores un traict à la comparaison de ces couples. Il se tire des escripts de Cicero et de ce Pline, peu retirant à mon advis aux humeurs de son oncle, infinis tesmoignages de nature oultre mesure ambitieuse; entre aultres, qu'ils sollicitent, au sceu de tout le monde, les historiens de leur temps de ne les oublier en leurs registres: et la fortune, comme par despit, a fait durer iusques à nous la vanité de ces requestes<sup>1</sup>, et pieça faict perdre ces histoires. Mais cecy surpasse toute bassesse de cœur, en personnes de tel reng, d'avoir voulu tirer quelque principale gloire du caquet et de la parlerie, iusques à y employer les lettres privees escriptes à leurs amis; en maniere que aulcunes ayant failly leur saison pour estre envoyees, ils les font ce neantmoins publier, avecques cette digne excuse, qu'ils n'ont pas voulu perdre leur travail et veilles. Sied il pas bien à deux consuls romains, souverains magistrats de la chose publique emperiere du monde, d'employer leur loisir à ordonner et fagotter gentiement une belle missive, pour en tirer la reputation de bien entendre le langage de leur nourrice<sup>2</sup>! Que feroit pis un simple maistre d'eschole qui en gaignast sa vie? Si les gestes de Xenophon et de Cæsar n'eussent de bien loing surpassé leur eloquence, ie ne crois pas qu'ils les eussent iamais escripts: ils ont cherché à recommander, non leur dire, mais leur faire. Et si la perfection du bien parler pouvoit apporter quelque gloire sortable à un grand personnage, certainement Scipion et Lælius n'eussent pas resigné l'honneur de leurs comedies, et toutes les

<sup>1</sup> CICÉRON, lettre à Lucceius, *Ep. fam.*, V, 42; PLINÉ, lettre à Tacite, VII, 33. C.

<sup>2</sup> Montaigne se trompe fort de croire que les lettres de Cicéron aient été écrites pour le public; Cicéron n'en avoit conservé que soixante et dix (*ad Attic.*, XVI, 8), et ce fut Tiron qui recueillit toutes les autres. Il suffit de lire surtout les lettres à Atticus, pour être persuadé qu'elles ne s'adressoient qu'à lui. Ce que dit Montaigne n'est vrai que de Pline le jeune. J. V. L.

mignardises et delices du langage latin, à un serf africain : car, que cet ouvrage soit leur, sa beauté et son excellence le maintient assez, et Terence l'advoue lui mesme<sup>1</sup>; et me feroit on desplaisir de me desloger de cette creance.

C'est une espece de mocquerie et d'iniure de vouloir faire valoir un homme par des qualitez mesadvenantes à son reng, quoyqu'elles soyent aultrement louables, et par les qualitez aussi qui ne doibvent pas estre les siennes principales; comme qui loueroit un roy d'estre bon peintre ou bon architecte, ou encores bon harquebuzier, ou bon coureur de bague. Ces louanges ne font honneur, si elles ne sont presentees en foule et à la suite de celles qui lui sont propres; à sçavoir de la justice, et de la science de conduire son peuple en paix et en guerre. De cette façon faict honneur à Cyrus l'agriculture, et à Charlemagne l'eloquence et cognoissance des bonnes lettres. J'ay veu de mon temps, en plus forts termes, des personages qui tiroient d'escire et leurs tiltres et leur vocation, desadvouer leur apprentissage, corrompre leur plume, et affecter l'ignorance de qualité si vulgaire, et que nostre peuple tient ne se rencontrer gueres en mains sçavantes, se recommandants par meilleures qualitez. Les compaignons de Demosthenes, en l'ambassade vers Philippus, louoient ce prince d'estre beau, eloquent et bon beuveur : Demosthenes disoit que c'estoient louanges qui appartennoient mieulx à une femme, à un advocat, à une esponge, qu'à un roy<sup>2</sup>.

Imperet bellante prior, iacentem  
Lenis in hostem<sup>3</sup>.

Ce n'est pas sa profession de sçavoir ou bien chasser, ou bien danser :

Orabunt causas alii, cœlique meatus

<sup>1</sup> Il ne l'avoue pas, mais il s'en défend foiblement. Voyez le prologue des *Adelphes*, v. 15. J. V. L.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Vie de Démosthène*, c. 4. C.

<sup>3</sup> Qu'il terrasse l'ennemi qui résiste, qu'il pardonne à l'ennemi terrassé. HOR., *Carm. saecul.*, v. 51.



Describent radio , et fulgentia sidera dicent ;  
Hic regere imperio populos sciat <sup>1</sup>.

Plutarque dict davantage, que de paroistre si excellent en ces parties moins necessaires, c'est produire contre soy le tesmoignage d'avoir mal dispensé son loisir, et l'estude qui devoit estre employé à choses plus necessaires et utiles. De façon que Philippus, roy de Macedoine, ayant ouï ce grand Alexandre, son fils, chanter en un festin à l'envy des meilleurs musiciens : « N'as tu pas honte, lui dict il, de chanter si bien ? » Et à ce mesme Philippus, un musicien contre lequel il debatoit de son art : « Ia à Dieu ne plaise, sire, dict il, qu'il t'advienne iamais tant de mal, que tu entendes ces choses là mieulx que moy <sup>3</sup> ! » Un roy doit pouvoir respondre comme Iphicrates respondit à l'orateur qui le pressoit, en son invective, de cette maniere : « Eh bien ! qu'es tu, pour faire tant le brave ? es tu homme d'armes ? es tu archer ? es tu picquier ? » « Ie ne suis rien de tout cela ; mais ie suis celuy qui sçait commander à tous ceulx là <sup>4</sup>. » Et Antisthenes print pour argument de peu de valeur en Ismenias, de quoy on le van-toit d'estre excellent ioueur de fleutes <sup>5</sup>.

Ie sçais bien, quand i'ois quelqu'un qui s'arreste au langage des *Essais*, que i'aimerois mieulx qu'il s'en teust : ce n'est pas tant eslever les mots, comme desprimer le sens, d'autant plus picquamment que plus obliquement. Si suis ie trompé, si gueres d'autres donnent plus à prendre en la matiere ; et, comment que ce soit, mal ou bien, si nul escrivain l'a semee ny gueres plus materielle, ny au moins plus drue en son papier. Pour en renger davantage, ie n'en entasse que les testes : que i'y attache leur suite, ie multiplieray plusieurs

<sup>1</sup> Que d'autres plaident avec éloquence ; que d'autres, armés du compas, mesurent la route des astres : mais lui, qu'il sache gouverner les empires. VING., *Énéide*, VI, 849. Montaigne fait ici quelques changements aux vers de Virgile.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Vie de Périclès*, c. 1. C.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, traité intitulé : *Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'amî*, c. 25. C.

<sup>4</sup> PLUTARQUE, traité de la Fortune, vers la fin.

<sup>5</sup> PLUTARQUE, préambule de la *Vie de Périclès*. C.

fois ce volume. Et combien y ay ie espandu d'histoires qui ne disent mot, lesquelles qui voudra esplucher un peu plus curieusement, en produira infinis Essais. Ny elles, ny mes ~~allegations~~, ne servent pas tousiours simplement d'exemple, d'auctorité, ou d'ornement; ie ne les regarde pas seulement par l'usage que i'en tire : elles portent souvent, hors de mon propos, la semence d'une matiere plus riche et plus hardie; et souvent, à gauche, un ton plus delicat, et pour moy qui n'en veulx en ce lieu exprimer davantage, et pour ceulx qui rencontreront mon air.

Retournant à la vertu parliere, ie ne treuve pas grand choix entre, Ne sçavoir dire que mal; ou, Ne sçavoir rien que bien dire. *Non est ornamentum virile, concinnitas*<sup>1</sup>. Les sages disent que, pour le regard du sçavoir, il n'est que la philosophie, et pour le regard des effects, que la vertu, qui generalmente soit propre à tous degrez et à tous ordres.

Il y a quelque chose de pareil en ces aultres deux philosophes<sup>2</sup>; car ils promettent aussi eternité aux lettres qu'ils escrivent à leurs amis : mais c'est d'aultre façon, et s'accommodants, pour une bonne fin, à la vanité d'aultruy; car ils leur mandent que si le soing de se faire cognoistre aux siecles advenir, et de la renommee, les arreste encores au maniement des affaires, et leur faict craindre la solitude et la retraicte où ils les veulent appeller, qu'ils ne s'en donnent plus de peine, d'autant qu'ils ont assez de credit avec la posterité pour leur respondre que, quand ce ne seroit que par les lettres qu'ils leur escrivent, ils rendront leur nom aussi cogneu et fameux que pourroient faire leurs actions publiques<sup>3</sup>! Et outre cette difference, encores ne sont ce pas lettres vuides et descharnees, qui ne se soustiennent que par un delicat choix de mots entassez et regez à une iuste cadence<sup>4</sup>, ains farcies et pleines

<sup>1</sup> La symétrie n'est pas un ornement digne d'un homme. Sénèque, *Epist.* 115.

<sup>2</sup> Épicure et Sénèque. C.

<sup>3</sup> Sénèque, *Epist.* 24.

<sup>4</sup> Montaigne s' imagine-t-il donc que ce soit là l'unique mérite des *Lettres* de Cicéron, qui, au témoignage même de Cornélius Népos, son contemporain, « peuvent en quelque sorte remplacer l'histoire, et qui offrent tant de détails sur les hommes

de beaux discours de sapience, par lesquelles on se rend, non plus eloquent, mais plus sage, et qui nous apprennent, non à bien dire, mais à bien faire. Fy de l'eloquence qui nous laisse envie de soy, non des choses! si ce n'est qu'on die que celle de Cicero, estant en si extreme perfection, se donne corps elle mesme.

L'adiousteray encores un conte que nous lisons de luy à ce propos, pour nous faire toucher au doigt son naturel : Il avoit à orer en publicque, et estoit un peu pressé du temps pour se preparer à son ayse. Eros, l'un de ses serfs, le veint advertir que l'audience estoit remise au lendemain : il en feut si ayse, qu'il luy donna liberté pour cette bonne nouvelle<sup>1</sup>.

Sur ce subiect de lettres, ie veulx dire ce mot, que c'est un ouvrage auquel mes amis tiennent que ie puis quelque chose : et eusse prins plus volontiers cette forme à publier mes verbes, si i'eusse eu à qui parler. Il me falloit, comme ie l'ay eu aultrefois, un certain commerce qui m'attirast, qui me soustinst et souslevast; car de negociier au vent comme d'aultres, ie ne sçaurois que de songe; ny forger des vains noms à entretenir en chose serieuse : ennemy iuré de toute espece de falsification. L'eusse esté plus attentif et plus seur, ayant une adresse forte et amie, que regardant les divers visages d'un peuple : et suis deceu s'il ne m'eust mieulx succédé. L'ay naturellement un style comique et privé; mais c'est d'une forme mienne, inepte aux negociations publicques, comme en toutes façons est mon langage, trop serré, desordonné, coupé, particulier : et ne m'entends pas en lettres cerimonieuses, qui n'ont aultre substance que d'une belle enfileure de paroles courtoises. Ie n'ay ny la faculté ny le goust de ces longues offres d'affection et de service : ie n'en crois pas tant, et me

célébres du temps, sur leurs vertus et leurs vices, sur les révolutions de Rome, qu'elles semblent en révéler tous les secrets? » (*Vie d'Atticus*, c. 46.) J. V. L.

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Apophthegmes*, à l'article *Cicéron*.

» On trouvera dans cette édition neuf lettres de Montaigne; la plus intéressante est la cinquième, où il raconte à son père la mort d'Estienne de La Boétie. La plupart des autres sont des lettres *cerimonieuses*, qui s'accordoient moins avec son caractère et son talent. J. V. L.

desplaist d'en dire gueres oultre ce que i'en crois. C'est bien loing de l'usage present; car il ne feut iamais si abiecte et servile prostitution de presentations : la Vie , l'Ame , Devotion , Adoration , Serf , Esclave , tous ces mots y courent si vulgairement , que quand ils veulent faire sentir une plus expresse volonté et plus respectueuse , ils n'ont plus de maniere pour l'exprimer.

Ie hais à mort de sentir le flatteur : qui faict que ie me iecte naturellement à un parler sec , rond et crud , qui tire , à qui ne me cognoist d'ailleurs , un peu vers le desdaigneux. I'honore le plus ceulx que i'honore le moins; et , où mon ame marche d'une grande alaigresse , i'oublie les pas de la contenance; et m'offre maigrement et fierement à ceulx à qui ie suis , et me presente moins à qui ie me suis le plus donné : il me semble qu'ils le doibvent lire en mon cœur , et que l'expression de mes paroles faict tort à ma conception. A bienveigner <sup>1</sup> , à prendre congé , à remercier , à saluer , à presenter mon service , et tels compliments verbeux des loix ceremonies de nostre civilité , ie ne cognois personne si sottement sterile de langage que moy : et n'ay iamais esté employé à faire des lettres de faveur et recommandation , que celuy pour qui c'estoit n'aye trouvees seches et lasches. Ce sont grands imprimeurs de lettres , que les Italiens ; i'en ay , ce crois ie , cent divers volumes : celles de Annibale Caro <sup>2</sup> me semblent les meilleures. Si tout le papier que i'ay aultrefois barbouillé pour les dames estoit en nature , lorsque ma main estoit veritablement emportee par ma passion , il s'en trouveroit à l'aventure quelque page digne d'estre communiquee à la ieunesse oysive , embabouinée de cette fureur. I'escris mes lettres tousiours en poste , et si precipiteusement , que , quoyque ie peigne insupportablement mal <sup>3</sup> , i'aime mieulx escrire de ma

<sup>1</sup> C'est-à-dire à complimenter , à féliciter quelqu'un sur son heureuse arrivée , sur sa bienvenue. E. J.

<sup>2</sup> Le célèbre traducteur de l'*Énéide* , né en 1507 à Citta-Nova , dans la marche d'Ancone , mort à Rome en 1566. La première partie de ses *Lettres* parut en 1572 , et la seconde en 1574. On les compte parmi les modèles de la prose italienne. J. V. L.

<sup>3</sup> Il ne faut pas trop croire Montaigne lorsqu'il dit qu'il peignoit insupportable-

main que d'y en employer une aultre ; car ie n'en treuve point qui me puisse suyvre , et ne les transcris iamais. l'ay accoustumé les grands qui me cognoissent à y supporter des litures et des trasseures , et un papier sans plieure et sans marge. Celles qui me coustent le plus sont celles qui valent le moins : depuis que ie les traisne , c'est signe que ie n'y suis pas. Je commence volontiers sans proiect ; le premier traict produict le second. Les lettres de ce temps sont plus en bordures et prefaces , qu'en matiere. Comme i'aime mieulx composer deux lettres que d'en clore et plier une , et resigne tousiours cette commission à quelque aultre : de mesme , quand la matiere est achevee , ie donneroie volontiers à quelqu'un la charge d'y adiouster ces longues harangues , offres et prieres que nous logeons sur la fin ; et desire que quelque nouvel usage nous en descharge , comme aussi de les inscrire d'une legende de qualitez et tiltres ; pour ausquels ne bruncher i'ay maintesfois laissé d'escire , et notamment à gents de iustice et de finance : tant d'innovations d'offices , une si difficile dispensation et ordonnance de divers noms d'honneur , lesquels , estants si cherement achetez , ne peuvent estre eschangez ou oubliez sans offense. Je treuve pareillement de mauvaise grace d'en charger le front et inscription des livres que nous faisons imprimer.

## CHAPITRE XL.

QU'É LE GOUST DES BIENS ET DES MAULX DESPEND , EN BONNE PARTIE , DE L'OPINION QUE NOUS EN AVONS.

Les hommes , dict une sentence grecque ancienne <sup>1</sup> , sont tormentez par les opinions qu'ils ont des choses , non par les choses mesmes. Il y auroit un grand poinct gaigné pour le

*ment mal.* J'ai eu long-temps sous les yeux l'exemplaire de ses *Essais* corrigé de sa main , sur lequel a été faite l'édition de Nalgeon ; et je puis affirmer que son écriture est très lisible , bien rangée , et , ce qui est remarquable , indique très peu l'extrême vivacité de son caractère. A. D.

<sup>1</sup> *Manuel d'ÉPICTÈTE*, c. 40. C.

soulagement de nostre miserable condition humaine, qui pourroit establir cette proposition vraye tout par tout. Car, si les maux n'ont entree en nous que par nostre iugement, il semble qu'il soit en nostre pouvoir de les mespriser, ou contourner à bien : si les choses se rendent à nostre mercy, pourquoy n'en chevrons nous <sup>1</sup>, ou ne les accommoderons nous à nostre avantage? si ce que nous appellons mal et torment, n'est ny mal ny torment de soy, ains seulement que nostre fantasie luy donne cette qualité, il est en nous de la changer; et en ayant le choix, si nul ne nous force, nous sommes estrangement fols de nous bander pour le party qui nous est le plus ennuyeux, et de donner aux maladies, à l'indigence et au mespris un aigre et mauvais goust, si nous le leur pouvons donner bon, et si, la fortune fournissant simplement de matiere, c'est à nous de luy donner la forme. Or, que ce que nous appellons mal ne le soit pas de soy; ou au moins, tel qu'il soit, qu'il depende de nous de luy donner aultre saveur et aultre visage (car tout revient à un), veoyons s'il se peult maintenir.

Si l'estre originel de ces choses que nous craignons avoit credit de se loger en nous de son auctorité, il logeroit pareil et semblable en tous; car les hommes sont tous d'une espece, et, sauf le plus et le moins, se treuvent garnis de pareils utils et instruments pour concevoir et iuger; mais la diversité des opinions que nous avons de ces choses là, montre clairement qu'elles n'entrent en nous que par composition; tel à l'adventure les loge chez soy en leur vray estre, mais mille aultres leur donnent un estre nouveau et contraire chez eulx. Nous tenons la mort, la pauvreté et la douleur pour nos principales parties <sup>2</sup>: or, cette mort, que les uns appellent « des choses horribles la plus horrible, » qui ne sçait que d'aultres la nomment « l'unique port des torments de cette vie, le souverain bien de nature, seul appuy de nostre liberté, et commune et prompt recepte à tous maux? » Et comme les uns l'atten-

<sup>1</sup> *Pourquoi n'en viendrons-nous à chef, à bout, n'en jouirons-nous?* E. J.

<sup>2</sup> Ou *ennemies*, mot que l'on a substitué dans quelques éditions. G.

dent tremblants et effroyez, d'autres la supportent plus ayseement que la vie; celui là se plaint de sa facilité,

Mors, utinam pavidos vitæ subducere nolles,  
Sed virtus te sola daret !<sup>1</sup>

Or laissons ces glorieux courages. Theodorus respondit à Lysimachus, menaçant de le tuer : « Tu feras un grand coup, d'arriver à la force d'une cantharide <sup>2</sup> ! » La plupart des philosophes se treuvent avoir ou prevenu par desseing, ou hasté et secouru leur mort. Combien veoid on de personnes populaires, conduictes à la mort, et non à une mort simple, mais meslee de honte et quelquesfois de griefs torments, y apporter une telle assurance, qui par opiniastreté, qui par simplesse naturelle, qu'on n'y apperçoit rien de changé de leur estat ordinaire; establissants leurs affaires domestiques, se recommandants à leurs amis, chantants, preschants et entretenants le peuple, voire y meslants quelquesfois des mots pour rire, et beuvants à leurs cognoissants, aussi bien que Socrates ?

Un qu'on menoit au gibet disoit, « qu'on gardast de passer par telle rue, car il y avoit dangier qu'un marchand lui feist mettre la main sur le collet, à cause d'un vieux debte. » Un aultre disoit au bourreau, « qu'il ne le touchast pas à la gorge, de peur de le faire tressaillir de rire, tant il estoit chatouilleux. » L'aultre respondit à son confesseur qui luy promettoit qu'il souperoit ce iour là avecques nostre Seigneur, « Allez vous y en, vous; car de ma part ie ieusne <sup>3</sup>. » Un aultre ayant demandé à boire, et le bourreau ayant beu le premier, dict ne vouloir boire aprez lui, de peur de prendre la verolle. Chascun a ouï faire le conte du Picard auquel, estant à l'eschelle, on presente une garse, et que (comme nostre iustice permet quelquesfois), s'il la vouloit espouser, on luy sauveroit la vie : luy, l'ayant un peu contempee, et apperceu

<sup>1</sup> O mort ! plût aux dieux que tu dédaignasses de frapper les lâches, et que la vertu seule te pût donner ! *Lucain*, IV, 580.

<sup>2</sup> *Cic.*, *Tusc. Quæst.*, V, 40. C.

<sup>3</sup> C'est le sujet d'une des *Épigrammes* d'Owen, I, 125. A. D.

qu'elle boittoit : « Attache ! attache ! dict il ; elle cloche. » Et on dict de mesme qu'en Dannemarc, un homme condamné à avoir la teste trenchée, estant sur l'eschaffaud, comme on luy presenta une pareille condition, la refusa, parce que la fille qu'on luy offrit avoit les ioues avallées, et le nez trop poinctu. Un valet, à Toulouse, accusé d'heresie, pour toute raison de sa creance, se rapportoit à celle de son maistre, ieune escho-lier prisonnier avecques luy, et aima mieulx mourir que se laisser persuader que son maistre peust errer. Nous lisons de ceulx de la ville d'Arras, lors que le roy Louys unziesme la print, qu'il s'en trouva bon nombre parmy le peuple qui se laisserent pendre plustost que de dire, Vive le roy ! Et de ces viles ames de bouffons, il s'en est trouvé qui n'ont voulu abandonner leur gaudisserie en la mort mesme. Celuy à qui le bourreau donnoit le bransle, s'escria, « Vogue la galée ! » qui estoit son refrain ordinaire. Et l'autre qu'on avoit couché, sur le poinct de rendre sa vie, le long du foyer sur une pail-lassé, à qui le medecin, demandant où le mal le tenoit, « Entre le banc et le feu, » respondit il : et le presbtre, pour luy donner l'extreme onction, cherchant ses pieds, qu'il avoit resserrez et contraincts par la maladie : « Vous les trouverez, dict il, au bout de mes iambes. » A l'homme qui l'exhortoit de se recommander à Dieu, « Qui y va ? » demanda il : et l'autre respondant, « Ce sera tantost vous mesme, s'il luy plaist : » « Y fusse ie bien demain au soir ? » repliqua il. « Re-commendez vous seulement à luy, suyvit l'autre, vous y serez bientost : » « Il vault doncques mieulx, adiousta il, que ie lui porte mes recommandations moy mesme. »

Au royaume de Narsingue, encores aujourd'huy, les fem-  
mes de leurs presbtres sont vifves ensepvelies avecques le  
corps de leurs maris : toutes aultres femmes sont bruslees aux  
funerailles des leurs, non constamment seulement, mais  
gayement : à la mort du roy, ses femmes et concubines, ses  
mignons, et touts ses officiers et serviteurs, qui font un peu-  
ple, se presentent si alaigrement au feu où son corps est  
bruslé, qu'ils montrent prendre à grand honneur d'y accom-



paigner leur maistre. Pendant nos dernieres guerres de Milan, et tant de prises et rescousses <sup>1</sup>, le peuple, impatient de si divers changements de fortune, print telle resolution à la mort, que i'ay oui dire à mon pere qu'il y veit tenir compte de bien vingt et cinq maistres de maisons qui s'estoient desfaicts eulx mesmes en une semaine : accident approchant à celui des Xanthiens, lesquels, assiegez par Brutus, se precipiterent pesle mesle, hommes, femmes et enfants, à un si furieux appetit de mourir, qu'on ne faict rien pour fuyr la mort que ceulx cy ne feissent pour fuyr la vie : de maniere qu'à peine Brutus en peut sauver un bien petit nombre <sup>2</sup>.

Toute opinion est assez forte pour se faire espouser au prix de la vie. Le premier article de ce courageux serment que la Grece iura et mainteint en la guerre medoise, ce feut que chascun changeroit plustost la mort à la vie, que les loix persiennes aux leurs <sup>3</sup>. Combien veoid on de monde en la guerre des Turcs et des Grecs accepter plustost la mort trespaspre, que de se descirconcire pour se baptiser? exemple de quoy nulle sorte de religion n'est incapable.

Les roys de Castille ayants banni de leurs terres les Iuifs, le roy Iehan de Portugal leur vendit, à huict escus pour teste, la retraicte aux siennes pour un certain temps; à condition que, celui venu, ils auroient à les vuider; et luy, promettoit leur fournir de vaisseaux à les traiceter en Afrique. Le iour arrivé, lequel passé il estoit dict que ceulx qui n'auroient obeï demeureroient esclaves, les vaisseaux leur feurent fournis escharcement <sup>4</sup>, et ceulx qui s'y embarquerent, rudement et vilainement traictez par les passagiers, qui, oultre plusieurs aultres indignitez, les amuserent sur mer, tantost avant, tantost arriere, iusques à ce qu'ils eussent consommé leurs

<sup>1</sup> *De prises et de reprises.* E. J.

<sup>2</sup> Cinquante seulement, qui furent sauvés malgré eux, dit Plutarque, *Vie de Brutus*, c. 8. C.

<sup>3</sup> Ce sont les premières paroles du serment prononcé par les Grecs avant la bataille de Platée. DIODORE DE SICILE, V, 29; LYCURGUE, contre Léocrate, p. 458; THÉON, *Progymnasm.*, c. 2, etc. J. V. L.

<sup>4</sup> *Chichement, avec trop d'épargne.* C.

victuailles, et feussent contraincts d'en acheter d'eulx si cherement et si longuement, qu'on ne les meit à bord qu'ils ne feussent du tout mis en chemise. La nouvelle de cette inhumanité rapportee à ceulx qui estoient en terre, la plupart se resolurent à la servitude; aucuns feirent contenance de changer de religion. Emmanuel, successeur de Iehan, venu à la couronne, les meit premierement en liberté; et, changeant d'avis depuis, leur ordonna de sortir de ses pais, assignant trois ports à leur passage. Il esperoit, dict l'evesque Osorius, non meprisable historien \* latin de nos siecles, que la faveur de la liberté qu'il leur avoit rendue ayant failli de les convertir au christianisme, la difficulté de se commettre à la volerie des mariniers, et d'abandonner un pais où ils estoient habitez avecques grandes richesses, pour s'aller iecter en region incogneue et estrangiere, les y rameneroit. Mais se veoyant descheu de son esperance, et eulx tous deliberez au passage, il retrencha deux des ports qu'il leur avoit promis, à fin que la longueur et incommodité du traict en reduisist aucuns, ou qu'il eust moyen de les amonceler tous à un lieu pour une plus grande commodité de l'execution qu'il avoit destinee; ce feut qu'il ordonna qu'on arrachast d'entre les mains des peres et des meres tous les enfants au dessoubz de quatorze ans pour les transporter, hors de leur veue et conversation, en lieu où ils feussent instruits à nostre religion †. Ils disent que cet effect produisit un horrible spectacle: la naturelle affection d'entre les peres et les enfants, et, de plus, le zele à leur ancienne creance, combattant à l'encontre de cette violente ordonnance, il y feut veu communement des peres et meres se desfaisants eulx mesmes, et d'un plus rude exemple encores, precipitants, par amour et compassion, leurs ieunes enfants dans des puits, pour fuyr à la loy. Au demourant, le terme qu'il leur avoit prefix expiré, par

\* L'exemplaire de Nalgon porte, *le meilleur historien*. C'est là certainement une phrase que Montaigne a dû corriger. Ici, comme presque partout, l'édition de 1593 est bien préférable. J. V. L.

† MARIANA, XXVI, 43, désapprouve hautement ce despotisme sacrilège. C.

faute de moyens, ils se remeirent en servitude. Quelques uns se feirent chrestiens; de la foy desquels ou de leur race, encores aujourd'huy cent ans aprez, peu de Portugais s'asseurent, quoyque la coustume et la longueur du temps soyent bien plus fortes conseilleres à telles mutations, que toute aultre contraincte.

En la ville de Castelnau Darry, cinquante Albigeois heretiques souffrirent à la fois, d'un courage déterminé, d'estre bruslez vifs en un feu, avant desadvouer leurs opinions <sup>1</sup>. *Quoties non modo ductores nostri*, dict Cicero, *sed universi etiam exercitus, ad non dubiam mortem concurrerunt* <sup>2</sup>! I'ay veu quelqu'un de mes intimes amis courre la mort à force, d'une vraye affection, et enracinee en son cœur par divers visages de discours que ie ne luy sceus rabbattre; et, à la premiere qui s'offrit coëffee d'un lustre d'honneur, s'y precipiter, hors de toute apparence, d'une faim aspre et ardente. Nous avons plusieurs exemples en nostre temps de ceulx, iusques aux enfants, qui, de crainte de quelque legiere incommodité, se sont donnez à la mort. Et à ce propos, « Que ne craindrons nous, dict un ancien <sup>3</sup>, si nous craignons ce que la couardise mesme a choisi pour sa retraicte? »

D'enfiler icy un grand roolle de ceulx de tous sexes et conditions et de toutes sectes, ez siecles plus heureux, qui ont ou attendu la mort constamment, ou recherché volontairement, et recherché non seulement pour fuyr les maulx de cette vie, mais aucuns pour fuyr simplement la satieté de vivre, et d'autres pour l'esperance d'une meilleure condition ailleurs, ie n'aurois iamais faict; et en est le nombre si infini, qu'à la verité i'aurois meilleur marché de mettre en compte ceulx qui l'ont crainte: Cecy seulement: Pyrrho le philosophe se trouvant, un iour de grande tormente, dans un batteau, montroit à ceulx qu'il veoyoit les plus effroyez autour de luy,

<sup>1</sup> Ces mots, *En la ville* — *opinions*, manquent dans l'exemplaire de Nalgeon, où se trouvent beaucoup d'autres lacunes. J. V. L.

<sup>2</sup> Combien de fois n'a-t-on pas vu courir à une mort certaine, non pas nos généraux seulement, mais nos armées entières! Ctc., *Tusc. Quæst.*, 1, 37.

<sup>3</sup> Le fond de cette pensée est dans Sénèque, *Epist.* 70. J. V. L.

et les encourageoit par l'exemple d'un pourceau qui y estoit, nullement soulcieux de cet orage<sup>1</sup>. Oserons nous doncques dire que cet avantage de la raison, de quoy nous faisons tant de feste, et pour le respect duquel nous nous tenons maistres et empereurs du reste des creatures, ayt esté mis en nous pour nostre torment? A quoy faire la cognoissance des choses, si nous en devenons plus lasches? si nous en perdons le repos et la tranquillité où nous serions sans cela? et si elle nous rend de pire condition que le pourceau de Pyrrho? L'intelligence qui nous a esté donnée pour nostre plus grand bien, l'employerons nous à nostre ruyne; combattants le desseing de nature et l'universel ordre des choses, qui porte, que chascun use de ses utils et moyens pour sa commodité?

Bien, me dira lon, vostre regle serve à la mort : mais que direz vous de l'indigence? que direz vous encores de la douleur? que Aristippus, Hieronymus et la pluspart des sages ont estimé le dernier mal; et ceulx qui le nioient de parole le confessoient par effect<sup>2</sup>. Posidonius estant extrêmement tormenté d'une maladie aiguë et douloureuse, Pompeius le feut veoir, et s'excusa d'avoir prins heure si importune pour l'ouir deviser de la philosophie : « Ia à Dieu ne plaise, luy dict Posidonius, que la douleur gaigne tant sur moy qu'elle m'empesche d'en discourir! » et se iecta sur ce mesme propos du mespris de la douleur<sup>3</sup> : mais ce pendant elle iouoit son roolle, et le pressoit incessamment; à quoy il s'escrivoit : « Tu as beau faire, douleur! si ne diray ie pas que tu sois mal. » Ce conte, qu'ils font tant valoir, que porte il pour le mespris de la douleur? il ne debat que du mot : et ce pendant si ces poinctures ne l'esmeuvent, pourquoy en rompt il son propos? pourquoy pense il faire beaucoup de ne l'appeller pas Mal? Icy tout ne consiste pas en l'imagination : nous opinons du reste;

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAÛRTCE, IX, 68. C.

<sup>2</sup> CIC., *Tuscul.*, II, 43. J. V. L.

<sup>3</sup> Cicéron dit, *ib.*, c. 25, *de hoc ipso, nihil esse bonum, nisi quod honestum esset*. La question de la douleur pouvoit faire partir de cette thèse du stoïcisme. J. V. L.

c'est icy la certaine science qui ioue son roolle; nos sens mesmes en sont iuges;

*Qui nisi sunt veri, ratio quoque falsa sit omnis* <sup>1</sup>.

Ferons nous accroire à nostre peau que les coups d'estriviére la chastouillent? et à nostre goust que l'aloé soit du vin de Graves? Le pourceau de Pyrrho est icy de notre escot : il est bien sans effroy à la mort; mais si on le bat, il crie et se tormente. Forcerons nous la generale loy de nature, qui se veoid en tout ce qui est vivant sous le ciel, de trembler sous la douleur? les arbres mesmes semblent gemir aux offenses. La mort ne se sent que par le discours, d'autant que c'est le mouvement d'un instant;

*Aut fuit, aut veniet; nihil est præsentis in illa :  
Morsque minus penæ, quam mora mortis, habet* <sup>2</sup> :

mille bestes, mille hommes sont plustost morts que menacez. Aussi, ce que nous disons craindre principalement en la mort, c'est la douleur, son avant coureuse coustumiére. Toutesfois, s'il en fault croire un saint pere, *malam mortem non facit, nisi quod sequitur mortem* <sup>3</sup> : et ie dirois encores plus vraysemblablement, que ny ce qui va devant, ny ce qui vient aprez n'est des appartenances de la mort.

Nous nous excusons faulusement : et ie treuve par experience que c'est plustost l'impatience de l'imagination de la mort qui nous rend impatients de la douleur, et que nous la sentons doublement griefve de ce qu'elle nous menace de mourir; mais la raison accusant nostre lascheté de craindre chose si soubdaine, si inevitable, si insensible, nous pre-

<sup>1</sup> Et si les sens ne sont vrais, toute raison est fausse. LUCRÈCE, IV. 486.

<sup>2</sup> Ou elle a été, ou elle sera; il n'y a rien de présent en elle. La mort est moins cruelle que l'attente de la mort. — Le premier de ces deux vers latins est pris d'une satire qu'Estienne de La Boétie, ami de Montaigne, lui avoit adressée, et dont nous avons cité quelque chose dans le chapitre XXVII de ce livre. Le second vers est d'Ovide, *Épître d'Ariadne à Thésée*, v. 82. C.

<sup>3</sup> La mort n'est un mal que par ce qui vient après elle. AUGUST., *de Civitate Dei*, I, 11.

nons cet aultre pretexte plus excusable. Touts les maux qui n'ont aultre dangier que du mal, nous les disons sans dangier : celui des dents ou de la goutte, pour grief qu'il soit, d'autant qu'il n'est pas homicide, qui le met en compte de maladie ?

Or bien presupposons le, qu'en la mort nous regardons principalement la douleur ; comme aussi la pauvreté n'a rien à craindre que cela, qu'elle nous iecte entre ses bras par la soif, la faim, le froid, le chauld, les veilles qu'elle nous fait souffrir : ainsi n'ayons à faire qu'à la douleur. Je leur donne que ce soit le pire accident de nostre estre ; et volontiers, car ie suis l'homme du monde qui luy veulx autant de mal et qui la fuys autant, pour iusques à present n'avoir pas eu, Dieu mercy, grand commerce avec elle ; mais il est en nous, sinon de l'aneantir, au moins de l'amoindrir par patience ; et, quand bien le corps s'en esmouïveroit, de maintenir ce neantmoins l'ame et la raison en bonne trempe. Et s'il ne l'estoit, qui auroit mis en credit la vertu, la vaillance, la force, la magnanimité et la resolution ? où ioueroyent elles leur roolle, s'il n'y a plus de douleur à desfier ? *Avida est periculi virtus* <sup>1</sup> : s'il ne fault coucher sur la dure, soustenir armé de toutes pieces la chaleur du midy, se paistre d'un cheval et d'un asne, se veoir destailier en pieces et arracher une balle d'entre les os, se souffrir recoudre, cauteriser et sonder, par où s'acquerra l'avantage que nous voulons avoir sur le vulgaire ? C'est bien loing de fuyr le mal et la douleur, ce que disent les sages, « que des actions egualement bonnes, celle là est plus souhaitable à faire où il y a plus de peine. » *Non enim hilaritate, nec lascivia, nec risu, aut ioco, comite levitatis, sed sæpe etiam tristes firmitate et constantia sunt beati* <sup>2</sup>. Et à cette cause, il a esté impossible de persuader à nos peres que les conquestes faictes par vifve force au hazard de la guerre, ne

<sup>1</sup> La vertu est avide de péril. SÉNÈQUE, de *Providentia*, c. 4.

<sup>2</sup> Ce n'est point par la joie et les plaisirs, par les jeux et les ris, compagnie ordinaire de la frivolité, qu'on est heureux ; les ames austères trouvent le bonheur dans la constance et la fermeté. CICÉRON, de *Finibus*, II, 40.

feussent plus avantageuses que celles qu'on faict en toute seureté par practiques et menees.

*Latius est, quoties magno sibi constat honestum* <sup>1</sup>

Davantage, cela nous doit consoler, que naturellement « si la douleur est violente, elle est courte; si elle est longue, elle est legiere : » *si gravis, brevis; si longus, levis* <sup>2</sup>. Tu ne la sentiras gueres longtemps, si tu la sens trop; elle mettra fin à soy ou à toy : l'un et l'autre revient à un; si tu ne la portes, elle t'emportera. *Memineris maximos morte finire; parvos multa habere intervalla requietis; mediocrium nos esse dominos : ut si tolerabiles sint, feramus; sin minus, e vita, quum ea non placeat, tanquam e theatro, exeamus* <sup>3</sup>. Ce qui nous faict souffrir avecques tant d'impatience la douleur, c'est de n'estre pas accoustuméz de prendre nostre principal contentement en l'ame, de ne nous fonder point assez sur elle, qui est seule et souveraine maistresse de nostre condition. Le corps n'a, sauf le plus et le moins, qu'un train et qu'un pli : elle est variable en toute sorte de formes, et renge à soy, et à son estat quel qu'il soit, les sentiments du corps et tous aultres accidents : pourtant la fault il estudier et enquerir, et esveiller en elle ses ressorts louts puissants. Il n'y a raison, ny prescription, ny force qui vaille contre son inclination et son choix. De tant de milliers de biais qu'elle a en sa disposition, donnons luy en un propre à nostre repos et conservation : nous voylà, non couverts seulement de toute offense, mais gratifiez mesme, et flattez, si bon luy semble, des offenses et des maulx. Elle faict son prouffit de tout indifferemment : l'erreur, les songes, luy servent utilement, comme une loyale matiere à nous mettre à garant et en contentement. Il est aysé à veoir que ce qui aiguisé en nous la douleur et la volupté, c'est la poincte de

<sup>1</sup> La vertu est d'autant plus douce qu'elle nous a plus coûté. LUCAIN, IX. 404.

<sup>2</sup> CIC., *de Finibus*, II. 29.

<sup>3</sup> Souviens-toi que les grandes douleurs se terminent par la mort; que les petites ont plusieurs intervalles de repos, et que nous sommes maîtres des médiocres : ainsi, tant qu'elles seront supportables, nous souffrirons patiemment; si elles ne le sont pas, si la vie nous déplaît, nous en sortirons comme d'un théâtre. CIC., *de Fin.*, I. 45.

nostre esprit : les bestes qui le tiennent soubz boucle , laissent aux corps leurs sentiments libres et naïfs , et par consequent uns , à peu prez , en chasque espee , ainsy qu'elles montrent par la semblable application de leurs mouvements. Si nous ne troublions pas en nos membres la iurisdiction qui leur appartient en cela , il est à croire que nous en serions mieulx , et que nature leur a donné un iuste et moderé temperament envers la volupté et envers la douleur ; et ne peult faillir d'estre iuste , estant egual et commun. Mais , puisque nous nous sommes emancipez de ses regles pour nous abandonner à la vagabonde liberté de nos fantasies , au moins aidons nous à les plier du costé le plus agreable. Platon <sup>1</sup> craint nostre engagement aspre à la douleur et à la volupté , d'autant qu'il oblige et attache par trop l'ame au corps : moy plustost , au rebours , d'autant qu'il l'en desprend et descloue. Tout ainsi que l'ennemy se rend plus aspre à nostre fuite : aussi s'enorgueillit la douleur à nous veoir trembler soubz elle. Elle se rendra de bien meilleure composition à qui luy fera teste : il se fault opposer et bander contre. En nous acculant et tirant arriere , nous appellons à nous et attirons la ruyne qui nous menace. Comme le corps est plus ferme à la charge en le roidissant , aussi est l'ame.

Mais venons aux exemples , qui sont proprement du gibier des gents foibles de reins comme moi : où nous trouverons qu'il va de la douleur comme des pierres , qui prennent couleur ou plus haulte , ou plus morne , selon la feuille où lon les couche , et qu'elle ne tient qu'autant de place en nous que nous luy en faisons : *Tantum doluerunt , quantum doloribus se inseruerunt* <sup>2</sup>. Nous sentons plus un coup de rasoir du chirurgien , que dix coups d'espee en la chaleur du combat. Les douleurs de l'enfantement , par les medecins et par Dieu mesme estimees grandes <sup>3</sup> , et que nous passons avecques tant de ceri-

<sup>1</sup> Dans le *Phédon* , t. I , p. 63. C.

<sup>2</sup> Autant ils se sont livrés à la douleur , autant a-t-elle eu de prise sur eux. AUGUSTIN , *de Civit. Dei* , I , 40. — Montaigne a détourné le sens de ce passage. C.

<sup>3</sup> *In dolore paries filios*. Genèse , III , 16. J. V. L.



monies, il y a des nations entieres qui n'en font nul compte. Je laisse à part les femmes lacedemoniennes; mais aux sous-ses, parmy nos gents de pied, quel changement y trouvez vous? sinon que trottant aprez leurs maris vous leur veoyez aujourd'huy porter au col l'enfant qu'elles avoient hier au ventre : et ces Aegyptiennes contrefaictes, ramassees d'entre nous, vont elles mesmes laver les leurs qui viennent de naistre, et prennent leurs bains en la plus prochaine riviere. Oultre tant de garses qui desrobent tous les iours leurs enfants en la generation comme en la conception, cette belle et noble femme de Sabinus, patricien romain, pour l'interest d'autrui, supporta seule, sans secours et sans voix et gémissement, l'enfantement de deux jumeaux<sup>1</sup>. Un simple garsonnet de Lacedemone ayant desrobé un regnard (car ils craignoient encores plus la honte de leur sottise au larrecin que nous ne craignons la peine de nostre malice), et l'ayant mis sous sa cappe, endura plustost qu'il luy eust rongé le ventre, que de se decouvrir<sup>2</sup>. Et un aultre, donnant de l'encens à un sacrifice, se laissa brusler iusques à l'os par un charbon tumbé dans sa manche, pour ne troubler le mystere<sup>3</sup> : et s'en est veu un grand nombre, pour le seul essay de vertu, suyvant leur institution, qui ont souffert en l'aage de sept ans d'estre fouettez iusques à la mort sans alterer leur visage. Et Cicero<sup>4</sup> les a veus se battre à troupes, de poings, de pieds et de dents, iusques à s'évanouir, avant que d'advouer estre vaincus. *Nunquam naturam mos vinceret; est enim ea semper invicta : sed nos umbris, deliciis, otio, languore, desidia animum infecimus; opinionibus maloque more delinitum mollivimus*<sup>5</sup>. Chascun sçait l'histoire de Scevola, qui, s'estant coulé dans le camp ennemy

<sup>1</sup> PLUTARQUE, traité de l'Amour, c. 54. C.

<sup>2</sup> Id., Vie de Lycurgue, c. 14. C.

<sup>3</sup> VALÈRE MAXIME, III, 5, ext. 1. C'étoit un jeune Macédonien. J. V. L.

<sup>4</sup> Cic., *Tusc. Quæst.*, V, 27. C.

<sup>5</sup> Jamais l'usage ne pourroit vaincre la nature; elle est invincible; mais parmi nous elle est corrompue par la mollesse, par les délices, par l'oisiveté, par l'indolence; elle est altérée par des opinions fausses et de mauvaises habitudes. Cic., *Tusc. Quæst.*, V, 27.

pour en tuer le chef, et ayant failly d'attaincte, pour reprendre son effect d'une plus estrange invention, et descharger sa patrie, confessa à Porsenna, qui estoit le roy qu'il vouloit tuer, non seulement son desseing, mais adiousta qu'il y avoit en son camp un grand nombre de Romains complices de son entreprinse, tels que luy : et, pour montrer quel il estoit, s'estant faict apporter un brasier, veit et souffrit griller et rostir son bras, iusqu'à ce que l'ennemy mesme en ayant horreur commanda oster le brasier <sup>1</sup>. Quoy! celui qui ne daigna interrompre la lecture de son livre, pendant qu'on l'incisoit <sup>2</sup>? et celui qui s'obstina à se moquer et à rire, à l'envy des maulx qu'on luy faisoit <sup>3</sup>; de façon que la cruauté irritée des bourreaux qui le tenoient, et toutes les inventions des torments redoublent les uns sur les autres, luy donnerent gaigné? Mais c'estoit un philosophe. Quoy! un gladiateur de Cesar endura, tousiours riant, qu'on luy sondast et destaillast ses playes : *Quis mediocris gladiator ingenuit? quis vultum mutavit unquam? Quis non modo stetit, verum etiam decubuit turpius? Quis, quum decubisset, ferrum recipere iussus, collum contraxit* <sup>4</sup>? Meslons y les femmes. Qui n'a ouï parler à Paris de celle qui se fait escorcher, pour seulement en acquérir le teint plus frais d'une nouvelle peau? Il y en a qui se sont faict arracher des dents vives et saines, pour en former la voix plus molle et plus grasse, ou pour les renger en meilleur ordre. Combien d'exemples du mespris de la douleur avons nous en ce genre! Que ne peuvent elles, que craignent elles, pour peu qu'il y ayt d'adgencement à esperer en leur beauté?

<sup>1</sup> TITE-LIVE, II, 42. J. V. L.

<sup>2</sup> SÉNÈQUE, *Epist.* 78. C.

<sup>3</sup> Id., *ibid.* Si je ne me trompe, il s'agit ici d'Anaxarque, que Nicocréon, tyran de Cypre, fit mettre en pièces, sans pouvoir vaincre sa constance. Voyez dans DIOGÈNE LAËRCE, la *Vie d'Anaxarque*, IX, 58 et 59.C.

<sup>4</sup> Jamais le dernier des gladiateurs a-t-il gémi ou changé de visage? Quel art dans sa chute même, pour en dérober la honte aux yeux du public! Renversé enfin aux pieds de son adversaire, tourne-t-il la tête lorsqu'on lui ordonne de recevoir le coup mortel? CIC., *Tusc. Quæst.*, II, 47.

Vellere queis cura est albos a stirpe capillos,  
Et faciem, dempta pelle, referre novam<sup>1</sup>.

L'en ay veu engloutir du sable, de la cendre, et se travailler à point nommé de ruyner leur estomach, pour acquerir les pasles couleurs. Pour faire un corps bien espagnolé, quelle gehenne ne souffrent elles, guindees et cenglees, à tout de grosses coches<sup>2</sup> sur les costez, iusques à la chair vifve? ouy, quelquesfois à en mourir.

Il est ordinaire à beaucoup de nations de nostre temps de se blecer à escient pour donner foy à leur parole : et nostre roy<sup>3</sup> en recite des notables exemples de ce qu'il en a veu en Poloigne, et en l'endroit de luy mesme. Mais oultre ce que ie sçais en avoir esté imité en France par aucuns, quand ie veins de ces fameux estats de Blois, j'avois veu peu auparavant une fille, en Picardie, pour tesmoigner la sincerité de ses promesses et aussi sa constance, se donner, du poinçon qu'elle portoit en son poil, quatre ou cinq bons coups dans le bras, qui luy faisoient craqueter la peau, et la saignoient bien en bon escient. Les Turcs se font des grandes escarres pour leurs dames, et, à fin que la marque y demeure, ils portent soubdain du feu sur la playe, et l'y tiennent un temps incroyable, pour arrester le sang et former la cicatrice; gents qui l'ont veu l'ont escript, et me l'ont iuré : mais pour dix aspres<sup>4</sup>, il se treuve tous les iours entre eulx personne qui se donnera une bien profonde taillade dans le bras ou dans les cuisses. Je suis bien ayse que les tesmoins nous sont plus à main où nous en avons plus affaire; car la chrestienté nous en fournit à suffisance : et aprez l'exemple de nostre saint Guide, il y en a eu force qui, par devotion, ont voulu porter la croix.

<sup>1</sup> Il s'en trouve qui ont le courage d'arracher leurs cheveux gris, et de s'écortcher tout le visage pour se faire une nouvelle peau. *TIBULLE*, I, 8, 45.

<sup>2</sup> C'est-à-dire des *échasses*, qui, pressées fortement sur les côtés par des ceintures, y rendoient la chair insensible, et aussi dure que la corne ou le cal qui vient aux mains de certains ouvriers. C.

<sup>3</sup> Henri III. Voyez DE THOU, *Hist.*, liv. LVIII, ann. 1574. C.

<sup>4</sup> Monnoie turque, qui vaut à peu près un sou. E. J.

Nous apprenons, par tesmoing tresdigne de foy<sup>1</sup>, que le roy saint Louys porta la haire iusques à ce que, sur sa vieillesse, son confesseur l'en dispensa; et que tous les vendredis il se faisoit battre les espaules, par son prestre, de cinq chaisnettes de fer, que pour cet effect on portoit emmy ses besongnes de nuict.

Guillaume, nostre dernier duc de Guyenne, pere de cette Alienor qui transmeit ce duché aux maisons de France et d'Angleterre, porta, les dix ou douze derniers ans de sa vie, continuellement, un corps de cuirasse sous un habit de religieux, par penitence. Foulques, comte d'Aniou, alla iusques en Ierusalem, pour là se faire fouetter à deux de ses valets, la chorde au col, devant le sepulchre de nostre Seigneur. Mais ne veoid on encores tous les iours, au vendredi saint, en divers lieux, un grand nombre d'hommes et femmes se battre iusques à se deschirer la chair et percer iusques aux os? cela ay ie veu souvent, et sans enchantement: et disoit on (car ils vont masquez) qu'il y en avoit qui pour de l'argent entreprenoient en cela de garantir la religion d'autrui, par un mespris de la douleur d'autant plus grand, que plus peuvent les aiguillons de la devotion que de l'avarice. Q. Maximus enterra son fils consulaire, M. Cato le sien preteur designé, et L. Paulus les siens deux en peu de iours, d'un visage rassis, et ne portant nul tesmoignage de dueil<sup>2</sup>. Je disois, en mes iours, de quelqu'un, en gaussant, qu'il avoit choué<sup>3</sup> la divine iustice; car la mort violente de trois grands enfants luy ayant esté envoyée en un iour pour un aspre coup de verge, comme il est à croire, peu s'en fallut qu'il ne la prinst à faveur et gratification singuliere du ciel. Je n'ensuys pas ces humeurs monstrueuses; mais i'en ay perdu en nourrice deux ou trois<sup>4</sup>, sinon sans regret, au moins sans fascherie:

<sup>1</sup> Le sire de Joinville, dans ses *Mémoires*, t. I, p. 54 et 53. C.

<sup>2</sup> Cic., *Tuscul.*, III, 28. C.

<sup>3</sup> C'est-à-dire *désappointé*, comme on parloit autrefois; ou *éludé*, comme on parle présentement. Voyez le Dictionnaire de Cotgrave, au mot *Choué*. C.

<sup>4</sup> Cette indifférence est remarquable. *Deux ou trois!* il ne sait pas combien d'enfants il a perdus. J. V. L.

si n'est il gueres d'accident qui touche plus au vif les hommes. Je vois assez d'autres communes occasions d'affliction, qu'à peine sentirois ie si elles me venoient; et en ay mesprisé, quand elles me sont venues, de celles ausquelles le monde donne une si atroce figure, que ie n'oserois m'en vanter au peuple sans rougir : *ex quo intelligitur, non in natura, sed in opinione, esse ægritudinem*<sup>1</sup>. L'opinion est une puissante partie, hardie, et sans mesure. Qui rechercha iamais de telle faim la seureté et le repos, qu'Alexandre et Cesar ont faict l'inquietude et les difficultez? Terez, le pere de Sitalcez<sup>2</sup>, souloit dire que « Quand il ne faisoit point la guerre, il luy estoit advis qu'il n'y avoit point difference entre luy et son palfrenier<sup>3</sup>. » Caton, consul, pour s'asseurer d'aulcunes villes en Espagne, ayant seulement interdit aux habitants d'icelles de porter les armes, grand nombre se tuerent : *ferox gens, nullam vitam rati sine armis esse*<sup>4</sup>. Combien en sçavons-nous qui ont fuy la douceur d'une vie tranquille en leurs maisons, parmy leurs cognoissants, pour suyvre l'horreur des deserts inhabitables; et qui se sont iectez à l'abiection, vilité et mespris du monde, et s'y sont pleus iusques à l'affectation! Le cardinal Borromee<sup>5</sup>, qui mourut dernièrement à Milan, au milieu de la desbauche à quoy le convioit et sa noblesse, et ses grandes richesses, et l'air de l'Italie, et sa ieunesse, se mainteint en une forme de vie si austere, que la mesme robbe qui luy servoit en esté luy servoit en hyver; n'avoit pour son coucher que la paille; et les heures qui luy restoient des occupations de sa charge, il les passoit estudiant continuellement, planté sur ses genouils, ayant un peu d'eau et de pain

<sup>1</sup> D'où l'on peut voir que l'affliction n'est pas un effet de la nature, mais de l'opinion. CIC., *Tusc.*, III, 28.

<sup>2</sup> Roi de Thrace dont il est parlé dans THUCYDIDE, II, 96, et dans DIODORE DE SICILE, XII, 50. J. V. L.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Apophthegmes*. C.

<sup>4</sup> Peuple féroce, qui ne croyoit pas qu'on pût vivre sans combattre. TITE LIVE, XXXIV, 17.

<sup>5</sup> Archevêque de Milan, honoré par l'Eglise sous le nom de S. Charles, né en 1538, mort en 1584. Ses ouvrages ont été recueillis en 5 vol. in-fol., Milan, 1747. J. V. L.

à costé de son livre, qui estoit toute la provision de ses repas, et tout le temps qu'il y employoit.

L'en sçais qui, à leur escient, ont tiré et proufit et advancement du cocuage, de quoy le seul nom effroye tant de gents.

Si la veue n'est le plus necessaire de nos sens, il est au moins le plus plaisant : mais les plus plaisants et utiles de nos membres semblent estre ceux qui servent à nous engendrer ; toutesfois assez de gents les ont prins en haine mortelle, pour cela seulement qu'ils estoient trop aimables, et les ont reiectez à cause de leur prix : autant en opina des yeulx celuy qui se les creva. La plus commune et plus saine part des hommes tient à grand heur l'abondance des enfants ; moy et quelques autres à pareil heur le default : et quand on demande à Thales pourquoy il ne se marie point, il respond « qu'il n'aime point à laisser lignee de soy <sup>1</sup>. »

Que nostre opinion donne prix aux choses, il se veoid par celles en grand nombre ausquelles nous ne regardons pas seulement pour les estimer, ains à nous ; et ne considerons ny leurs qualitez ny leurs utilitez, mais seulement nostre coust à les recouvrer, comme si c'estoit quelque piece de leur substance ; et appellons valeur en elles, non ce qu'elles apportent, mais ce que nous y apportons. Sur quoy ie m'advise que nous sommes grands mesnagiers de nostre mise : selon qu'elle poise, elle sert ; de ce mesme qu'elle poise. Nostre opinion ne la laisse iamais courir à fauls fret <sup>2</sup> : l'achat donne tiltre au diamant ; et la difficulté, à la vertu ; et la douleur, à la devotion ; et l'aspreté, à la medecine ; tel <sup>3</sup>, pour arriver à la pauvreté, iecta ses escus en cette mesme mer, que tant d'autres fouillent de toutes parts, pour y pescher des richesses. Epi-

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAËRTZ, I, 26. Le texte grec présente un double sens. C.

<sup>2</sup> C'est-à-dire *ne laisse jamais courir notre mise* (le prix que nous mettons aux choses) *comme une simple non-valeur*. Le *fret* est le louage d'un navire pour transporter des marchandises d'un port à un autre. *A fauls fret* signifie ici *d'après une trop faible appréciation*. C.

<sup>3</sup> Aristippe, dans DIOGÈNE LAËRTZ, II, 77, et dans HORACE, *Sat.*, II, 3, 100. J. V. L.

curus dict<sup>1</sup> que « L'estre riche n'est pas soulagement, mais changement, d'affaires. » De vray, ce n'est pas la disette, c'est plustost l'abondance, qui produict l'avarice. Je veulx dire mon experience autour de ce subiect.

J'ai vescu en trois sortes de conditions depuis estre sorti de l'enfance. Le premier temps, qui a duré prez de vingt annees, ie le passay, n'ayant aultres moyens que fortuits, et despendant de l'ordonnance et secours d'aultruy, sans estat certain et sans prescription. Ma despense se faisoit d'autant plus alaigrement et avecques moins de soing, qu'elle estoit toute en la temerité de la fortune. Je ne feus iamais mieulx. Il ne m'est oncques advenu de trouver la bourse de mes amis close; m'estant enioinct, au delà de toute aultre necessité, la necessité de ne faillir au terme que j'avois prins à m'acquitter, lequel ils m'ont mille fois alongé, voyant l'effort que ie me faisois pour leur satisfaire : en maniere que i'en rendois ma loyauté mesnagiere, et aulcunement piperesse<sup>2</sup>. Je sens naturellement quelque volupté à payer; comme si ie deschargeois mes espaules d'un ennuyeux poids et de cette image de servitude; aussi qu'il y a quelque contentement qui me chatouille à faire une action iuste et contenter aultruy. L'excepte les payements où il fault venir à marchander et compter; car, si ie ne treuve à qui en commettre la charge, ie les esloingne honteusement et iniurieusement, tant que ie puis, de peur de cette altercation, à laquelle et mon humeur et ma forme de parler est du tout incompatible. Il n'est rien que je haisse comme à marchander : c'est un pur commerce de trichoterie et d'impudence; aprez une heure de debat et de barguignage, l'un et l'autre abandonne sa parole et ses serments pour cinq sols d'amendement. Et si empruntois avec desavantage : car n'ayant point le cœur de requerir en presence, i'en ren-

<sup>1</sup> Dans Sénèque, *Epist.* 17. C.

<sup>2</sup> De manière que par loyauté je devenois économe, et inspirais ainsi plus de confiance à mes créanciers. Coste approuve avec raison la traduction anglaise de Ch. Cotton : *So that I practised at once a thrifty and withal a kind of alluring honesty.* J. V. L.

voyois le hazard sur le papier, qui ne faict gueres d'effort, et qui preste grandement la main au refuser. Je me remettois de la conduite de mon besoiñ plus gayement aux astres et plus librement, que ie n'ay faict depuis à ma providence et à mon sens. La pluspart des mesnagiers estiment horrible de vivre ainsin en incertitude, et ne s'avisent pas, Premièrement, que la pluspart du monde vit ainsi : combien d'honnestes hommes ont reiecté tout leur certain à l'abandon, et le font tous les iours, pour chercher le vent de la faveur des roys et de la fortune ! Cesar s'endebta d'un million d'or, oultre son vaillant, pour devenir Cesar : et combien de marchands commencent leur traficque par la vente de leur metairie, qu'ils envoient aux Indes,

Tot per impotentia freta !<sup>1</sup>

En une si grande siccité de devotion, nous avons mille et mille colleges<sup>2</sup> qui la passent commodement, attendants tous les iours de la liberalité du ciel ce qu'il fault à eulx disner. Secondement, ils ne s'avisent pas que cette certitude, sur laquelle ils se fondent, n'est gueres moins incertaine et hazardeuse que le hazard mesme. Je veois d'aussi prez la misere au delà de deux mille escus de rente, que si elle estoit tout contre moy : car, oultre ce que le sort a de quoy ouvrir cent bresches à la pauvreté au travers de nos richesses, n'y ayant souvent nul moyen entre la supreme et infime fortune,

Fortuna vitrea est, tum, quum splendet, frangitur<sup>3</sup>,

et envoyer cul sur pointe<sup>4</sup> toutes nos deffenses et levees, ie

<sup>1</sup> A travers tant de mers orageuses. CATULLE, IV, 48.

<sup>2</sup> *Congrégations, couvents, qui passent la vie, etc.*

<sup>3</sup> *Ex Mim. P. Syri.* Godeau, évêque de Grasse, a traduit ainsi ce vers :

Et comme elle a l'éclat du verre,  
Elle en a la fragilité.

Cornelle a transporté cette traduction dans *Polyeucte*.

<sup>4</sup> *Renverser, bouleverser toutes nos défenses et levées.* On trouve dans le Dictionnaire de Cotgrave, *cul sur pointe, cul sur tête*, deux expressions synonymes rendues par cette expression angloise *topsy-turvy*, laquelle répond exactement à notre *sens dessus dessous*. C.



treuve que, par diverses causes, l'indigence se veoid autant ordinairement logee chez ceulx qui ont des biens, que chez ceulx qui n'en ont point; et qu'à l'aventure est elle aulcunement moins incommode, quand elle est seule, que quand elle se rencontre en compaignie des richesses. Elles viennent plus de l'ordre que de la recepte; *faber est suæ quisque fortunæ*<sup>1</sup>: et me semble plus miserable un riche malaysé, necessiteux, affaireux, que celuy qui est simplement pauvre. *In divitiis inopes, quod genus egestatis gravissimum est*<sup>2</sup>. Les plus grands princes et plus riches sont, par pauvreté et disette, poulsez ordinairement à l'extreme necessité; car en est il de plus extreme, que d'en devenir tyrans et iniustes usurpateurs des biens de leurs subiects?

Ma seconde forme, c'a esté d'avoir de l'argent: à quoy m'estant prins, i'en feis bientost des reserves notables, selon ma condition; n'estimant pas que ce feust avoir, sinon autant qu'on possede oultre sa despense ordinaire, ny qu'on se puisse fier du bien qui est encores en esperance de recepte, pour claire qu'elle soit. Car, quoy! disois-ie, si l'estois surprins d'un tel ou d'un tel accident? Et à la suite de ces vaines et vicieuses imaginations, i'allois faisant l'ingenieux à pourveoir, par cette superflue reserve, à tous inconveniens: et sçavois encores respondre, à celuy qui m'alleguoit que le nombre des inconveniens estoit trop infiny, Que si ce n'estoit à tous, c'estoit à aucuns et plusieurs. Cela ne se passoit pas sans penible sollicitude: i'en faisois un secret: et moy, qui ose tant dire de moy, ne parlois de mon argent qu'en mensonge, comme font les aultres qui s'appauvrissent riches, s'enrichissent pauvres, et dispensent leur conscience de iamaïs tesmoingner sincerement de ce qu'ils ont: ridicule et honteuse prudence! Allois ie en voyage? il ne me sembloit estre iamaïs suffisamment pourveu; et plus ie m'estois chargé de monnoye, plus aussi ie m'estois chargé de crainte, tantost de la seureté des chemins, tantost de la fidelité de ceulx qui

<sup>1</sup> Chacun est l'artisan de sa fortune. SALLUSTE, *de Rep. ordin.*, I, 4.

<sup>2</sup> L'indigence au sein des richesses est la plus à plaindre. SÉNÉQUE, *Epist.* 74.

commune aux vieux, et la plus ridicule de toutes les humaines folies.

Feraulez, qui avoit passé par les deux fortunes, et trouvé que l'accroist de chevance n'estoit pas accroist d'appetit au boire, manger, dormir, et embrasser sa femme; et qui, d'aultre part, sentoit poiser sur ses espaules l'importunité de l'oconomie, ainsi qu'elle faict à moy, delibera de contenter un ieune homme pauvre, son fidele amy, abboyant aprez les richesses; et luy fait present de toutes les siennes, grandes et excessives, et de celles encores qu'il estoit en train d'accumuler tous les iours par la liberalité de Cyrus son bon maistre, et par la guerre; moyennant qu'il prinst la charge de l'entretenir et nourrir honnestement comme son hôte et son amy. Ils vescuient ainsi depuis tresheureusement, et egualement contents du changement de leur condition<sup>1</sup>.

Voilà un tour que i'imiterois de grand courage: et loue grandement la fortune d'un vieil prelat que ie veois s'estre si purement demis de sa bourse, de sa recepte et de sa mise, tantost à un serviteur choisi, tantost à un aultre, qu'il a coulé un long espace d'annees autant ignorant cette sorte d'affaires de son mesnage comme un estrangier. La fiance de la bonté d'altruy est un non legier tesmoignage de la bonté propre; partant la favorise Dieu volontiers. Et pour son regard, ie ne veois point d'ordre de maison ny plus dignement ny plus constamment conduit que le sien. Heureux qui aye reglé à si iuste mesure son besoiing, que ses richesses y puissent suffire sans son soing et empeschement, et sans que leur dispensation ou assemblage interrompe d'autres occupations qu'il suyt, plus convenables, plus tranquilles, et selon son cœur!

L'aysance donc et l'indigence despendent de l'opinion d'un chascun; et non plus la richesse que la gloire, que la santé, n'ont qu'autant de beauté, et de plaisir, que leur en preste celui qui les possede. Chascun est bien ou mal, selon qu'il s'en

<sup>1</sup> XENOPHON, *Cyropédie*, VII, 5. C.

trouve : non de qui on le croid , mais qui le croid de soy , est content ; et en cela seul la creance se donne essence et verité. La fortune ne nous faict ny bien ny mal ; elle nous en offre seulement la matiere et la semence : laquelle nostre ame , plus puissante qu'elle , tourne et applique comme il luy plaist ; seule cause et maistresse de sa condition heureuse ou malheureuse. Les accessions externes prennent saveur et couleur de l'interne constitution : comme les accoustrements nous eschauffent , non de leur chaleur , mais de la nostre , laquelle ils sont propres à couvrir et nourrir ; qui en abrieroit un corps froid , il en tireroit mesme service pour la froideur : ainsi se conserve la neige et la glace. Certes , tout en la maniere qu'à un faineant l'estude sert de torment ; à un yvrongne , l'abstinence du vin ; la frugalité est supplice au luxurieux ; et l'exercice , gehenne à un homme delicat et oysif : ainsin est il du reste. Les choses ne sont pas si douloureuses ny difficiles d'elles mesmes ; mais nostre foiblesse et lascheté les faict telles. Pour iuger des choses grandes et haultes , il fault une ame de mesme ; autrement nous leur attribuons le vice qui est le nostre : un aviron droict semble courbe en l'eau ; il n'importe pas seulement qu'on veoye la chose , mais comment on la veoid <sup>1</sup>.

Or sus , pourquoy , de tant de discours qui persuadent diversement les hommes de mespriser la mort et de porter la douleur , n'en trouvons nous quelqu'un qui face pour nous ? et de tant d'especes d'imaginacions qui l'ont persuadé à aultruy , que chascun n'en applique il à soy une , le plus selon son humeur ? S'il ne peult digerer la drogue forte et abstersive pour desraciner le mal , au moins qu'il la prenne lenitive pour le soulager. *Opinio est quædam effeminata ac levis, nec in dolore magis, quam eadem in voluptate : qua quum liquescimus, fluimusque molitia, apud aculeum sine clamore ferre non possumus... Totum in eo est, ut tibi imperes* <sup>2</sup>. Au demourant , on n'eschappe pas à la phi-

<sup>1</sup> Depuis ces mots , Certes , tout en la maniere , etc. , Montaigne traduit Sénèque , *Epist.* 84. C.

<sup>2</sup> Par la douleur , comme par le plaisir , nos ames s'amolissent ; elles n'ont plus rien

losophie, pour faire valoir oultre mesure l'aspreté des douleurs et l'humaine foiblesse; car on la contrainct de se reiecter à ces invincibles repliques : « S'il est mauvais de vivre en nécessité, au moins de vivre en nécessité il n'est aucune nécessité » : » « Nul n'est mal longtemps, qu'à sa faulte. » Qui n'a le cœur de souffrir ny la mort ny la vie; qui ne veult ny resister ny fuyr : que luy feroit-on ?

## CHAPITRE XLI.

### DE NE COMMUNIQUER SA GLOIRE.

De toutes les resveries du monde, la plus receue et plus universelle est le soing de la reputation et de la gloire, que nous espousons iusques à quitter les richesses, le repos, la vie et la santé, qui sont biens effectuels et substantiaux, pour suyvre cette vaine image et cette simple voix qui n'a ny corps ny prinse :

La fama, ch' invaghisce a un dolce suono  
Voi superbi mortali, e par sì bella,  
È un' eco, un sogno, anzi del sogno un' ombra  
Ch' ad ogni vento si dilegua e sgombra »;

et des humeurs desraisonnables des hommes, il semble que les philosophes mesmes se desfacent plus tard et plus envy de cette cy que de nulle aultre<sup>1</sup> : c'est la plus revesche et opiniastre; *quia etiam bene proficientes animos tentare non cessat*<sup>4</sup>. Il n'en est gueres de laquelle la raison accuse si clairement la vanité;

de mâle ni de solide, et une piqûre d'abeille nous arrache des cris... Tout consiste à savoir se commander. CIC., *Tusc. Quæst.*, II, 22.

<sup>1</sup> SÉNÈQUE, *Epist.* 12. J. V. L.

<sup>2</sup> La renommée, qui, par la douceur de sa voix, enchante les superbes mortels, et parolt si ravissante, n'est qu'un écho, un songe, ou plutôt l'ombre d'un songe qui se dissipe et s'évanouit en un moment. TASSO, *Gerus.*, cant. XIV, st. 63.

<sup>3</sup> Cette idée parolt empruntée de Tacite, *Hist.*, IV, 6 : *Etiam sapientibus cupido gloriæ novissima excutitur*. C.

<sup>4</sup> Parcequ'elle ne cesse de tenter ceux même qui ont fait des progrès dans la vertu.

DAugustin, *de Civit. Dei*, V, 14.

mais elle a ses racines si vives en nous , que ie ne sçais si jamais aucun s'en est peu nettement descharger. Aprez que vous avez tout dict et tout creu pour la desadvouer, elle produict contre vostre discours une inclination si intestine, que vous avez peu <sup>1</sup> que tenir à l'encontre : car, comme dict Cicero <sup>2</sup>, ceulx mesmes qui la combattent, encores veulent ils que les livres qu'ils en escrivent portent au front leur nom, et se veulent rendre glorieux de ce qu'ils ont mesprisé la gloire. Toutes aultres choses tumbent en commerce : nous pretons nos biens et nos vies au besaing de nos amis ; mais de communier son honneur, et d'estrener aultruy de sa gloire, il ne se veoid gueres.

Catulus Luctatius, en la guerre contre les Cimbres, ayant faict tous ses efforts pour arrester ses soldats qui fuyoient devant les ennemis, se meit luy mesme entre les fuyards, et contrefeit le couard, à fin qu'ils semblassent plustost suyvre leur capitaine que fuyr l'ennemy <sup>3</sup> : c'estoit abandonner sa reputation pour couvrir la honte d'aultruy. Quand Charles cinquiesme passa en Provence l'an mil cinq cent trente sept, on tient que Antoine de Leve, veoyant l'empereur resolu de ce voyage, et l'estimant luy estre merueilleusement glorieux, opinoit toutesfois le contraire et le desconseilloit, à cette fin que toute la gloire et honneur de ce conseil en feust attribué à son maistre, et qu'il feust dict, son bon advis et sa prevoyance avoir esté telle que, contre l'opinion de tous, il eust mis à fin une si belle entreprinse <sup>4</sup> : qui estoit l'honorer à ses despens. Les ambassadeurs thraciens, consolants Archileonide, mere de Brasidas, de la mort de son fils, et le hault louants iusques à dire qu'il n'avoit point laissé son pareil, elle refusa cette louange privee et particuliere, pour la rendre au public : « Ne me dictes pascela, repliqua elle ; ie sçais que la ville de Sparte

<sup>1</sup> C'est-à-dire que vous avez peu de moyens de tenir à l'encontre. E. J.

<sup>2</sup> Dans le plaidoyer pour Archias, c. 44 ; pensée reproduite aussi par Pascal. J. V. I.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Vie de Marius*, c. 8. C.

<sup>4</sup> Voyez GUILLAUME DU BELLAY, fo 280 ; et BRANTÔME, *Vies des hommes illustres*, à l'article *Antoine de Leve*, t. 1, p. 438. C.

a plusieurs citoyens plus grands et plus vaillants qu'il n'estoit<sup>1</sup>. » En la bataille de Crecy<sup>2</sup>, le prince de Gales, encores fort ieune, avoit l'avant garde à conduire; le principal effort de la rencontre feut en cet endroit: les seigneurs qui l'accompagnoient, se trouvant en dur party d'armes, manderent au roy Edouard de s'approcher pour les secourir. Il s'enquit de l'estat de son fils; et luy ayant esté respondu qu'il estoit vivant et à cheval: « Je lui ferois, dict il, tort de luy aller maintenant desrober l'honneur de la victoire de ce combat qu'il a si longtemps soustenu; quelque hasard qu'il y ayt, elle sera toute sienne; » et n'y voulut aller ny envoyer, sçachant, s'il y feust allé, qu'on eust dict que tout estoit perdu sans son secours, et qu'on luy eust attribué l'avantage de cet exploit. *Semper enim quod postremum adiectum est, id rem totam videtur traxisse*<sup>3</sup>. Plusieurs estimoient à Rome, et se disoit communement, que les principaulx beaux faicts de Scipion estoient en partie deus à Lælius, qui toutesfois alla tousiours promouvant et secondant la grandeur et gloire de Scipion, sans aucun soing de la sienne<sup>4</sup>. Et Theopompus, roy de Sparte, à celuy qui luy disoit que la chose publique demeuroit sur ses pieds, pour autant qu'il sçavoit bien commander: « C'est plustost, dict il, parce que le peuple sçait bien obeir<sup>5</sup>. »

Comme les femmes qui succedoient aux pairies avoient, nonobstant leur sexe, droict d'assister et opiner aux causes qui appartiennent à la iurisdiction des pairs: aussi les pairs ecclesiastiques, nonobstant leur profession, estoient tenus d'assister nos roys en leurs guerres, non seulement de leurs amis et serviteurs, mais de leur personne. Aussi l'evesque de Beauvais, se trouvant avecques Philippe Auguste en la bataille de Bouvines<sup>6</sup>, participoit bien fort courageusement à

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*, à l'article Brasidas. C.

<sup>2</sup> Donnée en 1346. Voyez FROISSARD, vol. 1, c. 50. C.

<sup>3</sup> Car ceux qui arrivent les derniers au combat semblent seuls avoir décidé la victoire. TITE LIVE, XXVII, 48.

<sup>4</sup> PLUTARQUE, *Instructions pour ceux qui manient affaires d'état*, c. 7. C.

<sup>5</sup> PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*, à l'article Theopompus. C.

<sup>6</sup> Donnée en 1214, entre Lille et Tournay.

l'effect; mais il luy sembloit ne debvoir toucher au fruit et gloire de cet exercice sanglant et violent. Il mena de sa main plusieurs des ennemis à raison, ce iour là; et les donnoit au premier gentilhomme qu'il trouvoit, à esgossiller ou prendre prisonniers, luy en resignant toute l'exécution : et le fait ainsi de Guillaume, comte de Salsberi, à messire Iehan de Nesle. D'une pareille subtilité de conscience à cette aultre<sup>1</sup>, il vouloit bien assommer, mais non pas blecer, et pourtant ne combattoit que de masse. Quelqu'un, en mes iours, estant reproché par le roy d'avoir mis les mains sur un presbtre, le nioit fort et ferme : c'estoit qu'il l'avoit battu et foulé aux pieds.

## CHAPITRE XLII.

## DE L'INEQUALITÉ QUI EST ENTRE NOUS.

Plutarque dict, en quelque lieu<sup>2</sup>, qu'il ne treuve point si grande distance de beste à beste, comme il treuve d'homme à homme. Il parle de la suffisance de l'ame et qualitez internes. A la verité, ie treuve si loing d'Epaminondas, comme ie l'imagine, iusques à tel que ie cognois, ie dis capable de sens commun, que i'encherirois volontiers sur Plutarque; et dirois qu'il y a plus de distance de tel à tel homme, qu'il n'y a de tel homme à telle beste;

Hem! vir viro quid præstat<sup>3</sup>?

et qu'il y a autant de degrez d'esprits, qu'il y a d'icy au ciel de brasses, et autant innombrables. Mais, à propos de l'estimation des hommes, c'est merveille que, sauf nous, aulcune

<sup>1</sup> C'est-à-dire par une subtilité de conscience pareille à celle autre dont je viens de parler, cet évêque vouloit bien assommer, etc. Voyez MÉZURIER, et les *Mémoires de J. du Tillot*, p. 220, édit de 1578. C.

<sup>2</sup> Dans le traité intitulé, *Que les belles brutes usent de la raison*, vers la fin. C.

<sup>3</sup> Ah! qu'un homme peut être supérieur à un autre homme! TERENCE, *Eunuque*, acte II, sc. 3, v. 4.

chose ne s'estime que par ses propres qualitez : nous louons  
un cheval de ce qu'il est vigoureux et adroit,

*Volucrum*

*Sic laudamus equum, facili cui plurima palma  
Fervet, et exultat rauco victoria circo<sup>1</sup>,*

non de son harnois; un levrier, de sa vitesse, non de son  
collier; un oyseau<sup>2</sup>, de son aile, non de ses longes et sonnet-  
tes : pourquoy de mesme n'estimons nous un homme par ce  
qui est sien? Il a un grand train, un beau palais, tant de cre-  
dit, tant de rente : tout cela est autour de luy, non en luy.  
Vous n'achetez pas un chat en poche : si vous marchandez un  
cheval<sup>3</sup>, vous luy ostez ses bardes, vous le voyez nud et à  
descouvert; ou s'il est couvert, comme on les presentoit an-  
ciennement aux princes à vendre, c'est par les parties moins  
nécessaires, à fin que vous ne vous amusiez pas à la beauté  
de son poil ou largeur de sa croupe, et que vous vous arres-  
tiez principalement à considerer les iambes, les yeulx et le  
pied, qui sont les membres les plus utiles :

*Regibus hic mos est : ubi equos mercantur, opertos  
Inspiciunt; ne, si facies, ut saepe, decora  
Molli fulta pede est, emptorem inducat hiantem,  
Quod pulchræ clunes, breve quod caput, ardua cervix<sup>4</sup> :*

pourquoy estimant un homme, l'estimez vous tout enveloppé  
et empaqueté? Il ne nous fait montre que des parties qui  
ne sont aucunement siennes, et nous cache celles par les-  
quelles seules on peut vraiment iuger de son estimation.

<sup>1</sup> On fait cas d'un coursier qui, fier et plein de cœur,  
Fait paroître, en courant, sa bouillante vigueur;  
Qui jamais ne se lasse, et qui, dans la carrière,  
S'est couvert mille fois d'une noble poussière.

Juv., VIII, 57, imité par Boileau.

<sup>2</sup> Un oiseau de fauconnerie. E. J.

<sup>3</sup> Siquet, *Epist.* 80. G.

<sup>4</sup> Lorsque les princes achètent des chevaux, ils les examinent couverts, de peur  
que, si le cheval a les pieds mauvais et la tête belle, comme il arrive souvent, l'ache-  
teur ne se laisse séduire en lui voyant une croupe arrondie, une tête effilée et une  
encolure relevée et hardie. Hon., *Sat.*, I, 2, 86.



C'est le prix de l'espee que vous cherchez , non de la gaine : vous n'en donnerez à l'adventure pas un quatrain <sup>1</sup>, si vous l'avez despouillee. Il le fault iuger par luy mesme , non par ses atours ; et , comme dict tresplaisamment un ancien <sup>2</sup> : « Sçavez vous pourquoy vous l'estimez grand ? vous y comptez la haulteur de ses patins. » La base n'est pas de la statue. Mesurez le sans ses eschasses : qu'il mette à part ses richesses et honneurs ; qu'il se presente en chemise. A il le corps propre à ses fonctions , sain et alaigre ? Quelle ame a il ? est elle belle , capable et heureusement pourvue de toutes ses pieces ? est elle riche du sien , ou de l'aultruy ? la fortune n'y a elle que veoir ? Si les yeulx ouverts elle attend les espees traictes <sup>3</sup>, s'il ne luy chault par où luy sorte la vie , par la bouche ou par le gosier ; si elle est rassise , equable et contente : c'est ce qu'il fault veoir , et iuger par là les extremes differences qui sont entre nous. Est il

Sapiens , sibi que imperiosus ;  
 Quem neque pauperies , neque mors , neque vincula terrent ;  
 Respondere cupidinibus , contemnere honores  
 Fortis ; et in se ipso totus teres atque rotundus ,  
 Externi ne quid valeat per laxe morari ;  
 In quem manca ruit semper fortuna <sup>4</sup> ?

un tel homme est cinq cents brasses au dessus des royaumes et des duchez ; il est luy mesme à soy son empire :

Sapiens.... pol ipse fingit fortunam sibi <sup>5</sup> :

que lui reste il à desirer ?

<sup>1</sup> Le quatrain , selon le Dictionnaire de Trévoux , est une ancienne monnoie qui valoit un liard. E. J.

<sup>2</sup> Sénèque , *Epist.* 76. C.

<sup>3</sup> Les épées nues , tirées du fourreau. On trouve dans NICOT , l'épée traicte. *ensis destriatus*. C.

<sup>4</sup> Est-il sage et maître de lui-même ? verroit-il sans peur l'indigence , les fers , la mort ? sait-il résister à ses passions , mépriser les honneurs ? renfermé tout entier en lui-même , et semblable au globe parfait qu'aucune aspérité n'empêche de rouler , ne laisse-t-il aucune prise à la fortune ? HON. , *Sat.*, II , 7 , 83.

<sup>5</sup> Le sage est l'artisan de son propre bonheur.

PLAUTE , *Trinummus* , acte II , sc. 3 , v. 64.

Nonne videmus,

Nil aliud sibi naturam latrare, nisi ut, quod  
Corpore seiunctus dolor absit, mente fruatur  
Iucundo sensu, cura semotu' metuque ?

Comparez luy la tourbe de nos hommes, stupide, basse, servile, instable, et continuellement flottante en l'orage des passions diverses qui la poulent et repoulent, pendant toute d'autrui; il y a plus d'esloignement que du ciel à la terre : et toutesfois l'aveuglement de nostre usage est tel, que nous en faisons peu ou point d'estat; là où, si nous considerons un paysan et un roy, un noble et un vilain, un magistrat et un homme privé, un riche et un pauvre, il se presente soudain à nos yeulx une extreme disparité, qui ne sont differents<sup>1</sup>, par maniere de dire, qu'en leurs chausses.

En Thrace, le roy estoit distingué de son peuple d'une plaisante maniere et bien rencherie : il avoit une religion à part, un dieu tout à luy, qu'il n'appartenoit à ses subiects d'adorer, c'estoit Mercure; et luy, desdaignoit<sup>2</sup> les leurs, Mars, Bacchus, Diane. Ce ne sont pourtant que peintures<sup>3</sup>, qui ne font aucune dissemblance essentielle : car, comme les ioueurs de comédie, vous les veoyez sur l'eschaffaud faire une mine de duc et d'empereur; mais tantost aprez les voylà devenus valets et crocheteurs miserables, qui est leur naïfve et originelle condition : aussi l'empereur, duquel la pompe vous esblouit en public,

Scilicet et grandes viridi cum luce smaragdi  
Auro includuntur, teriturque thalassina vestis  
Assidue, et Veneris sudorem exercita potat<sup>4</sup> :

<sup>1</sup> Écoutez le cri de la nature. Qu'exige-t-elle de vous ? un corps exempt de douleur, une ame libre de terreur et d'inquiétudes. Lucrèce, II, 16.

<sup>2</sup> Quoiqu'ils ne soient différents, par manière, etc. Ici Montaigne a un peu négligé la construction, aussi bien qu'en plusieurs autres endroits. C.

<sup>3</sup> Hérodote dit bien, V, 7, que les rois de Thrace adoroient *Mercure* sur tout autre dieu; qu'ils ne juroient que par lui seul, et se croyoient descendus de lui; mais il ne dit point qu'ils méprisassent *Mars*, *Bacchus* et *Diane*, les seuls dieux de leurs sujets. C.

<sup>4</sup> Montaigne revient à sa principale idée, que les rois et les grands ne sont différents des autres hommes que par les habits.

<sup>5</sup> Parcequ'à ses doigts brillent enchâssées dans l'or les émeraudes les plus grandes

voyez le derrière le rideau ; ce n'est rien qu'un homme commun, et, à l'aventure, plus vil que le moindre de ses sujets : *ille beatus introrsum est ; istius bracteata felicitas est* ; la couardise, l'irrésolution, l'ambition, le despit et l'envie, l'agitent comme un aultre ;

Non enim gazæ, neque consularis  
Summovet licitor miseros tumultus  
Mentis, et curas laqueata circum  
Tecta volantes :

et le soing et la crainte le tiennent à la gorge au milieu de ses armées.

Re veraque metus hominum, curaque sequaces  
Nec metunt sonitus armorum, nec fera tela ;  
Audacterque inter reges, rerumque potentes  
Versantur, neque fulgorem reverentur ab auro <sup>1</sup>.

La fièvre, la migraine et la goutte l'espargnent elles non plus que nous ? Quand la vieillesse luy sera sur les espauls, les archers de sa garde l'en deschargeront ils ? quand la frayeur de la mort le transira, se rassurera il par l'assistance des gentilshommes de sa chambre ? quand il sera en jalousie et caprice, nos bonnettades <sup>4</sup> le remettront elles ? Ce ciel de lict, tout enflé d'or et de perles, n'a aucune vertu à rappaiser les tranchées d'une verte cholique.

Nec calidæ citius decedunt corpore febres,  
Textilibus si in picturis, ostroque rubenti  
Lactaria, quam si plebeia in veste cubandum est <sup>5</sup>.

et du vert le plus éclatant, parce qu'il est toujours paré de riches habits qu'il use dans de honteux plaisirs. *Lucan.*, IV, 4423.

<sup>1</sup> Le bonheur du sage est en lui-même ; l'autre n'a qu'un bonheur superficiel. *Sénèque, Epist.* 445.

<sup>2</sup> Les trésors entassés, les faisceaux consulaires, ne peuvent chasser les cruelles agitations de l'esprit, ni les soucis qui voltigent sous les lambris dorés. *Hon., Od.*, II, 16, 9.

<sup>3</sup> Les craintes et les soucis, inséparables de l'homme, ne s'effraient point du fracas des armes ; ils se présentent hardiment à la cour des rois, et, sans respect pour le trône, s'asseyent à leurs côtés. *Lucan.*, II, 47.

<sup>4</sup> Nos salutations à coups de bonnet. E. J.

<sup>5</sup> La fièvre ne vous quittera pas plus tôt, si vous êtes étendu sur la pourpre ; ou

Les flatteurs du grand Alexandre luy faisoient accroire qu'il estoit fils de Iupiter : un iour estant blecé, regardant escouler le sang de sa playe, « Eh bien ! qu'en dites vous ? dict il ; est ce pas icy un sang vermeil et purement humain ? il n'est pas de la trempe de celui que Homere faict escouler de la playe des dieux <sup>1</sup>. » Hermodorus le poëte avoit faict des vers en l'honneur d'Antigonus, où il l'appelloit fils du soleil : et luy, au contraire : « Celui, dict il, qui vuide ma chaize percee, sçait bien qu'il n'en est rien <sup>2</sup>. » C'est un homme pour tous potages : et si de soy mesme c'est un homme mal nay, l'empire de l'univers ne le sçauroit rabiller.

Puellæ

Huic rapiant; quidquid calcaverit hic, rosa fiat <sup>3</sup>:

quoy pour cela si c'est une ame grossiere et stupide ? La volupté mesme et le bonheur ne se perçoivent point sans vigueur et sans esprit.

Hæc perinde sunt, ut illius animus, qui ea possidet :

Qui uti scit, ei bona ; illi, qui non utitur recte, mala <sup>4</sup>.

Les biens de la fortune, tous tels qu'ils sont, encores fault il avoir le sentiment propre à les savourer. C'est le iouir, non le posseder, qui nous rend heureux.

Non domus et fundus, non arvis acervus, et sari,

Ægroto domini deduxit corpore febres,

Non animo curas. Valeat possessor oportet,

Qui comportatis rebus bene cogitat uti :

Qui cupit, aut metuit, iuvat illum sic domus, aut res,

Ut lippum pictæ tabulæ, fomenta podagram <sup>5</sup>.

sur ces tapis tissus à si grands frais, que si vous êtes couché sur un lit piebelle. Lucrèce, II, 34.

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Apophthegmes*, à l'article *Alexandre*. C.

<sup>2</sup> Id., *ibid.*, à l'article *Antigonus*. C.

<sup>3</sup> Que les jeunes filles se l'enlèvent, que partout les roses naissent sous ses pas. PRÆTOR, *Sat.*, II, 38.

<sup>4</sup> Ces choses sont tout ce que leur possesseur les fait être ; des biens pour qui sait en user, des maux pour qui en fait un mauvais usage. THÉOPHRASTE, *Hecurion.*, acte I, sc. 5, v. 21.

<sup>5</sup> Cette maison superbe, ces terres immenses, ces tas d'or et d'argent, chassent-ils

Il est un sot, son goust est mousse et hebesté; il n'en ioult non plus qu'un morfondu de la douceur du vin grec, ou qu'un cheval, de la richesse du harnois duquel on l'a paré: tout ainsi, comme Platon dict<sup>1</sup>, que la santé, la beauté, la force, les richesses, et tout ce qui s'appelle bien, est également mal à l'iniuste, comme bien au iuste; et le mal, au rebours. Et puis, où le corps et l'ame sont en mauvais estat, à quoy faire ces commoditez externes? veu que la moindre picqueure d'espingle, et passion de l'ame, est suffisante à nous oster le plaisir de la monarchie du monde. A la premiere strette<sup>2</sup> que luy donne la goutte, il a beau estre Sire et Maiesté,

Totus et argento conflatus, totus et auro<sup>3</sup>,

perd il pas le souvenir de ses palais et de ses grandeurs? s'il est en cholere, sa principaulté le garde elle de rougir, de passer, de grincer les dents comme un fol? Or, si c'est un habile homme et bien nay, la royauté adioust peu à son bonheur;

Si ventri bene, si lateri est, pedibusque tuis, nil  
Divitiæ poterunt regales addere maius<sup>4</sup>;

il veoid que ce n'est que biffe<sup>5</sup> et piperie. Ouy, à l'aventure, il sera de l'avis du roy Seleucus, « Que qui sçaurait le poids d'un sceptre ne daigneroit l'amasser, quand il le trouveroit à terre<sup>6</sup>: » il le disoit pour les grandes et penibles charges qui

la fièvre et les soucis du maître? Pour jouir de ce qu'on possède, il faut être sain de corps et d'esprit. Pour quiconque est tourmenté de crainte ou de desir, toutes ces richesses sont comme des fomentations pour un gouteux, comme des tableaux pour des yeux qui ne peuvent souffrir la lumière. HOR., *Epist.*, 1, 2, 47.

<sup>1</sup> Lois, II, p. 579. C.

<sup>2</sup> C'est-à-dire *Arête*. — *Strette* vient de l'italien *stretta*, qui signifie la même chose. C.

<sup>3</sup> Tout couvert d'argent, tout brillant d'or. TIBULLE, 1, 2, 70.

<sup>4</sup> Avez-vous l'estomac bon, la poitrine excellente? n'êtes-vous point tourmenté de la goutte? les richesses des rois ne pourroient ajouter à votre bonheur. HORACE, *Epist.*, 1, 2, 5.

<sup>5</sup> *Trompeuse apparence*. Ce mot, qui vient sans doute de l'italien *deffa*, niche, moquerie, veut dire proprement *une pierre fausse*, selon Nicot. C.

<sup>6</sup> PLUTARQUE, Si l'homme sage doit se mêler des affaires d'état, c. 12. C.

touchent un bon roy. Certes, ce n'est pas peu de chose que d'avoir à régler aultruy, puisqu'à régler nous mesmes il se presente tant de difficultez. Quant au commander, qui semble estre si doux, considerant l'imbecillité du iugement humain, et la difficulté du choix ez choses nouvelles et douteuses, ie suis fort de cet avis, qu'il est bien plus aisé et plus plaisant de suyvre que de guider; et que c'est un grand seiour d'esprit de n'avoir à tenir qu'une voye tracee, et à respondre que de soy :

Ut satius multo iam sit parere quietum,  
Quam regere imperio res velle<sup>1</sup>.

Ioinct que Cyrus disoit qu'il n'appartenoit de commander à homme qui ne vaille mieulx que ceulx à qui il commande. Mais le roy Hieron, en Xenophon<sup>2</sup>, dict davantage : Qu'en la iouissance des voluptez mesmes, ils sont de pire condition que les privez; d'autant que l'aysance et la facilité leur oste l'aigredoulce poincte que nous y trouvons.

Pinguis amor, nimiumque potens, in tædia nobis  
Vertitur, et, stomacho dulcis ut esca, nocet<sup>3</sup>.

Pensons nous que les enfans de chœur prennent grand plaisir à la musique? la satieté la leur rend plustost ennuyeuse. Les festins, les danses, les masquarades, les tournois, resiouissent ceulx qui ne les veoyent pas souvent, et qui ont désiré de les veoir; mais à qui en faict ordinaire, le goust en devient fade et malplaisant : ny les dames ne chatouillent celuy qui en iouit à cœur saoul : qui ne se donne loisir d'avoir soif, ne sçauroit prendre plaisir à boire : les farces des bateleurs nous resiouissent; mais aux ioueurs elles servent de corvee. Et qu'il soit ainsi, ce sont delices aux princes, c'est leur feste,

<sup>1</sup> Il vaut bien mieulx obéir tranquillement que de prendre le fardeau des affaires publiques. Lucatcs, V, 1126.

<sup>2</sup> Dans le traité intitulé *Hieron ou de la Condition des rois*. C.

<sup>3</sup> L'amour déplaît, s'il est trop bien traité; c'est un aliment agréable dont l'excès devient nuisible. OVIDE, *Amor.*, II, 49, 25.

Je se pouvoir quelquesfois travestir et desmettre à la façon de  
vivre basse et populaire :

*Plerumque gratæ principibus vices ,  
Mundaque parvo sub lare pauperum  
Cœnæ , sine auleis et ostro ,  
Solicitam explicuere frontem <sup>1</sup>.*

Il n'est rien si empeschant , si desgousté , que l'abondance. Quel appetit ne se rebuterait à veoir trois cents femmes à sa mercy, comme les a le grand Seigneur en son serrail? Et quel appetit et visage de chasse s'estoit réservé celuy de ses ancestres, qui n'alloit iamais aux champs à moins de sept mille faulconniers? Et oultre cela , ie crois que ce lustre de grandeur apporte non legieres incommoditez à la iouissance des plaisirs plus doulx ; ils sont trop esclairez et trop en butte : et ie ne sçais comment on requiert plus d'eulx de cacher et couvrir leur faulte ; car ce qui est à nous indiscretion , à eulx le peuple iuge que ce soit tyrannie, mespris et desdaing des loix : et oultre l'inclination au vice , il semble qu'ils adioustent encores le plaisir de gourmander et soubmettre à leurs pieds les observances publiques. De vray, Platon , en son Gorgias <sup>2</sup>, definit tyran celuy qui a licence en une cité de faire tout ce qui luy plaist : et souvent , à cette cause, la montre et publication de leur vice blece plus que le vice mesme <sup>3</sup>. Chascun craint à estre espié et contreroollé : ils le sont iusques à leurs contenances et à leurs pensees, tout le peuple estimant avoir droict et interest d'en iuger ; oultre ce que les taches s'agrandissent selon l'eminence et clarté du lieu où elles sont assises, et qu'un seing et une verrue au front paroissent plus que ne faict ailleurs une balafre. Voilà pourquoy les poètes feignent les amours de Iupiter conduictes soubz aultre visage que le sien ; et de tant de practiques amoureuses qu'ils luy

<sup>1</sup> Le changement plaît aux grands : une table propre, sans tapis, sans pourpre, un repas frugal sous le toit du pauvre, leur a souvent déjrdé le front. HOR., *Od.*, III, 29, 45.

<sup>2</sup> Tome I, p. 469 G, édition d'Estienne. G.

<sup>3</sup> *Plusque exemplo, quam peccato, nocent.* CIC., *de Legibus*, III, 44.

attribuent, il n'en est qu'une seule, ce me semble, où il se treuve en sa grandeur et maiesté.

Mais revenons à Hieron : il recite aussi combien il sent d'incommoditez en sa royauté, pour ne pouvoir aller et voyager en liberté, estant comme prisonnier dans les limites de son pais; et qu'en toutes ses actions il se treuve enveloppé d'une fascheuse presse. De vray, à veoir les nostres tous seuls à table, assiegez de tant de parleurs et regardants incogneus, i'en ay eu souvent plus de pitié que d'envie. Le roy Alphonse disoit que les asnes estoient en cela de meilleure condition que les roys; leurs maistres les laissent paistre à leur ayse : là où les roys ne peuvent pas obtenir cela de leurs serviteurs. Et ne m'est iamais tumbé en fantasie que ce feust quelque notable commodité, à la vie d'un homme d'entendement, d'avoir une vingtaine de contreroolleurs à sa chaize percee; ny que les services d'un homme qui a dix mille livres de rentes, ou qui a prins Casal ou deffendu Siene, luy soyent plus commodes et acceptables que d'un bon valet et bien experimenté. Les avantages principesques sont quasi avantages imaginaires; chasque degré de fortune a quelque image de principauté; César appelle roytelets tous les seigneurs ayants iustice en France de son temps<sup>1</sup>. De vray, sauf le nom de Sire, on va bien avant avecques nos roys. Et veoyez, aux provinces esloignées de la court, nommons Bretagne pour exemple, le train, les subiects, les officiers, les occupations, le service et cerimonie d'un seigneur retiré et casanier, nourry entre ses valets; et veoyez aussi le vol de son imagination, il n'est rien plus royal : il oyt parler de son maistre une fois l'an, comme du roy de Perse, et ne le recognoist que par quelque vieux

<sup>1</sup> Comme César ne dit rien de semblable des Gaulois, Coste a prétendu, d'après Barbeyrac, que Montaigne, par une inadvertance qu'il a commise encore ailleurs, liv. II, c. 8, avoit rapporté ici aux Gaulois ce que César a dit des Germains (*de Bello Gall.*, VI, 33) : *In pace nullus communis est magistratus; sed principes regionum atque pagorum inter suos jus dicunt, controversiasque minuunt*. Il est possible aussi que Montaigne fasse allusion à ce passage que Cicéron (*Ep. fam.*, VII, 5) nous a conservé d'une lettre de César : *M. Orfium, quem mihi commendas, vel regem Gallie faciam, vel hunc Lepidum delega*. J. V. L.



cousinage que son secretaire tient en registre. A la verité, nos loix sont libres assez; et le poids de la souveraineté ne touche un gentilhomme françois à peine deux fois en sa vie. La subiection essentielle et effectuelle ne regarde, d'entre nous, que ceulx qui s'y convient, et qui aiment à s'honorer et enrichir par tel service: car qui se veult tapir en son foyer, et sçait conduire sa maison sans querelle et sans procez, il est aussi libre que le duc de Venise. *Paucos servitus, plures servitutum tenent* <sup>1</sup>.

Mais sur tout Hieron faict cas de quoy il se veoid privé de toute amitié et société mutuelle, en laquelle consiste le plus parfaict et doulx fruit de la vie humaine. Car quel tesmoignage d'affection et de bonne volonté puis ie tirer de celuy qui me doit, veuille il ou non, tout ce qu'il peult? Puis ie faire estat de son humble parler et courtoise reverence, veu qu'il n'est pas en luy de me la refuser? L'honneur que nous recevons de ceulx qui nous craignent, ce n'est pas honneur; ces respects se doibvent à la royauté, non à moy.

Maximum hoc regni bonum est,  
Quod facta domini cogitur populus sui  
Quam ferro, tam laudare <sup>2</sup>.

Veois ie pas que le meschant, le bon roy, celuy qu'on hait, celuy qu'on aime, autant en a l'un que l'autre? De mesmes apparences, de mesme cerimonie estoit servy mon predecesseur, et le sera mon successeur. Si mes subiects ne m'offensent pas, ce n'est tesmoignage d'aucune bonne affection: pourquoy le prendrois ie en cette part là, puisqu'ils ne pourroient quand ils voudroient? Nul ne me suy pour l'amitié qui soit entre luy et moy; car il ne s'y sçauroit couldre amitié où il y a si peu de relation et de correspondance: ma haulteur m'a mis hors du commerce des hommes; il y a trop de disparité et de disproportion. Ils me suyvent par contenance

<sup>1</sup> Peu d'hommes sont enchainés à la servitude, un grand nombre s'y enchainent. Sénèque, *Epist.* 23.

<sup>2</sup> Le plus grand avantage de la royauté, c'est que les peuples sont obligés non-seulement de souffrir, mais de louer les actions de leurs maîtres. Sénèque, *Thyest.*, acte II, sc. 1, v. 80.

et par coustume, ou, plustost que moy, ma fortune, pour en accroistre la leur. Tout ce qu'ils me dient et font, ce n'est que fard, leur liberté estant bridee de toutes parts par la grande puissance que i'ay sur eulx : ie ne veois rien autour de moy, que couvert et masqué.

Ses courtisans louoient un iour Iulian l'empereur de faire bonne iustice : « Je m'enorgueillirois volontiers, dict il, de ces louanges, si elles venoient de personnes qui osassent accuser ou meslouer mes actions contraires, quand elles y seroient <sup>1</sup>. » Toutes les vrayes commoditez qu'ont les princes leur sont communes avecques les hommes de moyenne fortune (c'est à faire aux dieux de monter des chevaulx aislez, et se paistre d'ambrosie) : ils n'ont point d'aulture sommeil et d'aulture appetit que le nostre; leur acier n'est pas de meilleure trempe que celui de quoy nous nous armons; leur couronne ne les couvre ny du soleil ny de la pluie.

Diocletian, qui en portoit une si reveree et si fortunee, la resigna, pour se retirer au plaisir d'une vie privee; et quelque temps aprez, la necessité des affaires publiques requerant qu'il reveinst en prendre la charge, il respondit à ceulx qui l'en prioient : « Vous n'entreprendriez pas de me persuader cela, si vous aviez veu le bel ordre des arbres que i'ay moy mesme plantez chez moy, et les beaux melons que i'y ay semez <sup>2</sup>. »

A l'adviz d'Anacharsis <sup>3</sup>, le plus heureux estat d'une police seroit où, toutes aultres choses estants equales, la precedence se mesureroit à la vertu, et le rebut au vice.

Quand le roy Pyrrhus entreprenoit de passer en Italie, Cineas, son sage conseiller, luy voulant faire sentir la vanité de son ambition : « Eh bien! sire, luy demanda il, à quelle fin dressez vous cette grande entreprinse? » « Pour me faire maitre de l'Italie, » respondit il soubdain. « Et puis, suyvit Cineas, cela faict? » « Je passeray, dict l'aulture, en Gaule et en Espai-

<sup>1</sup> AMMIEN MARCELLIN, XXII, 40. C.

<sup>2</sup> AURÉL. VICTOR, à l'article *Diocletien*. C.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Banquet des sept Sages*, c. 45. C.

gne.» « Et après? » « Je m'en iray subiuguer l'Afrique; et enfin, quand i'auray mis le monde en ma subiection, ie me reposeray, et vivray content et à mon ayse. » « Pour Dieu, sire, rechargea lors Cineas, dictes moy à quoy il tient que vous ne soyez dez à present, si vous voulez, en cet estat? pourquoy ne vous logez vous dez cette heure où vous dictes aspirer, et vous espargner tant de travail et de hazard, que vous iectez entre deux ? »

Nimirum, quia non bene norat, quæ esset habendi  
Finis, et omnino quoad crescat vera voluptas \*.

Je m'en vais clorre ce pas par un verset ancien que ie treuve singulierement beau à ce propos : *Mores cuique sui fingunt fortunam* <sup>3</sup>.

## CHAPITRE XLIII.

## DES LOIX SUMPTUAIRES.

La façon de quoy nos loix essayent à regler les folles et vaines despenses des tables et vestemens, semble estre contraire à sa fin. Le vray moyen, ce seroit d'engendrer aux hommes le mespris de l'or et de la soye, comme de choses vaines et inutiles; et nous leur augmentons l'honneur et le prix, qui est une bien inepte façon pour en desgouter les hommes. Car dire ainsi, qu'il n'y aura que les princes qui mangent du turbot, et qui puissent porter du velours et de la tresse d'or, et l'interdire au peuple, qu'est ce aultre chose que mettre en credit ces choses là, et faire croistre l'envie à chascun d'en user? Que les roys quittent hardiment ces marques de grandeur; ils en ont assez d'autres: tels excez sont plus excusables à tout aultre qu'à un prince. Par l'exemple de plusieurs nations, nous pouvons apprendre assez de meilleures façons

\* PLUTARQUE, *Vie de Pyrrhus*, c. 7. On connoît l'imitation de Boileau dans sa première *Épître*.

\* C'est qu'il ne connoissoit pas les bornes qu'on doit mettre à ses desirs; c'est qu'il ignoroit jusqu'où va le plaisir véritable. LUCÈS, V, 1434.

<sup>3</sup> Chacun se fait à soi-même sa destinée. CORN. NÉROS, *Vie d'Atticus*, c. 11.

de nous distinguer exterieurement , et nos degrez <sup>1</sup> (ce que i'estime à la verité estre bien requis en un estat), sans nourrir pour cet effect cette corruption et incommodité si apparente. C'est merueille comme la coustume en ces choses indifferentes plante ayseement et soubdain le pied de son auctorité. A peine feusmes nous un an , pour le deuil du roy Henri second , à porter du drap à la court , il est certain que desia à l'opinion d'un chascun les soyes estoient venues à telle vilité , que si vous en veoyiez quelqu'un vestu , vous en faisiez incontinent quelque homme de ville ; elles estoient demeurees en partage aux medecins et aux chirurgiens : et quoyqu'un chascun feust à peu prez vestu de mesme , si y avoit il d'ailleurs assez de distinctions apparentes des qualitez des hommes. Combien soubdainement viennent en honneur parmy nos armées les pourpointz crasseux de chamois et de toile ; et la polisseure et richesse des vestements , à reproche et à mespris ! Que les roys commencent à quitter ces despenses , ce sera faict en un mois , sans edict et sans ordonnance : nous irons tous aprez. La loy debvroit dire, au rebours, que le cramoisy et l'orfevrie est deffendue à toute espece de gents , sauf aux basteleurs et aux courtisanes.

De pareille invention corrigea Zeleucus les mœurs corrompues des Locriens <sup>2</sup>. Ses ordonnances estoient telles : « Que la femme de condition libre ne puisse mener aprez elle plus d'une chambriere , sinon lorsqu'elle sera yvre , ny ne puisse sortir hors la ville , de nuict , ny porter ioyaux d'or à l'entour de sa personne , ny robbe enrichie de broderie , si elle n'est publique et putain : Que , sauf les ruffiens , à homme ne loise porter en son doigt anneau d'or , ny robbe delicate , comme sont celles des draps tissus en la ville de Milet. » Et ainsi , par ces exceptions honteuses , il divertissoit ingenieusement ses citoyens des superfluitez et delices pernicieuses : c'estoit une tresutile maniere d'attirer , par honneur et ambition , les hommes à leur debvoir et à l'obeissance.

<sup>1</sup> Nous , et le rang que nous occupons.

<sup>2</sup> DIODORE DE SICILE, XII, 20. C.

Nos roys peuvent tout en telles reformatiōns externes; leur inclination y sert de loy : *Quidquid principes faciunt, præcipere videntur*<sup>1</sup> : le reste de la France prend pour regle la regle de la court. Qu'ils se desplaient de cette vilaine chausseure qui montre si à descouvert nos membres occultes; ce lourd grossissement de pourpoincts, qui nous faict tous aultres que nous ne sommes, si incommode à s'armer; ces longues traces de poil, effeminees; cet usage de baiser ce que nous presentons à nos compaignons, et nos mains en les saluant, cerimonie deue aultresfois aux seuls princes; et qu'un gentilhomme se treuve en lieu de respect sans espee à son costé, tout esbrailé et destaché, comme s'il venoit de la garderobbe; et que, contre la forme de nos peres et la particuliere liberté de la noblesse de ce royaume, nous nous tenons descouverts bien loing autour d'eulx, en quelque lieu qu'ils soyent; et, comme autour d'eulx, autour de cent aultres, tant nous avons de tiercelets et quartelets de roys; et ainsi d'aultres pareilles introductions nouvelles et vicieuses : elles se verront incontinent esvanouies et descrieies. Ce sont erreurs superficielles, mais pourtant de mauvais pronostique; et sommes advertis que le massif se desment quand nous veoyons fendiller l'enduict et la crouste de nos parois.

Platon, en ses loix<sup>2</sup>, n'estime peste au monde plus dommageable à sa cité, que de laisser prendre liberté à la ieunesse de changer, en accoustrements, en gestes, en danses, en exercices et en chansons, d'une forme à une aultre; remuant son iugement tantost en cette assiette, tantost en celle là; courant aprez les nouvelletez, honorant leurs inventeurs : par où les mœurs se corrompent, et toutes institutions viennent à desdaing et à mespris. En toutes choses, sauf simplement aux mauvaises, la mutation est à craindre; la mutation des saisons, des vents, des vivres, des humeurs. Et nulles loix ne sont en leur vray credit, que celles ausquelles Dieu a

<sup>1</sup> Tout ce que les princes font, il semble qu'ils le commandent. QUINTILIEN. *Déclam.* 3, p. 58, édit. de 1685.

<sup>2</sup> Liv. VII, p. 634. C.

donné quelque ancienne duree, de mode que personne ne sçache leur naissance, ny qu'elles ayent iamais esté aultres.

## CHAPITRE XLIV.

### DU DORMIR.

La raison nous ordonne bien d'aller tousiours mesme chemin, mais non toutesfois mesme train : et, ores que <sup>1</sup> le sage ne doibve donner aux passions humaines de se fourvoyer de la droicte carriere, il peult bien, sans interest de son devoir, leur quitter aussi cela, d'en haster ou retarder son pas, et ne se planter comme un colosse immobile et impassible. Quand la vertu mesme seroit incarnée, ie crois que le poulx luy battroit plus fort, allant à l'assault qu'allant disner : voire il est necessaire qu'elle s'eschauffe et s'esmeuve. A cete cause, i'ay remarqué pour chose rare, de veoir quelquesfois les grands personnages, aux plus haultes entreprises et importants affaires, se tenir si entiers en leur assiette, que de n'en accourir pas seulement leur sommeil. Alexandre le Grand, le iour assigné à cette furieuse bataille contre Darius, dormit si profondement et si haulte matinee, que Parmenion feut contrainct d'entrer en sa chambre, et, approchant de son lit, l'appeller deux ou trois fois par son nom pour l'esveiller, le temps d'aller au combat le pressant <sup>2</sup>. L'empereur Othon ayant resolu de se tuer, cette mesme nuict, aprez avoir mis ordre à ses affaires domestiques, partagé son argent à ses serviteurs, et affilé le trenchant d'une espee de quoy il se vouloit donner, n'attendant plus qu'à sçavoir si chascun de ses amis s'estoit retiré en seureté, se print si profondement à dormir, que ses valets de chambre l'entendoient

<sup>1</sup> *Quelque le sage ne doive pas permettre aux, etc. C.*

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, c. 41 de la traduction d'Amyot. Il en fut ainsi de Condé, avant la bataille de Rocroi : « Le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. » BOSSUET, *Or. fun. de Condé*. J. V. L.

ronfler<sup>1</sup>. La mort de cet empereur a beaucoup de choses pareilles à celle du grand Caton, et mesme cecy : car Caton estant prest à se desfaire, ce pendant qu'il attendoit qu'on luy rapportast nouvelles si les senateurs qu'il faisoit retirer s'estoient eslargis du port d'Utique, se meit si fort à dormir, qu'on l'oyoit souffler de la chambre voisine; et celui qu'il avoit envoyé vers le port l'ayant esveillé pour luy dire que la tempeste empeschoit les senateurs de faire voile à leur ayse, il y en renvoya encores un aultre, et se r'enfonçant dans le lict, se remeit encores à sommeiller iusques à ce que ce dernier l'asseura de leur partement<sup>2</sup>. Encores avons nous de quoy le comparer au faict d'Alexandre, en ce grand et dangereux orage qui le menaceoit par la sedition du tribun Metellus, voulant publier le decret du rappel de Pompeius dans la ville avecques son armee, lors de l'esmotion de Catilina; auquel decret Caton seul resistoit, et en avoient eu Metellus et luy de grosses paroles et grandes menaces au senat : mais c'estoit au lendemain, en la place, qu'il falloit venir à l'exécution, où Metellus, outre la faveur du peuple et de Cæsar, conspirant lors aux avantages de Pompeius, se devoit trouver accompagné de force esclaves estrangers et escrimeurs à oultrance, et Caton, fortifié de sa seule constance; de sorte que ses parents, ses domestiques et beaucoup de gents de bien en estoient en grand soulcy, et en y eut qui passerent la nuict ensemble sans vouloir reposer, ny boire, ny manger, pour le dangier qu'ils luy veoyoient préparé; mesme sa femme et ses sœurs ne faisoient que pleurer et se tourmenter en sa maison : là où luy, au contraire, reconfortoit tout le monde; et, aprez avoir souppé, comme de coutume, s'en alla coucher, et dormir de fort profond sommeil iusques au matin, que l'un de ses compaignons au tribunat le veint esveiller pour aller à l'escarmouche<sup>3</sup>. La cognoissance que nous avons de la grandeur de courage de cet

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Vie d'Othon*, c. 8. C.

<sup>2</sup> ID., *Vie de Caton d'Utique*, c. 19. C.

<sup>3</sup> ID., *ibid.*, c. 8. C.

homme, par le reste de sa vie, nous peult faire iuger, en toute seureté, que cecy luy partoît d'une ame si loing esleevee au dessus de tels accidents, qu'il n'en daignoît entrer en cervelle, non plus que d'accidents ordinaires.

En la bataille navale que Augustus gaigna contre Sextus Pompeius en Sicile; sur le point d'aller au combat<sup>1</sup>, il se trouva pressé d'un si profond sommeil, qu'il fallut que ses amis l'esveillassent pour donner le signe de la bataille : cela donna occasion à M. Antonius de luy reprocher, depuis, qu'il n'avoit pas eu le cœur seulement de regarder les yeulx ouverts l'ordonnance de son armee, et de n'avoir osé se presenter aux soldats, iusques à ce qu'Agrippa luy veinst annoncer la nouvelle de la victoire qu'il avoit eue sur ses ennemis. Mais quant au ieune Marius, qui feit encores pis, car le iour de sa derniere journee contre Sylla, aprez avoir ordonné son armee et donné le mot et signe de la bataille, il se coucha dessous un arbre à l'ombre pour se reposer, et s'endormit si serré qu'à peine se peut il esveiller de la route et fuite de ses gents, n'ayant rien veu du combat; ils disent que ce feut pour estre si extremement aggravé de travail et de faulte de dormir, que nature n'en pouvoit plus<sup>2</sup>. Et à ce propos, les medecins adviseront si le dormir est si necessaire, que nostre vie en despende : car nous trouvons bien qu'on feit mourir le roy Perseus de Macedoine prisonnier à Rome, luy empeschant le sommeil; mais Pline<sup>3</sup> en allegue qui ont vescu longtemps sans dormir. Chez Herodote<sup>4</sup>, il y a des nations ausquelles les hommes dorment et veillent par demy annees. Et ceulx qui escrivent la vie du sage Epimenides, disent qu'il dormit cinquante sept ans de suite<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> SUËTONE, *Vie d'Auguste*, c. 16. C.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Vie de Sylla*, c. 15. C.

<sup>3</sup> *Nat. Hist.*, VII, 52. C.

<sup>4</sup> Liv. IV, p. 264. Herodote n'en parle que par ouï-dire, et déclare positivement qu'il ne le croit point. C.

<sup>5</sup> DIOGÈNE LAËRCE, I, 409; PLINÉ, VII, 52. J. V. L.



## CHAPITRE XLV.

## DE LA BATAILLE DE DREUX.

Il y eut tout plein de rares accidents en nostre bataille de Dreux<sup>1</sup>; mais ceux qui ne favorisent pas fort la reputation de M. de Guyse mettent volontiers en avant, qu'il ne se peult excuser d'avoir faict alte et temporisé avecques les forces qu'il commandoit, ce pendant qu'on enfonçoit monsieur le conestable, chef de l'armee, avecques l'artillerie, et qu'il valoit mieulx se hazarder, prenant l'ennemy par flanc, que, attendant l'advantage de le veoir en queue, souffrir une si lourde perte. Mais oultre ce que l'issue en tesmoigna, qui en debattra sans passion me confessera ayseement, à mon advis, que le but et la visee, non seulement d'un capitaine, mais de chasque soldat, doit regarder la victoire en gros; et que nulles occurrences particulieres, quelque interest qu'il y ait, ne le doibvent divertir de ce point là. Philopœmen<sup>2</sup>, en un rencontre de Machanidas, ayant envoyé devant, pour attaquer l'escarmouche, bonne troupe d'archers et gents de traict; et l'ennemy, ~~aprez~~ les avoir renversez, s'amusant à les poursuyvre à toute bride, et coulant, aprez sa victoire, le long de la bataille où estoit Philopœmen, quoy que ses soldats s'en esmeussent, il ne feut d'avis de bouger de sa place, ny de se presenter à l'ennemy pour secourir ses gents; ains les ayant laissé chasser et mettre en pieces à sa veue, commença la charge sur les ennemis au bataillon de leurs gents de pied, lors qu'il les veid tout à fait abandonnez de leurs gents de cheval; et bien que ce feussent Lacedemoniens, d'autant qu'il les print à l'heure que, pour tenir tout gaigné, ils commençoient à se desordonner, il en veint ayseement à

<sup>1</sup> Donnée en 1562, sous le règne de Charles IX, et gagnée par la conduite et la valeur du duc de Guise.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Vie de Philopœmen*, c. C. C.

bout; et, cela fait, se meit à poursuyvre Machanidas. Ce cas est germain à celui de monsieur de Guyse.

En cette aspre bataille d'Agésilaus contre les Beotiens, que Xenophon<sup>1</sup>, qui y estoit, dict estre la plus rude qu'il eust oncques veue, Agésilaus refusa l'avantage, que fortune luy presentoit, de laisser passer le bataillon des Bœotiens et les charger en queue, quelque certaine victoire qu'il en preveist, estimant qu'il y avoit plus d'art que de vaillance; et pour montrer sa prouesse d'une merveilleuse ardeur de courage, choisit plustost de leur donner en teste: mais aussi feut il bien battu et bien blecé, et contrainct enfin de se desmesler, et prendre le party qu'il avoit refusé au commencement, faisant ouvrir ses gents pour donner passage à ce torrent de Bœotiens; puis, quand ils feurent passez, prenant garde qu'ils marchaient en desordre comme ceulx qui cuidoient bien estre hors de tout dangier, il les fait suyvre et charger par les flancs: mais pour cela ne les peut il tourner en fuite à val de route; ains se retirerent le petit pas, monstrants tousiours les dents, iusques à ce qu'ils se feurent rendus à sauveté.

## CHAPITRE XLVI.

### DES NOMS.

Quelque diversité d'herbes qu'il y ait, tout s'enveloppe sous le nom de salade: de mesme, sous la consideration des noms, ie m'en voys faire icy une galimafree de divers articles.

Chasque nation a quelques noms qui se prennent, ie ne sçais comment, en mauvaise part: et à nous Iehan, Guillaume<sup>2</sup>, Benoist. Item, il semble y avoir, en la genealogie des princes, certains noms fatalement affectez: comme des Ptolomees à ceulx d'Aegypte, des Henrys en Angleterre, Charles en France, Baudoins en Flandres, et en nostre an-

<sup>1</sup> Cité par PLUTARQUE, *Vie d'Agésilas*, p. 605, édit. de 1569. C.

<sup>2</sup> Guillaume, dit le Dictionnaire de Trévoux, se disoit autrefois par mépris des gens dont on ne faisoit pas grand cas. E. J.

cienne Aquitaine, des Guillaumes, d'où l'on dict que le nom de Guienne est venu<sup>1</sup>, par un froid rencontre, s'il n'en y avoit d'aussi cruds dans Platon mesme.

Item, c'est une chose legiere, mais toutesfois digne de memoire pour son estrangeté, et escripte par tesmoing oculaire, que Henry, duc de Normandie, fils de Henry second, roy d'Angleterre, faisant un festin en France, l'assemblee de la noblesse y feut si grande, que, pour passe-temps, s'estant divisee en bandes par la ressemblance des noms; en la premiere troupe qui feut des Guillaumes, il se trouva cent dix chevaliers assis à table portants ce nom, sans mettre en compte les simples gentilshommes et serviteurs.

Il est autant plaisant de distribuer les tables par les noms des assistants, comme il estoit à l'empereur Geta de faire distribuer le service de ses mets par la consideration des premieres lettres du nom des viandes<sup>2</sup> : on servoit celles qui se commenceoient par M : mouton, marcassin, merlus, marsouin; ainsi des aultres.

Item, il se dict qu'il faict bon avoir bon nom, c'est à dire credit et reputation; mais encores, à la verité, est il commode d'avoir un nom beau, et qui ayseement se puisse prononcer et retenir, car les roys et les grands nous en cognoissent plus ayseement, et oublient ~~plus~~ mal volontiers; et de ceulx mesmes qui nous servent, nous commandons plus ordinairement et employons ceulx desquels les noms se presentent le plus facilement à la langue. l'ay veu le roy Henry second ne pouvoir nommer à droict un gentilhomme de ce quartier de Gascoigne; et à une fille de la royne, il feut luy mesme d'advis de donner le nom general de la race, parce que celuy de la maison paternelle luy sembla trop divers. Et Socrates estime digne du soing paternel de donner un beau nom aux enfants.

Item, on dict que la fondation de nostre Dame la grand' à

<sup>1</sup> Le nom de *Guienne* ne vient point de *Guillaume*, mais bien du mot *Aquillania*, l'Aquitaine, dont on a fait d'abord l'*Aquienne*, et ensuite la *Guienne*. A. D.

<sup>2</sup> SPARTIEN, *Geta*, c. 5. J. V. L.

Poitiers, print origine de ce qu'un ieune homme desbauché, logé en cet endroit, ayant recouvré une garse, et luy ayant d'arrivee demandé son nom, qui estoit Marie, se sentit si vivvement esprins de religion et de respect de ce nom sacrosainct de la Vierge mere de nostre Sauveur, que non seulement il la chassa soubdain, mais en amenda tout le reste de sa vie; et qu'en consideration de ce miracle, il feut basty, en la place où estoit la maison de ce ieune homme, une chapelle au nom de nostre Dame, et depuis l'eglise que nous y veoyons. Cette correction voyelle et auriculaire, devotieuse, tira droict à l'ame : cette aultre suivante, de mesme genre, s'insinua par les sens corporels. Pythagoras, estant en compaignie de ieunes hommes, lesquels il sentit complotter, eschauffez de la feste, d'aller violer une maison pudique, commanda à la menestriere de changer de ton; et, par une musique poissante, severe et spondaïque, enchanta tout doucement leur ardeur, et l'endormit<sup>1</sup>.

Item, dira pas la posterité que nostre reformation d'aujourd'huy ayt esté delicate et exacte, de n'avoir pas seulement combattu les erreurs et les vices, et rempli le monde de devotion, d'humilité, d'obeissance, de paix et de toute espece de vertu; mais d'avoir passé iusques à combattre ces anciens noms de nos baptesmes; Charles, Louys, François, pour peupler le monde de Mathusalem, Ezechiel, Malachie, beaucoup mieux sentants de la foy? Un gentilhomme, mien voisin, estimant les commoditez du vieux temps au prix du nostre, n'oublioit pas de mettre en compte la fierté et magnificence des noms de la noblesse de ce temps là, Dom Grumedan, Quedragan, Agesilan; et qu'à les ouïr seulement sonner, il se sentoît qu'ils avoient esté bien aultres gents que Pierre, Guillot, et Michel.

Item, ie sçais bon gré à Iacques Amyot d'avoir laissé, dans le cours d'une oraison françoise, les noms latins tous entiers, sans les bigarrer et changer pour leur donner une cadence

<sup>1</sup> SEXTUS EMPIRICUS, *adversus Mathem.*, liv. VI, p. 128. C.

françoise. Cela sembloit un peu rude au commencement; mais desia l'usage, par le credit de son Plutarque, nous en a osté toute l'estrangeté. l'ai souhaité souvent que ceulx qui escrivent les histoires en latin nous laissassent nos noms tous tels qu'ils sont<sup>1</sup>; car, en faisant de Vaudemont *Vallemontanus*, et les metamorphosant pour les garber à la grecque ou à la romaine, nous ne sçavons où nous en sommes, et en perdons la cognoissance.

Pour clorre nostre compte, c'est un vilain usage, et de tresmauvaise consequence en nostre France, d'appeller chacun par le nom de sa terre et seigneurie, et la chose du monde qui faict plus mesler et mescognoistre les races. Un cadet de bonne maison, ayant eu pour son appanage une terre, sous le nom de laquelle il a esté cogneu et honoré, ne peult honnestement l'abandonner : dix ans apres sa mort, la terre s'en va à un estrangier qui en faict de mesme; devinez où nous sommes de la cognoissance de ces hommes. Il ne fault pas aller querir d'aultres exemples, que de nostre maison royale, où autant de partages, autant de surnoms : cependant l'originel de la tige nous est eschappé. Il y a tant de liberté en ces mutations, que de mon temps ie n'ay veu personne, eslevé par la fortune à quelque grandeur extraordinaire, à qui on n'ayt attaché incontinent des tiltres genealogiques nouveaux et ignorez à son pere, et qu'on n'ayt enté en quelque illustre tige : et, de bonne fortune, les plus obscures familles sont plus idoines à falsification. Combien avons nous de gentils-hommes en France qui sont de royale race selon leurs comptes ? plus, ce crois ie, que d'aultres. Feut il pas dict de bonne grace par un de mes amis ? ils estoient plusieurs assemblez pour la querelle d'un seigneur contre un aultre, lequel aultre avoit, à la verité, quelque prerogative de tiltres et d'alliances eslevees au dessus de la commune noblesse. Sur le propos de cette prerogative, chacun, cherchant à s'egualer à luy, alleguoit, qui une origine, qui une aultre, qui la ressemblance

<sup>1</sup> Comme auroit dû faire le président De Thou dans son histoire, d'ailleurs si estimée de tout sincère amateur de la vérité. C.

du nom, qui des armes, qui une vieille pancharte domestique; et le moindre se trouvoit arriere fils de quelque roy d'oulremer. Comme ce feut à disner, cettuy cy, au lieu de prendre sa place, se recula en profondes reverences, suppliant l'assistance de l'excuser de ce que, par temerité, il avoit iusques lors vescu avec eulx en compaignon; mais qu'ayant esté nouvellement informé de leurs vieilles qualitez, il commençoit à les honnorer selon leurs degrez, et qu'il ne luy appartenoit pas de se seoir parmy tant de princes. Aprez sa farce, il leur dict mille iniures : « Contentons nous, de par Dieu ! de ce de quoy nos peres se sont contentez, et de ce que nous sommes ; nous sommes assez, si nous le sçavons bien maintenir : ne desadvouons pas la fortune et condition de nos ayeuls, et oston ces sottes imaginations, qui ne peuvent faillir à qui-conque a l'impudence de les alleguer. »

Les armoiries n'ont de seureté non plus que les surnoms. Le porte d'azur semé de trefles d'or, à une patte de lyon de mesme, armee de gueules, mise en fasce<sup>1</sup>. Quel privilege a cette figure pour demourer particulièrement en ma maison ? un gendre la transportera en une aultre famille : quelque chetif acheteur en fera ses premieres armes. Il n'est chose où il se rencontre plus de mutation et de confusion.

Mais cette consideration me tire par force à un aultre champ. Sondons un peu de prez, et, pour Dieu ! regardons à quel fondement nous attachons cette gloire et reputation pour laquelle se boullerverse le monde : où asseons nous cette renommee que nous allons questant avecques si grand' peine ? c'est, en somme, Pierre ou Guillaume qui la porte, prend en garde, et à qui elle touche. O la courageuse faculté que l'esperance, qui, en un subiect mortel, et en un moment, va usurpant l'infinité, l'immensité, l'éternité, et remplissant l'indigence de son maistre de la possession de toutes les cho-

<sup>1</sup> Montaigne, comme on le voit dans le *Journal de ses Voyages*, laisse ses armoiries à Plombières, à Ausbourg, et dans plusieurs autres villes ; à Pisc, il les fit *blasonner et dorer avec de belles et vives couleurs* ; ensuite il les encadra, et les cloua au mur de sa chambre, sous la condition qu'elles y resteroient ; son hôte, le capitaine Paulino, le lui promit, et en fit serment. J. V. L.

ses qu'il peult imaginer et desirer, autant qu'elle veult ! Nature nous a là donné un plaisant iouet ! Et ce Pierre ou Guillaume, qu'est ce qu'une voix pour tous potages, ou trois ou quatre traicts de plume, premierement si ayez à varier, que ie demanderois volontiers, A qui touche l'honneur de tant de victoires, à Guesquin, à Glesquin, ou à Gueaquin <sup>1</sup> ? Il y auroit bien plus d'apparence icy, qu'en Lucien, que  $\Sigma$  mit  $T$  en procez <sup>2</sup> ; car

Non levia aut ludicra petuntur

Præmia <sup>3</sup> :

il y va de bon ; il est question, laquelle de ces lettres doit estre payee de tant de sieges, batailles, bleceures, prisons et services faicts à la couronne de France par ce sien fameux connestable.

Nicolas Denisot <sup>4</sup> n'a eu soing que des lettres de son nom, et en a changé toute la contexture pour en bastir le conte d'Al-sinois, qu'il a estrené de la gloire de sa poesie et peinture. Et l'historien Suetone n'a aimé que le sens du sien ; et, en ayant privé Lenis, qui estoit le surnom de son pere <sup>5</sup>, a laissé Tranquillus successeur de la reputation de ses escripts. Qui croiroit que le capitaine Bayard n'eust honneur que celui qu'il a emprunté des faicts de Pierre Terrail ? et qu'Antoine Escalin se laisse voler, à sa veue, tant de navigations et charges par mer et par terre, au capitaine Poulin et au baron de La Garde <sup>6</sup> ?

Secondement, ce sont traicts de plume communs à mill'

<sup>1</sup> Ménage a remarqué qu'on nommoit le célèbre *Du Guesclin* de quatorze façons différentes : *Du Gueclîn*, *Du Gayaquin*, *Du Guesquin*, *Guesquinius*, *Guesclinius*, *Guesquinas*, etc. On peut voir, à ce propos, un récit assez plaisant de Froissart, vol. III, c. 73. C.

<sup>2</sup> Allusion au *Jugement des Voyelles*, par Lucien. J. V. L.

<sup>3</sup> Il ne s'agit pas ici d'un prix de peu de valeur. VING., *Enéide*, XII, 764.

<sup>4</sup> Peintre et poète, né au Mans l'an 1545. VOY. LACROIX DU MAINE et DU VERDIEN. C.

<sup>5</sup> SUETONE, *Othon*, c. 10. J. V. L.

<sup>6</sup> Antoine *Isclain* (c'étoit son véritable nom) fut aussi appelé le capitaine *Poulin* et baron de *La Garde*. C'étoit un officier de fortune, qui se distingua dans la carrière militaire et dans celle des ambassades, sous les règnes de François 1<sup>er</sup> et de ses successeurs, jusqu'à Charles IX. C.

hommes. Combien y a il, en toutes les races, de personnes de meame nom et surnom? et en diverses races, siecles et pays, combien? L'histoire a cogneu trois Socrates, cinq Platons, huict Aristotes, sept Xenophons, vingt Demetrius, vingt Theodores : et pensez combien elle n'en a pas cogneu. Qui empesche mon palefrenier de s'appeller Pompee le grand? Mais, aprez tout, quels moyens, quels ressorts y a il qui attachent à mon palefrenier trespasé, ou à cet aultre homme qui eust la teste trenchée en Aegypte, et qui ioignent à eulx cette voix glorifiée et ces traicts de plume ainsin honnorez, à fin qu'ils s'en advantagent?

*Id cinerem et manes credis curare sepultos ?*

Quel ressentiment ont les deux compaignons en principale valeur entre les hommes, Epaminondas, de ce glorieux vers qui court tant de siecles pour luy en nos bouches,

*Consiliis nostris laus est attrita Laconum ;*

et Africanus, de cet aultre,

*A sole exoriente, supra Mæoti<sup>1</sup> paludes,  
Nemo est qui factis me æquiparare queat<sup>2</sup>.*

Les survivants se chatouillent de la douceur de ces voix, et, par icelles sollicitent de ialousie et desir, transmettent inconsidereement par fantasie aux trespassez cettuy leur propre ressentiment; et, d'une pipeuse esperance, se donnent à croire d'en estre capables à leur tour. Dieu le sçait. Toutesfois,

<sup>1</sup> Croyez-vous que tout cela puisse toucher une froide cendre et des mânes ensuevels? VING., *Énéide*, IV, 34.

<sup>2</sup> Sparte devant ma gloire abaisse son orgueil.

Ce vers, traduit du grec par CICÉRON, *Tuscul.*, V, 47, est le premier des quatre vers élégiaques qui furent gravés au bas de la statue d'Épaminondas (PAUSAN., IX, 45<sup>1</sup>). On y lit *alloussa*, et non pas *attrita*, qui traduirait mal *ἐκείνη*. J. V. L.

<sup>3</sup>

De l'aurore au couchant il n'est point de guerriers  
Dont le front soit couvert de si nobles lauriers.

CIC., *Tuscul.* V, 47.



Ad hæc se  
 Romanus, Grainsque, et Barbarus induperator  
 Erexit; causas discriminis, atque laboris  
 Inde habuit : tanto maior famæ sitis est, quam  
 Virtutis !

## CHAPITRE XLVII.

## DE L'INCERTITUDE DE NOSTRE JUGEMENT

C'est bien ce que dict ce vers,

Ἐπεὶν δὲ πολλὸς νομὸς ἐνθα καὶ ἐνθα <sup>1</sup>.

« Il y a prou de loy <sup>3</sup> de parler, par tout, et pour et contre. »

Pour exemple :

Vince Hannibal, et non seppe usar poi  
 Ben la vittoriosa sua ventura <sup>4</sup>.

Qui voudra estre de ce party, et faire valoir avecques nos gents la faute de n'avoir dernièrement poursuivy nostre pointe à Moncontour; ou qui voudra accuser le roi d'Espagne <sup>5</sup> de n'avoir sceu se servir de l'avantage qu'il eut contre nous à Saint Quentin; il pourra dire cette faute partir d'une ame enyvree de sa bonne fortune, et d'un courage, lequel, plein et gorgé de ce commencement de bonheur, perd le goust de l'accroistre, desia par trop empesché à digerer ce qu'il en a : il en a sa brassée toute comble, il n'en peult saisir davantage; indigne que la fortune luy aye mis un tel bien entre mains : car quel prouffit en sent il, si neantmoins il donne à

<sup>1</sup> Voilà l'espérance qui enflamma les généraux grecs, romains, et barbares; voilà ce qui leur fit endurer mille travaux, affronter mille dangers : tant il est vrai que l'homme est plus altéré de gloire que de vertu ! Juv., *Sat.* X, 137.

<sup>2</sup> HOMÈRE, *Iliade*, XX, 249.

<sup>3</sup> C'est-à-dire, il y a beaucoup de liberté de parler, on, on peut parler à son aise. E. J.

<sup>4</sup> Annibal vainquit les Romains; mais il ne sut pas profiter de sa victoire. PETRARCHA, *troisième partie des Sonnets*, fol. 141, éd. de Gabriel Giolito.

<sup>5</sup> Philippe II, qui battit les François près de Saint-Quentin en 1556, le 40 d'août fête de saint Laurent. C.

son ennemy moyen de se remettre sus? Quelle esperance peult on avoir qu'il ose une aultre fois attaquer ceulx cy ralliez et remis, et de nouveau armez de despit et de vengeance, qui ne les a osé ou sceu poursuyvre tous rompus et effroyez,

*Dum fortuna calet, dum conficit omnia terror?*

Mais enfin, que peult il attendre de mieulx que ce qu'il vient de perdre? Ce n'est pas comme à l'escrime, où le nombre des touches donne gaing : tant que l'ennemy est en pieds, c'est à recommencer de plus belle ; ce n'est pas victoire, si elle ne met fin à la guerre. En cette escarmouche où César eut du pire prez la ville d'Oricum, il reprochoit aux soldats de Pompeius qu'il eust esté perdu, si leur capitaine eust sceu vaincre<sup>\*</sup> : et luy chaussa bien aultrement les esperons quand ce feut à son tour.

Mais pourquoy ne dira on aussi, au contraire, Que c'est l'effect d'un esprit precipiteux et insatiable de ne sçavoir mettre fin à sa convoitise ; Que c'est abuser des faveurs de Dieu, de leur vouloir faire perdre la mesure qu'il leur a prescrite ; et Que de se reiecter au dangier aprez la victoire, c'est la remettre encores un coup à la mercy de la fortune ; Que l'une des plus grandes sagesses en l'art militaire, c'est de ne poulser son ennemy au desespoir? Sylla et Marius, en la guerre sociale, ayants desfaict les Marses, en voyants encores une troupe de reste qui, par desespoir, se revenoient iecter sur eulx comme bestes furieuses, ne feurent pas d'advis de les attendre. Si l'ardeur de M. de Foix ne l'eust emporté à poursuyvre trop asprement les restes de la victoire de Ravenne, il ne l'eust pas souillee de sa mort : toutesfois encores servit la recente memoire de son exemple à conserver M. d'Anguien de pareil inconvenient à Serisoles. Il faict dangereux assaillir un homme à qui vous avez osté tout aultre moyen d'eschapper que par les armes : car c'est une violente mais-

<sup>\*</sup> Lorsque la fortune entraîne tout, lorsque tout cède à la terreur. LUCAIN, VII, 754.

<sup>\*</sup> PLUTARQUE, *Vie de César*, c. 44. C.

tresse d'eschole que la necessité : *gravissimi sunt morsus irritalæ necessitatis* <sup>1</sup>.

*Vincitur haud gratis, iugulo qui provocat hostem* <sup>2</sup>.

Voilà pourquoy Pharax empescha le roy de Lacedemone , qui venoit de gagner la journee contre les Mantineens , de n'aller affronter mille Argiens qui estoient eschappez entiers de la desconfiture ; ains les laisser couler en liberté , pour ne venir à essayer la vertu picquee et despitee par le malheur <sup>3</sup>. Clodomire , roy d'Aquitaine , aprez sa victoire , poursuivant Gondemar , roy de Bourgoigne , vaincu et fuyant , le força de tourner teste ; mais son opiniastreté lui osta le fruit de sa victoire , car il y mourut.

Pareillement , qui auroit à choisir , ou de tenir ses soldats richement et sumptueusement armez , ou armez seulement pour la necessité , il se presenteroit en faveur du premier party , duquel estoit Sertorius , Philopœmen , Brutus , Cæsar <sup>4</sup> , et aultres , que c'est tousiours un aiguillon d'honneur et de gloire au soldat de se veoir paré , et une occasion de se rendre plus obstiné au combat , ayant à sauver ses armes comme ses biens et heritages ; raison , dict Xenophon <sup>5</sup> , pourquoy les Asiatiques menoient en leurs guerres , femmes , concubines , avecques leurs ioyaux et richesses plus cheres. Mais il s'offriroit aussi , de l'autre part , qu'on doit plustost oster au soldat le soing de se conserver , que de le luy accroistre ; qu'il craindra , par ce moyen , doublement à se hazarder : ioinct que c'est augmenter à l'ennemy l'envie de la victoire par ces riches despouilles ; et a lon remarqué que d'aultres fois cela encouragea merveilleusement les Romains à l'encontre des Samnites. Antiochus , montrant à Hannibal l'armee qu'il preparoit contre eulx , pompeuse et magnifique en toute sorte d'equi-

<sup>1</sup> C'est ce que Montaigne vient de dire en françois. Le texte latin est extrait de la *Déclamation* de PORCIUS LATRO , qui se trouve dans quelques éditions de Salluste. C.

<sup>2</sup> Celui qui défie la mort , ne la reçoit guère sans la donner. LUCAIN , IV , 378.

<sup>3</sup> DIODORE DE SICILE , XII , 25. C.

<sup>4</sup> SUËTONE , *César* , c. 67. C.

<sup>5</sup> *Cyropédie* , IV , 4. C.

page, et luy demandant : « Les Romains se contenteront ils de cette armee ? » « S'ils s'en contenteront ? respondit il : vrayment, ouy ; pour avars qu'ils soyent <sup>1</sup>. » Lycurgus defendoit aux siens, non seulement la sumptuosité en leur equipage, mais encores de despouiller leurs ennemis vaincus ; voulant, disoit il, que la pauvreté et frugalité reluisist avecques le reste de la bataille <sup>2</sup>.

Aux sieges et ailleurs où l'occasion nous approche de l'ennemy, nous donnons volontiers licence aux soldats de le braver, desdaigner et iniurier de toutes façons de reproches, et non sans apparence de raison ; car ce n'est pas faire peu de leur oster toute esperance de grace et de composition, en leur representant qu'il n'y a plus ordre de l'attendre de celuy qu'ils ont si fort oultragé, et qu'il ne reste remede que de la victoire : si est ce qu'il en mesprint à Vitellius <sup>3</sup> ; car ayant affaire à Othon, plus foible en valeur de soldats desaccoustumez de longue main du faict de la guerre, et amollis par les delices de la ville, il les agassa tant enfin par ses paroles piquantes, leur reprochant leur pusillanimité, et le regret des dames et festes qu'ils venoient de laisser à Rome, qu'il leur remeit par ce moyen le cœur au ventre, ce que nuls exhortements n'avoient sceu faire, et les attira luy mesme sur ses bras, où l'on ne les pouvoit poulser. Et de vray, quand ce sont iniures qui touchent au vif, elles peuvent faire ayseement que celuy qui alloit laschement à la besongne pour la querelle de son roy, y aille d'une aultre affection pour la sienne propre.

A considerer de combien d'importance est la conservation d'un chef en une armee, et que la visée de l'ennemy regarde principalement cette teste à laquelle tiennent toutes les aultres et en despendent, il semble qu'on ne puisse mettre en double ce conseil, que nous veoyons avoir esté prins par plusieurs

<sup>1</sup> AULU-GELLE, V, 5. C.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*, à la fin de ceux de Lycurgue. C.

<sup>3</sup> On plutôt à ses lieutenants, qui commandoient en son absence. Voy. PLUTARQUE, *Vie d'Othon*, c. 3. C.

grands chefs, de se travestir et desguiser sur le point de la meslee : toutesfois l'inconvenient qu'on encourt par ce moyen n'est pas moindre que celuy qu'on pense fuyr ; car le capitaine venant à estre mescongneu des siens, le courage qu'ils prennent de son exemple et de sa presence vient aussi quand et quand à leur faillir, et perdant la veue de ses marques et enseignes accoustumees, ils le iugent, ou mort, ou s'estre desrobbé desesperant de l'affaire. Et quant à l'experience, nous luy veoyons favoriser tantost l'un, tantost l'autre party. L'accident de Pyrrhus, en la bataille qu'il eut contre le consul Levinus en Italie, nous sert à l'un et l'autre visage ; car pour s'estre voulu cacher sous les armes de Megacles <sup>1</sup>, et luy avoir donné les siennes, il sauva bien sans doubte sa vie, mais aussi il en cuida encourir l'autre inconvenient de perdre la journee. Alexandre, Cæsar, Lucullus, aimoient à se marquer au combat par des accoustrements et armes riches, de couleur reluisante et particuliere : Agis, Agesilaus, et ce grand Gylippus <sup>2</sup>, au rebours, alloient à la guerre obscurément couverts, et sans atour imperial.

A la bataille de Pharsale, entre aultres reproches qu'on donne à Pompeius, c'est d'avoir arresté son armea pied coy, attendant l'ennemy : « Pour autant que cela (ie desroberay  
« icy les mots mesmes de Plutarque <sup>3</sup>, qui valent mieulx que  
« les miens) affoiblit la violence que le courir donne aux pre-  
« miers coups ; et quand et quand oste l'eslancement des com-  
« battants les uns contre les aultres, qui a accoustumé de les  
« remplir d'impetuosité et de fureur, plus qu'autre chose,  
« quand ils viennent à s'entrechocquer de roideur, leur aug-  
« mentant le courage par le cry et la course ; et rend la cha-  
« leur des soldats, en maniere de dire, refroidie et figee. »  
Voilà ce qu'il dict pour ce roolle. Mais si Cæsar eust perdu,

<sup>1</sup> Les éditions portent *Demogagles* ; mais c'est une faute évidente de copiste ou d'imprimeur. Voyez PLUTARQUE, *Vie de Pyrrhus*, c. 8. C.

<sup>2</sup> Voyez DIODORE DE SICILE, XIII, 33. C.

<sup>3</sup> C'est-à-dire de son traducteur Amyot, dans la *Vie de Pompée*, c. 19. Cæsar blâme aussi Pompée de cette faute, de *Bello civ.*, III, 47. C.

qui n'eust peu aussi bien dire, Qu'au contraire la plus forte et roide assiette est celle en laquelle on se tient planté sans bouger; et Que qui est en sa marche arrêté, resserrant et espargnant pour le besoing sa force en soy mesme, a grand avantage contre celui qui est esbranlé, et qui a desia consommé à la course la moitié de son haleine? oultre ce que l'armee estant un corps de tant de diverses pieces, il est impossible qu'elle s'esmeuve, en cette furie, d'un mouvement si iuste, qu'elle n'en altere ou rompe son ordonnance, et que le plus dispos ne soit aux prises, avant que son compaignon le secoure. En cette vilaine bataille de deux freres Perses, Clearchus, Lacedemonien, qui commandoit les Grecs du party de Cyrus, les mena tout bellement à la charge, sans se haster: mais à cinquante pas prez, il les meit à la course, esperant, par la briefveté de l'espace, mesnager et leur ordre et leur haleine; leur donnant cependant l'avantage de l'impetuosité pour leurs personnes et pour leurs armes à traicts<sup>1</sup>. D'autres ont réglé ce doute en leurs armées, de cette maniere: « Si les ennemis vous courent sus, attendez les de pied coy; s'ils vous attendent de pied coy, courez leur sus<sup>2</sup>. »

Au passage que l'empereur Charles cinquiesme fait en Provence, le roy François feut au propre d'eslire, ou de luy aller au devant en Italie, ou de l'attendre en ses terres: et bien qu'il considerast, Combien c'est d'avantage de conserver sa maison pure et nette des troubles de la guerre, à fin qu'entiere en ses forces, elle puisse continuellement fournir deniers et secours au besoing; Que la necessité des guerres porte à tous les coups de faire le gast<sup>3</sup>, ce qui ne se peut faire bonnement en nos biens propres; et si, le paisan ne porte pas si doucement ce ravage de ceulx de son party que de l'ennemy; en maniere qu'il s'en peut ayseement allumer des seditions et des troubles parmy nous; Que la licence de des-

<sup>1</sup> Voyez XENOPHON, *Anab.*, I, §. J. V. L.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, dans les *Préceptes de Mariage*, c. 34. C.

<sup>3</sup> Mot qui se trouve aussi dans Amyot, pour *degast*, comme on a mis dans quelques éditions. C.

rober et piller, qui ne peult estre permise en son pats , est un grand support aux ennuis de la guerre ; et qui n'a aultre esperance de gaing que sa solde, il est malaysé qu'il soit tenu en office, estant à deux pas de sa femme et de sa retraicte ; Que celuy qui met la nappe, tombe tousiours des despens ; Qu'il y a plus d'alaigresse à assaillir qu'à deffendre ; et Que la secousse de la perte d'une bataille dans nos entrailles est si violente, qu'il est malaysé qu'elle ne croulle tout le corps, attendu qu'il n'est passion contagieuse comme celle de la peur, ny qui se prenne si aiseement à credit, et qui s'espande plus brusquement ; et que les villes qui auront ouï l'esclat de cette tempeste à leurs portes, qui auront recueilly leurs capitaines et soldats tremblants encores et hors d'haleine, il est dangereux sur la chaulde qu'elles ne se iectent à quelque mauvais party : si est ce ' qu'il choisit de rappeler les forces qu'il avoit delà les monts, et de veoir venir l'ennemy. Car il peut imaginer, au contraire, Qu'estant chez luy et entre ses amis, il ne pouvoit faillir d'avoir planté<sup>a</sup> de toutes commoditez ; Les rivières, les passages, à sa devotion, luy conduiroient et vivres et deniers en toute seureté, et sans besoin d'escorte ; Qu'il auroit ses subiects d'autant plus affectionnez, qu'ils auroient le dangier plus prez ; Qu'ayant tant de villes et de barrières pour sa seureté, ce seroit à luy de donner loy au combat, selon son opportunité et advantage ; Et, s'il luy plaisoit de temporiser, qu'à l'abry et à son ayse, il pourroit veoir morfondre son ennemy, et se desfaire soy mesme par les difficultez qui le combattroient engagé en une terre contraire, où il n'auroit devant, ny derriere luy, ny à costé, rien qui ne luy feist guerre, ny le moyen de refreschir ou d'eslargir son armee, si les maladies s'y mettoient, ny de loger à couvert ses blecez, nuls deniers, nuls vivres, qu'à poincte de lance,

<sup>a</sup> *Quoi qu'il en soit, François 1<sup>er</sup> se déterminâ à rappeler, etc.* Tout ce qui suit, jusqu'à la fin du paragraphe, est tiré presque mot pour mot d'un discours fait en plein conseil par François 1<sup>er</sup>, tel qu'on le trouve dans les Mémoires de GUILLAUME DU BELLAY, liv. VI, fol. 238. C.

<sup>a</sup> C'est-à-dire *abondance*. — *Planté et plentié*, de *plénité*, qui vient de *plenitas*, *abondance*. C.

nul loisir de se reposer et prendre haleine, nulle science de lieux ny de pais qui le sceust deffendre d'embusches et surprises; et, s'il venoit à la perte d'une bataille, aucun moyen d'en sauver les reliques. Et n'avoit pas faulte d'exemples pour l'un et pour l'autre party.

Scipion trouva bien meilleur d'aller assaillir les terres de son ennemy en Afrique, que de deffendre les siennes, et le combattre en Italie, où il estoit; d'où bien luy print. Mais au rebours, Hannibal, en cette mesme guerre, se ruina d'avoir abandonné la conqueste d'un pais estrangier pour aller deffendre le sien. Les Atheniens, ayants laissé l'ennemy en leurs terres pour passer en la Sicile, eurent la fortune contraire : mais Agathocles, roy de Syracuse, l'eut favorable, ayant passé en Afrique, et laissé la guerre chez soy.

Ainsi nous avons bien accoustumé de dire, avecques raison, que les evenements et issues despendent, notamment en la guerre, pour la pluspart, de la fortune; laquelle ne se veult pas renger et assubiectionner à nostre discours et prudence, comme disent ces vers :

Et male consultis pretium est; prudentia fallax  
Nec fortuna probat causas, sequiturque merentes,  
Sed vaga per cunctos nullo discrimine fertur.  
Scilicet est aliud, quod nos cogatque regatque  
Maius, et in proprias ducat mortalia leges<sup>1</sup>.

Mais à le bien prendre, il semble que nos conseils et deliberations en despendent bien autant; et que la fortune engage en son trouble et incertitude aussi nos discours. « Nous raisonnons hazardeusement et temerairement, dict Timæus en Platon<sup>2</sup>, parce que, comme nous, nos discours ont grande participation à la temerité du hazard. »

<sup>1</sup> Souvent l'imprudence réussit, et la prudence nous trompe; souvent la fortune ne favorise pas les plus dignes: toujours inconstante, elle voltige çà et là au gré de ses caprices. C'est qu'il y a une puissance supérieure qui nous maîtrise, et qui tient sous sa dépendance toutes les choses mortelles. MANILIUS, IV, 98.

<sup>2</sup> Dans le *Timée*, p. 528. C.



## CHAPITRE XLVIII.

## DES DESTRIERS.

Me voicy devenu grammairien, moy qui n'apprins iamais langue que par routine, et qui ne sçais encores que c'est d'adiectif, coniuñctif, et d'ablatif. Il me semble avoir oui dire que les Romains avoient des chevaux qu'ils appelloient *funales*, ou *dextrarios*<sup>1</sup>, qui se menoient à dextre, ou à relais, pour les prendre tous frais au besoing : et de là vient que nous appellons *destriers* les chevaux de service; et nos romans disent ordinairement *adestrer*, pour *accompagner*. Ils appelloient aussi *desultorios equos*, des chevaux qui estoient dressez de façon que, courants de toute leur roideur, accouplez coste à coste l'un de l'autre, sans bride, sans selle, les gentilshommes romains, voire tous armez, au milieu de la course se iectoient et reiectoient de l'un à l'autre. Les Numides gendarmes menoient en main un second cheval, pour changer au plus chaud de la meslee : *quibus, desultorum in modum, binos trahentibus equos, inter acerrimam sæpe pugnam, in recentem equum, ex fesso, armatis transsulare mos erat : tanta velocitas ipsis, tamque docile equorum genus* <sup>2</sup> ! Il se treuve plusieurs chevaux dressez à secourir leur maistre, courir sus à qui leur presente une espee nue, se iecter des pieds et des dents sur ceulx qui les attaquent et affrontent : mais il leur advient plus souvent de nuire aux amis qu'aux ennemis; ioinct, que vous ne les desprenez pas à vostre poste, quand ils se sont une fois harpez, et demeurez à la misericorde de leur combat. Il mesprint

<sup>1</sup> *D'attelage, ou de main*. Suétone, *Tibère*, c. 6, et Stace, *Thebaïde*, VI, 461, ont employé *funalis* dans ce sens. Quant à *dextrarius*, c'est un barbarisme, usité seulement dans les auteurs du moyen âge. Ainsi l'érudition de Montaigne se trouve encore en défaut. J. V. L.

<sup>2</sup> Comme ceux de nos cavaliers qui sautent d'un cheval sur l'autre, les Numides avoient coutume de mener deux chevaux; et, tout armés, dans le fort du combat, ils se jetoient souvent d'un cheval fatigué sur un cheval frais : telle étoit leur agilité, et la docilité de leurs chevaux ! TITE LIVRE, XXIII, 29.

lourdement à Artybius, general de l'armee de Perse, combattant contre Onesilus, roy de Salamine, de personne à personne, d'estre monté sur un cheval façonné en cette eschole; car il feut cause de sa mort, le coustillier <sup>1</sup> d'Onesilus l'ayant accueilly d'une faulx entre les deux espauls, comme il s'estoit cabré sur son maistre <sup>2</sup>. Et ce que les Italiens disent, qu'en la bataille de Fornuove, le cheval du roy Charles le deschargea, à ruades et pennades, des ennemis qui le pressoient, et qu'il estoit perdu sans cela; ce feut un grand coup de hazard, s'il est vray. Les Mammelus se vantent d'avoir les plus adroicts chevaux de gendarmes du monde; que par nature et par coustume ils sont faicts à cognoistre et distinguer l'ennemy, sur qui il fault qu'ils se ruent de dents et de pieds, selon la voix ou signe qu'on leur faict; et pareillement à relever, de la bouche, les lances et dards emmy la place, et les offrir au maistre, selon qu'il le commande. On dict de Cæsar, et aussi du grand Pompeius, que parmy leurs aultres excellentes qualitez, ils estoient fort bons hommes de cheval: et de Cæsar, qu'en sa ieunesse, monté à dos sur un cheval, et sans bride, il luy faisoit prendre carriere, les mains tournecs derriere le dos <sup>3</sup>. Comme nature a voulu faire de ce personnage, et d'Alexandre, deux miracles en l'art militaire, vous diriez qu'elle s'est aussi efforcee à les armer extraordinairement: car chascun scait, du cheval d'Alexandre, Bucephal, qu'il avoit la teste retirant à celle d'un taureau; qu'il ne se souffroit monter à personne qu'à son maistre, ne peut estre dressé que par luy mesme, feut honnoré aprez sa mort, et une ville bastie en son nom <sup>4</sup>. Cæsar en avoit aussi un aultre qui avoit les pieds de devant comme un homme, ayant l'ongle coupee en forme de doigts, lequel ne peut estre monté ny

<sup>1</sup> On nommoit *coustilliers*, dit Fauchet, les valets qui portoient la *coustille*, et se tenoient près de l'homme d'armes. *Coustille* étoit une épée, ou long poignard. BOSSU. dans son *Trésor des Recherches gauloises*, etc. C.

<sup>2</sup> HÉRODOTE, V, 411 et 412. J. V. L.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Vie de Cæsar*, c. 8. C.

<sup>4</sup> AULU-GELLE, V, 2. J. V. L.

dressé que par Cæsar, qui dedia son image aprez sa mort à la deesse Venus<sup>1</sup>.

Je ne desmonte pas volontiers quand ie suis à cheval ; car c'est l'assiette en laquelle ie me treuve le mieulx , et sain , et malade. Platon<sup>2</sup> la recommande pour la santé ; aussi dict Pline qu'elle est salutaire à l'estomach et aux ioinctures. Poursuyvons doncques , puisque nous y sommes.

On lit en Xenophon<sup>3</sup> la loy deffendant de voyager à pied à homme qui eust cheval. Trogus et Iustinus<sup>4</sup> disent que les Parthes avoient accoustumé de faire à cheval , non seulement la guerre , mais aussi tous leurs affaires publiques et privez , marchander , parlementer , s'entretenir et se promener ; et que la plus notable difference des libres et des serfs , parmy eulx , c'est que les uns vont à cheval , les aultres à pied : institution nee du roy Cyrus.

Il y a plusieurs exemples en l'histoire romaine ( et Suetone le remarque plus particulièrement de Cæsar<sup>5</sup> ), des capitaines qui commandoient à leurs gents de cheval de mettre pied à terre , quand ils se trouvoient pressez de l'occasion , pour oster aux soldats toute esperance de fuyte , et pour l'avantage qu'ils esperoient en cette sorte de combat : *quo, haud dubie, superat Romanus*<sup>6</sup>, dict Tite Live. Si est il que la premiere provision de quoy ils se servoient à brider la rebellion des peuples de nouvelle conqueste , c'estoit leur oster armes et chevaux : pourtant veoyons nous si souvent en Cæsar : *arma proferri, iumenta produci, obsides dari iubet*<sup>7</sup>. Le grand Seigneur ne permet aujourd'huy, ny à chrestien , ny à iuif , d'avoir cheval à soy, soubs son empire.

Nos ancestres , et notamment du temps de la guerre des

<sup>1</sup> SUÉTONE, *Cæsar*, c. 61. C.

<sup>2</sup> *Lois*, liv. VII, vers le commencement. Le passage de PLINÉ se trouve au liv. XXVIII, c. 4. C.

<sup>3</sup> *Cyropédie*, liv. IV, c. 3. C.

<sup>4</sup> JUSTIN, liv. XLII. C.

<sup>5</sup> SUÉTONE, *Cæsar*, c. 60. C.

<sup>6</sup> Oh, sans aucun doute, les Romains excellent. TITE LIVE, IX, 22.

<sup>7</sup> Il commande qu'on livre armes, chevaux, otages. *De Bello Gallico*, VII, 11.

Anglois, ez combats solennels et iournees assignees, se mettoient, la pluspart du temps, tous à pied, pour ne se fier à aultre chose qu'à leur force propre et vigueur de leur courage et de leurs membres, de chose si chere que l'honneur et la vie. Vous engagez, quoy qu'en die Chrysanthès en Xenophon<sup>1</sup>, vostre valeur et vostre fortune à celle de vostre cheval : ses playes et sa mort tirent la vostre en consequence; son effroy ou sa fougue vous rendent ou temeraire ou lasche; s'il a faulte de bouche ou d'esperon, c'est à vostre honneur à en respondre. A cette cause, ie ne treuve pas estrange que ces combats là feussent plus fermes et plus furieux, que ceulx qui se font à cheval :

Cædebant pariter, pariterque ruebant  
Victores vinctique; neque his fuga nota, neque illis<sup>2</sup>;

leurs batailles se veoyent bien mieulx contestees; ce ne sont à cette heure que routes, *primus clamor atque impetus rem decernit*<sup>3</sup>. Et chose que nous appellons à la société d'un si grand hazard, doit estre en nostre puissance le plus qu'il se peult; comme ie conseilerois de choisir les armes les plus courtes, et celles de quoy nous nous pouvons le mieulx respondre. Il est bien plus apparent de s'asseurer d'une espee que nous tenons au poing, que du boulet qui eschappe de nostre pistole, en laquelle il y a plusieurs pieces, la pouldre, la pierre, le rouet, desquelles la moindre qui vienne à faillir vous fera faillir vostre fortune. On assene peu seurement le coup que l'air vous conduit :

Et, quo ferre velint, permittere vulnera ventis:  
Esis habet vires; et gens quæcumque virorum est,  
Bella gerit gladiis<sup>4</sup>.

Mais quant à cette arme là, i'en parleray plus amplement, où

<sup>1</sup> *Cyropédie*, liv. IV, §. C.

<sup>2</sup> Personne ne songeoit à fuir; les vainqueurs, les vaincus, avançoient, combattoient, frappoient, mourroient ensemble. VIRG., *Énéide*, X, 756.

<sup>3</sup> Les premiers cris et la première charge décident de la victoire. TITE LIVE, XXV, 41.

<sup>4</sup> Lorsqu'on laisse aux vents le soin de diriger ses coups. L'épée est la force du soldat; toutes les nations guerrières combattent avec l'épée. LUCAIN, VIII, 384.

ie feray comparaison des armes anciennes aux nostres; et, sauf l'estonnement des aureilles, à quoy desormais chacun est apprivoisé, ie crois que c'est une arme de fort peu d'effect, et espere que nous en quitterons un iour l'usage. Celle de quoy les Italiens se servoient, de iect et à feu, estoit plus effroyable : ils nommoient *phalarica* une certaine espece de iaveline, armee par le bout d'un fer de trois pieds, à fin qu'il peust percer d'oultre en oultre un homme armé, et se lançoit tantost de la main en la campagne, tantost à tout des engiens, pour deffendre les lieux assiegez : la hante, revestue d'estoupe empoixee et huilee, s'enflammoit de sa course; et, s'attachant au corps ou au bouclier, ostoit tout usage d'armes et de membres. Toutesfois il me semble que pour venir au ioindre, elle portast aussi empeschement à l'assaillant, et que le champ ionché de ces tronçons bruslants peult produire en la meslee une commune incommodité :

*Magnum stridens contorta phalarica venit,  
Fulminis acta modo*<sup>1</sup>.

Ils avoient d'aultres moyens, à quoy l'usage les dressoit, et qui nous semblent incroyables par inexperience; par où ils suppleoient au deffault de nostre pouldre et de nos boulets. Ils dardoient leurs piles de telle roideur, que souvent ils en enfiloient deux boucliers et deux hommes armez, et les cousoient. Les coups de leurs fondes n'estoient pas moins certains et loingtains : *saxis globosis... funda, mare apertum incessentes... coronas modici circuli, magno ex intervallo loci, assueti traicere, non capita modo hostium vulnerabant, sed quem locum destinassent*<sup>2</sup>. Leurs pieces de batteries representoient, comme l'effect, aussi le tintamarre des nostres : *ad ictus mœnium cum*

<sup>1</sup> Semblable à la foudre, la *phalarique* fendoit l'air avec un horrible efflement. VING., *Énéide*, IX, 705.

<sup>2</sup> Exercés à lancer sur la mer les cailloux ronds que l'on trouve sur les rivages, et à tirer d'une distance considérable dans un cercle de médiocre grandeur, ils blessaient leurs ennemis non seulement à la tête, mais à telle partie du visage qu'il leur plaisoit. TITE LIVE, XXXVIII, 29.

*terribili sonitu editos, pavor et trepidatio cepit*<sup>1</sup>. Les Gaulois nos cousins, en Asie, haïssoient ces armes traistresses et volantes; duiects à combattre main à main avecques plus de courage. *Non tam patentibus plagis moventur... ubi latior quam altior plaga est, etiam gloriosius se pugnare putant : iidem, quum aculeus sagittæ, aut glandis abdiæ introrsus tenui vulnere in speciem urit... tum, in rabiem et pudorem tam parvæ perimentis pestis versi, prosternunt corpora humi*<sup>2</sup> : peinture bien voisine d'une harquebussade. Les dix mille Grecs, en leur longue et fameuse retraicte, rencontrèrent une nation qui les endommagea merveilleusement, à coups de grands arcs et forts, et de sagettes si longues, qu'à les reprendre à la main, on les pouvoit reiecter à la mode d'un dard, et perceoient de part en part un bouclier et un homme armé<sup>3</sup>. Les engiens<sup>4</sup>, que Dionysius inventa à Syracuse, à tirer des gros traits massifs et des pierres d'horrible grandeur, d'une si longue volée et impetuosité, representoient de bien prez nos inventions.

Encores ne fault il pas oublier la plaisante assiette qu'avoit sur sa mule un maistre Pierre Pol, docteur en theologie, que Monstrelet recite avoir accoustumé se promener par la ville de Paris, assis de costé comme les femmes. Il dict aussi ailleurs que les Gascons<sup>5</sup> avoient des chevaux terribles, accoustumez de virer en courant; de quoy les François, Picards, Flamands et Brabançons faisoient grand miracle, « pour n'avoir accoustumé de les veoir; » ce sont ses mots. Cæsar, par-

<sup>1</sup> Au retentissement des murailles frappées avec un bruit terrible, le trouble et l'effroi s'empara des assiégés. TITUS LIVI, XXXVIII, 5.

<sup>2</sup> La largeur des plaies ne les effraie pas; lorsque la blessure est plus large que profonde, ils s'en font gloire comme d'une preuve de valeur. Mais lorsque la pointe d'un dard ou une balle de plomb pénètre fort avant dans les chairs en laissant une ouverture peu apparente, alors, furieux de périr par une atteinte si légère, ils se roulent par terre de rage et de honte. TITUS LIVI, XXXVIII, 24.

<sup>3</sup> XENOPHON, *Anab.*, V, 2. C.

<sup>4</sup> La *catapulte*, dont Élien attribue l'invention à Denys lui-même, *Var. Hist.*, VI, 42. Diodore de Sicile, XIV, 49, dit simplement que la catapulte fut inventée à Syracuse du temps de Denys l'ancien. Pline, VII, 56, prétend que les Syro-Phéniciens s'en servirent les premiers. Voyez Juste Lipse, *Polyborcet.*, III, 2. J. V. L.

<sup>5</sup> Monstrelet, vol. I, c. 66, y joint les Lombards. C.

lant de ceux de Suede<sup>1</sup> : « Aux rencontres qui se font à cheval, dict il<sup>2</sup>, ils se iectent souvent à terre pour combattre à pied, ayants accoustumé leurs chevaux de ne bouger ce pendant de la place, ausquels ils recourent promptement, s'il en est besoing; et, selon leur coustume, il n'est rien si vilain et si lasche que d'user de selles et bardelles, et mesprisent ceux qui en usent : de maniere que, fort peu en nombre, ils ne craignent pas d'en assaillir plusieurs. » Ce que j'ay admiré aultrefois<sup>3</sup>, de veoir un cheval dressé à se manier à toutes mains avecques une baguette, la bride avallee sur ses aurreilles, estoit ordinaire aux Massyliens, qui se servoient de leurs chevaux sans selle et sans bride :

Et gens, quæ nudo residens Massylia dorso,  
Ora levi flectit, frænorum nescia, virga<sup>4</sup>.

Et Numidæ infreni cingunt<sup>5</sup>.

*Equi sine frænis; deformis ipse cursus, rigida cervice, et extento capite currentium*<sup>6</sup>.

Le roy Alphonse<sup>7</sup>, celui qui dressa en Espagne l'ordre des chevaliers de la Bande ou de l'Escharpe, leur donna, entre aultres regles, de ne monter ny mule ny mulet, sur peine d'un marc d'argent d'amende; comme ie viens d'apprendre dans les Lettres de Guevara, desquelles ceux qui les ont ap-

<sup>1</sup> Lisez de Suève, ou de Souabe, peuple d'Allemagne que César nomme expressément *Suevorum gens* ( *de Bello Gall.*, IV, 1 ). La Suède étoit inconnue aux Romains du temps de César, ce qu'apparemment Montaigne savoit fort bien. *Suède* doit donc être ici une faute d'impression, mais qui se trouve dans toutes les éditions que j'ai pu consulter. C.

<sup>2</sup> *De Bello Gall.*, IV, 2. Les Bretons avoient un usage semblable. *Ibid.*, c. 33. J. V. L.

<sup>3</sup> Montaigne, dans son *Voyage en Italie*, t. II, p. 308, édit. de 1774, dit qu'il fut témoin de ce spectacle donné à Rome, aux Thermes de Dioclétien, le 8 octobre 1581, par un Italien qui avoit été long-temps esclave en Turquie. J. V. L.

<sup>4</sup> Les Massyliens montent leurs chevaux à nu, et les font obéir à une simple verge, qui leur tient lieu de frein. LUCAIN, IV, 682.

<sup>5</sup> Et les Numides conduisent leurs chevaux sans frein. VIRG., *Énéide*, IV, 41.

<sup>6</sup> Leurs chevaux sans frein ont l'allure désagréable, l'encolure roide, et la tête tendue en avant. TITE LIVE, XXXV, 11.

<sup>7</sup> Alphonse XI, roi de Léon et de Castille, mort en 1350, à trente-huit ans.

pelees Dorees faisoient iugement bien aultre que celuy que i'en foy<sup>1</sup>. *Le Courtisan*<sup>2</sup> diet qu'avant son temps c'estoit reproche à un gentilhomme d'en chevaucher. Les Abyssins, au rebours, à mesure qu'ils sont les plus avancez prez le Pretteian leur prince, affectent pour la dignité et pompe de monter de grandes mules.

Xenophon<sup>3</sup> recite que les Assyriens tenoient tousiours leurs chevaux entravez au logis, tant ils estoient fascheux et farouches; et qu'il falloit tant de temps à les destacher et harnacher, que, pour que cette longueur ne leur apportast dommage, s'ils venoient à estre en desordre surprins par les ennemis, ils ne logeoient iamais en camp qui ne feust fossoyé et remparé. Son Cyrus, si grand maistre au faict de chevalerie, mettoit les chevaux de son escot, et ne leur faisoit bailler à manger qu'ils ne l'eussent gaigné par la sueur de quelque exercice. Les Scythes, où la nécessité les pressoit en la guerre, tiroient du sang de leurs chevaux, et s'en abruvoient et nourrissoient :

Venit et epoto Sarmata pastus equo<sup>4</sup>.

Ceulx de Crete, assiegez par Metellus, se trouverent en telle disette de tout aultre bruvage, qu'ils eurent à se servir de l'urine de leurs chevaux<sup>5</sup>.

Pour verifiser combien les armées turquesques se conduisent et maintiennent à meilleure raison que les nostres, ils disent qu'oultre ce que les soldats ne boivent que de l'eau, et ne mangent que riz et de la chair salee mise en pouldre, de quoy chascun porte ayseement sur soy provision pour un mois, ils sçavent aussi vivre du sang de leurs chevaux, comme les Tartares et Moscovites, et le salent.

<sup>1</sup> Voyez Bayle, au mot *Guebars*, note H.

<sup>2</sup> C'est un ouvrage publié en Italien par Balthasar Castiglione en 1528, sous le titre *del Cortegiano*. Le passage cité par Montaigne est au commencement du second livre. C.

<sup>3</sup> *Cyropédie*, III, 5. C.

<sup>4</sup> On y voit le Sarmate qui se nourrit du sang de cheval. MARTIAL, *Spectacul. Lib.*, épigr. 5, v. 4.

<sup>5</sup> VALÈRE MAXIME, VII, 6, ext. 1. C.



Ces nouveaux peuples des Indes, quand les Espagnols y arriverent, estimerent, tant des hommes que des chevaux, que ce fussent ou dieux, ou animaux en noblesse au dessus de leur nature : aucuns, aprez avoir esté vaincus, venants demander paix et pardon aux hommes, et leur apporter de l'or et des viandes, ne faillirent d'en aller autant offrir aux chevaux, avecques une toute pareille harangue à celle des hommes, prenants leur hennissement pour langage de composition et de trefve.

Aux Indes de deçà, c'estoit anciennement le principal et royal honneur de chevaucher un elephant; le second, d'aller en coche traîné à quatre chevaux; le tiers, de monter un chameau; le dernier et plus vil degré, d'estre porté ou charrié par un cheval seul<sup>1</sup>. Quelqu'un de nostre temps escrit avoir veu, en ce climat là, des pais où on chevauche les bœufs avecques bastines, estriers et brides, et s'estre bien trouvé de leur porture.

Quintus Fabius Maximus Rutilianus<sup>2</sup>, contre les Samnites, voyant que ses gents de cheval, à trois ou quatre charges, avoient failly d'enfoncer le bataillon des ennemis, print ce conseil : qu'ils debridassent leurs chevaux, et brochassent<sup>3</sup> à toute force des esperons; si que, rien ne les pouvant arrester au travers des armes et des hommes renversez, ils ouvrirent le pas à leurs gents de pied, qui parfirent une tressanglante desfaicte. Autant en commanda Quintus Fulvius Flaccus contre les Celtiberiens : *Id cum maiore vi equorum facietis, si effrænatos in hostes equos immittitis; quod sæpe romanos equites cum laude fecisse sua, memoriæ proditum est... Detractisque frænis, bis ultro citroque cum magna strage hostium, infractis omnibus hastis, transcurrerunt*<sup>4</sup>.

Le duc de Moscovie debvoit anciennement cette reverence

<sup>1</sup> ARRIEN, *Hist. Ind.*, c. 17. C.

<sup>2</sup> Ou plutôt *Aulianus*. TITE LIVE, VII, 30. C.

<sup>3</sup> *Piquassent*. E. J.

<sup>4</sup> Pour que leur choc soit plus impétueux, débridez vos chevaux, dit-il : c'est une manœuvre dont le succès a souvent fait le plus grand honneur à la cavalerie romaine...

A peine l'ordre est-il donné, qu'ils débrident leurs chevaux, perçant les rangs enne-

aux Tartares, quand ils envoioient vers luy des ambassadeurs, qu'il leur alloit au devant à pied, et leur presentoit un gobeau de laict de iument (bruvage qui leur est en delices); et si, en beuvant, quelque goutte en tumboit sur le crin de leurs chevaux, il estoit tenu de la leicher avec la langue<sup>1</sup>. En Russie, l'armee que l'empereur Baiazet y avoit envoyee, feut accablee d'un si horrible ravage de neiges, que, pour s'en mettre à couvert et sauver du froid, plusieurs s'adviserent de tuer et eventrer leurs chevaux pour se iecter dedans, et iouir de cette chaleur vitale. Baiazet, aprez cet aspre estour où il feut rompu par Tamburlan<sup>2</sup>, se sauvoit belle erre<sup>3</sup> sur une iument arabesque, s'il n'eust esté contrainct de la laisser boire son saoul au passage d'un ruisseau; ce qui la rendit si flaque et refroidie, qu'il feut bien ayseement aprez acconsuyvi par ceulx qui le poursuyvoient. On dict bien qu'on les lasche, les laissant pisser; mais le boire, i'eusse plustost estimé qu'il l'eust renforcee.

Cresus, passant le long de la ville de Sardis, y trouva des pastis où il y avoit grande quantité de serpents, desquels les chevaux de son armee mangeoient de bon appetit; qui feut un mauvais prodige à ses affaires, dict Herodote<sup>4</sup>.

Nous appellons un cheval entier, qui a crin et aureille; et ne passent les aultres à la montre<sup>5</sup>: les Lacedemoniens,

mis. brisent toutes les lances, reviennent sur leurs pas, et font un grand carnage.  
TITRE LIVR, XL, 40.

<sup>1</sup> Voyez la *Chronique de Moscovie*, par P. Petreius, Suédois, imprimée en allemand, à Leipsick, en 1620, in-4o, part. II, p. 159. Cette espèce d'esclavage commença vers le milieu du treizième siècle, et dura près de deux cent soixante ans. C.

<sup>2</sup> En 1404. On dit plus communément aujourd'hui *Tamerlan*. C.

<sup>3</sup> En grande hâte. Ce mot est singulièrement placé dans une ballade de La Fontaine :

Et je malatients, comme article de foi,  
Qu'en débridant malines à grand'erre,  
Les Augustins sont serviteurs du roi.

Si l'on en croyoit le Dictionnaire de l'Académie, *grand'erre* et *belle erre* seroient encore en usage. J. V. L.

<sup>4</sup> Liv. I, c. 78. J. V. L.

<sup>5</sup> Et on n'en admet point d'autres dans les montres ou revues. Il me semble que les commentateurs n'avoient point compris cette phrase. J. V. L.

ayants desfaict les Atheniens en la Sicile, retournants de la victoire en pompe en la ville de Syracuse, entre aultres bravades, feirent tondre les chevaux vaincus, et les menerent ainsin en triumphe<sup>1</sup>. Alexandre combattit une nation, *Dahas*<sup>2</sup> : ils alloient deux à deux armez à cheval à la guerre ; mais, en la meslee, l'un descendoit à terre, et combattoient ores à pied, ores à cheval, l'un aprez l'autre.

Ie n'estime point qu'en suffisance et en grace à cheval, nulle nation nous emporte. Bon homme de cheval, à l'usage de nostre parler, semble plus regarder au courage qu'à l'adresse. Le plus sçavant, le plus seur, le mieulx advenant à mener un cheval à raison, qu'e i'aye cogneu, feut, à mon gré, M. de Carnavalet, qui en servoit nostre roy Henry second. L'ay veu homme<sup>3</sup> donner carriere à deux pieds sur sa selle, demonter sa selle, et au retour la relever, reaccommoder, et s'y rasseoir, fuyant tousiours à bride avallee ; ayant passé par dessus un bonnet, y tirer par derriere de bons coups de son arc ; amasser ce qu'il vouloit, se iectant d'un pied à terre, tenant l'autre en l'estrier ; et aultres pareilles singeries, de quoy il vivoit.

On a veu de mon temps, à Constantinople, deux hommes sur un cheval, lesquels, en sa plus roide course, se reiectoient, à tours<sup>4</sup>, à terre, et puis sur la selle : et un qui, seulement des dents, bridait et enharnachait son cheval : un aultre qui, entre deux chevaux, un pied sur une selle, l'autre sur l'autre, portant un second sur ses bras, picquoit à toute bride ; ce second, tout debout sur luy, tirant, en la course, des coups bien certains de son arc : plusieurs qui, les iambes contremont, donnoient carriere, la teste plantee sur leurs selles entre les poinctes des cimenterres attachez au harnois. En mon enfance, le prince de Sulmone, à Naples, maniant un rude cheval de toute sorte de maniements, tenoit

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Vie de Niclas*, c. 40. C.

<sup>2</sup> Montaigne emploie l'accusatif de *Dahæ*, les Dahes. Voyez QUINTE-CURCE, VII, 7. C.

<sup>3</sup> C'est cet Italien que Montaigne vit à Rome en 1581, et dont il est déjà parlé dans une des notes sur ce chapitre. J. V. L.

<sup>4</sup> *Tour à tour*, comme on a mis dans quelques éditions. C.

soubs ses genouils , et soubs ses orteils , des reales <sup>1</sup> , comme si elles y eussent esté clouees , pour montrer la fermeté de son assiette.

## CHAPITRE XLIX.

### DES COUSTUMES ANCIENNES.

L'excuserois volontiers , en nostre peuple , de n'avoir aultre patron et regle de perfection , que ses propres mœurs et usances ; car c'est un commun vice , non du vulgaire seulement , mais quasi de tous hommes , d'avoir leur visée et leur arrest sur le train auquel ils sont nays. Je suis content , quand il verra Fabricius ou Lælius , qu'il leur treuve la contenance et le port barbare , puisqu'ils ne sont ny vestus ny façonnez à nostre mode : mais ie me plains de sa particuliere indiscretion de se laisser si fort piper et aveugler à l'auctorité de l'usage present , qu'il soit capable de changer d'opinion et d'advise tous les mois , s'il plaist à la coustume , et qu'il iuge si diversement de soy mesme. Quand il portoit le busc de son pourpoint entre les mammelles , il maintenoit , par vives raisons , qu'il estoit en son vray lieu : quelques anneés aprez , le voylà avalé iusques entre les cuisses ; il se mocque de son aultre usage , le treuve inepte et insupportable. La façon de se vestir presente luy faict incontinent condamner l'ancienne , d'une resolution si grande et d'un consentement si universel , que vous diriez que c'est quelque espece de manie qui luy tourneboule ainsi l'entendement. Parce que nostre changement est si subit et si prompt en cela , que l'invention de tous les tailleurs du monde ne sçauroit fournir assez de nouveleitez , il est force que bien souvent les formes mesprisees reviennent en credit , et celles là mesmes tombent en mespris tantost aprez ; et qu'un mesme iugement prenne , en l'espace de quinze ou vingt ans , deux ou trois , non diverses seulement , mais contraires opinions , d'une inconstance et legiereté incroyable. Il n'y a si fin entre nous qui ne se laisse em-

<sup>1</sup> Sorte de monnoie d'Espagne. E. J.

babouiner de cette contradiction , et esblour tant les yeux internes que les externes insensiblement.

Ie veulx icy entasser aucunes façons anciennes que i'ay en memoire, les unes de mesme les nostres , les aultres differentes ; à fin qu'ayant en l'imagination cette continuelle variation des choses humaines, nous en ayons le iugement plus esclaircy et plus ferme.

Ce que nous disons de combattre à l'espee et la cape, il s'usait encores entre les Romains, ce dict Cæsar : *Sinistras sagis involvunt, gladiosque dstringunt* <sup>1</sup>; et remarque dez lors en nostre nation ce vice, qui y est encores, d'arrester les passants que nous rencontrons en chemin <sup>2</sup>, et de les forcer de nous dire qui ils sont, et de recevoir à iniure et occasion de querelle, s'ils refusent de nous répondre.

Aux bains, que les anciens prenoient tous les iours avant le repas, et les prenoient aussi ordinairement que nous faisons de l'eau à laver les mains, ils ne se lavoient du commencement que les bras et les iambes <sup>3</sup>; mais depuis, et d'une coustume qui a duré plusieurs siecles et en la pluspart des nations du monde, ils se lavoient tous nuds d'eau mixtionnee et parfumee, de maniere qu'ils employoient, pour tesmoignage de grande simplicité, de se laver d'eau simple. Les plus affetlez et delicats se parfumoient tout le corps bien trois ou quatre fois par iour. Ils se faisoient souvent pinceter tout le poil, comme les femmes françoises ont prins en usage, depuis quelque temps, de faire leur front,

*Quod pectus, quod crura tibi, quod brachia vellis* <sup>4</sup>,

quoyqu'ils eussent des oignements propres à cela :

*Psilothro nitet, aut acida latet oblita creta* <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Ils s'enveloppent la main gauche de leurs saies, et tirent l'épee. CÉSAR, *de Bello civili*, I, 78.

<sup>2</sup> CÉSAR, *de Bello Gallico*, IV, 8. J. V. L.

<sup>3</sup> SÉNÈQUE, *Epist.* 86. C.

<sup>4</sup> Tu t'épiles la poitrine, les jambes et les bras. MARTIAL, II, 69, 4.

<sup>5</sup> Elle oint sa peau d'onguents dépilatoires, ou l'enduit de craie détrempée dans du vinaigre. *Id.*, VI, 93, 9.

Ils aimoient à se coucher mollement, et alleguent, pour preuve de patience, de coucher sur les matelats. Ils mangeoient couchez sur des lits, à peu prez en mesme assiette que les Turcs de nostre temps :

*Inde toro pater Æneas sic orsus ab alto* <sup>1</sup>.

Et dict on du ieune Caton <sup>2</sup>, que depuis la bataille de Pharsale, estant entré en dueil du mauvais estat des affaires publiques, il mangea tousiours assis, prenant un train de vie austere. Ils baisoient les mains aux grands, pour les honorer et caresser. Et entre les amis, ils s'entrebaisoient en se saluant, comme font les Venitiens :

*Gratiasque darem cum dulcibus ocula verbis* <sup>3</sup>;

et touchoient aux genouils pour requerir et saluer un grand. Pasiclez le philosophe, frere de Cratez, au lieu de porter la main au genouil, la porta aux genitoires : celuy à qui il s'adressoit l'ayant rudement repoulzé : « Comment, dict il, cette partie n'est elle pas vostre, aussi bien que l'autre <sup>4</sup> ? » Ils mangeoient, comme nous, le fruit à l'issue de la table <sup>5</sup>. Ils se torchoient le cul (il faut laisser aux femmes cette vaine superstition des parolles) avecques une esponge; voylà pourquoy *spongia* est un mot obscene en latin : et estoit cette esponge attachee au bout d'un baston, comme tesmoigne l'histoire de celuy qu'on menoit pour estre présenté aux bestes devant le peuple, qui demanda congé d'aller à ses affaires; et n'ayant aultre moyen de se tuer, il se fourra ce baston et esponge dans le gosier, et s'en estouffa <sup>6</sup>. Ils s'essuyoient le catze de laine parfumee, quand ils en avoient faict :

*At tibi nil faciam; sed lota mentula lana* <sup>7</sup>.

<sup>1</sup> Alors, du lit élevé où il étoit placé, Énée parla ainsi. VIRG., *Énéide*, II, 2.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Caton d'Utique*, c. 15 de la version d'Amyot. C.

<sup>3</sup> Je te baiserois en te félicitant dans les termes les plus touchants. OVIDE, *de Ponto*, IV, 9, 15.

<sup>4</sup> DIOGÈNE LAËRCE, VI, 89. C.

<sup>5</sup> *Ab ovo Usque ad mala*. HORACE, *Sat.*, I, 3, 6. J. V. L.

<sup>6</sup> SÉNÈQUE, *Epist.* 70. C.

<sup>7</sup> Ce que Montaigne vient de dire nous dispense de traduire ce vers. MANTIAL, II, 88, 11.

Il y avoit aux carrefours à Rome des vaisseaux et demy-cuves pour y apprester à pisser aux passants :

*Pusi sæpe lacum propter, æ, ac dolla curta,  
Somno devincti, credunt extollere vestem* <sup>1</sup>.

Ils faisoient collation entre les repas. Et y avoit en esté des vendeurs de neige pour refreschir le vin ; et y en avoit qui se servoient de neige en hyver, ne trouvant pas le vin encore lors assez froid. Les grands avoient leurs eschansons et trenchants ; et leurs fols, pour leur donner du plaisir. On leur servoit en hyver la viande sur les foyers qui se portoient sur la table ; et avoient des cuisines portatives, comme l'en ay veu, dans lesquelles tout leur service se traisnoit aprez eulx.

*Has vobis epulas habete, lauti :  
Nos offendimur ambulante cena* <sup>2</sup>.

Et en esté, ils faisoient souvent, en leurs salles basses, couler de l'eau fresche et claire dans des canaux au dessoubz d'eulx, où il y avoit force poisson en vie, que les assistants choisissoient et prenoient en la main, pour le faire apprester, chacun à sa poste <sup>3</sup>. Le poisson a tousiours eu ce privilege, comme il a encores, que les grands se meslent de le sçavoir apprester : aussi en est le goust beaucoup plus exquis que de la chair, au moins pour moy. Mais en toute sorte de magnificence, desbauche, et d'inventions voluptueuses, de mollesse et de sumptuosité, nous faisons à la verité ce que nous pouvons pour les egualer (car nostre volonté est bien aussi gasteë que la leur) ; mais nostre suffisance n'y peult arriver : nos forces ne sont non plus capables de les ioindre en ces parties là vicieuses, qu'aux vertueuses ; car les unes et les aultres

<sup>1</sup> Les petits enfans endormis croient souvent lever leur robe pour uriner dans les réservoirs publics destinés à cet usage. *LUCIÈRE*, IV, 1024.

<sup>2</sup> Riches voluptueux, gardez ces mets pour vous : je n'aime pas un souper ambulante. *MARTIAL*, VII, 46, 4. Voyez aussi *SÉNÈQUE*, *Epist.* 78.

<sup>3</sup> Ou à son goust, comme dans la première édition des *Essais* (Bordeaux, 1600), et dans celle de 1667, à Paris, chez J. Richer, laquelle ne contient ainsi que deux livres. C.

partent d'une vigueur d'esprit qui estoit sans comparaison plus grande en eulx qu'en nous : et les ames, à mesure qu'elles sont moins fortes, elles ont d'autant moins de moyen de faire ny fort bien ny fort mal.

Le hault bout d'entre eulx, c'estoit le milieu. Le devant et derriere n'avoient, en escrivant et parlant, aucune signification de grandeur, comme il se veoid evidemment par leurs escripts : ils diront Oppius et Cæsar aussi volontiers que Cæsar et Oppius; et diront Moy et Toy indifferemment comme Toy et Moy. Voylà pourquoy i'ay aultrefois remarqué, en la vie de Flaminius de Plutarque françois<sup>1</sup>, un endroict où il semble que l'auteur, parlant de la jalousie de gloire qui estoit entre les Ætoliens et les Romains, pour le gaing d'une bataille qu'ils avoient obtenu en commun, face quelque poids de ce qu'aux chansons grecques on nommoit les Ætoliens avant les Romains, s'il n'y a de l'amphibologie aux mots françois.

Les dames, estants aux estuves, y recevoient quand et quand des hommes; et se servoient, là mesme, de leurs valets à les frotter et oindre :

*Inguina succinctus nigra tibi servus aluta  
Stat, quoties calidis unda foveris aquis<sup>2</sup>.*

Elles se saulpouldroient de quelque pouldre pour reprimer les sueurs.

Les anciens Gaulois, dict Sidonius Apollinaris<sup>3</sup>, portoient le poil long par le devant, et le derriere de la teste tondu, qui est cette façon qui vient à estre renouvelée par l'usage effeminé et lasche de ce siecle.

Les Romains payoient ce qui estoit deu aux bateliers, pour leur noleage, dez l'entree du bateau, ce que nous faisons aprez estre rendus à port :

<sup>1</sup> Chap. 5 de la traduction d'Amyot. C.

<sup>2</sup> Un esclave, ceint d'un tablier de peau noire, se tient debout pour te servir, lorsque tu prends un bain chaud. MARRIAL, VII, 88, 4.

<sup>3</sup> *Carm.*, V, v. 239 et suiv. C.



Dum res exigitur, dum mula ligatur,  
Tota abit hora <sup>1</sup>.

Les femmes couchoient au lit du côté de la ruelle : voilà pourquoy on appelloit César, *spondam regis Nicomedis* <sup>2</sup>. Ils prenoient haleine en beuvant. Ils baptisoient le vin :

Quis puer ocus  
Restinguet ardentis falerni  
Pocula prætereunte lympa <sup>3</sup>?

Et ces champisses <sup>4</sup> contenance de nos laquais y estoient aussi :

O lane ! a tergo quem nulla ciconia pinxit,  
Nec manus auriculas imitata est mobilis albas,  
Nec linguae, quantum sitiât canis Appula, tantum <sup>5</sup>.

Les dames argiennes et romaines <sup>6</sup> portoient le dueil blanc, comme les nostres avoient accoustumé, et debvroient continuer de faire, si i'en estois creu. Mais il y a des livres entiers faicts sur cet argument.

## CHAPITRE L.

## DE DEMOCRITUS ET HERACLITUS.

Le iugement est un util à tous subiects, et se mesle partout : à cette cause, aux Essais que i'en foyz icy, i'y employe toute sorte d'occasion. Si c'est un subiect que ie n'entende point, à cela mesme ie l'essaye, sondant le gué de bien loing ; et puis, le trouvant trop profond pour ma taille, ie me tiens à la rive : et cette recognoissance de ne pouvoir passer oultre, c'est un

<sup>1</sup> Une heure entière se passe à atteler la mule et à faire payer les passagers. HOR., *Sat.*, I, 8, 45.

<sup>2</sup> La ruelle du roi Nicomède. SUÉTONE, *César*, c. 49.

<sup>3</sup> Esclaves, hâtez-vous de tempérer l'ardeur de ce vin de Falerne, en y mêlant l'eau de cette source qui coule auprès de nous. HOR., *Od.*, II, 44, 48.

<sup>4</sup> *Malignes, goguenardes. C.*

<sup>5</sup> O Janus ! on n'avoit garde de vous faire les cornes, les oreilles d'âne, ou de vous tirer la langue ; vous aviez deux visages ! PERSE, *Sat.*, I, 58.

<sup>6</sup> HÉRODIEN, IV, 2, 6. J. V. L.

traict de son effect , ouy de ceulx <sup>1</sup> dont il se vante le plus. Tantost , à un subiect vain et de neant , i'essaye veoir s'il trouvera de quoy luy donner corps , et de quoy l'appuyer et l'estansonner : tantost ie le promene à un subiect noble et tracassé , auquel il n'a rien à trouver de soy , le chemin en estant si frayé , qu'il ne peult marcher que sur la piste d'aultruy : là il faict son ieu à eslire la route qui luy semble la meilleure ; et de mille sentiers , il dict que cettuy cy ou cettuy là a esté le mieulx choisi. Je prends , de la fortune , le premier argument ; ils me sont egualement bons , et ne desseigne iamais de les traicter entiers : car ie ne veoie le tout de rien ; ne font pas ceulx qui nous promettent de nous le faire veoir. De cent membres et visages qu'a chasque chose , i'en prends un , tantost à leicher seulement , tantost à efflorer , et parfois à pincer iusqu'à l'os : i'y donne une poincte , non pas le plus largement , mais le plus profondement que ie sçais , et aime plus souvent à les saisir par quelque lustre inusité. Je me hazarderois de traicter à fond quelque matiere , si ie me cognoissois moins , et me trompois en mon impuissance. Semant icy un mot , icy un aultre , eschantillons desprins de leur piece , escartez , sans desseing , sans promesse , ie ne suis pas tenu d'en faire bon , ny de m'y tenir moy mesme , sans varier quand il me plaist , et me rendre au doubte et incertitude , et à ma maistresse forme , qui est l'ignorance.

Tout mouvement nous descouvre : cette mesme ame de Caesar qui se faict veoir à ordonner et dresser la bataille de Pharsale , elle se faict aussi veoir à dresser des parties oysives et amoureuses : on iuge un cheval , non seulement à le veoir manier sur une carriere , mais encores à luy veoir aller le pas , voire et à le veoir en repos à l'estable.

Entre les fonctions de l'ame , il en est de basses : qui ne la veoid encores par là n'acheve pas de la cognoistre ; et à l'adventure , la remarque lon mieulx où elle va son pas simple. Les vents des passions la prennent plus en ses haultes as-

<sup>1</sup> *Même de ceux*, etc. Il y a dans l'édition de 1568, *voire de ceulx de quoy il se vante le plus*. C.

siettes : ioinct qu'elle se couche entiere sur chasque matiere , et s'y exerce entiere ; et n'en traicte iamais plus d'une à la fois , et la traicte , non selon elle , mais selon soy. Les choses , à part elles , ont peuestre leurs poids , mesures et conditions ; mais au dedans , en nous , elle les leur taille comme elle l'entend. La mort est effroyable à Cicero , desirable à Caton , indifferente à Socrates. La santé , la conscience , l'auctorité , la science , la richesse , la beauté , et leurs contraires , se despouillent à l'entree , et receoivent , de l'ame , nouvelle vesture et de la teincture qu'il luy plaist ; brune , claire , verte , obscure , aigre , douce , profonde , superficielle , et qu'il plaist à chascune d'elles : car elles n'ont pas verifié en commun leurs styles , regles et formes ; chascune est royne en son estat. Parquoy ne prenons plus excuse des externes qualitez des choses ; c'est à nous à nous en rendre compte. Nostre bien et nostre mal ne tient qu'à nous. Offrons y nos offrandes et nos vœux ; non pas à la fortune : elle ne peult rien sur nos mœurs ; au rebours , elles l'entraignent à leur suite , et la moulent à leur forme. Pourquoy ne iugeray ie d'Alexandre à table , devisant et beuvant d'autant ; ou s'il manioit des eschecs ? quelle chorde de son esprit ne touche et n'employe ce niais et puerile ieu ! ie le hais et fuys de ce qu'il n'est pas assez ieu , et qu'il nous esbat trop serieusement , ayant honte d'y fournir l'attention qui suffiroit à quelque bonne chose. Il ne feut pas plus embesogné à dresser son glorieux passage aux Indes ; ny cet aultre , à desnouer un passage duquel despend le salut du genre humain. Voyez combien nostre ame trouble <sup>1</sup> cet amusement ridicule , si tous ses nerfs ne bandent ; combien amplement elle donne loy à chascun , en cela , de se cognoistre et iuger droitement de soy. Je ne me veois et retaste plus universellement en nulle aultre posture : quelle passion ne nous y exerce ? la cholere , le despit , la hayne , l'impatience , et une

<sup>1</sup> Au lieu de *trouble*, Montaigne avoit mis dans l'exemplaire dont s'est servi Nalgeon, *grossit et espessit*. Coste explique fort bien cette phrase : « Voyez combien « notre ame jette de confusion dans cet amusement ridicule, si elle ne s'y applique « tout entière. » J. V. L.

vehemente ambition de vaincre en chose en laquelle il seroit plus excusable de se rendre ambitieux d'estre vaincu ; car la precellence rare , et au dessus du commun , messied à un homme d'honneur en chose frivole. Ce que ie dis en cet exemple se peult dire en tous aultres. Chasque parcelle , chasque occupation de l'homme l'accuse et le montre egualement qu'un' aultre <sup>1</sup>.

Democritus et Heraclitus ont esté deux philosophes , desquels le premier , trouvant vaine et ridicule l'humaine condition , ne sortoit en publicque qu'avecques un visage moqueur et riant ; Heraclitus , ayant pitié et compassion de cette mesme condition nostre , en portoit le visage continuellement triste , et les yeulx chargez de larmes :

Alter

Ridebat , quoties a limine moverat unum

Protuleratque pedem ; flebat contrarius alter <sup>2</sup>.

L'aime mieulx la premiere humeur ; non parce qu'il est plus plaisant de rire que de plorer , mais parce qu'elle est plus desdaigneuse , et qu'elle nous condamne plus que l'aultre ; et il me semble que nous ne pouvons iamais estre assez mesprizer selon nostre merite. La plainte et la commiseration sont meslees à quelque estimation de la chose qu'on plaint : les choses de quoy on se mocque , on les estime sans prix. Je ne pense point qu'il y ait tant de malheur en nous , comme il y a de vanité ; ny tant de malice , comme de sottise : nous ne sommes pas si pleins de mal , comme d'inanité ; nous ne sommes pas si miserables , comme nous sommes vils. Ainsi Diogenes , qui baguenaudoit à part soy , roulant son tonneau , et hochant du nez le grand Alexandre , nous estimant des

<sup>1</sup> *Autant que toute autre parcelle, ou occupation.* J'ai trouvé, dans toutes les meilleures éditions, *qu'un aultre* : mais c'est sans doute une faute d'impression, au lieu de *qu'un' aultre*, manière d'écrire fort usitée dans les plus anciennes éditions de Montaigne, aussi bien que dans celles des écrivains de son temps. C.

<sup>2</sup> Dès qu'ils avoient mis le pied hors de la maison, l'un rioit, l'autre pleuroit. Juv., *Sat.*, X, 28.

mouches ou des vessies pleines de vent, estoit bien iuge plus aigre et plus poignant, et par consequent plus iuste à mon humeur, que Timon, celui qui feut surnommé le Haisseur des hommes : car ce qu'on hait, on le prend à cœur. Cettuy cy nous souhaitoit du mal, estoit passionné du desir de nostre ruine, fuyoit nostre conversation comme dangereuse, de meschants et de nature despravée : l'autre nous estimoit si peu, que nous ne pourrions ny le troubler ny l'alterer par nostre contagion ; nous laissoit de compagnie, non pour la crainte, mais pour le desdaing, de nostre commerce ; il ne nous estimoit capables ny de bien ny de mal faire.

De mesme marque feut la response de Statilius, auquel Brutus parla pour le ioindre à la conspiration contre Cæsar : il trouva l'entreprinse iuste ; mais il ne trouva pas les hommes dignes pour lesquels on se meist aulcunement en peine<sup>1</sup> ; conformément à la discipline de Hegesias, qui disoit, « Le sage ne debvoir rien faire que pour soy ; d'autant que seul il est digne pour qui on face<sup>2</sup> ; » et à celle de Theodorus, « Que c'est iniustice, que le sage se hazarde pour le bien de son pays, et qu'il mette en peril la sagesse pour des fols<sup>3</sup>. » Nostre propre condition est autant ridicule que risible.

## CHAPITRE LI.

### DE LA VANITÉ DES PAROLES.

Un rhetoricien du temps passé disoit que son mestier estoit, « De choses petites, les faire paroistre et trouver grandes. » C'est un cordonnier qui sçait faire de grands souliers à un petit pied<sup>4</sup>. On luy eust faict donner le fouet en Sparte, de faire profession d'un' art piperesse et mensongiere : et

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Vie de M. Brutus*, c. 3. C.

<sup>2</sup> DIOGÈNE LAËRCE, II, 95. C.

<sup>3</sup> Id., *ibid.* C.

<sup>4</sup> Ce mot est d'Agésilas. Voyez PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*. C.

crois qu'Archidamus, qui en estoit roy, n'oult pas sans estonnement la response de Thucydides, auquel il s'enqueroit qui estoit plus fort à la luicte, ou Pericles, ou luy : « Cela, fait-il, seroit malaysé à verifïer : car, quand ie l'ay porté par terre en luictant, il persuade à ceulx qui l'ont veu qu'il n'est pas tumbé, et le gaigne<sup>1</sup>. » Ceulx qui masquent et fardent les femmes font moins de mal ; car c'est chose de peu de perte de ne les veoir pas en leur naturel : là où ceulx cy font estat de tromper, non pas nos yeulx, mais nostre iugement, et d'abastardir et corrompre l'essence des choses. Les republicques qui se sont maintenues en un estat réglé et bien policé, comme la cretense ou lacedemonienne, elles n'ont pas faict grand compte d'orateurs<sup>2</sup>. Ariston definit sagement la rhetorique, « Science à persuader le peuple<sup>3</sup> : » Socrates, Platon, « Art de tromper et de flatter<sup>4</sup>. » Et ceulx qui le nient en la generale description, le verifïent par tout en leurs preceptes. Les Mahometans en deffendent l'instruction à leurs enfans, pour son inutilité ; et les Atheniens, s'appercevants combien son usage, qui avoit tout credit en leur ville, estoit pernicious, ordonnerent que sa principale partie, qui est esmouvoir les affections, feust ostee, ensemble les exordes et perorations. C'est un util inventé pour manier et agiter une tourbe et une commune desreglee ; et est util qui ne s'employe qu'aux estats malades, comme la medecine. En ceulx où le vulgaire, ou les ignorants, ou tous, ont tout peu, comme celui d'Athenes, de Rhodes et de Rome, et où les choses ont esté en perpetuelle tempeste, là ont afflué les orateurs. Et, à la verité, il se veoid peu de personnages en ces republicques là qui se soient poulsez en grand credit, sans le secours de l'eloquence. Pompeius, Cæsar, Crassus, Lucullus, Lentulus, Metellus, ont prins de là leur grand appuy à se monter à cette grandeur d'auctorité où ils sont enfin arrivez,

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Vie de Périclès*, c. 5. C.

<sup>2</sup> SEXTUS EMPIRICUS, *advers. Mathem.*, l. II, p. 68. édit. de 1621. C.

<sup>3</sup> QUINTILIEN, II, 16. C.

<sup>4</sup> Dans le *Gorgias*, p. 287, etc. C.

et s'en sont aydez plus que des armes, contre l'opinion des meilleurs temps; car L. Volumnius, parlant en publicque en faveur de l'election au consulat faicte des personnes de Q. Fabius et P. Decius: « Ce sont gents nays à la guerre, grands aux effects; au combat du babil, rudes; esprits vrayement consulaires: les subtils, eloquents et sçavants, sont bons pour la ville, preteurs à faire iustice, » dict-il<sup>1</sup>. L'eloquence a flori le plus à Rome lorsque les affaires ont esté en plus mauvais estat, et que l'orage des guerres civiles les agitoit: comme un champ libre et indompté porte les herbes plus gaillardes. Il semble par là que les polices qui despendent d'un monarque en ont moins de besoing que les aultres: car la bestise et facilité qui se treuve en la commune, et qui la rend subiecte à estre maniee et contournée par les aureilles au doux son de cette harmonie, sans venir à poiser et cognoistre la verité des choses par la force de raison; cette facilité, dis-ie, ne se treuve pas si ayseement en un seul, et est plus aysé de le garantir, par bonne institution et bon conseil, de l'impression de cette poison. On n'a pas veu sortir de Macedoine, ny de Perse, aulcun orateur de renom.

I'en ay dict ce mot sur le subiect d'un Italien que ie viens d'entretenir, qui a servy le feu cardinal Caraffe de maistre d'hostel iusques à sa mort. Je lui faisois conter de sa charge: il m'a faict un discours de cette science de gueule, avecques une gravité et contenance magistrale, comme s'il m'eust parlé de quelque grand point de theologie: il m'a dechiffré une difference d'appetits; celui qu'on a à ieun, qu'on a aprez le second et tiers service; les moyens tantost de luy plaire simplement, tantost de l'esveiller et picquer; la police de ses saulces; premierement en general, et puis particularisant les qualitez des ingredients et leurs effects; les differences des salades selon leur saison, celle qui doit estre reschauffee, celle qui veult estre servie froide; la façon de les orner et embellir pour les rendre encores plaisantes à la veue. Aprez

<sup>1</sup> TITE LIVE, X, 22. C.

cela, il est entré sur l'ordre du service, plein de belles et importantes considerations :

Nec minimo sane discrimine refert,  
Quo gestu lepores, et quo gallina secetur<sup>1</sup> ;

et tout cela enflé de riches et magnifiques paroles, et celles mesmes qu'on employe à traicter du gouvernement d'un empire. Il m'est souvenu de mon homme :

Hoc salsum est, hoc adustum est, hoc lautum est parum :  
Illud recte ; iterum sic memento : sedulo  
Moneo, quæ possum, pro mea sapientia.  
Postremo, tanquam in speculum, in patinas, Demea,  
Inspicere iubeo, et moneo, quid facto usus sit<sup>2</sup>.

Si est ce que les Grecs mesmes louerent grandement l'ordre et la disposition que Paulus Æmilius observa au festin qu'il leur feit au retour de Macedoine<sup>3</sup>. Mais ie ne parle point icy des effects, ie parle des mots.

Ie ne sçais s'il en advient aux aultres comme à moy ; mais ie ne me puis garder, quand i'oy's nos architectes s'enfler de ces gros mots de Pilastres, Architraves, Corniches, d'ouvrage Corinthien et Dorique, et semblables de leur iargon, que mon imagination ne se saisisse incontinent du palais d'Apollidon<sup>4</sup> : et, par effect, ie treuve que ce sont les ches-tifves pieces de la porte de ma cuisine.

Oyez dire Metonymie, Metaphore, Allegorie, et aultres tels noms de la grammaire, semble il pas qu'on signifie quel-

<sup>1</sup> Car ce n'est pas une chose indifférente que la manière dont on s'y prend pour découper un lièvre ou un poulet. Juv., *Sat.*, V, 123.

<sup>2</sup> Cela est trop salé, ceci est brûlé ; cela n'est pas d'un goût assez relevé ; ceci est fort bien : souvenez-vous de le faire de même une autre fois. Je leur donne les meilleurs avis que je puis, selon mes faibles lumières. Enfin, Déméa, je les exhorte à se mirer dans leur vaisselle comme dans un miroir, et je les avertis de tout ce qu'ils ont à faire. Térence, *Adelphes*, acte III, sc. 3, v. 71.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Vie de Paul Émile*, c. 13 de la version d'Amyot. C.

<sup>4</sup> Qui voudra connoître les merveilles de ce palais, et Apollidon qui le fit par art de négromance, doit prendre la peine de lire le premier chapitre du second livre d'*Amadis de Gaule*, et le chapitre second du quatrième livre. C.



que forme de langage rare et pèlerin <sup>1</sup> ? ce sont tiltres qui touchent le babil de vostre chambrière.

C'est une piperie voisine à cette cy, d'appeller les offices de nostre estat par les tiltres superbes des Romains, encores qu'ils n'ayent aucune ressemblance de charge, et encores moins d'auctorité et de puissance. Et cette cy aussi, qui servira, à mon advis, un iour de reproche à nostre siècle, d'employer indignement, à qui bon nous semble, les surnoms les plus glorieux de quoy l'ancienneté ayt honoré un ou deux personnages en plusieurs siècles. Platon a emporté ce surnom de Divin, par un consentement universel qu'aucun n'a essayé luy envier : et les Italiens, qui se vantent, et avecques raison, d'avoir communement l'esprit plus esveillé et le discours plus sain que les aultres nations de leur temps, en viennent d'estrener l'Aretin, auquel, sauf une façon de parler bouffie et bouillonnée de pointes, ingénieuses à la verité, mais recherchées de loing et fantastiques, et oultre l'éloquence enfin, telle qu'elle puisse estre, ie ne vois pas qu'il y ait rien au dessus des communs auteurs de son siècle : tant s'en fault qu'il approche de cette divinité ancienne. Et le surnom de Grand, nous l'attachons à des princes qui n'ont rien au dessus de la grandeur populaire.

## CHAPITRE LII.

## DE LA PARCIMONIE DES ANCIENS.

Attilius Regulus <sup>2</sup>, general de l'armée romaine en Afrique, au milieu de sa gloire et de ses victoires contre les Carthaginois, escrivit à la chose publique qu'un valet de labourage,

<sup>1</sup> Fin, poli, délicat, de l'italien *pellegrino*, qui signifie la même chose :

Nulla di *pellegrino*, o di gentile  
Gli piacque mai.

Il n'eut jamais de goût pour rien de fin ni de délicat. TASSO. *Gerusal. liberata*, canto IV, stanza 46. C.

<sup>2</sup> VALÈRE MAXIME, IV, 4, 6. C.

qu'il avoit laissé seul au gouvernement de son bien, qui estoit en tout sept arpents de terre, s'en estoit enfuy, ayant desrobé ses utens à labourer; et demandoit congé pour s'en retourner et y pourveoir, de peur que sa femme et ses enfants n'en eussent à souffrir. Le senat pourveut à commettre un aultre à la conduite de ses biens, et lui feit restabli ce qui luy avoit esté desrobé, et ordonna que sa femme et enfants seroient nourris aux despens du publicque.

Le vieux Caton<sup>1</sup>, revenant d'Espagne consul, vendit son cheval de service pour espargner l'argent qu'il eust cousté à le ramener par mer en Italie; et, estant au gouvernement de Sardaigne, faisoit ses visitations à pied, n'ayant avecques luy aultre suite qu'un officier de la chose publicque qui lui portoit sa robbe et un vase à faire des sacrifices; et le plus souvent il portoit sa male luy mesme. Il se vantoit de n'avoir iamais eu robbe qui eust cousté plus de dix escus, ny avoir envoyé au marché plus de dix sols pour un iour; et de ses maisons aux champs, qu'il n'en avoit aulcune qui feust crepie et enduite par dehors.

Scipion Æmilianus<sup>2</sup>, aprez deux triumphes et deux consulats, alla en legation avec sept serviteurs seulement. On tient qu'Homere n'en eut iamais qu'un; Platon, trois; Zenon, le chef de la secte stoicque, pas un<sup>3</sup>. Il ne feut taxé que cinq sols et demy pour iour à Tiberius Gracchus<sup>4</sup>, allant en commission pour la chose publicque, estant lors le premier homme des Romains.

### CHAPITRE LIII.

#### D'UN MOT DE CÆSAR.

Si nous nous amusons par fois à nous considerer; et le temps que nous mettons à contrerooller aultruy, et à cognoistre les

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Caton le censeur*, c. 3. C.

<sup>2</sup> VALÈRE MAXIME, IV, 3, 45. C.

<sup>3</sup> SÉNÈQUE, *Consol. ad Helviam*, c. 12. C.

<sup>4</sup> PLUTARQUE, dans la *Vie des Gracques*, c. 4. Mais ici Montaigne abuse de ce pas-

choses qui sont hors de nous , que nous l'employissions à nous sonder nous mesmes , nous sentirions ayseement combien toute cette nostre contexture est bastie de pieces foibles et desfaillantes. N'est ce pas un singulier tesmoignage d'imperfection , ne pouvoir r'asseoir nostre contentement en aulcune chose ; et que , par desir mesme et imagination , il soit hors de nostre puissance de choisir ce qu'il nous fault ? De quoy porte bon tesmoignage cette grande dispute qui a tousiours esté entre les philosophes , pour trouver le souverain bien de l'homme , et qui dure encores , et durera eternellement , sans resolution et sans accord.

Dum abest quod avemus , id exsuperare videtur  
Cætera ; post aliud , quum contigit illud , avemus ,  
Et sitis æqua tenet <sup>1</sup>.

Quoy que ce soit qui tumbe en nostre cognoissance et iouissance , nous sentons qu'il ne nous satisfait pas , et allons beeant aprez les choses advenir et incogneues , d'autant que les presentes ne nous saoulent point ; non pas , à mon advis , qu'elles n'ayent assez de quoy nous saouler , mais c'est que nous les saisissons d'une prinse malade et desreglee :

Nam quum vidit hic , ad victum quæ flagitat ~~quis~~ ,  
Omnia iam ferme mortalibus esse parata ;  
Divitiis homines , et honore , et laude potentes  
Affluere , atque bona natorum excellere fama ;  
Nec minus esse domi cuiquam tamen anxia corda ,  
Atque animum infestis cogi servire querelis :  
Intellexit ibi vitium vas efficere ipsum ,  
Omniaque , illius vitio , corrumpier intus ,  
Quæ collata foris et commoda quæque venient <sup>2</sup>.

sage , qui ne fait rien à son sujet ; car Plutarque y déclare expressément qu'on ne donna cette petite somme à Tiberius Gracchus *que pour luy faire despit et honte* , comme parle Amyot. C.

<sup>1</sup> Le bien qu'on n'a pas paroît toujours le bien suprême. En jouit-on , c'est pour soupirer après un autre avec la même ardeur. Lucatce , III , 1008.

<sup>2</sup> Épicure considérant que les mortels ont à peu près tout ce qui leur est nécessaire , et que cependant , avec des richesses , des honneurs , de la gloire , et des enfants bien nés , ils n'en sont pas moins en proie à mille chagrins intérieurs , et qu'ils ne peuvent

Nostre appetit est irresolu et incertain ; il ne sçait rien tenir ny rien iouir de bonne façon. L'homme , estimant que ce soit le vice de ces choses qu'il tient , se remplit et se paist d'aultres choses qu'il ne sçait point et qu'il ne cognoist point , où il applique ses desirs et ses esperances , les prend en honneur et reverence , comme dict Cæsar : *Communi fit vitio naturæ , ut invisis , latitantibus atque incognitis rebus magis confidamus , vehementiusque exterreamur* <sup>1</sup>.

## CHAPITRE LIV.

### DES VAINES SUBTILITEZ.

Il est de ces subtilitez frivoles et vaines , par le moyen desquelles les hommes cherchent quelquesfois de la recommandation : comme les poëtes qui font des ouvrages entiers de vers commenceants par une mesme lettre ; nous veoyons des œufs , des boules , des ailes , des haches , façonnees anciennement par les Grecs avecques la mesure de leurs vers , en les allongeant ou accourcissant , en maniere qu'ils viennent à représenter telle ou telle figure : telle estoit la science de celuy qui s'amusa à compter en combien de sortes se pouvoient renger les lettres de l'alphabet , et y en trouva ce nombre incroyable qui se veoid dans Plutarque. Je treuve bonne l'opinion de celuy à qui on presenta un homme apprins à iecter de la main un grain de mil avecques telle industrie , que , sans faillir , il le passoit tousjours dans le trou d'une aiguille ; et luy demanda lon , aprez , quelque present pour loyer d'une si rare suffisance : sur quoy il ordonna bien plaisamment , et justement , à mon advis , qu'on feist donner à cet ouvrier deux

s'empêcher de gémir comme des esclaves dans les fers , comprit que tout le mal vient du vase même , qui , corrompu d'avance , aigrit et altère ce qu'on y verse de plus précieux. *LUCRÈCE*, VI, 9.

<sup>1</sup> Il se fait , par un vice ordinaire de nature , que nous ayons et plus de fiance et plus de crainte des choses que nous n'avons pas veu , et qui sont cachees et incogneues. *De Bello civili*, II, 4. — C'est Montaigne qui traduit ainsi ce passage dans deux éditions de ses *Essais* , 1580 et 1588. C.

ou trois minots de mil, à fin qu'un si bel art ne demeurast sans exercice<sup>1</sup>. C'est un tesmoignage merveilleux de la foiblesse de nostre iugement, qu'il recommande les choses par la rareté ou nouvelleté, ou encores par la difficulté, si la bonté et utilité n'y sont ioinctes.

Nous venons presentement de nous iouer chez moy, à qui pourroit trouver plus de choses qui se teinssent par les deux bouts extremes : comme, Sire ; c'est un tiltre qui se donne à la plus esleevee personne de nostre estat, qui est le Roy ; et se donne aussi au vulgaire, comme aux marchands, et ne touche point ceulx d'entre deux. Les femmes de qualité, on les nomme Dames ; les moyennes, Damoiselles ; et Dames encores, celles de la plus basse marche. Les daiz qu'on estend sur les tables ne sont permis qu'aux maisons des princes, et aux tavernes. Democritus disoit<sup>2</sup> que les dieux, et les bestes, avoient leurs sentiments plus aigus que les hommes, qui sont au moyen estage. Les Romains portoient mesme accoustrement les iours de dueil et les iours de feste. Il est certain que la peur extreme, et l'extreme ardeur de courage, troublent egualement le ventre et le laschent. Le saubriquet de Tremblant, duquel le douziesme roy de Navarre Sancho feut surnommé, apprend que la hardiesse, aussi bien que la peur, engendrent du tremoussement aux membres. Ceulx qui armoient ou luy, ou quelque aultre de pareille nature, à qui la peau frissonnoit, essayerent à le rassurer, appetissants le dangier auquel il s'alloit iecter : « Vous me cognoissez mal, leur dict il ; si ma chair sçavoit iusques où mon courage la portera tantost, elle s'en transiroit tout à plat. » La foiblesse qui nous vient de froideur et desgoustement aux exercices de Venus, elle nous vient aussi d'un appetit trop vehement, et d'une chaleur desreglee. L'extreme froideur, et l'extreme chaleur, cuisent et rostissent : Aristote dict que les cueux<sup>3</sup> de plomb

<sup>1</sup> Suivant Quintilien, II, 20, c'est Alexandre qui fit cette réponse ; mais il s'agit de *pois chiches*, grana ciceris, et non de *grains de mil*. C.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, de *Placit. philosoph.*, IV, 40. C.

<sup>3</sup> C'est-à-dire *des masses de plomb*, telles qu'elles sortent de la première fonte.

se fondent et coulent de froid et de la rigueur de l'hyver, comme d'une chaleur vehemente<sup>1</sup>. Le desir et la satieté remplissent de douleur les sieges au dessus et au dessous de la volupté. La bestise et la sagesse se rencontrent en *mesme* point de sentiment et de resolution à la souffrance des accidents humains. Les sages gourmandent et commandent le mal, et les aultres l'ignorent : ceulx cy sont, par maniere de dire, au deçà des accidents; les aultres au delà, lesquels, aprez en avoir bien poisé et considéré les qualitez, les avoir mesurez et iugez tels qu'ils sont, s'eslancent au dessus par la force d'un vigoureux courage; ils les desdaignent et foulent aux pieds, ayants une ame forte et solide, contre laquelle les traicts de la fortune venants à donner, il est force qu'ils reiaillissent et s'esmoussent, trouvant un corps dans lequel ils ne peuvent faire impression : l'ordinaire et moyenne condition des hommes loge entre ces deux extremités; qui est de ceulx qui apperceoivent les maux, les sentent, et ne les peuvent supporter. L'enfance et la decrepitude se rencontrent en imbecillité de cerveau; l'avarice et la profusion, en pareil desir d'attirer et d'acquérir.

Il se peult dire, avecques apparence, qu'il y a ignorance abecedaire, qui va devant la science : une aultre doctorale, qui vient aprez la science; ignorance que la science faict et engendre, tout ainsi comme elle desfaict et destruit la premiere. Des esprits simples, moins curieux et moins instruits, il s'en faict de bons chrestiens, qui, par reverence et obelissance, croient simplement, et se maintiennent sous les loix. En la moyenne vigueur des esprits et moyenne capacité, s'engendre l'erreur des opinions; ils suyvent l'apparence du premier sens, et ont quelque tiltre d'interpreter à niaiserie et bestise que nous soyons arrestez en l'ancien train, regar-

Je n'ai trouvé ce mot que dans Cotgrave, qui l'écrit *queuse*, et le fait *fémelin*. Ce que Montaigne appelle *cueux*, et Cotgrave *queuse*, se nomme à présent *gueuse*. C.

<sup>1</sup> Ici Montaigne ne rapporte pas exactement la pensée d'Aristote, qui, après avoir dit que l'étain des Celtes se fond plus tôt que le plomb, puisqu'il se fond même dans l'eau, ajoute : L'étain se fond aussi par le froid quand il gèle, etc. » *De Mirabil. auscult.*, p. 1454, t. I, éd. de Paris. C.

dants à nous qui n'y sommes pas instruits par estude. Les grands esprits, plus rassis et clairvoyants, font un aultre genre de biencredoyants; lesquels, par longue et religieuse investigation, penetrent une plus profonde et abstruse lumiere ez Escriptions, et sentent le mystereux et divin secret de nostre police ecclesiastique; pourtant en veoyons nous aucuns estre arrivez à ce dernier estage par le second, avecques merueilleux fruit et confirmation, comme à l'extreme limite de la chrestienne intelligence, et iouir de leur victoire avecques consolation, actions de graces, reformation de mœurs, et grande modestie. Et en ce reng n'entends ie pas loger ces aultres qui, pour se purger du souspeçon de leur erreur passee, et pour nous asseurer d'eulx, se rendent extremes, indiscrets et iniustes à la conduite de nostre cause, et la tachent d'infinis reproches de violence. Les paisans simples sont honnestes gents; et honnestes gents, les philosophes, ou, selon que nostre temps les nomme, des natures fortes et claires, enrichies d'une large instruction de sciences utiles: les mestis, qui ont desdaigné le premier siege de l'ignorance des lettres, et n'ont peu ioindre l'aultre (le cul entre deux selles, desquels ie suis et tant d'aultres), sont dangereux, ineptes, importuns; ceulx cy troublent le monde. Pourtant, de ma part, ie me recule tant que ie puis dans le premier et naturel siege, d'où ie me suis pour neant essayé de partir.

La poésie populaire et purement naturelle a des naïveté et graces, par où elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaite, selon l'art; comme il se veoid ez villanelles de Gascoigne, et aux chansons qu'on nous rapporte des nations qui n'ont cognoissance d'aucune science, ny mesme d'escription: la poésie mediocre, qui s'arreste entre deux, est desdaignée, sans honneur et sans prix.

Mais parce que, aprez que le pas a esté ouvert à l'esprit, i'ay trouvé, comme il advient ordinairement, que nous avions prins, pour un exercice malaysé et d'un rare subiect, ce qui ne l'est aucunement, et qu'aprez que nostre invention a esté eschauffée, elle descouvre un nombre infiny de pareils exem-

ples, ie n'en adiousteray que cettuy cy : Que si ces *Essais* estoient dignes qu'on en iugeast, il en pourroit advenir, à mon advis, qu'ils ne plairoient gueres aux esprits communs et vulgaires, ny gueres aux singuliers et excellents; ceulx là n'y entendoient pas assez; ceulx cy y entendoient trop : ils pourroient vivoter en la moyenne region.

## CHAPITRE LV.

### DES SENTEURS.

Il se dict d'aulcuns, comme d'Alexandre le Grand <sup>1</sup>, que leur sueur espandoit une odeur souefve, par quelque rare et extraordinaire complexion : de quoy Plutarque et aultres recherchent la cause. Mais la commune façon des corps est au contraire; et la meilleure condition qu'ils ayent, c'est d'estre exempts de senteur : la douceur mesme des haleines plus pures n'a rien de plus parfaict que d'estre sans aucune odeur qui nous offense, comme sont celles des enfants bien sains. Voylà pourquoy, dict Plaute,

Mulier tum bene olet, ubi nihil olet <sup>2</sup>;

« la plus exquise senteur d'une femme, c'est ne sentir rien. »  
Et les bonne senteurs estrangieres, on a raison de les tenir pour suspectes à ceulx qui s'en servent, et d'estimer qu'elles soyent employees pour couvrir quelque default naturel de ce costé là. D'où naissent ces rencontres des poëtes anciens : C'est puir que sentir bon.

Rides nos, Coracine, nil olentes :  
Malo, quam bene olere, nil olere <sup>3</sup>.

Et ailleurs,

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, c. 4. C.

<sup>2</sup> *Mosell.*, acte I, sc. 3, v. 116. Il y a dans Plaute *Eccestor! multo recte olet, ubi nihil olet*. Montaigne a traduit ce vers après l'avoir cité. C.

<sup>3</sup> Tu te moques de moi, Coracinus, parceque je ne suis point parfumé; et moi j'aime mieux ne rien sentir que de sentir bon. MARTIAL, VI, 55, 4.



*Postume, non bene olet, qui bene semper olet* <sup>1</sup>.

l'aime pourtant bien fort à estre entretenu de bonnes senteurs ;  
et hais oultre mesure les mauvaises , que ie tire de plus loing  
que tout aultre :

*Namque sagacius unns odoror,  
Polypus, an gravis hirsutis cubet hircus in alis,  
Quam canis acer, ubi lateat sus* <sup>2</sup>.

Les senteurs plus simples et naturelles me semblent plus agreables. Et touche ce soing principalement les dames : en la plus espesse barbarie, les femmes scythes, aprez s'estre lavees, se saulpouldrent et encroustent tout le corps et le visage de certaine drogue qui naist en leur terroir, odoriferante ; et pour approcher les hommes, ayants osté ce fard, elles s'en treuvent et polies et parfumees. Quelque odeur que ce soit, c'est merveille combien elle s'attache à moy, et combien i'ay la peau propre à s'en abruver. Celuy qui se plainct de nature, de quoy elle a laissé l'homme sans instrument à porter les senteurs au nez, a tort ; car elles se portent elles mesmes : mais à moy particulierement, les moustaches que i'ay pleines m'en servent ; si i'en approche mes gants ou mon mouchoir, l'odeur y tiendra tout un iour : elles accusent le lieu d'où ie viens. Les estroicts baisers de la ieunesse, savoureux, gloutons et gluants, s'y colloient aultrefois, et s'y tenoient plusieurs heures aprez. Et si pourtant ie me treuve peu subiect aux maladies populaires, qui se chargent par la conversation, et qui naissent de la contagion de l'air ; et me suis sauvé de celles de mon temps, de quoy il y en a eu plusieurs sortes en nos villes et en nos armées. On lit de Socrates<sup>3</sup>, que, n'estant iamais party d'Athenes pendant plusieurs recheutes de peste qui la tormenterent tant de fois, luy seul ne s'en trouva iamais plus mal.

<sup>1</sup> Celui qui sent toujours bon, Postumus, sent mauvais. MARTIAL, II, 12, 14.

<sup>2</sup> Mon odorat distingue les mauvaises odeurs plus subtilement qu'un chien d'excellent nez ne reconnoit la bauge du sanglier. HOR., *Epod.*, 12, 4.

<sup>3</sup> DIOGÈNE LAERCE, II, 28. C.

Les medecins pourroient, ce crois ie, tirer des odeurs plus d'usage qu'ils ne font; car i'ay souvent apperceu qu'elles me changent, et agissent en mes esprits, selon qu'elles sont: qui me faict approuver ce qu'on dict, que l'invention des encens et parfums aux eglises, si ancienne et si espendue en toutes nations et religions, regarde à cela de nous resiour, ~~esveiller~~ et purifier le sens, pour nous rendre plus propres à la contemplation.

Ie voudrois bien, pour en iuger, avoir eu ma part de l'ouvrage de ces cuisiniers qui sçavent assaisonner les odeurs estrangieres avecques la saveur des viandes; comme on remarqua singulierement au service du roi de Thunes<sup>1</sup>, qui de nostre aage print terre à Naples, pour s'aboucher avecques l'empereur Charles. On farcissoit ses viandes de drogues odoriferantes, de telle sumptuosité, qu'un paon et deux faisands se trouverent sur ses parties revenir à cent ducats, pour les apprester selon leur maniere; et quand on les despeceoit, non la salle seulement, mais toutes les chambres de son palais, et les rues d'autour, estoient remplies d'une tressouefve vapeur, qui ne s'esvanouissoit pas si soudain.

Le principal soing que i'aye à me loger, c'est de fuyr l'air puant et poissant. Ces belles villes, Venise et Paris, alterent la faveur que ie leur porte, par l'aigre senteur, l'une de son marais, l'aulture de sa boue.

## CHAPITRE LVI.

### DES PRIERES.

Ie propose des fantasies informes et irresolues, comme font ceux qui publient des questions douteuses à desbattre aux escholes, non pour establir la vérité, mais pour la chercher;

<sup>1</sup> Muley-Haçan, roi de Tunis, que Montaigne appelle, dans le chapitre VIII du second livre, *Muleasses*. Il prit terre à Naples en 1543; mais il n'y trouva point Charles-Quint, dont il venoit implorer une seconde fois l'appui contre ses sujets révoltés. J. V. L.

et les soubmet aux iugements de ceulx à qui il touche de regler, non seulement mes actions et mes escripts, mais encores mes pensees. Egalement m'en sera acceptable et utile la condamnation comme l'approbation, tenant pour absurde et impie, si rien se rencontre, ignoramment ou inadvertamment couché en cette rapsodie, contraire aux saintes resolutions et prescriptions de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, en laquelle ie meurs, et en laquelle ie suis nay : et pourtant, me remettant tousiours à l'auctorité de leur censure, qui peult tout sur moi, ie me mesle ainsi temerairement à toute sorte de propos, comme icy.

Ie ne sçais si ie me trompe ; mais puisque par une faveur particuliere de la bonté divine, certaine façon de priere nous a esté prescrite et dictée mot à mot par la bouche de Dieu, il [m'a] tousiours semblé que nous en debvions avoir l'usage plus ordinaire que nous n'avons ; et, si i'en estois creu, à l'entree et à l'issue de nos tables, à nostre lever et coucher, et à toutes actions particulieres ausquelles on a accoustumé de mesler des prieres, ie vouldrois que ce feust le Patenostre que les chretiens y employassent, si nonseulement, au moins tousiours. L'Eglise peult estendre et diversifier les prieres, selon le besoiing de nostre instruction ; car ie sçais bien que c'est tousiours mesme substance et mesme chose : mais on devoit donner à celle là ce privilege, que le peuple l'eust continuellement en la bouche ; car il est certain qu'elle dict tout ce qu'il fault, et qu'elle est trespropre à toutes occasions. C'est l'unique priere de quoy ie me sers partout, et la repete au lieu d'en changer : d'où il advient que ie n'en ay aussi bien en memoire que celle là.

I'avois presentement en la pensee, d'où nous venoit cette erreur, de recourir à Dieu en tous nos desseings et entreprises, et l'appeller à toute sorte de besoiing, et en quelque lieu que nostre foiblesse veult de l'aide, sans considerer si l'intention est iuste ou iniuste ; et de escrire son nom et sa puissance, en quelque estat et action que nous soyons, pour vicieuse qu'elle soit. Il est bien nostre seul et unique protecteur,

et peult toutes choses à nous ayder : mais encores qu'il daigne nous honorer de cette doulce alliance paternelle, il est pourtant autant iuste, comme il est bon et comme il est puissant ; mais il use bien plus souvent de sa iustice que de son pouvoir, et nous favorise selon la raison d'icelle, non selon nos demandes.

Platon, en ses loix<sup>1</sup>, faict trois sortes d'iniurieuse creance des dieux : « Qu'il n'y en aye point ; Qu'ils ne se meslent point de nos affaires ; Qu'ils ne refusent rien à nos vœux, offrandes et sacrifices. » La premiere erreur, selon son advis, ne dura jamais immuable en homme, depuis son enfance iusques à sa vieillesse. Les deux suyvantes peuvent souffrir de la constance.

Sa iustice et sa puissance sont inseparables : pour neant implorons nous sa force en une mauvaise cause. Il fault avoir l'ame nette, au moins en ce moment auquel nous le prions, et deschargee de passions vicieuses ; autrement nous luy presentons nous mesmes les verges de quoy nous chastier : au lieu de rabiller nostre faulte, nous la redoublons, presentants, à celuy à qui nous avons à demander pardon, une affection pleine d'irreverence et de haine. Voylà pourquoy ie ne loue pas volontiers ceulx que ie veois prier Dieu plus souvent et plus ordinairement, si les actions voisines de la priere ne me tesmoignent quelque amendement et reformation,

Si, nocturnus adulter,  
Tempora santonico velas adopena cucullo<sup>2</sup>.

Et l'assiette d'un homme meslant à une vie exécrable la devotion, semble estre aulcunement plus condamnable que celle d'un homme conforme à soy, et dissolu partout : pourtant refuse nostre Eglise tous les iours la faveur de son entree et société aux mœurs obstinees à quelque insigne malice.

<sup>1</sup> Liv. X, au commencement, p. 887, édit. d'Henri Estienne ; p. 378, éd. de M. Ast, Leipsick, 1814. Tout ce passage des *Lois* est traduit et commenté dans les *Œuvres de Platon*, p. 98 et suiv., seconde édition. J. V. L.

<sup>2</sup> Si, pour assouvir la nuit tes desirs adultères, tu te couvres la tête d'une cape gauloise. JOURNAL, VIII, 144.

Nous prions par usage et par coustume, ou, pour mieulx dire, nous lisons ou prononceons nos prieres; ce n'est enfin que mine : et me desplaist de veoir faire trois signes de croix au Benedicite, autant à Graces (et plus m'en desplaist il de ce que c'est un signe que i'ay en reverence et continuel usage, mesmement quand ie baïlle); et ce pendant, toutes les aultres heures du iour, les veoir occupees à la haine, l'avarice, l'iniustice : aux vices leur heure; son heure à Dieu, comme par compensation et composition. C'est miracle de veoir continuer des actions si diverses, d'une si pareille teneur, qu'il ne s'y sente point d'interruption et d'alteration, aux confins mesmes et passage de l'une à l'aultre. Quelle prodigieuse conscience se peult donner repos, nourrissant en mesme giste, d'une société si accordante et si paisible, le crime et le iuge?

Un homme de qui la paillardise sans cesse regente la teste, et qui la iuge tresodieuse à la vue divine, que dict il à Dieu quand il luy en parle? Il se ramene; mais soubdain il rechercheit. Si l'obiet de la divine iustice et sa presence frappaient; comme il dict, et chastioient son ame; pour courte qu'en feust la penitence, la crainte mesme y reiecteroit si souvent sa pensee, qu'incontinent il se verroit maistre de ces vices qui sont habitez et acharnez en luy. Mais quoy! ceux qui couchent une vie entiere sur le fruit et emolument du peché qu'ils sçavent mortel? combien avons nous de mestiers et vocations receues, de quoy l'essence est vicieuse? et celui qui, se confessant à moy, me recitoit avoir, tout un aage, faict profession et les effects d'une religion damnable selon luy, et contradictoire à celle qu'il avoit en son cœur, pour ne perdre son credit et l'honneur de ses charges, comment pastissoit il ce discours en son courage? de quel langage entretiennent ils sur ce subiect la iustice divine? Leur repentance, consistant en visible et maniable reparation, ils perdent et envers Dieu et envers nous le moyen de l'alleguer : sont ils si hardis

\* Mais que dire de ceux qui fondent leur vie entiere sur le fruit, etc.

de demander pardon, sans satisfaction et sans repentance? Je tiens que de ces premiers, il en va comme ceulx icy : mais l'obstination n'y est pas si aysee à convaincre. Cette contrariété et volubilité d'opinion si soubdaine, si violente, qu'ils nous feignent, sent pour moy son miracle : ils nous representent l'estat d'une indigestible agonie.

Que l'imagination me sembloit fantastique de ceulx qui, ces années passees, avoient en usage de reprocher à chacun, en qui il reluisoit quelque clarté d'esprit, professant la religion catholique, que c'estoit à feincte : et tenoient mesme, pour luy faire honneur, quoy qu'il dist par apparence, qu'il ne pouvoit faillir au dedans d'avoir sa creance reformee à leur pied! Fascheuse maladie, de se croire si fort, qu'on se persuade qu'il ne se puisse croire au contraire! et plus fascheuse encores, qu'on se persuade d'un tel esprit, qu'il preferere ie ne sçais quelle disparité de fortune presente, aux esperances et menaces de la vie eternelle! Ils m'en peuvent croire : si rien eust deu tenter ma ieunesse, l'ambition du hazard et de la difficulté qui suyvoient cette recente entreprinse, y eust eu bonne part.

Ce n'est pas sans grande raison, ce me semble, que l'Eglise deffend l'usage promiscue, temeraire et indiscret, des saintes et divines chansons que le saint Esprit a dicté en David. Il ne fault mesler Dieu en nos actions, qu'avecques reverence et attention pleine d'honneur et de respect : cette voix est trop divine pour n'avoir aultre usage que d'exercer les poulmons et plaire à nos oreilles; c'est de la conscience qu'elle doit estre produicte, et non pas de la langue. Ce n'est pas raison qu'on permette qu'un garson de boutique, parmy ses vains et frivoles pensements, s'en entretienne et s'en ioue; ny n'est certes raison de veoir tracasser, par une salle et par une cuisine, le saint livre des sacrez mysteres de nostre creance : c'estoient aultrefois mysteres, ce sont à present des duits et esbats. Ce n'est pas en passant, et tumultuairement, qu'il faut manier un estude si serieux et venerable; ce doit estre une action destinee et rassise, à laquelle on doit tous-

iours adiouster cette preface de nostre office , *Sursum corda* , et y apporter le corps mesme disposé en contenance qui tesmoigne une particuliere attention et reverence. Ce n'est pas l'estude de tout le monde ; c'est l'estude des personnes qui y sont vouees , que Dieu y appelle ; les meschants , les ignorants , s'y empirent : ce n'est pas une histoire à conter ; c'est une histoire à reverer , craindre , et adorer. Plaisantes gents , qui pensent l'avoir rendue palpable au peuple , pour l'avoir mise en langage populaire ! Ne tient il qu'aux mots , qu'ils n'entendent tout ce qu'ils treuvent par escript ? Diray ie plus ? pour l'en approcher de ce peu , ils l'en reculent : l'ignorance pure , et remise toute en aultruy , estoit bien plus salutaire et plus sçavante que n'est cette science verbale et vaine , nourrice de presumption et de temerité.

Ie crois aussi que la liberté à chascun de dissiper une parole si religieuse et importante , à tant de sortes d'idiomes , a beaucoup plus de dangier que d'utilité. Les Iuifs , les Mahometans , et quasi tous aultres , ont espousé et reverent le langage auquel originellement leurs mysteres avoient esté conceus ; et en est deffendue l'alteration et changement , non sans apparence. Sçavons nous bien qu'en Basque , et en Bretagne , il y ayt des iuges assez pour establir cette traduction faicte en leur langue ? L'Eglise universelle n'a point de iugement plus ardu à faire , et plus solenne. En preschant et parlant , l'interpretation est vague , libre , muable , et d'une parcelle ; ainsi ce n'est pas de mesme.

L'un de nos historiens grecs accuse iustement son siecle , de ce que les secrets de la religion chrestienne estoient espandus emmy la place , ez mains des moindres artisans ; que chascun en pouvoit desbattre et dire selon son sens ; et que ce nous devoit estre grande honte , nous qui , par la grace de Dieu , iouissons des purs mysteres de la pieté , de les laisser profaner en la bouche de personnes ignorantes et populaires , veu que les Gentils interdisoient à Socrates , à Platon , et aux plus sages , de s'enquerir et parler des choses commises aux presbtres de Delphes : dict aussi que les factions des princes ,

sur le sujet de la theologie, sont armees, non de zele, mais de cholere; que le zele tient de la divine raison et iustice, se conduisant ordonneement et modereement, mais qu'il se change en haine et envie, et produit, au lieu de froment et de raisin, de l'ivroye et des orties, quand il est conduit d'une passion humaine. Et iustement aussi, cet aultre, conseillant l'empereur Theodose, disoit les disputes n'endormir pas tant les schismes de l'Eglise, que les esveiller, et animer les heresies; que pourtant il falloit fuyr toutes contentions et argumentations dialectiques, et se rapporter nuement aux prescriptions et formules de la foy establies par les anciens. Et l'empereur Andronicus<sup>1</sup>, ayant rencontré en son palais des principaux hommes aux prinse de parole contre Lapodius, sur un de nos poincts de grande importance, les tansa iusques à menacer de les iecter en la riviere s'ils continuoient. Les enfans et les femmes, en nos iours, regentent les hommes plus vieux et experimentez sur les loix ecclesiastiques: là où la premiere de celles de Platon<sup>2</sup> leur defend de s'enquerir seulement de la raison des loix civiles, qui doivent tenir lieu d'ordonnances divines; et permettant aux vieux d'en communiquer entre eux, et avecques le magistrat, il adioust: « Pourveu que ce ne soit pas en presence des ieunes, et personnes profanes. »

Un evesque<sup>3</sup> a laissé par escript, qu'en l'autre bout du

<sup>1</sup> Andronic Comnène. Voyez NICETAS, II, 4, où il n'y a pas un mot de Lapodius. C.

<sup>2</sup> Loix, liv. I, p. 569. C.

<sup>3</sup> Osorius, évêque de Silves en Algarves, auteur du livre intitulé de *Rebus gentis Emmanuelis regis Lusitanie*. Mais c'est du sieur Goulart, son traducteur, et non d'Osoius même, que Montaigne a extrait ce qu'il nous dit ici des habitants de l'île *Dioscoride*; ce qui est si vrai, qu'on n'en trouve rien du tout dans la première édition des *Essais*, publiée en 1580, parceque la traduction de Goulart ne parut qu'en 1584. Lorsque Montaigne dit que les habitants de l'île *Dioscoride* sont si chastes que nul d'eux ne peut cognoistre qu'une seule femme en sa vie, il a mal pris le sens de Goulart, qui, conformément au latin d'Osoius, *unam tantum uxorem docuit*, a dit, *ils n'épousent qu'une femme*; ce qui ne signifie pas qu'ils n'en épousent qu'une en toute leur vie, mais qu'ils n'en épousent qu'une à la fois, le christianisme dont ils font profession leur défendant la polygamie. Le nom moderne de cette île est *Zocotora*, où l'on retrouve des vestiges de l'ancien nom. C. — Voyez, sur tout ce passage de Montaigne, les observations de Bayle, au mot *Dioscoride*, note B.



monde il y a une isle, que les anciens nommoient Dioscoride, commode en fertilité de toutes sortes d'arbres, fruits et salubrité d'air; de laquelle le peuple est chretien, ayant des eglises et des autels qui ne sont parez que de croix sans aultres images, grand observateur de ieusnes et de festes, exact payeur de dismes aux presbtres, et si chaste, que nul d'eulx ne peult cognoistre qu'une femme en sa vie; au demourant, si content de sa fortune, qu'au milieu de la mer il ignore l'usage des navires, et si simple, que de la religion qu'il observe si soigneusement, il n'en entend pas un seul mot: chose incroyable à qui ne sçaurait les patens, si devots idolastres, ne cognoistre de leurs dieux que simplement le nom et la statue. L'ancien commencement de *Menalippe*, tragedie d'Euripides, portoit ainsin,

O Jupiter! car de toy rien sinon  
Je ne cognois seulement que le nom<sup>1</sup>.

J'ay veu aussy de mon temps faire plainte d'aulcuns escripts, de ce qu'ils sont purement humains et philosophiques, sans meslange de theologie. Qui diroit au contraire, ce ne seroit pourtant sans quelque raison, Que la doctrine divine tient mieulx son reng à part, comme royne et dominatrice; Qu'elle doit estre principale par tout, point suffragante et subsidiaire; et Qu'à l'adventure se prendroient les exemples à la grammaire, rhetorique, logique, plus sortablement d'ailleurs, que d'une si sainte matiere; comme aussi les arguments des theastres, ieux et spectacles publiques; Que les raisons divines se considerent plus venerablement et reverremment seules, et en leur style, qu'appariees aux discours humains; Qu'il se veoid plus souvent cette faulte, que les theologiens escrivent trop humainement, que cette aultre, que les humanistes escrivent trop peu theologalement; la philosophie, dict saint Chrysostome, est pieça bannie de l'eschole sainte comme servante inutile, et estimee indigne de veoir, seulement en passant de l'entree, le sacraire des

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Traité de l'Amour*, c. 12. C.

saincts thresors de la doctrine celeste : Que le dire humain a ses formes plus basses, et ne se doit servir de la dignité, maiesté, regence, du parler divin. Je luy laisse, pour moy, dire *verbis indisciplinatis* Fortune, Destinee, Accident, Heur, et Malheur, et les Dieux, et aultres phrases, selon sa mode. Je propose les fantasies humaines, et miennes, simplement comme humaines fantasies, et separeement considerees; non comme arrestees et reglees par l'ordonnance celeste, incapable de doubte et d'altercation; matiere d'opinion, non matiere de foy; ce que ie discours selon moy, non ce que ie crois selon Dieu; d'une façon laïque, non clericale, mais tousiours tresreligieuse; comme les enfans proposent leurs essais, instruisables, non instruisants.

Et ne diroit on pas aussi sans apparence, que l'ordonnance de ne s'entremettre, que bien reserveement, d'escrire de la religion à tous aultres qu'à ceulx qui en font expresse profession, n'auroit pas faulte de quelque image d'utilité et de iustice; et à moy avecques, peuestre, de m'en taire. On m'a dict que ceulx mesmes qui ne sont pas des nostres, defendent pourtant entre eulx l'usage du nom de Dieu en leurs propos communs; ils ne veulent pas qu'on s'en serve par une maniere d'interiection ou d'exclamation, ny pour tesmoignage, ny pour comparaison: en quoy ie treuve qu'ils ont raison; et en quelque maniere que ce soit que nous appellons Dieu à nostre commerce et societé, il fault que ce soit serieusement et religieusement.

Il y a, ce me semble en Xenophon<sup>1</sup>, un tel discours où il montre que nous debvons plus rarement prier Dieu, d'autant qu'il n'est pas aysé que nous puissions si souvent remettre nostre ame en cette assiette reglee, reformee et devotieuse, où il fault qu'elle soit pour ce faire: aultrement nos prieres ne sont pas seulement vaines et inutiles, mais vicieuses.

<sup>1</sup> En termes vulgaires et non approuvés. SAINT AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, I, 20. Voyez plus haut la note première sur le chapitre 33. J. V. L.

<sup>2</sup> Montaigne n'est pas sûr de sa mémoire; c'est peut-être du *second Alcibiade* de Platon qu'il se souvient ici confusément. J. V. L.

« Pardonne nous, disons nous, comme nous pardonnons à ceulx qui nous ont offensez : » que disons nous par là, sinon que nous luy offrons nostre ame exempte de vengeance et de rancune? Toutesfois nous invoquons Dieu et son ayde au complot de nos fautes, et le convions à l'iniustice :

*Quas, nisi seductis, nequeas committere divis :*

l'avaricieux le prie pour la conservation vaine et superflue de ses thresors; l'ambitieux, pour ses victoires et conduite de sa fortune; le voleur l'employe à son ayde, pour franchir le hazard et les difficultez qui s'opposent à l'execution de ses meschantes entreprises, ou le remercie de l'aysance qu'il a trouvé à desgosiller un passant; au pied de la maison qu'ils vont escheller ou petarder, ils font leurs prieres, l'intention et l'esperance pleine de cruauté, de luxure, et d'avarice.

*Hoc ipsum, quo tu Iovis aurem impellere tentas,  
Dic agedum Statio : Proh Iuppiter ! o bone, clamet,  
Iuppiter ! At sese non clamet Iuppiter ipse ?*

La royne de Navarre Marguerite<sup>3</sup> recite d'un ieune prince, et, encores qu'elle ne le nomme pas, sa grandeur l'a rendu cognoissable assez, qu'allant à une assignation amoureuse, et coucher avecques la femme d'un advocat de Paris, son chemin s'addonnant au travers d'une eglise, il ne passoit iamais en ce lieu saint, allant ou retournant de son entreprinse, qu'il ne feist ses prieres et oraisons. Je vous laisse à iuger, l'ame pleine de ce beau pensement, à quoy il employoit la faveur divine. Toutesfois elle allegue cela pour un tesmoignage de singuliere devotion<sup>4</sup>. Mais ce n'est pas par

<sup>1</sup> En demandant des choses qu'on ne peut dire aux dieux qu'en les prenant à part. *PENK, II, 4.*

<sup>2</sup> Dis à Statius ce que tu voudrois obtenir de Jupiter : « Grand Jupiter ! s'écriera Statius, peut-on vous faire de telles demandes ? » Et tu crois que Jupiter lui-même ne dira pas comme Statius ? *PENK, II, 24.*

<sup>3</sup> Sœur unique de François I<sup>er</sup>, et femme de Henri d'Albret, roi de Navarre. C.

<sup>4</sup> Elle dit cependant qu'il ne s'arrêtoit dans l'église qu'à son retour : ce qui nous donne une idée assez naïve de la dévotion de ce prince. Elle ajoute : « Et néanmoins

cette preuve seulement qu'on pourroit verifier que les femmes ne sont gueres propres à traicter les matieres de la theologie.

Une vraye priere et une religieuse reconciliation de nous à Dieu, elle ne peut tumber en une ame impure et soubmise, lors mesme, à la domination de Satan. Celuy qui appelle Dieu à son assistance pendant qu'il est dans le train du vice, il faict comme le coupeur de bourse qui appelleroit la iustice à son ayde, ou comme ceulx qui produisent le nom de Dieu en tesmoignage de mensonge.

Tactis male vota susurro  
Concipimus <sup>1</sup>.

Il est peu d'hommes qui osassent mettre en evidence les requestes secrettes qu'ils font à Dieu :

Haud culvis promptum est, mormurque, humilisque susurro  
Tollere de templis, et aperto vivere voto <sup>2</sup> :

voilà pourquoy les pythagoriens vouloient qu'elles fussent publiques et oules d'un chascun; à fin qu'on ne le requist de chose indecente et iniuste, comme celuy là,

Clare quum dixit, Apollo!  
Labra movet, metuens audiri: « Pulchra Laverna,  
Da mihi fallere, da iustum sanctumque videri;  
Noctem peccatis, et fraudibus obliice nubem <sup>3</sup>. »

Les dieux punirent grièvement les iniques vœux d'Œdipus, en les luy octroyant : il avoit prié que ses enfants voidassent entre eulx, par armes, la succession de son estat; il feut si miserable de se veoir prins au mot<sup>4</sup>. Il ne fault pas demander

qu'il menast la vie que ie vous dis, si estoit il prince craignant et aimant Dieu. » *Journées III, Nouvelle 25*, p. 272. édit. de 1515. C.

<sup>1</sup> Nous murmurons à voix basse des prières criminelles. *Lucain*, V, 104.

<sup>2</sup> Il est peu d'hommes qui n'aient pas besoin de prier à voix basse, et qui puissent exprimer tout haut les vœux qu'ils adressent aux dieux. *Pausan*, II, 8.

<sup>3</sup> Qui, après avoir invoqué Apollon à haute voix, ajoute aussitôt tout bas, en remuant à peine les lèvres : « Belle Laverne, donne-moi les moyens de tromper, et de passer pour un homme de bien; couvre d'un mariage épais, d'une nuit obscure, mes secrètes friponneries. » *Hor.*, *Epist.*, I, 16, 89.

<sup>4</sup> Cet exemple est de Platon, au commencement du *second Alcibiade*. *J. V. L.*

que toutes choses suivent nostre volonté, mais qu'elles suivent la prudence.

Il semble, à la vérité, que nous nous servons de nos prières comme d'un iargon, et comme ceux qui employent les paroles saintes et divines à des sorcelleries et effets magiciens; et que nous faisons nostre compte que ce soit de la texture, ou son, ou suite des mots, ou de nostre contenance, que despende leur effect : car ayants l'ame pleine de concupiscence, non touchée de repentance ny d'aucune nouvelle reconciliation envers Dieu, nous luy allons presenter ces paroles que la memoire preste à nostre langue, et esperons en tirer une expiation de nos fautes. Il n'est rien si aysé, si doux et si favorable que la loy divine; elle nous appelle à soy, ainsi faultiers et detestables comme nous sommes; elle nous tend les bras, et nous receoit en son giron pour vilains, ords et bourbeux que nous soyons et que nous ayons à estre à l'advenir : mais encores, en recompense, la faut il regarder de bon œil; encores fault il recevoir ce pardon avec action de graces; et au moins, pour cet instant que nous nous adressons à elle, avoir l'ame desplaisante de ses fautes, et ennemie des passions qui nous ont poulcé à l'offenser. Ny les dieux, ny les gents de bien, dict Platon <sup>1</sup>, n'acceptent le present d'un meschant.

*Immunis aram si tetigit manus,  
Non sumptuosa blandior hostia,  
Mollivit avertas Penates  
Farre pio, et saliente mica <sup>2</sup>.*

## CHAPITRE LVII.

### DE L'ÂGE.

Je ne puis recevoir la façon de quoy nous établissons la durée de nostre vie. Je veois que les sages l'accourcissent

<sup>1</sup> *Lois*, IV, p. 716, éd. d'Estienne. C.

<sup>2</sup> Que des mains innocentes touchent l'autel; elles apaisent aussi sûrement les dieux

bien fort, au prix de la commune opinion : « Comment, diest le ieune Caton à ceulx qui le vouloient empescher de se tuer, suis ie à cette heure en aage où l'on me puisse reprocher d'abandonner trop tost la vie? » Si n'avoit il que quarante et huict ans<sup>1</sup>. Il estimoit cet aage là bien meur et bien avancé, considerant combien peu d'hommes y arrivent. Et ceulx qui s'entretiennent de ce que ie ne sçais quel cours, qu'ils nomment naturel, promet quelques anneés au delà; ils le pourroient faire, s'ils avoient privilege qui les exemptast d'un si grand nombre d'accidents ausquels chascun de nous est en bute par une naturelle subiection, qui peuvent interrompre ce cours qu'ils se promettent. Quelle resverie est ce de s'attendre de mourir d'une defaillance de forces que l'extreme vieillesse apporte, et de se proposer ce but à nostre duree? veu que c'est l'espece de mort la plus rare de toutes, et la moins en usage. Nous l'appellons seule, naturelle; comme si c'estoit contre nature de veoir un homme se rompre le col d'une cheute, s'estouffer d'un naufrage, se laisser surprendre à la peste ou à une pleuresie; et comme si nostre condition ordinaire ne nous presentoit à tous ces inconvenients. Ne nous flattons pas de ces beaux mots : on doit à l'adventure appeler plustost naturel ce qui est general, commun et universel.

Mourir de vieillesse, c'est une mort rare, singuliere et extraordinaire, et d'autant moins naturelle que les aultres; c'est la derniere et extreme sorte de mourir : plus elle est esloingnee de nous, d'autant est elle moins esperable. C'est bien la borne au delà de laquelle nous n'irons pas, et que la loy de nature a prescript pour n'estre point oultrepassée : mais c'est un sien rare privilege de nous faire durer iusques là; c'est une exemption qu'elle donne par faveur particuliere à un seul, en l'espace de deux ou trois siecles, le deschargeant des traverses et difficultez qu'elle a iecté entre deux en cette longue carriere. Par ainsi, mon opinion est de regarder que

pénates avec un gâteau de fleur de farine et quelques grains de sel, qu'en immolant de riches victimes. HON., *Od.*, III, 23, 17.

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Vie de Caton d'Utique*, c. 20. C.

l'aage auquel nous sommes arrivez, c'est un aage auquel peu de gents arrivent. Puisque d'un train ordinaire les hommes ne viennent pas iusques là, c'est signe que nous sommes bien avant; et puisque nous avons passé les limites accoustumez, qui est la vraye mesure de nostre vie, nous ne devons esperer d'aller gueres oultre : ayant eschappé tant d'occasions de mourir où nous veoyons trespucher le monde, nous devons recognoistre qu'une fortune extraordinaire, comme celle là qui nous maintient, et hors de l'usage commun, ne nous doit gueres durer.

C'est un vice des loix mesmes d'avoir cette faulse imagination; elles ne veulent pas qu'un homme soit capable du maniement de ses biens, qu'il n'ait vingt et cinq ans : et à peine conservera il iusques lors le maniement de sa vie. Auguste retrencha cinq ans des anciennes ordonnances romaines, et declara qu'il suffisoit à ceulx qui prenoient charge de iudicature d'avoir trente ans<sup>1</sup>. Servius Tullius dispensa les chevaliers qui avoient passé quarante sept ans, des courvees de la guerre<sup>2</sup> : Auguste les remeit à quarante et cinq. De renvoyer les hommes au seiour avant cinquante cinq ou soixante ans, il me semble n'y avoir pas grande apparence. Je serois d'avis qu'on estendist nostre vacation et occupation autant qu'on pourroit, pour la commodité publique : mais ie treuve la faulte en l'aulture costé, de ne nous y embesongner pas assez tost. Cettuy cy avoit esté iuge universel du monde à dix neuf ans, et veult que, pour iuger de la place d'une gouttiere, on en ayt trente.

Quant à moy, i'estime que nos ames sont desnouees, à vingt ans, ce qu'elles doivent estre, et qu'elles promettent tout ce qu'elles pourront : iamais ame, qui n'ayt donné, en cet aage là, arrhe bien evidente de sa force, n'en donna depuis la preuve. Les qualitez et vertus naturelles produisent dans ce terme là, ou iamais, ce qu'elles ont de vigoureux et de beau :

<sup>1</sup> SUÉTONE, *Auguste*, c. 12. C.

<sup>2</sup> AULU-GELLE, X, 28. C.

Si l'épine non picque quand nai ,  
A pene que picque iamai <sup>1</sup>,

disent ils en Daulphiné. De toutes les belles actions humaines à ma cognoissance, de quelque sorte qu'elles soyent, ie penserois en avoir plus grande part à nombrer en celles qui ont esté produictes, et aux siecles anciens et au nostre, avant l'aage de trente ans, que aprez : ouy, en la vie des mesmes hommes souvent. Ne le puis ie pas dire en toute seureté de celles de Hannibal et de Scipion son grand adversaire? la belle moitié de leur vie, ils la vescurent de la gloire acquise en leur ieunesse : grands hommes depuis au prix de tous aultres, mais nullement au prix d'eulx mesmes. Quant à moy, ie tiens pour certain que, depuis cet aage, et mon esprit et mon corps ont plus diminué qu'augmenté, et plus reculé que avancé. Il est possible qu'à ceulx qui employent bien le temps, la science et l'experience croissent avecques la vie; mais la vivacité, la promptitude, la fermeté, et aultres parties bien plus nostres, plus importantes et essentielles, se fanissent et s'allanguissent.

Ubi iam validis quassatum est viribus ævi,  
Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus,  
Claudicat ingenium, delirat linguaque, mensaque <sup>2</sup>.

Tantost c'est le corps qui se rend le premier à la vieillesse; parfois aussi c'est l'ame : et en ayassez veu qui ont eu la cervelle affoiblie avant l'estomach et les iambes; et d'autant que c'est un mal peu sensible à qui le souffre, et d'une obscure montre, d'autant est il plus dangereux. Pour ce coup, ie me plains des loix, non pas de quoy elles nous laissent trop tard à la besongne, mais de quoy elles nous y employent trop tard. Il me semble que considerant la foiblesse de nostre vie, et à combien d'escueils ordinaires et naturels elle est exposee, on n'en debvroit pas faire si grande part à la naissance, à l'oysifveté, et à l'apprentissage.

<sup>1</sup> Si l'épine ne pique point en naissant, à peine piquera-t-elle jamais.

<sup>2</sup> Lorsque l'effort puissant des années a courbé le corps et usé les ressorts d'une machine épuisée, le jugement chancelle, l'esprit s'obscurcit, la langue bégale. *Le-cantex*, III, 452.



## LIVRE SECOND.

## CHAPITRE PREMIER.

## DE L'INCONSTANCE DE NOS ACTIONS.

Ceux qui s'exercent à contreroller les actions humaines ne se trouvent en aucune partie si empêchez, qu'à les rapiecer et mettre à mesme lustre; car elles se contredisent communement de si estrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soyent parties de mesme boutique. Le ieune Marius se treuve tantost fils de Mars, tantost fils de Venus<sup>1</sup>: le pape Boniface huictiesme entra, dict on, en sa charge comme un regnard, s'y porta comme un lion, et mourut comme un chien: et qui croiroit que ce feust Neron, cette vraye image de cruauté, qui, comme on luy presenta à signer, suyvant le style, la sentence d'un criminel condamné, eust respondu, « Pleust à Dieu que ie n'eusse iamais sceu escrire<sup>2</sup>! » tant le cœur luy serroit de condamner un homme à mort! Tout est si plein de tels exemples, voire chascun en peult tant fournir à soy mesme, que ie treuve estrange de veoir quelquesfois des gents d'entendement se mettre en peine d'assortir ces pieces; veu que l'irresolution me semble le plus commun et apparent vice de nostre nature: tesmoing ce fameux verset de Publius le farceur,

*Malum consilium est, quod mutari non potest<sup>3</sup>.*

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Vie de C. Marius*, à la fin. C.

<sup>2</sup> *Vellem nescire litteras!* SÉNÈQUE, *de Clementia*, II, 1.

<sup>3</sup> C'est un mauvais plan que celui qu'on ne peut changer. *Ex Publii mimiis*, apud A. GELL., XVII, 14.

Il y a quelque apparence de faire iugement d'un homme par les plus communs traicts de sa vie; mais, veu la naturelle instabilité de nos mœurs et opinions, il m'a semblé souvent que les bons auteurs mesmes ont tort de s'opiniâtrer à former de nous une constante et solide contexture : ils choisissent un air universel; et, suyvânt cette image, ~~vont~~ regeant et interpretant toutes les actions d'un personnage; et, s'ils ne les peuvent assez tordre, les renvoient à la dissimulation. Auguste leur est eschappé; car il se treuve en cet homme une variété d'actions si apparente, soubdaine et continuelle, tout le cours de sa vie, qu'il s'est faict lascher entier, et indecis, aux plus hardis iuges. Je crois, des hommes, plus *malayseement* la constance, que toute aultre chose, et rien plus *ayseement* que l'inconstance. Qui en iugeroit en detail et distinctement, piece à piece, rencontreroit plus souvent à dire vray. En toute l'ancienneté, il est malaysé de choisir une douzaine d'hommes qui ayent dressé leur vie à un certain et asseuré train, qui est le principal but de la sagesse : car, pour la comprendre toute en un mot, dict un ancien <sup>1</sup>, et pour embrasser en une toutes les regles de nostre vie, « C'est vouloir, et ne vouloir pas, tousiours mesme chose : ie ne daignerois, dict il, adiouster, pourveu que la volonté soit iuste; car, si elle n'est iuste, il est impossible qu'elle soit tousiours une. » De vray, j'ai aultrefois apprins que le vice n'est que desreglement et *faulte* de mesure; et par consequent il est impossible d'y attacher la constance. C'est un mot de Demosthenes <sup>2</sup>, dict on, « que le commencement de toute vertu, c'est consultation et deliberation; et la fin et perfection, constance. » Si, par discours, nous entreprenions certaine voye, nous la prendrions la plus belle; mais nul n'y a pensé :

Quod petiit, spernit; repetit, quod nuper omisit;  
Æstuat, et vitæ disconvenit ordine toto <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> SENEQUE, *Epist.*, 90. C.

<sup>2</sup> Dans le *Discours funèbre*, attribué à Démosthène, sur les guerriers morts à Chéronée. C.

<sup>3</sup> Il quitte ce qu'il vouloit avoir; il retourne à ce qu'il a quitté; toujours flottant, il se contredit sans cesse lui-même. HON., *Epist.*, I, 4, 98.

Nostre façon ordinaire, c'est d'aller aprez les inclinations de nostre appetit, à gauche, à dextre, contre mont, contre bas, selon que le vent des occasions nous emporte. Nous ne pensons ce que nous voulons, qu'à l'instant que nous le voulons; et changeons comme cet animal qui prend la couleur du lieu où on le couche. Ce que nous avons à cette heure proposé, nous le changeons tantost; et tantost encores retournons sur nos pas : ce n'est que bransle et inconstance;

Ducimur, ut nervis alienis mobile lignum<sup>1</sup>.

Nous n'allons pas; on nous emporte : comme les choses qui flottent, ores doucement, ores avecques violence, selon que l'eau est ireuse ou bonasse;

Nonne videmus,  
Quid sibi quisque velit, nescire, et querere semper;  
Commutare locum, quasi onus deponere possit<sup>2</sup>?

chasque iour, nouvelle fantasie; et se meuvent nos humeurs avecques les mouvements du temps :

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse  
Iuppiter auctiferas lustravit lumine terras<sup>3</sup>.

Nous flottons entre divers advis; nous ne voulons rien librement, rien absolument, rien constamment<sup>4</sup>. A qui auroit prescript et establi certaines loix et certaine police en sa teste, nous verrions tout par tout en sa vie reluire une equalité de

<sup>1</sup> Nous nous laissons conduire comme l'antomate suit la corde qui le dirige. HON., *Sat.*, II, 7, 82.

<sup>2</sup> Ne voyons-nous pas que l'homme cherche toujours, sans savoir ce qu'il desire, et qu'il change sans cesse de place, comme s'il pouvoit se délivrer ainsi du fardeau qui l'accable? LUCRÈCE, III, 1070.

<sup>3</sup> Les pensées des mortels, et leur deuil et leur joie,  
Changent avec les jours que le Ciel leur envoie.

Les deux vers du texte, conservés par S. Augustin (*Cité de Dieu*, V, 8), ont été traduits par Cicéron de l'*Odyssée*, XVIII, 153. On croit qu'il les avoit placés dans ses *Académiques*, en rapportant sur l'ame humaine le sentiment d'Aristote, qui les a cités lui-même dans son traité de l'*Âme*, III, 3. Je me sers de ma traduction, *Œuvres de Cicéron*, t. XXIX, p. 481. J. V. L.

<sup>4</sup> Phrase traduite de Sénèque, *Epist.* 82. C.

mœurs, un ordre et une relation infaillible des unes choses aux aultres (Empedocles<sup>1</sup> remarquoit cette difformité aux Agrigentins, qu'ils s'abandonnoient aux delices comme s'ils avoient landemein<sup>2</sup> à mourir, et bastissoient comme si jamais ils ne devoient mourir): le discours en seroit bien aysé à faire; comme il se veoid du ieune Caton: qui en a touché une marche<sup>3</sup>, a tout touché; c'est une harmonie de sons tresaccordants, qui ne se peult desmentir. A nous, au rebours, autant d'actions, autant fault il de iugements particuliers. Le plus seur, à mon opinion, seroit de les rapporter aux circonstances voisines, sans entrer en plus longue recherche, et sans en conclure aultre consequence.

Pendant les desbauches de nostre pauvre estat, on me rapporta qu'une fille, de bien prez de là où i'estois, s'estoit precipitee du hault d'une fenestre pour eviter la force d'un belitre de soldat, son hoste: elle ne s'estoit pas tuee à la cheute, et, pour redoubler son entreprinse, s'estoit voulu donner d'un coulteau par la gorge, mais on l'en avoit empeschee: toutesfois, aprez s'y estre bien fort blecee, elle mesme confessoit que le soldat ne l'avoit encores pressee que de requestes, sollicitations et presents, mais qu'elle avoit eu peur qu'enfin il en veinst à la contrainte: et là dessus les paroles, la contenance, et ce sang tesmoing de sa vertu, à la vraye façon d'une aultre Lucrece. Or, i'ai sceu, à la verité, qu'avant et depuis elle avoit esté garse de non si difficile composition. Comme dict le conte, « Tout beau et honneste que vous estes, quand vous aurez failly vostre poincte, n'en concluez pas incontinent une chaseté inviolable en vostre maistresse; ce n'est pas à dire que le muletier n'y treuve son heure. »

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAERCE, VIII, 83. Élien donne ce mot à Platon, *Var. Hist.*, XII, 29. C.

<sup>2</sup> C'est ainsi que ce mot est écrit dans l'exemplaire corrigé par Montaigne. Il y a apparence que de son temps, et en Gascogne, on disoit et on écrivoit indifféremment *lendematn*, *landemein*, ou *l'endematn*, au lieu de *le lendemain*, comme on parle aujourd'hui. Voyez ci-dessous, liv. I, c. 47. N.

<sup>3</sup> C'est-à-dire celui qui a posé le doigt sur une des touches du clavier les a fait résonner toutes. On donnoit autrefois le nom de *marches* aux touches du clavier des orgues, etc. A. D.

Antigonus, ayant prins en affection un de ses soldats pour sa vertu et vaillance, commanda à ses medecins de le panser d'une maladie longue et interieure qui l'avoit tormenté longtemps; et s'appercevant, aprez sa guarison, qu'il alloit beaucoup plus froidement aux affaires, luy demanda qui l'avoit ainsi changé et encouardy. « Vous mesme, sire, luy respondit il, m'ayant deschargé des maulx pour lesquels ie ne tenois compte de ma vie<sup>1</sup>. » Le soldat de Lucullus, ayant esté desvalisé par les ennemis, feit sur eulx, pour se revenger, une belle entreprise : quand il se feut replumé de sa perte, Lucullus l'ayant prins en bonne opinion, l'employoit à quelque exploit hazardeux, par toutes les plus belles remontrances de quoy il se pouvoit adviser;

Verbis, quæ timido quoque possent addere mentem<sup>2</sup>.

« Employez y, respondit il, quelque miserable soldat desvalisé; »

Quantumvis rusticus, ibit,

Ibit eo, quo vis, qui zonam perdidit, inquit<sup>3</sup>;

et refusa resoluement d'y aller. Quand nous lisons que Mahomet, ayant oultrageusement rudoyé Chasan, chef de ses ianissaires, de ce qu'il veoyoit sa troupe enfoncee par les Hongres, et luy se porter laschement au combat; Chasan alla, pour toute response, se ruer furieusement, seul, en l'estat qu'il estoit; les armes au poing, dans le premier corps des ennemis qui se presenta, où il feut soubdain englouty : ce n'est, à l'adventure, pas tant iustification que radvisement; ny tant prouesse naturelle, qu'un nouveau despit. Celuy que vous vistes hier si avantureux, ne trouvez pas estrange de le veoir aussi poltron le lendemain; ou la cholere, ou la necessité, ou la compaignie, ou le vin, ou le son d'une trompette, luy avoit

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Vie de Pelopidas*, c. 4. C.

<sup>2</sup> En termes capables d'inspirer du courage au plus timide. HON., *Epist.*, II, 2, 36.

<sup>3</sup> Tout grossier qu'il étoit, il répondit : « Ira là qui aura perdu sa bourse. » HON., *ibid.*, v. 39.

un homme vaillant; celui qui le seroit bien à point, il le seroit tousiours et à toutes occasions. Si c'estoit une habitude de vertu, et non une saillie, elle rendroit un homme pareillement resolu à tous accidents; tel seul, qu'en compaignie; tel en camp clos, qu'en une bataille; car, quoy qu'on die, il n'y a pas aultre vaillance sur le pavé, et aultre au camp; aussi courageusement porteroit il une maladie en son lict, qu'une bleceure au camp; et ne craindroit non plus la mort en sa maison, qu'en un assault: nous ne verrions pas un mesme homme donner dans la bresche, d'une brave asseurance, et se tormenter aprez, comme une femme, de la perte d'un procez ou d'un fils: quand, estant lasche à l'infamie, il est ferme à la pauvreté; quand, estant mol contre les razoires des barbiers, il se treuve roide contre les especes des adversaires: l'action est louable, non pas l'homme. Plusieurs Grecs, dict Cicero<sup>1</sup>, ne peuvent veoir les ennemis, et se treuvent constants aux maladies; les Cimbres et les Celtiberiens, tout au rebours: *Nihil enim potest esse æquabile, quod non a certa ratione proficiscatur*<sup>2</sup>. Il n'est point de vaillance plus extreme en son espece, que celle d'Alexandre, mais elle n'est qu'en espece, ny assez pleine par tout, et universelle. Toute incomparable qu'elle est, si a elle encores ses taches: qui faict que nous le veoyons se troubler si esperduement aux plus legiers soupçons qu'il prend des machinations des siens contre sa vie, et se porter en cette recherche d'une si vehemente et indiscrete iniustice, et d'une crainte qui subvertit sa raison naturelle. La superstition aussi de quoy il estoit si fort attaint, porte quelque image de pusillanimité: et l'excez de la penitence qu'il feit du meurtre de Clitus, est aussi tesmoignage de l'inegalité de son courage. Nostre faict, ce ne sont que pieces rapportees<sup>3</sup>, et voulons acquerir un honneur

<sup>1</sup> *Tusc. Quæst.*, II, 27. C.

<sup>2</sup> Pour avoir une conduite uniforme, il faut partir d'un principe invariable. Cic., *ibid.*

<sup>3</sup> On trouve cette intercalation interlinéaire dans l'exemplaire de l'édition in-4<sup>o</sup> de 1588, corrigé par Montaigne: *Voluptatem contemnunt; in dolore sunt molles: gloriam negligunt; franguntur infamia*. N.

à faulses enseignes. La vertu ne veult estre suyvie que pour elle mesme ; et si on emprunte parfois son masque pour aultre occasion , elle nous l'arrache aussitost du visage. C'est une vifve et forte teincture, quand l'ame en est une fois abbruvee ; et qui ne s'en va , qu'elle n'emporte la piece. Voylà pourquoy, pour iuger d'un homme, il fault suyvre longuement et curieusement sa trace : si la constance ne s'y maintient de son seul fondement, *cui vivendi via considerata atque provisa est*<sup>1</sup> ; si la varieté des occurrences luy faict changer de pas (ie dis de voye, car le pas s'en peult ou haster, ou appesantir), laissez le courre ; celuy là s'en va avau le vent<sup>2</sup>, comme dict la devise de nostre Talebot.

Ce n'est pas merveille, ce dict un ancien<sup>3</sup>, que le hazard puisse tant sur nous, puisque nous vivons par hazard. A qui n'a dressé en gros sa vie à une certaine fin, il est impossible de disposer les actions particulieres : il est impossible de ren-ger les pieces, à qui n'a une forme du total en sa teste : à quoy faire la provision des couleurs, à qui ne sçait ce qu'il a à peindre ? Aulcun ne faict certain desseing de sa vie, et n'en deliberons qu'à parcelles. L'archer doit premierement savoir où il vise, et puis y accommoder la main, l'arc, la chorde, la flesche, et les mouvements : nos conseils fourvoyent, parce qu'ils n'ont pas d'adresse et de but : nul vent ne faict, pour celuy qui n'a point de port destiné. Je ne suis pas d'advis de ce iugement qu'on fait pour Sophocles<sup>4</sup>, de l'avoir argumenté

<sup>1</sup> De sorte qu'il suive, sans jamais s'écarter, la route qu'il s'est choisie. *Cicéron, Paradox.*, V, 4.

<sup>2</sup> Régulièrement, ces mots devroient être écrits ainsi, *à vau le vent*, aussi bien que dans cette expression, *à vau de route*, dont on se sert encore pour signifier une déroutte entière, comme si l'ennemi qui est mis en fuite étoit poussé du haut d'une montagne vers le bas ; ce qui précipiteroit sa fuite, et le jetteroit dans la dernière confusion. *À vau le vent*, c'est, selon le cours du vent, lequel, soufflant sur l'eau, lui donne un cours déterminé, assez semblable à celui d'un torrent, ou d'une rivière qui coule de haut en bas. *À vau, à val*, en bas, comme qui diroit du haut d'une montagne vers la vallée, *a monte ad vallem*. C. — L'ancien mot *amont*, ou *à mont*, qu'on trouvera dans le chapitre suivant, signifie le contraire. J. V. L.

<sup>3</sup> *SÉNÈQUE, Epist.* 71 et 72. C.

<sup>4</sup> *CIC.*, de *Senectute*, c. 7. C.

suffisant au maniement des choses domestiques, contre l'accusation de son fils, pour avoir veu l'une de ses tragedies; ny ne treuve la coniecture des Pariens, envoyez pour reformer les Milesiens, suffisante à la consequence qu'ils en tirent : visitants l'isle, ils remarquoient les terres mieulx cultivees et maisons champestres mieulx gouvernees; et, ayants enregistré le nom des maistres d'icelles, comme ils eurent faict l'assemblée des citoyens en la ville, ils nommerent ces maistres là pour nouveaux gouverneurs et magistrats; iugeants que, soigneux de leurs affaires privees, ils le seroient des publicques. Nous sommes tous de lopins, et d'une contexture si informe et diverse, que chasque piece, chasque moment, faict son ieu; et se treuve autant de difference de nous à nous mesmes, que de nous à aultruy : *Magnam rem puta, unum hominem agere*<sup>2</sup>. Puisque l'ambition peult apprendre aux hommes et la vaillance, et la temperance, et la liberalité, voire et la iustice; puisque l'avarice peult planter au courage d'un garson de boutique, nourri à l'ombre et à l'oysiveté, l'assurance de se iecter, si loing du foyer domestique, à la mercy des vagues et de Neptune courroucé, dans un fraile bateau; et qu'elle apprend encores la discretion et la prudence; et que Venus mesme fournit de resolution et de hardiesse la ieunesse encores soubz la discipline et la verge, et gendarme le tendre cœur des pucelles au giron de leurs meres :

Hac duce, custodes furtim transgressa iacentes,  
Ad iuvenem tenebris sola puella venit<sup>3</sup> :

ce n'est pas tour d'entendement rassis, de nous iuger simplement par nos actions de dehors; il faut sonder iusqu'au dedans, et veoir par quels ressorts se donne le bransle. Mais

<sup>2</sup> HÉRODOTE, V, 20. J. V. L.

<sup>3</sup> Soyez persuadé qu'il est bien difficile d'être toujours le même homme. SÉNÈQUE, *Epist.* 120.

<sup>3</sup> Sous la conduite de Venus, la jeune fille passe furtivement au travers de ses surveillants endormis, et seule, pendant la nuit, va trouver son amant. TIBULLE, II, 1, 75.



d'autant que c'est une hazardeuse et haulte entreprinse, ie voudrois que moins de gents s'en meslassent.

## CHAPITRE II.

### DE L'YVRONGNERIE.

Le monde n'est que varieté et dissemblance : les vices sont tous pareils, en ce qu'ils sont tous vices ; et de cette façon l'entendent à l'aventure les stoiciens : mais encores qu'ils soyent egualement vices, ils ne sont pas eguaux vices ; et que celui qui a franchi de cent pas les limites,

*Quos ultra, citraque nequit consistere rectum* <sup>1</sup>,

ne soit de pire condition que celui qui n'en est qu'à dix pas, il n'est pas croyable, et que le sacrilege ne soit pire que le larcin d'un chou de nostre iardin :

*Nec vincet ratio hoc, tantumdem ut peccet, idemque,  
Qui teneros caules alieni fregerit horti,  
Et qui nocturnus divum sacra legerit* <sup>2</sup>...

Il y a autant en cela de diversité, qu'en aulcune aultre chose. La confusion de l'ordre et mesure des pechez est dangereuse : les meurtriers, les traistres, les tyrans, y ont trop d'acquest ; ce n'est pas raison que leur conscience se soulage sur ce que tel aultre ou est oysif, ou est lascif, ou moins assidu à la devotion. Chascun poise sur le peché de son compaignon, et esleve <sup>3</sup> le sien. Les instructeurs mesmes les rengent souvent mal, à mon gré. Comme Socrates disoit, que le principal office de la sagesse estoit distinguer les biens et les maux ; nous aultres, chez qui le meilleur est tousiours en vice, devons

<sup>1</sup> Dont on ne peut s'écarter en aucun sens, qu'on ne s'égare du droit chemin. *Hon., Sat., I, 4, 107.*

<sup>2</sup> On ne prouvera jamais, par de bonnes raisons, que voler des choux dans un jardin soit un aussi grand crime que de piller un temple. *Hon., Sat., I, 5, 115.*

<sup>3</sup> Cherche à rendre le sien plus léger. Du latin *elevat* ; image prise des deux plateaux d'une balance. J. V. L.

dire de mesme de la science de distinguer les vices, sans laquelle, bien exacte, le vertueux et le meschant demeurent meslez et incogneus.

Or l'yvrongnerie, entre les aultres, me semble un vice grossier et brutal. L'esprit a plus de part ailleurs ; et il y a des vices qui ont ie ne sçais quoy de genereux, s'il le fault ainsi dire ; il y en a où la science se mesle, la diligence, la vaillance, la prudence, l'adresse et la finesse : cettuy cy est tout corporel et terrestre. Aussi la plus grossiere nation de celles qui sont aujourd'huy, c'est celle là seule qui le tient en credit. Les aultres vices alterent l'entendement ; cettuy cy le renverse, et estonne le corps.

Quum vini vis penetravit...  
Consequitur gravitas membrorum, præpediuntur  
Crura vacillanti, tardescit lingua, madet mens,  
Nant oculi ; clamor, singultus, iurgia, gliscunt<sup>1</sup>.

Le pire estat de l'homme, c'est où il perd la cognoissance et gouvernement de soy. Et en dict on, entre aultres choses, que comme le moust, bouillant dans un vaisseau, poulse à mont tout ce qu'il y a dans le fond ; aussi le vin faict desbonder les plus intimes secrets à ceulx qui en ont prins oultre mesure.

Tu sapientium  
Curas, et arcanum locoso  
Consilium retegis Lyæo<sup>2</sup>.

Iosephe recite<sup>3</sup> qu'il tira le ver du nez à un certain ambassadeur que les ennemis luy avoient envoyé, l'ayant faict boire d'autant. Toutesfois Auguste, s'estant fié à Lucius Piso, qui conquist la Thrace, des plus privez affaires qu'il eust, ne s'en

<sup>1</sup> Lorsque l'homme est dompté par la force du vin, ses membres deviennent pesants, sa démarche est incertaine, ses pas chancellent, sa langue s'embarrasse ; son ame semble noyée, et ses yeux flottants ; il pousse d'impurs hoquets, il bégale des injures. *LUCRÈCE*, III, 475.

<sup>2</sup> Dans tes joyeux transports, ô Bacchus ! le sage se laisse arracher son secret. *HOM.*, *Od.*, III, 31, 14.

<sup>3</sup> *De Vita sua*, p. 4016. A. C.



trouva ianais mescompté; ny Tiberius, de Cossus, à qui il se deschargeoit de tous ses conseils: quoyque nous les sçachions avoir este si fort subiects au vin, qu'il en a fallu rapporter souvent du senat et l'un et l'autre yvre<sup>1</sup>.

*Hesterno inflatum venas, de more, Lyæo<sup>2</sup>;*

et commeit on, aussi fidellement qu'à Cassius, buveur d'eau. à Cimber le desseing de tuer Cesar. quoyqu'il s'enyvrast souvent<sup>3</sup>: d'où il respondit plaisamment: « Que ie portasse un tyran! moy, qui ne puis porter le vin! » Nous veoyons nos Allemands, noyez dans le vin. se souvenir de leur quartier, du mot, et de leur reng:

*Nec facilis victoria de madidis, et  
Blasia, atque mero titubantibus<sup>4</sup>.*

Le n'eusse pas creu d'yvresse si profonde, estouffee et ensevelie, si ie n'eusse leu cecy dans les histoires<sup>5</sup>: qu'Attalus, ayant convié à souper, pour luy faire une notable indignité, ce Pausanias qui, sur ce mesme subiect, tua depuis Philippus, roy de Macedoine, roy portant, par ses belles qualitez, tesmoignage de la nourriture qu'il avoit prinse en la maison et compaignie d'Epaminondas, il le feit tant boire, qu'il peust abandonner sa beauté, insensiblement, comme le corps d'une putain buissonniere, aux muletiers et nombre d'abiects serviteurs de sa maison: et ce que m'apprint une dame que l'honneur et prise fort, que prez de Bourdeaux, vers Castres, où est sa maison, une femme de village, veufve, de chaste reputation, sentant des premiers ombrages de grossesse, disoit à ses voisins qu'elle penseroit estre enceincte, si elle avoit un

<sup>1</sup> Ces deux exemples appartiennent à Sénèque, *Epist.* 83, d'où Montaigne a tiré plusieurs idées de ce chapitre. C.

<sup>2</sup> Les veines encore enflées du vin qu'il avoit bu la veille. *Vino., Eclog.*, VI, 15. Ce vers est un peu différent dans Virgile. J. V. L.

<sup>3</sup> Sénèque, *Epist.* 83. C.

<sup>4</sup> Et, quoique noyés dans le vin, bégayants et chancelants, il n'est pas facile de les vaincre. *Juv.*, XV, 47.

<sup>5</sup> Justin, IX, 6. C.



mary ; mais , du iour à la iournee croissant l'occasion de ce souspeçon , et enfin iusques à l'evidence , elle en veint là de faire declarer au prosne de son eglise , que qui seroit consent de ce faict , en le advouant , elle promettoit de le luy pardonner , et , s'il le trouvoit bon , de l'espouser : un sien ieune valet de labourage , enhardy de cette proclamation , declara l'avoir trouvee un iour de feste , ayant bien largement prins son vin , endormie si profondement prez de son foyer , et si indecemment , qu'il s'en estoit peu servir sans l'esveiller : ils vivent encores mariez ensemble.

Il est certain que l'antiquité n'a pas fort descrié ce vice : les escripts mesmes de plusieurs philosophes en parlent bien mollement ; et , iusques aux stoiciens , il y en a qui conseillent de se dispenser quelquesfois à boire d'autant , et de s'enyvrer , pour relascher l'ame.

Hoc quoque virtutum quondam certamine magnum  
Socratem palmam promeruisse ferunt <sup>1</sup>.

Ce censeur et correcteur des aultres , Caton , a esté reproché de bien boire :

Narratur et prisci Catonis  
Sepe mero caluisse virtus <sup>2</sup>.

Cyrus , roy tant renommé , allegue , entre ses aultres louanges pour se preferer à son frere Artaxerxes , qu'il sçavoit beaucoup mieulx boire que luy <sup>3</sup>. Et ez nations les mieulx reglees et policees , cet essay de boire d'autant estoit fort en usage. l'ay ouï dire à Silvius , excellent medecin de Paris <sup>4</sup> , que , pour garder que les forces de nostre estomach ne s'apparessent , il est bon , une fois le mois , de les esveiller par cet excez

<sup>1</sup> Dans ce noble combat , le grand Socrate remporta , dit-on , la palme. PSEUDO-GALLUS , I , 47.

<sup>2</sup> On raconte ainsi du vieux Caton que le vin réchauffoit sa vertu. HOR., *Od.* III , 21 , 44. Voyez J.-B. ROUSSEAU , *Odes* , II , 4.

<sup>3</sup> PLUTARQUE , *Vie d'Artaxerxes* , c. 2. C.

<sup>4</sup> Célèbre par son avarice , qui lui a valu cette épitaphe de Buchanan :

*Silvius hic situs est, gratis qui nil dedit unquam,  
Mortuus est, gratis quod legis ista, dolet.*



et les picquer, pour les garder de s'engourdir. Et escript on que les Perses, aprez le vin, consultoient de leurs principaulx affaires <sup>1</sup>.

Mon goust et ma complexion est plus ennemie de ce vice que mon discours; car, oultre ce que ie captive ayseement mes creances sous l'auctorité des opinions anciennes, ie le treuve bien un vice lasche et stupide, mais moins malicieux et dommageable que les aultres qui chocquent quasi tous, du plus droict fil, la société publique. Et, si nous ne pouvons nous donner du plaisir qu'il ne nous couste quelque chose, comme ils tiennent, ie treuve que ce vice couste moins à nostre conscience que les aultres; outre ce qu'il n'est point de difficile apprest, ny malaysé à trouver: consideration non meprisable. Un homme avancé en dignité et en aage, entre trois principales commoditez qu'il me disoit luy rester en la vie, comptoit celle cy; et où les veult on trouver plus iustement qu'entre les naturelles? mais il la prenoit mal: la delicatesses y est à fuyr, et le soigneux triage du vin; si vous fondez vostre volupté à le boire friand, vous vous obligez à la douleur de le boire aultre. Il fault avoir le goust plus lasche et plus libre: pour estre bon beuveur, il fault un palais moins tendre. Les Allemands boivent quasi egualement de tout vin avecques plaisir; leur fin, c'est l'avaller, plus que le gouter. Ils en ont bien meilleur marché: leur volupté est bien plus plantureuse et plus en main. Secondement, boire à la françoise, à deux repas, et modereement, c'est trop restreindre les faveurs de ce dieu; il y fault plus de temps et de constance: les anciens franchissoient des nuicts entieres à cet exercice, et y attachoient souvent les iours; et si fault dresser son ordinaire plus large et plus ferme. J'ay veu un grand seigneur de mon temps, personnage de haultes entreprises et fameux succez, qui, sans effort et au train de ses repas communs, ne beuvoit gueres moins de cinq lots de vin <sup>2</sup>; et ne se montroit, au partir de là, que trop sage et advisé aux despens de nos affaires. Le plaisir, duquel nous

<sup>1</sup> Hérodote, I, 133, et autres auteurs. C.

<sup>2</sup> Environ dix bouteilles.



voulons tenir compte au cours de nostre vie, doit en employer plus d'espace ; il faudroit, comme des garçons de boutique et gents de travail, ne refuser nulle occasion de boire, et avoir ce desir tousiours en teste. Il semble que tous les iours nous raccourcissons l'usage de cettuy cy ; et qu'en nos maisons, comme i'ay veu en mon enfance, les desieusners, les ressiners<sup>1</sup> et les collations feussent plus frequentes et ordinaires qu'à present. Seroit ce qu'en quelque chose nous allassions vers l'amendement ? Vrayement non : mais ce peult estre que nous sommes beaucoup plus iettez à la paillardise que nos peres. Ce sont deux occupations qui s'entr'empeschent en leur vigueur : ell' a affoibli nostre estomach, d'une part ; et d'autre part, la sobriété sert à nous rendre plus coints<sup>2</sup>, plus damedrets, pour l'exercice de l'amour.

C'est merveille des contes que i'ay oui faire à mon pere, de la chasteté de son siecle. C'estoit à lui d'en dire, estant tres-advenant, et par art et par nature, à l'usage des dames. Il parloit peu et bien ; et si mesloit son langage de quelque ornement des livres vulgaires, sur tout espagnols ; et entre les espagnols, luy estoit ordinaire celuy qu'ils nommoient *Marc Aurele*<sup>3</sup>. Le port, il l'avoit d'une gravité douce, humble et tresmodeste ; singulier soing de l'honnesteté et decence de sa personne et de ses habits, soit à pied, soit à cheval : monstrueuse foy en ses paroles ; et une conscience et religion, en general, penchant plustost vers la superstition que vers l'autre bout : pour un homme de petite taille, plein de vigueur, et d'une stature droicte et bien proportionnée ; d'un visage agreable, tirant sur le brun ; adroict et exquis en tous nobles exercices. I'ay veu encores des cannes farcies de plomb, des-

<sup>1</sup> Le ressiner, ou plutôt *reciner*, du latin *recenare*, d'après Le Duchat sur Rabelais, c'est le goûter, la collation qu'on fait quelque temps après le dîner. « Il n'est desjeuner que d'escoliers ; dîners que d'avocats ; ressiner que de vigneron ; souper que de marchands. » RABELAIS, IV, 46. C.

<sup>2</sup> Coint et foit, termes synonymes, selon Nicot : *culius*, *comptus*. — Coint, c'est, dit Borel, beau, galant, ajusté. C.

<sup>3</sup> L'*Horloge des Princes*, ou le *Marc-Aurèle*, par Antoine Guevara. Voyez BAYLE, à l'article Guevara. C.

quelles on dict qu'il exerceoit ses bras pour se preparer a ruer la barre ou la pierre, ou à l'escrime; et des souliers aux semelles plombées, pour s'alleger au courir et au sauter. Du primisaut<sup>1</sup>, il a laissé en memoire des petits miracles: ie l'ay veu, par de là soixante ans, se mocquer de nos alaigresses<sup>2</sup>, se iecter avecques sa robbe fourree sur un cheval, faire le tour de la table sur son poulce, ne monter gueres en sa chambre, sans s'eslancer trois ou quatre degrez à la fois. Sur mon propos, il disoit qu'en toute une province, à peine y avoit il une femme de qualité, qui feust mal nommée; recitoit des estranges privautez, nommeement siennes, avec des honnestes femmes, sans souspeçon quelconque; et, de soy, iuroit sainctement estre venu vierge à son mariage; et si, c'estoit aprez avoir eu longue part aux guerres delà les monts, desquelles il nous a laissé un papier iournal de sa main, suyvant poinct par poinct ce qui s'y passa et pour le public, et pour son privé. Aussi se maria il bien avant en aage, l'an mil cinq cent vingt et huit, qui estoit son trente et troisieme, sur le chemin de son retour d'Italie. Revenons à nos bouteilles.

Les incommoditez de la vieillesse, qui ont besoin de quelque appuy et refreschissement, pourroient m'engendrer avecques raison desir de cette faculté; car c'est quasi le dernier plaisir que le cours des ans nous desrobbe. La chaleur naturelle, disent les bons compaignons, se prend premierement aux pieds; celle là touche l'enfance: de là elle monte à la moyenne region, où elle se plante long temps, et y produit, selon moy, les seuls vrays plaisirs de la vie corporelle; les aultres voluptez dorment au prix: sur la fin, à la mode d'une vapeur qui va montant et s'exhalant, elle arrive au gosier, où elle faict sa derniere pose. Je ne puis pourtant entendre comment on vienne à allonger le plaisir de boire oultre la soif, et se forger

<sup>1</sup> C'est-à-dire du premier saut. *Prim*, vieux mot qui signifie premier. Ce mot nous est resté dans *printemps*, *primum tempus*. De *primisaut* on a fait *primisautier*, dont Montaigne se sert ailleurs en parlant de lui-même. C.

<sup>2</sup> De notre agilité. — *Alaigre* et *delibéré*, alacer, vegetus. *Alaigresse*, *alaigreté*, agilitas, alacritas. NICOT. C.

en l'imagination un appetit artificiel et contre nature : mon estomach n'iroit pas iusques là ; il est assez empesché à venir à bout de ce qu'il prend pour son besoiñ. Ma constitution est ne faire cas du boire que pour la suite du manger ; et bois , à cette cause , le dernier coup tousiours le plus grand. Et par ce qu'en la vieillesse nous apportons le palais encrassé de rheume , ou alteré par quelque aultre mauvaise constitution , le vin nous semble meilleur , à mesme que nous avons ouvert et lavé nos pores : au moins il ne m'advient gueres que , pour la premiere fois , i'en prenne bien le goust. Anacharsis <sup>1</sup> s'estonnoit que les Grecs beussent , sur la fin du repas , en plus grands verres qu'au commencement : c'estoit , comme ie pense , pour la mesme raison que les Allemands le font , qui commencent lors le combat à boire d'autant.

Platon <sup>2</sup> deffend aux enfans de boire vin avant dix huit ans , et avant quarante de s'enyvrer ; mais , à ceux qui ont passé les quarante , il pardonne de s'y plaire , et de mesler un peu largement en leurs convives l'influence de Dionysus , ce bon dieu qui redonne aux hommes la gayeté , et la ieunesse aux vieillards , qui adoucit et amollit les passions de l'ame , comme le fer s'amollit par le feu : et , en ses loix , treuve telles assemblees à boire utiles , pourveu qu'il y aye un chef de bande à les contenir et regler ; l'yvresse estant , dict il , une bonne espreuve et certaine de la nature d'un chascun , et , quand et quand , propre à donner aux personnes d'aage le courage de s'eshaudir en danses et en la musique ; choses utiles , et qu'ils n'osent entreprendre en sens rassis : Que le vin est capable de fournir à l'ame de la temperance , au corps de la santé. Toutes-fois ces restrictions , en partie empruntees des Carthaginois , luy plaisent : Qu'on s'en espargne en expedition de guerre <sup>3</sup> ; Que tout magistrat et tout iuge s'en abstienne sur le point d'executer sa charge , et de consulter des affaires publiques ; Qu'on n'y employe le iour , temps deu à d'aultres occu-

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAËRTCE , I , 104. C.

<sup>2</sup> Loix , liv. II , p. 584. C.

<sup>3</sup> Loix , liv. II , vers la fin. C.



pations, ny celle nuict qu'on destine à faire des enfants.

Ils disent que le philosophe Stilpon, aggravé de vieillesse, hasta sa fin à escient par le bruvage de vin pur <sup>1</sup>. Pareille cause, mais non du propre desseing, suffoqua aussi les forces abbatues par l'aage du philosophe Arcesilaus <sup>2</sup>.

Mais c'est une vieille et plaisante question, « Si l'ame du sage seroit pour se rendre à la force du vin, »

*Si munitæ adhibet vim sapientiæ* <sup>3</sup>.

A combien de vanité nous poulse cette bonne opinion que nous avons de nous ! La plus reglée ame du monde et la plus parfaite n'a que trop à faire à se tenir en pieds, et à se garder de s'emporter par terre de sa propre foiblesse : de mille, il n'en est pas une qui soit droicte et rassise un instant de sa vie ; et se pourroit mettre en doubte si, selon sa naturelle condition, elle y peult iamais estre : mais d'y ioindre la constance, c'est sa derniere perfection ; ie dis quand rien ne la choque-roit, ce que mille accidents peuvent faire : Lucrece, ce grand poëte, a beau philosopher et se bander ; le voylà rendu insensé par un bruvage amoureux. Pensent ils qu'une apoplexie n'estourdisse aussi bien Socrates qu'un portefaix ? Les uns ont oublié leur nom mesme par la force d'une maladie ; et une legiere bleccure a renversé le iugement à d'autres. Tant sage qu'il voudra, mais enfin c'est un homme ; qu'est il plus caducque, plus miserable, et plus de neant ? la sagesse ne force pas nos conditions naturelles :

*Sudores itaque, et pallorem existere toto  
Corpore, et infringi linguam, vocemque aboriri,  
Caligare oculos, sonere aures, succidere artus,  
Denique concidere, ex animi terrore, videmus* <sup>4</sup> :

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAËRTIÈ, II, 430. C.

<sup>2</sup> Id., IV, 44. C.

<sup>3</sup> Si le vin peut terrasser la sagesse la plus ferme. HON., *Od.*, III, 28, 4. — C'est ici une parodie plutôt qu'une citation. C.

<sup>4</sup> Aussi, lorsque l'esprit est frappé de terreur, tout le corps pâlit et se couvre de sueur, la langue bégale, la voix s'éteint, la vue se trouble, les oreilles tintent, la machine se relâche et s'affaisse. L'ÉPIQUE, III, 458.

il fault qu'il cille les yeux au coup qui le menace; il fault qu'il fremisse planté au bord d'un precipice, comme un enfant; nature ayant voulu se reserver ces legieres marques de son auctorité, inexpugnables à nostre raison et à la vertu stoïque, pour luy apprendre sa mortalité et nostre fadeze<sup>1</sup>: il paslit à la peur, il rougit à la honte, il gemit à la cholique, sinon d'une voix desesperée et esclatante, au moins d'une voix cassee et enrourée :

*Humani a se nihil alienum putet* <sup>2</sup>.

Les poëtes, qui feignent tout à leur poste, n'osent pas descharger seulement des larmes leurs heros :

*Sic fatur lacrymans, classique immittit habenas* <sup>3</sup>.

Luy suffise de brider et moderer ses inclinations; car, de les emporter, il n'est pas en luy. Cettuy mesme nostre Plutarque, si parfaict et excellent iuge des actions humaines, à veoir Brutus et Torquatus tuer leurs enfants, est entré en doute si la vertu pouvoit donner iusques là, et si ces personnages n'avoient pas esté plustost agitez par quelque aultre passion<sup>4</sup>. Toutes actions hors les bornes ordinaires sont subiectes à sinistre interpretation, d'autant que nostre goust n'advient non plus à ce qui est au dessus de luy, qu'à ce qui est au dessous.

Laissons cette aultre secte<sup>5</sup> faisant expresse profession de fierté : mais quand, en la secte mesme estimée la plus molle<sup>6</sup>, nous oyons ces vanteries de Metrodorus : *Occupavi te, Fortuna, atque cepi; omnesque aditus tuos interclusi, ut ad me adspirare non*

<sup>1</sup> Notre folie, notre sottise, notre foiblesse. E. J.

<sup>2</sup> Qu'il ne se croie donc à l'abri d'aucun accident humain. Ténacré, *Heautontim.*, act. I, sc. 4, v. 23. — Montaigne détourne ici ce vers de son vrai sens, pour l'adapter à sa pensée. C.

<sup>3</sup> Ainsi parloit Énée, les larmes aux yeux; et sa flotte voguoit à pleines voiles. Virg., *Æn.*, VI, 4.

<sup>4</sup> PLUTARQUE, *Vie de Publicola*, c. 3. C.

<sup>5</sup> Celle des stoïciens, ou de Zénon, son fondateur. C.

<sup>6</sup> Celle d'Épicure. C.

*posses*<sup>1</sup> : quand Anaxarchus, par l'ordonnance de Nicocreon, tyran de Cypre, couché dans un vaisseau de pierre, et assommé à coups de mail de fer, ne cesse de dire, « Frappez, rompez; ce n'est pas Anaxarchus, c'est son estuy, que vous pilez<sup>2</sup> : » quand nous oyons nos martyrs crier au tyran, au milieu de la flamme, « C'est assez rosti de ce costé là; hache le, mange le, il est cuit; recommence de l'autre<sup>3</sup> : » quand nous oyons, en Iosephe<sup>4</sup>, cet enfant tout deschiré de tenailles mordantes, et percé des alesnes d'Antiochus, le desfier encores, criant d'une voix ferme et asseuree : « Tyran, tu perds temps, me voicy tousiours à mon ayse; où est cette douleur, où sont ces torments de quoy tu me menaceois? n'y sçais tu que cecy? ma constance te donne plus de peine que ie n'en sens de ta cruauté : ô lasche belitre! tu te rends, et ie me renforce : foyz moy plaindre, foyz moy flechir, foyz moy rendre si tu peulx; donne courage à tes satellites et à tes bourreaux; les voylà defaillis de cœur, ils n'en peuvent plus; arme les, acharne les : » certes, il fault confesser qu'en ces ames là il y a quelque alteration et quelque fureur, tant sainte soit elle. Quand nous arrivons à ces saillies stoïques, « l'aime mieulx estre furieux que voluptueux; » mot d'Antisthenes, *Μακρὸν μᾶλλον, ἢ ἡσθεῖν*<sup>5</sup> : quand Sextius nous dict, « qu'il aime mieulx estre enferré de la douleur que de la volupté : » quand Epicurus entreprend de se faire mignarder à la goutte; et, refusant le repos et la santé, que de gayeté de cœur il desfie les maux; et, mesprisant les douleurs moins aspres, desdaignant les luicter et les combattre, qu'il en appelle et desire des fortes, poignantes, et dignes de luy<sup>6</sup>;

<sup>1</sup> Je t'ai prévenue, je t'ai domptée, ô Fortune! J'ai fortifié toutes les avenues par où tu pouvois venir jusqu'à moi. Cic., *Tusc. Quæst.*, V, 9.

<sup>2</sup> DIOGÈNE LAËRTIÈS, IX, 58. C.

<sup>3</sup> C'est ce que fait dire Prudence à saint Laurent, livre *des Couronnes*, hymn. 2. v. 401. C.

<sup>4</sup> *De Maccab.*, c. 8. C.

<sup>5</sup> AULU-GELLE, IX, 5; DIOGÈNE LAËRTIÈS, VI, 3. — Montaigne a traduit ces mots avant de les citer. C.

<sup>6</sup> SÉNÈQUE, *Epist.* 66 et 92; de *Olio sapientis*, c. 32, etc. J. V. L.

Spumanteum dari, pecora inter inertia, votis  
Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem<sup>1</sup> :

qui ne iuge que ce sont boutées d'un courage eslançé hors de son giste? Nostre ame ne sçauroit de son siege atteindre si hault; il fault qu'elle le quitte et s'esleve, et que, prenant le frein aux dents, elle emporte et ravisse son homme si loing, qu'aprez il s'estonne luy mesme de son faict : comme aux exploits de la guerre, la chaleur du combat poulse les soldats genereux souvent à franchir des pas si hazardoux, qu'estants revenus à eulx, ils en transissent d'estonnement les premiers : comme aussi les poëtes sont esprins souvent d'admiration de leurs propres ouvrages, et ne recognoissent plus la trace par où ils ont passé une si belle carriere; c'est ce qu'on appelle aussi en eulx ardeur et manie. Et comme Platon dict<sup>2</sup>, que pour neant heurte à la porte de la poësie un homme rassis : aussi dict Aristote<sup>3</sup>, qu'aucune ame excellente n'est exempte de meslange de folie; et a raison d'appeller folie tout eslancement, tant louable soit il, qui surpasse nostre propre iugement et discours; d'autant que la sagesse est un maniement réglé de nostre ame, et qu'elle conduit avecques mesure et proportion, et s'en respond. Platon<sup>4</sup> argumente ainsi, « que la faculté de prophetiser est au dessus de nous; qu'il fault estre hors de nous quand nous la traictons; il fault que nostre prudence soit offusquee ou par le sommeil, ou par quelque maladie, ou enlevée de sa place par un ravissement celeste. »

<sup>1</sup> Dédaignant ces animaux timides, il voudroit qu'un sanglier écumanant vint s'offrir à lui, ou qu'un lion descendit de la montagne. VIRG., *Æn.*, IV, 188. Cette application est aussi empruntée de Sénèque, *Epist.* 64. J. V. L.

<sup>2</sup> Sénèque, de *Tranquillitate animi*, c. 48, d'après l'*Ion*. J. V. L.

<sup>3</sup> ARISTOTE, *Problem.*, sect. 30; CICÉRON, *Tuscul.*, I, 83; Sénèque, *ibid.* J. V. L.

<sup>4</sup> Dans le *Timée*, p. 843. G. C.

## CHAPITRE III.

## COUSTUME DE L'ISLE DE CEA.

Si philosopher c'est doubter, comme ils disent, à plus forte raison niaiser et fantastiquer, comme ie foyz, doit estre doubter; car c'est aux apprentifs à enquerir et à debattre, et au cathedrant de resoudre. Mon cathedrant, c'est l'auctorité de la volonté divine, qui nous regle sans contredict, et qui a son reng au dessus de ces humaines et vaines contestations.

Philippus<sup>1</sup> estant entré à main armee au Peloponnese, quelqu'un disoit à Damindas que les Lacedemoniens auroient beaucoup à souffrir, s'ils ne se remettoient en sa grace : « Eh, poltron ! respondit il, que peuvent souffrir ceulx qui ne craignent point la mort ? » On demandoit aussi à Agis comment un homme pourroit vivre libre : « Mesprisant, dict il, le mourir. » Ces propositions, et mille pareilles qui se rencontrent à ce propos, sonnent evidemment quelque chose au delà d'attendre patiemment la mort, quand elle nous vient : car il y a en la vie plusieurs accidents pires à souffrir que la mort mesme; tesmoing cet enfant lacedemonien, prins par Antigonus, et vendu pour serf, lequel, pressé par son maistre de s'employer à quelque service abiect : « Tu verras, dict il, qui tu as acheté : ce me seroit honte de servir, ayant la liberté si à main ; » et, ce disant, se precipita du hault de la maison. Antipater, menaceant asprement les Lacedemoniens, pour les rengier à certaine sienne demande : « Si tu nous menaces de pis que la mort, respondirent ils, nous mourrons plus volontiers : » et à Philippus, leur ayant escript qu'il empescheroit toutes leurs entreprises, « Quoy ! nous empescheras tu aussi de mourir ? » C'est ce qu'on dict<sup>2</sup>, que le sage vit tant qu'il doit, non pas tant qu'il peult; et que le present que nature

<sup>1</sup> Cet exemple et les quatre suivans sont tirés de PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacedemoniens*. C.

<sup>2</sup> SENEQUE, *Epist.* 70. C

nous ayt faict le plus favorable , et qui nous oste tout moyen de nous plaindre de nostre condition , c'est de nous avoir laissé la clef des champs : elle n'a ordonné qu'une entree à la vie , et cent mille yssues. Nous pouvons avoir faulte de terre pour y vivre ; mais de terre pour y mourir, nous n'en pouvons avoir faulte, comme respondict Boiocalus aux Romains <sup>1</sup>. Pourquoy te plains tu de ce monde? il ne te tient pas : si tu vis en peine , ta lascheté en est cause. A mourir, il ne reste que le vouloir :

Ubique mors est ; optime hoc cavit deus.

Eripere vitam nemo non homini potest ;

At nemo mortem : mille ad hanc aditus patent <sup>2</sup>.

Et ce n'est pas la recepte à une seule maladie <sup>3</sup>, la mort est la recepte à tous maux ; c'est un port tresasseuré, qui n'est iamais à craindre, et souvent à rechercher. Tout revient à un, que l'homme se donne sa fin, ou qu'il la souffre ; qu'il courre au devant de son iour, ou qu'il l'attende ; d'où qu'il vienne , c'est tousiours le sien : en quelque lieu que le filet se rompe, il y est tout ; c'est le bout de la fusee. La plus volontaire mort, c'est la plus belle. La vie despend de la volonté d'aultruy ; la mort, de la nostre. En aulcune chose nous ne devons tant nous accommoder à nos humeurs, qu'en celle là. La reputation ne touche pas une telle entreprinse : c'est folie d'y avoir respect. Le vivre, c'est servir, si la liberté de mourir en est à dire. Le commun train de la guarison se conduict aux despens de la vie : on nous incise, on nous cauterise, on nous destrenche les membres, on nous soustraict l'aliment et le sang ; un pas plus oultre, nous voylà guaris tout à faict. Pourquoy n'est la veine du gosier autant à nostre commandement que la mediane <sup>4</sup>? Aux plus fortes maladies,

<sup>1</sup> TACITE, *Annal.*, XIII, 56 : *Deesse nobis terra, in qua vivamus, potest; in qua moriamur, non potest.*

<sup>2</sup> Par un effet de la sagesse divine, la mort est partout. Chacun peut ôter la vie à l'homme, personne ne peut lui ôter la mort : mille chemins ouverts y conduisent. SÉNÈQUE, *Thébaïde*, acte I, sc. 1, v. 151.

<sup>3</sup> La plupart de ces idées sont de SÉNÈQUE, *Epist.* 69 et 70. C.

<sup>4</sup> *Veine du pli du coude.* E. J.

les plus forts remèdes. Servius le grammairien, ayant la goutte, n'y trouva meilleur conseil que de s'appliquer du poison à tuer ses iambes<sup>1</sup> : qu'elles feussent podagriques à leur poste, pourveu qu'elles feussent insensibles. Dieu nous donne assez de congé, quand il nous met en tel estat, que le vivre est pire que le mourir. C'est foiblesse de ceder aux maux, mais c'est folie de les nourrir. Les stoiciens disent<sup>2</sup> que c'est vivre convenablement à nature, pour le sage, de se despartir de la vie, encores qu'il soit en plein heur, s'il le faict opportunement; et au fol, de maintenir sa vie, encores qu'il soit miserable, pourveu qu'il soit en la plus grande part des choses qu'ils disent estre selon nature. Comme ie n'offense les loix qui sont faictes contre les larrons, quand i'emporte le mien, et que ie coupe ma bourse; ni des boutefeux, quand ie brusle mon bois : aussi ne suis ie tenu aux loix faictes contre les meurtriers, pour m'estre osté ma vie. Hegesias disoit<sup>3</sup>, que comme la condition de la vie, aussi la condition de la mort devoit despendre de nostre eslection. Et Diogenes, rencontrant le philosophe Speusippus affligé de longue hydroisie, se faisant porter en lictiere, qui luy escria : « Le bon salut ! Diogenes ; » « A toy, point de salut, respondict il, qui souffres le vivre, estant en tel estat. » De vray, quelque temps aprez, Speusippus se fait mourir, ennuyé d'une si penible condition de vie<sup>4</sup>.

Mais cecy ne s'en va pas sans contraste : car plusieurs tiennent, Que nous ne pouvons abandonner cette garnison du monde, sans le commandement exprez de celuy qui nous y a mis; et Que c'est à Dieu, qui nous a icy envoyez, non pour nous seulement, ouy bien pour sa gloire, et service d'aultruy, de nous donner congé quand il luy plaira, non à nous de le prendre : Que nous ne sommes pas nays pour nous, ains aussi pour nostre pais : Les loix nous redemandent compte de nous

<sup>1</sup> PLINIE, *Nat. Hist.*, XXV, 3; SÉPTEME, *de Illustr. Gramm.*, c. 2 et 3. C.

<sup>2</sup> CIC., *de Finibus*, III, 48. C.

<sup>3</sup> DIOGÈNE LAËRCE, II, 94. C.

<sup>4</sup> DIOGÈNE LAËRCE, IV, 3. C.

pour leur intérêt, et ont action d'homicide contre nous; autrement, comme deserteurs de nostre charge, nous sommes punis en l'autre monde.

Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi letum  
Insontes peperere manu, lucemque perosi  
Proiecere animas<sup>1</sup>:

Il y a bien plus de constance à user la chaisne qui nous tient, qu'à la rompre, et plus d'esprouve de fermeté en Regulus qu'en Caton; c'est l'indiscretion et l'impatience qui nous hastent le pas: Nuls accidents ne font tourner le dos à la vivfe vertu; elle cherche les maux et la douleur comme son aliment; les menaces des tyrans, les gehennes et les bourreaux, l'animent et la vivifient;

Duris ut illex tonsa bipennibus  
Nigræ feraci frondis in Algido,  
Per damna, per cædes, ab ipso  
Ducit opes, animumque ferro<sup>2</sup>:

et comme dict l'autre,

Non est, ut putas, virtus, pater,  
Timere vitam: sed malis ingentibus  
Obstare, nec se vertere, ac retro dare<sup>3</sup>.

Rebus in adversis facile est contemnere mortem:  
Fortius ille facit, qui miser esse potest<sup>4</sup>.

C'est le roole de la couardise, non de la vertu, de s'aller tapir dans un creux, sous une tombe massive, pour éviter les

<sup>1</sup> Plus loin, on voit accablés de tristesse les malheureux qui ont tranché, par une mort volontaire, des jours jusque alors innocents, et qui, détestant la lumière, ont rejeté le fardeau de la vie. VING., *Æn.*, VI, 434.

<sup>2</sup> Tel le chêne, dans les noires forêts de l'Algide, se fortifie sous les coups redoublés de la hache; ses pertes, ses blessures, le fer même qui le frappe, lui donnent une nouvelle vigueur. HON., *Od.*, IV, 4, 57.

<sup>3</sup> La vertu, mon père, ne consiste pas, comme vous le pensez, à craindre la vie, mais à ne pas fuir honteusement, à faire face à l'adversité. SÉNÈQUE, *Thébaïde*, acte I, v. 190.

<sup>4</sup> Dans l'adversité il est facile de mépriser la mort: il a bien plus de courage, celui qui sait être malheureux. MARTIAL., XI, 56, 15.



coups de la fortune; la vertu ne rompt son chemin ny son train, pour orage qu'il fasse :

Si fractus illabatur orbis,  
Impavidum ferient ruinae<sup>1</sup>.

Le plus communement, la fuite d'autres inconveniens nous poulse à cettuy cy; voire quelquesfois la fuite de la mort faict que nous y courons :

Hic, rogo, non furor est, ne moriari, mori<sup>2</sup>?

comme ceulx qui, de peur du precipice, s'y lancent eulx mesmes :

Multos in summa pericula misit  
Venturi timor ipse mali : fortissimus ille est,  
Qui promptus metuenda pati, si cominus inatent,  
Et differre potest<sup>3</sup>.

Usque adeo, mortis formidine, vitæ  
Percipit humanos odium, lucisque videndæ,  
Ut sibi consciscant mœrenti pectore letum,  
Obliiti fontem curarum hunc esse timorem<sup>4</sup>.

Platon, en ses loix<sup>5</sup>, ordonne sepulture ignominieuse à ce-luy qui a privé son plus proche et plus amy, sçavoir est soy mesme, de la vie et du cours des destinees, non contrainct par iugement publicque, ny par quelque triste et inevitable accident de la fortune, ny par une honte insupportable, mais par lascheté et foiblesse d'une ame craintifve. Et l'opinion qui

<sup>1</sup> Que l'univers brisé s'écroule; les ruines le frapperont sans l'effrayer. HOS. . Od., III, 5, 7.

<sup>2</sup> Dites-moi, je vous prie, mourir de peur de mourir, n'est-ce pas folie? MARTIAL, II, 80, 2.

<sup>3</sup> La crainte même du péril fait souvent qu'on se hâte de s'y précipiter. L'homme courageux est celui qui brave le danger s'il le faut, et qui l'évite s'il est possible. LUCAIN, VII, 104.

<sup>4</sup> La crainte de la mort inspire souvent aux hommes un tel dégoût de la vie, qu'ils tournent contre eux-mêmes des mains désespérées, oubliant que la crainte de la mort étoit l'unique source de leurs peines. LUCAIN, III, 79.

<sup>5</sup> Liv. IX, et dans les *Pensées de Platon*, troisième partie, p. 374, seconde édition. J. V. L.

desdaigne nostre vie, elle est ridicule; car enfin c'est nostre estre, c'est nostre tout. Les choses qui ont un estre plus noble et plus riche peuvent accuser le nostre; mais c'est contre nature que nous nous mesprisons et mettons nous mesmes à nonchaloir; c'est une maladie particuliere, et qui ne se veoid en aulcune aultre creature, de se haïr et desdaigner. C'est de pareille vanité que nous desirons estre aultre chose que ce que nous sommes : le fruict d'un tel desir ne nous touche pas, d'autant qu'il se contredit et s'empesche en soy. Celuy qui desire d'estre faict, d'un homme, ange, il ne faict rien pour luy; il n'en vaudroit de rien mieux : car n'estant plus, qui se resioutra et ressentira de cet amendement pour luy?

Debet enim, misere cui forte, ægreque futurum est,  
Ipse quoque esse in eo tum tempore, quum male possit  
Accidere<sup>1</sup>.

La securité, l'indolence, l'impassibilité, la privation des maux de cette vie, que nous achetons au prix de la mort, ne nous apporte aulcune commodité : pour neant evite la guerre, celuy qui ne peult iouir de la paix; et pour neant fuit la peine, qui n'a de quoy savourer le repos.

Entre ceulx du premier advis, il y a eu grand doubte sur cecy, Quelles occasions sont assez iustes pour faire entrer un homme en ce party de se tuer? ils appellent cela, *εὐλογον εξαγωγὴν*<sup>2</sup>. Car, quoyqu'ils dient qu'il fault souvent mourir pour causes legieres, puisque celles qui nous tiennent en vie ne sont gueres fortes, si y faut il quelque mesure. Il y a des humeurs fantastiques et sans discours qui ont poulisé, non des hommes particuliers seulement, mais des peuples, à se desfaire : i'en ay allegué par cy devant des exemples; et nous lisons en oultre<sup>3</sup> des vierges milesiennes, que, par une conspiration furieuse, elles se pendoient les unes aprez les aul-

<sup>1</sup> On n'a rien à craindre du malheur, si l'on n'existe plus dans le temps où il pourroit arriver. LUCRÈCE, III, 874.

<sup>2</sup> *Εὐλογον εξαγωγὴν*, sortie raisonnable. C'étoit l'expression des stoïciens. Voyez DIOGÈNE LAËRTIUS, VIII, 130; et les observations de Ménage, p. 311 et 312. C.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, des Faits vertueux des Femmes, à l'article des Milesiennes. C.

tres, iusques à ce que le magistrat y pourveust, ordonnant que celles qui se trouveroient ainsi pendues fussent traînées du mesme licol toutes nues par la ville. Quand Threicion<sup>1</sup> presche Cleomenes de se tuer pour le mauvais estat de ses affaires, et, ayant fuy la mort plus honorable en la bataille qu'il venoit de perdre, d'accepter cette aultre qui luy est seconde en honneur, et ne donner point de loisir aux victorieux de luy faire souffrir ou une mort ou une vie honteuse; Cleomenes, d'un courage lacedemonien et stoïque, refuse ce conseil, comme lasche et effeminé: « C'est une recepte, dict il, qui ne me peult iamaïs manquer, et de laquelle il ne se fault pas servir tant qu'il y a un doigt d'esperance de reste; que le vivre est quelquesfois constance et vaillance; qu'il veult que sa mort mesme serve à son pais, et en veult faire un acte d'honneur et de vertu. » Threicion se creut dez lors, et se tua. Cleomenes en fait aussi autant depuis, mais ce feust aprez avoir essayé le dernier poinct de la fortune. Touts les inconveniens ne valent pas qu'on vueille mourir pour les eviter: et puis, y ayant tant de soubdains changements aux choses humaines, il est malaysé à iuger à quel poinct nous sommes iustement au bout de nostre esperance:

*Sperat et in sæva victus gladiator arena,  
Sic licet infesto pollice turba minax*<sup>2</sup>.

Toutes choses, disoit un mot ancien<sup>3</sup>, sont esperables à un homme, pendant qu'il vit. « Ouy, mais respond Seneca, pourquoy auroy ie plustost en la teste cela, Que la fortune peult toutes choses pour celuy qui est vivant; que cecy, Que fortune ne peult rien sur celuy qui sçait mourir? » On veoid Joseph<sup>4</sup> engagé en un si apparent dangier et si prochain,

<sup>1</sup> On plutôt *Therficion*; car Plutarque (*Vie d'Agis et de Cléomène*, c. 44) le nomme Θερψικίων. C.

<sup>2</sup> Renversé sur l'arène, le gladiateur vaincu espère encore, quoique, par le signe ordinaire, le peuple ordonne qu'il meure. PENTADIUS, *de Spe*, ap. *Virg. Catalecta*, ed. Scaligero, p. 223. C.

<sup>3</sup> Sénèque, *Epist.* 70. C.

<sup>4</sup> *De Vita sua*, p. 1009. C.

tout un peuple s'estant eslevé contre luy, que par discours il n'y pouvoit avoir aulcune ressource; toutesfois estant, comme il dict, conseillé sur ce poinct, par un de ses amis, de se desfaire, bien luy servit de s'opiniastres en l'esperance: car la fortune contourna, oultre toute raison humaine, cet accident, si bien qu'il s'en veid delivré sans aulcun inconvenient. Et Cassius et Brutus, au contraire, acheverent de perdre les reliques de la romaine liberté, de laquelle ils estoient protecteurs, par la precipitation et temerité de quoy ils se tuerent avant le temps et l'occasion. A la journee de Serisolles, monsieur d'Anguien essaya deux fois de se donner de l'espee dans la gorge, desesperé de la fortune du combat qui se porta mal en l'endroit où il estoit; et cuida par precipitation se priver de la iouissance d'une si belle victoire <sup>1</sup>. J'ai veu cent lievres se sauver sous les dents des levriers. *Aliquis carnifici suo superstes fuit* <sup>2</sup>.

Multa dies, variusque labor mutabilis ævi  
 Rettulit in melius; multos alterna revisens  
 Ludit, et in solido rursus fortuna locavit <sup>3</sup>.

Pline <sup>4</sup> dict qu'il n'y a que trois sortes de maladies pour lesquelles éviter on aye droict de se tuer; la plus aspre de toutes, c'est la pierre à la vessie, quand l'urine en est retenue: Senèque, celles seulement qui esbranlent pour longtemps les offices de l'ame. Pour éviter une pire mort, il y en a qui sont d'avis de la prendre à leur poste. Democritus, chef des Ætoliens, mené prisonnier à Rome, trouva moyen, de nuict, d'eschapper; mais, suyvi par ses gardes, avant que se laisser reprendre, il se donna de l'espee au travers du corps <sup>5</sup>. Anti-

<sup>1</sup> Blaise de Montluc, qui eut beaucoup de part au gain de la bataille, l'assure positivement dans ses *Commentaires*, fol. 96, verso. Cette bataille se donna en 1544. C.

<sup>2</sup> Tel a survécu à son bourreau. SÉNÈQUE, *Epist.* 45.

<sup>3</sup> Les temps, les événements divers, ont souvent amené des changements heureux; capricieuse dans ses jeux, la fortune abaisse souvent les hommes pour les relever avec plus d'éclat. VING., *Æm.*, XI, 428.

<sup>4</sup> PLIN., XXV. 3. — SÉNÈQUE, *Epist.* 58. C.

<sup>5</sup> TITE LIVE, XXXVII, 46. L'exemple suivant est pris du même historien, XLV, 26. C.

noûs et Theodotus , leur ville d'Epire reduicte à l'extremité par les Romains , feurent d'advis au peuple de se tuer tous : mais le conseil de se rendre plustost ayant gaigné , ils allerent chercher la mort , se ruant sur les ennemis en intention de frapper , non de se couvrir. L'isle de Goze <sup>1</sup> forcee par les Turcs il y a quelques annees , un Sicilien , qui avoit deux belles filles prestes à marier , les tua de sa main , et leur mere aprez , qui accourut à leur mort : cela faict , sortant en rue avecques une arbaleste et une harquebuse , de deux coups il en tua les deux premiers Turcs qui s'approcherent de sa porte , et puis , mettant l'espee au poing , s'alla mesler furieusement , où il feut soubdain enveloppé et mis en pieces , se sauvant ainsi du servage aprez en avoir delivré les siens. Les femmes iuifves , aprez avoir faict circoncire leurs enfants , s'alloient precipiter quand et eulx , fuyant la cruauté d'Antiochus <sup>2</sup>. On m'a conté qu'un prisonnier de qualité estant en nos conciergeries , ses parents , advertis qu'il seroit certainement condamné , pour eviter la honte de telle mort , apostèrent un presbtre pour luy dire que le souverain remede de sa delivrance estoit , qu'il se recommandast à tel saint avec tel et tel vœu , et qu'il feust huit iours sans prendre aucun aliment , quelque desfaillance et foiblesse qu'il sentist en soy. Il l'en creut , et par ce moyen se desfeit , sans y penser , de sa vie et du dangier. Scribonia , conseillant Libo , son nepveu , de se tuer plustost que d'attendre la main de la iustice , luy disoit <sup>3</sup> que c'estoit proprement faire l'affaire d'aultruy , que de conserver sa vie pour la remettre entre les mains de ceulx qui la viendroient chercher trois ou quatre iours aprez ; et que c'estoit servir ses ennemis , de garder son sang pour leur en faire curee.

Il se lit dans la Bible <sup>4</sup> , que Nicanor , persecuteur de la loy de Dieu , ayant envoyé ses satellites pour saisir le bon vieil-

<sup>1</sup> Petite ile à l'occident de celle de Malte , dont elle n'est pas fort éloignée. C.

<sup>2</sup> Josephus , *Antiquités judaïques* , XII , 5 , 4. J. V. L.

<sup>3</sup> Sénèque , *Epist.* 70. C.

<sup>4</sup> *Machabées* , II , 14 . v. 37-46. C.

lard Razias, surnommé, pour l'honneur de sa vertu, le pere aux Juifs; comme ce bon homme n'y veit plus d'ordre, sa porte bruslee, ses ennemis prests à le saisir, choisissant de mourir genereusement plustost que de venir entre les mains des meschants, et de se laisser mastiner contre l'honneur de son reng, il se frappa de son espee : mais le coup, pour la haste, n'ayant pas esté bien assené, il courut se precipiter du hault d'un mur au travers de la troupe, laquelle, s'escartant et luy faisant place, il cheut droictement sur la teste : ce neantmoins, se sentant encores quelque reste de vie, il r'aluma son courage, et, s'eslevant en pied, tout ensanglanté et chargé de coups, et faulsant la presse, donna iusques à certain rochier coupé et precipiteux, où, n'en pouvant plus, il print par l'une de ses plaies à deux mains ses entrailles, les deschirant et froissant, et les iecta à travers les poursuyvants, appellant sur eulx et attestant la vengeance divine.

Des violences qui se font à la conscience, la plus à éviter, à mon advis, c'est celle qui se faict à la chasteté des femmes, d'autant qu'il y a quelque plaisir corporel naturellement meslé parmy; et, à cette cause, le dissentiment n'y peult estre assez entier, et semble que la force soit meslee à quelque volonté. L'histoire ecclesiastique a en reverence plusieurs tels exemples de personnes devotes, qui appellerent la mort à garant contre les oultrages que les tyrans preparoient à leur religion et conscience. Pelagia <sup>1</sup> et Sophronia <sup>2</sup>, toutes deux canonisees, celle là se precipita dans la riviere avecques sa mere et ses sœurs, pour éviter la force de quelques soldats; et cette cy se tua aussi, pour éviter la force de Maxentius l'empereur.

Il nous sera à l'aventure honnorable aux siecles advenir, qu'un sçavant aucteur de ce temps, et notamment parisien, se mette en peine de persuader aux dames de nostre siecle de prendre plustost tout aultre party, que d'entrer en l'horrible conseil d'un tel desespoir. Je suis marry qu'il n'a sceu, pour

<sup>1</sup> S. AMBROISE, de *Virgin.*, III, p. 97, éd. de Paris, 1569. C.

<sup>2</sup> RUPIN, *Hist. Eccles.*, VIII, 27; BUSHE, *Hist. Eccles.*, VIII, 14. Mais celui-ci ne la nomme pas, quoique ce soit la même. C.

mesler à ses contes , le bon mot que i'apprins à Toulouse , d'une femme passee par les mains de quelques soldats : « Dieu soit loué ! disoit elle , qu'au moins une fois en ma vie ie m'en suis saoulee sans peché ! » A la verité , ces cruantez ne sont pas dignes de la douceur françoise. Aussi , Dieu mercy, nostre air s'en veoid infiniment purgé depuis ce bon advertissement. Suffit qu'elles dient « Nenny , » en le faisant , suivant la regle du bon Marot <sup>1</sup>.

L'histoire est toute pleine de ceulx qui , en mille façons , ont changé à la mort une vie peineuse. Lucius Aruntius se tua , « pour , disoit il , fuyr et l'advenir et le passé ». » Granius Silvanus et Statius Proximus , aprez estre pardonnez par Neron , se tuerent <sup>2</sup> ; ou pour ne vivre de la grace d'un si meschant homme , ou pour n'estre en peine une aultre fois d'un second pardon , veu sa facilité aux souspeçons et accusations à l'encontre des gents de bien. Spargapizez , fils de la royne Tomyris , prisonnier de guerre de Cyrus , employa à se tuer la premiere faveur que Cyrus luy feit de le faire destacher , n'ayant pretendu aultre fruit de sa liberté que de venger sur soy la honte de sa prinse <sup>3</sup>. Boge , gouverneur en Eione de la part du roy Xerxes , assié , par l'armee des Atheniens soubs la conduite de Cimon , refusa la composition de s'en retourner seurement en Asie à tout sa chevance , impatient de survivre à la perte de ce que son maistre luy avoit donné en garde ; et , aprez avoir deffendu iusqu'à l'extremité sa ville , n'y restant plus que manger , iecta premierement en la riviere

DE OUY ET NENNY.

Un doux nenny , avec un doux sourire ,  
Est tant bonnestie ! Il vous le fault apprendre.  
Quant est d'ouy , si voulez à le dire ,  
D'avoir trop dict le voudrois vous reprendre :  
Non que le sois ennuyé d'entreprendre  
D'avoir le fruit dont le desir me poinct ;  
Mais le voudrois qu'en me le laissant prendre ,  
Vous me disiez : Non , vous ne l'aurez point. MAROT.

<sup>1</sup> TACITE , *Annal.* , VI , 48. C.

<sup>2</sup> *Id.* , *ibid.* , XV , 71.

<sup>3</sup> HÉRODOTE , I , 213. — Boge. HERODOTE , VII , 107. J. V. L.

de Strymon tout l'or et tout ce de quoy il luy sembla l'ennemy pouvoir faire plus de butin ; et puis , ayant ordonné d'allumer un grand buchier , et d'esgosiller femmes , enfans , concubines et serviteurs , les meit dans le feu , et puis soy mesme.

Ninachetuen , seigneur indoïs , ayant senty le premier vent de la deliberation du vice roy portugais de le deposseder , sans aucune cause apparente , de la charge qu'il avoit en Malaca , pour la donner au roy de Campar , print à part soy cette resolution : il feit dresser un eschafauld plus long que large , appuyé sur des colonnes , royalement tapissé et orné de fleurs et de parfums en abondance ; et puis , s'estant vestu d'une robe de drap d'or , chargée de quantité de pierreries de hault prix , sortit en rue , et par des degrez monta sur l'eschafauld , en un coing duquel il y avoit un buchier de bois aromatiques allumé. Le monde accourut veoir à quelle fin ces preparatifs inaccoustumez : Ninachetuen remontra , d'un visage hardy et mal content , l'obligation que la nation portugaloise luy avoit ; combien fidelement il avoit versé en sa charge ; qu'ayant si souvent tesmoigné pour aultruy , les armes en main , que l'honneur luy estoit beaucoup plus cher que la vie , il n'estoit pas pour en abandonner le soing pour soy mesme ; que la fortune luy refusant tout moyen de s'opposer à l'iniure qu'on luy vouloit faire , son courage au moins luy ordonnoit de s'en oster le sentiment , et de ne servir de fable au peuple , et de triumphe à des personnes qui valoient moins que luy : ce disant , il se iecta dans le feu.

Sextilia , femme de Scaurus , et Paxea , femme de Labeo , pour encourager leurs maris à éviter les dangiers qui les pressoient , auxquels elles n'avoient part que par l'interest de l'affection coniugale , engagerent volontairement la vie , pour leur servir , en cette extreme necessité , d'exemple et de compagnie <sup>1</sup>. Ce qu'elles feirent pour leurs maris , Cocceius Nerva le feit pour sa patrie , moins utilement , mais de pareil

<sup>1</sup> TACITE , *Annal.* , VI , 29. — *Cocceius Nerva.* Id. , VI , 26. C.



amour : ce grand iuriconsulte, fleurissant en santé, en richesses, en reputation, en credit prez de l'empereur, n'eut aultre cause de se tuer, que la compassion du miserable estat de la chose publicque romaine. Il ne se peult rien adiouster à la delicatesse de la mort de la femme de Fulvius, familier d'Auguste : Auguste, ayant descouvert qu'il avoit esventé un secret important qu'il luy avoit fié, un matin qu'il le veint veoir, luy en fait une maigre mine : il s'en retourne au logis plein de desespoir, et dict tout piteusement à sa femme, qu'estant tumbé en ce malheur, il estoit resolu de se tuer : elle tout franchement : « Tu ne feras que raison, veu qu'ayant assez souvent experimenté l'incontinence de ma langue, tu ne t'en es point donné de garde : mais laisse, que ie me tue la premiere : » et, sans aultrement marchander, se donna d'une espee dans le corps <sup>1</sup>. Vibius Virius, desesperé du salut de sa ville, assiegee par les Romains, et de leur misericorde, en la derniere deliberation de leur senat, aprez plusieurs remontrances employees à cette fin, conclud que le plus beau estoit d'eschapper à la fortune par leurs propres mains ; les ennemis les auroient en honneur, et Hannibal sentiroit de combien fideles amis il auroit abandonnés : conviant ceulx qui approuveroient son advis, d'aller prendre un bon souper qu'on avoit dressé chez luy, où, aprez avoir faict bonne chere, ils boiroient ensemble de ce qu'on luy presenteroit ; bruvage qui delivrera nos corps des torments, nos ames des iniures, nos yeulx et nos oreilles du sentiment de tant de vilains maux que les vaincus ont à souffrir des vainqueurs trescruels et offensez : i'ay, disoit il, mis ordre qu'il y aura personnes propres à nous iecter dans un buchier au devant de mon huis, quand nous serons expirez. Assez de gents approuverent cette haulte resolution ; peu l'imiterent : vingt et sept senateurs le suyverent ; et, aprez avoir essayé d'estouffer dans le vin cette fascheuse pensee, finirent leur repas par ce mortel mets ; et s'entre embrassants, aprez avoir en commun deploré le mal-

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Du trop porter*, c. 9. TACITE, *Annal.*, I, 5, fait un récit un peu différent, au sujet de Marcia, femme de Fabius Maximus.

heur de leur pais, les uns se retirerent en leurs maisons, les aultres s'arrestèrent pour estre enterrez dans le feu de Vibius avec luy : et eurent tous la mort si longue, la vapeur du vin ayant occupé les veines et retardant l'effect du poison, qu'aucuns feurent à une heure prez de veoir les ennemis dans Capoue, qui feut emportée le lendemain, et d'encourir les miseres qu'ils avoient si cherement fuy<sup>1</sup>. Taurea Iubellius, un aultre citoyen de là<sup>2</sup>, le consul Fulvius retournant de cette honteuse boucherie qu'il avoit faicte de deux cents vingt cinq senateurs, le rappella fierement par son nom, et l'ayant arresté : « Commande, feit il, qu'on me massacre aussi aprez tant d'aultres, à fin que tu te puisses vanter d'avoir tué un beaucoup plus vaillant homme que toy. » Fulvius, le desdaignant comme insensé, aussi que sur l'heure il venoit de recevoir lettres de Rome, contraires à l'inhumanité de son execution, qui luy lioient les mains; Iubellius continua : « Puisque, mon pais prins, mes amis morts, et ayant occis de ma main ma femme et mes enfants pour les soustraire à la desolation de cette ruyne, il m'est interdit de mourir de la mort de mes concitoyens, empruntons de la vertu la vengeance de cette vie odieuse : » et tirant un glaive qu'il avoit caché, s'en donna au travers la poitrine, tombant renversé, et mourant aux pieds du consul.

Alexandre assiegeoit une ville aux Indes; ceulx de dedans, se trouvant pressez, se resolurent vigoreusement à le priver du plaisir de cette victoire, et s'embrasierent universellement tous quand et leur ville, en despit de son humanité : nouvelle guerre; les ennemis combattoient pour les sauver, eulx pour se perdre, et faisoient, pour garantir leur mort, toutes les choses qu'on faict pour garantir sa vie<sup>3</sup>.

Astapa, ville d'Espagne, se trouvant foible de murs et de deffenses pour soustenir les Romains, les habitants feirent un

<sup>1</sup> TITE LIVE, XXVI, 43-45. C.

<sup>2</sup> De Capoue, ou de la Campanie, *Campanus*, comme dit Tite Live, XXVI, 45. C.

<sup>3</sup> DIODORE DE SICILE, XVII, 48. C.

amas de leurs richesses et meubles en la place ; et , ayants rengé au dessus de ce monceau les femmes et les enfants , et l'ayant entouré de bois et matiere propre à prendre feu soudainement , et laissé cinquante ieunes hommes d'entre eulx pour l'exécution de leur resolution , feirent une sortie où , suyvant leur vœu , à faulte de pouvoir vaincre , ils se feirent tous tuer. Les cinquante , aprez avoir massacré toute ame vivante esparse par leur ville , et mis le feu en ce monceau , s'y lancerent aussi , finissants leur genereuse liberté en un estat insensible , plustost que douloureux et honteux , et montrants aux ennemis que , si la fortune l'eust voulu , ils eussent eu aussi bien le courage de leur oster la victoire , comme ils avoient eu de la leur rendre et frustratoire et hideuse , voire et mortelle à ceulx qui , amorcez par la lueur de l'or coulant en cette flamme , s'en estants approchez en bon nombre , y feurent suffoquez et bruslez , le reculer leur estant interdit par la foule qui les suyvoit <sup>1</sup>.

Les Abydeens , pressez par Philippus , se resolurent de memes : mais , estants prins de trop court , le roy , ayant horreur de veoir la precipitation temeraire de cette execution ( les thresors et les meubles , qu'ils avoient diversement condamnez au feu et au naufrage , saisis ) , retirant ses soldats , leur conceda trois iours à se tuer avecques plus d'ordre et plus à l'ayse ; lesquels ils remplirent de sang et de meurtre au delà de toute hostile cruauté , et ne s'en sauva une seule personne qui eust pouvoir sur soy <sup>2</sup>. Il y a infinis exemples de pareilles conclusions populaires , qui semblent plus aspres d'autant que l'effect en est plus universel : elles le sont moins , que separees ; ce que le discours ne feroit en chascun , il le faict en tous , l'ardeur de la société ravissant les particuliers iugements.

Les condamnez qui attendoient l'exécution , du temps de Tibere , perdoient leurs biens , et estoient privez de sepulture :

<sup>1</sup> TITE LIVE , XXVIII , 22 , 25.

<sup>2</sup> Id. , XXXI , 47 et 48. C.

ceux qui l'anticiipoient, en se tuants eux memes, estoient enterrez, et pouvoient faire testament <sup>1</sup>.

Maison desire aussi quelquesfois la mort pour l'esperance d'un plus grand bien : « Je desire, dict saint Paul <sup>2</sup>, estre dissout, pour estre avecques Iesus Christ : » et « Qui me desprendra de ces liens ? » Cleombrotus Ambraciota <sup>3</sup>, ayant leu le Phædon de Platon, entra en si grand appetit de la vie advenir, que, sans aultre occasion, il s'alla precipiter en la mer. Par où il appert combien improprement nous appellons Desespoir cette dissolution volontaire, à laquelle la chaleur de l'espoir nous porte souvent, et souvent une tranquille et rassise inclination de iugement. Iacques du Chastel, evesque de Soissons, au voyage d'oultremer que fait saint Louys, veoyant le roy et toute l'armee en train de revenir en France, laissant les affaires de la religion imparfaictes, print resolution de s'en aller plus tost en Paradis ; et, ayant dict adieu à ses amis, donna seul, à la vue d'un chascun, dans l'armee des ennemis, où il feut mis en pieces. En certain royaume de ces nouvelles terres, au iour d'une solenne procession, auquel l'idole qu'ils adorent est promenee en publicque sur un char de merveilleuse grandeur ; oultre ce qu'il se veoid plusieurs se detaillants les morceaux de leur chair vifve à luy offrir, il s'en veoid nombre d'autres, se prosternants emmy la place, qui se font mouldre et briser sous les roues pour en acquerir, aprez leur mort, veneration de sainteté qui leur est rendue. La mort de cet evesque, les armes au poing, a de la generosité plus, et moins de sentiment, l'ardeur du combat en amusant une partie.

Il y a des polices qui se sont meslees de regler la iustice et opportunité des morts volontaires. En nostre Marseille il se garçoit, au temps passé, du venin préparé à tout de la ciguë, aux despens publicques, pour ceulx qui vouldroient haster leurs iours ; ayant premierement approuvé aux six cents, qui

<sup>1</sup> TACITE. *Annal.*, VI, 20. C.

<sup>2</sup> *Epist. ad Philipp.*, c. 1, v. 233. — *Ad Rom.*, c. 7, v. 24. C.

<sup>3</sup> On d'Ambracie. Voyez CIC., *Tusc. Quæst.*, I, 34. C.

estoit leur senat, les raisons de leur entreprinse : et n'estoit loisible, aultrement que par congé du magistrat et par occasions legitimes, de mettre la main sur soy<sup>1</sup>. Cette loy estoit encores ailleurs.

Sextus Pompeius, allant en Asie, passa par l'isle de Cea de Negrepoint; il adveint, de fortune, pendant qu'il y estoit, comme nous l'apprend l'un de ceulx de sa compagnie<sup>2</sup>, qu'une femme de grande auctorité, ayant rendu compte à ses citoyens pourquoi elle estoit resolute de finir sa vie, pria Pompeius d'assister à sa mort, pour la rendre plus honorable : ce qu'il feit; et, ayant longtemps essayé pour neant, à force d'eloquence, qui luy estoit merueilleusement à main, et de persuasion, de la destourner de ce desseing, souffrit enfin qu'elle se contentast. Elle avoit passé quatre vingts dix ans en treshenreux estat d'esprit et de corps; mais, lors couchee sur son lict mieulx paré que de coustume, et appuyee sur le coude : « Les dieux, dict elle, ô Sextus Pompeius, et plustost ceulx que ie laisse que ceulx que ie voys trouver, te sçachent gré de quoy tu n'as desdaigné d'estre et conseiller de ma vie, et tesmoing de ma mort! De ma part, ayant tousiours essayé le favorable visage de fortune, de peur que l'envie de trop vivre ne m'en face veoir un contraire, ie m'en voys d'une heureuse fin donner congé aux restes de mon ame, laissant de moy deux filles et une legion de nepveux. » Cela faict, ayant presché et exhorté les siens à l'union et à la paix, leur ayant desparty ses biens, et recommandé les dieux domestiques à sa fille ainee, elle print d'une main asseuree la coupe où estoit le venin, et, ayant faict ses vœux à Mercure, et les prieres de la conduire en quelque heureux siege en l'autre monde, avala brusquement ce mortel bruvage. Or entreteint elle la compagnie du progrez de son operation, et comme les parties de son corps se sentoient saisies de froid l'une aprez l'autre; iusques à ce qu'ayant dict enfin qu'il arrivoit au cœur et aux

<sup>1</sup> VALERUS MAXIMUS, II, 6, 7. C.

<sup>2</sup> ID., II, 6, 8. C.

entrailles, elle appella ses filles pour luy faire le dernier office et luy clorre les yeulx.

Plin<sup>e</sup> recite de certaine nation hyperboree, qu'en icelle, pour la douce temperature de l'air, les vies ne se finissent communement que par la propre volonté des habitants; mais qu'estants las et saouls de vivre, ils ont en coustume, au bout d'un long aage, aprez avoir faict bonne chere, se precipiter en la mer, du hault d'un certain rochier destiné à ce service. La douleur<sup>\*</sup> et une pire mort me semblent les plus excusables incitations.

## CHAPITRE IV.

### A DEMAIN LES AFFAIRES.

Ie donne avecques raison, ce me semble, la palme à Iacques Amyot sur tous nos escrivains françois, non seulement pour la naïveté et pureté du langage, en quoy il surpasse tous aultres, ny pour la constance d'un si long travail, ny pour la profondeur de son sçavoir, ayant peu developper si heureusement un aucteur si espineux et ferré (car on m'en dira ce qu'on voudra, ie n'entends rien au grec, mais ie veois un sens si bien ioinct et entretenu partout en sa traduction, que, ou il a certainement entendu l'imagination vraye de l'auteur, ou ayant, par longue conversation, planté vivement dans son ame une generale idee de celle de Plutarque, il ne luy a au moins rien presté qui le desmente ou qui le desdie); mais, sur tout, ie luy sçais bon gré d'avoir sceu trier et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire present à son país. Nous aultres ignorants estions perdus, si ce livre ne nous eust relevé du boubier: sa mercy, nous osons à cett' heure et parler et escrire; les dames en regentent les maistres d'es-

<sup>\*</sup> *Nat. Hist.*, IV, 42. C.

<sup>\*</sup> *Cic.*, *Tusc. Quæst.*, II, 27. C. — J.-J. Rousseau, dans ses deux fameuses lettres pour et contre le suicide (*Nouve. Héloïse*, liv. II, lettres 1 et 2), a fait usage de plusieurs des arguments que contient ce chapitre de Montaigne. A. D.

chole ; c'est nostre breviaire. Si ce bon homme vit , ie luy re-  
signe Xenophon , pour en faire autant : c'est une occupation  
plus aysee , et d'autant plus propre à sa vieillesse ; et puis , ie  
me sçais comment il me semble , quoyqu'il se desmesle bien  
brusquement et nettement d'un mauvais pas , que toutesfois  
son style est plus chez soy , quand il n'est pas pressé et qu'il  
roule à son ayse.

I'estois à cett' heure sur ce passage où Plutarque <sup>1</sup> dict de  
soy mesme , que Rusticus , assistant à une sienne declama-  
tion à Rome , y receut un paquet de la part de l'empereur , et  
temporisa de l'ouvrir iusques à ce que tout feust faict : en  
quoy , dict il , toute l'assistance loua singulierement la gravité  
de ce personnage. De vray , estant sur le propos de la curio-  
sité , et de cette passion avide et gourmande de nouvelles , qui  
nous faict , avec tant d'indiscretion et d'impatience , aban-  
donner toutes choses pour entretenir un nouveau venu , et  
perdre tout respect et contenance pour crocheter soudain , où  
que nous soyons , les lettres qu'on nous apporte , il a eu raison  
de louer la gravité de Rusticus ; et pouvoit encores y joindre  
la louange de sa civilité et courtoisie , de n'avoir voulu inter-  
rompre le cours de sa declamation. Mais ie foyz doubte qu'on  
le peust louer de prudence ; car recevant à l'improveu lettres ,  
et notamment d'un empereur , il pouvoit bien advenir que le  
differer à les lire eust esté d'un grand preiudice. Le vice con-  
traire à la curiosité , c'est la nonchalance , vers laquelle ie  
penche evidemment de ma complexion , et en laquelle i'ay veu  
plusieurs hommes si extremes , que , trois ou quatre iours  
aprez , on retrouvoit encores en leur pochette les lettres toutes  
closes qu'on leur avoit envoyees.

Ie n'en ouvris iamais , non seulement de celles qu'on m'eust  
commises , mais de celles mesmes que la fortune m'eust faict  
passer par les mains ; et foyz conscience si mes yeulx desrob-  
bent , par mesgarde , quelque cognoissance des lettres d'im-  
portance qu'il lit quand ie suis à costé d'un grand. Iamais

<sup>1</sup> *Traité de la curiosité*, c. 14 de la traduction d'Amyot. C.

homme ne s'enquit moins et ne fureta moins ez affaires d'autrui.

Du temps de nos peres, monsieur de Boutieres <sup>1</sup> cuida perdre Turin pour, estant en bonne compaignie à souper, avoir remis à lire un advertissement qu'on luy donnoit des trahisons qui se dressaient contre cette ville, où il commandoit. Et ce mesme Plutarque <sup>2</sup> m'a appris que Iulius Cæsar se feust sauvé, si, allant au senat le iour qu'il y feust tué par les coniurez, il eust leu un memoire qu'on luy presenta : et faict aussi <sup>3</sup> le conte d'Archias, tyrande Thebes, que, le soir, avant l'exécution de l'entreprinse que Pelopidas avoit faicte de le tuer pour remettre son país en liberté, il luy feut escript par un aultre Archias, Athenien, de poinct en poinct, ce qu'on luy preparoit; et que ce paquet luy ayant esté rendu pendant son souper, il remeit à l'ouvrir, disant ce mot, qui depuis passa en proverbe en Grece : « A demain les affaires. »

Un sage homme peult, à mon opinion, pour l'interest d'autrui, comme pour ne rompre indecemment compaignie, ainsi que Rusticus, ou pour ne discontinuer un aultre affaire d'importance, remettre à entendre ce qu'on luy apporte de nouveau; mais, pour son interest ou plaisir particulier, mesme s'il est homme ayant charge publique, pour ne rompre son disner, voire ny son sommeil, il est inexcusable de le faire. Et anciennement estoit à Rome la place consulaire <sup>4</sup>, qu'ils appelloient la plus honorable à table, pour estre plus à de-





## CHAPITRE V.

## DE LA CONSCIENCE.

Voyageant un iour, mon frere sieur de La Brousse et moy, durant nos guerres civiles, nous rencontrasmes un gentilhomme de bonne façon. Il estoit du party contraire au nostre; mais ie n'en sçavois rien, car il se contrefaisoit aultre : et le pis de ces guerres, c'est que les chartes sont si meslees, vostre ennemy n'estant distingué d'avecques vous d'aucune marque apparente, ny de langage, ny de port, nourry en mesmes loix, mœurs et mesme air, qu'il est malaysé d'y éviter confusion et desordre. Cela me faisoit craindre à moy mesme de rencontrer nos troupes en lieu où ie ne feusse cogueu, pour n'estre en peine de dire mon nom, et de pis, à l'adventure, comme il m'estoit aultrefois advenu; car en un tel mescompte ie perdis et hommes et chevaux, et m'y tua lon miserablement, entre aultres, un page, gentilhomme italien, que ie nourrissois soigneusement, et feut csteincte en luy une tresbelle enfance et pleine de grande esperance. Mais cettuy cy en avoit une frayeur si esperdue, et ie le veoyois si mort, à chasque rencontre d'hommes à cheval et passage de villes qui tenoient pour le roy, que ie devinay enfin que c'estoient alarmes que sa conscience luy donnoit. Il sembloit à ce pauvre homme qu'au travers de son masque, et des croix de sa casaque, on iroit lire iusques dans son cœur ses secrettes intentions : tant est merveilleux l'effort de la conscience! Elle nous faict trahir, accuser et combattre nous mesmes, et, à faulte de tesmoing estrangier, elle nous produict contre nous,

*Occultum quatiens animo tortore flagellum* <sup>1</sup>.

Ce conte est en la bouche des enfants : Bessus, pæonien, re-

<sup>1</sup> Elle nous sert elle-même de bourreau, et nous frappe sans cesse de foudres invisibles. JUVÉNAL, XIII, 198.

proché d'avoir de gayeté de cœur abbattu un nid de moyneaux, et les avoir tuez, disoit avoir eu raison, parce que ces oysillons ne cessoient de l'accuser faulsement du meurtre de son pere. Ce parricide, iusques lors, avoit esté occulte et inconnu : mais les furies vengeresses de la conscience le feirent mettre hors à celuy mesme qui en debvoit porter la penitence<sup>1</sup>. Hesiode corrige le dire de Platon, « que la peine suit de bien prez le peché; » car il dict « qu'elle naist en l'instant et quand et quand le peché<sup>2</sup>. » Quiconque attend la peine, il la souffre; et quiconque l'a meritee, l'attend<sup>3</sup>. La meschanceté fabrique des torments contre soy :

*Malum consilium, consultori pessimum*<sup>4</sup> :

comme la mouche guespe picque et offense aultruy, mais plus soy mesme; car elle y perd son aiguillon et sa force pour iamais,

*Vitasque in vulnere ponunt*<sup>5</sup>.

Les cantharides ont en elles quelque partie qui sert contre leur poison de contrepoison, par une contrariété de nature<sup>6</sup> : aussi à mesme qu'on prend le plaisir au vice, il s'engendre un desplaisir contraire en la conscience, qui nous tormente de plusieurs imaginations penibles, veillants et dormants :

*Quippe ubi se multi, per somnia sæpe loquentes,  
Aut morbo delirantes, protraxe ferantur,  
Et celata diu in medium peccata dedisse?*

Apollodorus songeoit qu'il se veoyoit escorcher par les Scythes, et puis bouillir dedans une marmite, et que son cœur

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Pourquoi la justice divine*, etc., c. 8. C.

<sup>2</sup> Id., *ibid.*, c. 9. C.

<sup>3</sup> SÉNÈQUE, *Epist.* 103, à la fin. C.

<sup>4</sup> Le mal retombe sur celui qui l'a médité. *Apud* A. GELLIUM, IV, 5.

<sup>5</sup> Et laisse sa vie dans la blessure qu'elle a faite. VING., *Georg.*, IV, 238.

<sup>6</sup> PLUTARQUE, *Pourquoi la justice divine*, etc., c. 9. C.

<sup>7</sup> Souvent les coupables se sont accusés eux-mêmes en songe, ou dans le délire de la fièvre, et ont révélé des crimes long-temps cachés. LUCAS, V, 1157.

murmuroit en disant : « Je te suis cause de tous ces maux <sup>1</sup>. » Aulcune cachette ne sert aux meschants, disoit Epicurus, parce qu'ils ne se peuvent asseurer d'estre cachez, la conscience les descouvrant à eulx mesmes <sup>2</sup>.

Prima est hæc ultio, quod se  
Iudice nemo nocens absolvitur <sup>3</sup>.

Comme elle nous remplit de crainte, aussi faict elle d'asseurance et de confiance; et ie puis dire avoir marché en plusieurs hazards d'un pas bien plus ferme, en consideration de la secrette science que j'avois de ma volonté, et innocence de mes desseings :

Conscia mens ut cuique sua est, ita concipit intra  
Pectora pro facto spemque, metumque suo <sup>4</sup>.

Il y en a mille exemples; il suffira d'en alleguer trois de mesme personnage. Scipion, estant un iour accusé devant le peuple romain d'une accusation importante, au lieu de s'excuser, ou de flatter ses iuges : « Il vous siera bien, leur dict il, de vouloir entreprendre de iuger de la teste de celuy par le moyen duquel vous avez l'auctorité de iuger de tout le monde <sup>5</sup>! » Et une aultre fois, pour toute response aux imputations que luy mettoit sus un tribun du peuple, au lieu de plaider sa cause : « Allons, dict il, mes citoyens, allons rendre graces aux dieux de la victoire qu'ils me donnerent contre les Carthaginois en pareil iour que cettuy cy; » et, se mettant à marcher devant, vers le temple, voylà toute l'assemblee et son accusateur mesme à sa suite <sup>6</sup>. Et Petilius ayant esté suscité par Caton pour luy demander compte de l'argent

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Pourquoy la justice divine*, etc., c. 9; POLYEN, V, 6, 18. C.

<sup>2</sup> SENEQUE, *Epist.* 97. J. V. L.

<sup>3</sup> Le premier châtimant du coupable, c'est qu'il ne sauroit s'absoudre à son propre tribunal. Juv., *Sat.* XIII, 2.

<sup>4</sup> Selon le témoignage que l'homme se rend à soi-même, il a le cœur rempli de crainte ou d'espérance. OVIDE, *Fast.*, l. 485.

<sup>5</sup> PLUTARQUE, *Comment on se peult louer soy mesme*, c. 3. C.

<sup>6</sup> VALÈRE MAXIME, III, 7, 1. C.

manié en la province d'Antioche, Scipion, estant venu au senat pour cet effect, produisit le livre de raisons, qu'il avoit dessous sa robbe, et dict que ce livre en contenoit au vray la recepte et la mise : mais, comme on le luy demanda pour le mettre au greffe, il le refusa, disant ne se vouloir pas faire cette honte à soy mesme; et de ses mains, en la presence du senat, le deschira et meit en pieces<sup>1</sup>. Je ne crois pas qu'une ame cauterisee sceut contrefaire une telle assurance. Il avoit le cœur trop gros de nature, et accoustumé à trop haulte fortune, dict Tite Live, pour sçavoir estre criminel, et se desmettre à la bassesse de deffendre son innocence.

C'est une dangereuse invention que celle des gehennes, et semble que ce soit plustost un essay de patience que de verité. Et celuy qui les peult souffrir cache la verité, et celuy qui ne les peult souffrir : car, pourquoy la douleur me fera elle plustost confesser ce qui en est, qu'elle ne me forcera de dire ce qui n'est pas? Et, au rebours, si celuy qui n'a pas faict ce de quoy on l'accuse, est assez patient pour supporter ces torments; pourquoy ne le sera celuy qui l'a faict, un si beau guerdon<sup>2</sup> que de la vie luy estant proposé? Je pense que le fondement de cette invention vient de la consideration de l'effort de la conscience : car, au coupable, il semble qu'elle ayde à la torture pour luy faire confesser sa faulte, et qu'elle l'affoiblisse; et de l'autre part, qu'elle fortifie l'innocent contre la torture. Pour dire vray, c'est un moyen plein d'incertitude et de dangier : que ne diroit on, que ne feroit on pour fuyr à si grievves douleurs?

*Etiam innocentes cogit mentiri dolor<sup>3</sup> :*

d'où il advient que celuy que le iuge a gehenné, pour ne le faire mourir innocent, il le face mourir et innocent et gehenné. Mille et mille en ont chargé leur teste de fausses confessions,

<sup>1</sup> TITE LIVE, XXXVIII, 54 et 55. C.

<sup>2</sup> *C'est une si belle récompense que celle*, etc. E. J.

<sup>3</sup> La douleur force à mentir ceux mêmes qui sont innocents. *Sentences de PUBLIUS SYRUS*.

entre lesquels ie loge Philotas, considerant les circonstances du procez qu'Alexandre luy feit, et le progres de sa gehenne<sup>1</sup>. Mais tant y a que c'est, dict on, le moins mal que l'humaine foiblesse aye peu inventer : bien inhumainement pourtant, et bien inutilement, à mon advis.

Plusieurs nations, moins barbares en cela que la grecque et la romaine qui les appellent ainsi, estiment horrible et cruel de tormenter et desrompre un homme, de la faulte duquel vous estes encores en doute. Que peult il mais de vostre ignorance? Estes vous pas iniuste, qui, pour ne le tuer sans occasion, luy faictes pis que le tuer? Qu'il soit ainsi, veoyez combien de fois il aime mieulx mourir sans raison, que de passer par cette information plus penible que le supplice, et qui souvent, par son aspreté, devance le supplice, et l'exécute. Je ne sçais d'où ie tiens ce conte<sup>2</sup>, mais il rapporte exactement la conscience de nostre iustice. Une femme de village accusoit devant un general d'armee<sup>3</sup>, grand iusticier, un soldat pour avoir arraché à ses petits enfants ce peu de bouillie qui luy restoit à les substanter, cette armee ayant tout ravagé. De preuve, il n'y en avoit point. Le general, aprez avoir sommé la femme de regarder bien à ce qu'elle disoit, d'autant qu'elle seroit coupable de son accusation, si elle mentoit; et elle persistant, il feit ouvrir le ventre au soldat pour s'esclaircir de la verité du faict : et la femme se trouva avoir raison. Condamnation instructive.

<sup>1</sup> QUINTE-CURCE, VI, 7. C.

<sup>2</sup> Il est dans FROISSART, vol. 4, c. 87; et c'est là sans doute que Montaigne l'avoit lu, quoiqu'il ne s'en souvint plus quand il composa ce chapitre. C.

<sup>3</sup> Bajazet I<sup>er</sup>, que Froissart nomme l'*Amorabaquin*. Je viens d'apprendre de l'ingénieux commentateur de Rabelais (Le Duchat), t. V, p. 317, que Bajazet fut ainsi nommé, parcequ'il étoit fils d'*Amurat*. Ce que je remarque en faveur de ceux qui pourroient l'ignorer, comme je faisois avant d'avoir jeté les yeux sur cette page du *Rabelais* imprimé à Amsterdam, chez Henri Desbordes, en 1711. C.

## CHAPITRE VI.

## DE L'EXERCITATION.

Il est malaysé que le discours et l'instruction , encores que nostre creance s'y applique volontiers , soient assez puissantes pour nous acheminer iusques à l'action , si , oultre cela , nous n'exerceons et formons nostre ame par experience au train auquel nous la voulons renger : aultrement , quand elle sera au propre des effects , elle s'y trouvera sans doubte empeschee. Voylà pourquoy , parmy les philosophes , ceulx qui ont voulu attaindre à quelque plus grande excellence , ne se sont pas contentez d'attendre à couvert et en repos les rigueurs de la fortune , de peur qu'elle ne les surprinst inexperiencez et nouveaux au combat ; ains ils luy sont allez au devant , et se sont ictiez , à escient , à la preuve des difficultez : les uns en ont abandonné les richesses , pour s'exercer à une pauvreté volontaire ; les aultres ont recherché le labeur et une austerité de vie penible , pour se durcir au mal et au travail ; d'autres se sont privez des parties du corps les plus cheres , comme de la veue , et des membres propres à la generation , de peur que leur service , trop plaisant et trop mol , ne relaschast et n'attendrist la fermeté de leur ame.

Mais à mourir , qui est la plus grande besongne que nous ayons à faire , l'exercitation ne nous y peult ayder. On se peult , par usage et par experience , fortifier contre les douleurs , la honte , l'indigence , et tels aultres accidents : mais , quant à la mort , nous ne la pouvons essayer qu'une fois ; nous y sommes tous apprentis quand nous y venons.

Il s'est trouvé anciennement des hommes si excellents mesnagiers du temps , qu'ils ont essayé , en la mort mesme , de la gouter et savourer , et ont bandé leur esprit pour veoir que c'estoit de ce passage ; toutesfois ils ne sont pas revenus nous en dire des nouvelles :

Nemo expurgatus exstat,  
Frigida quem semel est vitalis paussa sequuta <sup>1</sup>.

Canus Iulius<sup>2</sup>, noble romain, de vertu et fermeté singulière, ayant esté condamné à la mort par ce maraud de Caligula; oultre plusieurs merueilleuses preuves qu'il donna de sa resolution, comme il estoit sur le point de souffrir la main du bourreau, un philosophe, son amy, luy demanda : « Eh bien, Canus! en quelle demarche est à cette heure vostre ame? que faict elle? en quels pensements estes vous? » « Je pensois, luy respondict il, à me tenir prest et bandé de toute ma force, pour veoir si, en cet instant de la mort, si court et si brief, ie pourray appercevoir quelque deslogement de l'ame, et si elle aura quelque ressentiment de son yssue; pour, si i'en apprends quelque chose, en revenir donner aprez, si ie puis, advertissement à mes amis. » Cettuy cy philosophe, non seulement iusqu'à la mort, mais en la mort mesme. Quelle assurance estoit ce, et quelle fierté de courage, de vouloir que sa mort luy servist de leçon, et avoir loisir de penser ailleurs en un si grand affaire!

Ius hoc animi morientis habebat <sup>3</sup>.

Il me semble toutesfois qu'il y a quelque façon de nous apprivoiser à elle, et de l'essayer aulcunement. Nous en pouvons avoir experience, sinon entiere et parfaicte, au moins telle qu'elle ne soit pas inutile, et qui nous rende plus fortifiez et asseurez : si nous ne la pouvons ioindre, nous la pouvons approcher, nous la pouvons recognoistre; et si nous ne donnons iusques à son fort, au moins verrons nous et en pratiquerons les advenues. Ce n'est pas sans raison qu'on nous faict regarder à nostre sommeil mesme, pour la ressemblance qu'il a de la mort : combien facilement nous passons

<sup>1</sup> On ne se réveille jamais, dès qu'une fois on a senti le froid repos de la mort. *Leçatç.* III, 942.

<sup>2</sup> Voyez Sénèque, de *Tranquillitate animi*, c. 14. C.

<sup>3</sup> Tant il exerçoit d'empire sur son ame, à l'heure même de la mort! *Lucain*, VIII, 686.

du veiller au dormir ! avecques combien peu d'interest nous perdons la cognoissance de la lumiere et de nous ! A l'aventure pourroit sembler inutile et contre nature la faculté du sommeil , qui nous prive de toute action et de tout sentiment , n'estoit que par ce moyen nature nous instruit qu'elle nous a pareillement faicts pour mourir que pour vivre ; et , dez la vie , nous presente l'eternel estat qu'elle nous garde aprez icelle , pour nous y accoustumer et nous en oster la crainte . Mais ceulx qui sont tumbes par quelque violent accident en defaillance de cœur , et qui y ont perdu tous sentiments , ceulx là , à mon advis , ont esté bien prez de veoir son vray et naturel visage : car , quant à l'instant et au point du passage , il n'est pas à craindre qu'il porte avecques soy aucun travail ou desplaisir , d'autant que nous ne pouvons avoir nul sentiment sans loisir ; nos souffrances ont besoing de temps , qui est si court et si precipité en la mort , qu'il fault necessairement qu'elle soit insensible<sup>1</sup>. Ce sont les approches que nous avons à craindre ; et celles là peuvent tumber en experience.

Plusieurs choses nous semblent plus grandes par imagination que par effect : i'ay passé une bonne partie de mon aage en une parfaicte et entiere santé ; ie dis non seulement entiere , mais encores alaigre et bouillante ; cet estat , plein de verdeur et de feste , me faisoit trouver si horrible la consideration des maladies , que , quand ie suis venu à les experimenter , i'ay treuvé leurs poinctures molles et lasches au prix de ma crainte . Voicy que i'esprouve tous les iours : suis ie à couvert chauldement , dans une bonne salle , pendant qu'il se passe une nuict orageuse et tempestueuse , ie m'es-

<sup>1</sup> « Une douleur très-vive , pour peu qu'elle dure , conduit à l'évanouissement ou à la mort. Nos organes , n'ayant qu'un certain degré de force , ne peuvent résister que pendant un certain temps à un certain degré de douleur ; si elle devient excessive , elle cesse , parcequ'elle est plus forte que le corps , qui , ne pouvant la supporter , peut encore moins la transmettre à l'ame , avec laquelle il ne peut correspondre que quand les organes agissent , etc. , etc. » BUFFON. — Il y auroit quelque intérêt à continuer ce parallèle. Buffon s'est rappelé certainement plusieurs idées de ce chapitre des *Essais*. J. V. L.



tonne et m'afflige pour ceux qui sont lors en la campagne : y suis ie moy mesme, ie ne desire pas seulement d'estre ailleurs. Cela seul, d'estre tousiours enfermé dans une chambre, me sembloit insupportable : ie feus incontinent dressé à y estre une semaine et un mois, plein d'esmotion, d'alteration et de foiblesse; et ay trouvé que, lors de ma santé, ie plaignois les malades beaucoup plus que ie ne me treuve à plaindre moy mesme, quand i'en suis; et que la force de mon apprehension encherissoit prez de moitié l'essence et verité de la chose. I'espere qu'il m'en adviendra de mesme de la mort, et qu'elle ne vault pas la peine que ie prends à tant d'apprests que ie dresse et tant de secours que i'appelle et assemble pour en soutenir l'effort. Mais, à toutes adventures, nous ne pouvons nous donner trop d'avantage.

Pendant nos troisiemes troubles, ou deuxiesmes (il ne me souvient pas bien de cela), m'estant allé un iour promener à une lieue de chez moy, qui suis assis dans le molau<sup>1</sup> de tout le trouble des guerres civiles de France; estimant estre en toute seureté, et si voisin de ma retraicte, que ie n'avois point besoing de meilleur equipage, i'avois prins un cheval bien aysé, mais non gueres ferme. A mon retour, une occasion soubdaine s'estant presentee de m'ayder de ce cheval à un service qui n'estoit pas bien de son usage, un de mes gents, grand et fort, monté sur un puissant roussin qui avoit une bouche desesperée, frais au demourant et vigoureux, pour faire le hardy et devancer ses compagnons, vient à le poulser à toute bride droict dans ma route, et fondre comme un colosse sur le petit homme et petit cheval, et le foudroyer de sa roideur et de sa pesanteur, nous envoyant l'un et l'autre les pieds contremont : si que voylà le cheval abbattu et couché tout estourdy; moy, dix ou douze pas au delà, estendu à la renverse, le visage tout meurtry et tout escorché, mon espee, que i'avois à la main, à plus de dix pas au delà, ma ceinture en pieces, n'ayant ny mouvement ny sentiment

<sup>1</sup> *Le milieu ou le centre.* COTGRAVE, Dict. franç. et angl.

non plus qu'une souche. C'est le seul esvanouissement que i'aye senty iusques à cette heure. Ceulx qui estoient avecques moy , aprez avoir essayé , par tous les moyens qu'ils peurent , de me faire revenir , me tenants pour mort , me prindrent entre leurs bras , et m'emportoient avecques beaucoup de difficulté en ma maison , qui estoit loing de là environ une demy lieue françoise. Sur le chemin , et aprez avoir esté plus de deux grosses heures tenu pour trespassé , ie commenceay à me mouvoir et respirer ; car il estoit tumbé si grande abondance de sang dans mon estomach , que , pour l'en descharger , nature eut besoing de ressusciter ses forces. On me dressa sur mes pieds , où ie rendis un plein seau de bouillons de sang pur ; et plusieurs fois , par le chemin , il m'en fallut faire de mesme. Par là , ie commenceay à reprendre un peu de vie ; mais ce feut par les menus , et par un si long traict de temps , que mes premiers sentiments estoient beaucoup plus approchans de la mort que de la vie :

Perchè , dubbiosa ancor del suo ritorno ,  
Non s' assicura attonita la mente \*.

Cette recordation , que i'en ay fort empreinte en mon ame , me representant son visage et son idee si prez du naturel , me concilie aulcunement à elle. Quand ie commenceay à y veoir , ce feut d'une veue si trouble , si foible et si morte , que ie ne discernois encores rien que la lumiere ,

Come quel ch' or apre , or chiude  
Gli occhi , mezzo tra 'l sonno & l' esser desto \*.

Quant aux functions de l'ame , elles naissoient avecques mesme progresz que celles du corps. Ie me vels tout sanglant ; car mon pourpoint estoit taché partout du sang que i'avois rendu. La premiere pensee qui me veint , ce feut que i'avois

\* Car l'ame abattue , encores incertaine de son retour , ne peut se raffermir. TONQ. TASSO , *Gerus. liberata* , canto XII , stanza 74.

\* Comme un homme qui , mollié endormi et mollié éveillé , tantôt ouvre et tantôt ferme les yeux. TONQ. TASSO , *Gerus. liberata* , canto VIII , stanza 26.

une harquebusade en la teste : de vray , en mesme temps , il s'en tiroit plusieurs autour de nous. Il me sembloit que ma vie ne me tenoit plus qu'au bout des levres ; ie fermois les yeulx pour ayder , ce me sembloit , à la poulser hors , et prenois plaisir à m'alanguir et à me laisser aller. C'estoit une imagination qui ne faisoit que nager superficiellement en mon ame , aussi tendre et aussi foible que tout le reste ; mais à la verité non seulement exempte de desplaisir , ains meslee à cette douceur que sentent ceulx qui se laissent glisser au sommeil.

Ie crois que c'est ce mesme estat où se treuvent ceulx qu'on veoid defaillants de foiblesse en l'agonie de la mort ; et tiens que nous les plaignons sans cause , estimants qu'ils soyent agitez de griefves douleurs , ou qu'ils ayent l'ame pressee de cogitations penibles<sup>1</sup>. C'a esté tousiours mon advis , contre l'opinion de plusieurs , et mesme d'Estienne de La Boétie , que ceulx que nous veoyons ainsi renversez et assopis aux approches de leur fin , ou accablez de la longueur du mal , ou par accident d'une apoplexie , ou mal caducque ,

Vi morbi saepe coactus

Ante oculos aliquis nostros , ut fulminis ictu ,  
Concidit , et spumas agit ; ingemit , et fremit artus ;  
Desipit , extentat nervos , torquetur , anhelat ,  
Inconstanter et in lactando membra fatigat<sup>2</sup> ,

ou blecez en la teste , que nous oyons rommeller<sup>3</sup> et rendre par fois des soupirs trenchants , quoyque nous en tirons aucuns signes par où il semble qu'il leur reste encore de la cognoissance , et quelques mouvements que nous leur veoyons faire du corps ; i'ay tousiours pensé , dis ie , qu'ils avoient et l'ame et le corps ensepveli et endormi ,

<sup>1</sup> Souvent un malheureux , attaqué d'un mal subit , tombe tout-à-coup à vos pieds , comme frappé de la foudre ; sa bouche écume , sa poitrine gémit , ses membres palpitent. Hors de lui , il se roidit , il se débat , il respire à peine ; il se roule et s'agite en tous sens. Lucrèce , III , 485.

<sup>2</sup> Rommeller , pour grommeler , se trouve dans le Dictionnaire de Cotgrave. G.

Vivit, et est vitæ nobiscus ipse suæ ;

et ne pouvois croire qu'à un si grand estonnement de membres, et si grande defaillance des sens, l'ame peust maintenir aulcune force au dedans pour se recognoistre; et que par ainsin ils n'avoient aulcun discours qui les tormentast, et qui leur peust faire iuger et sentir la misere de leur condition; et que, par consequent, ils n'estoient pas fort à plaindre.

Je n'imagine aulcun estat pour moy si insupportable et horrible, que d'avoir l'ame vivfe et affligee, sans moyen de se declarer; comme ie dirois de ceulx qu'on envoie au supplice, leur ayant coupé la langue (si ce n'estoit qu'en cette sorte de mort, la plus muette me semble la mieulx seante, si elle est accompagnée d'un ferme visage et grave); et comme ces miserables prisonniers qui tumbent ez mains des vilains bourreaux soldats de ce temps, desquels ils sont tormentez de toute espee de cruel traictement, pour les contraindre à quelque rançon excessife et impossible; tenus ce pendant en condition et en lieu où ils n'ont moyen quelconque d'expression et signification de leurs pensees et de leur misere. Les poëtes ont feinct quelques dieux favorables à la delivrance de ceulx qui traisnoient ainsin une mort languissante;

Hunc ego Dii

Sacrum iussu fero, teque isto corpore solvo \* :

et les voix et responses courtes et descousues qu'on leur arrache quelquesfois, à force de crier autour de leurs aureilles et de les tempester, ou des mouvements qui semblent avoir quelque consentement à ce qu'on leur demande, ce n'est pas tesmoignage qu'ils vivent pourtant, au moins une vie entiere. Il nous advient ainsi sur le begueyement du sommeil, avant qu'il nous ayt du tout saisis, de sentir comme en songe ce qui

\* Il vit, mais sans savoir s'il jouit de la vie.

OVID., *Trist.*, I, 3, 12.

\* J'exécute, dit Iris, l'ordre que j'ai reçu : j'enlève cette ame dévouée au dieu des enfers, et je brise ses chaînes mortelles. VIRG., *Énéide*, IV, 702.

se faict autour de nous , et suyvre les voix , d'une ouïe et incertaine qui semble ne donner qu'aux bords de l'air faisons des responses , à la suite des dernières paroles que nous a dictes , qui ont plus de fortune que de sens.

Or , à present que ie l'ay essayé par effect , ie ne foy double que ie n'en aye bien iugé iusques à cette heure : premierement , estant tout esvanoui , ie me travaillois à tr'ouvrir mon pourpoint à beaux ongles (car i'estois armé) , et si sçais que ie ne sentoï en l'imagination rien me bleceast : car il y a plusieurs mouvements en nous qui partent pas de nostre ordonnance ;

*Semianimesque micant digiti , ferrumque retractant :*

ceux qui tombent esclancent ainsi les bras au devant de cheute , par une naturelle impulsion qui faict que nos membres se prestant des offices , et ont des agitations à part nostre discours ;

*Falciferos memorant currus abscindere membra...  
Ut tremere in terra videntur ab artibus id quod  
Decidit abscissum , quum mens tamen atque hominis vis ,  
Mobilitate mali , non quit sentire dolorem \**

I'avois mon estomach pressé de ce sang caillé : mes mains courroient d'elles mesmes , comme elles font souvent où il demange , contre l'advis de nostre volonté. Il y a plusieurs animaux , et des hommes mesmes , aprez qu'ils sont touchés , auxquels on veoid resserrer et remuer des muscles que l'un sçait par experience qu'il a des parties qui se branlent dressent et couchent souvent sans son congé. Or , ces sensations , qui ne nous touchent que par l'escorce , ne se peuvent dire nostres : pour les faire nostres , il fault que l'homme

\* Les doigts mourants s'agitent. et ressaisissent le fer qui leur échappé. *l'écide* , X , 396.

\* On dit qu'au fort de la mêlée les chars armés de faux coupent les membres tant de rapidité , qu'on les voit palpitants à terre , avant que la douleur d'un prompt ait pu parvenir jusqu'à l'ame. *Lucanica* , III , 643.

soit engagé tout entier ; et les douleurs que le pied ou la main sentent pendant que nous dormons , ne sont pas à nous.

Comme i'approchay de chez moy, où l'alarme de ma cheute avoit desia couru , et que ceulx de ma famille m'eurent rencontré avecques les cris accoustumez en telles choses , non seulement ie respondois quelque mot à ce qu'on me demandoit, mais encores ils disent que ie m'advisay de commander qu'on donnast un cheval à ma femme , que ie veoyois s'empestrer et tracasser dans le chemin , qui est montueux et mal-aysé. Il semble que cette consideration deust partir d'une ame esveillee ; si est ce que ie n'y estois aulcunement : c'estoient des pensements vains, en nue <sup>1</sup>, qui estoient esmeus par les sens des yeulx et des oreilles ; ils ne venoient pas de chez moy. Je ne sçavois pourtant ny d'où ie venois, ny où i'allois ; ny ne pouvois poiser et considerer ce qu'on me demandoit : ce sont de legiers effects que les sens produisoient d'eulx mesmes , comme d'un usage <sup>2</sup> ; ce que l'ame y prestoit, c'estoit en songe , touchee bien legierement , et comme leichee seulement et arrousee par la molle impression des sens. Ce pendant , mon assiette estoit à la verité tresdoulce et paisible : ie n'avois affliction ny pour aultruy ny pour moy ; c'estoit une langueur et une extreme foiblesse sans aulcune douleur. Je veis ma maison sans la recognoistre. Quand on m'eut couché , ie sentis une infinie douceur à ce repos ; car i'avois esté vilainement tirassé par ces pauvres gents , qui avoient prins la peine de me porter sur leurs bras par un long et tresmauvais chemin , et s'y estoient lassez deux ou trois fois les uns aprez les aultres. On me presenta force remedes , de quoy ie n'en receus aulcun , tenant pour certain que i'estois blecé à mort par la teste. C'eust esté , sans mentir, une mort bien heureuse : car la foiblesse de mon discours me gardoit d'en rien iuger, et celle du corps d'en rien sentir ; ie me laissois couler si doucement, et d'une façon si molle et si aysee , que ie ne sens gueres

<sup>1</sup> En l'air. C.

<sup>2</sup> Comme par habitude. C.

aultre action moins poissante que celle là estoit. Quand ie  
à revivre et à reprendre mes forces ,

Ut tandem sensus convaluere mel<sup>1</sup>,

qui feut deux ou trois heures aprez , ie me sentis tout  
train rengager aux douleurs , ayant les membres tous r  
lus et froissez de ma cheute , et en feus si mal deux ou  
nuicts aprez , que i'en cuiday remourir encores un coup,  
d'une mort plus vifve ; et me sens encores de la secouse  
cette froissure. Je ne veulx pas oublier cecy , que la der  
chose en quoy ie me peus remettre , ce feut la souvenance  
cet accident ; et me feis redire plusieurs fois où i'allois ,  
ie venois , à quelle heure cela m'estoit advenu , avant qu  
le pouvoir concevoir. Quant à la façon de ma cheute , on n  
cachoit en faveur de celui qui en avoit esté cause , et r  
forgeoit on d'aultres. Mais longtemps aprez , et le lendem  
quand ma memoire veint à s'entr'ouvrir , et me represe  
l'estat où ie m'estois trouvé , en l'instant que i'avois appe  
ce cheval fondant sur moy (car ie l'avois veu à mes talon  
me teins pour mort ; mais ce pensement avoit esté si s  
dain , que la peur n'eut pas loisir de s'y engendrer), il me  
bla que c'estoit un esclair qui me frappoit l'ame de secou  
et que ie revenois de l'aultre monde.

Ce conte d'un evenement si legier est assez vain , n'e  
l'instruction que i'en ay tiree pour moy : car , à la verité , j  
s'appriivoiser à la mort , ie treuve qu'il n'y a que de s'en s  
siner. Or , comme dict Pline<sup>2</sup> , chacun est à soy mesme  
tresbonne discipline , pourveu qu'il ayt la suffisance de  
pier de prez. Ce n'est pas icy ma doctrine , c'est mon est  
et n'est pas la leçon d'aultruy , c'est la mienne : et ne me  
on pourtant sçavoir mauvais gré si ie la communique ; c  
me sert peult aussi , par accident , servir à un aultre. Am  
mourant , ie ne gaste rien , ie n'use que du mien ; et si ie  
le fol , c'est à mes despens , et sans l'interest de person

<sup>1</sup> Lorsque enfin mes sens reprirent quelque vigueur. OVIDE, *Trist.*, 1, 3, 64

<sup>2</sup> *Nat. Hist.*, XXII, 34. C.

car c'est en folie qui meurt en moy, qui n'a point de suite. Nous n'avons nouvelles que de deux ou trois anciens qui aient battu ce chemin ; et si ne pouvons dire si c'est du tout en pareille maniere à cette cy, n'en cognoissant que les noms. Nul depuis ne s'est iecté sur leur trace. C'est une espineuse entreprinse, et plus qu'il ne semble, de suyvre une allure si vagabonde que celle de nostre esprit, de penetrer les profondeurs opaques de ses replis internes, de choisir et arrester tant de menus airs de ses agitations ; et est un amusement nouveau et extraordinaire qui nous retire des occupations communes du monde, ouy, et des plus recommandees. Il y a plusieurs anneés que ie n'ay que moy pour visee à mes pensees, que ie ne contreroolle et n'estudie que moy ; et si i'estudie aultre chose, c'est pour soubdain le coucher sur moy, ou en moy, pour mieulx dire : et ne me semble point faillir, si, comme il se faict des aultres sciences sans comparaison moins utiles, ie foys part de ce que i'ay appris en cette cy, quoyque ie ne me contente gueres du progres que i'y ay faict. Il n'est description pareille en difficulté à la description de soy mesme, ny certes en utilité : encores se fault il testonner <sup>1</sup>, encores se fault il ordonner et renger, pour sortir en place. Or, ie me pare sans cesse, car ie me descriis sans cesse. La coustume a faict le parler de soy vicieux <sup>2</sup>, et le prohibe obstineement, en hayne de la ventance qui semble tousiours estre attachee aux propres tesmoignages : au lieu qu'on doit moucher l'enfant, cela s'appelle l'enaser.

*In vitium ducit culpæ fuga* <sup>3</sup> ;

ie treuve plus de mal que de bien à ce remede. Mais, quand il seroit vray que ce feust necessairement presumption d'entrete-

<sup>1</sup> *Se friser les cheveux, se paver la tête, pour se montrer en public.*

<sup>2</sup> « Le moi est haisable, a dit Pascal. Et ailleurs : « Le sot projet que Montaigne a eu de se peindre ! » On verra plus bas, dans les notes sur le chapitre 8, la réponse de Voltaire. J. V. L.

<sup>3</sup> *Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.*

HOR., *de Arte poetica*, v. 34. (Trad. de Boileau.)



nir le peuple de soy, ie ne doibs pas, suyvant mon gedesseing, refuser une action qui publie cette maladifvilité, puisqu'elle est en moy; et ne doibs cacher cette fi que i'ay non seulement en usage, mais en profession. Tu fois, à dire ce que i'en crois, cette coustume a tort de damner le vin, parce que plusieurs s'y enyvrent: on ne abuser que des choses qui sont bonnes; et crois de cettie, qu'elle ne regarde que la populaire defeillance. Ce brides à veaux, desquelles ny les saints, que nous oy hautement parler d'eulx, ny les philosophes, ny les thiens, ne se brident; ne soys ie moy, quoyque ie sois peu l'un que l'autre. S'ils n'en escrivent à poinct nommoins, quand l'occasion les y porte, ne feignent ils pas iecter bien avant sur le trottoir. De quoy traite Socrates largement que de soy? à quoy achemine il plus souvent propos de ses disciples, qu'à parler d'eulx, non pas de l'çon de leur livre, mais de l'estre et bransle de leur ame? nous disons religieusement à Dieu et à nostre confes comme nos voisins: à tout le peuple. « Mais nous n'en di me respondra on, que les accusations. » Nous disons tout; car nostre vertu mesme est faultive et repentable. mestier et mon art, c'est vivre<sup>1</sup>: qui me deffend d'en p selon mon sens, experience et usage, qu'il ordonne à l'a tecte de parler des bastiments, non selon soy, mais selon voysin, selon la science d'un aultre, non selon la sienne. Si gloire<sup>2</sup>, de soy mesme publier ses valeurs, que ne met C en avant l'eloquence de Hortense, Hortense celle de C. A l'adventure entendent ils que ie tesmoigne de moy par vraye et effects, non nuement par des paroles. Je peins cipalement mes cogitations, subiect informe qui ne tumber en production ouvragiere; à toute peine le pi

<sup>1</sup> *Les protestants. C.*

<sup>2</sup> « Vivre est le métier que je lui veux apprendre. » ROUSSEAU, *Émile*, liv. I

<sup>3</sup> *Si c'est être vain et glorieux que de publier soi-même ses bonnes qualités* Gloire signifie ici *vanité, présomption*: c'est dans ce sens que Philippe de Mimes a souvent employé ce mot. C.

coucher en ce corps aéré de la voix : des plus sages hommes et des plus devots ont vescu fuyants tous apparens effects. Les effects diroient plus de la fortune que de moy : ils tesmoignent leur roolle, non pas le mien , si ce n'est coniecturalement et incertainement ; eschantillons d'une montre particuliere. Je m'estale entier : c'est un skeletos où , d'une veue , les veines , les muscles , les tendons , paroissent , chasque piece en son siege : l'effect de la toux en produisoit une partie ; l'effect de la pasleur ou battement de cœur , un' aultre , et douteusement. Ce ne sont mes gestes que i'escris ; c'est moy , c'est mon essence.

Je tiens qu'il fault estre prudent à estimer de soy , et pareillement conscientieux à en tesmoigner , soit bas , soit hault , indifferemment. Si ie me semblois bon et sage tout à fait , ie l'entonnerois à pleine teste. De dire moins de soy qu'il n'y en a , c'est sottise , non modestie ; se payer de moins qu'on ne vault , c'est lascheté et pusillanimité , selon Aristote <sup>1</sup> : nulle vertu ne s'ayde de la fausseté ; et la verité n'est iamais matiere d'erreur. De dire de soy plus qu'il n'y en a , ce n'est pas tousiours presumption , c'est encores souvent sottise : se complaire oultre mesure de ce qu'on est , en tumber en amour de soy indiscrete , est , à mon advis , la substance de ce vice. Le supreme remède à le guarir , c'est faire tout le rebours de ce que ceulx icy ordonnent , qui , en deffendant le parler de soy , deffendent par consequent encores plus de penser à soy. L'orgueil gist en la pensee ; la langue n'y peult avoir qu'une bien legiere part.

De s'amuser à soy , il leur semble que c'est se plaire en soy ; de se banter et practiquer , que c'est se trop cherir : mais cet excez naist seulement en ceulx qui ne se tastent que superficiellement ; qui se veoyent aprez leurs affaires ; qui appellent resverie et oysiveté , de s'entretenir de soy ; et s'estoffer et bastir , faire des chasteaux en Espagne ; s'estimants chose tierce et estrangiere à eulx mesmes. Si quelqu'un s'enivre de sa science , regardant sous soy , qu'il tourne les yeulx au des-

<sup>1</sup> *Morale à Nicomaque* , IV, 7. C.

sement receu selon l'opinion des nations, et dure encores.

Nous avons pour nostre part, et plusieurs de nos voisins, les ordres de chevalerie, qui ne sont establis qu'à cette fin. C'est, à la verité, une bien bonne et proufitable coustume de trouver moyen de recognoistre la valeur des hommes rares et excellents, et de les contenter et satisfaire par des payemens qui ne chargent aucunement le publicque, et qui ne coustent rien au prince. Et ce qui a esté tousiours cogneu par experience ancienne, et que nous avons aultrefois aussi peu veoir entre nous, que les gents de qualité avoient plus de ialousie de telles recompenses, que de celles où il y avoit du gaing et du proufit, cela n'est pas sans raison et grande apparence. Si au prix, qui doit estre simplement d'honneur, on y mesle d'autres commoditez et de la richesse, ce meslange, au lieu d'augmenter l'estimation, la ravale et en retrenche. L'ordre saint Michel, qui a esté si longtemps en credit parmy nous, n'avoit point de plus grande commodité que celle là, de n'avoir communication d'aucune autre commodité : cela faisoit qu'aultrefois il n'y avoit ny charge, ny estat, quel qu'il feust, auquel la noblesse pretendist avecques tant de desir et d'affection qu'elle faisoit à l'ordre, ny qualité qui apportast plus de respect et de grandeur ; la vertu embrassant et aspirant plus volontiers à une recompense purement sienne, plustost glorieuse qu'utile. Car, à la verité, les aultres dons n'ont pas leur usage si digne, d'autant qu'on les employe à toutes sortes d'occasions ; par des richesses, on satisfait le service d'un valet, la diligence d'un courrier, le dancier, le voltiger, le parler, et les plus vils offices qu'on receoive ; voire et le vice s'en paye, la flaterie, le maquerelage, la trahison : ce n'est pas merveille si la vertu receoit et desire moins volontiers cette sorte de monnoye commune, que celle qui luy est propre et particuliere, toute noble et genereuse. Auguste avoit raison d'estre beaucoup plus mesnagier et espargnant de cette cy, que de l'autre ; d'autant que l'honneur est un privilege qui tire sa principale essence de la rareté ; et la vertu mesme.

*Cui malus est nemo, quis bonus esse potest ?*

On ne remarque pas, pour la recommandation d'un homme qu'il ayt soing de la nourriture de ses enfants, d'autant c'est une action commune, quelque iuste qu'elle soit plus qu'un grand arbre, où la forest est toute de mesme ne pense pas qu'aucun citoyen de Sparte se glorifiast de vaillance, car c'estoit une vertu populaire en leur nation aussi peu de la fidelité, et mespris des richesses. Il n'est pas de recompense à une vertu, pour grande qu'elle soit est passée en coustume; et ne sçais avecques, si nous l'aurions iamais grande, estant commune.

Puis donc que ces loyers d'honneur n'ont aultre prix estimation que cette là, que peu de gents en iouissent, il n'est pour les aneantir, que d'en faire largesse. Quand il se trouvoit plus d'hommes qu'au temps passé qui meritassent l'ordre<sup>1</sup>, il n'en falloit pas pourtant corrompre l'estimation ne peut ayseement advenir que plus le meritent; car il n'est aucune des vertus qui s'espande si ayseement que la vaillance militaire. Il y en a une aultre vraye, parfaite et philosophique, de quoy ie ne parle point, et me sers de ce mot de nostre usage, bien plus grande que celle cy et plus précieuse qui est une force et assurance de l'ame, mesprisant et surmontant toute sorte de contraires accidents, equable, unie et constante, de laquelle la nostre n'est qu'un bien petit rayon. L'usage, l'institution, l'exemple, et la coustume ont tout ce qu'elles veulent en l'establissement de ce quoy ie parle et la rendent ayseement vulgaire, comme tresaysé à veoir par l'experience que nous en donnons en nos guerres civiles: et qui nous pourroit ioindre à celle et acharnier à une entreprinse commune tout nostre peuple nous ferions refleurir nostre ancien nom militaire. Il

<sup>1</sup> A qui nul ne paroit mechant.  
Nul ne sauroit peroitra iuste.

MARTIAL, XII, 83.

<sup>2</sup> L'ordre de Saint-Michel, institué par une ordonnance de Louis XI, le 1<sup>er</sup> août 1469. J. V. L.

certain que la recompense de l'ordre ne touchoit pas, au temps passé, seulement la vaillance; elle regardoit plus loing : ce n'a iamais esté le payement d'un valeureux soldat, mais d'un capitaine fameux; la science d'obeir ne meritoit pas un loyer si honorable. On y requeroit anciennement une expertise bellique plus universelle, et qui embrassast la plus part et les plus grandes parties d'un homme militaire : *neque enim eadem, militares et imperatoriae, artes sunt*<sup>1</sup>; qui feust encores, outre cela, de condition accommodable à une telle dignité. Mais ie dis, quand plus de gents en seroient dignes qu'il ne s'en trouvoit aultrefois, qu'il ne falloit pas pourtant s'en rendre plus liberal; et eust mieulx vallu faillir à n'en estrener pas tous ceulx à qui il estoit deu, que de perdre pour iamais, comme nous venons de faire, l'usage d'une invention si utile. Aulcun homme de cœur ne daigne s'advantager de ce qu'il a de commun avec plusieurs; et ceulx d'aujourd'huy, qui ont moins mérité cette recompense, font plus de contenance de la desdaigner, pour se loger par là au reng de ceulx à qui on faict tort d'espandre indignement et avilir cette marque qui leur estoit particulièrement deue.

Or, de s'attendre, en effaceant et abolissant cette cy, de pouvoir soubdain remettre en credit et renouveler une semblable coustume, ce n'est pas entreprinse propre à une saison si licencieuse et malade qu'est celle où nous nous trouvons à present : et en adviendra que la dernière<sup>2</sup> encourra, dez sa naissance, les incommoditez qui viennent de ruyner l'autre. Les regles de la dispensation de ce nouvel ordre auroient besoin d'estre extremement tendues et contrainctes, pour luy donner auctorité; et cette saison tumultuaire n'est pas capable d'une bride courte et reglee : outre ce qu'avant qu'on luy puisse donner credit, il est besoin qu'on ayt perdu la memoire du premier, et du mespris auquel il est cheu.

Ce lieu pourroit recevoir quelque discours sur la considera-

<sup>1</sup> Car les talents du soldat et ceux du général ne sont pas les mêmes. TITE LIVE, XXV, 49.

<sup>2</sup> L'ordre du Saint-Esprit, institué par Henri III, en 1578.

## CHAPITRE VIII.

DE L'AFFECTION DES PERES AUX ENFANTS.

A MADAME D'ESTISSAC <sup>1</sup>.

Madame, si l'estrangeté ne me sauve et la nouvellété, qui ont accoustumé de donner prix aux choses, ie ne sors iamaïs à mon honneur de cette sotte entreprinse : mais elle est si fantastique, et a un visage si esloigné de l'usage commun, que cela luy pourra donner passage. C'est une humeur melancholique, et une humeur par consequent tresennemie de ma complexion naturelle, produicte par le chagrin de la solitude en laquelle il y a quelques annees que ie m'estois iecté, qui m'a mis premierement en teste cette resverie de me mesler d'escrire. Et puis, me trouvant entierement despourveu et vuide de toute aultre matiere, ie me suis présenté moy mesme à moy pour argument et poursubiect. C'est le seul livre au monde de son espèce, d'un desseing farouche et extravagant <sup>2</sup>. Il n'y a rien aussi en cette besongne digne d'estre remarqué, que cette bizarrerie ; car à un subiect si vain et si vil, le meilleur ouvrier de l'univers n'eust sceu donner façon qui merite qu'on en face compte. Or, madame, ayant à m'y pourtraire au vif, i'en eusse oublié un traict d'importance, si ie n'y eusse représenté l'honneur que i'ay tousiours rendu à vos merites : et l'ay voulu dire signamment à la teste de ce chapitre, d'autant que, parmy vos aultres bonnes qualitez, celle de l'amitié que vous avez

<sup>1</sup> Il parolt que le fils de cette dame accompagna Montaigne, en 1580, dans son voyage à Rome. « Le pape, d'un visage courtois, admonesta M. d'Estissac à l'estude et à la vertu. » *Voyages*, t. I, p. 257. J. V. L.

<sup>2</sup> Pascal avoit dit : « Le sot projet que Montaigne a eu de se peindre ! » Voltaire lui répond : « Le charmant projet que Montaigne a eu de se peindre naïvement, comme il a fait ! car il peint la nature humaine. Si Nicole et Malebranche avoient toujours parlé d'eux-mêmes, ils n'auraient pas réussi. Mais un gentilhomme campagnard du temps de Henri III, qui est savant dans un siècle d'ignorance, philosophe parmi les fanatiques, et qui peint sous son nom nos faiblesses et nos folies, est un homme qui sera toujours aimé. » VOLTAIRE, *Rem. 41 sur les Pensées de Pascal*.

pas si grande : ioinct cette aultre consideration aristotelique , que celuy qui bien faict à quelqu'un l'aime mieulx , qu'il n'en est aimé ; et celuy à qui il est deu aime mieulx , que celuy qui doit ; et tout ouvrier aime mieulx son ouvrage , qu'il n'en seroit aimé si l'ouvrage avoit du sentiment : d'autant que nous avons cher, Estre ; et Estre consiste en mouvement et action ; parquoy chascun est aulcunement en son ouvrage. Qui bien faict , exerce un' action belle et honneste ; qui receoit , l'exerce utile seulement. Or, l'utile est de beaucoup moins aimable que l'honneste : l'honneste est stable et permanent , fournissant à celuy qui l'a faict une gratification constante ; l'utile se perd et eschappe facilement , et n'en est la memoire ny si fresche ny si douce. Les choses nous sont plus cheres , qui nous ont plus cousté ; et le donner est de plus de coust que le prendre.

Puisqu'il a pleu à Dieu nous douer de quelque capacité de discours , à fin que , comme les bestes , nous ne feussions pas servilement assubiectionnés aux loix communes , ains que nous nous y appliquassions par iugement et liberté volontaire , nous devons bien prester un peu à la simple auctorité de nature , mais non pas nous laisser tyranniquement emporter à elle : la seule raison doit avoir la conduite de nos inclinations. L'ay , de ma part , le goust estrangement mousse à ces propensions qui sont produictes en nous sans l'ordonnance et entremise de nostre iugement , comme , sur ce subiect duquel ie parle , ie ne puis recevoir cette passion de quoy on embrasse les enfans à peine encore nays , n'ayants ny mouvement en l'ame , ny forme recognoissable au corps , par où ils se puissent rendre aimables , et ne les ay pas souffert volontiers nourrir prez de moy. Une vraye affection et bien reglee debvroit naistre et s'augmenter avecques la cognoissance qu'ils nous donnent d'eulx ; et lors , s'ils le valent , la propension naturelle marchant quand et quand la raison , les cherir d'une amitié vrayement paternelle : et en iuger de mesme , s'ils sont aultres : nous rendants tousiours à la raison , nonobstant la force naturelle. Il en va fort souvent au rebours ; et le plus communement nous

pouvoit garder. Et lors il venoit d'estre surprins en larrecin des bagues d'une dame, au lever de laquelle il s'estoit trouvé avecques beaucoup d'aultres. Il me fait souvenir du conte que j'avois ouï faire d'un aultre gentilhomme, si faict et façonné à ce beau mestier du temps de sa ieunesse, que, venant aprez à estre maistre de ses biens, delibéré d'abandonner cette trafique, il ne se pouvoit garder pourtant, s'il passoit prez d'une boutique où il y eust chose de quoy il eust besoin, de la desrobber, en peine de l'envoyer payer aprez. Et en ay veu plusieurs si dressez et duicts à cela, que, parmy leurs compaignons mesmes, ils desrobboient ordinairement des choses qu'ils vouloient rendre. Je suis Gascon, et si n'est vice auquel je m'entende moins : ie le hais un peu plus par complexion, que ie ne l'accuse par discours; seulement par desir, ie ne soustrais rien à personne. Ce quartier en est, à la verité, un peu plus descrié que les aultres de la françoise nation : si est ce que nous avons veu de nostre temps, à diverses fois, entre les mains de la iustice, des hommes de maison, d'aultres contrees, convaincus de plusieurs horribles voleries. Je crains que, de cette desbauche, il s'en faille aucunement prendre à ce vice des peres.

. Et si on me respond ce que fait un iour un seigneur de bon entendement, « qu'il faisoit espargne des richesses, non pour en tirer aultre fruit et usage, que pour se faire honorer et rechercher aux siens; et que l'age luy ayant osté toutes aultres forces, c'estoit le seul remede qui luy restoit, pour se maintenir en auctorité dans sa famille, et pour éviter qu'il ne veinst à mespris et de daing à tout le monde; » de vray, non la vieillesse seulement, mais toute imbecillité, selon Aristote<sup>1</sup>, est promotrice de l'avarice : cela est quelque chose; mais c'est la medecine à un mal, duquel on devoit éviter la naissance. Un pere est bien miserable, qui ne tient l'affection de ses enfants que par le besoin qu'ils ont de son secours, si cela se doit nommer affection : il fault se rendre respectable par sa vertu et par sa suffisance, et aimable par sa bonte, et douceur

<sup>1</sup> *Morale à Nicomaque*, IV, 3. C.



Voulons nous estre aimez de nos enfants? leur voulons nous oster l'occasion de souhaiter nostre mort (combien que nulle occasion d'un si horrible souhait ne peult estre ny iuste ny excusable, *nullum scelus rationem habet* <sup>1</sup>)? accommodons leur vie raisonnablement de ce qui est en nostre puissance. Pour cela, il ne nous faudroit pas marier si ieunes, que nostre aage vienne quasi à se confondre avecques le leur; car cet inconvenient nous iecte à plusieurs grandes difficultez: ie dis specialement à la noblesse, qui est d'une condition oysifve, et qui ne vit, comme on dict, que de ses rentes; car ailleurs, où la vie est questuaire<sup>2</sup>, la pluralité et compaignie des enfants, c'est un adgencement de mesnage, ce sont autant de nouveaux utiles et instruments à s'enrichir.

Ie me mariay à trente trois ans, et loue l'opinion de trente cinq, qu'on dict estre d'Aristote<sup>3</sup>. Platon ne veult pas qu'on se marie avant les trente<sup>4</sup>; mais il a raison de se mocquer de ceulx qui font les œuvres de mariage aprez cinquante cinq, et condamne leur engeance indigne d'aliment et de vie. Thales y donna les plus vrayes bornes; qui, ieune, respondit à sa mere, le pressant de se marier, « qu'il n'estoit pas temps; » et, devenu sur l'aage, « qu'il n'estoit plus temps<sup>5</sup>. » Il fault refuser l'opportunité à toute action importune. Les anciens Gaulois<sup>6</sup> estimoient à extreme reproche d'avoir eu accoin-  
 lance de femme avant l'aage de vingt ans, et recommendoient singulierement aux hommes qui se vouloient dresser pour la guerre, de conserver bien avant en aage leur pucelage, d'autant que les courages s'amollissent et divertissent par l'accou-  
 plage des femmes :

Ma or congiuntio. giovinetia sposæ, •

<sup>1</sup> Car nul crime n'est fondé en raison. *TRAJ. LAM.*, XXVIII, 26.

<sup>2</sup> De *questuarius*, mercenaire, qui travaille pour vivre.

<sup>3</sup> Aristote, *Polit.*, VII, 16, dit *trente-sept*, et non *trente-cinq*. C.

<sup>4</sup> C'est à la fin du sixième livre de la République, où il dit depuis *trente jusqu'à trente-cinq*. C.

<sup>5</sup> *DIOGÈNE LAËRTIÈS*, I, 26. C.

<sup>6</sup> Ce que Montaigne attribue ici aux Gaulois, César le dit expressément des Germains, de *Bello Gallico*, VI, 21. C.

il doit en estrener volontiers ceulx à qui, par ordonnance naturelle, cela doit appartenir. C'est raison qu'il leur en laisse l'usage, puisque nature l'en prive : autrement sans doute il y a de la malice et de l'envie. La plus belle des actions de l'empereur Charles cinquiesme feut celle là, à l'imitation d'aucuns anciens de son qualibre, d'avoir sceu recognoistre que la raison nous commande assez de nous despouiller, quand nos robbes nous chargent et empeschent, et de nous coucher quand les iambes nous faillent : il resigna ses moyens, grandeur et puissance à son fils, lorsqu'il sentit defaillir en soy la fermeté et la force pour conduire les affaires avecques la gloire qu'il y avoit acquise.

Solve senescentem mature sanus equum, ne  
Peccet ad extremum ridendus, et illa ducat<sup>1</sup>.

Cette faulte, de ne sçavoir recognoistre de bonne heure, et ne sentir l'impuissance et extreme alteration que l'aage apporte naturellement et au corps et à l'ame, qui, à mon opinion, est eguale, si l'ame n'en a plus de la moitié, a perdu la reputation de la pluspart des grands hommes du monde. J'ay veu, de mon temps, et cogneu familièrement, des personnages de grande auctorité, qu'il estoit bien aysé à veoir estre merveilleusement descheus de cette ancienne suffisance, que ie cognoissois par la reputation qu'ils en avoient acquise en leurs meilleurs ans : ie les eusse, pour leur honneur, volontiers souhaitez retirez en leur maison à leur ayse, et deschargez des occupations publiques et guerrieres, qui n'estoient plus pour leurs espauls. J'ai aultrefois esté privé en la maison d'un gentilhomme veuf et fort vieil, d'une vieillesse toutesfois assez verte; cettuy cy avoit plusieurs filles à marier, et un fils desia en aage de paroistre : cela chargeoit sa maison de plusieurs despenses et visites estrangieres, à quoy il prenoit peu de plaisir, non seulement pour le soing de l'espargne,

Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant.  
De peur que, tout-à-coup efflanqué, hors d'haleine,  
Il ne laisse, en tombant, son maître sur l'arène.

Hon., *Epist.*, I, 4. 8 (imitation de Boileau).

mais encores plus pour avoir, à cause de l'aage, prins forme de vie fort esloingnee de la nostre. Je luy dis un ie un peu hardiement, comme i'ay accoustumé, qu'il luy sie mieulx de nous faire place, et de laisser à son fils sa mai principale (car il n'avoit que celle là de bien logee et acco modee), et se retirer en une sienne terre voisine, où person n'apporteroit incommodité à son repos, puisqu'il ne pou aultrement eviter nostre importunité, veu la condition de enfants. Il m'en creut depuis, et s'en trouva bien.

Ce n'est pas à dire qu'on leur donne par telle voye d'obligati de laquelle on ne se puisse plus desdire : ie leur lairrais, i qui suis à mesme de iouer ce roole, la iouissance de ma n son et de mes biens, mais avecques liberté de m'en repen s'ils m'en donnoient occasion; ie leur en lairrais l'usa parce qu'il ne me seroit plus commode; et de l'auctorité affaires en gros, ie m'en reserverois autant qu'il me plair ayant tousiours iugé que ce doit estre un grand conte ment à un pere vieil, de mettre luy mesme ses enfants train du gouvernement de ses affaires, et de pouvoir, pen sa vie, contrerooller leurs deportements, leur fournis d'instruction et d'avis suyvant l'experience qu'il en a d'acheminer luy mesme l'ancien honneur et ordre de sa son en la main de ses successeurs, et se respondre par l' esperances qu'il peult prendre de leur conduicte à venir. pour cet effect, ie ne voudrois pas fuyr leur compaignie voudrois les esclairer de prez, et iouir, selon la conditio mon aage, de leur alaigresse et de leurs festes. Si ie ne v parmy eulx (comme ie ne pourrois, sans offenser leur au blee, par le chagrin de mon aage et la subiection de maladies, et sans contraindre aussi et forcer les regles çons de vivre que i'aurois lors), ie voudrois au moins prez d'eulx, en un quartier de ma maison, non pas l en parade, mais le plus en commodité. Non comme ie il y a quelques annees, un doyen de Saint Hilaire de tiers, rendu à telle solitude par l'incommodité de sa n cholie, que, lorsque i'entray en sa chambre, il y avoit

et deux ans qu'il n'en estoit sorty un seul pas; et si avoit toutes ses actions libres et aysees, sauf un rheume qui luy tumboit sur l'estomach : à peine une fois la sepmaine vouloit il permettre qu'aucun entrast pour le veoir; il se tenoit tousiours enfermé par le dedans de sa chambre, seul, sauf qu'un valet luy portoit une fois le iour à manger, qui ne faisoit qu'entrer et sortir : son occupation estoit de se promener, et lire quelque livre, car il cognoissoit aulcunement les lettres, obstiné, au demourant, de mourir en cette desmarche, comme il feit bientost aprez. L'essayerois, par une douce conversation, de nourrir en mes enfants une vifve amitié et bienveillance, non feincte, en mon endroit; ce qu'on gaigne ayseement envers des natures bien nees : car si ce sont bestes furieuses, comme nostre siecle en produit à milliers, il les fault hair et fuyr pour telles.

Ie veulx mal à cette coustume, d'interdire aux enfants l'appellation paternelle, et leur en enioindre une estrangiere, comme plus reverentiale, nature n'ayant volontiers pas suffisamment pourveu à nostre auctorité<sup>1</sup>. Nous appellons Dieu tout puissant, Pere; et desdaignons que nos enfants nous en appellent : i'ay reformé cett' erreur en ma famille<sup>2</sup>. C'est aussi folie et iniustice de priver les enfants, qui sont en aage, de la familiarité des peres, et vouloir maintenir en leur endroit une morgue austere et desdaigneuse, esperant par là les tenir en crainte et obeissance : car c'est une farce tresinutile, qui rend les peres ennuyeux aux enfants, et, qui pis est, ridicules. Ils ont la ieunesse et les forces en la main, et par consequent le vent et la faveur du monde; et receoivent avec moquerie ces mines fieres et tyranniques d'un homme qui n'a plus de sang ny au cœur ny aux veines; vrais espovantails de cheneviere. Quand ie pourrois me faire craindre, i'aimerois

<sup>1</sup> Comme si la nature n'avoit pas assez bien pourveu à nostre auctorité. C.

<sup>2</sup> Le bon roi Henri IV la reforma aussi dans sa famille : « Car il ne vouloit pas. dit Péréfixe, que ses enfants l'appelassent *monsieur*, nom qui semble rendre les enfants étrangers à leur père, et qui marque la servitude et la sujétion, mais qu'ils l'appellent *papa*, nom de tendresse et d'amour. » (*Mémoires de Henri-le-Grand*.) C.

luy seulement : les pas de la vieillesse sont si lents, les sens si troublés, qu'il vivra et fera son office en mesme maison, un an, sans estre apperceu. Et quand la saison en est, on faict venir des lettres loingtaines, piteuses, suppliantes, pleines de promesses de mieulx faire : par où on le remet en grace. Monsieur faict il quelque marché ou quelque despesche qui desplaise ? on la supprime, forçant tantost aprez assez de causes pour excuser la faulte d'execution ou de response. Nulles lettres estrangieres ne luy estants premierement apportees, il ne veoid que celles qui semblent commodés à sa science. Si, par cas d'aventure, il les saisit, ayant en coutume de se reposer sur certaine personne de les luy lire, on y treuve sur le champ ce qu'on veult : et faict on, à tous coups, que tel luy demande pardon, qui l'iniurie par sa lettre. Il ne veoid enfin ses affaires que par une image disposée et desseignée<sup>1</sup>, et satisfait<sup>2</sup> le plus qu'on peult, pour n'esveiller son chagrin et son courroux. J'ay veu, sous des figures différentes, assez d'œconomies longues, constantes, de tout pareil effect.

Il est tousiours proclive<sup>3</sup> aux femmes de disconvenir à leurs maris : elles saisissent à deux mains toutes couvertures de leur contraster ; la premiere excuse leur sert de plenièrè iustification. J'en ay veu une qui desrobboit gros à son mary, pour, disoit elle à son confesseur, faire ses aulmosnes plus grasses. Fiez vous à cette religieuse dispensation ! Nul manie-  
ment leur semble avoir assez de dignité, s'il vient de la concession du mary ; il fault qu'elles l'usurpent, ou finement, ou fierement, et tousiours iniurieusement, pour luy donner de la grace et de l'auctorité. Comme en mon propos, quand c'est contre un pauvre vieillard, et pour des enfants, lors empoignent elles ce tiltre, et en servent leur passion avecques gloire ; et, comme en un commun servage, monopolent faci-

<sup>1</sup> *Fuite à dessein, préparée d'avance.*

<sup>2</sup> *Les femmes ont toujours du penchant à contrarier la volonté de leurs maris. Ce que je dis là n'est pas pour approuver, mais seulement pour expliquer la pensée de Montaigne. C.*

Feu monsieur le mareschal de Montluc , ayant perdu son fils , qui mourut en l'isle de Maderes , brave gentilhomme , à la verité , et de grande esperance , me faisoit fort valoir , entre ses aultres regrets , le desplaisir et crevecœur qu'il sentoit , de ne s'estre iamais communiqué à luy ; et , sur cette humeur d'une gravité et grimace paternelle , avoir perdu la commodité de gouter et bien cognoistre son fils , et aussi de lui declarer l'extreme amitié qu'il luy portoit , et le digne iugement qu'il faisoit de sa vertu. « Et ce pauvre garson , disoit il , « n'a rien veu de moy qu'une contenance renfrongnee et pleine « de mespris ; et a emporté cette creance , que ie n'ay sceu ny « l'aimer ny l'estimer selon son merite. A qui gardois ie à des- « couvrir cette singuliere affection que ie luy portois dans « mon ame ? estoit ce pas luy qui en debvoit avoir tout le plaisir et toute l'obligation ? Je me suis contrainct et gehenné « pour maintenir ce vain masque ; et y ay perdu le plaisir de « sa conversation , et sa volonté quand et quand , qu'il ne me « peult avoir portee aultre que bien froide , n'ayant iamais « receu de moy que rudesse , ny senty qu'une façon tyrannique '. » Je treuve que cette plainte estoit bien prinse et raisonnable : car , comme ie sçais par une trop certaine experience , il n'est aucune si douce consolation en la perte de nos amis , que celle que nous apporte la science de n'avoir rien oublié à leur dire , et d'avoir eu avecques eulx une parfaite et entiere communication. O mon amy ! en vaulx ie mieulx d'en avoir le goust ? ou si i'en vaulx moins ? l'en vaulx , certes , bien mieulx ; son regret me console et m'honore : est ce pas un pieux et plaisant office de ma vie , d'en faire à tout iamais les obseques ? est il iouissance qui vaille cette privation ?

• « Je ne puis lire qu'avec les larmes aux yeux ( dans les *Essais* de Montaigne ) ce que dit le maréchal de Montluc du regret qu'il a de ne s'être pas communiqué à son fils , et de lui avoir laissé ignorer la tendresse qu'il avoit pour lui. C'est à madame d'Estissac , de l'*Amour des pères envers leurs enfants*. Mon Dieu ! que ce livre est plein de bon sens ! » Madame DE SÉVIGNÉ , *Lettre à sa fille*. J. V. L.

• La Boétie. Toute cette éloquente apostrophe manque dans l'exemplaire de Naigeon , où l'on trouve à tout moment de semblables lacunes. J. V. L.

l'injustice les alleiche ; comme les bonnes , l'honneur de leurs actions vertueuses ; et en sont debonnaire d'autant plus qu'elles sont plus riches ; comme plus volontiers et glorieusement chastes , de ce qu'elles sont belles.

C'est raison de laisser l'administration des affaires aux meres pendant que les enfants ne sont pas en l'aage , selon les loix , pour en manier la charge ; mais le pere les a bien mal nourris , s'il ne peult esperer qu'en leur maturité ils auront plus de sagesse et de suffisance que sa femme , veu l'ordinaire foiblesse du sexe. Bien seroit il toutesfois , à la verité , plus contre nature , de faire despendre les meres de la discretion de leurs enfants. On leur doit donner largement de quoy maintenir leur estat , selon la condition de leur maison et de leur aage ; d'autant que la necessité et l'indigence est beaucoup plus malseante et malaysee à supporter à elles qu'aux masles : il fault plustost en charger les enfants que la mere.

En general , la plus saine distribution de nos biens , en mourant , me semble estre les laisser distribuer à l'usage du pays : les loix y ont mieulx pensé que nous ; et vault mieulx les laisser faillir en leur eslection , que de nous hazarder de faillir temerairement en la nostre. Ils ne sont pas proprement nostres , puisque , d'une prescription civile , et sans nous , ils sont destineez à certains successeurs. Et encores que nous ayons quelque liberté au delà , ie tiens qu'il fault une grande cause , et bien apparente , pour nous faire oster à un ce que sa fortune luy avoit acquis , et à quoy la iustice commune l'appelloit ; et que c'est abuser , contre raison , de cette liberté , d'en servir nos fantasies frivoles et privees. Mon sort m'a faict grace de ne m'avoir présenté des occasions qui me peussent tenter , et divertir mon affection de la commune et legitime ordonnance. l'en veois envers qui c'est temps perdu d'employer un long soing de bons offices : un mot receu de mauvais biaux efface le merite de dix ans. Heureux qui se treuve à point pour leur oindre la volonté sur ce dernier passage ! La voisine action l'emporte : non pas les meilleurs et plus frequents offices , mais les plus recents et presents ,

ce que vous iouissez. Et vos biens et vous estes à vostre famille , tant passee que future ; mais encores plus sont au publicque et vostre famille et vos biens. Parquoy , de peur que quelque flatteur en vostre vieillesse ou en vostre maladie , ou quelque passion , vous sollicite mal à propos de faire testament iniuste , ie vous en garderay : mais , ayant respect et à l'interest universel de la cité et à celui de vostre maison , i'establi ray des loix , et feray sentir , comme de raison , que la commodité particuliere doit ceder à la commune. Allez vous en ioyeusement où la nécessité humaine vous appelle. C'est à moy , qui ne regarde pas l'une chose plus que l'autre , qui , autant que ie puis , me soigne du general , d'avoir soucy de ce que vous laissez. »

Revenant à mon propos , il me semble , en toutes façons , qu'il naist rarement des femmes à qui la maistrise soit due sur des hommes , sauf la maternelle et naturelle ; si ce n'est pour le chastiment de ceulx qui , par quelque humeur fiebreuse , se sont volontairement soubmis à elles : mais cela ne touche aucunement les vieilles , de quoy nous parlons icy. C'est l'apparence de cette consideration qui nous a faict forger et donner pied si volontiers à cette loy , que nul ne veit oncques , qui prive les femmes de la succession de cette couronne ; et n'est gueres seigneurie au monde où elle ne s'allegue , comme icy , par une vraysemblance de raison qui l'auctorise : mais la fortune luy a donné plus de credit en certains lieux qu'aux autres. Il est dangereux de laisser à leur iugement la dispensation de nostre succession selon le choix qu'elles feront des enfans , qui est à tous les coups inique et fantastique : car cet appetit desreglé et goust malade qu'elles ont au temps de leurs groisses<sup>1</sup> , elles l'ont en l'ame en tout temps. Communement on les veoid s'addonner aux plus foibles et malotrus , ou à ceulx , si elles en ont , qui leur pendent encores au col. Car , n'ayant point assez de force de discours pour choisir et embrasser ce qui le vault , elles se laissent plus volontiers aller où les impressions de nature sont plus seules ;

<sup>1</sup> De leurs grossesses. C.



treuve son pere celui vers lequel , en la presse , la naturelle inclination porte ses premiers pas.

Or , à considerer cette simple occasion d'aimer nos enfants pour les avoir engendrez , pour laquelle nous les appellons aultres nous mesmes , il semble qu'il y ait bien une aultre production venant de nous qui ne soit pas de moindre recommandation : car ce que nous engendrons par l'ame , les enfantements de nostre esprit , de nostre courage et suffisance , sont produicts par une plus noble partie que la corporelle , et sont plus nostres ; nous sommes pere et mere ensemble en cette generation. Ceulx cy nous coustent bien plus cher , et nous apportent plus d'honneur , s'ils ont quelque chose de bon : car la valeur de nos aultres enfants est beaucoup plus leur que nostre , la part que nous y avons est bien legiere ; mais de ceulx cy , toute la beauté , toute la grace et le prix , est nostre. Par ainsin , ils nous representent et nous rapportent bien plus vivvement que les aultres. Platon <sup>1</sup> adiouste que ce sont icy des enfants immortels qui immortalisent leurs peres , voire et les deffient , comme Lycurgus , Solon , Minos. Or , les histoires estants pleines d'exemples de cette amitié commune des peres envers les enfants , il ne m'a pas semblé hors de propos d'en trier aussi quelqu'un de cette cy. Heliodorus , ce bon evesque de Tricca <sup>2</sup> , aima mieulx perdre la dignité , le prouffit ; la devotion d'une prelatrice si venerable , que de perdre sa fille , fille qui dure encores bien gentille , mais à l'adventure pourtant un peu trop curieusement et mollement goderonnee <sup>3</sup> pour fille ecclesiastique et sacerdotale , et de trop amoureuse façon. Il y eut un Labienus à Rome , personnage de grande valeur et auctorité , et , entre aultres qualitez , excellent en toute sorte de litterature , qui estoit , ce crois ie , fils de ce grand Labienus , le premier des capitaines qui feu-

<sup>1</sup> Dans le *Phédrus* , éd. d'Estienne , t. III , p. 258. C.

<sup>2</sup> *Tricca* , maintenant *Triccala* , en Thessalie. — *Sa fille* , son histoire amoureuse de *Théagène et Chariclée*. Voyez Nicéphore , XII , 34. Bayle , au mot *Heliodore* , combat cette tradition. J. V. L.

<sup>3</sup> *Ajustée* , parée. C.

abstinence de manger<sup>1</sup>. Le bon Lucanus, estant iugé par ce coquin de Neron, sur les derniers traicts de sa vie, comme la pluspart du sang feut desia escoulé par les veines des bras qu'il s'estoit fait tailler à son medecin pour mourir, et que la froideur eut saisi les extremitéz de ses membres, et commença à s'approcher des parties vitales, la dernière chose qu'il eut en sa memoire, ce feurent aucuns des vers de son livre de la guerre de Pharsale, qu'il recitoit; et mourut ayant cette dernière voix en la bouche<sup>2</sup>. Cela qu'estoit ce, qu'un tendre et paternel congé qu'il prenoit de ses enfants, représentant les adieux et les estroicts embrassements que nous donnons aux nostres en mourant, et un effect de cette naturelle inclination qui r'appelle en nostre souvenance, en cette extremité, les choses que nous avons eu les plus cheres pendant nostre vie?

Pensons nous qu'Epicurus<sup>3</sup>, qui, en mourant, tourmenté, comme il dict, des extremes douleurs de la cholique, avoit toute sa consolation en la beauté de la doctrine qu'il laissoit au monde, eust receu autant de contentement d'un nombre d'enfants bien nays et bien eslevez, s'il en eust eu, comme il faisoit de la production de ses riches escripts? et que, s'il eust esté au choix de laisser, aprez luy, un enfant contrefaict et mal nay, ou un livre sot et inepte, il ne choisist plustost, et non luy seulement, mais tout homme de pareille suffisance, d'encourir le premier malheur que l'autre? Ce seroit à l'adventure impieté en saint Augustin (pour exemple), si, d'un costé, on luy proposoit d'enterrer ses escripts, de quoy nostre religion receoit un si grand fruit, ou d'enterrer ses enfants, au cas qu'il en eust, s'il n'aimoit mieulx enterrer ses enfants<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> TACITE, *Annales*, IV, 34. C.

<sup>2</sup> Id., *ibid.*, XV, 70. C.

<sup>3</sup> DIOGÈNE LAËRCE, X, 92; CICÉRON, *de Finibus*, II, 30. J. V. L.

<sup>4</sup> On auroit tort, je crois, de prendre au sérieux cette décision singulière, qui révolte la nature, et qui n'est pas dans le caractère de Montaigne : son égolisme ne va pas jusque là. Mais trop souvent il a été jugé par des critiques superficiels, qui l'ont pris à la lettre. Supposons que des censeurs de cette force parcoururent son troisième livre ; ils voient dans la même page, chap. 9 : *Les dieux s'ébattaient de nous à la pe-*

passions vicieuses et furieuses qui ont eschauffé quelquesfois les peres à l'amour de leurs filles, ou les meres envers leurs fils, encores s'en trouve il de pareilles en cette aultre sorte de parenté : tesmoing ce que l'on recite de Pygmalion, qu'ayant basti une statue de femme, de beauté singuliere, il deveint si esperduement esprins de l'amour forcené de ce sien ouvrage, qu'il fallut qu'en faveur de sa rage les dieux la luy vivifiassent :

Tentatum mollescit ebur, positoque rigore  
Subsidit digitis<sup>1</sup>.

## CHAPITRE IX.

### DES ARMES DES PARTHES.

C'est une façon vicieuse de la noblesse de nostre temps, et pleine de mollesse, de ne prendre les armes que sur le point d'une extreme necessité, et s'en descharger aussi tost qu'il y a tant soit peu d'apparence que le dangier soit esloigné : d'où il survient plusieurs desordres; car, chascun criant et courant à ses armes sur le point de la charge, les uns sont à lacer encores leur cuirasse, que leurs compaignons sont desia rompus. Nos peres donnoient leur salade<sup>2</sup>, leur lance et leurs gantelets à porter, et n'abandonnoient le reste de leur equipage tant que la courvee duroit. Nos troupes sont à cette heure toutes troublees et difformees par la confusion du bagage et des valets, qui ne peuvent esloingner leurs maistres à cause de leurs armes. Tite Live, parlant des nostres, *Intolerantissima laboris corpora vix arma humeris gerebant*<sup>3</sup>. Plusieurs nations vont encores, et alloient anciennement, à la guerre sans se couvrir, ou se couvroient d'inutiles deffenses :

<sup>1</sup> Il touche l'ivoire, et l'ivoire, oubliant sa dureté naturelle, cède et s'amollit sous ses doigts. OVIDE, *Métamorph.*, X, 283.

<sup>2</sup> « Du mot italien *celata*, qui signifie *elmo*, casque, armet, les soldats françois firent en Italie le mot *salade*. » VOLTAIRE, *Dict. Philos.*, art. *Langues*, sect. 2.

<sup>3</sup> Incapables de souffrir la fatigue, ils avoient peine à porter leurs armes. TITE LIVE, X, 28.

entreprendre, non pas à craindre : et craignoit, avecques raison, que cette provision endormist leur vigilance à se garder. Il dict aussi à un ieune homme qui luy faisoit montre de son beau bouclier : « Il est vraiment beau, mon fils ! mais un soldat romain doit avoir plus de fiance en sa main dextre qu'en la gauche<sup>1</sup>. »

Or, il n'est que la coustume qui nous rende insupportable la charge de nos armes,

L' usbergo in dosso haveano, e l' elmo in testa,  
 Duo di questi guerrier, dei quali io canto;  
 Ne notte o dì, dopo ch' entraro in questa  
 Stanza, gl' haveano mai messi da canto;  
 Che facile a portar come la vesta  
 Era lor, perchè in uso l' havean tanto<sup>2</sup>.

L'empereur Caracalla alloit par pats à pied, armé de toutes pieces, conduisant son armée<sup>3</sup>. Les pietons romains portoient non seulement le morion<sup>4</sup>, l'espee et l'escu (car, quant aux armes, dict Cicero, ils estoient si accoustumez à les avoir sur le dos, qu'elles ne les empeschoient non plus que leurs membres, *arma enim, membra militis esse dicunt*<sup>5</sup>), mais quand et quand encores ce qu'il leur falloit de vivres pour quinze iours, et certaine quantité de paulx<sup>6</sup> pour faire leurs remparts, iusques à soixante livres de poids. Et les soldats de Marius<sup>7</sup>, ainsi chargez, marchants en bataille, estoient duits à faire cinq lieues en cinq heures, et six, s'il y avoit haste. Leur dis-

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Apophthegmes de Scipion le Jeune*, § 18.

<sup>2</sup> Deux des guerriers que je chante ici avoient la cuirasse sur le dos et le casque en tête : depuis qu'ils étoient dans ce château ils n'avoient quitté ni jour ni nuit cette double armure, qu'ils portoient aussi aisément que leurs habits, tant ils y étoient accoutumés. ARIOSTO, cant. XII, stanz. 50.

<sup>3</sup> Voyez XIPHILIN, *Vie de Caracalla*. C.

<sup>4</sup> Le morion est une sorte de casque semblable à celui qu'on appelloit *salade*; mais l'un est à l'usage des soldats de pied, l'autre des cheval-légers. Voyez la première note de ce chapitre. E. J.

<sup>5</sup> Ils disent que les armes du soldat sont ses membres. CIC., *Tusc. Quæst.*, II, 16. De là, en latin, l'analogie d'*arma*, armes, avec *armus*, épaule, et *armilla*, bracelet. E. J.

<sup>6</sup> Pieux, ou palissades; au singulier *pal*, du latin *palus*.

<sup>7</sup> PLUTARQUE, *Marius*, c. 4. C.

Ferres, cognatoque viros spirare metallo.  
 Par vestitus equis : ferrata fronte minatur,  
 Ferratosque movent, securi vulneris, armos <sup>1</sup>.

Voilà une description qui retire bien fort à l'équipage d'un homme d'armes françois, à tout ses bardes. Plutarque dict que Demetrius fait faire, pour luy et pour Alcimus, le premier homme de guerre qui feust prez de luy, à chascun un harnois complet du poids de six vingt livres, là où les communs harnois n'en poisoient que soixante <sup>2</sup>.

## CHAPITRE X.

## DES LIVRES.

Je ne foy point de doubte qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses qui sont mieulx traictees chez les maistres du metier, et plus veritablement. C'est icy purement l'essay de mes facultés naturelles, et nullement des acquises <sup>3</sup> : et qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moy ; car à peine respondrois ie à aultruy de mes discours, qui ne m'en responds point à moy, ny n'en suis satisfait. Qui sera en recherche de science, si la pesche où elle se loge : il n'est rien de quoy ie face moins de profession. Ce sont icy mes fantasies, par lesquelles ie ne tasche point de donner à cognoistre les choses, mais moy : elles me seront à l'adventure cogneues un iour, ou l'ont aultrefois esté, selon que la fortune m'a peu porter sur les lieux où elles estoient esclaircies ; mais il ne m'en souvient plus ; et si ie suis homme de quelque leçon,

<sup>1</sup> Leur cuirasse flexible semble recevoir la vie du corps qu'elle enferme ; les yeux étonnés voient marcher des statues de fer : on diroit que le métal est incorporé avec le guerrier qui le porte. Les courriers ont ausi leur armure ; le fer couvre leur front superbe ; et leurs flancs, sous un rempart de fer, bravent les traits impuissants. CLAUDIEN, *contre Rufin*, II, 338.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Démétrius*, c. 6. Montaigne change quelque chose au récit de l'historien. C.

<sup>3</sup> Comment Montaigne peut-il parler ainsi, après la lecture infinie dont son ouvrage même est la preuve ? n'est-ce pas acquérir que de lire beaucoup, et surtout de réfléchir, comme lui, sur tout ce qu'on a lu ? SERVAN.

m'empesche moy mesme; s'il y a de la vanité et vice en mes discours, que ie ne sente point, ou que ie ne soye capable de sentir en me le representant : car il eschappe souvent des fautes à nos yeulx; mais la maladie du iugement consiste à ne les pouvoir appercevoir lorsqu'un aultre nous les decouvre. La science et la verité peuvent loger chez nous sans iugement; et le iugement y peult aussi estre sans elles : voire la recognoissance de l'ignorance est l'un des plus beaux et plus seurs tesmoignages de iugement que ie treuve. Je n'ay point d'aultre sergent de bande, à rengier mes pieces, que la fortune : à mesme que mes resveries se presentent, ie les entasse; tantost elles se pressent en foule, tantost elles se traissent à la file. Je veulx qu'on veoye mon pas naturel et ordinaire, ainsi destracqué qu'il est; ie me laisse aller comme ie me treuve : aussi ne sont ce point icy matieres qu'il ne soit pas permis d'ignorer, et d'en parler casuellement et temerairement. Je souhaiterois avoir plus parfaicte intelligence des choses; mais ie ne la veulx pas acheter si cher qu'elle couste. Mon desseing est de passer doucement, et non laborieusement, ce qui me reste de vie : il n'est rien pour quoy ie me veuille rompre la teste, non pas pour la science, de quelque grand prix qu'elle soit.

Je ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honneste amusement : ou si i'estudie, ie n'y cherche que la science qui traicte de la cognoissance de moy mesme, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre :

*Has meus ad metas sudet oportet equus*<sup>1</sup>.

Les difficultez, si i'en rencontre en lisant, ie n'en ronge pas mes ongles; ie les laisse là, aprez leur avoir faict une charge ou deux. Si ie m'y plantois, ie m'y perdrois, et le temps; car i'ay un esprit primsautier<sup>2</sup>; ce que ie ne veois de la premiere charge, ie le veois moins en m'y obtenant. Je

<sup>1</sup> C'est vers ce but que doivent tendre mes coursiers. PROVERBE, IV, 4, 70.

<sup>2</sup> Qui fait ses plus grands efforts du premier coup, de prime saut, a primo saltu. C.

desgousté de l'Axioche de Platon<sup>1</sup>, comme d'un ouvrage sans force, eu esgard à un tel aucteur, mon iugement ne s'en croit pas : il n'est pas si oultreucidé<sup>2</sup> de s'opposer à l'auctorité de tant d'aultres fameux iugements anciens, qu'il tient ses regents et ses maistres, et avecques lesquels il est plustost content de faillir ; il s'en prend à soy, et se condamne, ou de s'arrester à l'escorce, ne pouvant penetrer iusques au fonds, ou de regarder la chose par quelque fauls lustre. Il se contente de se garantir seulement du trouble et du desreglement : quant à sa foiblesse, il la recognoist et advoue volontiers. Il pense donner iuste interpretation aux apparences que sa conception luy presente ; mais elles sont imbecilles et imparfaictes. La pluspart des fables d'Esope ont plusieurs sens et intelligences : ceulx qui les mythologisent, en choisissent quelque visage qui quadre bien à la fable ; mais pour la pluspart, ce n'est que le premier visage et superficiel ; il y en a d'aultres plus vifs, plus essentiels et internes, ausquels ils n'ont sceu penetrer : voylà comme i'en foy.

Mais, pour suivre ma route, il m'a tousiours semblé qu'en la poésie, Virgile, Lucrece, Catulle et Horace tiennent de bien loing le premier reng ; et signamment Virgile en ses Georgiques, que i'estime le plus accomply ouvrage de la poésie : à comparaison duquel on peult recognoistre ayseement qu'il y a des endroicts de l'Æneïde ausquels l'aucteur eust donné encores quelque tour de pigne<sup>3</sup>, s'il en eust eu loisir ; et le cinquieme livre en l'Æneïde me semble le plus parfait. l'aime aussi Lucain, et le pratique volontiers, non tant pour son style, que pour sa valeur propre et verité de ses opinions et iugements. Quant au bon Terence, la mignardise et les

<sup>1</sup> L'*Axiachus* n'est point de Platon, et Diogène Laerce l'avoit déjà reconnu. On a long-temps attribué cet ouvrage à Eschine le socratique (voyez l'édition de Jean Le Clerc, *Amsterdam*, 1714) ; d'autres l'ont donné à Xénocrate de Chalcédoine. Il est certain que ce dialogue est d'une très haute antiquité. J. V. L.

<sup>2</sup> Ou il n'est pas si vain, comme avoit mis Montaigne dans l'édition in-4° de 1588. *Oultrecuidé* est de l'édition de 1595. Celle de Nalgeon porte, *il n'est pas si sot*. J. V. L.

<sup>3</sup> Peigne. E. J.

Liquidus, puroque similimus amni <sup>1</sup>,

et nous remplit tant l'ame de ses graces, que nous en oublions celles de sa fable. Cette mesme consideration me tire plus avant : ie veois que les bons et anciens poëtes ont evité l'affectation et la recherche, non seulement des fantastiques eslevations espaignolles et petrarchistes, mais des poinctes mesmes plus doulces et plus retenues, qui sont l'ornement de tous les ouvrages poëtiques des siecles suyvants. Si n'y a il bon iuge qui les treuve à dire en ces anciens, et qui n'admire plus sans comparaison l'eguale polissure et cette perpetuelle douceur et beauté fleurissante des epigrammes de Catulle, que tous les aiguillons de quoy Martial aiguise la queue des siens. C'est cette mesme raison que ie disois tantost, comme Martial de soy, *minus illi ingenio laborandum fuit, in cuius locum materia successerat* <sup>2</sup>. Ces premiers là, sans s'esmouvoir et sans se picquer, se font assez sentir; ils ont de quoy rire par tout, il ne fault pas qu'ils se chatouillent : ceulx cy ont besoing de secours estrangers; à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur fault plus de corps; ils montent à cheval parce qu'ils ne sont assez forts sur leurs iambes : tout ainsi qu'en nos bals, ces hommes de vile condition qui en tiennent eschole, pour ne pouvoir représenter le port et la decence de nostre noblesse, cherchent à se recommander par des saults perilleux, et aultres mouvements estranges et basteleresques; et les dames ont meilleur marché de leur contenance aux danses où il y a diverses descoupeures et agitations de corps, qu'en certaines aultres danses de parade, où elles n'ont simplement qu'à marcher un pas naturel, et représenter un port naïf et leur grace ordinaire : et comme i'ay veu aussi les badins excellents, vestus en leur à tous les iours <sup>3</sup> et en une contenance commune, nous donner tout le plaisir qui se peult tirer de leur art; les apprentifs et qui ne sont de si haulte leçon, avoir besoing de

<sup>1</sup> Il coule avec tant d'aisance et de pureté. HORACE, *Eplst.*, II, 2, 120.

<sup>2</sup> Il n'avoit pas de grands efforts à faire : le sujet même lui tenoit lieu d'esprit. MARTIAL, *Préface du liv. VIII.*

<sup>3</sup> A leur ordinaire, édit. in-4° de 1588, p. 474, verso. C.



mer pas tant leurs efforts , et desdaigner d'en haster son pas et se mettre sur sa garde : Plutarque a les opinions platoniques , douces et accommodables à la société civile ; L'autre les a stoïques et epicuriennes , plus esloingnees de l'usage commun , mais , selon moy , plus commodes en particulier et plus fermes : Il paroist en Seneque qu'il preste un peu à la tyrannie des empereurs de son temps , car ie tiens pour certain que c'est d'un iugement forcé qu'il condamne la cause de ces genereux meurtriers de Cesar ; Plutarque est libre par tout : Seneque est plein de poinctes et saillies ; Plutarque , de choses : celui là vous eschauffe plus et vous esmeut ; cettuy cy vous contente d'avantage et vous paye mieulx ; il nous guide , l'autre nous poulse.

Quant à Cicero , les ouvrages qui me peuvent servir chez luy à mon desseing , ce sont ceulx qui traictent de la philosophie specialement morale. Mais , à confesser hardiement la verité (car , puisqu'on a franchi les barrieres de l'impudence , il n'y a plus de bride), sa façon d'escire me semble ennuyeuse ; et toute aultre pareille façon : car ses prefacs , definitions , partitions , etymologies , consomment la pluspart de son ouvrage ; ce qu'il y a de vif et de mouelle est estouffé par ses longueries d'apprests. Si i'ay employé une heure à le lire , qui est beaucoup pour moy , et que ie ramentoive ce que i'en ay tiré de suc et de substance , la plus part du temps ie n'y treuve que du vent ; car il n'est pas encores venu aux arguments qui servent à son propos , et aux raisons qui touchent proprement le nœud que ie cherche. Pour moy , qui ne demande qu'à devenir plus sage , non plus sçavant ou eloquent , ces ordonnances logiciennes et aristoteliques ne sont pas à propos ; ie veulx qu'on commence par le dernier poinct : i'entends assez que c'est que Mort et Volupté ; qu'on ne s'amuse pas à les anatomizer. Je cherche des raisons bonnes et fermes , d'arrivee , qui m'instruisent à en soustenir l'effort ; ny les subtilitez grammairiennes , ny l'ingenieuse contexture de paroles et d'argumentations , n'y servent. Je veulx des discours qui donnent la premiere charge dans le plus fort du doubte : les siens languissent autour du pot ; ils sont bons pour l'es-

bien la pratique. Mais d'autant que c'est aultre chose le presche, que le prescheur, i'aime bien autant veoir Brutus chez Plutarque que chez luy mesme : ie choisirois plustost de sçavoir au vray les devis qu'il tenoit en sa tente à quelqu'un de ses privez amis, la veille d'une bataille, que les propos qu'il teint le lendemain à son armee; et ce qu'il faisoit en son cabinet et en sa chambre, que ce qu'il faisoit emmy la place et au senat. Quant à Cicero, ie suis du iugement commun, que, hors la science, il n'y avoit pas beaucoup d'excellence en son ame : il estoit bon citoyen, d'une nature debonnaire, comme sont volontiers les hommes gras et gosseurs, tel qu'il estoit; mais de mollesse, et de vanité ambitieuse, il en avoit, sans mentir, beaucoup. Et si ne sçais comment l'excuser d'avoir estimé sa poësie digne d'estre mise en lumiere : ce n'est pas grande imperfection que de faire mal des vers; mais c'est imperfection de n'avoir pas senty combien ils estoient indignes de la gloire de son nom. Quant à son eloquence, elle est du tout hors de comparaison : ie crois que iamais homme ne l'egualera. Le ieune Cicero, qui n'a ressemblé son pere que de nom, commandant en Asie, il se trouva un iour en sa table plusieurs estrangiers, et entre aultres Cestius, assis au bas bout, comme on se fourre souvent aux tables ouvertes des grands. Cicero s'informa qui il estoit, à l'un de ses gents, qui luy diet son nom : mais, comme celuy qui songeoit ailleurs, et qui oublioit ce qu'on luy respondoit, il le luy redemanda encores, depuis, deux ou trois fois. Le serviteur, pour n'estre plus en peine de luy redire si souvent mesme chose, et pour le luy faire cognoistre par quelque circonstance, « C'est, dict il, ce Cestius, de qui on vous a dict qu'il ne faict pas grand estat de l'eloquence de vostre pere, au prix de la sienne. » Cicero, s'estant soubdain picqué de cela, commanda qu'on empoignast ce pauvre Cestius, et le fait treshien fouetter en sa presence<sup>1</sup>. Voylà un mal courtois hoste! Entre ceulx mesmes qui ont estimé, toutes choses comptees, cette sienne eloquence incomparable, il y en a eu qui n'ont pas laissé d'y remarquer

<sup>1</sup> Sénèque, *suasor.* 8. C.

diversité de leurs dogmes et fantasies. En ce genre d'estude des histoires, il fault feuilleter, sans distinction, toutes sortes d'auteurs et vieils et nouveaux, et barragouins et françois, pour y apprendre les choses de quoy diversement ils traictent. Mais Cæsar singulierement me semble meriter qu'on l'estudie, non pour la science de l'histoire seulement, mais pour luy mesme : tant il a de perfection et d'excellence par dessus tous les aultres, quoyque Salluste soit du nombre. Certes, ie lis cet aucteur avec un peu plus de reverence et de respect, qu'on ne lict les humains ouvrages; tantost le considerant luy mesme par ses actions et le miracle de sa grandeur; tantost la pureté et inimitable polissure de son langage, qui a surpassé non seulement tous les historiens, comme dict Cicero<sup>1</sup>, mais à l'adventure Cicero mesme : avecques tant de sincerité en ses iugements, parlant de ses ennemis, que, sauf les faulses couleurs de quoy il veult couvrir sa mauvaise cause et l'ordure de sa pestilente ambition, ie pense qu'en cela sepl on y puisse trouver à redire qu'il a esté trop espargnant à parler de soy : car tant de grandes choses ne peuvent avoir esté executees par luy, qu'il n'y soit allé beaucoup plus du sien qu'il n'y en met.

L'ame les historiens ou fort simples, ou excellents. Les simples, qui n'ont point de quoy y mesler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soing et la diligence de r'ammasser tout ce qui vient à leur notice, et d'enregistrer, à la bonne foy, toutes choses sans choies et sans triage, nous laissent le iugement entier pour la cognoissance de la verité : tel est entre aultres, pour exemple, le bon Froissard, qui a marché, en son entreprinse, d'une si franche naïveté, qu'ayant faict une faulte, il ne craint aucunement de la reconnoistre et corriger en l'endroit où il en a esté adverty, et qui nous represente la diversité mesme des bruits qui couroient, et les differents rapports qu'on luy faisoit : c'est la matiere de l'histoire nue et informe; chascun en peult faire son prouffit autant qu'il a d'entendement. Les bien excellents

<sup>1</sup> CICÉRON, *Brutus*, c. 75. J. V. L.

mesme sorte : telles sont quasi toutes les grecques et romaines ; car plusieurs tesmoings oculaires ayants escript de mesme subiect (comme il advenoit en ce temps là, que la grandeur et le sçavoir se rencontroient communement), s'il y a de la faulte, elle doibt estre merueilleusement legiere, et sur un accident fort douteux. Que peult on esperer d'un medecin traictant de la guerre, ou d'un escholier traictant les desseings des princes ? Si nous voulons remarquer la religion que les Romains avoient en cela, il n'en fault que cet exemple : Asinius Pollio trouvoit ez histoires mesmes de Cæsar quelque mescompte en quoy il estoit tumbé, pour n'avoir peu iecter les yeulx en tous les endroicts de son armee, et en avoir creu les particuliers qui luy rapportoient souvent des choses non assez verifiees ; ou bien pour n'avoir esté assez curieusement adverty par ses lieutenants des choses qu'ils avoient conduictes en son absence <sup>1</sup>. On peult voir, par là, si cette recherche de la verité est delicate, qu'on ne se puisse pas fier d'un combat à la science de celui qui a commandé, ny aux soldats, de ce qui s'est passé prez d'eulx, si, à la mode d'une information iudiciaire, on ne confronte les tesmoings et receoit les obiects sur la preuve des ponctilles de chasque accident <sup>2</sup>. Vrayement la cognoissance que nous avons de nos affaires est bien plus lasche : mais cecy a esté suffisamment traicté par Bodin <sup>3</sup>, et selon ma conception.

Pour subvenir un peu à la trahison de ma memoire, et à son default, si extreme, qu'il m'est advenu plus d'une fois de reprendre en main des livres comme recents et à moy inconnus, que j'avois leu soigneusement quelques annees auparavant, et barbouillé de mes notes, j'ay prins en coustume, depuis quelque temps, d'adiouster au bout de chasque livre (ie dis de ceulx desquels ie ne me veulx servir qu'une fois) le

<sup>1</sup> SUËTONE, *Cæsar*, c. 56. C.

<sup>2</sup> Si l'on ne confronte les témoignages, si l'on ne reçoit les objections, lorsqu'il s'agit de prouver les moindres détails de chaque fait. J. V. L.

<sup>3</sup> Le célèbre jurisconsulte, dans l'ouvrage qu'il publia, en 1806, sous le titre de *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*.

reluit evidemment, exempte de vanité parlant de soy, et d'affection et d'envie parlant d'aultruy; ses discours et enhortements accompaignez plus de bon zele et de verité, que d'aucune exquise suffisance; et, tout par tout, de l'auctorité et gravité, representant son homme de bon lieu, et eslevé aux grands affaires. »

Sur les Memoires de monsieur du Bellay<sup>1</sup> : « C'est tousiours plaisir de veoir les choses escriptes par ceulx qui ont essayé comme il les fault conduire; mais il ne se peult nier qu'il ne se descouvre evidemment, en ces deux seigneurs icy, un grand deschet de la franchise et liberté d'escrire, qui reluit ez anciens de leur sorte, comme au sire de Louinville, domestique de saint Louys; Eginard, chancelier de Charlemagne, et, de plus fresche memoire, en Philippe de Comines. C'est icy plustost un plaidoyer pour le roy François, contre l'empereur Charles cinquiesme, qu'une histoire. Je ne veulx pas croire qu'ils ayent rien changé quant au gros du fait; mais, de contourner le iugement des evenements, souvent contre raison, à nostre avantage, et d'obmettre tout ce qu'il y a de chatouilleux en la vie de leur maistre, ils en font mestier : tesmoing les reculements de messieurs de Montmorency et de Biron<sup>2</sup>, qui y sont oubliez; voire le seul

<sup>1</sup> Ces Mémoires, publiés par messire *Martin du Bellay*, et moins connus que les ouvrages précédents, contiennent dix livres, dont les quatre premiers et les trois derniers sont de *Martin du Bellay*, et les autres de son frère *Guillaume de Langey*, et ont été tirés de sa cinquième Ogdoadé, depuis l'an 1536 jusqu'en 1540. Ils sont intitulés : *Memoires de messire Martin du Bellay, contenant le Discours de plusieurs choses advenues au royaume de France, depuis l'an 1518 jusqu'au trepas de François I<sup>er</sup>, arrivé en 1547*. De tout cela il est aisé de juger pourquoi Montaigne parle de *deux seigneurs du Bellay*, après avoir dit, *les Memoires de monsieur du Bellay*. C.

<sup>2</sup> Il y a *Brion* dans l'édition de 1598, dans celle de 1599, dans celle de 1633; et c'est la vraie leçon. L'autre n'a pour autorité que l'édition de 1598. Philippe Chabot, amiral de France, long-temps connu sous le nom de *seigneur de Brion*, pris à la bataille de Pavie en 1525, ambassadeur en Angleterre en 1532, chargé en 1535 de commander l'armée en Piémont, après de brillants succès, s'arrêta tout court à Vercelli : François I<sup>er</sup> ne lui pardonna jamais cette faute. Condamné en 1540 comme concussionnaire, il fut sauvé par la protection de la duchesse d'Étampes. On conserve à la Bibliothèque royale un recueil manuscrit des *Lettres de l'amiral de Brion*, écrites en 1598. Le

le nom de la vertu presuppose de la difficulté et du contraste, et qu'elle ne peut s'exercer sans partie<sup>1</sup>. C'est à l'aventure pourquoy nous nommons Dieu, bon, fort, et liberal, et iuste, mais nous ne le nommons pas *vertueux*<sup>2</sup>; ses operations sont toutes naïves et sans effort. Des philosophes, non seulement stoïciens, mais encores epicuriens<sup>3</sup> (et cette enclenchure ie l'emprunte de l'opinion commune, qui est faulse, quoy que die ce subtil rencontre d'Arcesilaus à celuy qui luy reprochoit que beaucoup de gents passoient de son eschole en l'epicurienne, mais iamais au rebours: « Je crois bien: des coqs il se faict des chappons assez; mais des chappons il ne s'en faict iamais des coqs<sup>4</sup>: » car, à la verité, en fermeté et rigueur d'opinions et de preceptes, la secte epicurienne ne cede aucunement à la stoïque; et un stoïcien, recognoissant<sup>5</sup> meilleure foy que ces disceptateurs, qui, pour combattre Epicurus et se donner beau ieu, luy font dire ce à quoy il ne pensa iamais, contournants ses paroles à gauche, argumentants par la loy grammairienne aultre sens de sa façon de parler, et aultre creance que celle qu'ils sçavent qu'il avoit en l'ame et en ses mœurs, dict qu'il a laissé d'estre epicurien pour cette consideration, entre aultres, qu'il treuve leur route trop haultaine et inaccessible: et ii, qui φιλόδονοι vocantur, sunt φιλόκαλοι et φιλοδίκαιοι, omnesque virtutes et colunt, et retinent<sup>6</sup>): des philosophes stoïciens, et epicuriens, dis ie, il y en a plusieurs qui ont iugé que ce n'estoit pas assez d'avoir l'ame en bonne assiette, bien reglée et bien disposee à la vertu; ce n'estoit pas assez d'avoir nos resolutions et nos discours au dessus de tous les efforts de fortune; mais qu'il falloit encores

<sup>1</sup> Sans partie adverse, sans opposition. E. J.

<sup>2</sup> « Quoque nous appellons Dieu bon, nous ne l'appelons pas *vertueux*, parcequ'il n'a pas besoin d'effort pour bien faire. » ROUSSEAU, *Émile*, liv. V.

<sup>3</sup> L'édition de 1635 ajoute ici deux ou trois lignes pour préparer à la longue parenthèse qui suit: ces changements ont été faits sans autorité. J. V. L.

<sup>4</sup> DIOGÈNE LAËRTIÈRE, IV, 43. C.

<sup>5</sup> Montrant. C.

<sup>6</sup> Car ceux qu'on appelle *amoureux de la volupté* sont en effet *amoureux de l'honnêteté et de la justice*, et ils respectent et pratiquent toutes les vertus. CICÉRON, *Epist. fam.*, XV, 19.

ce discours, il me tombe en fantasie que l'ame de Socrates, qui est la plus parfaite qui soit venue à ma cognoissance, seroit, à mon compte, une ame de peu de recommandation : car ie ne puis concevoir en ce personnage aulcun effort de vicieuse concupiscence; au train de sa vertu, ie n'y puis imaginer aulcune difficulté ny aulcune contraincte; ie cognois sa raison si puissante et si maistresse chez luy, qu'elle n'eust iamais donné moyen à un appetit vicieux seulement de naistre; à une vertu si esleevee que la sienne, ie ne puis rien mettre en teste; il me semble la veoir marcher d'un victorieux pas et triumpfant, en pompe et à son ayse, sans peschement ne destourbier<sup>1</sup>. Si la vertu ne peult luire que par le combat des appetits contraires, dirons nous doncques qu'elle ne se puisse passer de l'assistance du vice, et qu'elle luy doibve cela, d'en estre mise en credit et en honneur? que deviendrait aussi cette brave et genereuse volupté epicurienne, qui faict estat de nourrir mollement en son giron et y faire folastrer la vertu, luy donnant pour ses iouets la honte, les fiebvres, la pauvreté, la mort et les gehennes? Si ie presuppose que la vertu parfaite se cognoist à combattre et porter patiemment la douleur, à soustenir les efforts de la goutte sans s'esbranler de son assiette; si ie luy donne pour son obiect necessaire l'aspreté et la difficulté : que deviendra la vertu qui sera montée à tel point, que de non seulement mespriser la douleur, mais de s'en esiouir, et de se faire chatouiller aux pointes d'une forte cholique; comme est celle que les epicuriens ont establee, et de laquelle plusieurs d'entre eulx nous ont laissé par leurs actions des preuves trescertaines<sup>2</sup>? comme ont bien d'autres, que ie treuve avoir surpassé par effect les regles mesmes de leur discipline; tesmoing le ieune Caton : quand ie le veois mourir et se deschirer les entrailles, ie ne me puis contenter de croire simplement qu'il eust lors son ame exempte totalement de trouble et d'effroy; ie ne puis croire qu'il se mainteint seulement en

<sup>1</sup> *Ni trouble*, du latin *disturbare*. E. J.

<sup>2</sup> *Cic., de Finibus*, II, 30, etc. J. V. L.

veoir aultrement à leur faict. *Catoni quum incredibilem natura tribuisset gravitatem, eamque ipse perpetua constantia roboravisset, semperque in proposito consilio permansisset, moriendum potius, quam tyranni vultus auspiciendus, erat*<sup>1</sup>. Toute mort doit estre de mesme sa vie : nous ne devenons pas aultres pour mourir. L'interprete tousiours la mort par la vie : et, si on m'en recite quelqu'une, forte par apparence, attachee à une vie foible, ie tiens qu'elle est produicte de cause foible, et sortable à sa vie. L'aisance doncques de cette mort, et cette facilité qu'il avoit acquise par la force de son ame, dirons nous qu'elle doit rabattre quelque chose du lustre de sa vertu? Et qui, de ceulx qui ont la cervelle tant soit peu teincte de la vraye philosophie, peult se contenter d'imaginer Socrates seulement franc de crainte et de passion en l'accident de sa prison, de ses fers et de sa condamnation? et qui ne recognoist en luy non seulement de la fermeté et de la constance (c'estoit son assiette ordinaire que celle là), mais encores ie ne sçais quel contentement nouveau, et une alaigresse eniouvee en ses propos et façons dernieres? A ce tressaillir, du plaisir qu'il sent à gratter sa iambe aprez que les fers en feurent hors, accuse il pas une pareille douceur et ioye en son ame pour estre des-enfermee<sup>2</sup> des incommoditez passees, et à mesme d'entrer en cognoissance des choses à venir? Caton me pardonnera, s'il luy plaist; sa mort est plus tragique et plus tendue, mais cette cy est encores, ie ne sçais comment, plus belle. Aristippus, à ceulx qui la plaignoient, « Les dieux m'en envoient une telle! » dict il<sup>3</sup>. On veoid aux ames de ces deux personnages<sup>4</sup> et de leurs imitateurs (car, de semblables, ie foy grand doubte qu'il y en ait eu), une si parfaicte habitude à la vertu, qu'elle

<sup>1</sup> Caton, qui avoit reçu de la nature une sévérité inflexible, et qui, toujours inébranlable dans ses principes et ses devoirs, avoit fortifié par l'habitude la fermeté de son caractère, Caton dut mourir plutôt que de soutenir l'aspect d'un tyran. Cicéron, *de Officiis*, I, 31.

<sup>2</sup> *Dégagée*. — *Desenfermée* se trouve dans le Dictionnaire françois et anglois de Cotgrave. C.

<sup>3</sup> Diogène Laërce, II, 78. C.

<sup>4</sup> Socrate et Caton. C.



vantage de sa nation : Que la subtilité des Italiens et la vivacité de leurs conceptions estoit si grande, qu'ils prevoient les dangiers et accidents qui leur pouvoient advenir, de si loing, qu'il ne falloit pas trouver estrange si on les voyoit souvent à la guerre prouveau à leur seureté, voire avant que d'avoir recogneu le peril : Que nous et les Espaignols, qui n'estions pas si fins, allions plus oultre ; et qu'il nous falloit faire veoir à l'œil et toucher à la main le dangier, avant que de nous en effroyer ; et que lors aussi nous n'avions plus de tenue : mais Que les Allemans et les Souysse, plus grossiers et plus lourds, n'avoient le sens de se radviser, à peine lors mesmes qu'ils estoient accablez sous les coups. Ce n'estoit à l'aventure que pour rire. Si est il bien vray qu'au mestier de la guerre, les apprentifs se iectent bien souvent aux hazards, d'autre inconsideration qu'ils ne font après y avoir esté eschauldez :

*Haud ignarus... quantum nova gloria in armis,  
Et prædulce decus, primo certamine, possit<sup>1</sup>.*

Voilà pourquoy, quand on iuge d'une action particuliere, il fault considerer plusieurs circonstances, et l'homme tout entier qui l'a produicte, avant la baptizer.

Pour dire un mot de moy mesme : i'ay veu quelquesfois mes amis appeller prudence en moy ce qui estoit fortune ; et estimer advantage de courage et de patience ce qui estoit advantage de iugement et opinion ; et m'attribuer un tiltre pour aultre, tantost à mon gaing, tantost à ma perte. Au demourant, il s'en fault tant que ie sois arrivé à ce premier et plus parfaict degré d'excellence, où de la vertu il se faict une habitude, que du second mesme ie n'en ay faict gueres de preuves. Je ne me suis mis en grand effort pour brider les desirs de quoy ie me suis trouvé pressé : ma vertu, c'est une vertu, ou innocence, pour mieulx dire, accidentale et fortuite. Si ie feusse nay d'une complexion plus desreglée, ie

<sup>1</sup> On sait ce que peut sur un jeune guerrier la soif de la gloire, et la douce espérance d'un premier triomphe. *VIRG., ÆN., XI, 464.*

me faict haïr. Je diray un monstre, mais ie le diray pourtant : ie treuve par là en plusieurs choses plus d'arrest et de regle en mes mœurs qu'en mon opinion; et ma concupiscence moins desbauchee que ma raison. Aristippus establît des opinions si hardies en faveur de la volupté et des richesses, qu'il meit en rumeur toute la philosophie à l'encontre de luy : mais, quant à ses mœurs, Dionysius le tyran luy ayant présenté trois belles garses, pour qu'il en feist le choïs, il respondit qu'il les choisissoit toutes trois, et qu'il avoit mal prins à Paris d'en preferer une à ses compaignes; mais, les ayant conduictes à son logis, il les renvoya sans en taster<sup>1</sup>. Son valet se trouvant surchargé en chemin de l'argent qu'il portoit aprez luy, il luy ordonna qu'il en versast et iectast là ce qui luy faschoit<sup>2</sup>. Et Epicurus, duquel les dogmes sont irreligieux et delicats, se porta en sa vie tresdevotieusement et laborieusement : il escrit à un sien amy, qu'il ne vit que de pain bis et d'eau; le prie de luy envoyer un peu de fromage, pour quand il voudra faire quelque somptueux repas<sup>3</sup>. Seroit il vray que, pour estre bon tout à faict, il nous le faille estre par occulte, naturelle et universelle propriété, sans loy, sans raison, sans exemple? Les desbordements ausquels ie me suis trouvé engagé, ne sont pas, Dieu mercy, des pires; ie les ay bien condamnez chez moy selon qu'ils le valent, car mon iugement ne s'est pas trouvé infecté par eulx; au rebours, ie les accuse plus rigoureusement en moy qu'en un aultre : mais c'est tout; car, au demourant, i'y apporte trop peu de resistance, et me laisse trop ayseement pencher à l'aultre part de la balance, sauf pour les regler et empescher du meslange d'aultres vices, lesquels s'entretiennent et s'entr'enchainent pour la pluspart les uns aux aultres, qui ne s'en prend garde; les miens, ie les ay retrenchez et contraincts les plus seuls et les plus simples que i'ay peu;

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAERCE, II. 67. C.

<sup>2</sup> DIOGÈNE LAERCE, II. 47; et HORACE, *Sat.*, II, 3, 100. C.

<sup>3</sup> DIOGÈNE LAERCE, X, 41. C.

Ceux qui ont à combattre la volupté usent volontiers de cet argument, pour montrer qu'elle est toute vicieuse et desraisonnable, « Que lorsqu'elle est en son plus grand effort, elle nous maistrise de façon que la raison n'y peult avoir accez <sup>1</sup>, » et alleguent l'expérience que nous en sentons en l'accointance des femmes,

Quum iam præagit gaudia corpus,

Atque in eo est Venus, ut muliebria cœnerat arva <sup>2</sup> :

où il leur semble que le plaisir nous transporte si fort hors de nous, que nostre discours ne scauroit lors faire son office, tout perclus et ravi en la volupté. Je sçais qu'il en peult aller aultrement, et qu'on arrivera par fois, si on veult, à reiecter l'ame, sur ce mesme instant, à aultres pensements : mais il la fault tendre et roidir d'aguet <sup>3</sup>. Je sçais qu'on peult gourmander l'effort de ce plaisir; et m'y cognois bien : et n'ay point trouvé Venus si imperieuse deesse, que plusieurs et plus reformez que moy la tesmoignent. Je ne prends pour miracle, comme faict la royne de Navarre en l'un des contes de son Heptameron (qui est un gentil livre pour son estoffe), ny pour chose d'extreme difficulté, de passer des nuicts entieres, en toute commodité et liberté, avecques une maistresse de long temps desiree, maintenant la foy qu'on luy aura engagée de se contenter des baisers et simples attouchements. Je crois que l'exemple du plaisir de la chasse y seroit plus propre : comme il y a moins de plaisir, il y a plus de ravissement et de surprise, par où nostre raison estonnée perd ce loisir de se preparer à l'encontre, lorsqu'aprez une longue queste la beste

<sup>1</sup> Cic., de Senect., c. 12. J. V. L.

<sup>2</sup> Aux approches du plaisir, au moment où Vénus va féconder son domaine. Lucrèce, IV, 1099.

<sup>3</sup> C'est-à-dire de guet à pens, appensé, ou pourpensé, de propos délibéré, ex præparato, dedita opera. Nicot. — De guetter on a fait le composé aguetter, d'où aguet et d'aguet. Ménage, dans son Dictionnaire étymologique. — Au lieu d'aguet, nous disons aujourd'hui de guet-à-pens; et cela par corruption pour de guet appensé, dont on se servoit autrefois pour dire de propos délibéré. — Appenser est un vieux mot qui se trouve souvent dans les grandes Chroniques de France, pour débiter. Ménage, *ibid.* C.

Quant à moy, en la iustice mesme, tout ce qui est au delà de la mort simple me semble pure cruauté; et notamment à nous, qui debvrions avoir respect d'envoyer les ames en bon estat; ce qui ne se peult, les ayant agitees et desesperées par torments insupportables. Ces iours passez, un soldat prisonnier ayant apperceu, d'une tour où il estoit, que le peuple s'assembloit en la place, et que des charpentiers y dressaient leurs ouvrages, creut que c'estoit pour luy; et, entré en la resolution de se tuer, ne trouva, qui l'y peust secourir, qu'un vieux clou de charrette, rouillé, que la fortune luy offrit: de quoy il se donna premierement deux grands coups autour de la gorge; mais, veoyant que ce avoit esté sans effect, bientost aprez il s'en donna un tiers dans le ventre, où il laissa le clou fiché. Le premier de ses gardes qui entra où il estoit, le trouva en cet estat, vivant encores, mais couché, et tout affoibly de ses coups. Pour employer le temps avant qu'il defaillist, on se hasta de luy prononcer sa sentence; laquelle oute, et qu'il n'estoit condamné qu'à avoir la teste trenchee, il sembla reprendre un nouveau courage, accepta du vin qu'il avoit refusé, remercia ses iuges de la douceur inesperee de leur condamnation; qu'il avoit prins party d'appeller la mort, pour la crainte d'une mort plus aspre et insupportable, ayant conceu opinion, par les apprests qu'il avoit veu faire en la place, qu'on le vouldist tormenter de quelque horrible supplice; et sembla estre delivré de la mort, pour l'avoir changée<sup>1</sup>.

Je conseilerois que ces exemples de rigueur, par le moyen desquels on veult tenir le peuple en office, s'exerceassent contre les corps des criminels: car de les veoir priver de sepulture, de les veoir bouillir et mettre à quartiers, cela toucheroit quasi autant le vulgaire, que les peines qu'on fait souffrir aux vivants; quoyque, par effect, ce soit peu ou rien, comme Dieu dict, *qui corpus occidunt, et postea non habent*,

<sup>1</sup> Les gens de goût qui voudront comparer ce récit dans l'édition de 1595, p. 377, et dans celle de 1802, t. II, p. 428, ne douteront pas que la première n'ait donné le vrai texte. J. V. L.

morts nouvelles, sans inimitié, sans proufit, et pour cette seule fin de iouir du plaisant spectacle des gestes et mouvements pitoyables, des gémissements et voix lamentables, d'un homme mourant en angoisse. Car voylà l'extreme point où la cruauté puisse atteindre : *Ut homo hominem, non iratus, non timens, tantum spectaturus, occidat* <sup>1</sup>. De moy, ie n'ay pas scu veoir seulement, sans desplaisir, poursuyvre et tuer une beste innocente qui est sans deffense, et de qui nous ne recevons aulcune offense; et, comme il advient communement que le cerf, se sentant hors d'haleine et de force, n'ayant plus aultre remede, se reiecte et rend à nous mesmes qui le poursuyvons, nous demandant mercy par ses larmes,

Questuque, cruentus,

Atque imploranti similis <sup>2</sup>:

cè m'a tousiours semblé un spectacle tresdesplaisant. Ie ne prends guere beste en vie, à qui ie ne redonne les champs; Pythagoras les achetoit des pescheurs et des oyseurs, pour en faire autant:

Primoque a cæde ferarum

Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum <sup>3</sup>.

Les naturels sanguinaires à l'endroit des bestes tesmoignent une propension naturelle à la cruauté. Aprez qu'on se feut apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaux, on veint aux hommes et aux gladiateurs. Nature a, ce crains ie, elle mesme attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité; nul ne prend son esbat à veoir des bestes s'entreiouer et caresser; et nul ne fault de le prendre à les veoir s'entredeschirer et desmembrer. Et, à fin qu'on ne se mocque de cette sympathie que i'ay avecques elles, la theologie mesme nous

<sup>1</sup> Que l'homme tue un homme sans y être poussé par la colere ou par la crainte, mais par le seul plaisir de le voir expirer. *SÉNÈQUE, Epist. 90.*

<sup>2</sup> Et, sanglant, par ses pleurs semble demander grace.

*VIRG., Énéide, VII, 504.*

<sup>3</sup> C'est, je crois, du sang des animaux que le premier glaive a été teint. *OVIDE, Métam., XV, 106.*

*Ipsæ ego, nam meminî, Troiani tempore belli,  
Panthoides Euphorbus eram* <sup>1</sup>.

Quant à ce cousinage là, d'entre nous et les bestes, ie n'en foy pas grand recepte : ny de ce aussi que plusieurs nations, et notamment des plus anciennes et plus nobles, ont non seulement receu des bestes à leur société et compaignie, mais leur ont donné un reng bien loing au dessus d'eulx, les estimant tantost familières et favories de leurs dieux, et les ayant en respect et reverence plus qu'humaine; et d'aultres ne reconnoissant aultre Dieu ny aultre divinité qu'elles. *Belluæ a barbaris propter beneficium consecratæ* <sup>2</sup> :

Crocodilon adorat

*Pars hæc; illæ pavet saturam serpentibus ibin :  
Effigies sacri hic nitet aurea cercopitheci;  
. . . . . hic piscem fluminis, illic  
Oppida tota canem venerantur* <sup>3</sup>.

Et l'interpretation mesme que Plutarque <sup>4</sup> donne à cette erreur, qui est trez bien prinse, leur est encores honorable : car il dict que ce n'estoit pas le chat ou le bœuf (pour exemple) que les Aegyptiens adoroient, mais qu'ils adoroient en ces bestes là quelque image des facultez divines : en cette cy, la patience et l'utilité; en cette là, la vivacité, ou, comme nos voisins les Bourguignons, avecques toute l'Allemagne, l'impatience de se veoir enfermez; par où ils representoient la Liberté, qu'ils aimoient et adoroient au delà de toute aultre faculté divine; et ainsi des aultres. Mais quand ie rencontre, parmy les opinions plus moderees, les discours qui essayent

<sup>1</sup> Moi-même (il m'en souvient encore), au temps de la guerre de Troie, j'étois Euphorbe, fils de Panthée. — C'est Pythagore qui parle ainsi de lui-même, dans OVIDE, *Métam.*, XV, 460.

<sup>2</sup> Les barbares ont divinisé les bêtes parcequ'ils en recevoient du bien. CÆCILIUS, *de Nat. deor.*, I, 38.

<sup>3</sup> Les uns adorent le crocodile; les autres regardent avec une frayeur religieuse un ibis engraisé de serpents : ici, sur les autels, brille la statue d'or d'un singe à longue queue; là on adore un poisson du Nil; et des villes entières se prosternent devant un chien. JUVEN., XV, 2-7.

<sup>4</sup> Dans son *Traité d'Isis et d'Osiris*, c. 39. C.

trespas <sup>1</sup>. Cimon fait une sepulture honorable aux iuments avec lesquelles il avoit gagné par trois fois le prix de la course aux jeux olympiques <sup>2</sup>. L'ancien Xanthippus fait enterrer son chien sur un chef <sup>3</sup>, en la coste de la mer qui en a depuis retenu le nom <sup>4</sup>. Et Plutarque faisoit, dict il <sup>5</sup>, conscience de vendre et envoyer à la boucherie, pour un legier proufit, un bœuf qui l'avoit long temps servy.

## CHAPITRE XII.

APOLOGIE DE RAIMOND SEBOND <sup>6</sup>.

C'est, à la verité, une tresutile et grande partie que la science ; ceux qui la mesprisent tesmoignent assez leur bestise : mais ie n'estime pas pourtant sa valeur iusques à cette mesure extreme qu'aucuns luy attribuent, comme Herillus le philosophe, qui logeoit en elle le souverain bien, et tenoit qu'il feust en elle de nous rendre sages et contents <sup>7</sup> ; ce que ie ne crois pas : ny ce que d'autres ont dict, que la science est mere de toute vertu, et que tout vice est produict par l'ignorance. Si cela est vray, il est subiect à une longue interpretation. Ma maison a esté dez long temps ouverte aux gents de sçavoir, et en est fort cogneue ; car mon pere, qui l'a commandee cinquante ans et plus, eschauffé de cette ardeur nouvelle de quoy le roy François premier embrassa les lettres et les meit en credit, rechercha avecques grand soing et des-

<sup>1</sup> HÉRODOTES, II, 65, 66, etc. J. V. L.

<sup>2</sup> ID., VI, 108 ; ÉLIEN, *Hist. des animaux*, XII, 40. J. V. L.

<sup>3</sup> Sur un cap ou promontoire. C.

<sup>4</sup> *Cynosadma*. PLUTARQUE, *Vie de Caton le censeur*, c. 3.

<sup>5</sup> *Ibid.* C.

<sup>6</sup> Appelé aussi *Sebon*, *Sebeyde*, *Sabonde*, ou *de Sebonde* ; né à Barcelone, dans le quatorzième siècle ; mort en 1433, à Toulouse, où il professoit la médecine et la théologie. Joseph Scaliger disoit de cette apologie de Sebond : « *Ex omnia faciunt, ut Magnificat à matines.* » SCALIGERANA II<sup>e</sup>. On peut voir sur ce chapitre des *Essais*, les *Pensées* de Pascal, première partie, art. XI, et l'ouvrage de M. Labouderie, intitulé : *Le Christianisme de Montaigne*, Paris, 1819. J. V. L.

<sup>7</sup> DIOGÈNE LAËRTIÈRE, VII, 108. C.

les aultres pieces de sa creance , qui n'avoient pas chez luy plus d'auctorité ny de fondement que celles qu'on luy a esbranlees , et secoue , comme un ioug tyrannique , toutes les impressions qu'il avoit receues par l'auctorité des loix ou reverence de l'ancien usage ,

Nam cupide conculcatur nimis ante metutum<sup>1</sup> ;

entreprenant dez lors en avant de ne recevoir rien à quoy il n'ayt interposé son decret , et presté particulier consentement.

Or, quelques iours avant sa mort , mon pere , ayant , de fortune , rencontré ce livre sous un tas d'aultres papiers abandonnez , me commanda de le luy mettre en françois. Il faict bon traduire les aucteurs comme celuy là , où il n'y a gueres que la matiere à représenter : mais ceulx qui ont donné beaucoup à la grace et à l'elegance du langage , ils sont dangereux à entreprendre , nommeement pour les rapporter à un idiome plus foible. C'estoit une occupation bien estrange , et nouvelle pour moy ; mais estant , de fortune , pour lors de loisir , et ne pouvant rien refuser au commandement du meilleur pere qui feut oncques , i'en veins à bout , comme ie peus : à quoi il print un singulier plaisir , et donna charge qu'on le feist imprimer ; ce qui feut executé aprez sa mort<sup>2</sup>. Je trouvay belles les imaginations de cet aucteur , la texture de son ouvrage bien suyvie , et son desseing plein de pieté. Parce que beaucoup de gents s'amusest à le lire , et notamment les dames , à qui nous debvons plus de service , ie me suis trouvé souvent à mesme de les secourir , pour descharger leur livre de deux principales obiections qu'on luy faict. Sa fin est hardie et courageuse ; car il entreprend , par raisons humaines et naturelles , d'establi et verifie contre les atheistes tous les articles de la religion chrestienne : en quoy , à dire la verité , ie le treuve si ferme et si heureux , que ie ne pense point qu'il

<sup>1</sup> On foule aux pieds avec jole ce qu'on a craint et révé. Lucrèce , V, 1139.

<sup>2</sup> A Paris , chez Gabriel Buon , en 1569. Montaigne se plaignoit ici de l'*infiny nombre de fautes que l'imprimeur y laissa , qui en eust la conduite luy seul.* (*Essais* de 1580 et de 1588.) L'édition de Paris , 1564 , est assez correcte : c'est celle dont je me servirai pour quelques citations. J. V. L.



encores au service de nostre foy les utils naturels et humains que Dieu nous a donnez ; il ne fault pas doubter que ce ne soit l'usage le plus honorable que nous leur sçaurions donner, et qu'il n'est occupation ny desseing plus digne d'un homme chrestien , que de viser, par tous ses estudes et pensements , à embellir, estendre et amplifier la verité de sa creance. Nous ne nous contentons point de servir Dieu d'esprit et d'ame ; nous lui devons encores, et rendons , une reverence corporelle ; nous appliquons nos membres mesmes, et nos mouvements, et les choses externes , à l'honorer : il en fault faire de mesme , et accompagner nostre foy de toute la raison qui est en nous ; mais tousiours avecques cette reservation , de n'estimer pas que ce soit de nous qu'elle despende , ny que nos efforts et arguments puissent atteindre à une si supernaturelle et divine science. Si elle n'entre chez nous par une infusion extraordinaire ; si elle y entre non seulement par discours , mais encores par moyens humains, elle n'y est pas en sa dignité ny en sa splendeur : et certes ie crains pourtant que nous ne la iouissions que par cette voye. Si nous tenions à Dieu par l'entremise d'une foy vivve ; si nous tenions à Dieu par luy, non par nous ; si nous avions un pied et un fondement divin : les occasions humaines n'auroient pas le pouvoir de nous esbranler comme elles ont ; nostre fort ne seroit pas pour se rendre à une si foible batterie ; l'amour de la nouveleté , la contraincte des princes, la bonne fortune d'un party, le changement temeraire et fortuite de nos opinions, n'auroient pas la force de secouer et alterer nostre croyance ; nous ne la lairriions pas troubler à la mercy d'un nouvel argument , et à la persuasion, non pas de toute la rhetorique qui feut oncques ; nous soustiendrions ces flots, d'une fermeté inflexible et immobile :

*Illicæ fluctus rupes ut vasta refundit,  
Et varias circum laetrantes dissipat undas  
Mole sua .*

• Tel, inébranlable sur ses bases profondes, un vaste rocher repousse les flots qui grondent autour de lui, et brise leur rage impuissante. ( Vers finité de *VIRGILII, ÆN.* )

remuerions les montaignes de leur place, dict la sainte Parole : nos actions, qui seroient guidees et accompaignedes de la Divinité, ne seroient pas simplement humaines ; elles auroient quelque chose de miraculeux comme nostre croyance : *Brevis est institutio vitæ honestæ beatæque, si credas*<sup>1</sup>. Les uns font accroire au monde qu'ils croient ce qu'ils ne croient pas ; les aultres, en plus grand nombre, se le font accroire à eulx mêmes, ne sçachants pas penetrer que c'est que croire : et nous trouvons estrange si, aux guerres qui pressent à cette heure nostre estat, nous veoyons flotter les evenemens et diversifier d'une maniere commune et ordinaire ; c'est que nous n'y apportons rien que le nostre. La iustice, qui est en l'un des partis, elle n'y est que pour ornement et couverture : elle y est bien alleguee ; mais elle n'y est ny receue, ny logee, ny espousee : elle y est comme en la bouche de l'avocat, non comme dans le cœur et affection de la partie. Dieu doit son secours extraordinaire à la foy et à la religion, non pas à nos passions : les hommes y sont conducteurs, et s'y servent de la religion ; ce debvroit estre tout le contraire. Sentez, si ce n'est par nos mains que nous la menons : à tirer, comme de cire, tant de figures contraires d'une regle si droicte et si ferme. Quand s'est il veu mieulx, qu'en France, en nos iours ? Ceulx qui l'ont prinse à gauche, ceulx qui l'ont prinse à droicte, ceulx qui en disent le noir, ceulx qui en disent le blanc, l'employent si pareillement à leurs violentes et ambitieuses entreprises, s'y conduisent d'un progrez si conforme en desbordement et iniustice, qu'ils rendent douteuse et malaysee à croire la diversité qu'ils pretendent de leurs opinions, en chose de laquelle despend la conduite et loy de nostre vie : peut on voir partir de mesme eschole et discipline

cace. où l'on assure qu'un juif se convertit au christianisme par la raison qu'on nous dit ici. *Giornata prima, Novella 2. C.*

<sup>1</sup> *Évang. S. Matth., XVII, 49. N.*

<sup>2</sup> Crois, et tu connoistras bientôt la route de la vertu et du bonheur. *QUINTILIEN. XII, 14.* Il n'est pas besoin de dire que Montaigne détourne à un autre sens le texte de Quintilien. *J. V. L.*

l'y porte, il ne va ny de pied, ny d'aile. Nostre religion est faicte pour extirper les vices : elle les couvre, les nourrit, les incite. Il ne fault point faire barbe de foarre à Dieu, comme on dict <sup>1</sup>. Si nous le croyions, ie ne dis pas par foy, mais d'une simple croyance; voire (et ie le dis à nostre grande confusion) si nous le croyions et cognoissions, comme une aultre histoire, comme l'un de nos compaignons, nous l'aimerions au dessus de toutes aultres choses, pour l'infinie bonté et beauté qui reluict en luy; au moins marcheroit il en mesme reng de nostre affection que les richesses, les plaisirs, la gloire, et nos amis. Le meilleur de nous ne craint point de l'oultrager, comme il craint d'oultrager son voisin, son parent, son maître. Est il si simple entendement, lequel, ayant d'un costé l'obiect d'un de nos vicieux plaisirs, et de l'autre, en pareille cognoissance et persuasion, l'estat d'une gloire immortelle, entrast en bigue <sup>2</sup> de l'un pour l'autre? et si, nous y renoncions souvent de pur mespris : car quelle envie nous attire au blasphemer, sinon à l'adventure l'envie mesme de l'offense? Le philosophe Antisthenes, comme on l'initioit aux mystères d'Orpheus, le presbtre luy disant que ceulx qui se vouoient à cette religion avoient à recevoir, aprez leur mort, des biens eternels et parfaicts : « Pourquoi, si tu le crois, ne meurs tu doncques toy mesme? » luy feit il <sup>3</sup>. Diogenes, plus brusquement, selon sa mode, et plus loing de nostre propos, au presbtre qui le preschoit de mesme de se faire de son ordre pour parvenir aux biens de l'autre monde : « Veulx tu pas que ie croye qu'Agésilas et Epaminondas, si grands hommes, seront miserables; et que toy, qui n'es qu'un veau, et qui ne

<sup>1</sup> Vieux proverbe, dont le sens est qu'il ne faut pas se moquer de Dieu, et lui faire barbe de paille. On trouve dans Nicot, *faire à Dieu gerbe de foarre*, pour, *frauder la dixme*, ne baillant que de la paille sans grain. On disoit, du temps de Rabelais, *faire gerbe de feurre*. « Gargantua, dit-il, faisoit gerbe de feurre aux diex, » liv. I. c. II. C.

<sup>2</sup> On lit dans l'édition de 1802, *entrist en troque*, qui veut dire la même chose. *Biguer*, pour *troquer*, *échanger*, est resté long-temps dans le Dictionnaire de l'Académie. J. V. L.

<sup>3</sup> DIOGÈNE LAËRTIÈRE, VI, 4. C.

religions mortelles et humaines, d'estre receues par une humaine conduite. Quelle foy doit ce estre, que la lascheté et la foiblesse de cœur plantent en nous et establissent? plaisante foy, qui ne croid ce qu'elle croid que pour n'avoir pas le courage de le descroire! Une vicieuse passion, comme celle de l'inconstance et de l'étonnement, peult elle faire en nostre ame aucune production reglee? Ils establissent, dict il<sup>1</sup>, par la raison de leur jugement, que ce qui se recite des enfers, et des peines futures, est feinct : mais l'occasion de l'experimenter s'offrant lorsque la vieillesse ou les maladies les approchent de leur mort, sa terreur les remplit d'une nouvelle creance, par l'horreur de leur condition à venir. Et, parce que telles impressions rendent les courages craintifs, il defend, en ses loix<sup>2</sup>, toute instruction de telles menaces, et la persuasion que des dieux il puisse venir à l'homme aucun mal, sinon pour son plus grand bien, quand il y escheoit, et pour un medecinal effect. Ils recitent de Bion, qu'infect des athéismes de Theodorus, il avoit esté long temps se moquant des hommes religieux; mais, la mort le surprenant, qu'il se rendit aux plus extremes superstitions : comme si les dieux s'ostoiert et se remettoient selon l'affaire de Bion<sup>3</sup>. Platon, et ces exemples, veulent conclurre que nous sommes ramenez à la creance de Dieu, ou par raison, ou par force. L'athéisme estant une proposition comme desnaturee et monstrueuse, difficile aussi et malaysee d'establir en l'esprit humain, pour insolent et desreglé qu'il puisse estre, il s'en est veu assez, par vanité, et par fierté de concevoir des opinions non vulgaires et reformatrices du monde, en affecter la profession par contenance; qui, s'ils sont assez fols, ne sont pas assez forts pour l'avoir plantee en leur conscience : pourtant ils ne lairront de ioindre leurs mains vers le ciel, si vous

<sup>1</sup> PLATON, *République*, I, p. 330. C.

<sup>2</sup> C'est le résultat de ce que dit Platon sur la fin du second livre, et au commencement du troisième de sa *République*. C.

<sup>3</sup> DIOGÈNE LAËRCE, IV, 4. Cette réflexion même, si juste et si naturelle, est de Diogène Laërce, *ibid.*, segm. 55. Comme il n'est pas riche de son fonds, il seroit cruel de lui ravir le peu qu'il a. C.

si l'univers ne consentoit à nostre creance : le ciel , la terre , les elements , nostre corps et nostre ame , toutes choses y conspirent ; il n'est que de trouver le moyen de s'en servir : elles nous instruisent , si nous sommes capables d'entendre ; car ce monde est un temple tressainct , dedans lequel l'homme est introduit pour y contempler des statues , non ouvrees de mortelle main , mais celles que la divine Pensee a faict sensibles , le soleil , les estoiles , les eaux et la terre , pour nous représenter les intelligibles. « Les choses invisibles de Dieu , dict saint Paul <sup>1</sup> , apparoissent par la creation du monde , considerant sa sapience eternelle , et sa divinité , par ses œuvres. »

Atque adeo faciem cœli non invidet orbi  
 Ipse Deus, vultusque suos, corpusque recludit  
 Semper volvendo; seque ipsam inculcat, et offert :  
 Ut bene cognosci possit, doceatque videndo  
 Qualis eat, doceatque suos attendere leges <sup>2</sup>.

Or , nos raisons et nos discours humains , c'est comme la matiere lourde et sterile : la grace de Dieu en est la forme ; c'est elle qui y donne la façon et le prix. Tout ainsi que les actions vertueuses de Socrates et de Caton demeurent vaines et inutiles pour n'avoir eu leur fin , et n'avoir regardé l'amour et obelssance du vray createur de toutes choses et pour avoir ignoré Dieu : ainsin est il de nos imaginations et discours ; ils ont quelque corps , mais une masse informe , sans façon et sans iour , si la foy et grace de Dieu n'y sont iointes. La foy venant à teindre et illustrer les arguments de Sebond , elle les rend fermes et solides : ils sont capables de servir d'acheminement et de premiere guide à un apprentif , pour le mettre à la voye de cette cognoissance ; ils le façonnent aul-

lumiere du soleil qui est calongné de nous ; de mesme , par l'estre du monde que nous cognoissons , nous argumentons l'estre de Dieu , qui nous est caché , etc. » R. SEMOND, *Théolog. naturelle* , c. 24 , traduction de Montaigne.

<sup>1</sup> *Épître aux Romains* , c. 1 , v. 20. C.

<sup>2</sup> Dieu n'envie pas à la terre l'aspect du ciel : en le faisant sans cesse rouler sur nos têtes , il se montre à nous face à face ; il s'offre à nous , il s'imprime en nous ; il veut être clairement connu ; il nous apprend à contempler sa marche et à méditer ses lois. MANILIUS , IV , 907.

et l'humaine fierté; leur faire sentir l'inanité, la vanité et deneantise de l'homme; leur arracher des poings les ches-  
titives armes de leur raison; leur faire baisser la teste et  
mordre la terre sous l'auctorité et reverence de la maiesté  
divine. C'est à elle seule qu'appartient la science et la sa-  
pience; elle seule qui peult estimer de soy quelque chose,  
et à qui nous desrobbons ce que nous nous comptons et ce  
que nous nous prisons. Οὐ γὰρ ἐξ ἑρνευεν ὁ Θεὸς μέγα ἄλλον, ἢ ἑαυτὸν<sup>1</sup>.  
Abbattons ce cuider, premier fondement de la tyrannie du  
maling esprit : *Deus superbis resistit; humilibus autem dat gra-  
tiam*<sup>2</sup>. L'intelligence est en tous les dieux, dict Platon<sup>3</sup>, et  
point ou peu aux hommes. Or, c'est cependant beaucoup de  
consolation à l'homme chrestien, de veoir nos utiles mortels  
et caducques si proprement assortis à nostre foy sainte et di-  
vine, que, lorsqu'on les employe aux subiects de leur nature  
mortels et caducques, ils n'y soyent pas appropriez plus  
uniement, ny avec plus de force. Voyons donc si l'homme a  
en sa puissance d'autres raisons plus fortes que celles de Se-  
bond; voire s'il est en luy d'arriver à aulcune certitude, par  
argument et par discours. Car saint Augustin<sup>4</sup>, plaidant  
contre ces gents icy, a occasion de reprocher leur iniustice,  
en ce qu'ils tiennent faulses les parties de nostre creance que  
nostre raison fault à establir; et, pour montrer qu'assez de  
choses peuvent estre et avoir esté, desquelles nostre discours  
ne scauroit fonder la nature et les causes, il leur met en  
avant certaines experiences cogneues et indubitables aus-  
quelles l'homme confessé ne rien veoir; et cela faict il, comme  
toutes autres choses, d'une curieuse et ingenieuse recher-  
che. Il faut plus faire, et leur apprendre que pour convaincre  
la foiblesse de leur raison, il n'est besoin d'aller triant des  
rars exemples; et qu'elle est si manque et si aveugle, qu'il

<sup>1</sup> Car Dieu ne vent pas qu'un autre que lui s'enorgueillisse. Ainsi parle Artaban à Xerxès, dans HÉRODOTE, VII, 40. J. V. L.

<sup>2</sup> Dieu résiste aux superbes, et fait grace aux humbles. *I. Epist. S. Petri*, c. 5, v, 5.

<sup>3</sup> Dans le *Tymée*, t. III de l'édition d'Estienne, p. 51. C.

<sup>4</sup> *De Civit. Dei*, XXI, 5. C.

der? Et ce privilege qu'il s'attribue d'estre seul en ce grand bastiment, qui ayt la suffisance d'en recognoistre la beauté et les pieces, seul qui en puisse rendre graces à l'architecte, et tenir compte de la recepte et mise du monde; qui luy a scellé ce privilege? Qu'il nous montre lettres de cette belle et grande charge : ont elles esté octroyees en faveur des sages seulement? elles ne touchent gueres de gents : les fols et les meschans sont ils dignes de faveur si extraordinaire, et, estants la pire piece du monde, d'estre preferez à tout le reste? En croirons nous cettuy là <sup>1</sup>? *Quorum igitur causa quis dixerit effectum esse mundum? Eorum scilicet animantium, quæ ratione utuntur; hi sunt dii et homines, quibus profecto nihil est melius* : nous n'aurons iamais assez baffoué l'impudence de cet accouplage. Mais, pauvre, qu'a il en soy digne d'un tel advantage? A considerer cette vie incorruptible des corps celestes, leur beauté, leur grandeur, leur agitation continuee d'une si iuste regle;

*Quum suspicimus magni celestia mundi  
Templa super, stellisque micantibus æthera fixum,  
Et venit in mentem lunæ solisque viarum* <sup>2</sup>;

à considerer la domination et puissance que ces corps là ont, non seulement sur nos vies et conditions de nostre fortune,

*Facta etenim et vitas hominum suspendit ab astris* <sup>3</sup>,

mais sur nos inclinations mesmes, nos discours, nos volonte, qu'ils regissent, poulent et agitent à la mercy de leurs influences, selon que nostre raison nous l'apprend et le treuve;

*Speculataque longe  
Deprendit tacitis dominantia legibus astra,*

<sup>1</sup> Le stoicien Balbus, qui, dans CICÉRON, *de Nat. deor.*, II. 54. parle ainsi : *Quorum igitur, etc.* « Pour qui dirons-nous donc que le monde a été fait? C'est sans doute « pour les êtres animés qui ont l'usage de la raison, savoir, les dieux et les hommes, « qui sont les plus parfaits de tous les êtres. »

<sup>2</sup> Quand on contemple au-dessus de sa tête ces immenses voûtes du monde, et les astres dont elles étincellent; quand on réfléchit sur le cours réglé de la lune et du soleil. LUCRÈCE. V. 1203.

<sup>3</sup> Car la vie et les actions des hommes dépendent de l'influence des astres. MARSUS. III, 38.

*qui ministri tanti operis fuerunt* ? Pourquoi les privons nous et d'ame, et de vie, et de discours? y avons nous reconnu quelque stupidité immobile et insensible, nous qui n'avons aucun commerce avecques eux, que d'obéissance? Disons nous que nous n'avons veu, en nulle aultre creature qu'en l'homme, l'usage d'une ame raisonnable? Eh quoy! avons nous veu quelque chose semblable au soleil? laisse il d'estre, parce que nous n'avons rien veu de semblable? et ses mouvements, d'estre, parce qu'il n'en est point de pareils? Si ce que nous n'avons pas veu n'est pas, nostre science est merveilleusement raccourcie: *Quæ sunt tantæ animi angustiae* ?! Sont ce pas des songes de l'humaine vanité, de faire de la lune une terre celeste? y songer des montaignes, des vallees, comme Anaxagoras? y planter des habitations et demeures humaines, et y dresser des colonies pour nostre commodité, comme faict Platon et Plutarque? et de nostre terre, en faire un astre esclairant et lumineux? *Inter cætera mortalitatis incommoda, et hoc est, caligo mentium; nec tantum necessitas errandi, sed errorum amor*<sup>3</sup>. *Corruptibile corpus aggravat animam, et deprimit terrena inhabitatio sensum multa cogitantem*<sup>4</sup>.

La presumption est nostre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et fragile de toutes les creatures, c'est l'homme, et quand et quand la plus orgueilleuse : elle se sent et se veoid logee icy parmy la bourbe et le fient du monde, attachee et clouee à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier estage du logis et le plus esloigné de la voulte celéste, avecques les animaux de la pire condition des trois; et se va plantant, par imagination, au dessus du cercle de la lune, et ramenant le ciel sous ses pieds. C'est par la

<sup>2</sup> Quels instruments, quels leviers, quelles machines, quels ouvriers ont élevé un si vaste édifice? Cic., *de Nat. deor.*, I, 8.

<sup>3</sup> Ah! que les bornes de notre esprit sont étroites! Cic., *de Nat. deor.*, I, 34.

<sup>3</sup> Entre autres maux attachés à la nature humaine, est cet aveuglement de l'ame qui force l'homme à errer, et qui lui fait encore chérir ses erreurs. Sénèque, *de Ira*, II, 9.

<sup>4</sup> Le corps, sujet à la corruption, appesantit l'ame de l'homme, et cette enveloppe grossière abaisse sa pensée et l'attache à la terre. Livre de la Sagesse, IX, 15, cité par saint Augustin, *de Civit. Dei*, XII, 45.



nations qui receoivent un chien pour leur roy <sup>1</sup>, il fault bien qu'ils donnent certaine interpretation à sa voix et mouvements. Il nous fault remarquer la parité qui est entre nous : nous avons quelque moyenne intelligence de leurs sens ; aussi ont les bestes des nostres, environ à mesme mesure : elles nous flattent , nous menacent , et nous requierent ; et nous elles. Au demourant , nous descouvrons bien evidemment qu'entre elles il y a une pleine et entiere communication , et qu'elles s'entr'entendent , non seulement celles de mesme espece , mais aussi d'especes diverses :

Et mutæ pecudes , et denique secla ferarum  
 Dissimiles fuerunt voces variasque clere ,  
 Quam metus aut dolor est , aut quum tam gaudia gliſcunt <sup>2</sup>.

En certain abbayer du chien , le cheval cognoist qu'il y a de la cholere ; de certaine aultre sienne voix , il ne s'effroye point. Aux bestes mesme qui n'ont point de voix , par la societé d'offices que nous veoyons entre elles , nous argumentons ayssement quelque aultre moyen de communication ; leurs mouvements discourent et traictent :

Non alia longe ratione , atque ipsa videtur  
 Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ <sup>3</sup>.

Pourquoy non ? tout aussi bien que nos muets disputent , argumentent , et content des histoires , par signes : i'en ay veu de si souples et formez à cela , qu'à la verité il ne leur manquoit rien à la perfection de se sçavoir faire entendre. Les amoureux se courroucent , se reconcilient , se prient , se remercient , s'assignent , et disent enfin toutes choses , des yeulx :

E 'l silenzio ancor suole  
 Aver prieghi e parole <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> PLINIE, *Nat. Hist.* , VI, 80. C.

<sup>2</sup> Les animaux domestiques et les bêtes féroces font entendre des sons différens , selon que la crainte , la douleur ou la joie agissent en eux. LUCRÈCE , V, 1058.

<sup>3</sup> Ainsi l'impuissance de se faire entendre par des bégaiements force les enfans à recourir aux gestes. LUCRÈCE , V, 1029.

<sup>4</sup> Le silence même a son langage ; il sait prier , il sait se faire entendre. *Aminia del Tasso* , atto II , nel choro , v. 34

et plus constamment entretenue que celle des mouches à miel? cette disposition d'actions et de vacations si ordonnée, la pouvons nous imaginer se conduire sans discours et sans prudence?

*His quidam signis atque hæc exempla sequuti,  
Eas apibus partem divinæ mentis, et haustus  
Æthereos, dixere*<sup>1</sup>.

Les arondelles, que nous voyons au retour du printemps furter tous les coins de nos maisons, cherchent elles sans jugement, et choisissent elles sans discrétion, de mille places, celle qui leur est la plus commode à se loger? Et en cette belle et admirable texture de leurs bastiments, les oyseaux peuvent ils se servir plustost d'une figure quarree, que de la ronde, d'un angle obtus, que d'un angle droit, sans en savoir les conditions et les effets? prennent ils tantost de l'eau, tantost de l'argille, sans iuger que la dureté s'amollit en l'humectant? planchent ils de mousse leur palais, ou de duvet, sans prévoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement et plus à l'ayse? se couvrent ils du vent pluvieux, et plantent leur loge à l'orient, sans cognoistre les conditions différentes de ces vents, et considerer que l'un leur est plus salutaire que l'autre? Pourquoi espessit l'araignee sa toile en un endroit, et relasche en un autre, se sert à cette heure de cette sorte de nœud, tantost de celle là, si elle n'a et deliberation, et pensement, et conclusion? Nous reconnaissons assez, en la pluspart de leurs ouvrages, combien les animaux ont d'excellence au dessus de nous, et combien nostre art est foible à les imiter : nous voyons toutesfois aux nostres, plus grossiers, les facultez que nous y employons, et que nostre ame s'y sert de toutes ses forces ; pourquoy n'en estimons nous autant d'eulx ? pourquoy attribuons nous à ie ne sçais quelle inclination naturelle et servile les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons par nature et par art?

<sup>1</sup> Frappés de ces merveilles, des sages ont pensé qu'il y avoit dans les abeilles une parcelle de la divine intelligence. VING., *Georg.*, 1V, 209.

Almae nutricia blanda atque infracta loquela;  
 Nec varias quaerunt vestes pro tempore caeli;  
 Denique non armis opus est, non mœnibus altis,  
 Quis sus teneatur, quando omnibus omnia large  
 Tellus ipsa parit, naturaque dædala rerum<sup>1</sup>;

ces plaintes là sont faulses; il y a en la police du monde une egualité plus grande, et une relation plus uniforme. Nostre peau est pourveue, aussi suffisamment que la leur, de fermeté contre les iniures du temps : tesmoing plusieurs nations qui n'ont encores gousté aucun usage de vestements; nos anciens Gaulois n'estoient gueres vestus; ne sont pas les Irlandois nos voisins, sous un ciel si froid : mais nous le iugeons mieulx par nous mesmes; car tous les endroicts de la personne qu'il nous plaist decouvrir au vent et à l'air, se treuvent propres à le souffrir, le visage, les pieds, les mains, les iambes, les espauls, la teste, selon que l'usage nous y convie : car s'il y a partie en nous foible, et qui semble debvoir craindre la froidure, ce debvroit estre l'estomach, où se faict la digestion; nos peres le portoient decouvert; et nos dames, ainsi molles et delicates qu'elles sont, elles s'en vont tantost entr'ouvertes iusques au nombril. Les liaisons et emmaillottements des enfans ne sont non plus necessaires; et les meres lacedemoniennes eslevoient les leurs en toute liberté de mouvements de membres, sans les attacher ne plier<sup>2</sup>. Nostre pleurer est commun à la pluspart des aultres animaulx, et n'en est gueres qu'on ne veoye se plaindre et gemir long temps aprez leur naissance; d'autant que c'est une contenance bien

<sup>1</sup> Semblable au nautonnier qu'une affreuse tempête a jeté sur le rivage, l'enfant est étendu à terre, nu, sans parole, dénué de tous les secours de la vie, dès le moment que la nature l'a arraché avec effort du sein maternel pour lui faire voir la lumière. Il remplit de ses cris plaintifs le lieu de sa naissance; et n'a-t-il pas raison de pleurer, l'infortuné, à qui il reste tant de maux à souffrir? Au contraire, les animaux domestiques et les bêtes féroces croissent sans peine; ils n'ont besoin ni du hochet bruyant, ni du langage enfantin d'une nourrice caressante; la différence des saisons ne les force pas à changer de vêtements: il ne leur faut ni armes pour défendre leurs biens, ni fortresses pour les mettre à couvert, puisque de son sein fécond la nature leur prodigue ses inépuisables bienfaits. *Lucrèce*, V, 225.

<sup>2</sup> *PLUTARQUE, Vie de Lycurgus*, c. 13. C.

bestes nous surpassent en cet avantage , nous en surpassons plusieurs aultres. Et l'industrie de fortifier le corps , et le couvrir par moyens acquis , nous l'avons par un instinct et precepte naturel : qu'il soit ainsi , l'elephant aiguise et esmould ses dents, desquelles il se sert à la guerre (car il en a de particulieres pour cet usage, lesquelles il espargne, et ne les employe aulcunement à ses aultres services); quand les taureaux vont au combat , ils respandent et iectent de la poussiere à l'entour d'eulx ; les sangliers affinent leurs deffenses ; et l'ichneumon , quand il doit venir aux prises avecques le crocodile , munit son corps , l'enduict et le crouste tout à l'entour de limon bien serré et bien paistri , comme d'une cuirasse : pourquoy ne dirons nous qu'il est aussi naturel de nous armer de bois et de fer ?

Quant au parler, il est certain que , s'il n'est pas naturel , il n'est pas necessaire. Toutesfois, ie crois qu'un enfant qu'on auroit nourri en pleine solitude , esloigné de tout commerce (qui seroit un essay malaysé à faire), auroit quelque espece de parole pour exprimer ses conceptions : et n'est pas croyable que nature nous ayt refusé ce moyen qu'elle a donné à plusieurs aultres animaux ; car qu'est ce aultre chose que parler, cette faculté que nous leur veoyons de se plaindre , de se resjouir , de s'entr'appeller au secours , se convier à l'amour , comme ils font par l'usage de leur voix ? Comment ne parleroient elles entr'elles ? elles parlent bien à nous , et nous à elles : en combien de sortes parlons nous à nos chiens ? et ils nous respondent : d'aultre langage , d'aultres appellations , devisons nous avecques eulx qu'avecques les oyseaux , avecques les pourceaux , les bœufs , les chevaulx ; et changeons d'idiome , selon l'espece.

Così per entro loro schiera bruna  
S' ammasa l' una con l' altra formica ,  
Forse a spiar lor via e lor fortuna '.

' Ainsi, dans le noir essaim des fourmis , on en voit qui semblent s'aborder et se parler entre elles , peut-être pour épier les desseins et la fortune l'une de l'autre.  
DANTE, *nel Purg.*, c. XXVI, v. 34.

*Res... quæque suo ritu procedit; et omnes  
Fœdere naturæ certo discrimina servant* <sup>1</sup>.

Il fault contraindre l'homme, et le renger dans les barrières de cette police. Le miserable n'a garde d'eniamber par effect au delà : il est entravé et engagé, il est assubiecty de pareille obligation que les aultres creatures de son ordre, et d'une condition fort moyenne, sans aulcune prerogative, preexcellence, vraye et essentielle; celle qu'il se donne, par opinion et par fantasie, n'a ny corps ny goust. Et s'il est ainsi, que luy seul de tous les animaulx ayt cette liberté de l'imagination, et ce desreglement de pensees, luy representant ce qui est, ce qui n'est pas, et ce qu'il veult, le fauls et le veritable; c'est un avantage qui luy est bien cher vendu, et duquel il a bien peu à se glorifier : car de là naist la source principale des maulx qui le pressent, peché, maladie, irresolution, trouble, desespoir. Je dis donc, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a point d'apparence d'estimer que les bestes facent par inclination naturelle et force les mesmes choses que nous faisons par nostre choix et industrie : nous debvons conclure de pareils effects, pareilles facultez; et de plus riches effects, des facultez plus riches; et confesser, par consequent, que ce mesme discours, cette mesme voye, que nous tenons à ouvrir, aussi la tiennent les animaulx, ou quelque aultre meilleure. Pourquoy imaginons nous en eulx cette contraincte naturelle, nous qui n'en esprouvons aulcun pareil effect? ioinct qu'il est plus honorable d'estre acheminé et obligé à reglement agir par naturelle et inevitable condition, et plus approchant de la Divinité, que d'agir reglement par liberté temeraire et fortuite; et plus seur de laisser à nature, qu'à nous, les resnes de nostre conduite. La vanité de nostre presumption faict que nous aimons mieulx debvoir à nos forces, qu'à sa liberalité, nostre suffisance; et enrichissons les aultres animaulx des biens naturels, et les leur renonceons, pour nous honorer

<sup>1</sup> Tous les êtres ont leur caractère propre; tous gardent les différences que les lois de la nature ont établies entre eux. *Lucanæ*, V, 691.

qui sera choisie pour estre tuee au tumbeau de son mary : les tyrans ont ils iamais failli de trouver assez d'hommes vouez à leur devotion , aucuns d'eulx adioustants davantage cette necessité de les accompagner à la mort comme en la vie ? des armées entieres se sont ainsin obligées à leurs capitaines : la formule du serment , en cette rude eschole des escrimeurs à oultrance , portoit ces promesses : « Nous iurons de nous laisser enchaîner, brusler, battre, et tuer de glaive, et souffrir tout ce que les gladiateurs legitimes souffrent de leur maistre ; engageant tresreligieusement et le corps et l'ame à son service <sup>3</sup> :

Ure meum , si vis , flamma caput , et pete ferro  
Corpus , et intorto verbere terga seca <sup>4</sup> :

c'estoit une obligation veritable ; et si , il s'en trouvoit dix mille , telle année , qui y entroient et s'y perdoient. Quand les Scythes enterroient leur roy , ils estrangloient sur son corps la plus favorie de ses concubines , son eschanson , escuyer d'escurie , chambellan , huissier de chambre , et cuisinier ; et , en son anniversaire , ils tuoient cinquante chevaux , montez de cinquante pages , qu'ils avoient empalez par l'espine du dos iusques au gozier , et les laissoient ainsi plantez en parade autour de la tombe <sup>5</sup>. Les hommes qui nous servent le font à meilleur marché , et pour un traictement moins curieux et moins favorable , que celui que nous faisons aux oyseaux , aux chevaux et aux chiens. A quel souley ne nous desmettons nous pour leur commodité ? il ne me semble point que les plus abiects serviteurs facent volontiers pour leurs maistres ce que les princes s'honorent de faire pour ces bestes. Diogenes voyant ses parents en peine de le racheter de servitude : « Ils sont fols , disoit il ; c'est celui qui me traicte et nourrit ,

<sup>1</sup> HÉRODOTE, V, 5 ; POMPONIUS MÉLA, II, 2, etc. J. V. L.

<sup>2</sup> CÉSAR, *de Bello Gall.*, III, 22. J. V. L.

<sup>3</sup> PÉTRONE, *Sat.*, c. 117. C.

<sup>4</sup> Brûle-moi, j'y consens ; brûle-moi la tête , perce-moi le corps d'un glaive , et déchire-moi le dos à coups de fouet. TIBULLE, I, 9, 21.

<sup>5</sup> HÉRODOTE, IV, 71 et 72. J. V. L.

ce que ce petit poisson soit si prez d'elle, que d'un sault elle puisse l'attraper.

Quant à la force, il n'est animal au monde en butte de tant d'offenses, que l'homme : il ne nous fault point une baleine, un elephant et un crocodile, ny tels aultres animaux, desquels un seul est capable de desfaire un grand nombre d'hommes; les pouils sont suffisants pour faire vacquer la dictature de Sylla<sup>1</sup>; c'est le deieusner d'un petit vers, que le cœur et la vie d'un grand et triumpuant empereur.

Pourquoy disons nous que c'est à l'homme science et co-  
gnoissance, bastie par art et par discours, de discerner les  
choses utiles à son vivre, et au secours de ses maladies, de  
celles qui ne le sont pas; de cognoistre la force de la rubarbe  
et du polypode : et, quand nous voyons les chevres de Candie,  
si elles ont receu un coup de traict, aller, entre un million  
d'herbes, choisir le dictame pour leur guarison; et la tortue,  
quand elle a mangé de la vipere, chercher incontinent de  
l'origanum pour se purger; le dragon, fourbir et esclairer ses  
yeulx avecques du fenoil; les cigoignes, se donner elles mes-  
mes des clysteres à tout de l'eau marine; les elephants, arra-  
cher non seulement de leurs corps, et de leurs compaignons,  
mais des corps aussi de leurs maistres (tesmoing celuy du roy  
Porus<sup>2</sup>, qu'Alexandre desfeit), les iavelots et les dards qu'on  
leur a iectez au combat, et les arracher si dextrement que  
nous ne le scaurions faire avecques si peu de douleur; pour-  
quoy ne disons nous de mesme que c'est science et prudence?  
Car d'alleguer, pour les deprimer, que c'est par la seule in-  
struction et maistrise de nature qu'elles le scavent, ce n'est  
pas leur oster le tiltre de science et de prudence, c'est la leur  
attribuer à plus forte raison qu'à nous, pour l'honneur d'une  
si certaine maistrisse d'eschole. Chrysippus<sup>3</sup>, bien qu'en tou-  
tes aultres choses autant desdaigneux juge de la condition des  
animaulx que nul aultre philosophe, considerant les mouve-

<sup>1</sup> Allusion à la maladie pédiculaire, dont Sylla mourut à l'âge de soixante ans.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, de l'Industrie des animaux, c. 48. C.

<sup>3</sup> SEXTUS EMPIRICUS, Pyrrh. Hypotyp., I, 14. C.

comme ils s'arrestent à certaines portes, d'où ils ont accoustumé de tirer l'aulmosne; comme ils evitent le choc des coches et des charrettes, lors mesme que, pour leur regard, ils ont assez de place pour leur passage; i'en ay veu, le long d'un fossé de ville, laisser un sentier plain et uni, et en prendre un pire, pour esloingner son maistre du fossé : comment pouvoit on avoir faict concevoir à ce chien, que c'estoit sa charge de regarder seulement à la seureté de son maistre, et mespriser ses propres commoditez pour le servir? Et comment avoit il la cognoissance que tel chemin luy estoit bien assez large, qui ne le seroit pas pour un aveugle? Tout cela se peult il comprendre sans ratiocination?

Il ne fault pas oublier ce que Plutarque<sup>1</sup> dict avoir veu à Rome d'un chien, avecques l'empereur Vespasian le pere, au theatre de Marcellus : ce chien servoit à un basteleur qui iouoit une fiction à plusieurs mines et à plusieurs personnages, et y avoit son roolle. Il falloit, entre aultres choses, qu'il contrefeist pour un temps le mort, pour avoir mangé de certaine drogue : aprez avoir avalé le pain qu'on feignoit estre cette drogue, il commença tantost à trembler et bransler, comme s'il eust esté estourdi : finalement, s'estendant et se roidissant, comme mort, il se laissa tirer et traîner d'un lieu à aultre, ainsi que portoit le subiect du ieu; et puis, quand il cogneut qu'il estoit temps, il commença premierement à se remuer tout bellement, ainsi que s'il se feust revenu<sup>2</sup> d'un profond sommeil, et, levant la teste, regarda çà et là, d'une façon qui estonnoit tous les assistants.

Les bœufs qui servoient aux iardins royaux de Suse, pour les arrouser, et tourner certaines grandes roues à puiser de l'eau, ausquelles il y avoit des bacquets attachez (comme il s'en veoid plusieurs en Languedoc), on leur avoit ordonné d'en tirer par iour iusques à cent tours chascun, dont ils estoient si accoustumez à ce nombre, qu'il estoit impossible,

<sup>1</sup> De l'industrie des animaux, c. 48. C.

<sup>2</sup> Se revenir, se recueillir. NICOT. — On ne dit plus aujourd'hui se revenir, mais revenir d'un profond sommeil, d'une pmoison, d'un évanouissement, etc. C.



et s'inclinant à certaines cadences , selon que l'instrument les guidoit ; et y avoit plaisir à ouïr cette harmonie. Aux spectacles de Rome , il se veoyoit ordinairement des elephants dressez à se mouvoir, et danser, au son de la voix , des danses à plusieurs entrelasseurs, coupeurs , et diverses cadences tresdifficiles à apprendre<sup>1</sup>. Il s'en est veu qui, en leur privé, rememoroient leur leçon, et s'exerçoient, par soing et par estude, pour n'estre tancez et battus de leurs maistres<sup>2</sup>.

Mais cett' aultre histoire de la pie, de laquelle nous avons Plutarque mesme pour respondant<sup>3</sup>, est estrange : elle estoit en la boutique d'un barbier, à Rome, et faisoit merveilles de contrefaire avecques la voix tout ce qu'elle oyoit. Un iour, il adveint que certaines trompettes s'arrestèrent à sonner longtemps devant cette boutique. Depuis cela, et tout le lendemain, voylà cette pie pensifve, muette et melancholique : de quoy tout le monde estoit esmerveillé, et pensoit que le son des trompettes l'eust ainsin estourdie et estonnee ; et qu'avecques l'ouïe, la voix se feust quand et quand esteincte : mais on trouva enfin que c'estoit une estude profonde, et une retraicte en soy mesme, son esprit s'exercitant, et preparant sa voix à représenter le son de ces trompettes : de maniere que sa premiere voix ce feut celle là d'exprimer parfaitement leurs reprinses, leurs poses et leurs nuances, ayant quitté, par ce nouvel apprentissage, et prins à desdaing, tout ce qu'elle sçavoit dire auparavant.

Je ne veulx pas obmettre d'alleguer aussi cet aultre exemple d'un chien que ce mesme Plutarque<sup>4</sup> dict avoir veu (car, quant à l'ordre, ie sens bien que ie le trouble ; mais ie n'en observe non plus à renger ces exemples qu'au reste de toute ma besongne), luy estant dans un navire : ce chien, estant en peine d'avoir l'huile qui estoit dans le fond d'une cruche, où il ne pouvoit arriver de la langue, pour l'estroicte embou-

<sup>1</sup> PLUTARQUE, de l'Industrie des animaux, c. 42. C.

<sup>2</sup> Id., *ibid.* ; PLIN, VIII, 3. C.

<sup>3</sup> Id., *ibid.*, c. 48. C.

<sup>4</sup> Id., *ibid.* c. 42. C.

peu prez leur place en une bataille ordonnee (cela est aysé à iuger à ceulx qui cognoissent les histoires anciennes);

*Siquidem Tyrio servire solebant  
Annibali, et nostris ducibus, regique Molosso,  
Horum maiores, et dorso ferre cohortes,  
Partem aliquam belli, et euntem in prælia turrim :*

il falloit bien qu'on se respondist à bon escient de la creance de ces bestes et de leur discours, leur abandonnant la teste d'une bataille, là où le moindre arrest qu'elles eussent sceu faire pour la grandeur et pesanteur de leur corps, le moindre-effroy qui leur eust faict tourner la teste sur leurs gents, estoit suffisant pour tout perdre : et s'est veu peu d'exemples où cela soit advenu qu'ils se reiectassent sur leurs troupes, au lieu que nous mesmes nous reiectons les uns sur les aultres, et nous rompons. On leur donnoit charge, non d'un mouvement simple, mais de plusieurs diverses parties, au combat; comme faisoient aux chiens les Espagnols à la nouvelle conquête des Indes <sup>2</sup>, ausquels ils payoient solde, et faisoient partage au butin : et montroient ces animaux autant d'adresse et de iugement à poursuyvre et arrester leur victoire, à charger ou à reculer, selon les occasions, à distinguer les amis des ennemis, comme ils faisoient d'ardeur et d'aspreté.

Nous admirons et poisons mieulx les choses estrangieres que les ordinaires; et, sans cela, ie ne me feusse pas amusé à ce long registre : car, selon mon opinion, qui contreroollera de prez ce que nous veoyons ordinairement ez animaux qui vivent parmy nous, il y a de quoy y trouver des effects autant admirables que ceulx qu'on va recueillant ez pais et siecles estrangers. C'est une mesme nature qui roule son cours : qui en auroit suffisamment iugé le present estat, en pourroit seu-

<sup>1</sup> Les ancêtres de nos éléphants combattoient dans les armées d'Annibal, du roi d'Épire, et des généraux de Rome; ils portoient sur leur dos des cohortes entières, et des tours que l'on voyoit s'avancer au milieu des batailles. Juv., XII, 107.

<sup>2</sup> C'est ce que plusieurs peuples avoient fait long-temps auparavant. Voyez PLIN, VIII, 40; ÉLIEN, *Var. Hist.*, XIV, 46; etc., etc. C.

pre inclination , sans instruction et sans precepte. Mais , pour ne veoir aucune telle apparence ez aultres animaux , nous ne pouvons pourtant establir qu'ils soient sans religion , et ne pouvons prendre en aucune part ce qui nous est caché ; comme nous veoyons quelque chose en cette action que le philosophe Cleanthes remarqua , parce qu'elle retire aux nostres : il veit <sup>1</sup>, dict il , des fourmis partir de leur fourmiere , portants le corps d'un fourmi <sup>2</sup> mort vers une aultre fourmiere , de laquelle plusieurs aultres fourmis leur veindrent au devant , comme pour parler à eulx ; et , aprez avoir esté ensemble quelque piece , ceulx cy s'en retournerent pour consulter , pensez , avecques leurs concitoyens , et feirent ainsi deux ou trois voyages , pour la difficulté de la capitulation : enfin , ces derniers venus apporterent aux premiers un ver de leur taniere , comme pour la rançon du mort , lequel ver les premiers chargèrent sur leur dos , et emporterent chez eulx , laissant aux aultres le corps du trespassé. Voylà l'interpretation que Cleanthes y donna , tesmoignant par là que celles qui n'ont pions de voix ne laissent pas d'avoir pratique et communication mutuelle , de laquelle c'est nostre default que nous ne soyons participants ; et nous meslons , à cette cause , sottement d'en opiner. Or , elles produisent encore d'aultres effects qui surpassent de bien loing nostre capacité ; ausquels il s'en fault tant que nous puissions arriver par imitation , que , par imagination mesme , nous ne les pouvons concevoir. Plusieurs tiennent qu'en cette grande et derniere bataille navale qu'Antonius perdit contre Auguste , sa galere capitainesse feut arrestee au milieu de sa course par ce petit poisson que les Latins nomment *Remora* , à cause de cette sienne propriété d'arrester toute sorte de vaisseaux ausquels il s'attache <sup>3</sup>. Et l'empereur Caligula , voguant avecques une grande flotte en la coste de la Romanie , sa seule galere feut arrestee tout court

<sup>1</sup> PLUTARQUE , de l'Industrie des animaux , c. 43. C.

<sup>2</sup> *Fourmi* , que nous faisons féminin , étoit masculin autrefois , comme on voit ici et dans Nicot. C.

<sup>3</sup> PLINÉ , XXXII , 1. C.

consequences des choses à venir, il fault bien qu'il soit conduict par quelque excellent moyen à une si noble operation : car c'est prester à la lettre, d'aller attribuant ce grand effect à quelque ordonnance naturelle, sans l'intelligence, consentement et discours de qui le produict ; et est une opinion évidemment faulse. Qu'il soit ainsi : La torpille a cette condition, non seulement d'endormir les membres qui la touchent, mais, au travers des filets et de la seine, elle transmet une pesanteur endormie aux mains de ceulx qui la remuent et manient ; voire, dict on davantage, que si on verse de l'eau dessus, on sent cette passion qui gagne contremont iusques à la main, et endort l'attouchement au travers de l'eau. Cette force est merveilleuse ; mais elle n'est pas inutile à la torpille : elle la sent, et s'en sert, de maniere que, pour attraper la proye qu'elle queste, on la veoid se tapir sous le limon, à fin que les aultres poissons, se coulants par dessus, frappez et endormis de cette sienne froideur, tombent en sa puissance. Les grues, les arondelles, et aultres oyseaux passagers, changeants de demeure selon les saisons de l'an, montrent assez la cognoissance qu'elles ont de leur faculté divinatrice, et la mettent en usage. Les chasseurs nous assurent que, pour choisir d'un nombre de petits chiens celui qu'on doit conserver pour le meilleur, il ne fault que mettre la mere au propre de le choisir elle mesme ; comme, si on les emporte hors de leur giste, le premier qu'elle y rapportera sera tousiours le meilleur ; ou bien, si on faict semblant d'entourner de feu leur giste de toutes parts, celui des petits au secours duquel elle courra premierement : par où il appert qu'elles ont un usage de prognostique que nous n'avons pas, ou qu'elles ont quelque vertu à iuger de leurs petits aultre et plus vifve que la nostre.

La maniere de naistre, d'engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre et mourir, des bestes, estant si voisine de la nostre, tout ce que nous retrenchons de leurs causes motrices, et que nous adioustons à nostre condition au dessus de la leur, cela ne peult aulcunement partir du discours de nostre raison. Pour reglement de nostre santé, les medecins nous pro-

vouloir boire ne manger ; et le iour qu'on en brusla le corps , il print sa course , et se iecta dans le feu , où il feut bruslé : comme fait aussi le chien d'un nommé Pyrrhus <sup>1</sup> ; car il ne bougea de dessus le lict de son maistre depuis qu'il feut mort ; et , quand on l'emporta , il se laissa enlever quand et luy , et finalement se lancea dans le buchier où on brusloit le corps de son maistre. Il y a certaines inclinations d'affection qui naissent quelquesfois en nous sans le conseil de la raison , qui viennent d'une temerité fortuite que d'autres nomment sympathie ; les bestes en sont capables comme nous : nous veoyons les chevaulx prendre certaine accointance des uns aux autres , iusques à nous mettre en peine pour les faire vivre ou voyager separeement : on les veoid appliquer leur affection à certain poil de leurs compaignons , comme à certain visage , et , où ils le rencontrent , s'y ioindre incontinent avecques feste et demonstration de bienveillance , et prendre quelque aultre forme à contrecœur et en haine. Les animaulx ont choix , comme nous , en leurs amours , et font quelque triage de leurs femelles ; ils ne sont pas exempts de nos ialousies et d'envies extremes et irreconciliables.

Les cupiditez sont ou naturelles et necessaires , comme le boire et le manger ; ou naturelles et non necessaires , comme l'accointance des femelles ; ou elles ne sont ny naturelles ny necessaires : de cette derniere sorte sont quasi toutes celles des hommes ; elles sont toutes superflues et artificielles ; car c'est merveille combien peu il fault à nature pour se contenter , combien peu elle nous a laissé à desirer : les apprests de nos cuisines ne touchent pas son ordonnance ; les stoiciens disent qu'un homme auroit de quoy se substanter d'une olive par iour : la delicatessen de nos vins n'est pas de sa leçon , ny la recharge que nous adioustons aux appetits amoureux :

Neque illa

Magno prognatum deposcit consule cunnum <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> PLUTARQUE , de l'Industrie des animaux , c. 45. C.

<sup>2</sup> La volupté ne lui semble pas plus vive dans les bras de la fille d'un consul. HON. , Sat. , 1 , 2 , 69.

Quasque creavit, init pecudes caper; ipsaque cuius  
Semine concepta est, ex illo concipit ales<sup>1</sup>.

De subtilité malicieuse, en est il une plus expresse que celle du mulet du philosophe Thales<sup>2</sup>? lequel, passant au travers d'une riviere, chargé de sel, et, de fortune, y estant brunché, si que les sacs qu'il portoit en feurent tous mouillez, s'estant apperceu que le sel, fondu par ce moyen, luy avoit rendu sa charge plus legiere, ne failloit iamais, aussitost qu'il rencontroit quelque ruisseau, de se plonger dedans avecques sa charge; iusques à ce que son maistre, descouvrant sa malice, ordonna qu'on le chargeast de laine; à quoy, se trouvant mesconté, il cessa de plus user de cette finesse. Il y en a plusieurs qui representent naïvement le visage de nostre avarice; car on leur veoid un soing extreme de surprendre tout ce qu'elles peuvent, et de le curieusement cacher, quoy-qu'elles n'en tirent point d'usage. Quant à la mesnagerie, elles nous surpassent, non seulement en cette prevoyance d'amasser et espargner pour le temps à venir, mais elles ont encores beaucoup de parties de la science qui y est necessaire: les fourmis estendent au dehors de l'aire leurs grains et semences pour les esventer, refreschir, et seicher, quand ils voyent qu'ils commencent à se moisir et à sentir le rance, de peur qu'ils ne se corrompent et pourrissent. Mais la caution et prevention dont ils usent à ronger le grain de froment, surpasse toute imagination de prudence humaine: parce que le froment ne demeure pas tousiours sec ny sain, ains s'amollit, se resout, et destrempe comme en laict, s'acheminant à germer et produire; de peur qu'il ne devienne semence, et perde sa nature et propriété de magasin pour leur nourriture, ils rongent le bout par où le germe a coustume de sortir.

<sup>1</sup> La génisse se livre sans honte à son père; la cavale assouvît les desirs du cheval dont elle est née; le bouc s'unit aux chèvres qu'il a engendrées; et l'oiseau féconde l'oiseau à qui il a donné l'être. OVIDE, *Métam.*, X, 325.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, de l'industrie des animaux, c. 45; ÉLIEN, *Hist. des Animaux*, VII, 42. C.

considerer par combien vaines occasions elle est agitée, et par combien légères occasions éteinte :

Paridis propter narratur amorem  
Græcia Barbariæ diro collisa duello<sup>1</sup> :

toute l'Asie se perdit, et se consumma en guerres pour le macquerellage de Paris : l'envie d'un seul homme, un despit, un plaisir, une jalousie domestique, causes qui ne devroient pas esmouvoir deux harengières à s'esgratigner, c'est l'ame et le mouvement de tout ce grand trouble. Voulons nous en croire ceux mesmes qui en sont les principaulx auteurs et motifs? oyons le plus grand, le plus victorieux empereur, et le plus puissant qui feust oncques, se iouant, et mettant en risée tresplaisamment et tresingenieusement plusieurs batailles hazardees et par mer et par terre, le sang et la vie de cinq cents mille hommes qui suyvirent sa fortune, et les forces et richesses des deux parties du monde espuisees, pour le service de ses entreprises :

Quod fuit Glaphyran Antonius, hanc mihi penam  
Fulvia constituit, se quoque uti futuam.  
Fulviam ego ut futuam! quid, si me Manius oret  
Pædicem, faciam? non puto, si sapiam.  
Aut futue, aut pugnemus, ait. Quid, si mihi vita  
Carior est ipsa mentula? signa canant<sup>2</sup>.

(i'use en liberté de conscience de mon latin, avecques le

<sup>1</sup> On raconte qu'une guerre funeste, allumée par l'amour de Paris, précipita les Grecs sur les Barbares. *Rom.*, *Epist.*, I, 2, 6.

<sup>2</sup> Cette épigramme, composée par Auguste, nous a été conservée par Martial, *Épigr.*, XI, 21, 5. Voici l'imitation que Fontenelle en a faite dans ses *Dialogues des Morts* :

Parce qu'Antoine est charmé de Glaphyre,  
Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.  
Antoine est infidèle. Hé bien donc? Est-ce à dire  
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir?  
Qui? moi! que je serve Fulvie!  
Suffit-il qu'elle en ait envie?  
A ce compte, on verroit se retirer vers moi  
Mille épouses mal satisfaites.  
Atme-moi, me dit-elle, ou combattons. Mais quoi?  
Elle est bien laide! Allons, sonnez, trompettes. C.

belles armes, qui ont aussi servi à Eumenes contre Antigonus, à Surena contre Crassus :

Hi motus animorum , atque hæc certamina tanta ,  
Pulveris exigui iactu compressa quiescent <sup>1</sup>.

Qu'on descouple mesme de nos mouches aprez, elles auront et la force et le courage de le dissiper. De fresche memoire, les Portugais assiegeants la ville de Tamly, au territoire de Xiatine, les habitants d'icelle portèrent sur la muraille grand' quantité de ruches, de quoy ils sont riches; et avec du feu chasserent les abeilles si vifvement sur leurs ennemis, qu'ils abandonnerent leur entreprinse, ne pouvants soustenir leurs assauts et piqueurs : ainsi demeura la victoire et liberté de leur ville à ce nouveau secours; avecques telle fortune, qu'au retour du combat il ne s'en trouva une seule à dire. Les ames des empereurs et des savatiers<sup>a</sup> sont iclees à mesme moule : considerants l'importance des actions des princes, et leur poids, nous nous persuadons qu'elles soient produictes par quelques causes aussi poissantes et importantes; nous nous trompons : ils sont menez et ramenez en leurs mouvements par les mesmes ressorts que nous sommes aux nostres; la mesme raison, qui nous faict tanser avecques un voisin, dresse entre les princes une guerre; la mesme raison qui nous faict fouetter un laquay, tumbant en un roy, luy faict ruynier une province; ils veulent aussi legierement que nous, mais ils peuvent plus; pareils appetits agitent un ciron et un elephant.

Quant à la fidelité, il n'est animal au monde traistre au prix de l'homme. Nos histoires racontent la vifve poursuite

peuples d'Espagne qui habitoient dans de profondes cavernes creusées dans le roc, où, il étoit impossible de les forcer. Voyez, dans PLUTARQUE, la *Vie de Sertorius*, c. 6. C

Et tout ce fier courroux, tout ce grand mouvement,  
Qu'on jette un peu de sable, il cesse en un moment.

*Géorg.*, trad. par Delille, IV, 86.

<sup>a</sup> *Savatier*, on *savetier*, dit Cotgrave. — *Savatier* a été en usage long-temps avant Montaigne; car du temps de Villon, on disoit :

Et vous, Blanche la savatière.

*Savatier* vient fort naturellement de *savate*, mot très usité encore aujourd'hui. C.



Quant à la gratitude (car il me semble que nous avons besoin de mettre ce mot en credit), ce seul exemple y suffira, qu'Apion<sup>1</sup> recite comme en ayant esté luy mesme spectateur : Un iour, dict il, qu'on donnoit à Rome, au peuple, le plaisir du combat de plusieurs bestes estranges, et principalement de lions de grandeur inusitée, il y en avoit un, entre aultres, qui, par son port furieux, par la force et grosseur de ses membres, et un rugissement haultain et espovantable, attiroit à soy la veue de toute l'assistance. Entre les aultres esclaves qui feurent presentez au peuple en ce combat des bestes, feut un Androdus, de Dace, qui estoit à un seigneur romain de qualité consulaire. Ce lion, l'ayant apperceu de loing, s'arresta premierement tout court, comme estant entré en admiration, et puis s'approcha tout doucement, d'une façon molle et paisible, comme pour entrer en recognoissance avecques luy : cela faict, et s'estant asseuré de ce qu'il cherchoit, il commença à battre de la queue, à la mode des chiens qui flattent leur maistre, et à baiser et leicher les mains et les cuisses de ce pauvre miserable, tout transy d'effroy, et hors de soy. Androdus ayant reprins ses esprits par la benignité de ce lion, et r'asseuré sa veue pour le considerer et recognoistre, c'estoit un singulier plaisir de veoir les caresses et les festes qu'ils s'entrefaisoient l'un à l'autre. De quoy le peuple ayant eslevé des cris de ioye, l'empereur feit appeller cet esclave pour entendre de luy le moyen d'un si estrange evenement. Il luy recita une histoire nouvelle et admirable : « Mon maistre, dict il, estant proconsul en Afrique, ie feus contrainct, par la cruauté et rigueur qu'il me tenoit, me faisant iournellement battre, me desrobber de luy, et m'en fuyr; et, pour me cacher seurement d'un personnage ayant si grande auctorité en la province, ie trouvay mon plus court de gagner les solitudes et les contrees sa-

<sup>1</sup> Dans AULU-GELLE, V, 44. Sénèque, *de Benef.*, II, 49, semble rappeler le même fait. Quelques éditeurs d'Aulu-Gelle nomment le héros de cette histoire *Androctus*, ou plutôt *Androclès*, d'après ÉLIEN, *Hist. des Anim.*, VII, 48. Nous suivons, comme Montaigne, les anciennes éditions. J. V. L.

recita à l'empereur , laquelle il feit aussi entendre de main à main au peuple : parquoy , à la requeste de tous , il feut mis en liberté , et absouls de cette condamnation , et , par ordonnance du peuple , luy feut fait present de ce lion. Nous voyions depuis , dict Apion , Androdus conduisant ce lion à tout une petite lesse , se promenant par les tavernes à Rome , recevoir l'argent qu'on luy donnoit , le lion se laisser couvrir des fleurs qu'on luy iectoit , et chascun dire en les rencontrant : « Voylà le lion , hoste de l'homme : voylà l'homme , medecin du lion. »

Nous pleurons souvent la perte des bestes que nous aimons ; aussi font elles la nostre :

Post , bellator equus , positus insignibus , Æthon  
It lacrymans , guttisq̃ humectat grandibus ora \*.

Comme aucunes de nos nations ont les femmes en commun ; aucunes , à chascun la sienne : cela ne se veoid il pas aussi entre les bestes ; et des mariages mieux gardez que les nostres ? Quant à la société et confederation qu'elles dressent entre elles pour se liguer ensemble et s'entresecourir , il se veoid , des bœufs , des porceaux , et aultres animauly , qu'au cry de celuy que vous offensez , toute la troupe accourt à son ayde , et se rallie pour sa deffense : l'escare , quand il a avallé l'hameçon du pescheur , ses compaignons s'assemblent en foule autour de luy , et rongent la ligne ; et , si d'aventure il y en a un qui ayt donné dedans la nasse , les aultres luy baillent la queue par dehors , et luy la serre tant qu'il peult à belles dents ; ils le tirent ainsin au dehors , et l'entraignent \*. Les barbiers , quand l'un de leurs compaignons est engagé , mettent la ligne contre leur dos , dressants un' espine , qu'ils ont dentelee comme une scie , à l'aide de laquelle ils la scient et coupent †. Quant aux particuliers offices que nous tirons

\* Ensuite venoit , dépouillé de toute parure , Æthon , son cheval de bataille , pleurant , et laissant tomber de ses yeux de grosses larmes. VIRG., *Énéide*, XI, 89.—VOYER PLINIE, VIII, 42.

† PLUTARQUE, *de l'Industrie des animaux*, c. 26.

‡ ID., *ibid.*, c. 26.

quille : lors eulx deux ensemble mangent la proye enfermee dans leur fort<sup>1</sup>. En la maniere de vivre des thuns, on y remarque une singuliere science des trois parties de la mathematique : quant à l'astrologie, ils l'enseignent à l'homme ; car ils s'arrestent au lieu où le solstice d'hyver les surprend, et n'en bougent iusques à l'equinoxe ensuyvant ; voylà pourquoy Aristote mesme leur concede volontiers cette science : quant à la geometrie et arithmetique, ils font tousiours leur bande de figure cubique, carree en tous sens, et en dressent un corps de battaillon solide, clos et environné tout à l'entour, à six faces toutes eguales ; puis nagent en cette ordonnance carree, autant large derriere que devant ; de façon que qui en veoid et compte un reng, il peult ayseement nombrer toute la troupe, d'autant que le nombre de la profondeur est egal à la largeur, et la largeur à la longueur<sup>2</sup>.

Quant à la magnanimité, il est malaysé de luy donner un visage plus apparent qu'en ce faict du grand chien qui feut envoyé des Indes au roy Alexandre : on luy presenta premierement un cerf pour le combattre, et puis un sanglier, et puis un ours ; il n'en fait compte, et ne daigna se remuer de sa place : mais, quand il veid un lion, il se dressa incontinent sur ses pieds, montrant manifestement qu'il declaroit celuy là seul digne d'entrer en combat avecques luy<sup>3</sup>. Touchant la repentance et recognoissance des faultes, on recite d'un elephant, lequel ayant tué son gouverneur par impetuosité de cholere, en print un dueil si extreme, qu'il ne voulut oncques puis manger, et se laissa mourir<sup>4</sup>. Quant à la clemence, on recite d'un tigre, la plus inhumaine beste de toutes, que luy ayant esté baillé un chevreau, il souffrit deux iours la faim avant que de le vouloir offenser, et le troisiemes il brisa la cage où il estoit enfermé, pour aller chercher aul-

<sup>1</sup> PLUTARQUE, de l'Industrie des animaux, c. 32 ; CICÉRON, de Nat. deor., II, 48. C.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *ibid.*, c. 29, 31 ; ARISTOTE, de Animal., VIII, 15 ; ÉLIEN, de Animal., IX, 42. C.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *ibid.*, c. 14. C.

<sup>4</sup> ARRIEN, Hist. Indic., c. 14. C.

sa structure se desmeut et se lasche par les coups de mer ; et , au contraire , ce qui est bien ioinct , le battement de la mer le vous estreinct et vous le serre , de sorte qu'il ne se peult ny rompre , ny dissouldre , ou endommager à coups de pierre , ny de fer , si ce n'est à toute peine. Et ce qui plus est à admirer , c'est la proportion et figure de la concavité du dedans : car elle est composee et proportionnee de maniere qu'elle ne peult recevoir ny admettre aultre chose que l'oyseau qui l'a bastie ; car à toute aultre chose elle est impenetrable , close et fermee , tellement qu'il n'y peult rien entrer , non pas l'eau de la mer seulement. Voylà une description bien claire de ce bastiment , et empruntee de bon lieu : toutesfois il me semble qu'elle ne nous esclaireit pas encores suffisamment la difficulté de cette architecture. Or , de quelle vanité nous peult il partir , de loger au dessous de nous , et d'interpreter desdainneusement les effects que nous ne , pouvons imiter ny comprendre ?

Pour suyvre encores un peu plus loing cette egualité et correspondance de nous aux bestes : le privilege , de quoy nostre ame se glorifie , de ramener à sa condition tout ce qu'elle conceoit , de despouiller de qualitez mortelles et corporelles tout ce qui vient à elle , de renger les choses , qu'elle estime dignes de son accointance , à desvestir et despouiller leurs conditions corruptibles , et leur faire laisser à part , comme vestemens superflus et viles , l'espesseur , la longueur , la profondeur , le poids , la couleur , l'odeur , l'aspreté , la polisseure , la dreté , la mollesse , et tous accidents sensibles , pour les accommoder à sa condition immortelle et spirituelle ; de maniere que Rome et Paris , que i'ay en l'ame , Paris que i' imagine , ie l' imagine et le comprends sans grandeur et sans lieu , sans pierre , sans plastre et sans bois : ce mesme privilege , dis ie , semble estre bien evidentement aux bestes ; car un cheval accoustumé aux trompettes , aux harquebuses et aux combats , que nous veoyons tremousser et fremir en dormant , estendu sur sa lictiere , comme s'il estoit en la meslee , il est certain qu'il conceoit en son ame un

vraisemblable que nous ne sçavons gueres que c'est que beauté en nature et en general, puisque à l'humaine et nostre beauté nous donnons tant de formes diverses, de laquelle, s'il y avoit quelque prescription naturelle, nous la recognoistrions en commun, comme la chaleur du feu. Nous en fantasions les formes à nostre appetit :

Turpis Romano Belgicus ore color<sup>1</sup> :

les Indes la peignent noire et basannée, aux levres grosses et enflées, au nez plat et large; et chargent de gros anneaux d'or le cartilage d'entre les nazeaux, pour le faire pendre iusques à la bouche; comme aussi la balieure<sup>2</sup>, de gros cercles enrichis de pierreries, si qu'elle leur tombe sur le menton, et est leur grace de montrer leurs dents iusques au dessous des racines. Au Peru, les plus grandes aureilles sont les plus belles, et les estendent aultant qu'ils peuvent par artifice: et un homme d'aujourd'huy dict avoir veu, en une nation orientale, ce soing de les agrandir en tel credit, et de les charger de poisons ioyaux, qu'à tous coups il passoit son bras vestu au travers d'un trou d'aureille. Il est ailleurs des nations qui noircissent les dents avecques grand soing, et ont à mespris de les veoir blanches: ailleurs, ils les teignent de couleur rouge. Non seulement en Basque, les femmes se treuvent plus belles la teste rase; mais assez ailleurs, et, qui plus est, en certaines contrees glaciales, comme dict Plin<sup>3</sup>. Les Mexicanes comptent entre les beautez la petitesse du front; et où elles se font le poil par tout le reste du corps, elles le nourrissent au front, et peuplent par art; et ont en si grande recommandation la grandeur des tettins, qu'elles

<sup>1</sup> Le teint belgique dépare un visage romain. PROPERCE, II, 17, 26.

<sup>2</sup> J'estime, dit Borel dans son *Trésor des Recherches gauloises*, que le mot de *balieures* (car c'est ainsi qu'il l'a écrit) dénote les joues ou mâchoires. FROISSARD: *Perpotent bras, testes et baleures*. Il signifie la même chose, selon Cotgrave, qui écrit *balieures*, comme a fait Montaigne. Mais, selon Nisot, *levres* et *balieures* sont termes synonymes. Et pour moi, je crois que, par *balieure*, Montaigne entend ici la *lèvre d'en bas*, qui, percée de gros cercles enrichis de pierreries, tombe sur le menton, et découvre les dents jusqu'au-dessous des racines. C.

<sup>3</sup> Liv. IV, c. 43. C.

corporelle constitution <sup>1</sup>, en Platon et en Cicero, ne peuvent servir à mille sortes de bestes? Celles qui nous retirent le plus, ce sont les plus laides et les plus abiectes de toute la bande; car, pour l'apparence extérieure et forme du visage, ce sont les magots :

Simia quam similis, turpissima bestia, nobis <sup>2</sup>!

pour le dedans et parties vitales, c'est le porceau. Certes, quand l'homme tout nud, ouy en ce sexe qui semble avoir plus de part à la beauté, ses tares, sa subiection naturelle et ses imperfections, ie treuve que nous avons eu plus de raison que nul aultre animal de nous couvrir. Nous avons esté excusables d'emprunter ceulx que nature avoit favorisez en cela plus que nous, pour nous parer de leur beauté, et nous cacher soubz leur despouille, de laine, plume, poil, soye. Remarquons au demourant que nous sommes le seul animal duquel le default offense nos propres compaignons, et seuls qui avons à nous desrobber, en nos actions naturelles, de nostre espece. Vrayement c'est aussi un effect digne de consideration, que les maistres du metier ordonnent pour remede aux passions amoureuses, l'entiere veue et libre du corps qu'on recherche; et que pour refroidir l'amitié, il ne faille que veoir librement ce qu'on aime :

Ille quod obscœnas in aperto corpore partes  
Viderat, in cursu qui fuit, hæsit amor <sup>3</sup>:

or, encores que cette recepte puisse à l'aventure partir d'une humeur un peu delicate et refroidie, si est ce un merveilleux signe de nostre defaillance, que l'usage et la cognoissance nous desgoustent les uns des aultres. Ce n'est pas tant pueur,

<sup>1</sup> Décrites par Platon et par Cicéron : par le premier, dans son *Timée*; et par le dernier, dans son traité *de la Nature des dieux*, II, 54, etc. C.

<sup>2</sup> Tout difforme qu'il est le singe nous ressemble.

ENNIUS, apud Cic., *Nat. deor.*, I, 35.

<sup>3</sup> Tel. pour avoir vu à découvert les plus secrètes parties du corps de l'objet aimé, a senti, au milieu des plus vifs transports, s'éteindre sa passion. OVIDE, *de Remed. amor.*, v. 429.

proposition, qui est aussi des leurs : ils disent que si Circé eust présenté à Ulysses deux bruvages, l'un pour faire devenir un homme de fol sage, l'autre de sage fol, qu'Ulysses eust deu plustost accepter celui de la folie, que de consentir que Circé eust changé sa figure humaine en celle d'une beste; et disent que la sagesse mesme eust parlé à luy en cette maniere : « Quitte moy, laisse moy là, plustost que de me loger sous la figure et corps d'un asne. » Comment? cette grande et divine sapience, les philosophes la quittent donc pour ce voile corporel et terrestre? ce n'est doncques plus par la raison, par le discours et par l'ame, que nous excellons sur les bestes; c'est par nostre beauté, nostre beau teinct, et nostre belle disposition de membres, pour laquelle il nous fault mettre nostre intelligence, nostre prudence, et tout le reste à l'abandon. Or, i'accepte cette naïve et franche confession : certes, ils ont cogneu que ces parties là, de quoy nous faisons tant de feste, ce n'est que vaine fantasie. Quand les bestes auroient doncques toute la vertu, la science, la sagesse et suffisance stoïque, ce seroient tousiours des bestes; ny ne seroient pourtant comparables à un homme miserable, meschant et insensé. Car enfin tout ce qui n'est comme nous sommes, n'est rien qui vaille; et Dieu mesme, pour se faire valoir, il fault qu'il y retire, comme nous dirons tantost : par où il appert que ce n'est pas par vray discours, mais par une fierté folle et opiniastreté, que nous nous preferons aux aultres animaux, et nous sequestrons de leur condition et société.

Mais pour revenir à mon propos, nous avons pour nostre part l'inconstance, l'irresolution, l'incertitude, le dueil, la superstition, la sollicitude des choses à venir, voire aprez nostre vie, l'ambition, l'avarice, la ialousie, l'envie, les appetits desreglez, forcenez et indomptables, la guerre, le mensonge, la desloyauté, la detraction, et la curiosité. Certes, nous avons estrangement surpayé ce beau discours<sup>1</sup>, de quoy nous nous glorifions, et cette capacité de iuger et cognoistre, si

<sup>1</sup> *Exalté cette belle raison.* — *Surpayer une chose*, c'est la payer au-delà de son juste prix. C.

*Illitterati nam minus nervi rigent* ?

et la honte et pauvreté moins importunes ?

*Scilicet et morbis , et debilitate carebis ,  
Et luctum et curam effugies , et tempora vitæ  
Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur* <sup>1</sup>.

l'ay veu en mon temps cent artisans , cent laboureurs , plus sages et plus heureux que des recteurs de l'université , et lesquels i'aimerois mieulx ressembler. La doctrine , ce m'est avis , tient reng entre les choses necessaires à la vie , comme la gloire , la noblesse , la dignité , ou pour le plus , comme la beauté , la richesse , et telles aultres qualitez qui y servent voirement , mais de loing , et plus par fantasie que par nature. Il ne nous fault guere plus d'offices , de regles et de loix de vivre en nostre communauté , qu'il en fault aux grues et aux fourmis en la leur ; et ce neantmoins nous veoyons qu'elles s'y conduisent tresordonneement , sans erudition. Si l'homme estoit sage , il prendroit le vray prix de chasque chose , selon qu'elle seroit la plus utile et propre à sa vie. Qui nous comptera par nos actions et deportements , il s'en trouvera plus grand nombre d'excellents entre les ignorants qu'entre les sçavants : ie dis en toute sorte de vertu. La vieille Rome me semble en avoir bien porté de plus grande valeur , et pour la paix et pour la guerre , que cette Rome sçavante , qui se ruyna soy mesme : quand le demourant seroit tout pareil , au moins la preud'homme et l'innocence demeureroient du costé de l'ancienne ; car elle loge singulierement bien avecques la simplicité. Mais ie laisse ce discours , qui me tireroit plus loing que ie ne voudrois suyvre. I'en diray seulement encores cela , que c'est la seule humilité et soubmission qui peult effectuer un homme de bien. Il ne fault pas laisser au iugement de chascun la cognoissance de son devoir ; il le luy fault prescrire , non

<sup>1</sup> Un ignorant soutient-il avec moins de vigueur les combats de l'amour ? HORACE, *Epod.* 8, v. 47.

<sup>2</sup> C'est par-là , sans doute , que vous serez exempt d'infirmités et de maladies ; vous ne connoîtrez ni le chagrin ni l'inquiétude ; vous jouirez d'une vie plus longue et plus heureuse. JUV., XIV, 456.



notre estat miserable et chestif, ne nous ayt donné en partage que la presumption ; c'est ce que dict Epictete , « que l'homme n'a rien proprement sien que l'usage de ses opinions ' : » nous n'avons que du vent et de la fumee en partage. Les dieux ont la santé en essence , dict la philosophie , et la maladie en intelligence : l'homme , au contraire , possede ses biens par fantasie , les maux en essence. Nous avons eu raison de faire valoir les forces de nostre imagination ; car tous nos biens ne sont qu'en songe. Oyez braver ce pauvre et calamiteux animal : « Il n'est rien , dict Cicero , si doulx que l'occupation des lettres , de ces lettres , dis ie , par le moyen desquelles l'infinité des choses , l'immense grandeur de nature , les cieux en ce monde mesme , et les terres et les mers nous sont decouvertes : ce sont elles qui nous ont appris la religion , la moderation , la grandeur de courage , et qui ont arraché nostre ame des tenebres , pour luy faire veoir toutes choses haultes , basses , premieres , dernieres et moyennes ; ce sont elles qui nous fournissent de quoy bien et heureusement vivre , et nous guident à passer nostre aage sans desplaisir et sans offense ' : » cettuy cy ne semble il pas parler de la condition de Dieu tout vivant et tout puissant ? Et , quant à l'effect , mille femmelettes ont vescu au village une vie plus equable , plus doulce et plus constante que ne feut la sienne.

Deus ille fuit, deus, inclute Memmi,  
 Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ  
 Nunc appellatur Sapientia; quique per artem  
 Fluctibus e tantis vitam, tantisque tenebris,  
 In tam tranquilla et tam clara luce locavit<sup>3</sup>:

voilà des paroles tresmagnifiques et belles ; mais un bien legier accident meit l'entendement de cettuy cy<sup>4</sup> en pire estat

<sup>1</sup> *Manuel*, c. 44. C.

<sup>2</sup> *Cic.*, *Tusc. quæst.*, I, 26. C.

<sup>3</sup> Il fut un dieu, illustre Memmius ; oui, il fut un dieu, celui qui le premier trouva cet art de vivre auquel on donne aujourd'hui le nom de Sagesse ; celui qui, par cet art vraiment divin, a fait succéder le calme et la lumière à l'orage et aux ténèbres. *Lucrèce*, V, 8.

<sup>4</sup> De Lucrèce, qui, dans les vers précédents, parle si magnifiquement d'Épictète et

« Tu as beau faire , si ne diray ie pas que tu sois mal <sup>1</sup>. » Il sent mesmes passions que mon laquay ; mais il se brave , sur ce qu'il contient au moins sa langue sous les loix de sa secte : *re succumbere non oportebat , verbis gloriantem* <sup>2</sup>. Arcesilas estant malade de la goutte , Carneades , qui le veint visiter , s'en retournoit tout fasché ; il le rappella , et , luy montrant ses pieds et sa poitrine : « Il n'est rien venu de là icy , » luy dict il <sup>3</sup>. Cettuy cy a un peu meilleure grace ; car il sent avoir du mal , et en vouldroit estre depestré ; mais de ce mal pourtant son cœur n'en est pas abbattu ny affoibly : l'autre se tient en sa roideur , plus , ce crains ie , verbale , qu'essentielle. Et Dionysius Heracleotes , affligé d'une cuison vehemente des yeulx , feut rengé à quitter ces resolutions stoïcques <sup>4</sup>. Mais , quand la science feroit par effect ce qu'ils disent , d'esmoucer et rabattre l'aigreur des infortunes qui nous suyvent , que faict elle que ce que faict beaucoup plus purement l'ignorance , et plus evidemment ? Le philosophe Pyrrho , courant en mer le hazard d'une grande tourmente , ne presentoit à ceulx qui estoient avecques luy à imiter , que la securité d'un porceau qui voyageoit avecques eulx , regardant cette tempeste sans effroy <sup>5</sup>. La philosophie , au bout de ses preceptes , nous renvoye aux exemples d'un athlete et d'un muletier , ausquels on veoid ordinairement beaucoup moins de ressentiment de mort , de douleur et d'autres inconveniens , et plus de fermeté , que la science n'en fournit oncques à aulcun qui n'y feust nay et préparé de soy mesme par habitude naturelle <sup>6</sup>. Qui faict qu'on incise et taille les tendres membres d'un enfant , et ceulx d'un cheval , plus aysement que les nostres , si ce n'est l'ignorance ? Combien en a rendu de malades la seule force

<sup>1</sup> CIC., *Tusc. quæst.*, II, 25.

<sup>2</sup> Faisant le brave en paroles, il ne faillit pas succomber en effet. CIC., *Tusc. quæst.*, II, 45.

<sup>3</sup> CIC., *de Finibus*, V, 84.

<sup>4</sup> ID., *ibid.*, V, 21 ; *Tusc.*, II, 25. C.

<sup>5</sup> DIOGÈNE LAËRCE, IX, 69. C.

<sup>6</sup> Montaigne ajoutoit ici, dans l'édition in-4° de 1568, fol. 204, verso : « La cognoissance nous esguise plustost au ressentiment des maux qu'elle ne les allège. » J. V. L.

du Bresil , qu'ils ne mouroient que de vieillesse , on l'attribue à la serenité et tranquillité de leur air ; ie l'attribue plustost à la tranquillité et serenité de leur ame , deschargee de toute passion , pensee et occupation tendue ou desplaisante ; comme gents qui passoient leur vie en une admirable simplicité et ignorance , sans lettres , sans loy , sans roy , sans religion quelconque. Et d'où vient , ce qu'on veoid par experience , que les plus grossiers et plus lourds sont plus fermes et plus desirables aux executions amoureuses ; et que l'amour d'un muletier se rend souvent plus acceptable que celle d'un galant homme ; sinon qu'en cettuy cy l'agitation de l'ame trouble sa force corporelle , la rompt et lasse , comme elle lasse aussi et trouble ordinairement soy mesme ? Qui la desmeut , qui la iecte plus coustumierement à la manie , que sa promptitude , sa poincte , son agilité , et enfin sa force propre ? de quoy faict la plus subtile folie , que de la plus subtile sagesse ? Comme des grandes amitez naissent des grandes inimitiez ; des santez vigoreuses , les mortelles maladies : ainsi des rares et vifves agitations de nos ames , les plus excellentes manies et plus destracquees ; il n'y a qu'un demi tour de cheville à passer de l'un à l'autre. Aux actions des hommes insenssez , nous veoyons combien proprement la folie convient avecques les plus vigoreuses operations de nostre ame. Qui ne sçait combien est imperceptible le voisinage d'entre la folie avecques les gaillardes eslevations d'un esprit libre , et les effects d'une vertu supreme et extraordinaire ? Platon dict les melancholiques plus disciplinables et excellents : aussi n'en est il point qui ayent tant de propension à la folie. Infinis esprits se treuvent ruynez par leur propre force et soupplasse : quel sault vient de prendre , de sa propre agitation et alairesse , l'un des plus iudicieux , ingenieux , et plus formez à l'air de cette antique et pure poësie , qu'aulture poëte italien aye iamais esté ? n'a il pas de quoy sçavoir gré à cette sienne vivacité meurtriere ? à cette clarté qui l'a aveuglé , à cette exacte et tendue apprehension de la raison , qui l'a mis sans raison ? à la curieuse et laborieuse queste des sciences , qui

volupté, encores l'a elle rengee à la seule indolence. Le n'avoir point de mal, c'est le plus avoir de bien que l'homme puisse esperer, comme disoit Ennius,

*Nimum boni est, cui nihil est mali*<sup>1</sup>;

car ce mesme chatouillement et aiguïsement qui se rencontre en certains plaisirs, et semble nous enlever au dessus de la santé simple et de l'indolence; cette volupté active, mouvante, et ie ne sçais comment cuisante et mordante, celle là mesme ne vise qu'à l'indolence, comme à son but; l'appetit qui nous ravit à l'accointance des femmes, il ne cherche qu'à chasser la peine que nous apporte le desir ardent et furieux, et ne demande qu'à l'assouvir et se loger en repos et en l'exemption de cette fievre : ainsi des aultres. Je dis doncques que si la simplesses nous achemine à n'avoir point de mal, elle nous achemine à un tresheureux estat, selon nostre condition. Si ne la fault il point imaginer si plombée, qu'elle soit du tout sans sentiment : car Crantor avoit bien raison de combattre l'indolence d'Epicurus, si on la bastissoit si profonde, que l'abord mesme et la naissance des maux en feust à dire. « Je ne loue point cette indolence qui n'est ny possible ny desirable : ie suis content de n'estre pas malade; mais si ie le suis, ie veulx sçavoir que ie le suis; et si on me cauterise ou incise, ie le veulx sentir<sup>2</sup>. » De vray, qui desracineroit la cognoissance du mal, il extirperoit quand et quand la cognoissance de la volupté, et enfin aneantiroit l'homme : *Istud nihil dolere, non sine magna mercede contingit immanitatis in animo, stuporis in corpore*<sup>3</sup>. Le mal est, à l'homme, bien à son tour : ny la douleur ne luy est tousiours à fuyr, ny la volupté tousiours à suyvre.

C'est un tresgrand advantage pour l'honneur de l'ignorance, que la science mesme nous reiecte entre ses bras,

<sup>1</sup> ENNIUS ap. CIC., *de Finibus*, II, 15.

<sup>2</sup> CIC., *Tuscul.*, III, 7.

<sup>3</sup> Cette indolence ne se peut acquérir qu'il n'en coûte cher à l'esprit et au corps; il faut que l'esprit devienne féroce et le corps léthargique. CIC., *Tuscul.*, III, 6.

main pour combattre la fortune ; qui me doit roidir le courage pour fouler aux pieds toutes les adversitez humaines , vient elle à cette mollesse de me faire conniller par ces detours couards et ridicules ? car la memoire nous represente , non pas ce que nous choisissons , mais ce qui luy plaist ; voire , il n'est rien qui imprime si vivement quelque chose en nostre souvenance , que le desir de l'oublier : c'est une bonne maniere de donner en garde , et d'empreindre en nostre ame quelque chose , que de la solliciter de la perdre. Et cela est faux , *Est situm in nobis , ut et adversa quasi perpetua oblivione obruamus , et secunda iucunde et suaviter meminerimus* <sup>1</sup> ; et cecy est vray , *Memini etiam quæ nolo : oblivisci non possum quæ volo* <sup>2</sup>. Et de qui est ce conseil ? de celuy , *qui se unus sapientem profiteri sit ausus* <sup>3</sup> ;

Qui genus humanum ingenio superavit , et omnes  
Præstinxit , stellas exortus uti ætherius sol <sup>4</sup>.

De vuider et desmunir la memoire , est ce pas le vray et propre chemin à l'ignorance ?

Iners malorum remedium ignorantia est <sup>5</sup>.

Nous veoyons plusieurs pareils preceptes , par lesquels on nous permet d'emprunter , du vulgaire , des apparences frivoles , où la raison vive et forte ne peult assez , pourveu qu'elles nous servent de contentement et de consolation : où ils ne peuvent guarir la playe , ils sont contents de l'endormir et pallier. Je crois qu'ils ne me nieront pas cecy , que s'ils

<sup>1</sup> Il est en notre puissance d'effacer entièrement nos malheurs de notre mémoire , et de rappeler dans notre esprit l'agréable souvenir de tout ce qui nous est arrivé d'heureux. Cic. , *de Finibus* , I , 47.

<sup>2</sup> Je me souviens des choses que je voudrois oublier , et je ne puis oublier celles dont je voudrois perdre le souvenir. Cic. , *de Finibus* , II , 32.

<sup>3</sup> Qui , seul entre les hommes , a osé se dire sage ( Épicure ). Cic. , *de Finibus* , II , 5.

<sup>4</sup> Qui , par son génie , supérieur à tous les hommes , les a tous effacés ; comme le soleil , en se levant , éteint tous les feux célestes. Lucrèce , III , 4036.

<sup>5</sup> Et l'ignorance n'est à nos maux qu'un foible remède. Sénèque , *Oédipe* , acte III , v. 7.

Ἐν τῷ φρονεῖν γὰρ μᾶλλον, ἡδίστος βίος :

Et l'Ecclesiaste, « En beaucoup de sagesse, beaucoup de des-  
plaisir; et qui acquiert science, s'acquiert du travail et du  
torment<sup>1</sup>. »

Cela mesme à quoy la philosophie consent en general, cette  
derniere recepte qu'elle ordonne à toute sorte de necessitez,  
qui est De mettre fin à la vie que nous ne pouvons supporter.  
*Placet? pare. Non placet? quacumque vis, exi... Pungit dolor?*  
*Vel fodiat sane. Si nudus es, da iugulum; sin tectus armis Vulca-*  
*niis, id est fortituline, resiste<sup>3</sup>*; et ce mot des Grecs convives  
qu'ils y appliquent, *Aut bibat, aut abeat<sup>4</sup>*, qui sonne plus sor-  
tablement en la langue d'un Gascon, qui change volontiers  
en V le B, qu'en celle de Cicero :

Vivere si recte nascis, decede peritis.  
Lusisti satis, edisti satis, atque bibisti;  
Tempus abire tibi est, ne potum largius æquo  
Rideat, et pulset lasciva decentius ætas<sup>5</sup> :

qu'est ce aultre chose qu'une confession de son impuissance,  
et un renvoy non seulement à l'ignorance, pour y estre à  
couvert, mais à la stupidité mesme, au non sentir, et au non  
estre?

Democritum postquam matura vetustas  
Admonuit memorem, motus languescere mentis;  
Sponte sua letho caput obvius obtulit ipse<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> SOPHOCLE, *Ajax*, v. 532. C.

<sup>2</sup> *Ecclesiaste*, c. 4, v. 18. C.

<sup>3</sup> Te plait-elle encore, supporte-la. En es-tu las, sors-en par où tu voudras... La douleur te pique, je suppose même qu'elle te déchire; prête le flanc, si tu es sans dé-  
fense; mais si tu es couvert des armes de Vulcain, c'est-à-dire armé de force et de cou-  
rage, résiste. — Les premières paroles sont un passage altéré de SÉNÉQUE, *Epist.* 70 :  
*Placet? vive. Non placet? licet eo reverti, unde venisti*. Le reste est de CICÉRON,  
*Tusc. quæst.*, II, 44. C.

<sup>4</sup> Qu'il boive ou qu'il s'en aille. CIC., *Tusc. quæst.*, V, 4.

<sup>5</sup> Si tu ne sais point user de la vie, cède la place à ceux qui le savent. Tu as assez  
soûlé, assez bu, assez mangé; il est temps pour toi de faire retraite. Ne crains-tu pas  
de t'enivrer, et de devenir la risée et le jouet des jeunes gens à qui la gaité convient  
mieux qu'à toi? HON., *Epist.*, II, 2, 215.

<sup>6</sup> Démocrite, averti par l'âge que les ressorts de son esprit commençoient à s'user,  
alla lui-même au-devant de la mort. LUCRÈCE, III, 1962.

auctorité, doit certes avoir grand poids, et la reverence de cette divine police lacedemonienne, si grande, si admirable, et si long temps fleurissante en vertu et en bonheur, sans aulcune institution ny exercice de lettres. Ceulx qui reviennent de ce monde nouveau, qui a esté descouvert du temps de nos peres par les Espagnols, nous peuvent tesmoigner combien ces nations, sans magistrat et sans loy, vivent plus legitiment et plus reglement que les nostres, où il y a plus d'officiers et de loix qu'il n'y a d'aultres hommes, et qu'il n'y a d'actions :

Di citatorie piene e di libelli,  
D' esame, e di carte di procure,  
Avea le mani e il seno, e gran fastelli  
Di chiose, di consigli, e di letture :  
Per cui le facultà, de' poverelli  
Non sono mai nelle città sicure.  
Avea dietro e dinanzi, e d' ambi i lati,  
Notai, procuratori, ed avvocati '.

C'estoit ce que disoit un senateur romain des derniers siecles, Que leurs predecesseurs avoient l'haleine puante à l'ail, et l'estomach musqué de bonne conscience ; et qu'au rebours, ceulx de son temps ne sentoient au dehors que le parfum, puants au dedans à toute sorte de vices : c'est à dire, comme ie pense, qu'ils avoient beaucoup de sçavoir et de suffisance, et grand' faulte de preud'hommie. L'incivilité, l'ignorance, la simplesse, la rudesse, s'accompaignent volontiers de l'innocence ; la curiosité, la subtilité, le sçavoir, traisnent la malice à leur suite : l'humilité, la crainte, l'obeissance, la debonnaireté, qui sont les pieces principales pour la conservation de la société humaine, demandent une ame vuide, docile, et

• Ils ont le sein et les mains pleines d'ajournements, de requêtes, d'informations, et de lettres de procuration ; ils marchent chargés de sacs remplis de gloses, de consultations, et de procédures. Grace à eux, le pauvre peuple n'est jamais en sûreté dans les villes ; par devant, par derrière, des deux côtés, il est assiégé d'une foule de notaires, de procureurs, et d'avocats. *Orlando furioso*, c. 44, stanz. 84.

• C'est un passage de Varron, qu'on trouve dans NONIUS MARCELLUS, au mot *Cepe*, p. 201, éd. de Mercier. C.

divine, que, des ouvrages de nostre Createur, ceulx là portent mieulx sa marque, et sont mieulx siens, que nous entendons le moins. C'est aux chrestiens une occasion de croire, que de rencontrer une chose incroyable; elle est d'autant plus selon raison, qu'elle est contre l'humaine raison: si elle estoit selon raison, ce ne seroit plus miracle; et si elle estoit selon quelque exemple, ce ne seroit plus chose singuliere. *Melius scitur Deus, nesciendo*<sup>1</sup>, dict saint Augustin; et Tacitus, *Sanctius est ac reverentius de actis deorum credere, quam scire*<sup>2</sup>; Et Platon estime qu'il y ait quelque vice d'impiété à trop curieusement s'enquerir et de Dieu, et du monde, et des causes premieres des choses: *Atque illum quidem parentem huius universitatis invenire, difficile; et quum iam inveneris, indicare in vulgus, nefas*<sup>3</sup>, dict Cicero. Nous disons bien, Puissance, Verité, Iustice: ce sont paroles qui signifient quelque chose de grand; mais cette chose là, nous ne la veoyons aulcunement, ny ne la concevons. Nous disons que Dieu craint, que Dieu se courrouce, que Dieu aime,

*Immortalia mortali sermone notantes*<sup>4</sup>:

ce sont toutes agitations et esmotions qui ne peuvent loger en Dieu, selon nostre forme; ny nous, l'imaginer selon la sienne. C'est à Dieu seul de se cognoistre, et interpreter ses ouvrages; et le fait en nostre langue improprement, pour s'avaller et descendre à nous, qui sommes à terre couchez. « La prudence<sup>5</sup>, comment luy peult elle convenir, qui est l'eslite entre le bien et le mal; veu que nul mal ne le touche? quoy la raison et l'intelligence, desquelles nous nous servons pour arriver, par les choses obscures, aux apparentes; veu qu'il

<sup>1</sup> On connoit mieux ce qu'est la Divinité quand on se soumet à l'ignorer. S. AUGUSTIN, *de Ordine*, II, 16.

<sup>2</sup> A l'égard de ce que font les dieux, il est plus respectueux et plus saint de croire que d'approfondir. TACITE, *de Mor. German.*, c. 34.

<sup>3</sup> Il est difficile de connoître l'auteur de cet univers; et, si on parvient à le découvrir, il est impossible de le dire à tous. CIC., trad. du *Timée* de Platon, c. 2.

<sup>4</sup> Exprimant des choses divines en termes humains. LUCRÈCE, V, 122.

<sup>5</sup> Montaigne transcrit ici un long passage de Ciceron, sans le nommer. *Voy. de Nat. deor.*, III, 15. C.



Si me fault il veoir enfin s'il est en la puissance de l'homme de trouver ce qu'il cherche; et si cette queste qu'il y a employee depuis tant de siecles l'a enrichy de quelque nouvelle force et de quelque verité solide. Je crois qu'il me confessera, s'il parle en conscience, que tout l'acquest qu'il a retiré d'une si longue poursuite, c'est d'avoir apprins à recognoistre sa foiblesse. L'ignorance, qui estoit naturellement en nous, nous l'avons, par longue estude, confirmee et averee. Il est advenu aux gents veritablement sçavants ce qui advient aux espics de bled; ils vont s'eslevant et se haulsant la teste droicte et fiere, tant qu'ils sont vuides; mais quand ils sont pleins et grossis de grains en leur maturité, ils commencent à s'humilier et baisser les cornes<sup>1</sup>: pareillement, les hommes ayants tout essayé, tout sondé, et n'ayants trouvé, en cet amas de science et provision de tant de choses diverses, rien de massif et ferme, et rien que vanité, ils ont renoncé à leur presumption, et recogneu leur condition naturelle. C'est ce que Velleius reproche à Cotta et à Cicero, « qu'ils ont apprins de Philo n'avoir rien apprins<sup>2</sup>. » Pherecydes, l'un des sept sages, escrivait à Thales, comme il expiroit, « l'ay, dict il, ordonné aux miens, aprez qu'ils m'aurent enterré, de te porter mes escripts. S'ils contentent et toy et les aultres sages, publie les; sinon, supprime les: ils ne contiennent nulle certitude qui me satisface à moy mesme; aussi ne foye ie pas profession de sçavoir la verité, ny d'y atteindre: i'ouvre les choses plus que ie ne les descouvre<sup>3</sup>. » Le plus sage homme qui feut oncques, quand on luy demanda ce qu'il sçavoit, respondit, « Qu'il sçavoit cela, qu'il ne sçavoit rien<sup>4</sup>. » Il verifioit ce qu'on dict, que la plus grand' part de ce que nous sçavons est la moindre de celle que nous ignorons; c'est à dire, que ce mesme que

<sup>1</sup> Similitude prise du traité de Plutarque, *Περὶ τῆς αἰσχροῦ*, etc., c. 10 de la version d'Amyot. L'expression appartient à Montaigne. J. V. L.

<sup>2</sup> Cic., *de Nat. deor.*, I, 47. C.

<sup>3</sup> Cette lettre, vraie ou fausse, est dans DIOGENE LAËRTIÈRE, I, 422. C.

<sup>4</sup> Mot de Socrate. Cic., *Academ.*, I, 4. Dans l'édition in-4° de 1668, fol. 209 verso, après *le plus sage homme qui feut oncques*, Montaigne ajoutoit: « (et qui n'eust aultre plus iuste occasion d'estre appellé sage, que cette si simple sentence). » J. V. L.

manié leur ame à tous sens et à tous biais, l'ont appuyée et estansonnée de tout le secours estrangier qui luy a esté propre, et enrichie et ornée de tout ce qu'ils ont peu emprunter, pour sa commodité, du dedans et dehors du monde : c'est en eux que loge la haulteur extreme de l'humaine nature : ils ont réglé le monde de polices et de loix : ils l'ont instruit par arts et sciences, et instruit encores par l'exemple de leurs mœurs admirables. Je ne mettray en compte que ces gens là, leur tesmoignage, et leur experience ; veoyons iusques où ils sont allez, et à quoy ils se sont tenus : les maladies et les defaults que nous trouverons en ce college là, le monde les pourra hardiement bien advouer pour siens.

Quiconque cherche quelque chose, il en vient à ce point<sup>1</sup>, ou qu'il dict qu'il l'a trouvée, ou qu'elle ne se peut trouver ; ou qu'il en est encores en queste. Toute la philosophie est despartie en ces trois genres : son desseing est de chercher la verité, la science et la certitude. Les peripateticiens, epicuriens, stoiciens, et aultres, ont pensé l'avoir trouvée : ceulx cy ont establi les sciences que nous avons, et les ont traictées comme notices certaines. Clitomachus, Carneades, et les academiciens, ont desespéré de leur queste, et iugé que la verité ne se pouvoit concevoir par nos moyens : la fin de ceulx cy, c'est la foiblesse et humaine ignorance ; ce party a eu la plus grande suite et les sectateurs les plus nobles. Pyrrho, et aultres sceptiques ou epechistes, les dogmes de qui plusieurs anciens ont tenu estre tirez de Homere, des sept sages, et d'Archilochus et d'Euripides, et y attachent Zeno, Democritus, Xenophanes, disent qu'ils sont encores en recherche de la verité : ceulx cy iugent que ceulx là qui pensent l'avoir trouvée se trompent infiniment, et qu'il y a encores de la vanité trop hardie en ce second degré qui assure que les forces humaines

<sup>1</sup> C'est précisément par-là que Sextus Empiricus, d'où Montaigne a tiré bien des choses, commence son livre des *Hypotyposes pyrrhoniennes*. De là il infère, comme Montaigne, qu'il y a trois manières générales de philosopher ; l'une *dogmatique*, l'autre *académique*, et l'autre *sceptique* ; les uns assurent qu'ils ont trouvé la verité ; les autres déclarent qu'elle est au-dessus de notre compréhension, et les autres la cherchent encore. C.

va contre bas, ils seroient bien marris qu'on ne les en creust; et cherchent qu'on ne les contredie, pour engendrer la dubitation et surseance de iugement, qui est leur fin. Ils ne mettent en avant leurs propositions, que pour combattre celles qu'ils pensent que nous ayons en nostre creance. Si vous prenez la leur, ils prendront aussi volontiers la contraire à soustenir : tout leur est un; ils n'y ont aucun chois. Si vous établissez que la neige soit noire, ils argumentent, au rebours, qu'elle est blanche : si vous dites qu'elle n'est ny l'un ny l'autre, c'est à eulx à maintenir qu'elle est tous les deux : si, par certain iugement, vous tenez que vous n'en sçavez rien, ils vous maintiendront que vous le sçavez : oui; et si, par un axiome affirmatif, vous asseurez que vous en doutez, ils vous iront debattant que vous n'en doutez pas, ou que vous ne pouvez iuger et establir que vous en doutez. Et, par cette extrémité de doute, qui se secoue soy mesme, ils se separent et se divisent de plusieurs opinions, de celles mesmes qui ont maintenu en plusieurs façons le doute et l'ignorance. Pourquoi ne leur sera il permis, disent ils, comme il est entre les dogmatistes, à l'un dire vert, à l'autre iaulne, à eulx aussi de doubter? est il chose qu'on vous puisse proposer pour l'advouer ou refuser, laquelle il ne soit pas loisible de considerer comme ambiguë? et, où les aultres sont portez, ou par la coustume de leurs pais, ou par l'institution des parents, ou par rencontre, comme par une tempeste, sans iugement et sans chois, voire le plus souvent avant l'aage de discretion, à telle ou telle opinion, à la secte ou stoïque ou epicurienne, à laquelle ils se treuvent hypothéquez, asservis et collez, comme à une prinse qu'ils ne peuvent demordre, *ad quamcumque disciplinam, velut tempestate, delati, ad eam, tanquam ad saxum, adhærescunt*<sup>1</sup>; pourquoi à ceulx cy ne sera il pareillement concedé de maintenir leur liberté, et considerer les choses sans obligation et servitude?

<sup>1</sup> Ils s'attachent à la première secte que leur offre le hazard, comme à un rocher sur lequel la tempête les auroit jetés. CIC., *Academ.*, II, 3.

bien ; s'ils ne le sçavent pas prouver , il est bon de mesme : *Ut quum in eadem re paria contrariis in partibus momenta inveniuntur ; facilius ab utraque parte assertio sustineatur*<sup>1</sup> : et font estat de trouver bien plus facilement pourquoy une chose soit faulse , que non pas qu'elle soit vraye ; et ce qui n'est pas , que ce qui est ; et ce qu'ils ne croient pas , que ce qu'ils croient. Leurs façons de parler sont , « Je n'establis rien : Il n'est non plus ainsi qu'ainsin , ou que ny l'un ny l'autre : Je ne le comprends point : Les apparences sont eguales partout : La loy de parler , et pour et contre , est pareille : Rien ne semble vray , qui ne puisse sembler fauls. » Leur mot sacramental , c'est *ἰνίχῃ* , c'est à dire , « ie soustiens , ie ne bouge : » voylà leurs refrains , et aultres de pareille substance. Leur effect , c'est une pure , entiere , et trespargaite surseance et suspension de iugement : ils se servent de leur raison pour enquerir et pour debattre , mais non pas pour arrester et choisir. Quiconque imaginera une perpetuelle confession d'ignorance , un iugement sans pente et sans inclination , à quelque occasion que ce puisse estre , il conceoit le pyrrhonisme. I'exprime cette fantasie autant que ie puis , parce que plusieurs la treuvent difficile à concevoir ; et les aucteurs mesmes la representent un peu obscurément et diversement.

Quant aux actions de la vie , ils sont en cela de la commune façon : ils se prestent et accommodent aux inclinations naturelles<sup>2</sup> , à l'impulsion et contraincte des passions , aux constitutions des loix et des coustumes , et à la tradition des arts : *Non enim nos Deus ista scire , sed tantummodo uti , voluit*<sup>3</sup>. Ils laissent guider à ces choses là leurs actions communes , sans aulcune opination ou iugement : qui faict que ie ne puis pas

<sup>1</sup> Afin que , trouvant sur un même sujet des raisons égales pour et contre , il soit plus facile , sur un point ou sur l'autre , de suspendre son jugement. Cic. , *Acad.* , I , 42. — Il faut lire dans le texte latin *assenso* , comme tous les critiques en conviennent aujourd'hui. J. V. L.

<sup>2</sup> C'est ce que Sextus Empiricus déclare expressément , et en autant de mots. *Pyrrh. Hypot.* , I , 6. p. 44. C.

<sup>3</sup> Car Dieu nous a refusé la connoissance de ces choses , et ne nous en a accordé que l'usage. Cic. , *de Divinat.* , I , 48.

valons bien, mieulx de nous laisser manier, sans inquisition, à l'ordre du monde : une ame garantie de preiugez a un merveilleux advancement vers la tranquillité ; gents qui iugent et contreroolent leurs iuges, ne s'y soubmettent iamais deuement.

Combien, et aux loix de la religion, et aux loix politiques, se treuvent plus dociles, et ayez à mener les esprits simples et incurieux, que ces esprits surveillants et paidagogues des causes divines et humaines ! Il n'est rien en l'humaine invention où il y ayt tant de verisimilitude et d'utilité : cette cy presente l'homme nud et vuide ; recognoissant sa foyblesse naturelle ; propre à recevoir d'en hault quelque force estrangiere ; desgarni d'humaine science, et d'autant plus apte à loger en soy la divine ; aneantissant son iugement pour faire plus de place à la foy ; ny mescreant, ny establisant aucun dogme contre les observances communes ; humble, obeïssant, disciplinable, studieux, ennemy iuré de l'heresie, et s'exemptant, par consequent, des vaines et irreligieuses opinions introduictes par les faulses sectes : c'est une charte blanche, preparee à prendre du doigt de Dieu telles formes qu'il luy plaira d'y graver. Plus nous nous renvoyons et commettons à Dieu, et renonceons à nous ; mieulx nous en valons. « Accepte, dit l'Ecclesiaste <sup>1</sup>, en bonne part, les choses au visage et au goust qu'elles se presentent à toy, du iour à la iournee ; le demourant est hors de ta cognoissance. » *Dominus scit cogitationes hominum, quoniam vanæ sunt* <sup>2</sup>.

Voilà comment, de trois generales sectes de philosophie, les deux font expresse profession de dubitation et d'ignorance : et, en celle des dogmatistes, qui est troisieme, il est aysé à découvrir que la pluspart n'ont prins le visage de l'assurance, que pour avoir meilleure mine ; ils n'ont pas tant pensé nous establir quelque certitude, que nous montrer iusques où ils estoient allez en cette chasse de la verité, *quam docti fingunt magis, quam norunt* <sup>3</sup>. Timæus, ayant à instruire So-

<sup>1</sup> Cic., *Academ.*, III, 22 ; V, 17, etc. J. V. L.

<sup>2</sup> Dieu sait que les pensées des hommes ne sont que vanité. *Psaume XCIII*, v. 11.

<sup>3</sup> Que les savants supposent, plutôt qu'ils ne la connoissent.

*Qui requirunt, quid de quaque re ipsi sentiamus, curiosius id faciunt, quam necesse est... Hæc in philosophia ratio contra omnia disserendi, nullamque rem aperte iudicandi, profecta a Socrate, repetita ab Arcesila, confirmata a Carneade, usque ad nostram viget ætatem... Hi sumus, qui omnibus veris falsa quædam adiuncta esse dicamus, tanta similitudine, ut in iis nulla insit certe iudicandi et assentiendi nota<sup>1</sup>. Pourquoi, non Aristote seulement, mais la plupart des philosophes ont ils affecté la difficulté, si ce n'est pour faire valoir la vanité du subiect, et amuser la curiosité de nostre esprit, luy donnant où se paistre, à ronger cet os creux et descharné? Clitomachus affermoit n'avoir iamaï sceu, par les escripts de Carneades, entendre de quelle opinion il estoit<sup>2</sup> : pourquoi a evité aux siens Epicurus, la facilité; et Heraclitus en a esté surnommé *σφοδρὸς*<sup>3</sup>. La difficulté est une monnoye que les sçavants employent, comme les ioueurs de passe passe, pour ne descouvrir l'inanité de leur art, et de laquelle l'humaine bestise se paye ayseement :*

*Clarus, ob obscuram linguam, magis inter inanes...*

*Omnia enim stolidi magis admirantur, amantque,*

*Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt<sup>4</sup>.*

Cicero<sup>5</sup>, reprend aucuns de ses amis d'avoir accoustumé de mettre à l'astrologie, au droict, à la dialectique et à la geometrie, plus de temps que ne meritoient ces arts; et que cela les divertissoit des devoirs de la vie, plus utiles et honnestes : les philosophes cyrenaiques mesprisoient egualement la phy-

<sup>1</sup> Ceux qui voudroient savoir ce que nous pensons sur chaque matière, poussent trop loin la curiosité... La secte des académiciens, dont le caractère est de tout soumettre à la dispute, sans décider sur rien; cette secte fondée par Socrate, rétablie par Arcésilas, affermie par Carnéade, a fleuri jusqu'à nos jours... Voici donc notre sentiment : Le faux est partout mêlé avec le vrai, et lui ressemble si fort, qu'il n'y a point de marque certaine pour les distinguer. Cic., *de Nat. deor.*, I, 8.

<sup>2</sup> Cic., *Academ.*, II, 43. C.

<sup>3</sup> *Ténébreux*. Cic. *de Finibus*, II, 8, J. V. L.

<sup>4</sup> C'est par l'obscurité de son langage qu'Héraclite s'est attiré la vénération des ignorants, car la sottise n'estime et n'admire que les opinions cachées sous des termes mystérieux. Lucrèce, I, 640.

<sup>5</sup> *De Offic.*, I, 6, C.

on ; aussi , à mon gré , iamais instruction ne feut titubante et rien asseverante , si la sienne ne l'est.

Socrates disoit <sup>1</sup> , que les sages femmes , en prenant ce mestier de faire engendrer les aultres , quittent le mestier d'engendrer , elles : que luy , par le tiltre de Sage homme que les dieux luy ont deferé , s'estoit aussi desfaict , en son amour virile et mentale de la faculté d'enfanter ; se contentant d'ayder et favoriser de son secours les engendrants , ouvrir leur nature , graisser leurs conduicts , faciliter l'yssue de leur enfantement , iuger d'iceluy , le baptizer , le nourrir , le fortifier , l'emmaillotter , et eirconcire ; exerçant et maniant son engein aux perils et fortunes d'aultruy.

Il est ainsi de la pluspart des auteurs de ce tiers genre , comme les anciens ont remarqué des escripts d'Anaxagoras , Democritus , Parmenides , Xenophanes , et aultres : ils ont une forme d'escire douteuse en substance et en desseing , enquerant plustost qu'instruisant ; encores qu'ils entresement leur style de cadences dogmatistes. Cela se veoid il pas aussi bien en Seneque et en Plutarque ? combien disent ils tantost d'un visage , tantost d'un aultre , pour ceulx qui y regardent de prez ? Et les reconciliateurs des iurisconsultes debvoient premierement les concilier chascun à soy. Platon me semble avoir aimé cette forme de philosopher par dialogues , à escient , pour loger plus decemment en diverses bouches la diversité et variation de ses propres fantasies. Diversement traicter les matieres , est aussi bien les traicter que conformement , et mieulx ; à sçavoir plus copieusement et utilement. Prenons exemple de nous : les arrests font le poinct extreme du parler dogmatiste et resolutif ; si est ce que ceulx que nos parlements presentent au peuple , les plus exemplaires , propres à nourrir en luy la reverence qu'il doit à cette dignité , principalement par la suffisance des personnes qui l'exercent , prennent leur beauté , non de la conclusion qui est à eux quotidienne , et qui est commune à tout iuge , tant comme de la disceptation et agitation des diverses et contraires ratiocinations que la

<sup>1</sup> Dans le *Théétète* de Platon.

curiosité : « Va , luy dict il , tu m'as faict desplaisir ; ie ne lairray pourtant d'en chercher la cause , comme si elle estoit naturelle : » et volontiers n'eust failly de trouver quelque raison vraye à un effect fauls et supposé. Cette histoire d'un fameux et grand philosophe nous represente bien clairement cette passion studieuse qui nous amuse à la poursuyte des choses , de l'acquest desquelles nous sommes desesperez. Plutarque recite un pareil exemple de quelqu'un qui ne vouloit pas estre esclaircy de ce de quoy il estoit en doubte , pour ne perdre le plaisir de le chercher ; comme l'autre , qui ne vouloit pas que son medecin luy ostast l'alteration de la fiebvre , pour ne perdre le plaisir de l'assouvir en beuvant. *Satius est supervacua discere , quam nihil* <sup>2</sup>. Tout ainsi qu'en pasture , il y a le plaisir souvent seul ; et tout ce que nous prenons , qui est plaisant , n'est pas tousiours nutritif , ou sain : pareillement ce que nostre esprit tire de la science ne laisse pas d'estre voluptueux , encores qu'il ne soit ny alimentant ny salutaire. Voicy comme ils disent : « La consideration de la nature est une pasture propre à nos esprits ; elle nous esleve et enfle , nous faict desdaigner les choses basses et terriennes , par la comparaison des superieures et celestes ; la recherche mesme des choses occultes et grandes est tresplaisante , voire à celui qui n'en acquiert que la reverence et crainte d'en iuger : » ce sont des mots de leur profession <sup>3</sup>. La vaine image de cette maladifve curiosité se veoid plus expressement encores en cet autre exemple , qu'ils ont par honneur si souvent en la bouche : Eudoxus souhaitoit et prioit les dieux , qu'il peust une fois veoir le soleil de prez , comprendre sa forme , sa grandeur et sa beauté , à peine d'en estre bruslé soubdainement <sup>4</sup>. Il veult ,

<sup>1</sup> PLUTARQUE (*Propos de table*, liv. I, quest. 40) fait manger un concombre à Démocrite, τὸν αἰκνόν, et non pas une figue, τὸ εὔρον. Montaigne a suivi la version françoise d'Amylet, ou le latin de Xylander. C.

<sup>2</sup> Il vaut mieux apprendre des choses inutiles, que de ne rien apprendre. SÉNÈQUE, *Epist.* 88.

<sup>3</sup> Ainsi s'expriment CICÉRON, *Acad.*, II, 44; SÉNÈQUE, *Nat. quest.*, I, *præm.*, etc. J. V. L.

<sup>4</sup> PLUTARQUE, *Qu'on ne sauroit vivre joyeusement selon la doctrine d'Épicure*,



cules à persuader à soy mesme ; sçachant combien nous sommes propres à recevoir toutes impressions , et , sur toutes , les plus farouches et enormes : et pourtant , en ses loix , il a grand soing qu'on ne chante en publique que des poësies , desquelles les fabuleuses feinctes tendent à quelque utile fin ; estant si facile d'imprimer toute sorte de phantosmes en l'esprit humain , que c'est iniustice de ne le paistre plustost de mensonges proufitables , que de mensonges ou inutiles , ou dommageables ; il dict tout destrousseement <sup>1</sup>, en sa Republique <sup>2</sup>, « Que , pour le proufit des hommes , il est souvent besoing de les piper. » Il est aysé à distinguer quelques sectes avoir plus suyvi la verité , quelques aultres l'utilité , par où celles cy ont gagné credit. C'est la misere de nostre condition , que souvent ce qui se presente à nostre imagination pour le plus vray , ne s'y presente pas pour le plus utile à nostre vie : les plus hardies sectes , epicurienne , pyrrhonienne , nouvelle academique , encores sont elles contrainctes de se plier à la loy civile , au bout du compte.

Il y a d'aultres subiects qu'ils ont beluttez <sup>3</sup>, qui à gauche , qui à dextre , chascun se travaillant d'y donner quelque visage , à tort ou à droict ; car , n'ayant rien trouvé de si caché de quoy ils n'ayent voulu parler , il leur est souvent force de forger des coniectures foibles et folles , non qu'ils les prissent eulx mesmes pour fondement , ny pour establir quelque verité , mais pour l'exercice de leur estude : *Non tam id sensisse quod dicerent , quam exercere ingenia materiæ difficultate videntur voluisse* <sup>4</sup>. Et si on ne le prenoit ainsi , comment couvririons nous une si grande inconstance , variété , et vanité d'opinions , que nous veoyons avoir esté produictes par ces ames excellentes et admirables ? car , pour exemple , qu'est il plus vain que de vouloir deviner Dieu par nos analogies et coniectures ? le regler , et le monde , à nostre capacité et à nos

<sup>1</sup> Tout ouvertement. C.

<sup>2</sup> Liv. V , p. 439. C.

<sup>3</sup> Blutés , passés au sas , au tamis , au blutoir. E. J.

<sup>4</sup> Ils semblent avoir écrit , moins par suite d'une conviction profonde , que pour exercer leur esprit par la difficulté du sujet.

Pythagoras adumbra la verité de plus prez , iugeant que la cognoissance de cette Cause premiere et Estre des estres devoit estre indefinie , sans prescription , sans declaration ; que ce n'estoit aultre chose que l'extreme effort de nostre imagination vers la perfection , chascun en amplifiant l'idee selon sa capacité. Mais si Numa entreprint de conformer à ce proiet la devotion de son peuple , l'attacher à une religion purement mentale , sans obiect prefix et sans meslange materiel , il entreprint chose de nul usage : l'esprit humain ne se sçauroit maintenir , vaguant en cet infini de pensees informes ; il les luy fault compiler en certaine image à son modele. La maiesté divine s'est ainsi , pour nous , aulcunement laissé circonscrire aux limites corporels : ses sacrements supernaturels et celestes ont des signes de nostre terrestre condition ; son adoration s'exprime par offices et paroles sensibles : car c'est l'homme qui croit et qui prie. Je laisse à part les aultres arguments qui s'employent à ce subiect : mais à peine me feroit on accroire que la veue de nos crucifix et peinture de ce pitieux supplice , que les ornements et mouvements cerimonieux de nos eglises , que les voix accommodees à la devotion de nostre pensee , et cette esmotion des sens , n'eschauffent l'ame des peuples d'une passion religieuse de tresutile effect.

De celles <sup>1</sup> ausquelles on a donné corps , comme la necessité l'a requis parmy cette cecité universelle , ie me feusse , ce me semble , plus volontiers attaché à ceulx qui adoroient le soleil ,

La lumiere commune ,  
L'œil du monde ; et si Dieu au chef porte des yeulx ,  
Les rayons du soleil sont ses yeulx radieux ,  
Qui donnent vie à tous , nous maintiennent et gardent ,  
Et les faicts des humains en ce monde regardent :  
Ce beau , ce grand soleil qui nous faict les saisons ,  
Selon qu'il entre ou sort de ses douces maisons ;  
Qui remplit l'univers de ses vertus cogneues ;  
Qui d'un traict de ses yeulx nous dissipe les nues :

<sup>1</sup> *Des divinités.* — Dans l'édition in-4<sup>o</sup> de 1586 , cette phrase suit immédiatement celle où il est parlé de la *divinité incogneue* adorée à Athènes. A. D.

tost qu'il ne se fault enquerir de la forme de dieu ; et puis il luy faict establir que le soleil est dieu , et l'ame , dieu ; qu'il n'y en a qu'un ; et puis , qu'il y en a plusieurs. Spousippus , nepveu de Platon , faict dieu certaine force gouvernant les choses , et qu'elle est animale : Aristote , asture que c'est l'esprit , asture le monde ; asture il donne un aultre maistre à ce monde , et asture faict dieu l'ardeur du ciel. Xenocrates en faict huit ; les cinq nommez entre les planetes ; le sixiesme , composé de toutes les estoiles fixes , comme de ses membres ; le septiesme et huictiesme , le soleil et la lune. Heraclides Ponticus ne faict que vaguer entre ses advis , et enfin prive dieu de sentiment , et le faict remuant de forme à aultre ; et puis dict que c'est le ciel et la terre. Theophraste se promene , de pareille irresolution , entre toutes ses fantasies ; attribuant l'intendance du monde , tantost à l'entendement , tantost au ciel , tantost aux estoiles : Strato , que c'est nature ayant la force d'engendrer , augmenter , et diminuer , sans forme et sentiment : Zeno , la loy naturelle , commandant le bien et prohibant le mal , laquelle loy est un animant ; et oste les dieux accoustumez , Iupiter , Iuno , Vesta : Diogenes Apolloniates , que c'est l'aage<sup>1</sup>. Xenophanes faict dieu rond , veoyant , oyant , non respirant , n'ayant rien de commun avecques l'humaine nature. Ariston estime la forme de dieu incomprenable , le prive de sens , et ignore s'il est aimant ou aultre chose : Cleanthes , tantost la raison , tantost le monde , tantost l'ame de la nature , tantost la chaleur supreme entourant et enveloppant tout. Perseus , auditeur de Zeno , a tenu qu'on a surnommé dieux ceulx qui avoient apporté quelque notable utilité à l'humaine vie , et les choses mesmes proufitables. Chrysippus faisoit un amas confus de toutes les precedentes

<sup>1</sup> On a essayé en vain de défendre ce texte. Celui de CICÉRON , *de Nat. deor.* , I , 12 : « Aër, quo Diogenes Apolloniates utitur deo , » prouve incontestablement qu'il faut ici *l'air* , au lieu de *l'aage* ; et Coste n'avoit pas même besoin de citer encore à l'appui de cette opinion saint Augustin , *de Civ. Dei* , VIII , 2 ; et Bayle , à l'article *Diogène d'Apollonie*. Montaigne lui-même dit plus bas dans ce chapitre : « Ou l'infinité de nature d'Anaximander , ou l'air de Diogenes , ou les nombres et symmetries de Pythagoras , etc. » J. V. L.

et les parenteles, l'amour et la ialousie, nos membres et nos os, nos fiebvres et nos plaisirs, nos morts, nos sepultures, il fault que cela soit party d'une merveilleuse yvresse de l'entendement humain;

Quæ procul usque adeo divino ab numine distant,  
Inque deum numero quæ sint indigna videri<sup>1</sup>;

*Formæ, ætates, vestitus, ornatus noti sunt; genera, coniugia, cognationes, omniaque traducta ad similitudinem imbecillitatis humanæ: nam et perturbatis animis inducuntur; accipimus enim deorum cupiditates, ægritudines, iracundias<sup>2</sup>*; comme d'avoir attribué la divinité non seulement à la foy, à la vertu, à l'honneur, concorde, liberté, victoire, pitié, mais aussi à la volupté, fraude, mort, envie, vieillesse, misere, à la peur, à la fiebvre et à la male fortune, et aultres iniures de nostre vie fraisle et caducque :

Quid iuvat hoc, templis nostros inducere mores?  
O curvæ in terris animæ, et cœlestium inanes<sup>3</sup>!

Les Égyptiens, d'une impudente prudence, deffendoient, sur peine de la hart, que nul eust à dire que Serapis et Isis, leurs dieux, eussent aultresfois esté hommes; et nul n'ignoroit qu'ils ne l'eussent esté: et leur effigie, representee le doigt sur la bouche, signifioit, dict Varro<sup>4</sup>, cette ordonnance mysterieuse, à leurs presbtres, de taire leur origine mortelle, comme, par raison necessaire, annullant toute leur veneration. Puisque l'homme desiroit tant de s'apparier à Dieu, il eust mieulx faict, dict Cicero<sup>5</sup>, de ramener à soy les conditions divines et les attirer çà bas, que d'envoyer là hault sa

<sup>1</sup> Toutes choses qui sont indignes des dieux, et qui n'ont rien de commun avec leur nature. Lucrèce, V, 125.

<sup>2</sup> On connoît les différentes figures de ces dieux, leur âge, leurs habillements, leurs ornements, leurs généalogies, leurs mariages, leurs alliances; et on les représente, à tous égards, sur le modèle de l'infirmité humaine, sujets aux mêmes passions, amoureux, chagrins, colères. Cic., *de Nat. deor.*, II, 28.

<sup>3</sup> Pourquoi consacrer dans les temples la corruption de nos mœurs? O âmes attachées à la terre, et vides de célestes pensées! PRASE, *Sat.*, II, 62 et 64.

<sup>4</sup> Cité par S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XVIII, 5. C.

<sup>5</sup> *Tusc. quæst.*, I, 26. C.

qu'elle peult desirer et esperer, nous sçavons ce qu'elle peult; cela, ce ne seroit encores rien : S'il y a quelque chose du mien, il n'y a rien de divin : Si cela n'est aultre que ce qui peult appartenir à cette nostre condition presente, il ne peult estre mis en compte; tout contentement des mortels est mortel : la recognoissance de nos parents, de nos enfans et de nos amis, si elle nous peult toucher et chatouiller en l'autre monde, si nous tenons encores à un tel plaisir, nous sommes dans les commoditez terrestres et finies : Nous ne pouvons dignement concevoir la grandeur de ces haultes et divines promesses, si nous les pouvons aucunement concevoir; pour dignement les imaginer, il les fault imaginer inimaginables, indicibles et incomprehensibles, et parfaictement aultres que celles de nostre miserable experience. OEil ne sçauroit veoir, dit saint Paul <sup>1</sup>, et ne peult monter en cœur d'homme, l'heur que Dieu prepare aux siens. Et si, pour nous en rendre capables, on reforme et rechange nostre estre (comme tu dis, Platon, par tes purifications), ce doit estre d'un si extreme changement et si universel, que, par la doctrine physique, ce ne sera plus nous;

Hector erat tunc quum bello certabat; at ille  
Tractus ab Æmonio, non erat Hector, equo <sup>2</sup>;

ce sera quelque aultre chose qui recevra ces recompenses :

Quod mutatur... dissolvitur; interit ergo :  
Traiciuntur enim partes, atque ordine migrant <sup>3</sup>.

Car, en la metempsychose de Pythagoras, et changement d'habitation qu'il imaginoit aux ames, pensons nous que le lion, dans lequel est l'ame de Cesar, espouse les passions qui touchoient Cesar, ny que ce soit luy? si c'estoit encores luy, ceux là auroient raison, qui, combattants cett' opinion contre

<sup>1</sup> *Corinth.*, I, 2, 9, d'après *Isaïe*, LXIV, 8. J. V. L.

<sup>2</sup> C'étoit Hector qui combattoit les armes à la main; mais le corps qui fut traîné par les chevaux d'Achille, ce n'étoit plus Hector. *Ovide*, *Trist.*, III, 44, 27.

<sup>3</sup> Ce qui est changé, se dissout; donc il périt: en effet, les corps sont séparés par d'autres corps, et l'organisation est détruite. *Lucrèce*, III, 736.

nous ne disons pas que l'homme souffre quand les vers luy rongent ses membres de quoy il vivoit, et que la terre les consomme :

Et nihil hoc ad nos, qui coitu coniugioque  
Corporis atque animæ consistimus uniter apti<sup>1</sup>.

Davantage, sur quel fondement de leur iustice peuvent les dieux recognoistre et recompenser à l'homme, apres sa mort, ses actions bonnes et vertueuses, puisque ce sont eulx mesmes qui les ont acheminees et produictes en luy? Et pourquoy s'offensent ils et vengent sur luy les vicieuses, puisqu'ils l'ont eulx mesmes produict en cette condition faultiere, et que d'un seul clin de leur volonté ils le peuvent empescher de faillir? Epicurus opposeroit il pas cela à Platon, avecques grand' apparence de l'humaine raison, s'il ne se couvroit souvent par cette sentence, « Qu'il est impossible d'establir quelque chose de certain de l'immortelle nature, par la mortelle? » Elle ne faict que fourvoyer partout, mais specialement quand elle se mesle des choses divines. Qui le sent plus evidemment que nous? car encores que nous luy ayons donné des principes certains et infaillibles, encores que nous esclairions ses pas par la sainte lampe de la Verité, qu'il a pleu à Dieu nous communiquer, nous veoyons pourtant iournellement, pour peu qu'elle se desmente du sentier ordinaire, et qu'elle se destourne ou escarte de la voye trasee et battue par l'Eglise, comme tout aussitost elle se perd, s'embarrasse et s'entrave, tournoyant et flottant dans cette mer vaste, trouble et ondoyante, des opinions humaines, sans bride et sans but : aussitost qu'elle perd ce grand et commun chemin, elle se va divisant et dissipant en mille routes diverses.

L'homme ne peult estre que ce qu'il est, ny imaginer que selon sa portee. C'est plus grande presumption, dict Plutarque<sup>2</sup>, à ceulx qui ne sont qu'hommes, d'entreprendre de par-

<sup>1</sup> Cela ne nous touche pas, puisque nous sommes un tout formé du mariage du corps et de l'ame. LUCRÈCE, III, 837.

<sup>2</sup> Dans le traité, *Pourquoi la justice divine diffère quelquefois la punition des maléfices*, c. 4 de la version d'Amyot. C.

s'acheminer vers leur dieu Zamolxis. De cinq en cinq ans, ils despeschent vers luy quelqu'un d'entre eulx pour le requerir des choses necessaires. Ce député est choisi au sort; et la forme de le despescher, aprez l'avoir, de bouche, informé de sa charge, est que de ceulx qui l'assistent, trois tiennent debout autant de iavelines, sur lesquelles les aultres le lancent à force de bras. S'il vient à s'enferrer en lieu mortel, et qu'il trespasse soudain, ce leur est certain argument de faveur divine : s'il en eschappe, ils l'estiment meschant et exsecrable, et en deputent encores un aultre de mesme. Amestris<sup>1</sup>, mere de Xerxes, devenue vieille, feit, pour une fois, ensepvelir tous vifs quatorze iouvenceaux des meilleures maisons de Perse, suyvant la religion du pats, pour gratifier à quelque dieu soubterrain. Encores aujourd'huy les idoles de Themix-titan se cimentent du sang des petits enfants; et n'aiment sacrifice que de ces pueriles et pures ames : iustice affamee du sang de l'innocence !

Tantum religio potuit suadere malorum<sup>2</sup> !

Les Carthaginois<sup>3</sup> immoloient leurs propres enfants à Saturne; et qui n'en avoit point, en achetoit : estant cependant le pere et la mere tenus d'assister à cet office avecques contenance gaye et contente.

C'estoit une estrange fantasie, de vouloir payer la bonté divine de nostre affliction; comme les Lacedemoniens<sup>4</sup>, qui mignardoient leur Diane par le bourrellement des ieunes garçons qu'ils faisoient fouetter en sa faveur, souvent iusques à la mort : c'estoit une humeur farouche, de vouloir gratifier l'architecte de la subversion de son bastiment, et de vouloir garantir la peine due aux coupables, par la punition des non coupables; et que la pauvre Iphigenia, au port d'Aulide, par

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *de la Superstition*, c. 45, et HÉRODOTE, VII, 114. Amestris étoit femme de Xerxès. C.

<sup>2</sup> Tant la superstition a pu conseiller de crimes ! LUCRÈCE, I, 102.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *de la Superstition*, c. 45. C.

<sup>4</sup> PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*, vers la fin. C.

Cette contexture naturelle regarde, par son usage, non seulement nous, mais aussi le service de Dieu et des autres hommes; c'est iniustice de l'affoler à nostre escient, comme de nous tuer pour quelque pretexte que ce soit : ce semble estre grande lascheté et trahison de mastiner et corrompre les fonctions du corps, stupides et serves, pour espargner à l'ame la sollicitude de les conduire selon raison; *ubi iratos deos timent, qui sic propitios habere merentur?..... In regni libidinis voluptatem castrati sunt quidam; sed nemo sibi, ne vir esset, iubente domino, manus intulit*<sup>1</sup>. Ainsi remplissoient ils leur religion de plusieurs mauvais effects :

Sæpius olim

Religio peperit scelerosa atque impia facta<sup>2</sup>.

Or rien du nostre ne se peult apparier ou rapporter, en quelque façon que ce soit, à la nature divine, qui ne la tache et marque d'autant d'imperfection. Cette infinie beauté, puissance et bonté, comment peult elle souffrir quelque correspondance et similitude à chose si abiecte que nous sommes, sans un extreme interest et deschet de sa divine grandeur? *Infirmum Dei fortius est hominibus: et stultum Dei sapientius est hominibus*<sup>3</sup>. Stilpon le philosophe, interrogé si les dieux s'es-iouïssent de nos honneurs et sacrifices: « Vous estes indiscret, respondit il<sup>4</sup>; retirons nous à part, si vous voulez parler de cela. » Toutesfois, nous luy prescrivons des bornes, nous tenons sa puissance assiegee par nos raisons (i'appelle raison nos resveries et nos songes, avecques la dispense de la philosophie, qui dict, « le fol mesme, et le meschant, forcener

<sup>1</sup> De quelles actions pensent-ils que les dieux s'irritent, ceux qui croient se les rendre propices par des crimes?... On a vu des hommes qui ont été faits eunuques, pour servir aux plaisirs des rois; mais jamais esclave ne s'est mutilé lui-même, lorsque son maître lui commandoit de ne plus être homme. S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, VI, 10, d'après Sénèque.

<sup>2</sup> Autrefois la superstition a souvent inspiré des actions impies et détestables. LUCRÈCE, I, 83.

<sup>3</sup> La foiblesse de Dieu est plus forte que la force des hommes; sa folie est plus sage que leur sagesse. S. PAUL, *Corinth.*, I, 1, 25.

<sup>4</sup> DIOGÈNE LAÛRTI, II, 117. C.



de fondement, qu'en ce qu'elle te persuade la pluralité des mondes ;

*Terramque, et solem, lunam, mare, cetera quæ sunt ;  
Non esse unica, sed numero magis innumerali<sup>1</sup> :*

les plus fameux esprits du temps passé l'ont creue, et aucuns des nostres mesmes, forcez par l'apparence de la raison humaine ; d'autant qu'en ce bastiment que nous veoyons, il n'y a rien seul et un,

*Quum in summa res nulla sit una,  
Unica quæ gignatur, et unica solaque crescat<sup>2</sup> ;*

et que toutes les especes sont multipliees en quelque nombre ; par où il semble n'estre pas vraysemblable que Dieu ayt fait ce seul ouvrage sans compaignon, et que la matiere de cette forme ayt esté toute espuisee en ce seul individu ;

*Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est,  
Esse alios alibi congressus material,  
Qualis hic est, avido complexu quem tenet æther<sup>3</sup> :*

notamment, si c'est un animant, comme ses mouvements le rendent si croyable que Platon l'asseure<sup>4</sup>, et plusieurs des nostres, ou le confirment, ou ne l'osent infirmer ; non plus que cette ancienne opinion, que le ciel, les estoiles et aultres membres du monde, sont creatures composees de corps et ame, mortelles en consideration de leur composition, mais immortelles par la determination du Createur. Or, s'il y a plusieurs mondes, comme Democritus, Epicurus, et presque toute la philosophie a pensé, que sçavons nous si les principes et les regles de cettuy cy touchent pareillement les aultres ?

<sup>1</sup> Que la terre, le soleil, la lune, la mer, et tous les êtres, ne sont point uniques, mais en nombre infini. *Lucrèce*, II, 1063.

<sup>2</sup> Qu'il n'y a point, dans la nature, d'être unique de son espèce, qui naisse et qui croisse isolé. *Lucrèce*, II, 1077.

<sup>3</sup> On ne peut donc s'empêcher de convenir qu'il a dû se faire ailleurs d'autres aggrégations de matière, semblables à celle que l'éther embrasse dans son vaste contour. *Lucrèce*, II, 1064.

<sup>4</sup> Dans son *Timée*, p. 527. C.

prescrites à nature? Et nous entreprendrons d'y attacher Dieu mesme! Combien de choses appellons nous miraculeuses et contre nature? cela se faict par chasque homme et par chasque nation, selon la mesure de son ignorance : combien trouvons nous de proprietez occultes et de quintessences? car « aller selon nature, » pour nous, ce n'est qu' « aller selon nostre intelligence, » aultant qu'elle peult suyvre, et aultant que nous y veoyons : ce qui est au delà est monstrueux et desordonné. Or, à ce compte, aux plus advisez et aux plus habiles, tout sera doncques monstrueux : car à ceulx là l'humaine raison a persuadé qu'elle n'avoit ny pied ny fondement quelconque, non pas seulement pour asseurer si la neige est blanche, et Anaxagoras la disoit noire <sup>1</sup>; s'il y a quelque chose, ou s'il n'y a nulle chose; s'il y a science ou ignorance, ce que Metrodorus Chius<sup>2</sup> nioit l'homme pouvoir dire; ou, si nous vivons, comme Euripides est en doubte, « si la vie que nous vivons est vie, ou si c'est ce que nous appellons mort qui soit vie : »

Τίς δ' οἶδεν εἰ ᾗτιν τοῦθ', ὃ κέκληται θανεῖν,  
τὰ ᾗτιν δὲ, θνήσκειν ἔστι;

et non sans apparence : car pourquoy prenons nous tiltre d'estre, de cet instant qui n'est qu'une eloise <sup>4</sup> dans le cours infiny d'une nuit eternelle, et une interruption si briefve de nostre perpetuelle et naturelle condition, la mort occupant tout le devant et tout le derriere de ce moment, et encores une bonne partie de ce moment? D'autres iurent, Qu'il n'y a point de mouvement <sup>5</sup>, que rien ne bouge, comme les suy-

<sup>1</sup> CICÉRON, *Academ.*, II, 23 et 34; *Epist. ad. Quint. fr.*, II, 43. On peut consulter, sur cette opinion d'Anaxagore, SEXTUS EMPIRICUS, *Hypotyp. Pyrrhon.*, I, 43; GALIEN, de *Simpl. medicam.*, II, 4; LACTANCE, *Divin. Instit.*, III, 23, V, 3, etc. Un Allemand, Voigt, a publié aussi une dissertation *Adversus alborem nivis*. J. V. L.

<sup>2</sup> CIC., *Acad.*, II, 23; SEXTUS EMPIRICUS, p. 146. C.

<sup>3</sup> PLATON, *Gorgias*, p. 500; DIOGÈNE LAERCE, IX, 73; SEXTUS EMPIRICUS, *Hypotyp.*, III, 24. C.

<sup>4</sup> C'est-à-dire un éclair. Borel, qui sur ce mot cite Montaigne, le fait venir de *elucere*. En Languedoc, ajoute-t-il, un *liaus* veut dire un éclair; et *lieussa*, faire des éclairs : deux mots qui viennent aussi du latin *lucere*. C.

<sup>5</sup> DIOGÈNE LAERCE, IX, 24. C.

mesme nous presentera pour la plus claire : si vous dictes , « Il faict beau temps , » et que vous dissiez <sup>1</sup> verité , il fait doncques beau temps. Voylà pas une forme de parler certaine? encores nous trompera elle : qu'il soit ainsi , suyvens l'exemple : si vous dictes , « Je mens , » et que vous dissiez vray , vous mentez doncques <sup>2</sup>. L'art , la raison , la force de la conclusion de cette cy sont pareilles à l'autre ; toutesfois nous voylà embourbez. Je veois les philosophes pyrrhoniens qui ne peuvent exprimer leur generale conception en aulcune maniere de parler ; car il leur fauldroit un nouveau langage : le nostre est tout formé de propositions affirmatives , qui leur sont du tout ennemies ; de façon que , quand ils disent , « Je doute , » on les tient incontinent à la gorge , pour leur faire avouer qu'au moins assurent et sçavent ils cela , qu'ils doutent. Ainsin on les a contraincts de se sauver dans cette comparaison de la medecine , sans laquelle leur humeur seroit inexplicable : quand ils prononcent « l'ignore , » ou « Je doute , » ils disent que cette proposition s'emporte elle mesme , quand et quand le reste , ny plus ny moins que la rhubarbe qui poulse hors les mauvaises humeurs , et s'emporte hors quand et quand elle mesme <sup>3</sup>. Cette fantasie est plus seurement conceue par interrogation : QUE SÇAY IE? comme ie la porte à la devise d'une balance.

Voyez comment on se prevault de cette sorte de parler , pleine d'irreverence <sup>4</sup> : aux disputes qui sont à present en nostre religion , si vous pressez trop les adversaires , ils vous diront tout destrousseement qu' « Il n'est pas en la puissance de Dieu de faire que son corps soit en paradis et en la terre ,

<sup>1</sup> C'est ainsi que Montaigne a orthographié deux fois de suite ce mot dans l'exemplaire corrigé de sa main. Nous écrivions aujourd'hui *disiez* : mais c'est bien plus la précision et l'énergie , que la correction et la pureté du style , qu'il faut chercher dans Montaigne. Ce philosophe n'est pas un guide plus sûr en fait d'orthographe et de ponctuation : aussi dit-il expressément qu'il ne se mêle ni de l'une ni de l'autre , et qu'il recommande seulement aux imprimeurs de suivre l'*orthographe antienne*. N.

<sup>2</sup> C'est le sophisme appelé *le menteur*, ψευδόμενος. CIC., *Academ.*, II, 29; AULUGELLE, XVIII, 2, etc. J. V. L.

<sup>3</sup> DIOGÈNE LAÛRTI, IX, 76. C.

<sup>4</sup> Dont il est question plus haut , savoir : *Dieu ne peut faire ceci , ou cela*. C.

veries et les erreurs desquelles le monde se treuve saisi, ramenent et poissant à sa balance chose si esloingnee de son poids<sup>1</sup>. *Mirum, quo procedat improbitas cordis humani, parvulo aliquo invitata successu*<sup>2</sup>. Combien insolemment rebrouent Epicurus les stoiciens, sur ce qu'il tient l'Estre veritablement bon et heureux n'appartenir qu'à Dieu, et l'homme sage n'en avoir qu'un umbrage et similitude! combien temerairement ont ils attaché Dieu à la destinee! (à la mienne volonté, qu'aucuns du surnom de chrestien ne le facent pas encores!) et Thales, Platon et Pythagoras l'ont asservy à la necessité. Cette fierté de vouloir descouvrir Dieu par nos yeulx a faict qu'un grand personnage des nostres<sup>3</sup> a attribué à la Divinité une forme corporelle; et est cause de ce qui nous advient tous les iours d'attribuer à Dieu les evenements d'importance, d'une particuliere assignation: parce qu'ils nous poissent, il semble qu'ils luy poissent aussi, et qu'il y regarde plus entier et plus attentif qu'aux evenements qui nous sont legiers, ou d'une suite ordinaire; *magna dii curant, parva negligunt*<sup>4</sup>: escoutez son exemple, il vous esclaircira de sa raison; *nec in regnis quidem reges omnia minima curant*<sup>5</sup>; comme si à ce roy là c'estoit plus et moins de remuer un empire, ou la feuille d'un arbre; et si sa providence s'exerceoit autrement, inclinant l'evenement d'une bataille, que le sault d'une pulce. La main de son gouvernement se preste à toutes choses, de pareille teneur, mesme force et mesme ordre: nos-

<sup>1</sup> Montaigne, dans tout ce passage, contredit l'auteur qu'il a traduit et qu'il défend. « L'homme, dit Sebond, est, par sa nature, en tant qu'il est homme, la vraie et vive image de Dieu. Tout ainsi que le cachet engrave sa figure dans la cire, ainsi Dieu empreint en l'homme sa semblance, etc. » *Théologie naturelle*, c. 424, traduction de Montaigne. J. V. L.

<sup>2</sup> Il est étonnant jusqu'où se porte l'arrogance du cœur de l'homme, lorsqu'elle est encouragée par le moindre succès. PLIN, *Nat. Hist.*, II, 23.

<sup>3</sup> C'est Tertullien, dans ce passage si souvent cité: *Quis negat Deum esse corpus, et si Deus spiritus sit?* N.

<sup>4</sup> Les dieux prennent soin des grandes choses, et négligent les petites. CIC., *de Nat. deor.*, II, 86.

<sup>5</sup> Les rois mêmes n'entrent pas dans les petits détails de l'administration. CIC., *ibid.*, III, 33.

où cet aigle est représenté emportant à la chevre morte <sup>1</sup> vers le ciel ces âmes défilées. C'est pitié que nous nous pipions de nos propres singeries et inventions ;

Quod finxere, timent <sup>2</sup> :

comme les enfants qui s'effroyent de ce même visage qu'ils ont barbouillé et noirci à leur compaignon : *quasi quidquam infelicius sit homine, cui sua figmenta dominantur* <sup>3</sup>. C'est bien loing d'honorer celui qui nous a faits, que d'honorer celui que nous avons fait. Auguste eut plus de temples que Jupiter, servis avec autant de religion et créance de miracles. Les Thasiens, en recompense des bienfaits qu'ils avoient reçeus d'Agésilas, lui vinrent dire qu'ils l'avoient canonisé : « Votre nation, leur dict-il <sup>4</sup>, a elle ce pouvoir de faire Dieu qui bon luy semble ? Faictes en, pour veoir, l'un d'entre vous : et puis, quand j'auray veu comme il s'en sera trouvé, ie vous diray grandmercy de votre offre. » L'homme est bien insensé ! il ne sçauroit forger un ciron, et forge des dieux à douzaine ! Oyez Trismegiste <sup>5</sup> louant nostre suffisance : « De toutes les choses admirables, cecy a surmonté l'admiration, que l'homme ayt peu trouver la divine nature et la faire. » Voicy des arguments de l'eschole même de la philosophie,

Nosse cui divos et cœli numina soli,  
Aut soli nescire, datum <sup>6</sup> :

« Si Dieu est, il est animal <sup>7</sup> ; s'il est animal, il a sens ; et s'il a sens, il est subiect à corruption. S'il est sans corps, il est

<sup>1</sup> Celui qui est porté à la chevre morte est couché sur le dos de celui qui le porte, et lui embrasse le cou, en tenant ses cuisses et ses jambes autour de son corps. C.

<sup>2</sup> Ils redoutent ce qu'ils ont eux-mêmes inventé. LUCAIN, I, 486.

<sup>3</sup> Quoi de plus malheureux que l'homme, esclave des chimères qu'il s'est faites !

<sup>4</sup> PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*. C.

<sup>5</sup> *Asclepius dialog.*, ap. L. APULIUM, *ed. Bipont.*, t. II, p. 506. J. V. L.

<sup>6</sup> Qui seule peut connoître les dieux et les puissances célestes, ou savoir qu'on ne peut les connoître. LUCAIN, I, 482.

<sup>7</sup> C'est-à-dire animé. — Voy. CICÉRON, *de Nat. deor.*, III, 45, 46. Tous les arguments qui suivent sont extraits aussi du même ouvrage, II, 6, 8, 41, 42, 46, etc. C.

dele? Estirons<sup>1</sup>, eslevons et grossissons les qualitez humaines tant qu'il nous plaira : enfle toy, pauvre homme, et encores, et encores, et encores ;

Non, si te ruperis, inquit<sup>2</sup>.

*Profecto non Deum, quem cogitare non possunt, sed semetipsos pro illo cogitantes, non illum, sed se ipsos, non illi, sed sibi comparant*<sup>3</sup>. Ez choses naturelles, les effects ne rapportent qu'à demy leurs causes : quoy cette cy? elle est au dessus de l'ordre de nature ; sa condition est trop haultaine, trop esloingnee et trop maistresse, pour souffrir que nos conclusions l'attachent et la garottent. Ce n'est point par nous qu'on y arrive, cette route est trop basse : nous ne sommes non plus prez du ciel sur le mont Cenis, qu'au fond de la mer : consultez en pour veoir avecques vostre astrolabe. Ils ramenant Dieu iusques à l'accointance charnelle des femmes, à combien de fois, à combien de generations : Paulina, femme de Saturninus, matrone de grande reputation à Rome, pensant coucher avec le dieu Serapis<sup>4</sup>, se trouva entre les bras d'un sien amoureux, par le macquerellage des presbtres de ce temple : Varro, le plus subtil et le plus sçavant aucteur latin, en ses livres de la theologie, escript<sup>5</sup> que le sacristain de Hercules, iectant au sort d'une main pour soy, de l'autre pour Hercules, ioua contre luy un soupper et une garse ; s'il gaignoit, aux despens des offrandes ; s'il perdoit, aux siens : il perdit, paya son soupper et sa garse ; son nom feut Laurentine, qui veid de nuict ce dieu entre ses bras, luy disant au surplus que, le lendemain, le premier qu'elle rencontreroit la payeroit ce-

<sup>1</sup> *Étendons, alongeons. E. J.*

<sup>2</sup> Quand tu crèverois, tu n'en approcheras pas. HOR., *Sat.*, II, 5, 49.

<sup>3</sup> Certes les hommes, croyant penser à Dieu, dont ils ne peuvent se former l'idée, ne pensent point à lui, mais à eux-mêmes ; ils ne voient qu'eux, et non pas lui ; c'est à eux, non à lui-même, qu'ils le comparent. S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XII, 18.

<sup>4</sup> Ou *Anubis*, selon JOSEPH, *Ant. jud.*, XVIII, 4. C. — Voy. FONTENELLE, *Dialogue des morts, Pauline et Callirhoe*. J. V. L.

<sup>5</sup> Dans S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, VI, 7. C. — Voyez aussi sur cette tradition, MACROBE, *Saturnales*, I, 10 ; et BAUDELOT, *de l'Utilité des voyages*, t. II, p. 441. J. V. L.

*Ita est informatum anticipatumque mentibus nostris, ut homini, quum de Deo cogitet, forma occurrat humana*<sup>1</sup>. Pourtant disoit plaisamment Xenophanes<sup>2</sup>, que si les animaux se forgent des dieux, comme il est vraysemblable qu'ils facent, ils les forgent certainement de mesme eulx, et se glorifient comme nous. Car pourquoy ne dira un oyson ainsi : « Toutes les pieces de l'univers me regardent ; la terre me sert à marcher , le soleil à m'esclairer, les estoiles à m'inspirer leurs influences ; i'ay telle commodité des vents, telle des eaux ; il n'est rien que cette voute regarde si favorablement que moy ; ie suis le mignon de nature ? Est-ce pas l'homme qui me traite, qui me loge, qui me sert ? c'est pour moy qu'il faict et semer et mouldre ; s'il me mange, aussi faict il bien l'homme son compaignon, et si foys ie moy les vers qui le tuent et qui le mangent. » Autant en diroit une grue<sup>3</sup> ; et plus magnifiquement encores, pour la liberté de son vol, et la possession de cette belle et haulte region : *Tam blanda conciliatrix, et tam sui est lena ipsa natura*<sup>4</sup> !

Or doncques, par ce mesme train, pour nous sont les destinees, pour nous le monde ; il luict, il tonne pour nous ; et le createur et les creatures, tout est pour nous : c'est le but et le poinct où vise l'université des choses. Regardez le re-

<sup>1</sup> C'est une habitude et un préjugé de notre esprit, que nous ne pouvons penser à Dieu sans nous le représenter sous une forme humaine. Cic., *de Nat. deor.*, I, 27.

<sup>2</sup> EUSÈBE, *Prép. évangel.*, XIII, 15. C.

<sup>3</sup> Montaigne se trouve ici de nouveau en contradiction avec celui dont il fait l'apologie. Sebond, dans sa *Théologie naturelle*, s'exprime ainsi, c. 97, fol. 99, éd. de 1584 : « Le ciel te dict (à l'homme) : le te fournis de lumière le jour, à fin que tu veilles ; d'ombre la nuit, à fin que tu dormes et reposes : pour ta recreation et commodité, le renouvelle les saisons, le te donne la fleurissante douceur du printemps, la chaleur de l'esté, la fertilité de l'automne, les froideurs de l'hiver... L'air : le te communique la respiration vitale, et offre à ton obéissance tout le genre de mes oyseaux. L'eau : le te fournis de quoy boire, de quoy te laver. La terre : le te soutiens ; tu as de mol le pain de quoy se nourrissent tes forces, le vin de quoy tu eslois tes esprits, etc., etc. » Montaigne, plusieurs fois encore, semble réfuter plutôt que défendre l'auteur qu'il a traduit. Lorsqu'il intitula ce chapitre *Apologie de Raimond Sebond*, il avoit sans doute oublié de le relire ; car on sait qu'il manquoit de mémoire. J. V. L.

<sup>4</sup> Tant la nature, adroite et indulgente, porte tous les êtres à s'aimer eux-mêmes ! Cic., *de Nat. deor.*, I, 27.

O sancte Apollo, qui umbilicum certum terrarum obtines <sup>1</sup> !

Pallada Cecropidæ, Minofa Creta Dianam,  
Vulcanum tellus Hypsipylea colit,  
Iunonem Sparte, Pelopeladesque Mycenæ;  
Pinigerum Fauni Mænalis ora caput;  
Mars Latio venerandus erat <sup>2</sup> :

qui n'a qu'un bourg ou une famille en sa possession ; qui loge seul ; qui, en compagnie ou volontaire ou nécessaire,

Iunctaque sunt magno templa nepotis avo <sup>3</sup> :

il en est de si chestifs et si populaires (car le nombre s'en monte iusques à trente six mille <sup>4</sup>), qu'il en fault entasser bien cinq ou six à produire un espic de bled, et en prennent leurs noms divers : trois à une porte, celui de l'ais, celui du gond, celui du seuil ; quatre à un enfant, protecteurs de son maillot, de son boire, de son manger, de son tetter : aucuns certains, aucuns incertains et douteux ; aucuns qui n'entrent pas encores en paradis :

Quos, quoniam cœli nondum dignamur honore,  
Quas dedimus, certe terras habitare sinamus <sup>5</sup> :

il en est de physiciens, de poétiques, de civils : aucuns, moyens entre la divine et l'humaine nature, mediateurs, entremetteurs de nous à Dieu ; adorez par certain second ordre d'adoration et diminutif : infinis en tiltres et offices ; les uns

<sup>1</sup> Vénérable Apollon, qui habitez le centre du monde. CIC., *de Divin.*, II, 86. — Delphes passoit pour le *nombril* ou le centre de la terre, peut-être par un abus du mot *δελφύς*, *uterus*. Voyez TITE LIVE, XXXVIII, 48 ; XLI, 23 ; OVIDE, *Métam.*, X, 168 ; XV, 630 ; STACE, *Thébaïde*, I, 418, etc. J. V. L.

<sup>2</sup> Athènes adore Pallas ; l'île de Minos, Diane ; Lemnos, le dieu du feu ; Sparte et Mycènes honorent Junon. Pan est le dieu du Ménale, et Mars, celui du Latium. OVIDE, *Fast.*, III, 81.

<sup>3</sup> Et le temple du petit-fils est réuni à celui de son divin aïeul. OVIDE, *Fast.*, I, 294.

<sup>4</sup> Montaigne a pris cela dans Hésiode, *Opera et Dies*, vers 232 ; mais Hésiode n'en compte que trente mille : sur quoi Maxime de Tyr observe qu'Hésiode a fait trop petit le nombre des dieux, vu qu'il y en a une multitude innombrable (*Dissert.* <sup>1</sup>). Voyez aussi Varron, dans saint Augustin, *de Civit. Dei*, IV, 31. N.

<sup>5</sup> Puisque nous ne les jugeons pas encore dignes d'être admis dans le ciel, permettons-leur d'habiter les terres que nous leur avons accordées. OVIDE, *Métam.*, I, 194.



utile, que Socrates <sup>1</sup> n'ayt estimé qu'il suffisoit d'en sçavoir iusques à pouvoir arpenter la terre qu'on donnoit et recevoit; et que Polyænus<sup>2</sup>, qui en avoit esté fameux et illustre docteur, ne les ayt prises à mespris, comme pleines de faulseté et de vanité apparente, aprez qu'il eust gousté les doux fruicts des iardins poltronesques d'Epicurus. Socrates, en Xenophon<sup>3</sup>, sur ce propos d'Anaxagoras, estimé par l'antiquité entendu au dessus de tous aultres ez choses celestes et divines, dict qu'il se troubla du cerveau, comme font tous hommes qui perscrutent immodereement les cognoissances qui ne sont de leur appartenace : sur ce qu'il faisoit le soleil une pierre ardente, il ne s'advisoit pas qu'une pierre ne luict point au feu; et, qui pis est, qu'elle s'y consume : en ce qu'il faisoit un du soleil et du feu; que le feu ne noircit pas ceulx qu'il regarde; que nous regardons fixement le feu; que le feu tue les plantes et les herbes. C'est, à l'advis de Socrates, et au mien aussi, le plus sagement iugé du ciel, que n'en iuger point. Platon, ayant à parler des daimons au Timée<sup>4</sup> : « C'est entreprinse, dict il, qui surpasse nostre portee, il en fault croire ces anciens, qui se sont dicts engendrez d'eulx : c'est contre raison de refuser foy aux enfants des dieux, encores que leur dire ne soit estably par raisons necessaires ny vraysemblables, puisqu'ils nous respondent de parler de choses domestiques et familiares.

Veoyons si nous avons quelque peu plus de clarté en la cognoissance des choses humaines et naturelles. N'est ce pas une ridicule entreprinse, à celles ausquelles, par nostre propre confession, nostre science ne peult atteindre, leur aller forgeant un aultre corps, et prestant une forme faulse, de nostre invention; comme il se veoid au mouvement des planetes, auquel d'autant que nostre esprit ne peult arriver ny

<sup>1</sup> XENOPHON, *Mémoires sur Socrate*, IV, 7, 2. C.

<sup>2</sup> CIC., *Academ.*, II, 38. C.

<sup>3</sup> XENOPHON, *Mémoires sur Socrate*, IV, 7, 6 et 7. C.

<sup>4</sup> Page 1033, E, édit. de 1602; *Pensées de Platon*, édit. de 1624, page 80, et les notes, page 469. J. V. L.

infinie variété de faulx iours à exercer nos coniectures. *Latent ista omnia crassis occultata et circumfusa tenebris; ut nulla acies humani ingenii tanta sit, quæ penetrare in cælum, terram intrare possit*<sup>1</sup>. Et certes, la philosophie n'est qu'une poésie sophistique. D'où tirent ses auteurs anciens toutes leurs auctoritez, que des poètes? et les premiers feurent poètes eux mesmes, et la traicterent en leur art. Platon n'est qu'un poète descousu : Timon<sup>2</sup> l'appelle, par iniure, Grand forgeur de miracles. Toutes les sciences surhumaines s'accoustrent du style poétique. Tout ainsi que les femmes employent des dents d'yvoire, où les leurs naturelles leur manquent; et au lieu de leur vray teinct, en forgent un de quelque matiere estrangiere; comme elles font des cuisses de drap et de feutre, et de l'embonpinct de coton; et, au veu et sceu d'un chascun, s'embellissent d'une beauté faulse et empruntée : ainsi faict la science (et nostre droict mesme a, dict on, des fictions legitimes sur lesquelles il fonde la verité de sa iustice); elle nous donne en payement, et en presupposition, les choses qu'elle mesme nous apprend estre inventees; car ces epicycles excentriques, concentriques, de quoy l'astrologie s'ayde à conduire le bransle de ses estoiles, elle nous les donne pour le mieulx qu'elle ayt sceu inventer en ce subiect : comme aussi, au reste, la philosophie nous presente, non pas ce qui est, ou ce qu'elle croit, mais ce qu'elle forge ayant plus d'apparence et de gentillesse. Platon<sup>3</sup>, sur le discours de l'estat de nostre corps, et de celui des bestes : « Que ce que nous avons dict soit vray, nous'en asseurerions, si nous avions sur cela confirmation d'un oracle; seulement nous asseurons que c'est le plus vraysemblablement que nous ayons sceu dire. »

<sup>1</sup> Toutes ces choses sont enveloppées des plus épaisses ténèbres; et il n'y a point d'esprit assez perçant pour pénétrer dans le ciel, ou dans les profondeurs de la terre. Cic., *Acad.*, II, 59.

<sup>2</sup> TIMON le sillographe, cité par DIOGÈNE LAËRTI dans la *Vie de Platon*. La phrase suivante, *Toutes les sciences*, etc., manque dans l'exemplaire vanté par les éditeurs de 1802. On donneroit, en ne suivant que cet exemplaire, un fort mauvais texte de Montaigne. J. V. L.

<sup>3</sup> Dans le *Timée*, édit. d'Estienne, t. III, p. 72. J. V. L.

philosophe Thales s'amuser continuellement à la contemplation de la voulte celeste, et tenir tousiours les yeulx eslevez contremont, lui meit en son passage quelque chose à le faire bruncher, pour l'avertir qu'il seroit temps d'amuser son pensément aux choses qui estoient dans les nues, quand il auroit proueu à celles qui estoient à ses pieds : elle lui conseilloit certes bien de regarder plustost à soy qu'au ciel; car, comme dict Democritus, par la bouche de Cicero,

Quod est ante pedes, nemo spectat : cœli scrutantur plagas <sup>1</sup>.

Mais nostre condition porte que la cognoissance de ce que nous avons entre mains est aussi esloingnee de nous, et aussi bien au dessus des nues, que celle des astres : comme dict Socrates, en Platon <sup>2</sup>, que à quiconque se mesle de la philosophie, on peult faire le reproche que faict cette femme à Thales, qu'il ne veoid rien de ce qui est devant luy : car tout philosophe ignore ce que faict son voisin; ouy, et ce qu'il faict lui mesme; et ignore ce qu'ils sont tous deux, ou bestes, ou hommes.

Ces gents icy, qui treuvent les raisons de Sebond trop foibles, qui n'ignorent rien, qui gouvernent le monde, qui sçavent tout,

Quæ mare compescant causæ; quid temperet annus;  
Stellæ sponte sua, iussæve, vagentur et errent;  
Quid præmat obscurum lunæ, quid proferat orbem;  
Quid veñt et possit rerum concordia discors <sup>3</sup> :

n'ont ils pas quelquesfois sondé, parmi leurs livres, les dif-

<sup>1</sup> Sans rien voir sur la terre, on se perd dans les cieux.

Le vers latin, imité par La Fontaine, *Fables*, II. 15. n'exprime pas une pensée de Démocrite; mais il est dirigé par Cléron contre Démocrite lui-même, *de Divinat.*, II, 15. Les nouveaux fragments de la *République*, I, 18. où ce vers est cité, nous apprennent qu'il est extrait d'une tragédie d'*Iphigénie*. J. V. L.

<sup>2</sup> Dans le même endroit du *Théétète*, édition d'Estienne, t. I. p. 173; *Pensées de Platon*, p. 294. J. V. L.

<sup>3</sup> Ce qui retient la mer dans ses bornes, ce qui règle les saisons; si les astres ont un mouvement propre, ou sont emportés par une force étrangère; d'où vient que la lune croît et décroît régulièrement; et comment la discorde des éléments fait l'harmonie de l'univers. Hon., *Epist.*, I, 12, 16.

guerres de choses, c'est que les communes impressions, on ne les essaye iamais; on n'en sonde point le pied, où gist la faulte et la foiblesse; on ne debat que sur les branches : on ne demande pas si cela est vray, mais s'il a esté ainsin ou ainsin entendu; on ne demande pas si Galen a rien dict qui vaille, mais s'il a dict ainsin ou aultrement. Vrayement c'estoit bien raison que cette bride et contraincte de la liberté de nos iugements, et cette tyrannie de nos creances, s'estendist iusques aux escholes et aux arts : le dieu de la science scholastique, c'est Aristote; c'est religion de debattre de ses ordonnances, comme de celles de Lycurgus à Sparte; sa doctrine nous sert de loy magistrale, qui est, à l'aventure, autant faulse qu'une aultre. Je ne sçay pas pourquoy ie n'acceptasse autant volontiers, ou les idees de Platon, ou les atomes d'Epicurus, ou le plein et le vuide de Leucippus et Democritus, ou l'eau de Thales, ou l'infinité de nature d'Anaximander, ou l'air de Diogenes<sup>1</sup>, ou les nombres et symmetrie de Pythagoras, ou l'infiny de Parmenides, ou l'Un de Musaeus, ou l'eau et le feu d'Apollodorus, ou les parties similaires d'Anaxagoras, ou la discorde et amitié d'Empedocles, ou le feu de Heraclitus, ou toute aultre opinion de cette confusion infinie d'avis et de sentences que produict cette belle raison humaine, par sa certitude et clairvoyance, en tout ce de quoy elle se mesle, que ie ferois l'opinion d'Aristote sur ce subiect des principes des choses naturelles : lesquels principes il bastit de trois pieces, matiere, forme et privation. Et qu'est il plus vain que de faire l'inanité mesme, cause de la production des choses? la privation, c'est une negative; de quelle humeur en a il peu faire la cause et origine des choses qui sont? Cela toutesfois ne s'oseroit esbranler, que pour l'exercice de la logique; on n'y debat rien pour le mettre en doubte, mais pour deffendre l'auteur de l'eschole des obiections estrangieres : son auctorité, c'est le but au delà duquel il n'est pas permis de s'enquerir.

Il est bien aysé, sur des fondements advouez, de bastir ce

<sup>1</sup> De Diogene d'Apollonie, *SEXTUS EMPERICUS, Pyrrhon. Hypotyp.*, III, 4. C.

tude extreme; et n'est point de plus folles gents ny moins philosophes que les philodoxes<sup>1</sup> de Platon : il faut sçavoir si le feu est chauld, si la neige est blanche, s'il y a rien de dur ou de mol en nostre cognoissance.

Et quant à ces responses, de quoy il se faict des contes anciens; comme à celuy qui mettoit en doubte la chaleur, à qui on dict qu'il se iectast dans le feu : à celuy qui nioit la froideur de la glace, qu'il s'en meist dans le sein; elles sont tresindignes de la profession philosophique. S'ils nous eussent laissé en nostre estat naturel, recevants les apparences estrangieres, selon qu'elles se presentent à nous par nos sens, et nous eussent laissé aller aprez nos appetits simples et reglez par la condition de nostre naissance, ils auroient raison de parler ainsi; mais c'est d'eulx que nous avons apprins de nous rendre iuges du monde; c'est d'eulx que nous tenons cette fantasie, « Que la raison humaine est contreroolleuse generale de tout ce qui est au dehors et au dedans de la voulte celeste; qui embrasse tout, qui peult tout, par le moyen de laquelle tout se sçait et cognoist. » Cette reponse seroit bonne parmy les Cannibales, qui iouissent l'heur d'une longue vie, tranquille et paisible, sans les preceptes d'Aristote, et sans la cognoissance du nom de l'aventure, et auroit plus de fermeté que toutes celles qu'ils empruntent de leur raison et de leur invention : de cette cy seroient capables avecques nous tous les animaulx, et tout ce où le commandement est encores pur et simple de la loy naturelle; mais eulx, ils y ont renoncé. Il ne fault pas qu'ils me dient, » Il est vray; car vous le voyez et sentez ainsin : » il fault qu'ils me dient si ce que ie pense sentir, ie le sens pourtant en effect; et, si ie le sens, qu'ils me dient aprez pourquoy ie le sens, et comment, et quoy; qu'ils me dient le nom, l'origine, les tenants et aboutissants de la chaleur, du froid, les qualitez de celuy

<sup>1</sup> Gens qui se remplissent l'esprit d'opinions dont ils ignorent les fondements, qui s'entêtent de mots, qui n'aliment et ne voient que les apparences des choses. — Cette définition est prise de Platon, qui les a caractérisés très particulièrement à la fin du cinquième livre de sa *République*. C.

à Platon <sup>1</sup> que c'étoit une substance se mouvant de soy  
mesme : à Thales, une nature sans repos <sup>2</sup> : à Asclepiades,  
une exercitation des sens ; à Hesiodus et Anaximander, chose  
composee de terre et d'eau ; à Parmenides <sup>3</sup>, de terre et de feu ;  
à Empedocles <sup>4</sup>, de sang ;

Sanguineam vomit ille animam <sup>5</sup> :

à Posidonius <sup>6</sup>, Cleanthes et Galen <sup>7</sup>, une chaleur ou com-  
plexion chaleureuse ,

Ignis est ollis vigor, et cœlestis origo <sup>8</sup> :

à Hippocrates <sup>9</sup>, un esprit espandu par le corps ; à Varro <sup>10</sup>,  
un air receu par la bouche, eschauffé au poulmon, attrempé  
au cœur, et espandu par tout le corps ; à Zeno <sup>11</sup>, la quint'es-  
sence des quatre elements ; à Heraclides Pontificus <sup>12</sup>, la lu-  
miere ; à Xenocrates <sup>13</sup> et aux Egyptiens, un nombre mobile ;  
aux Chaldees, une vertu sans forme determinee ;

Habitum quemdam vitalem corporis esse,  
Harmoniam Græci quam dicunt <sup>14</sup> :

<sup>1</sup> *Traité des Loix*, X, p. 668. C.

<sup>2</sup> Thalès entendoit aussi, et qui se meut de soi-même, *φυσὶν αὐτῶν*, à αὐτο-  
κίνητον. PLUTARQUE, *de Plac. philos.*, IV. 2. Là se trouve ensuite l'opinion du mé-  
decin Asclépiade, *συγγυμνασίαν τῶν αἰσθησέων*. J. V. L.

<sup>3</sup> MACROBE, *in Somm. Scip.*, I, 14. C.

<sup>4</sup> CIC., *Tusc.*, I, 9. C.

<sup>5</sup> Il vomit son ame de sang. VIRG., *Énéide*, IV, 549.

<sup>6</sup> DIOGÈNE LAËRTCE, VIII, 156. C.

<sup>7</sup> On cite là-dessus le traité de Galien, *Quod animi mores sequantur corporis  
temperamentum* : mais Némésius, *de Natura hominis*, c. 2, p. 87, édit. d'Oxford,  
rapporte un passage de Galien, où ce médecin déclare qu'il n'ose rien affirmer sur la  
nature de l'ame ; et les notes de cette édition font connoître plusieurs passages qui  
prouvent clairement la même chose. C.

<sup>8</sup> Les ames ont la force et la vivacité du feu, et leur origine est céleste. VIRG.,  
*Énéide*, VI, 750.

<sup>9</sup> MACROBE, *in Somm. Scip.*, I, 14. C.

<sup>10</sup> LACTANCE, *de Opif. Dei*, c. 47, n° 8. C.

<sup>11</sup> Montaigne parolt attribuer ici à Zénon l'opinion d'Aristote. CIC., *Tusc.*, I, 40. C.

<sup>12</sup> STOBÉE, *Eclog. phys.*, I, 40. C.

<sup>13</sup> MACROBE, *in Somm. Scip.*, I, 14. C.

<sup>14</sup> Une certaine habitude vitale, nommée par les Grecs *harmonie*. LUCRÈCE, III, 100.

gnant la membrane de l'epicrane; Empedocles<sup>1</sup>, au sang; comme aussi Moïse<sup>2</sup>, qui feut la cause pourquoy il deffendit de manger le sang des bestes, auquel leur ame est ioincte : Galen a pensé que chasque partie du corps ayt son ame; Strato<sup>3</sup> l'a logee entre les deux sourcils : *Qua facie quidem sit animus, aut ubi habilet, ne quærendum quidem est*<sup>4</sup>, dict Cicero; ie laisse volontiers à cet homme ses mots propres : irois ie à l'eloquence alterer son parler? ioinct qu'il y a peu d'acquest à desrobber la matiere de ses inventions; elles sont et peu frequentes, et peu roides, et peu ignorees. Mais la raison pourquoy Chrysippus l'argumente autour du cœur, comme les aultres de sa secte, n'est pas pour estre oubliee : c'est par ce, dict il<sup>5</sup>, que quand nous voulons asseurer quelque chose, nous mettons la main sur l'estomach, et quand nous voulons prononcer Εἰς, qui signifie Moy, nous baissions vers l'estomach la maschouere d'en bas. Ce lieu ne se doit passer sans remarquer la vanité d'un si grand personnage; car oultre ce que ces considerations sont d'elles mesmes infiniment legieres, la derniere ne preuve qu'aux Grecs qu'ils ayent l'ame en cet endroict là : il n'est iugement humain, si tendu, qui ne sommeille par fois. Que craignons nous à dire? voylà les storiciens<sup>6</sup>, peres de l'humaine prudence, qui treuvent que l'ame d'un homme, accablé soubs une ruïne, traisne et ahanne long temps à sortir, ne se pouvant desmesler de la charge, comme une souris prinse à la trappelle<sup>7</sup>. Aulcuns tiennent que le monde feut fait pour donner corps, par punition, aux esprits descheus, par leur faulte, de la pureté, en quoy ils avoient esté creez, la premiere creation n'ayant esté qu'incorporelle; et que, selon qu'ils se sont plus ou moins esloingnez

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *des Opinions des philosophes*, IV, 5. C.

<sup>2</sup> *Genes.*, IX, 4; *Levitic.*, VII, 26, XVII, 11; *Deuteronom.*, XII, 23, etc. J. V. L.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *des Opinions des philosophes*, IV, 5. C.

<sup>4</sup> Pour la figure de l'ame et le lieu où elle réside, c'est ce qu'il ne faut pas chercher à connoître. *Cic.*, *Tusc.*, I, 28.

<sup>5</sup> GALIEN, *de Placitis Hippocratis et Platonis*, II, 2. C.

<sup>6</sup> SÉNÈQUE, *Epist.* 57. C.

<sup>7</sup> De l'italien *trappola*, une souricière. C.

ceux qui les poursuivent de cette aultre consideration les mettent ils pas en peine? « Si les atomes ont, par sort, formé tant de sortes de figures, pourquoy ne se sont ils iamais rencontrés à faire une maison et un soulier? pourquoy de mesme ne croit on qu'un nombre infini de lettres grecques versees emmy la place seroient pour arriver à la contexture de l'Iliade <sup>1</sup>? »

« Ce qui est capable de raison, dit Zeno<sup>2</sup>, est meilleur que ce qui n'en est point capable: il n'est rien meilleur que le monde; il est doncques capable de raison. » Cotta<sup>3</sup>, par cette mesme argumentation, faict le monde mathematicien; et le faict musicien et organiste par cett'aultre argumentation aussi de Zeno: « Le tout est plus que la partie: nous sommes capables de sagesse, et sommes parties du monde; il est doncques sage. » Il se veoid infinis pareils exemples, non d'arguments fauls seulement, mais ineptes, ne se tenants point, et accusants leurs auteurs, non tant d'ignorance que d'imprudence, ez reproches que les philosophes se font les uns aux aultres sur les dissensions de leurs opinions et de leurs sectes.

Qui fagoterait suffisamment un amas des asneries de l'humaine sapience, il diroit merveilles: l'en assemble volontiers, comme une montre, par quelque biais non moins utile que les instructions plus moderees. Iugeons par là ce que nous avons à estimer de l'homme, de son sens et de sa raison, puisqu'en ces grands personnages, et qui ont porté si hault l'humaine suffisance, il s'y treuve des defaults si apparents et si grossiers.

Moy i'aime mieulx croire qu'ils ont traicté la science casuellement, ainsi qu'un iouet à toutes mains, et se sont esbattus de la raison, comme d'un instrument vain et frivole, mettants en avant toutes sortes d'inventions et de fantasies, tantost plus tendues, tantost plus lasches. Ce mesme Platon,

<sup>1</sup> Cic., *de Nat. deor.*, II, 37. J. V. L.

<sup>2</sup> Id., *ibid.*, III, 9. C.

<sup>3</sup> Id., *ibid.*, III, 9; II, 12. J. V. L.



tant que bien qu'ils soient nayz chez moy et sans patron , ie sçais qu'ils trouveront leur relation à quelque humeur ancienne , et ne fauldra quelqu'un de dire : « Voylà d'où il le print. » Mes mœurs sont naturelles ; ie n'ay point appelé , à les bastir , le secours d'aucune discipline : mais toutes imbecilles qu'elles sont , quand l'envie m'a prins de les reciter et que , pour les faire sortir en public un peu plus décemment , ie me suis mis en debvoir de les assister et de discours et d'exemples ; ç'a esté merveille à moy mesme de les rencontrer , par cas d'aventure , conformes à tant d'exemples et discours philosophiques. De quel regiment estoit ma vie , ie ne l'ay appris qu'aprez qu'elle est exploictée et employée : nouvelle figure , Un philosophe impremedité et fortuite.

Pour revenir à nostre ame : ce que Platon a mis la raison au cerveau , l'ire au cœur , et la cupidité au foye , il est vraysemblable que ç'a esté plustost une interpretation des mouvements de l'ame , qu'une division et separation qu'il en ayt voulu faire , comme d'un corps en plusieurs membres. Et la plus vraysemblable de leurs opinions est , Que c'est tousiours une ame qui , par sa faculté , ratiocine , se souvient , comprend , iuge , desire , et exerce toutes ses aultres operations par divers instruments du corps ; comme le nocher gouverne son navire selon l'experience qu'il en a , ores tendant ou laschant une chorde , ores haulsant l'antenne , ou remuant l'aviron , par une seule puissance conduisant divers effects : et Qu'elle loge au cerveau ; ce qui appert de ce que les bleceures et accidens qui touchent cette partie offensent incontinent les facultez de l'ame : de là il n'est pas inconvenient qu'elle s'escoule par le reste du corps ;

Medium non deserit unquam  
Cœli Phœbus iter; radiis tamen omnia lustrat ;

• L'édition de 1588, fol. 328, ajoute ici : « (car i'ay choisi ce seul exemple pour le plus commode à tesmoigner nostre foiblesse et vanité.) » L'analyse suivante de la doctrine de Platon est prise de la seconde partie du *Timée*, ou simplement de *DIODÈRE LAERCE*, III, 67. J. V. L.

• Le soleil ne s'écarte jamais, dans sa course, du milieu des cieux, et pourtant il eclaire tout de ses rayons. *CLAUDIEN, de Sexto consul. Honoré, V, 411.*

ment les marques du corps, mais encores une ressemblance d'humeurs, de complexions et inclinations de l'ame :

Denique cur acris violentia triste leonum  
Seminium sequitur? doli, vulpibus, et fuga cervis  
A patribus datur, et patrius pavor incitat artus?  
.....  
Si non certa suo quia semine, seminioque  
Vis animi pariter crescit cum corpore toto<sup>1</sup>?

que là dessus se fonde la iustice divine, punissant aux enfants la faulte des peres; d'autant que la contagion des vices paternels est aulcunement empreinte en l'ame des enfants, et que le desreglement de leur volonté les touche<sup>2</sup> : d'avantage, que si les ames venoient d'ailleurs que d'une suite naturelle, et qu'elles eussent esté quelque aultre chose hors du corps, elles auroient recordation de leur estre premier, attendu les naturelles facultez qui luy sont propres, de discourir, raisonner et se souvenir :

Si in corpus nascentibus insinuat,ur,  
Cur super anteaclam ætatem meminisse nequimus,  
Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus<sup>3</sup>?

car, pour faire valoir la condition de nos ames, comme nous voulons, il les fault presupposer toutes sçavantes, lors qu'elles sont en leur simplicité et pureté naturelle : par ainsin elles eussent esté telles, estants exemptes de la prison corporelle, aussi bien avant que d'y entrer, comme nous esperons qu'elles seront aprez qu'elles en seront sorties : et de ce sçavoir, il faudroit qu'elles se ressouvinsent encores estants au corps, comme disoit Platon<sup>4</sup>, » Que ce que nous apprenions n'estoit.

<sup>1</sup> Enfin pourquoi le lion transmet-il à sa race sa férocité? pourquoi la ruse est-elle héréditaire aux renards; aux cerfs, la fuite et la timidité?... si ce n'est que l'ame ayant, comme le corps, son germe et ses éléments, les qualités de l'ame croissent et se développent en même temps que celles du corps? LUCRÈCE, III, 744, 746.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Pourquoi la justice divine*, etc., c. 49. C.

<sup>3</sup> Si l'ame s'insinue dans le corps au moment où il naît, pourquoi ne pouvons-nous rappeler notre vie passée? pourquoi ne conservons-nous aucune trace de nos anciennes actions? LUCRÈCE, III, 671.

<sup>4</sup> Dans le *Phédon*, p. 382. C.

n'ont non plus de proportion à l'infinité qu'un instant ; pour, de ce moment d'intervalle , ordonner et établir définitivement de tout son estre : ce seroit une disproportion inique aussi , de tirer une recompense eternelle en consequence. d'une si courte vie. Platon <sup>1</sup>, pour se sauver de cet inconvenient , veult que les payemens futurs se limitent à la duree de cent ans , relativement à l'humaine duree ; et des nostres assez leur ont donné bornes temporelles : par ainsin ils iugeoient que sa generation suyvoit la commune condition des choses humaines , comme aussi sa vie , par l'opinion d'Epicurus et de Democritus , qui a esté la plus receue : suyvant ces belles apparences , Qu'on la voyoit naistre à mesme que le corps en estoit capable ; on voyoit eslever ses forces comme les corporelles ; on y recognoissoit la foiblesse de son enfance , et avecques le temps sa vigueur et sa maturité , et puis sa declination et sa vieillesse , et enfin sa decrepitude :

Gigni pariter cum corpore , et una  
Crescere sentimus , pariterque senescere mentem <sup>2</sup> :

ils l'appercevoient capable de diverses passions , et agitee de plusieurs mouvements penibles , d'où elle tumboit en lassitude et en douleur ; capable d'alteration et de changement , d'alai-gresse , d'asopissement , et de langueur ; subiecte à ses maladies et aux offenses , comme l'estomach ou le pied ;

Mentem samam , corpus ut ægrum ,  
Cernimus , et flecti medicina posse videmus <sup>3</sup> :

esbloute et troublee par la force du vin ; desmeue <sup>4</sup> de son assiette par les vapeurs d'une fiebvre chaulde ; endormie par l'application d'aulcuns medicaments , et reveillee par d'aul-tres ;

<sup>1</sup> République, X, p. 615. C.

<sup>2</sup> Nous sentons qu'elle nait avec le corps , qu'elle croit et vieillit avec lui. Lucrèce , III , 446.

<sup>3</sup> Nous voyons l'esprit se guérir comme un corps malade , et se rétablir par le secours de la médecine. Lucrèce , III , 509.

<sup>4</sup> Déplacée , tirée de son assiette. « Estre desmeu et destourné de son opinion , demoveri de sententia. » NICOT. C.

capable de discours et de deliberation ; non pas à cet inconvenient ' où , chez un philosophe , une ame devient l'ame d'un fol , troublee , renversee , et perdue : ce que plusieurs occasions produisent , comme une agitation trop vehemente , que , par quelque forte passion , l'ame peult engendrer en soy mesme , ou une bleceure en certain endroict de la personne , ou une exhalation de l'estomach , nous iectant à un esblouissement et tournoyement de teste.

*Morbis in corporis avius errat*

*Sæpe animus ; dementit enim , deliraque fatur :*

*Interdumque gravi lethargo fertur in altum*

*Æternumque soporem , oculis nutuque cadenti \*.*

Les philosophes n'ont , ce me semble , gueres touché cette chorde , non plus qu'un' aultre de pareille importance : ils ont ce dilemme tousiours en la bouche , pour consoler nostre mortelle condition : « Ou l'ame est mortelle , ou immortelle : Si mortelle , elle sera sans peine ; Si immortelle , ell' ira en amendant. » Ils ne touchent iamais l'aultre branche ; « Quoy , si elle va en empirant ? » et laissent aux poëtes les menaces des peines futures ; mais par là ils se donnent un beau ieu. Ce sont deux omissions qui s'offrent à moy souvent en leurs discours. Je reviens à la premiere.

Cette ame perd l'usage du souverain bien stoïque , si constant et si ferme : il fault que nostre belle sagesse se rende en cet endroict , et quitte les armes. Au demourant , ils consideroient aussi , par la vanité de l'humaine raison , que le meslange et société de deux pieces si diverses , comme est le mortel et l'immortel , est inimaginable :

*Quippe etenim mortale æterno iungere , et una*

*Consentire putare , et fungi mutua posse ,*

' *Accident* , qui est le mot qu'on trouve ici dans l'édition de 1587 , à Paris , chez Jean Richer. — *Accident par lequel l'ame d'un philosophe devient l'ame d'un fou*, etc. C.

\* Souvent , dans les maladies du corps , la raison s'égare , la démence et le délire paroissent dans les discours ; quelquefois une pesante léthargie plonge l'ame dans un assoupissement profond et éternel ; les yeux se ferment , la tête s'abat. Lucan. III , 464.

du roy Tullus, d'aultres en attribuent l'invention à Thales, et aultres à d'aultres; c'est la partie de l'humaine science traictee avecques plus de reservation et de doubte. Les dogmatistes les plus fermes sont contraincts, en cet endroit principalement, de se reiecter à l'abry des umbrages de l'academie. Nul ne sçait ce qu'Aristote a estably de ce subiect, non plus que tous les anciens, en general, qui le manient d'une vacillante creance; *rem gratissimam promittentium magis, quam probantium*<sup>1</sup> : il s'est caché sous le nuage de paroles et sens difficiles et non intelligibles, et a laissé à ses sectateurs autant à debattre sur son iugement que sur la matiere.

Deux choses leur rendoient cette opinion plausible : l'une, que sans l'immortalité des ames il n'y auroit plus de quoy asseoir les vaines esperances de la gloire, qui est une consideration de merveilleux credit au monde; l'autre, que c'est une tresutile impression, comme dict Platon<sup>2</sup>, que les vices, quand ils se desrobberont de la veue et cognoissance de l'humaine iustice, demeurent tousiours en butte à la divine, qui les poursuyvra, voire aprez la mort des coupables. Un soing extreme tient l'homme d'alonger son estre : il y a pourveu par toutes pieces : et pour la conservation du corps sont les sepultures; pour la conservation du nom, la gloire; il a employé toute son opinion à se rebastir, impatient de sa fortune, et à s'estansonner<sup>3</sup> par ses inventions. L'ame, par son trouble et sa foiblesse, ne se pouvant tenir sur son pied, va questant de toutes parts des consolations, esperances, et fondements, et des circonstances estrangieres où elle s'attache et se plante; et, pour legiers et fantastiques que son invention les lui forge, s'y repose plus seurement qu'en soy, et plus volontiers. Mais les plus aheurtez à cette si iuste et claire persuasion de l'immortalité de nos esprits, c'est merveille comme ils se sont

<sup>1</sup> C'est la promesse agréable d'un bien dont ils ne nous prouvent guère la certitude. SÉNÈQUE, *Epist.* 102.

<sup>2</sup> *Lois*, X, 43, édition d'Estienne, tome II, p. 906. A. *Pensées de Platon*, p. 110. J. V. L.

<sup>3</sup> *Estançonner*, appuyer, étayer. NICOT. — *S'estançonner par ses inventions*, c'est assurer, renforcer son existence par ses propres imaginations. C.

tion et d'insolence ne portons nous nostre aveuglement et nostre bestise?

Mais pour reprendre mon propos, c'estoit vraiment bien raison que nous feussions tenus à Dieu seul, et au benefice de sa grace, de la verité d'une si noble creance, puisque de sa seule liberalité nous recevons le fruit de l'immortalité, lequel consiste en la iouissance de la beatitude eternelle. Confessons ingenuement que Dieu seul nous l'a dict, et la foy; car leçon n'est ce pas de nature et de nostre raison: et qui retentera son estre et ses forces, et dedans et dehors, sans ce privilege divin, qui verra l'homme sans le flatter, il n'y verra ny efficace ny faculté qui sente aultre chose que la mort et la terre. Plus nous donnons, et devons, et rendons à Dieu, nous en faisons d'autant plus chrestienement. Ce que ce philosophe stoicien dict tenir du fortuite consentement de la voix populaire, valoit il pas mieulx qu'il le tinst de Dieu? *Quum de animorum æternitate disserimus, non leve momentum apud nos habet consensus hominum aut timentium inferos, aut colentium. Utor hac publica persuasione*<sup>1</sup>.

Or la foiblesse des arguments humains, sur ce subiect, se cognoist singulierement par les fabuleuses circonstances qu'ils ont adioustees à la suite de cette opinion, pour trouver de quelle condition estoit cette nostre immortalité. Laissons les stoïciens (*usuram nobis largiuntur tanquam cornicibus: diu mansuros aiunt animos; semper, negant*<sup>2</sup>) qui donnent aux ames une vie au delà de cette cy, mais finie. La plus universelle et plus receue fantasie, et qui dure iusques à nous en divers lieux<sup>4</sup>, ç'a esté celle de laquelle on faict aucteur Pythagoras;

<sup>1</sup> Et qui sondera de nouveau. — Retenter, du latin *retentare*, éprouver, essayer à plusieurs reprises. SÉNÈQUE, *Epist.* 72: « Sed diu non *retentavi* memoriam meam. » J. V. L.

<sup>2</sup> Lorsque nous traitons de l'immortalité de l'ame, nous comptons beaucoup sur le consentement général des hommes qui craignent les dieux infernaux, ou qui les honorent. Je profite de cette persuasion publique. SÉNÈQUE, *Epist.* 117.

<sup>3</sup> Ils prétendent que nos ames ne vivent que comme des corneilles; long-temps, mais non pas toujours. CIC., *Tusc.*, I, 51.

<sup>4</sup> En Perse, dans l'Indoustan, et ailleurs. C.

il ne se corrige point, il se rechange en beste de condition convenable à ses mœurs vicieuses; et ne verra fin à ses punitions, qu'il ne soit revenu à sa naïve constitution, s'estant, par la force de la raison, desfaict des qualitez grossieres, stupides et elementaires qui estoient en luy. » Mais ie ne veulx oublier l'objection que font les epicuriens à cette transmigration de corps en aultre; elle est plaisante: ils demandent « Quel ordre il y auroit si la presse des mourants venoit à estre plus grande que des naissants? car les ames deslogees de leur giste seroient à se fouler à qui prendroit place la premiere dans ce nouvel estuy; » et demandent aussi « à quoy elles passeroient leur temps, cependant qu'elles attendroient qu'un logis leur feust appresté? Ou, au rebours, s'il naissoit plus d'animaulx qu'il n'en mourroit, ils disent que les corps seroient en mauvais party, attendant l'infusion de leur ame; et en adviendrait qu'aucuns d'iceulx se mourroient avant que d'avoir esté vivants. »

*Denique connubia ad veneris, partusque ferarum  
Esse animas præsto, deridiculum esse videtur;  
Et spectare immortales mortalia membra  
Innumero numero, certareque præproperanter  
Inter se, quæ prima potissimaque insinuetur<sup>1</sup>.*

D'autres ont arresté l'ame au corps des trespassez, pour en animer les serpents, les vers, et aultres bestes, qu'on dict s'engendrer de la corruption de nos membres, voire et de nos cendres: d'autres la divisent en une partie mortelle, et l'autre immortelle: aultres la font corporelle et ce neantmoins immortelle: aucuns la font immortelle, sans science et sans cognoissance. Il y en a aussi qui ont estimé que des ames des condamnez il s'en faisoit des diables; et aucuns des nostres l'ont ainsi iugé: comme Plutarque pense qu'il se face des dieux de celles qui sont sauvees; car il est peu de choses que

<sup>1</sup> Il est ridicule de s'imaginer que les ames se trouvent prêtes au moment précis de l'accomplissement des animaux et de leur naissance; qu'un nombreux essaim de substances immortelles s'empresse autour d'un germe mortel, et que chacune se dispute l'avantage d'être introduite la première. *Lucræci*, III, 777.

esté faicts d'un limon laiteux , exprimé par la chaleur de la terre : Pythagoras dict ' nostre semence estre l'escume de nostre meilleur sang : Platon , l'escoulement de la moëlle de l'espine du dos; ce qu'il argumente de ce que cet endroict se sent le premier de la lasseté de la besongne : Alcmeon , partie de la substance du cerveau; et qu'il soit ainsi , dict il , les yeulx troublent à ceulx qui se travaillent oultre mesure à cet exercice : Democritus , une substance extraicte de toute la masse corporelle; Epicurus , extraicte de l'ame et du corps : Aristote , un excrement tiré de l'aliment du sang , le dernier qui s'espand en nos membres : aultres , du sang cuict et digéré par la chaleur des genitoires , ce qu'ils iugent de ce qu'aux extremes efforts on rend des gouttes de pur sang ; en quoy il semble qu'il y ait plus d'apparence , si on peult tirer quelque apparence d'une confusion si infinie. Or , pour mener à effect cette semence , combien en font ils d'opinions contraires? Aristote<sup>2</sup> et Democritus tiennent Que les femmes n'ont point de sperme , et que ce n'est qu'une sueur qu'elles eslancent par la chaleur du plaisir et du mouvement , et qui ne sert de rien à la generation : Galen , au contraire , et ses suyvants , Que sans la rencontre des semences , la generation ne se peult faire. Voylà les medecins , les philosophes , les iuriscultes et les theologiens , aux prinses pesle mesle avecques nos femmes , sur la dispute : « A quels termes les femmes portent leur fruict ; » et moy ie secours , par l'exemple de moy mesme , ceulx d'entr'eulx qui maintiennent la grossesse d'onze mois<sup>3</sup>. Le monde est bastý de cette experience ; il n'est si simple femmelette qui ne puisse dire son avis sur toutes ces contestations : et si nous n'en scaurions estre d'accord.

En voylà assez pour verifíer que l'homme n'est non plus

<sup>1</sup> PLUTARQUE , *des Opinions des philosophes* , V. 3. Les citations suivantes sont prises dans le même chapitre. C.

<sup>2</sup> Plutarque , ou l'auteur du traité *des Opinions des philosophes* , V. 3. joint sur cet article Zénon avec Aristote , et dit expressément que Démocríte étoit de l'opinion contraire. C.

<sup>3</sup> On peut conclure de ce passage que la mère de Montaigne étoit ou croyoit étre accouchée de lui au onzième mois de sa grossesse. A. D.



comme fait Gobrias; car estant aux prises bien estroictes avecques un seigneur de Perse, Darius y survenant l'espee au poing, qui craignoit de frapper de peur d'assener Gobrias, il lui cria qu'il donnast hardiement, quand il debvroit donner au travers de tous les deux<sup>1</sup>. J'ay veu reprouver pour iniustes des armes et conditions de combats singuliers, desesperées, et ausquelles celui qui les offroit mettoit luy et son compaignon en termes d'une fin à tous deux inevitable. Les Portugais prindrent, en la mer des Indes, certains Turcs prisonniers, lesquels, impatientes de leur captivité, se resolurent, et leur succeda, de mettre, et eulx et leurs maistres, et le vaisseau, en cendre, frottant des clous de navire l'un contre l'autre, tant qu'une estincelle de feu tumbast dans les caques de pouldre qu'il y avoit dans l'endroit où ils estoient gardez. Nous secouons icy les limites et dernieres closures des sciences, ausquelles l'extremité est vicieuse, comme en la vertu. Tenez vous dans la route commune; il ne faict pas bon estre si subtil et si fin. Souvienné vous de ce que dict le proverbe toscan :

Chi troppo s'assottiglia  
Si scavezza<sup>2</sup>.

Je vous conseille, en vos opinions et en vos discours, autant qu'en vos mœurs et en toute aultre chose, la moderation et l'attrempance<sup>3</sup>, et la fuyte de la nouvelleté et de l'estrangeté: toutes les voyes extravagantes me faschent. Vous, qui, par l'auctorité que vostre grandeur vous apporte, et encores plus par les avantages que vous donnent les qualitez plus vostres, pouvez, d'un clin d'œil, commander à qui il vous plaist, debviez donner cette charge à quelqu'un qui feist profession des lettres, qui vous eust bien aultrement appuyé et enrichy

<sup>1</sup> HÉRODOTE, III, 78. J. V. L.

<sup>2</sup> Par trop subtiliser on s'égare soi-même.

PETRARCA, canz. XI, v. 48, éd. de Venise, 1756.

<sup>3</sup> La réserve. « Homme attrempé, qui garde mesure en tout ce qu'il fait et dit. » NICOT.

vostre vol à cette licence effrenée<sup>1</sup>. Mais si quelqu'un de ces nouveaux docteurs entreprend de faire l'ingenieux en vostre presence, aux despens de son salut et du vostre; pour vous desfaire de cette dangereuse peste qui se respand tous les iours en vos courts, ce preservatif, à l'extreme necessité, empeschera que la contagion de ce venin n'offensera ny vous, ny votre assistance.

La liberté doncques et gaillardise de ces esprits anciens produisoit, en la philosophie et sciences humaines, plusieurs sectes d'opinions differentes; chascun entreprenant de iuger, et de choisir, pour prendre party. Mais à present que les hommes vont tous un train, *qui certis quibusdam destinatisque sententiis addicti et consecrati sunt, ut etiam, quæ non probant, cogantur defendere*<sup>2</sup>, et que nous recevons les arts par civile auctorité et ordonnance, si bien que les escholes n'ont qu'un patron et pareille institution et discipline circonscripte, on ne regarde plus ce que les monnoyes poisent et valent, mais chascun à son tour les receoit selon le prix que l'approbation commune et le cours leur donne; on ne plaide pas de l'alloy, mais de l'usage. Ainsi se mettent egualement toutes choses: on receoit la medecine, comme la geometrie; et les bastelages, les enchantements, les liaisons, le commerce des esprits des trespassez, les prognostications, les domifications<sup>3</sup>, et iusques à cette ridicule poursuite de la pierre philosophale, tout se met sans contredit. Il ne fault que sçavoir que le lieu de Mars loge au milieu du triangle de la main, celui de Venus au poulce, et de Mercure au petit doigt; et que quand la mensale<sup>4</sup> coupe le tubercle de l'enseigneur, c'est

<sup>1</sup> Ou, comme dans l'édition in-4<sup>o</sup> de 1588, fol. 234, *que de tecter vostre iugement à cette liberté desreglée*.

<sup>2</sup> Qu'ayant épousé certains dogmes dont ils ne peuvent se départir, ils sont forcés d'admettre et de défendre des conséquences qu'ils n'approuvent pas. CIC., *Tusc.*, II, 2.

<sup>3</sup> Ce mot est formé de *domifier*, terme d'astrologie, qui signifie partager le ciel en douze maisons, pour dresser un thème céleste ou un horoscope: du latin *domus*, maison, et *facere*, faire. E. J.

<sup>4</sup> La *mensale* est, en terme de chiromancie, une ligne qui traverse le milieu de la main, depuis l'index jusqu'au petit doigt. — L'*enseigneur*, l'indicateur. E. J.

autant en fera le second au tiers : qui est cause que la difficulté ne me doibt pas desespérer, ny aussi peu mon impuissance ; car ce n'est que la mienne.

L'homme est capable de toutes choses, comme d'aulcunes ; et s'il advoüe, comme dict Theophrastus, l'ignorance des causes premières et des principes, qu'il me quitte hardiement tout le reste de sa science ; si le fondement luy fault, son discours est par terre : le disputer et l'enquerir n'a aultre but et arrest que les principes ; si cette fin n'arreste son cours, il se iecte à une irresolution infinie. *Non potest aliud alio magis minusve comprehendere, quoniam omnium rerum una est definitio comprehendendi*<sup>1</sup>. Or il est vraysemblable que si l'ame sçavoit quelque chose, elle se sçaueroit premierement elle-mesme ; et si elle sçavoit quelque chose hors d'elle, ce seroit son corps et son estuy, avant toute aultre chose : si on veoid, iusques aujourdhuy, les dieux de la medecine se debattre de nostre anatomie,

Mulciber in Troiam, pro Troia stabat Apollo<sup>2</sup> ?

quand attendons nous qu'ils en soient d'accord ? Nous nous sommes plus voisins, que ne nous est la blancheur de la neige ou la pesanteur de la pierre ; si l'homme ne se cognoist, comment cognoist il ses fonctions et ses forces ? Il n'est pas, à l'aventure, que quelque notice veritable ne loge chez nous ; mais c'est par hazard : et d'autant que par mesme voye, mesme façon et conduite, les erreurs se receoivent en nostre ame, elle n'a pas de quoy les distinguer, ny de quoy choisir la verité, du mensonge.

Les academiciens recevoient quelque inclination de iugement ; et trouvoient trop crud de dire « qu'il n'estoit pas plus vraysemblable que la neige feust blanche que noire ; et que

la presse mille formes différentes, devient plus maniable à mesure qu'elle est manée. OVIDE, *Métam.*, X, 284.

<sup>1</sup> Une chose ne peut être plus ou moins comprise qu'une autre : la compréhension est la même pour tout ; elle n'a point de degrés. CIC., *Acad.*, II, 44.

<sup>2</sup> Vulcain combattoit contre Troie, mais Troie avoit pour elle APOLLON. OVIDE, *Trist.*, I, 2, 5.

seroit celle-là où il se maintiendrait rassis, droict, inflexible, sans bransle et sans agitation : *Inter visa vera aut falsa, ad animi assensum, nihil interest* <sup>1</sup>. Que les choses ne logent pas chez nous en leur forme et en leur essence, et n'y facent leur entree de leur force propre et auctorité, nous le veoyons assez : parce que s'il estoit ainsi, nous le recevrions de mesme façon ; le vin seroit tel en la bouche du malade qu'en la bouche du sain ; celui qui a des crevasses aux doigts, ou qui les a gourds, trouveroit une pareille dureté au bois ou au fer qu'il manie, que fait un aultre : les subiects estrangiers se rendent doncques à nostre mercy ; ils logent chez nous comme il nous plaist. Or, si de nostre part nous recevions quelque chose sans alteration, si les prises humaines estoient assez capables et fermes pour saisir la verité par nos propres moyens, ces moyens estants communs à tous les hommes, cette verité se reiecteroit de main en main de l'un à l'autre ; et au moins se trouveroit il une chose au monde, de tant qu'il y en a, qui se croiroit par les hommes d'un consentement universel : mais ce, qu'il ne se veoid aucune proposition qui ne soit debattue et controversee entre nous, ou qui ne le puisse estre, montre bien que nostre iugement naturel ne saisit pas bien clairement ce qu'il saisit ; car mon iugement ne le peult faire recevoir au iugement de mon compaignon : qui est signe que ie l'ay saisi par quelque aultre moyen que par une naturelle puissance qui soit en moy et en tous les hommes.

Laissons à part cette infinie confusion d'opinions qui se veoid entre les philosophes mesmes, et ce debat perpetuel et universel en la cognoissance des choses : car cela est presupposé tresveritablement, Que d'aucune chose les hommes, ie dis les sçavants les mieulx nays, les plus suffisants, ne sont d'accord, non pas que le ciel soit sur nostre teste ; car ceulx qui doutent de tout, doutent aussi de cela ; et ceulx qui nient que nous puissions comprendre aucune chose, disent que nous n'avons pas compris que le ciel soit sur nostre teste : et

<sup>1</sup> Entre les apparences vraies ou fausses, pour l'assentiment de l'esprit, il n'y a point de différence. Cic., *Acad.*, II, 28.

qui nous viennent du ciel ont seules droict et auctorité de persuasion; seules, la marque de verité : laquelle aussi ne veoyons nous pas de nos yeulx, ny ne la recevons par nos moyens; cette sainte et grande image ne pourroit pas <sup>1</sup> en un si chetif domicile, si Dieu pour cet usage ne le prepare, si Dieu ne le reforme et fortifie par sa grace et faveur particuliere et supernaturelle. Au moins debvroit nostre condition faultiere<sup>2</sup> nous faire porter plus modereement et retenuement en nos changements : il nous debvroit souvenir, quoy que nous receussions en l'entendement, que nous recevons souvent des choses faulses, et que c'est par ces mesmes utils qui se desmentent et qui se trompent souvent.

Or n'est il pas merveille s'ils se desmentent, estant si aisez à incliner et à tordre par bien legieres occurrences. Il est certain que nostre apprehension, nostre iugement, et les facultez de nostre ame, en general, souffrent selon les mouvements et alterations du corps, lesquelles alterations sont continuelles : n'avons nous pas l'esprit plus esveillé, la memoire plus prompte, le discours plus vif, en santé qu'en maladie? la ioye et la gayeté ne nous font elles pas recevoir les subiects qui se presentent à nostre ame, de tout aultre visage que le chagrin et la melancholie? Pensez vous que les vers de Catulle ou de Sappho rient à un vieillard avaricieux et rechigné, comme à un ieune homme vigoureux et ardent? Cleomenes, fils d'Anaxandrides, estant malade, ses amis lui reprochoient qu'il avoit des humeurs et fantasies nouvelles et non accoustumees : « Je crois bien, repliqua il <sup>3</sup>; aussi ne suis ie pas celuy que ie suis estant sain : estant aultre, aussi sont aultres mes opinions et fantasies. » En la chicane de nos palais, ce mot est en usage, qui se dict des criminels qui rencontrent les iuges en quelque

<sup>1</sup> Montaigne emploie ici ce mot elliptiquement, et peut-être d'après l'usage de son pays et de son temps, pour, *ne pourroit pas tenir*. Nous disons encore, par une ellipse presque semblable. *Il n'en peut plus*. J. V. L.

<sup>2</sup> Texte de 1588; celui de 1595, p. 370, porte *fautive*. J. V. L.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*. Montaigne change la traduction d'Amyot. J. V. L.

que la raison va tousiours , et torte , et boiteuse , et deshanchee , et avecques le mensonge , comme avecques la verité : par ainsin , il est malaysé de descouvrir son mescompte et desreglement. l'appelle tousiours raison cette apparence de discours que chascun forge en soy : cette raison , de la condition de laquelle il y en peult avoir cent contraires autour d'un mesme subiect , c'est un instrument de plomb et de cire , alongeable , ployable , et accommodable à tous biaux et à toutes mesures ; il ne reste que la suffisance de le sçavoir contourner. Quelque bon desseing qu'ayt un iuge , s'il ne s'escoute de prez , à quoy peu de gents s'amusent , l'inclination à l'amitié , à la parenté , à la beauté , et à la vengeance , et non pas seulement choses si poissantes , mais cet instinct fortuite , qui nous faict favoriser une chose plus qu'une aultre , et qui nous donne sans le congé de la raison le chois en deux pareils subiects , ou quelque umbrage de pareille vanité , peuvent insinuer insensiblement en son iugement la recommandation ou desfaveur d'une cause , et donner pente à la balance.

Moy , qui m'espie de plus prez , qui ay les yeulx incessamment tendus sur moy , comme celuy qui n'a pas fort à faire ailleurs ,

Quis sub Arcto  
Rex gelidæ metuatur oræ,  
Quid Tiridatem terreat, unice  
Securus<sup>1</sup> ,

à peine oserois ie dire la vanité et la foiblesse que ie treuve chez moy : i'ai le pied si instable et si mal assis , ie le treuve si aysé à crouler et si prest au bransle , et ma veue si desreglee , que à ieun ie me sens aultre qu'aprez le repas ; si ma santé me rid et la clarté d'un beau iour , me voylà honneste homme ; si i'ay un cor qui me presse l'orteil , me voylà renfrongné , mal plaisant , et inaccessible : un mesme pas de cheval me semble tantost rude , tantost aysé ; et mesme chemin , à cette heure

<sup>1</sup> Qui ne m'inquiète guère de savoir quel roi fait tout trembler sous l'Ourse glacée , et pourquoi Tiridate est dans les alarmes. HON., *Od.*, I, 26, 5.

l'avocat : il vous y respond chancellant et douteux ; vous sentez qu'il luy est indifferent de prendre à soustenir l'un ou l'autre party : l'avez vous bien payé pour y mordre et pour s'en formaliser, commence il d'en estre interessé, y a il eschauffé sa volonté ? sa raison et sa science s'y eschauffent quand et quand ; voilà une apparente et indubitable verité qui se presente à son entendement ; il y descouvre une toute nouvelle lumiere, et le croit à bon escient, et se le persuade ainsi. Voire, ie ne sçais si l'ardeur qui naist du despit et de l'obstination à l'encontre de l'impression et violence du magistrat et du dangier, ou l'interest de la reputation, n'ont envoyé tel homme soustenir iusques au feu l'opinion pour laquelle, entre ses amis et en liberté, il n'eust pas voulu s'eschauffer le bout du doigt. Les secousses et esbranlements que nostre ame receoit par les passions corporelles peuvent beaucoup en elle, mais encores plus les siennes propres, ausquelles elle est si forte en prinse, qu'il est, à l'adventure, soustenable qu'elle n'a aulcune aultre allure et mouvement que du souffle de ses vents, et que sans leur agitation elle resteroit sans action, comme un navire en pleine mer, que les vents abandonnent de leur secours : et qui maintiendrait cela, suyvant le party des peripateticiens, ne nous feroit pas beaucoup de tort, puisqu'il est cogneu que la pluspart des plus belles actions de l'ame procedent, et ont besoin de cette impulsion des passions ; la vaillance, disent ils, ne se peult parfaire sans l'assistance de la cholere ; *semper Ajax fortis, fortissimus tamen in furore*<sup>1</sup> ; ny ne court on sus aux meschants et aux ennemis assez vigoreusement, si on n'est courroucé ; et veulent que l'avocat inspire le courroux aux iuges, pour en tirer iustice.

Les cupiditez esmeurent Themistocles, esmeurent Demosthenes, et ont poulisé les philosophes aux travaux, veilles et peregrinations ; nous menent à l'honneur, à la doctrine, à la santé, fins utiles : et cette lascheté d'ame à souffrir l'ennuy et la fascherie sert à nourrir en la conscience la penitence et

<sup>1</sup> Ajax fut toujours brave, mais il ne le fut jamais tant que dans sa fureur. Ciceron, *Tusc.*, IV, 25.

destinees , sont la fureur et le sommeil <sup>1</sup> : cecy est plaisant à considerer ; par la dislocation que les passions apportent à nostre raison , nous devenons vertueux ; par son extirpation , que la fureur ou l'image de la mort apporte , nous devenons prophetes et devins. Jamais plus volontiers ie ne l'en creus. C'est un pur enthousiasme que la sainte Verité a inspiré en l'esprit philosophique , qui lui arrache , contre sa proposition , que l'estat tranquille de nostre ame , l'estat rassis , l'estat plus sain que la philosophie luy puisse acquerir , n'est pas son meilleur estat : nostre veillee est plus endormie que le dormir ; nostre sagesse moins sage que la folie ; nos songes valent mieulx que nos discours ; la pire place que nous puissions prendre , c'est en nous. Mais pense elle <sup>2</sup> pas que nous ayons l'avisement de remarquer que la voix qui faict l'esprit , quand il est desprins de l'homme , si clairvoyant , si grand , si parfaict , et pendant qu'il est en l'homme , si terrestre , ignorant et tenebreux , c'est une voix partant de l'esprit qui est en l'homme terrestre , ignorant et tenebreux ; et , à cette cause , voix infiable <sup>3</sup> et incroyable ?

Ie n'ay point grande experience de ces agitations vehementes , estant d'une complexion molle et poissante , desquelles la pluspart surprennent subitement nostre ame , sans luy donner loisir de se recognoistre ; mais cette passion , qu'on dict estre produicte par l'oysifveté au cœur des ieunes hommes , quoy-qu'elle s'achemine avecques loisir et d'un progresz mesuré , elle represente bien evidemment , à ceulx qui ont essayé de s'opposer à son effort , la force de cette conversion et alteration que nostre iugement souffre. I'ay aultrefois entreprins de me tenir bandé pour la soustenir et rabbattre ; car il s'en fault tant que ie sois de ceulx qui convient les vices , que ie ne les suys pas seulement , s'ils ne m'entraignent : ie la sentoïis naistre , croistre , et s'augmenter en despit de ma resistance , et enfin , tout voyant et vivant , me saisir et posseder.

<sup>1</sup> Cic. , *de Divinat.* , I , 57. C.

<sup>2</sup> *La philosophie.*

<sup>3</sup> *Infidèle , peu digne de foi.* E. J.



et trouble de conscience , aux anciennes creances de nostre religion , au travers de tant de sectes et de divisions que nostre siecle a produictes. Les escripts des anciens , ie dis les bons escripts , pleins et solides , me tentent et remuent quasi où ils veulent ; celui que i'ois me semble tousiours le plus roide ; ie les treuve avoir raison chascun à son tour, quoiqu'ils se contrarient : cette aysance que les bons esprits ont de rendre ce qu'ils veulent vraysemblable , et qu'il n'est rien si estrange à quoy ils n'entreprennent de donner assez de couleur pour tromper une simplicité pareille à la mienne , cela montre evidemment la foiblesse de leur preuve. Le ciel et les estoiles ont branslé trois mille ans ; tout le monde l'avoit ainsi creu , iusques à ce que Cleanthes le samien <sup>1</sup> , ou , selon Theophraste , Nicetas syracusien , s'advisa de maintenir que c'estoit la terre qui se mouvoit , par le cercle oblique du zodiaque tournant à l'entour de son aixieu ; et , de nostre temps , Copernicus a si bien fondé cette doctrine , qu'il s'en sert tresreglement à toutes les consequences astrologiennes : que prendrons nous de là , sinon qu'il ne nous doibt chaloir lequel ce soit des deux ? et qui sçait qu'une tierce opinion , d'ici à mille ans , ne renverse les deux precedentes ?

Sic volvenda ætas commutat tempora rerum :  
 Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore ;  
 Porro aliud succedit, et e contemptibus exit,  
 Inque dies magis appetitur, floretque repertum  
 Laudibus, et miro est mortales inter honore <sup>2</sup>.

Ainsi, quand il se presente à nous quelque doctrine nouvelle, nous avons grande occasion de nous en desfier, et de

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *de la Face de la lune*, c. 4. Mais comme il n'y a point de Cleanthes Samien, et que cette opinion astronomique fut celle d'Aristarque de Samos, Coste propose avec raison d'adopter dans Plutarque la correction faite par Ménage, *ad Diog. Laert.*, VIII, 85. Il auroit dû remarquer aussi que les meilleurs interprètes de Cicéron, *Acad.*, II, 39, lisent *Hicetas* au lieu de *Nicetas*. J. V. L.

<sup>2</sup> Ainsi le temps change le prix des choses : ce qui fut estimé tombe dans le mépris ; tandis que l'objet d'un long dédain s'élève , et est estimé à son tour : on le désire de plus en plus , on le vante , on l'admire , et il se place au premier rang dans l'opinion des hommes. LUCRÈCE, V, 1275.

croire à chascun , dit le precepte , parce que chascun peult dire toutes choses. Un homme de cette profession de nouveletez et de reformatiions physiques me disoit, il n'y a pas longtemps, que tous les anciens s'estoient notoirement mescomp-  
tez en la nature et mouvements des vents , ce qu'il me feroit tresevidemment toucher à la main , si ie voulois l'entendre. Aprez que i'eus eu un peu de patience à ouir ses arguments qui avoient tout plein de verisimilitude , « Comment doncques , lui feis ie , ceulx qui navigeoient sous les loix de Theophraste alloient ils en occident , quand ils tiroient en levant ? alloient ils à costé , ou à reculons ? » « C'est la fortune , me respondit il : tant y a qu'ils se mecomptoient. » Je luy repliquay lors que i'aimois mieulx suyvre les effects que la raison. Or, ce sont choses qui se chocquent souvent : et m'a lon dict qu'en la geometrie (qui pense avoir gaigné le hault point de certitude parmy les sciences), il se treuve des demonstrations inevitables , subvertissant la verité de l'experience : comme Jacques Peletier <sup>1</sup> me disoit chez moy, qu'il avoit trouvé deux lignes s'acheminant l'une vers l'autre pour se ioindre , qu'il verifioit toutesfois ne pouvoir iamaïs , iusques à l'infinité , arriver à se toucher <sup>2</sup>. Et les Pyrrhoniens ne se servent de leurs arguments et de leur raison que pour ruyner l'apparence de l'experience : et est merveille iusques où la souplesse de nostre raison les a suyvis à ce desseing de combattre l'evidence des effects ; car ils verifient que nous ne nous mouvons pas , que nous ne parlons pas , qu'il n'y a point de poissant ou de chauld , avecques une pareille force d'argumentations que

<sup>1</sup> Jacques Peletier, mathématicien, poëte et grammairien, naquit au Mans en 1517. et mourut à Paris en 1582. Il mérita de son temps quelque célébrité, et fut lié aussi avec Théodore de Bèze, Ronsard, Saint-Gelais, Fernel, etc. J. V. L.

<sup>2</sup> C'est l'hyperbole, et les lignes droites, qui, ne pouvant arriver à se joindre à elle, ont été, pour cela même, nommées *asymptotes*. Voyez les *Coniques d'Apollonius*, liv. II, propos. 1, et la propos. 14, où cet ancien mathématicien a démontré que les asymptotes et l'hyperbole ne peuvent jamais venir à se toucher, quoiqu'elles s'approchent l'une de l'autre à l'infini. Les mathématiciens n'ont pas besoin qu'on leur développe cette démonstration, qu'ils reconnoissent tous pour incontestable; et ceux qui ne le sont pas doivent s'en rapporter à la décision des savants. C.

sitions, que Dieu a esté quelquesfois createur sans creature; qu'il a esté oysif; qu'il s'est desdict de son oysiveté, mettant la main à cet ouvrage; et qu'il est par consequent subiect aux changements. En la plus fameuse des escholes grecques<sup>1</sup>, le monde est tenu pour un dieu, faict par un aultre dieu plus grand, et est composé d'un corps, et d'un' ame qui loge en son centre, s'espandant, par nombres de musique, à sa circonference; divin, tresheureux, tresgrand, tressage, eternal: en luy sont d'aultres dieux, la terre, la mer, les astres, qui s'entretiennent d'une harmonieuse et perpetuelle agitation et danse divine; tantost se rencontrants, tantost s'esloignants, se cachants, montrants, changeants de reng, ores d'avant, et ores derriere. Heraclitus<sup>2</sup> établissoit le monde estre composé par feu; et, par l'ordre des destinees, se devoir enflammer et resoudre en feu quelque iour, et quelque iour encores renaistre. Et des hommes dict Apuleius, *sigil-latim mortales, cunctim perpetui*<sup>3</sup>. Alexandre<sup>4</sup> escrivit à sa mere la narration d'un presbtre aegyptien, tiree de leurs monuments, tesmoignant l'antiquité de cette nation, infinie, et comprenant la naissance et progres des aultres pays au vray. Cicero et Diodorus<sup>5</sup> disent, de leur temps, que les Chaldeens tenoient registre de quatre cents mille tant d'ans: Aristote, Pline<sup>6</sup>, et aultres, que Zoroastre vivoit six mille ans avant l'aage de Platon. Platon dict<sup>7</sup> que ceux de la ville de Sais ont des memoires par escript de huict mille ans, et que la

<sup>1</sup> Celle de Platon. Voyez le *Timée*. J. V. L.

<sup>2</sup> DIOGÈNE LAËRCE, IX, 8. C.

<sup>3</sup> Comme individus, ils sont mortels, comme espèce, immortels. APULÈS, de *Dro. Socratis*.

<sup>4</sup> Sur cette lettre d'Alexandre, aujourd'hui perdue, on peut consulter saint Augustin, de *Civ. Dei*, VIII, 5; XII, 40; de *Consensu evangelist.*, I, 25; saint Cyprien, de *Vanité. idol.*, c. 24; Minucius Felix, *Octav.*, c. 24; J. A. Fabricius, *Biblioth. Græc.*, II, 40, 47. Le prêtre égyptien dont il étoit parlé dans cette lettre se nommoit Léon. Le savant Jablonsky, *Prolegom. ad. Panth. Ægypt.*, 45, 46, croit que la lettre même étoit un ouvrage apocryphe des premiers chrétiens. J. V. L.

<sup>5</sup> Cic., de *Divinat.*, I, 19; DIODORE, II, 31. C.

<sup>6</sup> *Nat. Hist.*, XXX, 4. C.

<sup>7</sup> Dans son *Timée*, p. 524. C.

trailles des animaulx sacrifiez, l'abstinence de toute sorte de chair et de poisson, à leur vivre; la façon aux presbtres d'user, en officiant, de langue particuliere et non vulgaire; et cette fantasie, que le premier dieu feust chassé par un second, son frere puisné : qu'ils furent creez avecques toutes commoditez, lesquelles on leur a depuis retrenchees pour leur peché; changé leur territoire, et empiré leur condition naturelle : qu'aultresfois ils ont esté submergez par l'inondation des eaux celestes; qu'il ne s'en sauva que peu de familles, qui se iecterent dans les haults creux des montaignes, lesquels creux ils boucherent, si que l'eau n'y entra point, ayant enfermé là dedans plusieurs sortes d'animaulx; que quand ils sentirent la pluye cesser, ils meirent hors des chiens, lesquels estants revenus nets et mouillez, ils iugerent l'eau n'estre encores gueres abbaissee; depuis, en ayant faict sortir d'aultres, et les voyants revenir bourbeux, ils sortirent repeupler le monde, qu'ils trouverent plein seulement de serpents : on rencontra, en quelque endroit, la persuasion du iour du iugement, de sorte qu'ils s'offensoient merveillement contre les Espaignols, qui espandoient les os des trespassez en fouillant les richesses des sepultures, disants que ces os escartez ne se pourroient facilement reioindre; la traficque par eschange, et non aultre; foires et marchez pour cet effect; des nains et personnes difformes pour l'ornement des fables des princes; l'usage de la faulconnerie selon la nature de leurs oyseaux; subsidies tyranniques; delicatesses de iardinages; danses, saults basteleresques, musique d'instruments, armoiries; jeux de paulme, ieu de dez et de sort, auquel ils s'eschauffent souvent iusques à s'y iouer eulx mesmes et leur liberté; medecine non aultre que de charmes; la forme d'escire par figures; creance d'un seul premier homme pere de tous les peuples; adoration d'un Dieu qui vesquit aultresfois homme en parfaicte virginité, ieusne et penitence, preschant la loy de nature et des cerimonies de la religion, et qui disparut du monde sans mort naturelle; l'opinion des geants; l'usage de s'enyvrer de leurs bruvages et

ments et opinions des hommes; si elles ont leur revolution , leur saison , leur naissance , leur mort , comme les choux ; si le ciel les agite et les roule à sa poste , Quelle magistrale auctorité et permanente leur allons nous attribuant ? Si , par experience , nous touchons à la main <sup>1</sup> que la forme de nostre estre despend de l'air , du climat et du terroir où nous naissons ; non seulement le teinct , la taille , la complexion et les contenance , mais encores les facultez de l'ame ; *et plaga cœli non solum ad robur corporum , sed etiam animorum facit*<sup>2</sup> , dict Vegece ; et que la deesse fondatrice de la ville d'Athenes choisit , à la situer , une temperature de pais qui feict les hommes prudents , comme les presbtres d'Aegypte apprirent à Solon<sup>3</sup> , *Athenis tenue cœlum ; ex quo etiam acutiores putantur Attici : crassum Thebis ; itaque pingues Thebani , et valentes*<sup>4</sup> ; en maniere que , ainsi que les fruicts naissent divers et les animaux , les hommes naissent aussi plus et moins belliqueux , iustes , temperants et dociles : icy subiects au vin , ailleurs au larrecin ou à la paillardise ; icy enclins à superstition , ailleurs à la mescreance ; icy à la liberté , icy à la servitude ; capables d'une science , ou d'un art ; grossiers , ou ingenieux ; obetisans , ou rebelles ; bons , ou mauvais , selon que porte l'inclination du lieu où ils sont assis ; et prennent nouvelle complexion si on les change de place , comme les arbres ; qui feust la raison pour laquelle Cyrus ne voulut accorder aux Perses d'abandonner leur pais , aspre et bossu , pour se transporter en un aultre doux et plain , disant<sup>5</sup> que les terres grasses et molles font les hommes mols , et les fertiles , les esprits infertiles : Si nous veoyons tantost fleurir un art , une creance , tantost une aultre , par quelque influence celeste ;

<sup>1</sup> Nous maintenons , nous prétendons.

<sup>2</sup> Le climat ne contribue pas seulement à la vigueur du corps , mais aussi à celle de l'esprit. Végèce , I , 2.

<sup>3</sup> PLATON . *Timée*. Voyez les *Pensées de Platon* , p. 394. J. V. L.

<sup>4</sup> L'air d'Athènes est subtil , et l'on croit que c'est ce qui donne aux Athéniens tant de finesse : à Thèbes , l'air est épais ; aussi les Thébains ont-ils plus de vigueur que d'esprit. CIC. , *de Fato* , c. 4.

<sup>5</sup> HÉRODOTE , IX , 121. J. V. L.

st en or : sa priere feut exaucee ; son vin feut or , son or et la plume de sa couche , et d'or sa chemise et son ment ; de façon qu'il se trouva accablé soubs la iouissance de son desir , et estrené d'une insupportable commotion : il luy falut desprier ses prieres.

Attonitus novitate mali, divesque, miserque,  
Effugere optat opes, et, quæ modo voverat, odit <sup>1</sup>.

ns de moy mesme : Je demandois à la fortune, autant ultre chose, l'ordre saint Michel, estant ieune ; car c'est lors l'extreme marque d'honneur de la noblesse françoise, esrare. Elle me l'a plaisamment accordé : au lieu de me ter et haulser de ma place pour y aveindre, elle m'a bien gracieusement traicté, elle l'a ravallé et rabaissé iusques es espaules et au dessous. Cleobis et Biton <sup>2</sup>, Trophonius gamedes <sup>3</sup>, ayant requis, ceulx là leur deesse, ceulx cy dieu, d'une recompense digne de leur pieté, eurent la t pour present : tant les opinions celestes sur ce qu'il nous sont diverses aux nostres ! Dieu pourroit nous octroyer richesses, les honneurs, la vie et la santé mesme, quelquefois à nostre dommage ; car tout ce qui nous est plaisant nous est pas tousiours salutaire. Si, au lieu de la guarison, nous envoie la mort ou l'empirement de nos maux, *virga tua, culus tuus, ipsa me consolata sunt* <sup>4</sup> ; il le faict par les raisons de providence, qui regarde bien plus certainement ce qui est deu, que nous ne pouvons faire ; et le devons prendre en bonne part, comme d'une main tressage et tresamie ;

Si consilium vis :  
Permites ipsis expendere numinibus, quid  
Conveniat nobis, rebusque sit utile nostris...  
Carior est illis homo quam sibi <sup>5</sup> :

onné d'un mal si nouveau, riche et indigent à la fois, il voudroit échapper à choses, et déteste ses vœux imprudens. OVIDE, *Métam.*, XI, 128.

HERODOTE, I, 81. J. V. L.

LUTARQUE, *Consolation à Apollonius*, c. 44. C.

La verge et ton bâton m'ont consolé. *Psalm.*, XXII, 4.

royez-moi, laissons faire aux dieux ; ils savent ce qui nous convient, ce qui peut

et les maux ; il est vray qu'en ce qu'il l'establissoit par axiome certain, il se despartoit du pyrrhonisme : les pyrrhoniens, quand ils disent que le souverain bien c'est l'*ataraxie*<sup>1</sup>, qui est l'immobilité du iugement, ils ne l'entendent pas dire d'une façon affirmative ; mais le mesme bransle de leur ame, qui leur faict fuyr les precipices, et se mettre à couvert du serein, celuy là mesme leur presente cette fantasie, et leur en faict refuser une aultre.

Combien ie desire que, pendant que ie vis, ou quelque aultre, ou Iustus Lipsius<sup>2</sup>, le plus sçavant homme qui nous reste, d'un esprit trespoly et iudicieux, vrayment germain à mon Turnebus, eust et la volonté, et la santé, et assez de repos, pour ramasser en un registre, selon leurs divisions et leurs classes, sincerement et curieusement autant que nous y pouvons veoir, les opinions de l'ancienne philosophie sur le subiect de nostre estre et de nos mœurs, leurs controverses, le credit et suite des parts, l'application de la vie des auteurs et sectateurs à leurs preceptes ez accidents memorables et exemplaires : le bel ouvrage et utile que ce seroit !

Au demourant, si c'est de nous que nous tirons le reglement de nos mœurs, à quelle confusion nous reiectons nous ? car ce que nostre raison nous y conseille de plus vraysemblable, c'est generalement à chascun d'obeir aux lois de son pais, comme porte l'advis de Socrates, inspiré, dict il, d'un conseil divin ; et par là que veult elle dire, sinon que nostre debvoir n'a aultre regle que fortuite ? La verité doit avoir un visage pareil et universel : la droicture et la iustice, si l'homme en cognoissoit qui eust corps et veritable essence, il ne l'attacheroit pas à la condition des coustumes de cette contree, ou de celle là ; ce ne seroit pas de la fantasie des Perses ou des Indes, que la vertu prendroit sa forme. Il n'est rien subiect à plus

<sup>1</sup> Mot grec qui signifie *tranquillité parfaite*, *absolue indifférence*, à, autre terme de la philosophie pyrrhonienne. C.

<sup>2</sup> Juste Lipse, savant Belge, qui fut en commerce de lettres avec Montaigne, a rempli du moins une partie de ce vœu dans son grand ouvrage sur le stoicisme, *Manuductio ad stoicam philosophiam*. Ce travail ne parut qu'en 1604, douze ans après la mort de Montaigne ; et il est probable qu'il l'auroit peu satisfait. J. V. L.

verité est ce que ces montaignes bornent , mensonge au monde qui se tient au delà ?

Mais ils sont plaisants , quand , pour donner quelque certitude aux loix , ils disent qu'il y en a aulcunes fermes , perpetuelles et immuables , qu'ils nomment naturelles , qui sont empreintes en l'humain genre par la condition de leur propre essence ; et de celles là , qui en fait le nombre de trois , qui de quatre , qui plus , qui moins : signe que c'est une marque aussi douteuse que le reste. Or , ils sont si desfortunez ( car comment puis ie nommer cela , sinon desfortune , que d'un nombre de loix si infiny , il ne s'en rencontre pas au moins une que la fortune et temerité du sort ayt permis estre universellement receue par le consentement de toutes les nations ? ) , ils sont , dis ie , si miserables , que de ces trois ou quatre loix choisies , il n'en y a une seule qui ne soit contredicte et desadvouee , non par une nation , mais par plusieurs. Or , c'est la seule enseigne vraysemblable par laquelle ils puissent argumenter aulcunes loix naturelles , que l'université de l'approbation : car ce que nature nous auroit veritablement ordonné , nous l'ensuyvrions sans doute d'un commun consentement ; et non seulement toute nation , mais tout homme particulier , ressentiroit la force et la violence que luy feroit celuy qui le voudroit poulser au contraire de cette loy. Qu'ils m'en montrent , pour veoir , une de cette condition. Protagoras et Ariston ne donnoient aultre essence à la iustice des loix , que l'auctorité et opinion du legislateur ; et que , cela mis à part , le bon et l'honneste perdoient leurs qualitez , et demeu- roient des noms vains de choses indifferentes : Thrasymachus , en Platon <sup>2</sup> , estime qu'il n'y a point d'aultre droict que la commodité du superieur. Il n'est chose en quoy le monde soit si divers qu'en coustumes et loix : telle chose est icy abominable , qui apporte recommandation ailleurs , comme en Lacedemone la subtilité de desrobber ; les mariages entre les proches

<sup>1</sup> « Plaisante justice qu'une rivière ou une montagne borne ! Vérité en-deçà des Pyrénées , erreur au-delà. » *Pensées de PASCAL*.

<sup>2</sup> *De la Républ.* , I , p. 338. C.



diesse et adresse qu'il y a à surprendre quelque chose de son voisin, et l'utilité qui revient au public que chascun en regarde plus curieusement à la conservation de ce qui est sien; et estima que de cette double institution à assaillir et à défendre, il s'en tiroit du fruit à la discipline militaire (qui estoit la principale science et vertu à quoy il vouloit duire cette nation) de plus grande consideration que n'estoit le desordre et l'iniustice de se prevaloir de la chose d'autrui.

Dionysius le tyran offrit à Platon une robbe à la mode de Perse, longue, damasquinee et parfume; Platon la refusa, disant qu'estant nay homme, il ne se vestiroit pas volontiers de robbe de femme : mais Aristippus l'accepta, avecques cette response « Que nul accoustrement ne pouvoit corrompre un chaste courage<sup>1</sup>. » Ses amis tansoient sa lascheté de prendre si peu à cœur que Dionysius luy eust craché au visage : « Les pescheurs, dict il, souffrent bien d'estre baignés des ondes de la mer, depuis la teste iusqu'aux pieds, pour attraper un gouion<sup>2</sup>. » Diogenes lavoit ses choulx, et le voyant passer, « Si tu sçavois vivre de choulx, tu ne ferois pas la court à un tyran : » à quoy Aristippus, « Si tu sçavois vivre entre les hommes, tu ne laverois pas des choulx<sup>3</sup>. Voylà comment la raison fournit d'apparence à divers effects : c'est un pot à deux anses, qu'on peult saisir à gauche et à dextre :

Bellum, o terra hospita, portas :  
Bello armanatur equi, bellum hæc armenta minantur.  
Sed tamen idem olim curru succedere sueti  
Quadrupedes, et frena iugo concordia ferre,  
Spes est pacis<sup>4</sup>.

On preschoit Solon de n'espandre pour la mort de son fils des larmes impuissantes et inutiles : « Et c'est pour cela, dict il,

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAERCE, II, 78. C.

<sup>2</sup> Id., II, 67. C.

<sup>3</sup> Id., II, 68; HORACE, *Epist.*, I, 17, l. C.

<sup>4</sup> Est-ce donc la guerre que tu nous apportes, ô rive hospitalière ? c'est pour la guerre qu'on arme les coursiers ; c'est la guerre que nous présentent ces fiers animaux. Mais quelquefois ausai on les attèle à un char, et le frein les habitue à marcher ensemble sous le même joug : j'espère encore la paix. VINGT., *Énéide*, III, 832.

a jugé, l'autre le juge au contraire, et elle mesme au contraire une aultre fois. De quoy nous veoyons des exemples ordinaires, par cette licence, qui tache merueilleusement la cerimonieuse auctorité et lustre de nostre iustice, de ne s'arrester aux arrests, et courir des uns aux aultres iuges pour decider d'une mesme cause.

Quant à la liberté des opinions philosophiques touchant le vice et la vertu, c'est chose où il n'est besoing de s'estendre, et où il se treuve plusieurs advis qui valent mieulx teus que publiez aux foibles esprits. Arcesilaus disoit : n'estre considerable en la paillardise de quel costé et par où on le feust : *Et obscenas voluptates, si natura requirit, non genere, aut loco, aut ordine, sed forma, etate, figura, metiendas Epicurus putat.... Ne amores quidem sanctos a sapiente alienos esse arbitrantur..... Queramus, ad quam usque etatem iuvenes amandi sint*<sup>2</sup>. Ces deux derniers lieux stoïques, et, sur ce propos, le reproche de Dicaearchus à Platon mesme<sup>3</sup>, montrent combien la plus saine philosophie souffre de licences esloingnees de l'usage commun, et excessives.

Les loix prennent leur auctorité de la possession et de l'usage; il est dangereux de les ramener à leur naissance : elles grossissent et s'annoblissent en roulant, comme nos rivières; suivez les contremont iusques à leur source, ce n'est qu'un petit sourceon d'eau à peine recognoissable, qui s'enorgueillit ainsin et se fortifie en vieillissant. Voyez les anciennes considerations qui ont donné le premier bransle à ce fameux torrent, plein de dignité, d'horreur et de reverence; vous les trouve-

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Règles et Préceptes de Santé*, c. 5. Mais le philosophe Arcesilas ne dit cela que pour blâmer également toute sorte de débauche. Il souloit dire contre les paillardes et luxurieux, qu'il ne peult chaloir de quel costé on le soit, pource qu'il y a (ajoute Plutarque, fidèlement traduit par Amyot) autant de mal à l'un qu'à l'autre. C.

<sup>2</sup> A l'égard des plaisirs obscènes, Épicure pense que, si la nature les demande, il faut moins s'arrêter à la naissance et au rang qu'à l'âge et à la figure. Cic., *Tusc. quæst.*, V, 33. — Les stoïciens ne pensent pas que des amours sainement réglés soient interdits au sage. Cic., *de Finibus bonorum et malorum*, III, 20. — Voyons (disent les stoïciens) jusqu'à quel âge on doit aimer les jeunes gens. Sénèque, *Epist.* 123.

<sup>3</sup> Cic., *Tusc. quæst.*, IV, 34. C.

lation, reservation, circonscription, parties de l'estimation : Que la volupté tresingenieusement faisoit instance, sous le masque de la vertu, de n'estre prostituee au milieu des quarrefours, foulée des pieds et des yeulx de la commune, trouvant à dire la dignité et commodité de ses cabinets accoustumez. De là disent aucuns que d'oster les bordels publiques, c'est non seulement espandre partout la paillardise qui estoit assignee à ce lieu là ; mais encore aiguillonner les hommes vagabonds et oisifs à ce vice, par la Malaysance :

Mœchus es Aufidiæ, qui vir, Scævine, fuisti :  
Rivalis fuerat qui tuus, ille vir est.  
Cur aliena placet tibi, quæ tua non placet uxor ?  
Numquid securus non potest arrigere ?

Cette experience se diversifie en mille exemples :

Nullus in urbe fuit tota, qui tangere vellet  
Uxorem gratis, Cæciliane, tuam,  
Dum licuit : sed nunc, positis custodibus, ingens  
Turba fututorum est. Ingeniosus homo es<sup>1</sup>.

On demanda à un philosophe qu'on surprit à mesme, « ce qu'il faisoit : » il respondit tout froidement, « Je plante un homme<sup>3</sup> : » ne rougissant non plus d'estre rencontré en cela, que si on l'eust trouvé plantant des aulx.

C'est, comme l'estime, d'une opinion tendre, respectueuse, qu'un grand et religieux aucteur<sup>4</sup> tient cette action si necessairement obligée à l'occultation et à vergongne, qu'en la

<sup>1</sup> Jadis mari d'Aufidia, Scævinius, te voilà son galant, aujourd'hui qu'elle est la femme de ton rival. Elle te déplaisoit quand elle étoit à toi : d'où vient qu'elle te plait depuis qu'elle est à un autre ? Es-tu donc impuissant dès que tu n'as rien à craindre ? MARTIAL, III, 70.

<sup>2</sup> Dans toute la ville, ô Cécilianus ! il ne s'est trouvé personne qui voulût *gratis* approcher de ta femme, tant qu'on en avoit la liberté ; mais, depuis que tu la fais garder, les amants l'assiègent : tu es un homme ingénieux ! MARTIAL, I, 74.

<sup>3</sup> Ce conte qu'on fait de Diogène le cynique se débite tous les jours en conversation, et a passé dans plusieurs livres modernes ; mais, si l'on en croit Bayle, « il n'est fondé sur le témoignage d'aucun ancien écrivain. » Voyez son Dictionnaire, art. *Hipparchia*, rem. D. p. 4473, éd. de 1730. C.

<sup>4</sup> S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XIV, 20. Le passage latin de ce saint évêque est pour le moins aussi licencieux que le françois de Montaigne. C.

Cette opinion me ramentoit l'experience que nous avons , qu'il n'est aucun sens ny visage , ou droict , ou amer , ou doux , ou courbe , que l'esprit humain ne treuve aux escripts qu'il entreprend de fouiller : en la parole la plus nette , pure et parfaicte qui puisse estre , combien de faulseté et de mensonge a lon faict naistre? quelle heresie n'y a trouvé des fondements assez et tesmoignages pour entreprendre et pour se maintenir? C'est pour cela que les aucteurs de telles erreurs ne se veulent iamais despartir de cette preuve du tesmoignage de l'interpretation des mots. Un personnage de dignité , me voulant approuver par auctorité cette queste de la pierre philosophale où il est tout plongé , m'allegua dernièrement cinq ou six passages de la Bible sur lesquels il disoit s'estre premierement fondé pour la descharge de sa conscience (car il est de profession ecclesiastique); et , à la verité , l'invention n'en estoit pas seulement plaisante , mais encores bien proprement accommodee à la deffense de cette belle science.

Par cette voye se gaigne l<sup>e</sup> credit des fables divinatrices : il n'est prognostiqueur , s'il a cette auctorité qu'on le daigne feuilleter , et rechercher curieusement tous les plis et lustres de ses paroles , à qui on ne face dire tout ce qu'on voudra , comme aux Sibylles ; il y a tant de moyens d'interpretation , qu'il est malaysé que , de biais ou de droict fil , un esprit ingenieux ne rencontre en tout subiect quelque air qui luy serve à son poinct : pourtant se treuve un style nubileux et douteux en si frequent et ancien usage<sup>1</sup>. Que l'auteur puisse gaigner cela , d'attirer et embesongner à soy la posterité , ce que non seulement la suffisance , mais autant , ou plus , la faveur fortuite de la matiere peult gaigner ; qu'au demourant il se presente , par bestise , ou par finesse , un peu obscurément et diversement ; ne lui chaille : nombre d'esprits , le beluttants et secouants , en exprimeront quantité de formes , ou selon , ou à costé , ou au contraire , de la sienne , qui luy feront toutes honneur ; il se verra enrichy des moyens de ses

<sup>1</sup> C'est-à-dire voilà pourquoy le style obscur et équivoque est d'un usage si fréquent et si ancien.

clitus<sup>1</sup> et cette sienne sentence, « Que toutes choses avoient en elle les visages qu'on y trouvoit, » Democritus en tiroit une toute contraire conclusion, c'est « que les subjects n'avoient du tout rien de ce que nous y trouvions; » et, de ce que le miel estoit doulx à l'un et amer à l'autre, il argumetoit qu'il n'estoit ni doulx, ni amer<sup>2</sup>. Les pyrrhoniens diroient, qu'ils ne sçavent s'il est doulx ou amer, ou ny l'un, ny l'autre, ou tous les deux; car ceulx cy gaignent tousiours le hault point de la dubitation. Les cyrenaiens<sup>3</sup> tenoient que rien n'estoit perceptible par le dehors, et que cela estoit seulement perceptible qui nous touchoit par l'interne attouchement, comme la douleur et la volupté; ne recognoissants ny ton, ny couleur, mais certaines affections seulement qui nous en venoient; et que l'homme n'avoit aultre siege de son iugement. Protagoras estimoit « estre vray à chascun ce qui semble à chascun<sup>4</sup>. » Les epicuriens logent aux sens tout iugement, et en la notice des choses, et en la volupté. Platon<sup>5</sup> a voulu le iugement de la verité, et la verité mesme, retirée des opinions et des sens, appartenir à l'esprit et à la cogitation.

Ce propos m'a porté sur la consideration des sens, ausquels gist le plus grand fondement et preuve de nostre ignorance. Tout ce qui se cognoist, il se cognoist sans doubte par la faculté du cognoissant; car, puisque le iugement vient de l'operation de celui qui iuge, c'est raison que cette operation il la parface par ses moyens et volonté, non par la contraincte d'aultruy, comme il adviendrait si nous cognoissions les choses par la force et selon la loy de leur essence. Or, toute cognoissance s'achemine en nous par les sens; ce sont nos maistres :

<sup>1</sup> SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrr. Hypot.*, I, 29. C.

<sup>2</sup> *Id.*, *adv. Math.*, c. 165. C.

<sup>3</sup> Ou *Cyrénaïques*. Voy. CICÉRON, *Acad.*, II, 7. C.

<sup>4</sup> *Cic.*, *Acad.*, II, 46. C.

<sup>5</sup> C'est le résultat de ce que Platon dit au long dans le *Phédon*, p. 66, etc., et dans le *Cratyle*, p. 186, etc. C.

nous apportent les sens; ny creance ou science en l'homme qui se puisse comparer à celle là en certitude.

La premiere consideration que i'ay sur le subiect des sens, est que ie mets en doubte que l'homme soit pourveu de tous sens naturels. Je veoïs plusieurs animaulx qui vivent une vie entiere et parfaicte, les uns sans la veue, aultres sans l'ouïe : qui sçait si, à nous aussi, il ne manque pas encores un, deux, trois, et plusieurs aultres sens? Car, s'il en manque quelqu'un, nostre discours n'en peult descouvrir le default. C'est le privilege des sens d'estre l'extreme borne de nostre appercevance : il n'y a rien au delà d'eulx qui nous puisse servir à les descouvrir; voire ny l'un des sens ne peult descouvrir l'autre :

An poterunt oculos aures reprehendere? an aures  
Tactus? an hunc porro tactum sapor arguet oris?  
An confutabunt nares, oculive revincent ?

ils font trestouts la ligne extreme de nostre faculté :

Seorsum cuique potestas  
Divisa est, sua vis cuique est ?

Il est impossible de faire concevoir à un homme naturellement aveugle, qu'il n'y veoid pas; impossible de luy faire desirer la veue, et regretter son default : parquoy nous ne devons prendre aulcune assurance de ce que nostre ame est contente et satisfaicte de ceulx que nous avons; veu qu'elle n'a pas de quoy sentir en cela sa maladie et son imperfection, si elle y est. Il est impossible de dire chose à cet aveugle; par discours, argument, ny similitude, qui loge en son imagination aulcune apprehension de lumiere, de couleur, et de veue : il n'y a rien plus arriere qui puisse poulser le sens en evidence. Les aveugles naiz qu'on veoid desirer à veoir, ce n'est pas pour entendre ce qu'ils demandent : ils ont appris de nous

\* L'ouïe pourra-t-elle rectifier la vue, et le toucher l'ouïe? le goût nous préservera-t-il des surprises du tact? l'odorat et la vue pourront-ils le réformer? *Lucatich*, IV, 487.

\* Chacun d'eux a sa puissance à part, et sa force particulière. *Id.*, *ibid.*, v. 490.

sens que nous ayons à dire<sup>1</sup> ? et si aucuns d'entre eux ont une vie plus pleine par ce moyen, et plus entiere que la nostre ? Nous saisissons la pomme quasi par tous nos sens<sup>2</sup> ; nous y trouvons de la rougeur, de la polisseure, de l'odeur et de la douceur : oultre cela, elle peult avoir d'autres vertus, comme d'asseicher ou restreindre, auxquelles nous n'avons point de sens qui se puisse rapporter. Les proprietez que nous appellons occultes en plusieurs choses, comme à l'aimant d'attirer le fer, n'est il pas vraysemblable qu'il y a des facultez sensitives en nature propres à les iuger et à les appercevoir, et que le default de telles facultez nous apporte l'ignorance de la vraye essence de telles choses ? C'est, à l'adventure, quelque sens particulier qui descouvre aux coqs l'heure du matin et de minuict, et les esmeut à chanter ; qui apprend aux poules, avant tout usage et experience, de craindre un esparvier, et non un' oye ny un paon, plus grandes bestes ; qui advertit les poulets de la qualité hostile qui est au chat contre eulx, et à ne se desfier du chien ; s'armer contre le miaulement, voix aucunement flatteuse, non contre l'abbayer, voix aspre et querelleuse ; aux frelons, aux fourmis, et aux rats, de choisir tousiours le meilleur fromage et la meilleure poire, avant que d'y avoir tasté ; et qui achemine le cerf, l'elephant, le serpent, à la cognoissance de certaine herbe propre à leur guarison. Il n'y a sens qui n'ayt une grande domination, et qui n'apporte par son moyen un nombre infini de cognoissances. Si nous avons à dire l'intelligence des sons, de l'harmonie, et de la voix, cela apporteroit une confusion unimaginable à tout le reste de nostre science : car, oultre ce qui est attaché au propre effect de chasque sens, combien d'arguments, de consequences et de conclusions tirons nous aux aultres choses, par la comparaison d'un sens à l'autre ? Qu'un homme entendu imagine l'humaine nature produicte originellement sans la veue, et discoure combien d'ignorance et de trouble luy apporteroit

<sup>1</sup> Que nous ayons à regretter, qui nous manque.

<sup>2</sup> SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrr. Hypot.*, I, 14. C.

Timagoras iuroit que pour presser ou biaiser son œil, il n'avoit iamais apperceu doubler la lumiere de la chandelle, et que cette semblance venoit du vice de l'opinion, non de l'instrument. De toutes les absurditez la plus absurde, aux epicuriens<sup>1</sup>, est desadvouer la force et l'effect des sens :

Proinde, quod in quoque est his visum tempore, verum est.  
 Et, si non poterit ratio dissolvere causam,  
 Cur ea, quæ fuerint luxim quadrata, procul sint  
 Visa rotunda; tamen præstat rationis egentem  
 Reddere mendose causas utriusque figuræ,  
 Quam manibus manifesta suis emittere quæquam,  
 Et violare fidem primam, et convellere tota  
 Fundamenta, quibus nixatur vita, salusque:  
 Non modo enim ratio ruat omnis, vita quoque ipsa  
 Concidat extemplo, nisi credere sensibus ausis,  
 Præcipientesque locos vitare, et cetera, quæ sint  
 In genere hoc fugienda<sup>2</sup>.

Ce conseil desesperé, et si peu philosophique, ne represente aultre chose, sinon que l'humaine science ne se peult maintenir que par raison desraisonnable, folle, et forcenee; mais qu'encores vault il mieulx que l'homme, pour se faire valoir, s'en serve, et de tout aultre remede tant fantastique soit il, que d'advouer sa necessaire bestise : verité si desavantageuse. Il ne peult fuyr que les sens ne soient les souverains maistres de sa cognoissance : mais ils sont incertains, et falsifiables à toutes circonstances; c'est là où il fault battre à oultrance, et, si les forces iustes luy faillent, comme elles font, y employer l'opiniastreté, la temerité, l'impudence. Au cas que ce que disent les epicuriens soit vray, à sçavoir

<sup>1</sup> Cic. Acad., II, 25. C.

<sup>2</sup> C'est-à-dire, au jugement des epicuriens. C.

<sup>3</sup> Les rapports des sens sont vrais en tout temps. Si la raison ne peut expliquer pourquoi les objets qui sont carrés de près paroissent ronds dans l'éloignement, il vaut mieux, au défaut d'une solution vraie, donner une fausse raison de cette double apparence, que de laisser échapper l'évidence de ses mains, que de détruire tous les principes de la crédibilité, que de ruiner cette base sur laquelle sont fondées notre vie et notre conservation : car ne croyez pas qu'il ne s'agisse que des intérêts de la raison ; la vie elle-même ne se conserve qu'en évitant, sur le rapport des sens, les précipices et les autres objets nuisibles. LUCRÈCE, IV, 500



de crier au ventre celui qui a establi en son ame ce dogme avecques toute resolution , « Que la cholique, comme toute aultre maladie et douleur, est chose indifferente, n'ayant la force de rien rabattre du souverain bonheur et felicité en laquelle le sage est logé par sa vertu ; » il n'est cœur si mol, que le son de nos tabourins et de nos trompettes n'eschauffe, ny si dur, que la douceur de la musique n'esveille et ne cha-  
 touille ; ny ame si revesche, qui ne se sente touchée de quelque reverence à considerer cette vastité sombre de nos eglises, la diversité d'ornemens et ordre de nos ceremonies, et ouir le son devotieux de nos orgues, et l'harmonie si posée et religieuse de nos voix : ceulx mesmes qui y entrent avecques mespris sentent quelque frisson dans le cœur, et quelque horreur, qui les met en desfiance de leur opinion. Quant a moy, ie ne m'estime point assez fort pour ouir en sens rassis des vers d'Horace et de Catulle, chantez d'une voix suffisante par une belle et ieune bouche : et Zenon<sup>1</sup> avoit raison de dire que la voix estoit la fleur de la beauté. On m'a voulu faire accroire qu'un homme, que tous nous aultres François cognoissons, m'avoit imposé, en me recitant des vers qu'il avoit faicts ; qu'ils n'estoient pas tels sur le papier qu'en l'air, et que mes yeulx en feroient contraire iugement à mes aureilles : tant la prononciation a de credit à donner prix et façon aux ouvrages qui passent à sa mercy ! Sur quoy Philoxenus ne feut pas fascheux<sup>2</sup>, en ce qu'oyant un liseur donner mauvais ton à quelque sienne composition, il se print à fouler aux pieds et casser de la brique qui estoit à luy, disant : « Je romps ce qui est à toy ; comme tu corromps ce qui est à moy<sup>3</sup>. » A quoy faire, ceulx mesmes qui se sont donné la mort d'une certaine resolution, destournoient ils la face pour ne veoir le coup qu'ils se faisoient donner ? et ceulx qui, pour leur santé, desirent et commandent qu'on les incise et cauterise, pourquoy ne peuvent ils soustenir la veue des apprest, utiles

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAERCE, IV, 25. C.

<sup>2</sup> Ne fut pas blâmable, n'eut pas tort. E. J.

<sup>3</sup> DIOGÈNE LAERCE, IV, 50. C.

accoustumé le mestier des couvreurs ) que la veue de cette haulteur extreme ne l'espovante et ne le transisse : car nous avons assez affaire de nous asseurer aux galeries qui sont en nos clochiers, si elles sont façonnees à iour, encores qu'elles soient de pierre; il y en a qui n'en peuvent pas seulement porter la pensee. Qu'on iecte une poultre entre ces deux tours, d'une grosseur telle qu'il nous la fault à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté qui puisse nous donner courage d'y marcher, comme nous ferions si elle estoit à terre. l'ay souvent essayé cela en nos montaignes de deçà, et si suis de ceulx qui ne s'effroyent que mediocrement de telles choses, que ie ne pouvois souffrir la veue de cette profondeur infinie, sans horreur et tremblement de iarrets et de cuisses; encores qu'il s'en fallust bien ma longueur que ie ne fusse du tout au bord, et n'eusse sceu cheoir si ie ne me fusse porté à escient au dangier. l'y remarquay aussi, quelque haulteur qu'il y eust, que pourveu qu'en cette pente il se presentast un arbre ou bosse de rochier pour soustenir un peu la veue et la diviser, cela nous allége et donne assurance, comme si c'estoit chose de quoy à la cheute nous peussions recevoir secours; mais que les precipices coupez et unis, nous ne les pouvons pas seulement regarder sans tournoyement de teste : *ut despici sine vertigine simul oculorum animique non possit* <sup>1</sup> qui est une evidente imposture de la veue. Ce feut pourquoy ce beau philosophe <sup>2</sup> se creva les yeulx, pour descharger l'ame de la desbauche qu'elle en recevoit, et pouvoir philosopher plus en liberté : mais, à ce compte, il se debvoit aussi faire estoupper les aureilles, que Theophrastus <sup>3</sup> dict estre le plus dangereux instrument que nous ayons pour recevoir des impressions

<sup>1</sup> De sorte qu'on ne pent regarder en bas, que la tête ne tourne, et que l'esprit ne se trouble. TITRE LIVRE, XLIV, 6.

<sup>2</sup> Démocrite. CIC., *de Finib. bon. et mal.*, V, 29. Mais Cicéron n'en parle là que comme d'une chose incertaine; et Plutarque, *de la Curiosité*, c. 11, dit positivement que c'est une fausseté. C.

<sup>3</sup> Au rapport de PLUTARQUE, dans son *Traité. Comment il faut ouïr*, c. 2, version d'Amyot. C.

l'objet que nous aimons nous semble plus beau qu'il n'est ;

*Multimodis igitur pravas turpesque videmus*

*Esse in deliciis, summoque in honore vigere*<sup>1</sup> ;

et plus laid celuy que nous avons à contre-cœur : à un homme ennuyé et affligé, la clarté du iour semble obscurcie et tenebreuse. Nos sens sont non seulement alterez, mais souvent hebestez du tout par les passions de l'ame : combien de choses veoyons nous, que nous n'appercevons pas si nous avons nostre esprit empesché ailleurs?

*In rebus quoque apertis noscere possis,*

*Si non advortas animum, proinde esse, quasi omni*

*Tempore semotæ fuerint, longæque remotæ*<sup>2</sup> :

il semble que l'ame retire au dedans, et amuse les puissances des sens. Par ainsin, et le dedans et le dehors de l'homme est plein de foiblesse et de mensonge.

Ceux qui ont apparié nostre vie à un songe, ont eu de la raison, à l'aventure, plus qu'ils ne pensoient. Quand nous songeons, nostre ame vit, agit, exerce toutes ses facultez, ne plus ne moins que quand elle veille; mais si plus mollement et obscurément, non de tant, certes, que la différence y soit comme de la nuit à une clarté vive; ouy, comme de la nuit à l'ombre : là elle dort, icy elle sommeille; plus et moins, ce sont tousiours tenebres, et tenebres cimériennes. Nous veillons dormants, et veillants dormons. Je ne vois pas si clair dans le sommeil; mais quant au veiller, ie ne le treuve iamais assez pur et sans nuage : encores le sommeil, en sa profondeur, endort par fois les songes; mais nostre veiller n'est iamais si esveillé qu'il purge et dissipe bien à poinct les resveries, qui sont les songes des veillants, et pires que songes. Nostre raison et nostre ame recevant les fantasies et opinions qui luy naissent en dormant, et aucto-

<sup>1</sup> Souvent nous voyons la laideur et la difformité captiver les cœurs et fixer les hommages. *LUCRÈCE*, IV. 4152.

<sup>2</sup> Les corps même les plus exposés à la vue, si l'ame ne s'applique à les observer, sont pour elles comme s'ils en avoient toujours été à une très grande distance. *LUCRÈCE*, IV. 812.

Lurida præterea sunt, quæcumque tuentur  
Arquati <sup>1</sup> :

ceux qui ont cette maladie que les medecins nomment *Hyposphagma*, qui est une suffusion de sang sous la peau, voyent toutes choses rouges et sanglantes <sup>2</sup>. Ces humeurs qui changent ainsi les offices de nostre veue, que sçavons nous si elles predominent aux bestes, et leur sont ordinaires? car nous en veoyons les unes qui ont les yeulx iaunes comme nos malades de iaunisse, d'autres qui les ont sanglants de rougeur; à celles là il est vraysemblable que la couleur des objets paroist aultre qu'à nous : quel iugement des deux sera le vray? car il n'est pas dict que l'essence des choses se rapporte à l'homme seul; la dureté, la blancheur, la profondeur, et l'aigreur, touchent le service et science des animaux comme la nostre : nature leur en a donné l'usage comme à nous. Quand nous pressons l'œil, les corps que nous regardons, nous les appercevons plus longs et estendus; plusieurs bestes ont l'œil ainsi pressé : cette longueur est doncques, à l'adventure, la veritable forme de ce corps, non pas celle que nos yeux luy donnent en leur assiette ordinaire. Si nous serrons l'œil par dessous, les choses nous semblent doubles :

Bina lucernarum flagrantia lumina flammis...  
Et duplices hominum facies, et corpora bina <sup>3</sup>.

Si nous avons les oreilles empeschees de quelque chose, ou le passage de l'ouïe resserré, nous recevons le son aultre que nous ne faisons ordinairement <sup>4</sup> : les animaux qui ont les oreilles velues, ou qui n'ont qu'un bien petit trou au lieu de l'oreille, ils n'oyent par consequent pas ce que nous oyons, et receoivent le son aultre. Nous veoyons aux festes et aux theatres, qu'opposant, à la lumière des flambeaux, une vitre

<sup>1</sup> Tout paroît jaune à ceux qui ont la jaunisse. LUCRÈCE, IV, 533.

<sup>2</sup> SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrr. Hypot.*, I, 44. C.

<sup>3</sup> Nous voyons aux lampes une double lumière; nous voyons les hommes avec deux corps et deux visages. LUCRÈCE, IV, 451.

<sup>4</sup> SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrr. Hypot.*, I, 44. C.

au maniement elle semble plate<sup>1</sup> : dirons nous que le musc soit agreable ou non , qui resiouit nostre sentiment et offense nostre goust? Il y a des herbes et des onguents propres à une partie du corps , qui en blecent une aultre : le miel est plaisant au goust , mal plaisant à la veue<sup>2</sup> : ces bagues , qui sont entaillees en forme de plumes , qu'on appelle en devise , *Pennes sans fin* , il n'y a œil qui en puisse discerner la largeur , et qui se accoust deffendre de cette piperie que d'un costé elles n'ail-  
lent en eslargissant , ets'appointant et estreccissant par l'aultre , mesme quand on les roule autour du doigt ; toutesfois au maniement elles vous semblent equables en largeur et partout parcellles. Ces personnes qui , pour ayder leur volupté , se ser-voient anciennement de mirouers propres à grossir et à agrandir l'obiet qu'ils representent , afin que les membres qu'ils avoient a employer , leur pleussent davantage par cette accrois-  
sance oculaire<sup>3</sup> ; auquel des deux sens donnoient ils gaigné , ou à la veue qui leur representoit ces membres gros et grands à souhait , ou à l'attouchement qui les leur presentoit petits et desdaignables? Sont ce nos sens qui prestent au subiect ces diverses conditions , et que les subiects n'en aient pourtant qu'une? comme nous voyons du pain que nous mangeons ; ce n'est que pain , mais nostre usage en faict des os , du sang , de la chair , des poils , et des ongles ;

Ut cibus in membra atque artus quum diditur omnes ,  
Disperit , atque aliam naturam sufficit ex se<sup>4</sup> ;

l'humeur<sup>5</sup> que succe la racine d'un arbre , elle se faict tronc , feuille et fruit ; et l'air n'estant qu'un , il se faict , par l'appli-  
cation à une trompette , divers en mille sortes de sons : sont ce , dis ie , nos sens qui façonnent de mesme de diverses qua-  
litez ces subjects? ou s'ils les ont telles? et sur ce double

<sup>1</sup> *SEXTUS EMPIRICUS, Pyrr. Hypot.*, I, 44.

<sup>2</sup> *Id.*, *ibid.*

<sup>3</sup> *SENÈQUE, Nat. Quæst.*, I, 16. C.

<sup>4</sup> Comme les aliments qui se filtent dans nos membres , périssent en formant une nouvelle substance. *LUCRÈCE*, III, 763.

<sup>5</sup> *SEXTUS EMPIRICUS, Pyrr. Hypot.*, I, 44. C.

Au demourant, qui sera propre à iuger de ces différences? Comme nous disons, aux débats de la religion, qu'il nous fault un iuge non attaché à l'un ny à l'autre party, exempt de choiz et d'affection, ce qui ne se peult parmy les chrestiens : il advient de mesme en cecy ; car, s'il est vieil, il ne peult iuger du sentiment de la vieillesse, estant luy mesme partie en ce debat ; s'il est ieune, de mesme ; sain, de mesme ; de mesme, malade, dormant, et veillant : il nous faudroit quelqu'un exempt de toutes ces qualitez, à fin que, sans preoccupation de iugement, il iugeast de ces propositions comme à luy indifferentes ; et, à ce compte, il nous faudroit un iuge qui ne feust pas.

Pour iuger des apparences que nous recevons des subiects, il nous faudroit un instrument iudicatoire ; pour verifïer cet instrument, il nous y fault de la demonstration ; pour verifïer la demonstration, un instrument : nous voylà au rouet<sup>1</sup>. Puisque les sens ne peuvent arrester nostre dispute, estants pleins eulx mesmes d'incertitude, il fault que ce soit la raison ; aucune raison ne s'establira sans une aultre raison : nous voylà à reculons iusques à l'infiny. Nostre fantasie ne s'applique pas aux choses estrangieres, ains elle est conceue par l'entremise des sens ; et les sens ne comprennent pas le subiect estrangier, ains seulement leurs propres passions : et par ainsi la fantasie et apparence n'est pas du subiect, ains seulement de la passion et souffrance du sens ; laquelle passion et subiect sont choses diverses : par quoy qui iuge par les apparences, iuge par chose aultre que le subiect. Et de dire que les passions des sens rapportent à l'ame la qualité des subiects estrangiers, par ressemblance ; comment se peult l'ame et l'entendement asseurer de cette ressemblance, n'ayant de soy nul commerce avecques les subiects estrangiers ? Tout ainsi comme, qui ne cognoist pas Socrates, voyant son pourtraict, ne peult dire qu'il luy ressemble. Or, qui voudroit toutesfois iuger par les

<sup>1</sup> C'est-à-dire *au bout de nos inventions*. Je trouve, dans le Dictionnaire de Cotgrave, qu'*être mis au rouet* se dit proprement du lièvre qui, épuisé par une longue course, ne fait plus que tourner autour des chiens. C.

Que toute matiere est coulante et labile<sup>1</sup> : les stoïciens , Qu'il n'y a point de temps present , et que ce que nous appellons Present n'est que la ioincture et assemblage du futur et du passé : Heraclitus<sup>2</sup> , Que iamais homme n'estoit deux fois entré en mesme riviere : Epicharmus , Que celuy qui a iadis emprunté de l'argent , ne le doibt pas maintenant ; et que celuy qui cette nuict a esté convié à venir ce matin disner , vient aujourd'huy non convié , attendu que ce ne sont plus eulx , ils sont devenus aultres : « et<sup>3</sup> qu'il ne se pouvoit trou-  
 « ver une substance mortelle deux fois en mesme estat ; car ,  
 « par soubdaineté et legiereté de changement , tantost elle  
 « dissipe , tantost elle rassemble , elle vient , et puis s'en va ;  
 « de façon que ce qui commence à naistre ne parvient iamais  
 « iusques à perfection d'estre , pour autant que ce naistre n'a-  
 « cheve iamais et iamais n'arreste comme estant à bout , ains ,  
 « depuis la semence , va tousiours se changeant et muant  
 « d'un à aultre ; comme de semence humaine se faict premie-  
 « rement , dans le ventre de la mere , un fruict sans forme ,  
 « puis un enfant formé , puis , estant hors du ventre , un enfant  
 « de mammelle , aprez il devient garson , puis consequemment  
 « un iouvenceau , aprez un homme faict , puis un homme d'aage ,  
 « à la fin decrepité vieillard ; de maniere quel'aage et generation  
 « subsequente va tousiours desfaisant et gastant la precedente :

Mutat enim mundi naturam totius ætas ,  
 Ex illoque alius status excipere omnia debet ;  
 Nec manet ulla sui similis res : omnia migrant ,  
 Omnia commutat natura , et vertere cogit<sup>4</sup> .

« Et puis , nous aultres sottement craignons une espece de  
 « mort , là où nous en avons desia passé et en passons tant

<sup>1</sup> *Sujette à changer*. — Labile, de *labilis*, tombant, caduc, fragile.

<sup>2</sup> Sénèque, *Epist.* 58 ; PLUTARQUE, dans son Traité sur le mot *Êt*, c. 12. C.

<sup>3</sup> Tout ce passage, à l'exception des quatre vers de Lucrèce, est copié mot pour mot du Traité de PLUTARQUE sur le mot *Êt*, c. 12, et dans les propres termes d'Amyot. C.

<sup>4</sup> Le temps change la face entière du monde ; un nouvel ordre de choses succède nécessairement au premier : nul être ne demeure constamment le même ; tout nous atteste les vicissitudes, les révolutions et les métamorphoses continuelles de la nature. Lucrèce, V, 826.

« dons l'intelligence du temps, la raison le decouvrant , le  
 « destruiect tout sur le champ ; car elle le fend incontinent , et  
 « le partit en futur et en passé , comme le voulant veoir neces-  
 « sairement desparty en deux. Autant en advient il à la nature  
 « qui est mesuree , comme au temps qui la mesure ; car il n'y  
 « a non plus en elle rien qui demeure , ne qui soit subsistant ,  
 « ains y sont toutes choses ou nees , ou naissantes , ou mou-  
 « rantes. Au moyen de quoy ce seroit peché de dire de Dieu, qui  
 « est le seul qui Est , que Il feut , ou Il sera ; car ces termes là  
 « sont des declinaisons , passages ou vicissitudes de ce qui ne  
 « peult durer ny demeurer en estre : parquoy il fault conclure  
 « que Dieu seul Est , non point selon aucune mesure du temps,  
 « mais selon une eternité immuable et immobile , non mesuree  
 « par temps , ni subiecte à aucune declinaison ; devant lequel  
 « rien n'est , ny ne sera aprez , ny plus nouveau ou plus re-  
 « cent ; ains un realement Estant , qui , par un seul Mainte-  
 « nant , emplit le Tousiours ; et n'y a rien qui veritablement  
 « soit , que luy seul , sans qu'on puisse dire , Il a esté , ou , Il  
 « sera , sans commencement et sans fin. »

A cette conclusion si religieuse d'un homme paten , ie veulx  
 ioindre seulement ce mot d'un tesmoing de mesme condition,  
 pour la fin de ce long et ennuyeux discours , qui me fourni-  
 roit de matiere sans fin : « O la vile chose , dict il , et abiecte ,  
 que l'homme , s'il ne s'esleve au dessus de l'humanité ! » Voylà  
 un bon mot et un utile desir , mais pareillement absurde : car  
 de faire la poignée plus grande que le poing , la brassee plus  
 grande que le bras , et d'esperer eniamber plus que de l'esten-  
 due de nos iambes , cela est impossible et monstrueux ; ny que  
 l'homme se monte au dessus de soy et de l'humanité : car il

Plutarque ne fait ici que transcrire et développer ces paroles du *Timée* : « Nous  
 avons tort de dire , en parlant de l'éternelle essence , Elle fut , elle sera ; ces formes du  
 temps ne conviennent pas à l'éternité ; elle est , voilà son attribut. Notre passé et notre  
 avenir sont deux mouvements : or l'immuable ne peut être de la veille ni du lende-  
 main ; on ne peut dire qu'il fut ni qu'il sera ; les accidents des créatures sensibles ne  
 sont pas faits pour lui , et des instants qui se calculent ne sont qu'un vain simulacre  
 de ce qui est toujours. » Voyez les *Pensées de Platon*, seconde édition , p. 73. J. V. L.

• SÉNÈQUE , *Nat. Quæst.* , I , *Præfat.* C.

TOME I.



Iamque caput quassans, grandis suspirat arator...  
 Et quum tempora temporibus præsentia confert  
 Præteritis, laudat fortunas sæpe parentis,  
 Et crepat antiquum genus ut pietate repletum <sup>1</sup>.

Nous entraînons tout avecques nous : d'où il s'ensuit que nous estimons grande chose nostre mort, et qui ne passe pas si ayseement, ny sans solenne consultation des astres; *tot circa unum caput tumultuantes deos* <sup>2</sup>; et le pensons d'autant plus, que plus nous nous prison : « Comment ? tant de science se perdrait elle avecques tant de dommage, sans particulier soulcy des destinees ? Un'ame si rare et exemplaire ne couste elle non plus à tuer, qu'un' ame populaire et inutile ? Cette vie, qui en couvre tant d'aultres, de qui tant d'aultres vies despendent, qui occupe tant de monde par son usage, remplit tant de places, se desplace elle comme celle qui tient à son simple nœud ? » Nul de nous ne pense assez n'estre qu'un <sup>3</sup>; de là viennent ces mots de Cesar à son pilote, plus enflez que la mer qui le menaceoit :

Italiani si, cœlo auctore, recusas,  
 Me, pete : sola tibi causa hæc est iusta timoris,  
 Vectorem non nosse tuum ; perrumpe procellas,  
 Tutela secure mei <sup>4</sup> :

et ceulx cy,

Credit iam digna pericula Cæsar  
 Fatis esse suis ; Tantusque evertere, dixit,

<sup>1</sup> Le vieux laboureur secoue, en soupirant, sa tête chauve; il compare le temps passé avec le présent; il envie le sort de ses pères, et parle sans cesse de la piété des anciens temps. LUCRÈCE, II, 1165.

<sup>2</sup> Tant de dieux en mouvement pour la vie d'un seul homme. M. SENECA, *Suasor.*, I, 4.

<sup>3</sup> « Nous tenons à tout, nous nous accrochons à tout; les temps, les lieux, les hommes, les choses, tout ce qui est, tout ce qui sera, importe à chacun de nous : notre individu n'est plus que la moindre partie de nous-mêmes... O homme ! resserre ton existence au-dedans de toi. » ROUSSEAU, *Émile*, liv. II. On ne voit pas ici d'imitation directe, mais la pensée est la même. J. V. L.

<sup>4</sup> Au défaut des dieux, vogue sous mes auspices : tu ignores qui tu conduis, et voilà pourquoi tu te troubles. Fort de mon appui, précipite-toi à travers la tempête. LUCAIN, V, 579.

« Celui là m'est échappé, » disoit il : il vouloit estendre la mort et la faire sentir par les torments.

Vidimus et toto quamvis in corpore casso  
 Nil animæ lethale datum, moremque nefandæ  
 Durum sævitæ, pereun'tis parcere morli <sup>1</sup>.

De vray, ce n'est pas si grand'chose d'establiir, tout sain et tout rassis, de se tuer; il est bien aysé de faire le mauvais avant que de venir aux prises : de maniere que le plus effeminé homme du monde, Heliogabalus, parmy ses plus lasches voluptez, desseignoit bien <sup>2</sup> de se faire mourir delicatement, où l'occasion l'en forceroit; et, à fin que sa mort ne desmentist point le reste de sa vie, avoit faict bastir exprez une tour sumptueuse, le bas et le devant de laquelle estoit planché d'ais enrichis d'or et de pierreries, pour se precipiter; et aussi faict faire des chordes d'or et de soye cramoisie pour s'estrangler; et battre une espee d'or pour s'enferrer; et gardoit du venin dans des vaisseaux d'emeraude et de topaze, pour s'empoisonner, selon que l'envie luy prendroit de choisir de toutes ces façons de mourir <sup>3</sup>:

Impiger... et fortis virtute coacta <sup>4</sup>.

Toutesfois, quant à cettuy cy, la mollesse de ses apprests rend plus vraysemblable que le nez luy eust saigné, qui l'en eust mis au propre <sup>5</sup>. Mais de ceulx mesmes qui, plus vigoureux, se sont resolus à l'exécution, il fault veoir, dis ie, si c'a esté d'un coup qui ostant le loisir d'en sentir l'effect : car c'est à deviner, à veoir escouler la vie peu à peu, le sentiment du corps se meslant à celui de l'ame, s'offrant le moyen de se repentir, si la constance s'y feust trouvee, et l'obstination en une si dangereuse volonté.

<sup>1</sup> Nous l'avons vu ce corps, qui, tout couvert de plaies, n'avoit pas encore reçu le coup mortel, et dont on ménageoit la vie expirante, par un excès inouï de cruauté. LUCAIN, IV, 178.

<sup>2</sup> Projetoit bien.

<sup>3</sup> LAMPRIIDIUS, *Heliogabal.*, c. 85. J. V. L.

<sup>4</sup> Courageux par nécessité. LUCAIN, IV, 796.

<sup>5</sup> Si on l'eût mis dans ce cas.

m'est plus lascheté de le croire. « Une mort courte, dict Pline, est le souverain heur de la vie humaine<sup>1</sup>. » Il leur fasche de la recognoistre. Nul ne se peult dire estre resolu à la mort, qui craint à la marchander, qui ne peult la soustenir les yeulx ouverts : ceulx qu'on veoid aux supplices courir à leur fin, et haster l'exécution et la presser, ils ne le font pas de resolution, ils se veulent oster le temps de la considerer ; l'estre mort ne les fasche pas, mais ouy bien le mourir ;

*Emori nolo, sed me esse mortuum nibili aestimo*<sup>2</sup> :

c'est un degré de fermeté auquel i'ay expérimenté que ie pourrois arriver, comme ceulx qui se iectent dans les dangiers, ainsi que dans la mer, à yeulx clos.

Il n'y a rien, seion moy, plus illustre en la vie de Socrates, que d'avoir eu trente iours entiers à ruminer le decret de sa mort, de l'avoir digeree tout ce temps là d'une trescertaine esperance, sans esmoy, sans alteration, et d'un train d'actions et de paroles ravallé plustost et anonchaly, que tendu et relevé par le poids d'une telle cogitation<sup>3</sup>.

Ce Pomponius Atticus à qui Cicero escript, estant malade, fait appeller Agrippa, son gendre, et deux ou trois aultres de ses amis ; et leur dict qu'ayant essayé qu'il ne gaignoit rien à se vouloir guarir, et que tout ce qu'il faisoit pour allonger sa vie allongeoit aussi et augmentoit sa douleur, il estoit delibéré de mettre fin à l'un et à l'autre, les priant de trouver bonne sa deliberation, et, au pis aller, de ne perdre point leur peine à l'en destourner. Or, ayant choisi de se tuer par abstinence, voylà sa maladie guarie par accident : ce remede, qu'il avoit employé pour se desfaire, le remet en santé. Les medecins et ses amis, faisant feste d'un si heureux evenement, et s'en reiouïssants avecques luy, se trouverent bien trompez ; car il ne leur feut possible pour cela de luy faire changer d'opi-

<sup>1</sup> *Mortes repentinae, hoc est summa vilae felicitas. Nat. Hist., VII, 55.*

<sup>2</sup> Je ne crains pas d'être mort, mais de mourir. Cic., *Tusc. Quæst.*, I, 8. C'est la traduction d'un vers d'Épicharme.

<sup>3</sup> *Pensée*. Du mot latin *cogitatio*, qui signifie *pensée*, a été fabriqué *cogitation*, qui se trouve dans NICOT. C.

« sans cesse en ce cercle. Non seulement les mauvais accidents  
 « et insupportables, mais la satiété mesme de vivre donne  
 « envie de la mort. » Marcellinus n'avoit besoin d'homme  
 qui le conseillast, mais d'homme qui le secourust : les servi-  
 teurs craignoient de s'en mesler ; mais ce philosophe leur feit  
 entendre que les domestiques sont soupçonnez lors seule-  
 ment qu'il est en doute si la mort du maistre a esté volon-  
 taire : aultrement qu'il seroit d'aussi mauvais exemple de  
 l'empescher, que de le tuer ; d'autant que

*Invitum qui servat, idem facit occidenti* <sup>1</sup>.

Après il advertit Marcellinus qu'il ne seroit pas messeant,  
 comme le dessert des tables se donne aux assistants, nos re-  
 pas faicts, aussi la vie finie, de distribuer quelque chose à  
 ceulx qui en ont esté les ministres. Or, estoit Marcellinus de  
 courage franc et liberal : il feit despartir quelque somme à  
 ses serviteurs, et les consola. Au reste, il n'y eut besoin de  
 fer ny de sang ; il entreprint de s'en aller de cette vie, non de  
 s'en fuir ; non d'eschapper à la mort, mais de l'essayer. Et  
 pour se donner loisir de la marchander, ayant quitté toute  
 nourriture, le troisieme iour suyvant, après s'estre faict ar-  
 rouser d'eau tiede, il defaillit peu à peu, et non sans quelque  
 volupté, à ce qu'il disoit <sup>2</sup>.

De vray, ceulx qui ont eu ces defaillances de cœur qui  
 prennent par foiblesse, disent n'y sentir aucune douleur, ains  
 plustost quelque plaisir, comme d'un passage au sommeil et  
 au repos. Voylà des morts estudees et digerees.

Mais à fin que le seul Caton peust fournir à tout exemple de  
 vertu, il semble que son bon destin lui feist avoir mal en la  
 main dequoy il se donna le coup, à ce qu'il eust loisir d'af-  
 fronter la mort et de la colleter, renforçant le courage au  
 dangier, au lieu de l'amollir. Et si c'eust esté à moy de le  
 représenter en sa plus superbe assiette, c'eust esté deschirant  
 tout ensanglanté ses entrailles, plustost que l'espee au poing,

<sup>1</sup> C'est tuer un homme, que de le sauver malgré lui. HOR., *de Arte poet.*, v. 467

<sup>2</sup> Tout ce récit est emprunté de SÉNÈQUE, *Epist.* 77. C.

s'approchant sans cesse l'une de l'autre, et ne se pouvant jamais joindre, et la pierre philosophale, et quadrature du cercle, où la raison et l'effect sont si opposites, en tireroit à l'aventure quelque argument pour secourir ce mot hardy de Pline, *solum certum nihil esse certi, et homine nihil miserius, aut superbius*<sup>1</sup>.

## CHAPITRE XV.

QUE NOSTRE DESIR S'ACCROIST PAR LA MALAYSANCE.

Il n'y a raison qui n'en aye une contraire, dict le plus sage party des philosophes. Le remaschois<sup>2</sup> tantost ce beau mot qu'un ancien allegue pour le mespris de la vie, « Nul bien ne nous peult apporter plaisir, si ce n'est celui à la perte duquel nous sommes preparez<sup>3</sup>; » *In æquo est dolor amissæ rei, et timor amittendæ*; voulant gagner par là que la fruïtion de la vie ne nous peult estre vraiment plaisante, si nous sommes en crainte de la perdre. Il se pourroit toutesfois dire, au revers, que nous serrons et embrassons ce bien, d'autant plus estroict et avecques plus d'affection, que nous le veoyons nous estre moins seur, et craignons qu'il nous soit osté : car il se sent evidemment, comme le feu se picque à l'assistance du froid, que nostre volonté s'aiguise aussi par le contraste :

Si nunquam Danaen habuisset ahenea turris,  
Non esset Danae de Jove facta parens<sup>4</sup>;

et qu'il n'est rien naturellement si contraire à nostre goust, que la satieté qui vient de l'aysance; ny rien qui l'aiguise

<sup>1</sup> Il n'y a rien de certain que l'incertitude, et rien de plus misérable et de plus fier que l'homme. PLINIE, *Nat. Hist.*, II, 7.—C'est ainsi que Montaigne traduit ce passage dans sa première édition, *Bourdeaux*, 1580. C.

<sup>2</sup> Remascher, au figuré, c'est repasser plusieurs fois dans son esprit. E. J.

<sup>3</sup> SÉNÈQUE, *Epist.* 4. La phrase suivante est aussi de SÉNÈQUE, *Epist.* 98 : Le chagrin d'avoir perdu une chose, et la crainte de la perdre, affectent également l'esprit.

<sup>4</sup> Si Danaë n'eût pas été renfermée dans une tour d'airain, jamais elle n'eût donné un fils à Jupiter. OVIDE, *Amor.*, II, 10, 27.

à saint Jacques <sup>1</sup>, et ceulx de Galice à Nostre dame de Lorete : on faict au Liege <sup>2</sup> grande feste des bains de Luques; et, en la Toscane, de ceulx d'Aspa : il ne se veoid gueres de Romains en l'eschole de l'escrime à Rome, qui est pleine de François. Ce grand Caton se trouva, aussi bien que nous, desgousté de sa femme <sup>3</sup>, tant qu'elle feut sienne, et la desira quand elle feut à un aultre. l'ay chassé au haras un vieux cheval, duquel, à la senteur des iuments, on ne pouvoit venir à bout : la facilité l'a incontinent saoulé envers les siennes; mais envers les estrangieres et la premiere qui passe le long de son pastis, il revient à ses importuns hennissements et à ses chaleurs furieuses, comme devant. Nostre appetit mesprise et outrepasse ce qui luy est en main, pour courir aprez ce qu'il n'a pas :

*Transvolat in medio posita, et fugientia captat* <sup>4</sup>.

Nous deffendre quelque chose, c'est nous en donner envie :

*Nisi tu servare puellam*

*Incipis, incipiet desinere esse mea* <sup>5</sup> :

nous l'abandonner tout à faict, c'est nous en engendrer mespris. La faulte et l'abondance retumbent en mesme inconvenient :

*Tibi quod superest, mihi quod defit, dolet* <sup>6</sup>.

Le desir et la iouissance nous mettent pareillement en peine.

<sup>1</sup> *Saint-Jacques de Compostelle, en Galice. C.*

<sup>2</sup> *A Liège, ou aux eaux de Spa, près de Liège, appelées ici par Montaigne les bains d'Aspa. C.*

<sup>3</sup> Marcia, fille de Marcius Philippus. Montaigne ajoute ici quelque chose au récit de Plutarque (*Caton d'Utique*, c. 7) : il suppose que Caton *la desira quand elle feut à un aultre*, sans doute parcequ'il se hâta de la reprendre après la mort d'Hortensius, à qui il l'avoit prêtée (*ibid.*, c. 15). César lui en avoit fait aussi de vifs reproches dans son *Anti-Caton*. J. V. L.

<sup>4</sup> Il dédaigne ce qui est à sa disposition, et poursuit ce qui fuit. HORACE, *Sat.*, I, 2, 108.

<sup>5</sup> Si tu ne fais garder ta maltresse, elle cessera bientôt d'être à moi. OVIDE, *Amor.*, II, 49, 47.

<sup>6</sup> Tu te plains de ton superflu, et moi de mon indigence. TÉRENCE, *Phorm.*, act. I, sc. III, v. 9.

folir<sup>1</sup> et desbaucher cette molle douceur et cette pudeur infantine, et de rengier à la mercy de nostre ardeur une gravité froide et magistrale : c'est gloire, disent ils, de triompher de la modestie, de la chasteté, de la temperance; et qui desconseille aux dames ces parties là, il les trahit, et soy mesme. Il faut croire que le cœur leur fremit d'effroy, que le son de nos mots blece la pureté de leurs aureilles, qu'elles nous en haïssent, et s'accordent à nostre importunité d'une force forcee. La beauté, toute puissante qu'elle est, n'a pas de quoy se faire savourer, sans cette entremise. Voyez en Italie, où il y a plus de beauté à vendre, et de la plus fine, comment il faut qu'elle cherche d'aultres moyens estrangiers et d'aultres arts pour se rendre agreable; et si, à la verité, quoy qu'elle face, estant venale et publique, elle demeure foible et languissante : tout ainsi que, mesme en la vertu, de deux effects pareils, nous tenons neantmoins celuy là le plus beau et plus digne, auquel il y a plus d'empeschement et de hazard proposé.

C'est un effect de la Providence divine de permettre sa sainte Eglise estre agitee, comme nous la veoyons, de tant de troubles et d'orages, pour esveiller par ce contraste les ames pies, et les r'avoir de l'oisiveté et du sommeil où les avoit plongeés une si longue tranquillité : si nous contrepoussons la perte que nous avons faicte par le nombre de ceulx qui se sont desvoyez, au gaing qui nous vient pour nous estre remis en haleine, ressuscité nostre zele et nos forces à l'occasion de ce combat, ie ne sçais si l'utilité ne surmonte point le dommage.

Nous avons pensé attacher plus ferme le nœud de nos mariages, pour avoir osté tout moyen de les dissouldre; mais d'autant s'est desprins et relasché le nœud de la volonté et de l'affection, que celuy de la contraincte s'est estrecy : et, au rebours, ce qui teint les mariages, à Rome, si long temps en honneur et en seureté, feut la liberté de les rompre qui voul-

<sup>1</sup> De porter à une gaieté licencieuse cette molle douceur. — Affolir, rendre fou, badin. C'est sans doute dans ce sens-là que Montaigne emploie ici ce mot, qui, du reste, ne se trouve dans aucun de nos vieux dictionnaires. C.

le desseing des soldats, ostant à leur exploit le hazard, et toute matiere de gloire militaire, qui a accoustumé de leur servir de tiltre et d'excuse : ce qui est faict courageusement est tousiours faict honorablement, en temps où la iustice est morte. Je leur rends la conqueste de ma maison lasche et traistrasse : elle n'est close à personne qui y hurte ; il n'y a pour toute prouvision qu'un portier, d'ancien usage et cerimonie, qui ne sert pastant à deffendre ma porte, qu'à l'offrir plus decemment et gracieusement ; ie n'ay ny garde ny sentinelle que celle que les astres font pour moy. Un gentilhomme a tort de faire montre d'estre en deffense, s'il ne l'est parfaitement. Qui est ouvert d'un costé, l'est par tout : nos peres ne penserent pas à bastir des places frontieres. Les moyens d'assaillir, ie dis sans batterie et sans armee, et de surprendre nos maisons, croissent tous les iours au dessus des moyens de se garder ; les esprits s'aiguisent generalement de ce costé là : l'invasion touche tous ; la deffense non, que les riches. La mienne estoit forte selon le temps qu'elle feut faicte ; ie n'y ay rien adiousté de ce costé là, et craindrois que sa force se tournast contre moy mesme ; ioinct qu'un temps paisible requerra qu'on les desfortifie. Il est dangereux de ne les pouvoir regagner, et est difficile de s'en asseurer : car en matiere de guerres intestines, vostre valet peult estre du party que vous craignez ; et où la religion sert de pretexte, les parentez mesmes deviennent infiables<sup>1</sup> avecques couverture de iustice. Les finances publiques n'entreprendront pas nos garnisons domestiques ; elles s'y espuiseroient : nous n'avons pas dequoy le faire sans nostre ruyne : ou, plus incommodement et iniurieusement encores, sans celle du peuple. L'estat de ma perte ne seroit de guere pire. Au demourant, vous y perdez vous : vos amis mesmes s'amusent à accuser vostre invigilance et improvidence<sup>2</sup>, plus qu'à vous plaindre, et l'ignorance ou nonchalance aux offices de vostre profession. Ce que tant de maisons gardees se sont perdues, où cette cy dure, me faict souspeçonner qu'elles se

<sup>1</sup> *Suspectes.*

<sup>2</sup> *Votre négligence à veiller et à pourvoir à votre sûreté. C.*



et ayant continuellement besoin d'amélioration, c'est là à quoy nous nous devons travailler; nous sommes tout creux et vuides; ce n'est pas de vent et de voix que nous avons à nous remplir, il nous fault de la substance plus solide à nous reparer; un homme affamé seroit bien simple de chercher à se pourveoir plustost d'un beau vestement que d'un bon repas; il fault courir au plus pressé. Comme disent nos ordinaires prieres, *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus* <sup>1</sup>. Nous sommes en disette de beauté, santé, sagesse, vertu, et telles parties essentielles : les ornements externes se chercheront aprez que nous aurons pourveu aux choses necessaires. La theologie traicte amplement et plus pertinemment ce subiect; mais ie n'y suis gueres versé.

Chrysippus et Diogenes <sup>2</sup> ont esté les premiers aucteurs, et les plus fermes, du mespris de la gloire; et, entre toutes les voluptez, ils disoient qu'il n'y en avoit point de plus dange-reuse, ny plus à fuyr, que celle qui nous vient de l'approbation d'autrui. De vray, l'experience nous en faict sentir plusieurs trahisons bien dommageables : il n'est chose qui empoisonne tant les princes que la flatterie, ny rien par où les meschants gaignent plus ayseement credit autour d'eulx; ny macquere-lage si propre et si ordinaire à corrompre la chasteté des femmes, que de les paistre et entretenir de leurs louanges : le premier enchantement que les syrenes employent à piper Ulysses, est de cette nature :

Deça vers nous, deça, ô treslouable Ulysse,  
Et le plus grand honneur dont la Grece fleurisse <sup>3</sup>.

Ces philosophes là disoient que toute la gloire du monde ne meritoit pas qu'un homme d'entendement estendist seulement le doigt pour l'acquérir <sup>4</sup> :

<sup>1</sup> Gloire à Dieu dans les cieus, et paix aux hommes sur la terre. S. LUC, *Évang.*, II, 13.

<sup>2</sup> CIC., *de Finibus bon. et mal.*, III, 17. C.

<sup>3</sup> HOMÈRE, *Odyssée*, XII, 184. Vers que CICÉRON traduit aussi, *de Finibus*, V, 18, ainsi que LOUIS RACINE, *Réflex. sur la Poésie*, chap. VI, art. 1<sup>er</sup>. J. V. L.

<sup>4</sup> CIC., *de Fin.*, III, 17. C.

EPICURUS A HERMACHUS, *scut.*

« Ce pendant que je passois l'heureux, et celui là mesme le dernier iour de ma vie, i'escrivois cecy, accompagné toutes-fois de telle douleur en la vessie et aux intestins, qu'il ne peult rien estre adiousté à sa grandeur : mais elle estoit compensee par le plaisir qu'apportoit à mon ame la souvenance de mes inventions et de mes discours. Or toy, comme requiert l'affection que tu as eu dez ton enfance envers moy et la philosophie, embrasse la protection des enfants de Metrodorus. »

Voilà sa lettre. Et ce qui me faict interpreter que ce plaisir, qu'il dict sentir en son ame de ses inventions, regarde aulcunement la reputation qu'il en eseroit acquerir aprez sa mort, c'est l'ordonnance de son testament, par lequel il veult que « Amynomachus et Timocrates, ses heritiers, fournissent pour la celebration de son iour natal, tous les mois de janvier, les frais que Hermachus ordonneroit, et aussi pour la despense qui se feroit le vingtiesme iour de chaque lune, au traictement des philosophes ses familiers, qui s'assembleroient à l'honneur de la memoire de luy et de Metrodorus<sup>1</sup>. »

Carneades a esté chef de l'opinion contraire; et a maintenu que la gloire estoit pour elle mesme desirable<sup>2</sup> : tout ainsi que nous embrassons nos posthumes pour eulx mesmes, n'en ayant aulcune cognoissance ny iouissance. Cette opinion n'a pas failli d'estre plus communement suyvie, comme sont volontiers celles qui s'accommodent le plus à nos inclinations. Aristote luy donne le premier reng entre les biens externes; evite, comme deux extremes vicieux, l'immoderation et à la rechercher et à la fuyr<sup>3</sup>. Je crois que si nous avions les liyres que Cicero avoit escripts sur ce subiect, il nous en conteroit

<sup>1</sup> CIC., *de Finibus*, II, 34. C.

<sup>2</sup> C'est aux stoiciens que Cicéron (*ibid.*, III, 47) attribue cette doctrine; mais il ajoute qu'ils ne l'ont admise que parcequ'ils n'ont pu répondre à Carneade. Montaigne avoit donc le droit de l'attribuer à Carneade lui-même, et Coste n'avoit pas ici d'erreur à relever. J. V. L.

<sup>3</sup> ARISTOTE, *Morale à Nicomaque*, II, 7, etc. J. V. L.

mes; et M. Crassus, et Q. Hortensius<sup>1</sup>, lesquels, à cause de leur auctorité et puissance, ayants esté, pour certaines quotitez, appelez par un estrangier à la succession d'un testament faulx, à fin que, par ce moyen, il y establist sa part, se contenterent de n'estre participants de la faulseté, et ne refuserent d'en retirer du fruit; assez couverts, s'ils se tenoient à l'abry des accusations, et des tesmoings, et des loix : *Meminerint Deum se habere testem, id est (ut ego arbitror), mentem suam*<sup>2</sup>.

La vertu est chose bien vaine et frivole, si elle tire sa recommandation de la gloire : pour neant entreprendrions nous de luy faire tenir son reng à part, et la desioindrions de la fortune; car qu'est il plus fortuite que la reputation? *Profecto fortuna in omni re dominatur : ea res cunctas ex libidine magis, quam ex vero, celebrat, obscuratque*<sup>3</sup>. De faire que les actions soient cogneues et veues, c'est le pur ouvrage de la fortune; c'est le sort qui nous applique la gloire, selon sa temerité. Je l'ay veue fort souvent marcher avant le merite; et souvent oultrepasser le merite, d'une longue mesure. Celuy qui premier s'advisa de la ressemblance de l'ombre, à la gloire, feit mieulx qu'il ne vouloit : ce sont choses excellemment vaines : elle va aussi quelquesfois devant son corps; et quelquesfois l'excede de beaucoup en longueur. Ceulx qui apprennent à la noblesse de ne chercher en la vaillance que l'honneur, *quasi non sit honestum, quod nobilitatum non sit*<sup>4</sup>; que gagnent ils par là, que de les instruire de ne se hazarder iamais, si on ne les veoid, et de prendre bien garde s'il y a des tesmoings qui puissent rapporter des nouvelles de leur valeur : là où il se presente mille occasions de bien faire, sans qu'on en puisse estre remarqué? Combien de belles actions particulieres s'en-

<sup>1</sup> Cic., *de Offic.*, III, 48. C.

<sup>2</sup> Il faut se souvenir qu'on a Dieu pour témoin; et ce témoin, à mon avis, c'est notre propre conscience. Cic., *de Offic.*, III, 10.

<sup>3</sup> Certainement l'empire de la fortune s'étend sur tout : elle rend les uns célèbres, et laisse les autres obscurs, moins selon leur mérite que selon son caprice. SALLUSTE, *Bell. Catilin.*, c. 8.

<sup>4</sup> Comme si une action n'étoit vertueuse que lorsqu'elle a été célèbre. Cic., *de Offic.*, I, 4.

sions legieres et peu importantes, et à la contestation de quelque bicoque, qu'ez lieux dignes et honorables.

Qui tient sa mort pour mal employee, si ce n'est en occasion signalee, au lieu d'illustrer sa mort, il obscurcit volontiers sa vie, laissant eschapper ce pendant plusieurs iustes occasions de se hasarder; et toutes les iustes sont illustres assez, sa conscience les trompétant suffisamment à chascun. *Gloria nostra est testimonium conscientiae nostrae*<sup>1</sup>. Qui n'est homme de b'en que parce qu'on le sçaura, et parce qu'on l'en estimera mieulx aprez l'avoir sceu; qui ne veut bien faire qu'en condition que sa vertu vienne à la cognoissance des hommes, celuy là n'est pas personne de qui on puisse tirer beaucoup de service.

Crede che 'l resto di quel verno cose  
 Facesse degne di tenerne conto;  
 Ma fur sin da quel tempo si nascose,  
 Che non è colpa mia s' or non le conto:  
 Perchè Orlando a far l' opre virtuose;  
 Più ch' a narrarle poi, sempre era pronto,  
 Nè mai fu alcuno de' suoi fatti espresso,  
 Se non quando ebbe i testimoni appresso<sup>2</sup>.

Il fault aller à la guerre pour son devoir, et en attendre cette recompense, qui ne peult faillir à toutes belles actions, pour occultes qu'elles soyent, non pas mesme aux vertueuses pensees: c'est le contentement qu'une conscience bien reglee receoit, en soy, de bien faire. Il fault estre vaillant pour soy mesme, et pour l'avantage que c'est d'avoir son courage logé en une assiette ferme et asseuree contre les assaults de la fortune:

Virtus, repulsæ nescia sordidæ,  
 Intamiatius fulget honoribus;

<sup>1</sup> Notre gloire, c'est le témoignage de notre conscience. S. PAUL, *Epist. ad Corinth.*, II, 4, 13.

<sup>2</sup> Je crois que, le reste de cet hiver, Roland fit des choses très dignes de mémoire; mais jusqu'ici elles ont été si secrètes, que ce n'est pas ma faute si je ne les raconte point: car Roland a toujours été plus prompt à faire de belles actions qu'à les publier; et jamais ses exploits n'ont été divulgués que lorsqu'il en a eu des témoins. ARIOSTO, *Orlando*, cant. XI, stanz. 81.

en hault, que de celle qui luy sortoit par en bas : celuy là dict encores plus, *Ego hoc iudico, si quando turpe non sit, tamen non esse non turpe, quum id a multitudine laudetur*<sup>1</sup>. Null' art, nulle souplesse d'esprit pourroit conduire nos pas à la suite d'un guide si desvoyé et si desreglé : en cette confusion venteuse de bruits, de rapports et opinions vulgaires qui nous poulsent, il ne se peult establir aucune route qui vaille. Ne nous proposons point une fin si flottante et volage : allons constamment aprez la raison : que l'approbation publique nous suyve par là, si elle veult; et, comme elle despend toute de la fortune, nous n'avons point loy de l'esperer plus-tost par aultre voye que par celle là. Quand, pour sa droic-ture, ie ne suyvrois le droict chemin, ie le suyvrois pour avoir trouvé, par experience, qu'au bout du compte, c'est communement le plus heureux et le plus utile : *Dedit hoc providentia hominibus munus, ut honesta magis iuvarent*<sup>2</sup>. Le mari-nier ancien disoit ainsin à Neptune, en une grande tempeste : « O dieu, tu me sauveras, si tu veulx ; si tu veulx, tu me perdras : mais si tiendray ie tousiours droict mon timon<sup>3</sup>. » I'ay veu de mon temps mill' hommes souples, mestis, am-bigus, et que nul ne doubtoit plus prudents mondains que moy, se perdre où ie me suis sauvé :

Risi successu posse carere dolos<sup>4</sup>.

✧ Paul Emile, allant en sa glorieuse expedition de Macedoine,

ici. « *Eleganter*, dit-il, *Demetrius noster solet dicere, eodem loco sibi esse voces imperitorum, quo ventre redditos crepitus : Quid enim, inquit, mea refert, sursum isti, an deorsum sonent ?* Sénèque, *Epist.* 94. C.

<sup>1</sup> Et moi, bien qu'une chose ne soit pas honteuse en elle-même, je dis cependant qu'elle semble l'être si elle est louée par la multitude. Cic., *de Finibus*, II, 15.

<sup>2</sup> C'est un bienfait de la providence des dieux, que les choses honnêtes sont aussi les plus utiles. Quintil., *Inst. orat.*, I, 42.

<sup>3</sup> Montaigne se plait ici à paraphraser ces paroles de Sénèque : « *Qui hoc potuit dicere, Neptune, nunquam hanc navem, nisi rectam, arti satisfecit.* » *Epist.* 85. Ces mots, devenus proverbes, ὁρθάν τὰν ναῦν, se trouvent aussi dans un ancien écrivain cité par Stobée, *Serm.* 406 ; dans une lettre de Cicéron à Quintus son frère, I, 2, et dans un discours (*Orat. Rhod.*) du rhéteur Aristide. J. V. L.

<sup>4</sup> J'ai ri de voir que la ruse pouvoit échouer. Ovide, *Héroid.*, I, 48. Il y a dans l'original, *Flabam successu*, etc. C.

nous tremble au dedans : et qui auroit l'usage de l'anneau platonique<sup>1</sup>, rendant invisible celui qui le portoit au doigt, si on luy donnoit le tour vers le plat de la main, assez de gents souvent se cacheroient où il se fault presenter le plus, et se repentiroient d'estre placez en lieu si honorable, auquel la necessité les rend asseurez.

Falsus honor iuvat, et mendax infamia terret

Quem, nisi mendosum et mendacem ?

Voylà comment tous ces iugements, qui se font des apparences externes, sont merveilleusement incertains et douteux ; et n'est auctun si asseuré tesmoing, comme chacun à soy mesme. En celles là combien avons nous de gouials, compaignons de nostre gloire ? celui qui se tient ferme dans une trenchee decouverte, que faict il en cela que ne facent devant luy cinquante pauvres pionniers qui luy ouvrent le pas, et le couvrent de leurs corps pour cinq sols de paye par iour ?

Non, quidquid turbida Roma

Elevet, accedas; examenque improbum in illa

Castiges trutina : nec te quæsiveris extra<sup>2</sup>.

Nous appellons aggrandir nostre nom, l'estendre et semer en plusieurs bouches ; nous voulons qu'il y soit receu en bonne part, et que cette sienne accroissance luy vienne à proufit : voilà ce qu'il y peult avoir de plus excusable en ce desseing. Mais l'excez de cette maladie en va iusques là, que plusieurs cherchent de faire parler d'eulx en quelque façon que ce soit : Trogus Pompeius<sup>4</sup> dict de Herostratus, et Titus Li-

<sup>1</sup> L'anneau de Gyges. PLATON, *République*, II, 3, page 37, édit. de M. Ast, 1814; CICÉRON, *de Offic.*, III, 9, etc. J. V. L.

<sup>2</sup> Qui est flatté des fausses louanges ? qui redoute la calomnie ? N'est-ce pas celui qui se sent coupable, et qui veut tromper ? HOR., *Epist.*, 1, 46, 59.

<sup>3</sup> Lorsque la tumultueuse Rome déprime quelque chose, il ne faut ni l'en croire, ni entreprendre de redresser sa balance infidèle. Ne cherchez point hors de vous-même ce que vous êtes. PENSE, *Sat.*, 1, 5.

<sup>4</sup> Il ne reste de Trogue Pompée qu'un abrégé de son ouvrage, fait par Justin, où ceci ne se trouve point. J'ai appris de M. Barbeyrac, qu'apparemment Montaigne s'est brouillé ici, en copiant négligemment ce qu'il avoit lu dans JOANNES SARISBERIENSIS, liv. VIII, c. 3, vers la fin, où cet auteur, parlant de ceux qui ont trouvé beau de se

Nunc levior cippus non imprimit ossa.  
 Laudat posteritas; nunc non e manibus illis,  
 Nunc non e tumulo, fortunataque favilla,  
 Nascuntur violæ<sup>1</sup>;

mais de cecy i'en ay parlé ailleurs. Au demourant, en toute une bataille où dix mill' hommes sont stropiez ou tuez, il n'en est pas quinze de quoy l'on parle; il fault que ce soit quelque grandeur bien eminente, ou quelque consequence d'importance que la fortune y ayt ioincte, qui face valoir un' action privee, non d'un harquebuzier seulement, mais d'un capitaine: car de tuer un homme, ou deux, ou dix, de se presenter courageusement à la mort, c'est à la verité quelque chose à chacun de nous, car il y va de tout; mais pour le monde, ce sont choses si ordinaires, il s'en veoid tant tous les iours, et en fault tant de pareilles pour produire un effect notable, que nous n'en pouvons attendre aulcune particuliere recommandation.

Casus multis hic cognitus, ac iam  
 Tritus, et e medio fortunæ ductus acervo<sup>2</sup>.

De tant de milliasses de vaillants hommes qui sont morts, depuis quinze cents ans en France, les armes en la main, il n'y en a pas cent qui soyent venus à nostre cognoissance: la memoire, non des chefs seulement, mais des batailles et victoires, est ensevelie: les fortunes de plus de la moitié du monde, à faulte de registre, ne bougent de leur place, et s'esvanouissent sans duree. Si i'avois en ma possession les evenements incogneus, i'en penserois tresfacilement supplanter les cogneus, en toute espece d'exemples. Quoy, que des Romains mesmes et des Grecs, parmy tant d'escrivains et de tesmoings, et tant de rares et nobles exploicts, il en est venu si peu iusques à nous!

<sup>1</sup> Que la posterité me loue: la pierre qui couvre mes os en est-elle plus légère? *mes mânes*, mon tombeau, mon bûcher, vont-ils pour cela se couronner de fleurs? *PENSEE*, *Sat.*, I, 37. — Ici Montaigne change le sens du latin, et substitue *laudat posteritas* à *laudant convivæ*. E. J.

<sup>2</sup> C'est un accident ordinaire, arrivé à mille autres, et pris dans les innombrables chances de la fortune. *Juv.*, *Sat.*, XIII, 9.

trouvera qu'il y a, de nostre siecle, fort peu d'actions et fort peu de personnes qui y puissent pretendre nul droict. Combien avons nous veu d'hommes vertueux survivre à leur propre reputation, qui ont veu et souffert esteindre en leur presence l'honneur et la gloire tresiustement acquise en leurs ieunes ans? Et pour trois ans de cette vie fantastique et imaginaire, allons nous perdant nostre vraye vie et essentielle, et nous engager à une mort perpetuelle? Les sages se proposent une plus belle et plus iuste fin à une si importante entreprinse : *Recte facti, fecisse merces est*<sup>1</sup> : *Officii fructus, ipsum officium est*. Il seroit, à l'adventure, excusable à un peintre ou aultre artisan, ou encores à un rheteurien ou grammairien, de se travailler pour acquerir nom par ses ouvrages; mais les actions de la vertu, elles sont trop nobles d'elles mesmes pour rechercher aultre loyer que de leur propre valeur, et notamment pour la chercher en la vanité des iugements humains.

Si toutesfois cette faulse opinion sert au public à contenir les hommes en leur debvoir; si le peuple en est esveillé à la vertu; si les princes sont touchez de veoir le monde benir la memoire de Traian, et abominer celle de Neron; si cela les esmeut de veoir le nom de ce grand pendard, aultrefois si effroyable et si redoubté, maudit et outragé si librement par le premier escholier qui l'entreprend : qu'elle accroisse hardiement, et qu'on la nourrisse entre nous le plus qu'on pourra : et Platon<sup>2</sup>, employant toutes choses à rendre ses citoyens vertueux, leur conseille aussi de ne mespriser la bonne reputation et estimation des peuples; et dict que par quelque divine inspiration il advient que les meschants mesmes sçavent souvent, tant de parole que d'opinion, iustement distinguer les bons des mauvais. Ce personnage et son paidagogue sont merveilleux et hardis ouvriers à faire joindre les operations et revelations divines tout partout où fault l'humaine force : *ut tragici poete confugiunt ad deum, quum explicare argumenti exitum non*

<sup>1</sup> La récompense d'une bonne action, c'est de l'avoir faite. Sénèque, *Epist.* 81. — Le fruit d'un service, c'est le service même.

<sup>2</sup> Dans le douzième livre des *Lois*, p. 960. C.



Voylà une creance tressalutaire, toute vaine qu'elle soit. Chasque nation a plusieurs tels exemples chez soy : mais ce subiect meriteroit un discours à part.

Pour dire encores un mot sur mon premier propos, ie ne conseille non plus aux dames d'appeler honneur leur debvoir; *ut enim consuetudo loquitur, id solum dicitur honestum, quod est populari fama gloriosum*<sup>1</sup>; leur debvoir est le marc, leur honneur n'est que l'escorce : ny ne leur conseille de nous donner cette excuse en payement de leurs refus; car ie presuppose que leurs intentions, leur desir, et leur volonté, qui sont pieces où l'honneur n'a que veoir, d'autant qu'il n'en paroist rien au dehors, soient encores plus resglees que les effects :

Quæ, quia non liceat, non facit, illa facit \* :

l'offense et envers Dieu et en la conscience seroit aussi grande de le desirer, que de l'effectuer : et puis ce sont actions d'elles mesmes cachees et occultes; il seroit bien aysé qu'elles en desrobbassent quelqu'une à la cognoissance d'aultruy, d'où l'honneur despend, si elles n'avoient aultre respect à leur debvoir, et à l'affection qu'elles portent à la chasteté, pour elle mesme. Toute personne d'honneur choisit de perdre plustost son honneur, que de perdre sa conscience.

<sup>1</sup> Dans le langage ordinaire, on n'appelle honnête que ce qui est glorieux dans l'opinion du peuple. CIC., *de Finibus*, II, 15.

\* Celle-là succombe, qui ne refuse que parce qu'il ne lui est pas permis de succomber. OVIDE, *Amor.*, III, 4, 4.

---

## TABLE DES MATIÈRES

### CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

---

	Pages
Avertissement de l'Éditeur. . . . .	v

#### ESSAIS.

L'Auteur au lecteur. . . . .	1
------------------------------	---

#### LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I <sup>er</sup> . Par divers moyens on arrive à pareille fin. . .	3
CHAP. II. De la tristesse. . . . .	8
CHAP. III. Nos affections s'emportent au delà de nous. . .	12
CHAP. IV. Comme l'ame descharge ses passions sur des obiects fauls, quand les vrays luy defaillent. . . . .	21
CHAP. V. Si le chef d'une place assiegee doit sortir pour parle- menter. . . . .	23
CHAP. VI. L'heure des parlements, dangereuse. . . . .	27
CHAP. VII. Que l'intention iuge nos actions. . . . .	30
CHAP. VIII. De l'oyselfeté. . . . .	31
CHAP. IX. Des menteurs. . . . .	33
CHAP. X. Du parler prompt, ou tardif. . . . .	39
CHAP. XI. Des prognostications. . . . .	41
CHAP. XII. De la constance. . . . .	46
CHAP. XIII. Cerimonie de l'entrevue des roys. . . . .	49
CHAP. XIV. On est puny pour s'opiniastres à une place sans raison. . . . .	51
CHAP. XV. De la punition de la couardise. . . . .	52
CHAP. XVI. Un traict de quelques ambassadeurs. . . . .	54
CHAP. XVII. De la peur. . . . .	58

## TABLE DES MATIÈRES.

791

	Pages
CHAP. XLIX. Des coustumes ancienues. . . . .	362
CHAP. L. De Democritus et Heraclitus. . . . .	367
CHAP. LI. De la vanité des paroles. . . . .	371
CHAP. LII. De la parcimonie des anciens. . . . .	375
CHAP. LIII. D'un mot de Cæsar. . . . .	376
CHAP. LIV. Des vaines subtilitez. . . . .	378
CHAP. LV. Des senteurs. . . . .	382
CHAP. LVI. Des prieres. . . . .	384
CHAP. LVII. De l'aage. . . . .	395

## LIVRE DEUXIÈME.

CHAP. I. De l'inconstance de nos actions. . . . .	399
CHAP. II. De l'yvrongnerie. . . . .	408
CHAP. III. Coustume de l'isle de Cea. . . . .	420
CHAP. IV. A demain les affaires. . . . .	437
CHAP. V. De la conscience. . . . .	440
CHAP. VI. De l'exercitation. . . . .	445
CHAP. VII. Des recompenses d'honneur. . . . .	458
CHAP. VIII. De l'affection des peres aux enfans. . . . .	463
CHAP. IX. Des armes des Parthes. . . . .	487
CHAP. X. Des livres. . . . .	491
CHAP. XI. De la cruauté. . . . .	508
CHAP. XII. Apologie de Raimond Sebond. . . . .	527
CHAP. XIII. De iuger de la mort d'aultruy. . . . .	754
CHAP. XIV. Comme nostre esprit s'empesche soy mesme. . .	762
CHAP. XV. Que nostre desir s'accroist par la malaysance. . .	763
CHAP. XVI. De la gloire. . . . .	770

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



